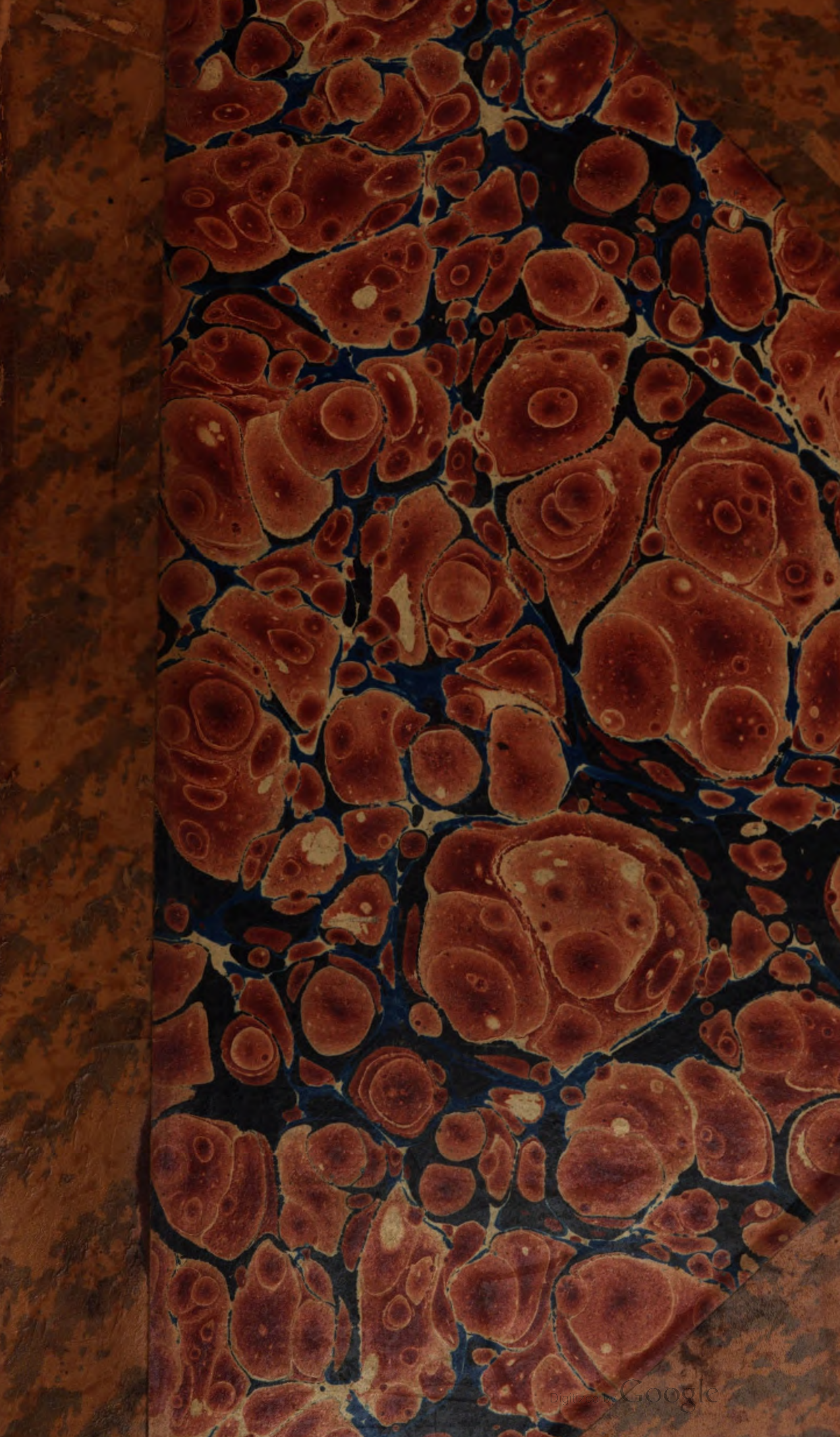
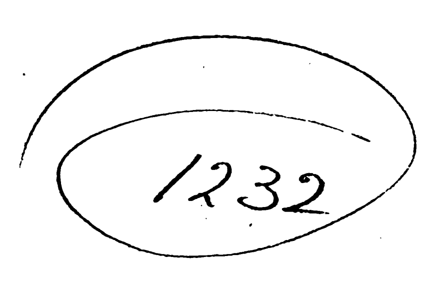


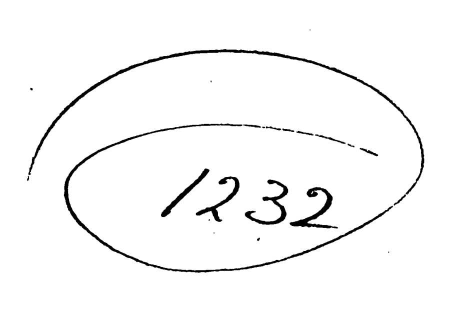

1232

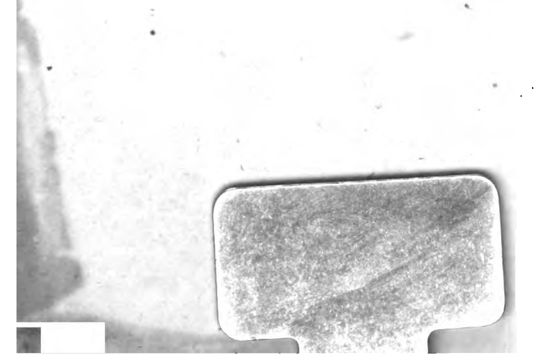




LA FRANCE

LITTÉRAIRE.


1232



LA FRANCE

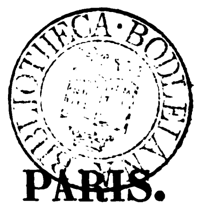
LITTÉRAIRE.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, n. 2.

LA FRANCE
LITTÉRAIRE.

TOME VINGT-CINQUIÈME.





PARIS.
BUREAUX DE LA FRANCE LITTÉRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 20.

1836.

LA FRANCE LITTÉRAIRE.

Philosophie.

DE LA

PEINE DE MORT[1].

—

Long-temps avant que la législation puisse formuler en loi une conviction sociale, il est permis aux philosophes de la discuter. Le législateur est patient parce qu'il ne

[1] Chargé par la Société de la Morale chrétienne de faire un rapport sur l'abolition de la peine de mort, M. de Lamartine a lu le discours suivant rempli des plus nobles sentimens. *La France Littéraire* devait à sa mission de reproduire ce plaidoyer, fort beau sans doute; toutefois est-ce la leçon, non des classes éclairées, mais des hommes criminels ou corrompus que nous voudrions y trouver. Ce n'est encore là qu'un rêve d'honnête homme et de poète. *(Note du Dir.)*

doit pas se tromper ; son erreur retombe sur la société tout entière. On peut tuer une société à coups de principes et de vérités, comme on la sape avec l'erreur et le crime. Ne l'oublions jamais ; ne nous irritons pas contre les timides lenteurs de l'application ; tenons compte au temps de ses mœurs, de ses habitudes, de ses préjugés même ; songeons que la société est une œuvre traditionnelle où tout se tient ; qu'il n'y faut porter la main qu'avec scrupule et tremblement ; que des millions de vies, de propriétés, de droits, reposent à l'ombre de ce vaste et séculaire édifice, et qu'une pierre détachée avant l'heure, peut écraser des générations dans sa chute. Notre devoir est d'éclairer la société et non de la maudire ; celui qui la maudit ne la comprend pas. La plus sublime théorie sociale qui enseignerait à mépriser la loi et à se révolter contre elle, serait moins profitable au monde que le respect et l'obéissance que le citoyen doit même à ce que le philosophe condamne.

Ceci était nécessaire à dire pour bien établir notre situation. Nous ne sommes que des consciences individuelles, cherchant à s'éclairer. Nous faisons l'enquête de la peine de mort.

Le genre humain a une conscience comme l'individu : cette conscience a, comme la nôtre, ses doutes, ses troubles, ses remords. Elle se replie de temps en temps sur elle-même, et se demande si les lois qui résument l'instinct social, sont en rapport avec les divines inspirations de la religion, de la philosophie, de la science. Et c'est là que nous ne pouvons assez admirer cette toute-puissance des convictions innées que rien ne peut étouffer ; qui se soulèvent en nous contre nous-mêmes ; qui cherchent à agir ou dans les livres, ou dans les assemblées délibérantes, ou dans les sociétés volontaires, et qui, pour

des intérêts qui leur sont étrangers, où elles semblent complètement désintéressées, forcent des hommes d'opinions, de religions, de nations diverses, à s'entendre d'un bout de l'Europe à l'autre. C'est là ce qui devrait prouver aux plus incrédules qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus fort, de plus irrésistible que la voix de l'égoïsme, quelque chose de surhumain qui crie en lui contre ses propres mensonges, et qui ne lui laisse aucun repos jusqu'à ce qu'il ait restauré dans ses lois le principe que Dieu a mis dans sa nature. Nous sommes à une de ces époques d'examen social; il n'est donc pas étonnant que cette conscience publique recommence à s'interroger sur une des plus terribles anxiétés de sa législation, et qu'elle se demande s'il est vrai qu'il y ait une vertu sociale dans le sang versé; s'il est vrai que le bourreau soit l'exécuteur d'une sorte de sacerdoce de l'humanité; s'il est vrai que l'échafaud soit la dernière raison des hommes. Son horreur du sang, son mépris du bourreau lui répondent. Laissons-là réfléchir, ou plutôt aidons-la à réfléchir.

Nous ne voulons fausser aucune vérité pour en redresser une. Nous ne pensons pas que la société n'ait jamais eu le droit de vie et de mort sur l'homme : nous pensons qu'elle ne l'a plus. La société étant nécessaire, elle a, selon nous, tous les droits nécessaires à son existence, et si, dans les commencemens de son existence, dans les imperfections de son organisation primitive, dans son dénuement de moyens répressifs, elle a pensé que le droit de frapper le coupable était sa raison suprême, son seul moyen de préservation; elle a pu frapper sans crime, et tuer en conscience. En est-il de même aujourd'hui? Et dans l'état actuel d'une société armée d'une force suffisante pour réprimer et punir sans verser le sang, éclairée d'une lumière suffisante pour substituer la sanction morale,

la sanction corrective à la sanction du meurtre, cette société peut-elle légitimement rester homicide ? La nature, la raison, la science, répondent unanimement : non. Les plus incrédules hésitent. Pour eux au moins il y a doute. Or, le jour où le législateur doute d'un droit si terrible, le jour où, en contemplant l'échafaud ensanglanté, il recule avec horreur et se demande si, pour punir un crime, il n'en a pas commis un lui-même; de ce jour, la peine de mort ne lui appartient plus. Car, qu'est-ce qu'un doute qui ne peut se résoudre qu'après que des têtes auront roulé sur l'échafaud? qu'est-ce qu'un doute auquel est suspendue la hache de l'exécuteur, et qui la laisse tomber sur une vie d'homme? Ce doute, s'il n'est pas encore un crime, il est bien près d'être un remords !

L'homme peut tout faire, excepté créer. La raison, la science, l'association lui ont soumis les élémens : roi visible de la création, Dieu lui a livré la nature; mais pour lui faire sentir son néant au milieu des témoignages de sa grandeur, Dieu s'est réservé à lui seul le mystère de la vie. En se réservant la vie, il a dit évidemment à l'homme : « *Je me réserve* aussi la mort. Tu ne tueras pas; car tu ne peux restituer la vie. Tuer est un attentat à moi-même; c'est une usurpation de mon droit divin; c'est une violence faite à ma création. Tu pourras tuer, car tu es libre; mais pour mettre le sceau de la nature à cette inviolabilité de la vie humaine, je donne à la victime l'horreur de la mort, au meurtrier l'horreur du sang. »

Cependant ce sceau de la nature fut rompu par la première mort violente. Le meurtre devint le crime de l'homme pervers, la défense de l'homme juste. Comme droit de défense ou de préservation individuelle, il devint déplorablement légitime. Il appartint à l'homme, comme

il appartient au tigre contre le tigre. La société, venant à se former, et encore à ses premiers rudimens, en déposséda l'individu et se chargea de l'exercer elle-même. Ce fut un premier pas ; mais la société confondit, en s'emparant de ce droit, la vengeance avec la justice, et consacra cette loi brutale du talion, qui punit le mal par le mal, qui lave le sang dans le sang, qui jette un cadavre sur un cadavre, et qui dit à l'homme : « Regarde ; je ne sais punir le crime qu'en le commettant ! » Et cependant cette loi fut juste tant que la conscience du genre humain n'en connut pas d'autres. Cette loi fut juste ; mais fut-elle morale? Non, ce fut une loi charnelle, une loi d'impuissance, une loi de sang. Elle ne fit qu'établir la société, vengeresse légale de l'individu, et meurtrière du meurtrier. La société avait une mission plus sainte : préserver l'individu du crime, sans donner l'exemple du meurtre ; faire respecter et triompher la loi morale sans violer la loi naturelle ; restaurer l'œuvre de Dieu, et proclamer contre tous et contre elle-même ce grand, social et divin dogme de l'inviolabilité de la vie humaine.

Un instinct sourd lui révélait ce besoin de s'élever à la sociabilité morale, de substituer le respect de la vie à la sanglante profanation du glaive. L'histoire est pleine de de ces tentatives. Un adoucissement sensible des mœurs les signala partout. La Toscane, la Russie le témoignent encore. Le christianisme enseigna à l'humanité le dogme de sa spiritualisation. Le mal et le crime devinrent les seules victimes à immoler. La société, dans son esprit, remettant toute vengeance à Dieu, n'eut plus que deux actes à accomplir : garantir ses membres des atteintes ou des récidives du crime, et corriger le criminel en l'améliorant. Cette divine révélation du mystère social, dont le premier acte fut la miséricorde d'un juste pardonnant

à ses meurtriers du haut d'une croix, n'a plus cessé depuis de pénétrer les mœurs, les institutions et les lois. Il y a lutte sans doute entre la chair et l'esprit, entre les ténèbres et la lumière; mais l'esprit triomphe, mais la lumière va croissant, et des tortures, des chevalets, jusqu'aux maisons pénitentiaires où le supplice n'est plus que l'impuissance de nuire et la nécessité de travailler et de réfléchir, il y a un immense espace parcouru : cet espace, nous pouvons le contempler avec satisfaction pour le présent, avec espérance pour l'avenir.

Une impulsion unanime travaille la société dans le sens de sa complète spiritualisation. Les applications de la peine de mort s'effacent de huit articles de nos Codes, les supplices douloureux disparaissent; les échafauds, spectacle autrefois des rois et des cours, se construisent honteusement la nuit pour échapper à l'horreur du peuple. Vos places, vos rues les vomissent, et, de répugnance en répugnance, ils se replient jusque dans vos faubourgs les plus écartés, qui bientôt les repousseront encore. Que reste-t-il donc à la société qui l'empêche de laver pour jamais ses mains? Ce qui lui reste? une erreur, un préjugé, un mensonge: l'opinion que la peine de mort lui est nécessaire.

Et d'abord nous demandons si ce qui est atroce est jamais nécessaire? si ce qui est infâme dans l'acte et dans l'instrument, est jamais utile? si ce qui est irréparable devant un juge soumis à l'erreur, est jamais juste? Et enfin, si le meurtre de l'homme par la société est propre à consacrer devant les hommes l'inviolabilité de la vie humaine? Aucune voix ne s'élevera pour nous répondre, excepté peut-être la voix paradoxale de ces glorificateurs du bourreau qui, attribuant à Dieu la soif du sang, au sang répandu une vertu civilisatrice, préconisent la guerre, ce meurtre en masse, comme une œuvre providentielle, et

font du bourreau le prêtre de la chair, le sacrificateur de l'humanité. Mais la nature répond à ces hommes par l'horreur du sang, la société par l'instinct moral, la religion par l'évangile.

Reste donc l'intimidation, qui, si elle était affaiblie par l'abolition de la peine de mort, laisserait selon eux déborder le crime. Ils croient avoir besoin de la mort comme sanction de la justice.

Sans doute il faut une sanction à la loi ; mais cette sanction est de deux espèces : une sanction matérielle, une sanction morale. Ces deux sanctions doivent concourir et satisfaire ensemble à la société ; mais selon que cette société est plus ou moins avancée dans ses voies de spiritualisation et de perfectionnement, cette sanction de la loi participe davantage de l'une de ces deux natures de pénalités ; c'est-à-dire qu' elle est plus matérielle ou plus morale, plus afflictive ou plus corrective ; que la peine infligée par la loi s'applique davantage à la chair, ou davantage à l'esprit. Ainsi les législations chrétiennes et avancées retranchent le glaive et le font plus rarement briller à l'œil du peuple, puis enfin le brisent tout à fait et substituent au supplice sanglant la détention qui préserve la société, la honte qui marque au front le coupable, la solitude qui force à réfléchir, l'enseignement qui éclaire, le travail qui dompte la chair et l'esprit du criminel, le repentir qui le régénère. Voilà les deux natures de sanction entre lesquelles nous avons à choisir. Or, pour choisir nous n'avons qu'à prononcer si, dans notre état actuel, de garantie et d'administration sociales, nous n'avons pas, indépendamment de l'échafaud, une force défensive et répressive surabondante pour prévenir et intimider le criminel ?

Ces forces se divisent en deux natures : forces maté-

rielles et forces morales. En forces matérielles de préservation, la société a d'abord son organisation même, son gouvernement, œil toujours ouvert, main toujours étendue sur elle pour agir, défendre, pourvoir. Elle a les armées permanentes, force présente partout pour contraindre ce qui résisterait. Elle a des polices patentes ou secrètes, des surveillances centrales et municipales, investies d'un droit de surveillance et de protection sur le dernier hameau du territoire. Elle a ses gendarmeries armées, toujours en campagne contre le malfaiteur ; elle a des tribunaux disséminés dans tous les chefs-lieux de ses provinces pour donner organe, interprétation, efficacité à la loi. Elle a enfin des routes surveillées, des rues éclairées, des murs, des clôtures, des foyers inviolables, des déportations, des prisons, des bagnes, vaste arsenal de forces défensives matérielles.

En force morale est-elle plus désarmée? Voilà d'abord la religion, communion des esprits et des consciences, législation de la famille dont le code punit le crime d'une pénalité éternelle. Elle est présente partout, même dans la nuit, même sur les routes désertes, et fait entendre dans la solitude et dans le silence la voix intérieure de ses enseignemens, de ses promesses, de ses menaces. Voilà la législation avec ses codes, ses poursuites d'office, ses jurys, corps redoutés même de l'innocent, et devant qui c'est déjà une peine que d'avoir à comparaître. Voilà l'opinion, ce juge naturel des hommes entre eux ; ce juge d'abord prévenu, plus tard infaillible, qui supplée la religion et la loi, et rétribue chacun selon ses œuvres. Voilà la honte, ce supplice de l'opinion qui poursuit, flétrit, torture le criminel, même acquitté, et qui, s'il échappe au juge, lui fait un juge de chaque regard. Voilà la presse et la publicité qu'elle multiplie, qui écrivent partout le

nom, l'acte, la peine, et donnent au châtiment l'ubiquité de la vengeance céleste. Voilà les lumières progressives, l'enseignement universel, la moralité croissante, forces nouvelles de la société morale contre les agressions du crime.

Qui osera dire que cet arsenal est insuffisant? la routine seule, ou la peur.

Examinons la situation d'esprit du criminel, qui médite un attentat. Le crime n'a jamais qu'une de ces deux causes : une passion ou un intérêt. Si c'est la passion qui pousse l'homme au crime, l'intimidation de la loi n'agit plus sur lui. La passion, aveugle de sa nature, exclut le raisonnement; elle se satisfait à tous prix, elle ne recule pas devant la chance de la mort; au contraire, souvent l'idée de braver la mort, donne une sorte de féroce excitation au criminel, et il se croit presque justifié à ses propres yeux, en se disant qu'il joue sa passion contre la mort. Qui de nous niera qu'il y ait pour la mystérieuse nature humaine une tentation dans le péril, comme il y a un vertige dans l'abîme. Ou c'est l'intérêt, et alors le criminel, qui calcule à froid, qui sait la chance qu'il encourt, et qui poursuit néanmoins son œuvre homicide, a pesé son crime contre sa peine, et puisque l'énormité de cette peine ne l'arrête pas, c'est apparemment que l'intimidation n'agit plus sur lui. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'intimidation par toutes les autres peines, la honte, la réclusion, l'isolement, la pénitence à vie, n'agiraient ni moins ni plus que la peine de mort. Les duels, les innombrables suicides, les attentats commis journellement dans les bagnes, dans l'unique but d'obtenir la mort, sont une preuve que la peine de mort n'est pas toujours, pour le criminel, le plus effrayant des supplices, et que la vie est pour beaucoup d'hommes plus difficile à supporter que l'échafaud.

tice humaine n'est que défensive ; tu ne tueras pas, et moi, pour consacrer à tes yeux le dogme de l'inviolabilité de la vie humaine, je ne tuerai plus. »

Aussi voyez, relativement au crime, la différence des deux sociétés, selon qu'elles adoptent l'un ou l'autre de ces principes. Un juge déclarant le fait sans l'apprécier, un bourreau que l'on mène tuer en public, pour enseigner au peuple qu'il ne faut jamais tuer, une foule aux pieds de laquelle on répand le sang pour lui inspirer l'horreur du sang. Voilà la société selon la nature ! Un juge appréciant le crime et graduant la peine au délit ; la vengeance remise au juge suprême et à la conscience du coupable ; un peuple dont l'indignation contre le crime ne se change pas en pitié pour le supplicié ; un cachot qui se referme pour défendre à jamais la société du criminel, et sous les voûtes de ce cachot, l'humanité encore présente, imposant le travail et la correction au coupable ; Dieu lui inspirant le repentir et la résignation, et le repentir lui laissant peut-être l'espérance : voilà la société selon l'Évangile, selon l'esprit, selon la civilisation : choisissez ! Pour nous, notre choix est fait.

Il y a, dit-on, des embarras et des périls d'exécution. La transition d'un système à l'autre exige une pénalité nouvelle, et la société ne peut se résoudre à une épreuve, pendant laquelle elle aurait quelques chances contre elle ! Mais cette transition, elle n'est autre chose que l'emprisonnement provisoire des condamnés dans nos maisons de détention, jusqu'à ce qu'on ait construit un certain nombre de *maisons de crime*, de prisons pénitentiaires, en France ou dans une de nos colonies lointaines. C'est une dépense de dix ou douze millions à répartir en trois années, c'est-à-dire une dépense insensible, une dépense qui, je ne crains pas de l'affirmer, serait couverte en peu

de jours par une souscription volontaire, la plus glorieuse, la plus sainte des souscriptions, la souscription du *rachat du sang* ! Je ne vois que le bourreau qui y perdrait, mais il y reconquerrait son droit d'homme ! Quant aux chances de péril que la société aurait, dit-on, à courir au premier moment par une recrudescence de crimes, je n'y crois pas ; ce serait la première fois que la générosité inspirerait la vengeance. Mais, à supposer même qu'il y eût un moment, non de dangers, mais d'inquiétude dans le pays, cette chance ne vaut-elle pas qu'on l'encoure ? La société et le criminel se regarderont-ils éternellement pour voir lequel des deux cessera le premier d'être féroce ? Ne faut-il pas que quelqu'un commence ? Peut-on espérer que ce sera le crime qui donnera le premier l'exemple de la vertu et de la mansuétude ? lui ignorant, brutal, sans foi, sans lumière et sans courage ! N'est-ce donc pas à la société de commencer ? et n'est-ce pas mentir à la providence sociale que de lui faire appréhender une ruine, de l'exercice d'une vertu ?

Non, elle n'a de danger à courir que par l'hésitation de son système actuel, qui garde la mort sans conviction, et le glaive sans frapper ; et, pour réaliser ce noble instinct qui la travaille, elle n'a qu'une chose à faire : un acte de foi en elle-même, un acte de confiance en ce Dieu qui lui inspire et qui l'aidera à réaliser une des plus saintes phases de la régénération.

D'heureux symptômes nous présagent le but glorieux de nos efforts. Montesquieu, ce prophète des sociétés, dit quelque part que l'adoucissement des peines est un symptôme certain et constant de développement de la liberté chez les peuples : tant la liberté et la morale sont jumelles dans les pensées de la Providence ! Eh bien ! la liberté a

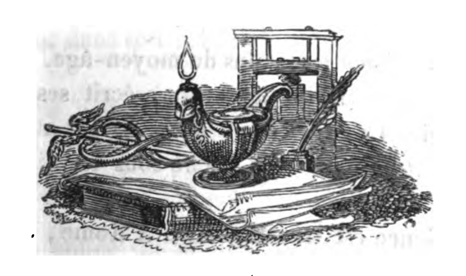
grandi de mille ans chez nous, en un demi-siècle. Espérons que la parole de Montesquieu ne sera pas vaine, et que la spiritualisation de nos mœurs va se montrer proportionnellement dans nos lois. Il n'a pas tenu à un de nos amis, M. de Tracy, un de ces cœurs où se résument tous les bons instincts d'une époque, que la peine de mort pour cause politique ne fût effacée de nos codes par la main encore palpitante de la révolution de juillet, et que les passions populaires se fussent enfin désarmées d'une pénalité, dont elles s'entretuent depuis tant de siècles. Cette pensée ne dort ni dans son cœur, ni dans le nôtre. Une grande pensée est-elle jamais morte en France?...

Heureux le jour où la législation consacrera enfin dans ses codes ces saintes inspirations de la charité sociale! heureux le jour où elle verra disparaître devant la lumière divine ces deux grands scandales de la raison du dix-neuvième siècle, l'esclavage et la peine de mort! heureux le jour où la société humaine pourra dire à Dieu, en lui restituant des générations tout entières : Nous rendons intactes à la nature toutes les vies qu'elle nous a confiées : comptez, Seigneur! il n'en manque pas une. Si le crime a répandu encore quelques gouttes de sang sur la terre, nous ne l'avons pas lavé dans un autre sang; nous l'avons effacé sous nos larmes. Nous avons rendu son innocence à la loi. La société est une religion aussi; mais son autel n'est pas un échafaud. Elle reçoit l'homme de la nature pour transformer et sanctifier l'humanité, et à la place du crime et de la mort, elle renvoie au juge suprême le repentir et la réparation.

L'évangile est à la fois son inspiration et son modèle, et la législation ne sera complète qu'autant que chacune des lois humaines sera un reflet d'une des lois de Dieu. Le gé-

nie du législateur est de les découvrir, sa vertu est de les écrire dans ses codes, et notre seul et modeste honneur, à nous, est de l'inspirer de nos efforts et de le devancer par nos désirs.

A. DE LAMARTINE.



Sciences.

MÉTOSCOPIE.

L'homme, disent les savans du moyen-âge, porte ouvert sur le front un livre où la nature a écrit ses inclinations et son destin. La *Métoscopie* déchiffre cet alphabet mystérieux et *devine* le sens caché sous les lignes ou les figures.

Cette science est très ancienne. A Rome, on regardait le front comme le siége de la pudeur. *Perfricuisse frontem* voulait dire mettre bas toute décence, se prostituer. Perse raconte qu'un jeune homme, entraîné au meurtre par des brigands, se passa la main sur le front et dit tout effrayé : n'ai-je pas quelque signe-là? — De tous temps, les mères ont répété à leurs enfans : Ne mens pas, cela se verrait sur ton front. Enfin, nous trouvons dans la Bible que Dieu pour punir Caïn le marqua au front d'un stigmate, et que les hommes se retiraient de lui, et qu'il erra ainsi seul, pauvre, nu, sur la surface du monde.

Si au milieu d'un bois, dans une allée sombre et per-

due, vous voyez venir à vous, dit Suidas, un homme qui ait le front traversé par une ligne oblongue, épaisse et rouge, passez de l'autre côté du chemin.

Il faudrait donc, pour trouver la source de la Métoscopie, remonter bien au-delà du moyen-âge. Cette science était fort en honneur à Rome. Voici un trait rapporté par Suétone qui ne laisse aucun doute à cet égard : Britannicus et Titus, l'un appelé au trône par naissance, l'autre admis à la cour par faveur, jouaient ensemble dans le palais impérial, Narcisse l'affranchi fit venir un métoscope, et lui ordonna de prononcer sur le sort des deux enfans. Ce n'est point celui-là, dit l'augure en montrant Britannicus, mais celui-ci (et il regardait Titus) qui régnera. Quand Britannicus fut enlevé par le poison, et que Titus se vit en main les rênes de l'état, il se souvint de cet homme, qui n'était plus, et lui fit dresser deux statues, une d'or dans son palais et une d'ivoire au milieu du cirque.

Les anciens artistes, ajoute Cardan, avaient soin d'accuser toutes les lignes du front, et les métoscopes d'alors opéraient, le plus souvent, sur les portraits des grands maîtres.

En quelle année ces notions exotiques furent-elles importées en France ? — On l'ignore. Le travail et l'étude échouent souvent à relever les dates d'une idée. Pour elle, il n'y a ni extrait de naissance, ni nom, ni témoins. Elle vient on ne sait d'où ; elle meurt ici pour renaître là ; elle brille à son zénith : mais son origine et sa fin se perdent dans l'ombre. Nous voyons la Métoscopie florir en France dès le quatorzième siècle. Quelques pages d'Albert-le-Grand et de Roger Bacon prouvent d'ailleurs qu'elle n'était pas inculte de leur temps. Peucer, Goglenius, Belot, Ab-Hagck, Finella, Fuschius, Patrice Tri-

casse, Moldenate, Savonarole et plusieurs autres fécondèrent ce sol ingrat de leurs sueurs et quelquefois de leur sang; la science alors menait au supplice.

L'art de lire sur le front les destinées de l'homme ne s'éteignit qu'au dix-septième siècle. Molière, ce grand historien, en parle ainsi dans *l'Avare* :

FROSINE.

... Vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Assurément; vous en avez toutes les marques. Tournez-vous un peu. Oh! que voilà bien entre vos deux yeux un signe de longue vie.

HARPAGON.

Tu te connais à cela ?

FROSINE.

Sans doute.

La Métoscopie est prise, comme toutes les sciences du moyen-âge, entre l'artifice et la nature. Les lignes du front ne peuvent guère nous promettre le trône ou la potence. Je ne les croirais pas quand elles me menaceraient du portefeuille ministériel ou du fauteuil académique. Je ne leur reconnais pas le droit de me barrer tout à coup le chemin de la vie : mais il est un autre ordre de faits que je leur accorde. Le front est un des organes de l'homme où l'idée et la passion sont le plus à découvert; mobile, diaphane et ductile, il prend et garde toutes les ombres, toutes les

formes de l'âme. Les ambitieux, les colères, les jaloux, les avares le froncent et le plissent en mille façons diverses. Ces rides fuyantes et légères, creusent à la longue des lignes et des sillons. Le front de tout homme qui souffre, qui sent ou qui pense, est ainsi labouré. Un grand poète a dit :

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.

Les métoscopes veulent que les lignes du front croissent et décroissent; que quelques unes naissent, se développent et s'effacent; que d'autres se creusent toujours de plus en plus sous une idée fixe, comme la pierre sous l'eau qui filtre goutte à goutte.

« Berthe, dit une vieille chronique, avait le front blanc et uni comme la nacre. Pas une ride, pas un pli. Une nuit, elle ne rentra pas au son du couvre-feu. C'était la saison où la terre est un lit de fleurs et de verdure, visité par les rosées, les brises et les amours. Quand, le lendemain, Berthe s'en revint au hameau, elle avait le front légèrement plissé. On lui demanda si elle souffrait. Elle répondit : J'ai eu froid. Cependant son front penchait triste et soucieux. Une grande ligne le traversait sombre, livide, orageuse. On sut bientôt que Berthe avait commerce avec un homme. Elle mourut jeune et laide. Les mères racontèrent son histoire à leurs filles en disant : « Le front de l'innocence est un lac pur et uni; le moindre vent le ride. Prenez-y garde, et souvenez-vous de Berthe. »

Jerôme Cardan nous a laissé un livre, riche de huit

cents figures toutes historiques, quoique anonymes. Tricasse, Porta et bon nombre d'autres savans ont également conquis des faits et des preuves vivantes à leur système. Quelques métoscopes entreprenaient à grands frais de longs voyages pour étudier le front des rois ou celui des poètes.

Au premier coup d'œil, des lignes fréquentes, heurtées, capillaires, brisées, indiquent un front orageux et inquiet. Rares et profondes, elles sont le diagnostic d'un homme calme, réfléchi, sévère. Une ligne fortement accusée, qui traverse sans dévier et sans se rompre tout le milieu du front, est un grand signe de génie. Homère, dans l'antiquité; Juvénal, à Rome; Dante, au moyen-âge, avaient, dit-on, ce sillon frontal très puissant.

La géographie du front est à peu près celle de la main. On distingue sept grandes lignes qui ondoyent libres et inégales. La plus proche des cheveux, est la ligne de Saturne; celle d'au-dessous, de Jupiter; celle qui scinde le milieu du front, de Mars; celle qui la suit, de Vénus; celle qui serpente sur la racine du nez, de Mercure; celle qui décrit sa courbe sur les deux arcades sourcillières, de la Lune et du Soleil.

Le ciel, comme on le croyait alors, rayonne sur le front de l'homme; Saturne lui verse un reflet de science et de méditation; Jupiter lui donne la force; Mars lui souffle son ardeur guerrière; Vénus secoue sur lui sa ceinture de grâce et d'amour; Mercure y étend l'ombre de son caducée; la Lune y jette un regard pâle et rêveur; le Soleil l'inonde de sa lumière, de sa vie, de son éclat. C'est ainsi que toute la vertu des astres descend sur l'homme pour y habiter. Son front est, en quelque sorte, un second ciel où les idées, planètes flottantes, laissent der-

rière elles de grandes lignes comme des traînées ou des sillons lumineux.

Une observation qui n'a jamais été faite et qui nous semble digne de quelque intérêt, c'est que les lignes de Saturne et de Jupiter, diagnostics d'un homme industrieux, philosophe et enjoué, ondoyent sur les bosses de la *comparaison*, de la *causalité* et de *l'esprit de saillie*; celles de Mars et de Vénus, indices d'un esprit apte aux sciences, aux arts, à la danse et à la musique, traversent la région des *phénomènes de l'ordre* et de la *mélodie*; celles de Mercure et de la Lune, qui font les peintres, les historiens et les voyageurs, cheminent le long des organes *du coloris*, du temps et de la localité; la solaire remonte le front, de la base du nez à la racine des cheveux, c'est-à-dire (toujours selon Spurzheim), de la bosse de *l'individualité* à celle de la *bienveillance*. Cette ligne est la marque d'un esprit noble, brillant, généreux.

Ceci nous amène sur le terrain de la Phrénologie.

Quelques uns veulent que Gall ait tiré cette science du chaos par un ordre créateur, un *Fiat lux* de son génie. C'est une erreur. Que cette science ait précédé Gall, que les régions du crâne aient été avant lui connues et décrites, que le groupe de principes constans et d'axiomes certains sur lequel pose toute sa théorie, ait été dès le treizième siècle scellé par la base, voilà ce qu'il sera peut-être curieux de prouver, en mettant les idées des anciens phrénologistes en présence des idées de Gall et de Spurzheim.

EXEMPLES.

JEAN-BAPTISTE PORTA. — L'âme, comme une princesse qui régit le petit monde, fait sa résidence dans le cerveau, et y tient sa cour.

GALL. — Le cerveau est le siége de l'âme. (*Anat. du Cerveau*, t. II.)

SPURZHEIM. — Le cerveau est l'organe de l'âme. (*Obs. sur la Phrén.*, p. 23.)

ALBERT-LE-GRAND. — Le cerveau est l'organe de la sensibilité.

GRATAROLI. — Le cerveau est le principe de tous les sens.

JEAN ALEXANDRIN. — La tête est le réceptacle de plusieurs facultés sensitives. (*Comm. sur Hyppocrate*).

SPURZHEIM. — Les impressions reposent sur les nerfs ; mais le cerveau est nécessaire pour en acquérir la connaissance [1].

GRATAROLI. — Le crâne suit la forme du cerveau [2].

SPURZHEIM. — La forme du crâne est toujours une suite de celle du cerveau.

GRATAROLI. — L'homme a, *proportion gardée*, plus de cervelle que tous les animaux.

SPURZHEIM. — L'éléphant et la baleine ont plus de cerveau que l'homme ; mais le poids de leur corps l'emporte aussi sur le poids du corps de l'homme, dans une proportion bien plus forte que la pesanteur de leur cerveau ne surpasse celle du cerveau de l'homme.

CHRISTIAN MOLDERANIUS. — Dieu a placé sur le sommet du corps humain, un cerveau très ample, siége de toutes les *parties* de l'âme. L'âme de l'homme étant douée d'un grand nombre de

---

[1] Voir tout le chap. de Spurzheim sur la *Sensibilité*.

[2] *Cerebri formam sequitur*.

facultés, il fallait lui donner un domicile plus vaste qu'à celle des autres animaux, et qui contînt plus d'instrumens [1].

SPURZHEIM. — D'après tout ce que je viens de dire, il est donc démontré, que le cerveau étant l'instrument de l'âme n'est pas un organe unique, mais un assemblage d'autant d'organes particuliers qu'il y a de facultés spéciales. (P. 71.)

POMPONIUS GAURIC. — Celui qui aura une tête très petite sera privé de tout sens et de tout entendement humain [2].

SPURZHEIM. — Un développement trop défectueux (du cerveau) empêche les manifestations affectives et intellectuelles de l'âme. (P. 25.)

GOGLENIUS. — Une tête trop petite, comme celle de l'autruche, annonce un être idiot et étranger à toute conception.

GALL. — . . . . Les cerveaux, dont la grandeur n'excède pas celle du cerveau d'un enfant d'un an, sont absolument incapables des fonctions intellectuelles. (T. II, p. 13.)

ALBERTUS. — Quand la tête est quelquefois plus grosse qu'il ne convient, elle annonce augmentation d'intelligence [3].

GOGLÉNIUS — Une grosse tête provenant d'un cerveau volumineux, n'est point à déprécier [4].

SPURZHEIM. — Les hommes à grands talens et ceux qui se sont

---

[1] *Id que pluribus contineri instrumentis.*

[2] *Caput valdè parvum quisquis habuerit, is ab omni erit sensu humanoque captu alienior.*

[3] *Caput autem cùm aliquandò majus est quàm congruit sensùs augmentum indicat.*

[4] *Caput magnum ex cerebro copioso non illaudatur.*

distingués par des qualités éminentes de différentes espèces, comme Bâcon, Leibnitz, Haller, Bossuet, Voltaire ont toujours eu un cerveau volumineux. (P. 27.)

J.-B. Porta. — L'excellence des faucons se fait connaître à la grosseur de la tête.

Spurzheim. — Les paysans savent que les chevaux qui ont le front très large sont les plus intelligens, et ils les attèlent à la tête du train.

Comes de Flisque. — Un front carré annonce un grand esprit, petit et étroit un idiot, déprimé un misantrope, élevé un homme juste et libéral[1].

Spurzheim cite également le front carré de Bâcon comme le signe d'un grand esprit. Il place aussi l'organe de la justice sur le haut de la tête.

Michel Scott. — Un front trop petit dans toutes ses dimensions, annonce un esprit faible, simple, crédule. Un front très élevé en rondeur dénote une belle intelligence et plusieurs grandes qualités[2].

J.-B. Porta. — Dante Alighieri avait le front large et haut.

Grataroli. — Si la tête est déprimée dans sa partie antérieure, le jugement manque.

Spurzheim. — Un individu doué de grandes facultés intellectuelles de toute espèce a le front grand.

---

[1] *Quadrata magnanimum, parva et angusta stolidum, demissa tristem, elevata liberalem et justum.*

[2] *Frons multùm elevata in rotundum significat hominem boni intellectûs et multis gratiis virtuosum.*

SPURZHEIM. — Torquato Tasso avait la tête haute, la région coronale volumineuse, conséquemment disposée à des sentimens élevés.

SPURZHEIM. — Dans les quadrupèdes inférieurs, le cerveau, loin d'être élevé et de former un front, est incliné en arrière. — Crâne de caraïbe, front plat.

JEAN DEHINGRES. — Un front bombé à l'entour des tempes annonce une grande supériorité d'esprit.

GALL. — Les têtes des poètes sont élargies au-dessus des tempes, dans une direction qui s'étend en arrière et en haut.

MICHEL SCOTT. — Un front arrondi au-dessus des angles des tempes marque un beau génie et une intelligence distinguée [1].

SPURZHEIM. — Cette faculté n'agit pas seulement dans les poètes, elle s'applique aux idées, aux sentimens et à toutes les fonctions des autres facultés... C'est pourquoi je l'appelle idéalité.

ALBERTUS. — Une tête conique et brève n'a ni sens, ni sagesse, ni mémoire.

JAVERNAY. — Ceux qui ont la teste aigue et eslevée en pointe en forme de pyramide, comme un pain de sucre, ont peu d'esprit à cause de la trop grande disette de cervelle.

SPURZHEIM. — Si le cerveau est *comprimé*, les manifestations affectives et intellectuelles cessent.

Suivant PORTA, le derrière de la tête cave et déprimé accuse un homme timide.

---

[1] *Cujus frons est altè rotunda in angulis temporum et nuda pilis significat hominem boni ingenii et clari intellectûs.*

Gall place également sur le derrière de la tête la bosse du courage.

J.-B. Porta. — S'il faut comparer la grande teste de l'homme à celle des oiseaux, les perroquets ne l'ont-ils pas fort grande; c'est d'où leur vient cette facilité d'apprendre, non seulement à parler, mais à méditer.

Gall, Spurzheim et tous les phrénologistes modernes ont en effet regardé la tête du perroquet comme la plus voisine de celle de l'homme, parmi les oiseaux.

Javernay. — Ceux qui portent ordinairement la tête haute et droite sont ambitieux.

Spurzheim. — L'organe de l'amour-propre est situé dans la partie postérieure et supérieure de la tête. Ceux qui éprouvent ce sentiment tiennent la tête levée en arrière. (P. 96).

L'organe qui a le plus échappé à l'investigation des anciens savans est celui de l'amour physique. Encore Albert-le-Grand, le plus vieux de tous, a-t-il eu quelqu'instinct du siége de cette affection, lorsqu'il dit : Si après l'occiput, la dernière ligne où finit la pousse des cheveux, descend vers le cou, elle indique un libertin [1].

Spurzheim et Gall avouent que les agriculteurs ont depuis longtemps observé, dans le cou des chevaux et des béliers, les signes de l'amour

Il y a sans doute encore dans cette vieille mine du moyen-âge, bien des diamans bruts et oubliés. Je me borne à citer ici une opinion très-ancienne que Goglenius

---

[1] *Si ultima linea post occiput ad quam desinit capillorum generatio descendit versùs cervicem indicat libidinosum.*

a recueillie. « La partie gauche de la tête plus développée, dit-il, incline l'homme au vice [1]. » J'ai fait quelques observations à cet égard qui se rencontrent avec celles des métoscopes. Les têtes de Lacenaire et de Fieschi, par exemple, ont le lobe gauche beaucoup plus puissant et renflé que le lobe droit. Si cette donnée avait reçu de l'examen la sanction et l'éclat qui lui manquent, elle expliquerait une foule de superstitions. On sait que, chez tous les peuples, la main gauche est regardée comme fatale. Les augures qui viennent de ce côté sont toujours sombres et *sinistres*.

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

Les langues ont elles-mêmes consacré cette idée : en latin *læva mens* veut dire un *mauvais naturel*. Enfin, presque toutes les religions posent un bon génie à la droite de l'homme, et un mauvais à sa gauche.

Les inventeurs sont, comme disait Socrate, « des accoucheurs d'idées. » Quand Gall s'écrie : « Je suis persuadé que le plus grand nombre des lecteurs se diront, en finissant la lecture de cet ouvrage : comment se fait-il qu'on ait *méconnu* ces vérités ? » Gall se trompe. Sans doute l'avenir lui saura gré de ses travaux. Le docteur allemand a donné une forme scientifique à des notions vagues et indécises. Les savans du moyen-âge, pour se maintenir au-dessus de la foule, concentraient toutes ces observations à l'ombre d'une école, Gall les a fait rayonner sur le monde, afin de servir les intérêts de sa gloire et ceux de l'humanité. Il a découvert des lois et des vérités nouvelles :

---

[1] *Sinistræ partes capitis magis infirmitates et vitia concipiunt.*

mais il n'a pas, comme on vient de le voir, *créé* la phrénologie. Il nous eût même été facile de remonter plus haut et de prouver que cette science n'a guère moins de deux mille ans.

Si nous interrogeons les monumens, nous les trouverons d'accord avec les livres. Tous nous attestent que dès le quatorzième siècle on avait reconnu sur le crâne la saillie de l'homme intelligent et moral.

Il y a en Belgique un tableau très ancien, et attribué à Jean de Bruges. Un métoscope étudie une tête de mort. La main du savant pose sur le crâne et indique du doigt au spectateur la bosse du vol, qui est très fortement accentuée.

Pierre de Montagna (1491), et Mundini de Luzzi (1315), nous ont laissé deux têtes partagées en quatre cellules ou alvéoles, dans lesquelles les facultés de l'âme, abeilles vives et ailées, déposent leur miel [1].

Tous les grands artistes qui ont peint des cabinets d'alchimie, entourent d'ailleurs leurs savans de crânes d'hommes et d'animaux. Témoins David Téniers, Rembrandt et Murillo.

Jetons-nous un regard sur les statues du moyen-âge? quel admirable instinct de formes et de proportions! comme nos vieux artistes romans ou goths savent bien mieux que ceux d'Athènes ou de Rome donner une intelligence au marbre et à la pierre! — La Vénus de Médicis a une tête d'idiote; l'Apollon du Belvédère offre tout au plus, dans son crâne étroit, place à l'intelligence d'un nègre. Si bien que nul ne voudrait, s'il est sage, échan-

[1] La Bibliothèque Mazarine possède un exemplaire curieux de Montagna, imprimé à Venise, par Grégoire des Grégoires, en 1515.

ger la tête hideuse de Mirabeau contre la figure si belle et si vantée du dieu païen. — Allez maintenant à Notre-Dame ; examinez ces bas-reliefs qui tournent autour de l'abside, et dites-moi si vous n'avez pas là les larges proportions de la science, de la piété, du génie. Dans ses statues de Flore ou de Vénus, l'antiquité accordait tout à la grâce et à la beauté ; le moyen-âge, dans ses images de Vierge, refusait souvent à la forme ce qu'il donnait à l'idée. C'est que les Grecs ou les Latins cherchaient la femme sous leur déesse, et nos aïeux une divinité dans la femme.

Tous ces saints, ces rois et ces vierges qui, à Notre-Dame, baissent les yeux et joignent les mains sous l'ogive du grand portail, ont le front haut et l'angle facial bien ouvert. On sent que les dons du ciel y sont à l'aise et aiment à s'y abattre comme sur une volière libre et spacieuse. Que si vous promenez vos yeux sur les scènes grotesques ou lubriques des damnés, vous retrouverez en eux les saillies de tous les vices. Regardez plutôt cette belle allégorie de l'athéisme qui veut escalader le ciel, monté sur un cheval sans mors. La tête est large, mais rejetée en arrière et aplatie sur les tempes. Quant à ce hideux démon qui semble avoir fourni à l'auteur de *Notre-Dame* le type de *Quasimodo*, cet esclave qui rit sataniquement, assis sur un tas de prêtres et de rois, ne voyez-vous pas de loin percer sur son front bas la bosse de la raillerie amère et sanglante? Si nous ne craignions de pousser nos recherches jusqu'aux détails, nous ferions une plus large battue dans le champ de la sculpture au moyen-âge, et nous y retrouverions, sans aucun doute, les mêmes instincts d'art, d'imitation et de vérité.

Les anciens n'avaient d'ailleurs pas laissé de telles notions se rouiller dans une étude oisive. A Rome, les es-

claves s'estimaient à la forme des yeux et au volume de la tête. Pythagore fermait son école aux jeunes gens qui avaient le front écrasé et couvert. Platon mesurait la portée de ses disciples à l'angle facial, et avait écrit sur les murs de son académie :

Μη τις αγεωμετρος εισιτω [1].

Aristote, dans sa république, veut que ceux-là seuls soient promus aux charges et aux dignités qui ont le front haut et le nez grand, *probè nasuti.* Gaspard Peucer dit qu'en Égypte, si les juges n'avaient pas les formes et les linéamens voulus par la loi, on avait le droit de les récuser. Nous croyons qu'il devrait encore en être ainsi, nous croyons surtout qu'on ne devrait pas laisser oisives les découvertes de Gall et de Spurzheim. Au lieu d'opérer sur des crânes morts, pourquoi la phrénologie n'expérimente-t-elle pas la nature et la vie? Qu'elle s'en aille dans nos écoles, qu'elle palpe toutes ces têtes blondes, qu'elle fasse une battue à la surface de ces jeunes organisations, pour fortifier par l'exercice celles qui manquent de ton et d'énergie, pour favoriser l'essor de celles qui sont puissantes et capables, pour combattre celles qui sont dures, vicieuses, rebelles. Alors seulement cette science servirait nos besoins; alors elle s'en reviendrait les mains pleines de faits, de preuves et de conquêtes.

On adressait aux idées des anciens métoscopes l'argument qu'on oppose aujourd'hui à celles de Gall et de Spurzheim. — « Vous enchaînez la liberté de l'homme, leur disait-on; vous soumettez l'âme aux organes. Votre système touche d'un côté à la fatalité, de l'autre au ma-

---

[1] « Que personne ne soit hors de cet angle. »

térialisme. » Erreur ! L'âme est servie par le cerveau comme par un instrument. Plus cet instrument sera docile, harmonieux, complet, et plus l'âme sera aidée dans ses opérations. Mettez, tour-à-tour, une bonne et une mauvaise harpe aux mains d'un musicien habile, il tirera de l'une des sons rauques et rebelles, de l'autre des notes claires et fuselées. Les idées sont indépendantes des sens; mais elles ont besoin des organes pour s'introduire en nous. Elles veulent un appareil qui les reçoive, les contienne et fonctionne sous leur action. Le cerveau est en quelque sorte le clavecin des idées. Chaque saillie du crâne est un socle, un piédestal où se posent les facultés de l'âme. L'homme est une colonne, a dit Platon ο ανθρωπος στυλον. Colonne sublime dont le front est le sommet et qui porte sur ce faîte une statue vivante, féconde, éternelle, — Dieu !

ALPHONSE ESQUIROS.



Antiquités.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE[1].

MESSIEURS,

C'est toujours à la Grèce antique qu'il faut revenir comme au principe de toute beauté, comme au modèle de toute raison, dans les arts qui tiennent à l'imitation. Vous trouverez donc tout naturel, qu'après l'excursion que nous avons faite l'année dernière sur le domaine de l'antiquité asiatique, nous reportions nos pas vers le sol classique qui produisit tant de chefs-d'œuvre immortels, et qui ne cesse de nous rendre tant de trésors enfouis. Il semble en effet que la destinée de la Grèce soit d'être inépuisable dans sa destruction même, comme elle le fut dans son activité. Il n'est pas de jour qu'il ne sorte de quelque point du domaine de la civilisation grecque quelque monument nouveau qui nous charme et qui nous éclaire; chaque jour

[1] Prononcées à l'ouverture du Cours d'Archéologie, à la Bibliothèque du Roi. (*Note du Direct.*)

notre admiration pour la Grèce s'accroît par les moindres débris que nous recouvrons de ses arts, parce que nous la retrouvons toujours semblable à elle-même, jusque dans les moindres travaux de son génie. C'est même cette variété toujours constante, dans cette perfection toujours égale, dans cette fécondité toujours nouvelle, qui forme le véritable caractère de la Grèce, entre toutes les nations de l'antiquité. L'Égypte, immobilisée sous un sceptre théocratique, ne pourrait nous apprendre dans un millier de ses colosses plus qu'elle ne nous avait révélé dans une seule de ses figurines. C'est toujours le même type qui se reproduit à peu près uniformément dans toutes ses statues, de toute proportion, de toute matière et de tout âge; et si l'on parvient jamais à déchiffrer les longues inscriptions qu'elle a mis tant de siècles à graver sur le front de tant de temples, on n'y lira sans doute qu'une même formule éternellement répétée. Ce qui nous reste des monumens de l'antique Étrurie, tient au sol italique par la naissance de l'art, au génie grec par le savoir et par le goût, à la puissance romaine par la décadence; en sorte que ce qu'il y eut de proprement étrusque dans la civilisation nationale de ce peuple, nous échappe encore et nous échappera peut-être toujours, réduits que nous sommes à des monumens qui ne sont que des ébauches ou des réminiscences, et à des inscriptions qui ne sont que des énigmes. Rome elle-même ne saurait presque rien ajouter à l'opinion que nous avons de son génie; et quelques fouilles que l'on fasse dans le forum ou dans l'histoire, il n'est guère possible que nous la retrouvions jamais plus grande, plus majestueuse, plus forte, qu'elle nous apparaît dans la *Cloaca Maxima*, dans le Panthéon, dans le Colisée et dans la colonne Trajane, dans Cicéron, dans Tite-Live et dans Tacite. La Grèce seule acquiert chaque jour de nouveaux

à nous marquées, pour ainsi dire, de la triple consécration de la gloire qu'elles rappellent, du temps qui les respecta, et de l'art qui les produisit.

L'intérêt que nous inspirent ces images, quand bien même il ne serait pas de tout point avoué par la froide et sévère raison, n'en est pas moins très réel et très légitime; car s'il est au fond indifférent de savoir quelle fut la conformation particulière du visage de tel homme célèbre; si le philosophe, habitué à ne tenir compte que des réalités, ne voit là qu'un accident de la matière, il n'en est pas moins vrai que, pour tout homme, à qui la vue de pareils portraits rappelle des idées glorieuses, inspire des sentimens généreux; ce seul effet, produit par l'imitation, vaut mieux que tous les calculs de la raison, que tous les résultats de la science : il y a là toute une moralité puissante et féconde qui ressort d'un seul objet d'art; et c'est là sans contredit le plus beau triomphe de l'art. En vain, le naturaliste, qui ne verrait dans le buste de Socrate ou de Scipion, comme dans les débris d'un animal fossile, qu'une forme particulière du crâne ou de la mâchoire, resterait-il froid ou indifférent pour tout le reste; en vain, le savant, qui ne s'émeut que pour les élémens tout matériels d'une espèce détruite qu'il recompose, et qui ne se passionne que pour les débris d'un squelette, s'écrierait-il, à l'aspect du portrait inopinément retrouvé de Pindare ou de Thémistocle : « *Qu'est-ce que cela prouve*? » La voix du genre humain s'élèverait tout entière contre ce triste matérialisme, contre cette science toute positive, contre cette philosophie pour ainsi dire fossile, comme les élémens mêmes sur lesquels elle opère. Tout ce qu'il y a au monde de cœurs et d'esprits généreux, protesterait en faveur de ce précieux monument de l'art; et si, parmi les nombreux spectateurs que ne manquerait pas

d'attirer une pareille image, il se trouvait des hommes en qui la contemplation du poète ou du héros antique fît naître une seule étincelle de génie ou de patriotisme, je crois n'être démenti par personne, en assurant qu'un pareil résultat de l'imitation, fût-il borné à un seul individu, serait en effet plus utile et plus honorable à l'humanité, que toutes les conquêtes que la science peut faire sur la nature morte et sur la création fossile. Un des esprits les plus graves et les plus judicieux de l'antiquité, Polybe, s'écriait, en parlant des portraits des hommes célèbres qui se conservaient dans chacune des grandes maisons de Rome : « Qui ne serait ému à l'aspect de tant d'hommes, si renommés pour leurs vertus, qui revivent ainsi dans leurs images, pour la gloire et pour l'instruction de leur dernière postérité? » Et l'impression que faisaient ces portraits sur un homme tel que Polybe, est aussi celle que nous éprouvons tous en pareil cas. Tout le monde à cet égard est peuple comme Polybe; et cet instinct si vif et si profond qu'excite en nous une simple image, quand c'est celle d'un homme illustre; ce mouvement de la sympathie ou de l'instinct qui fait que nous affectionnons un portrait, à raison du mérite que nous reconnaissons dans le modèle, n'en sont pas moins certainement, quoi que puisse dire la philosophie, l'un des plus touchans attributs de l'humanité, et l'un des plus beaux effets de l'art.

Puisque j'ai commencé à vous parler de l'intérêt que peut offrir l'étude des portraits antiques, permettez-moi d'ajouter quelques considérations relatives au même sujet, mais prises dans un ordre d'idées plus général. Les œuvres de l'imitation ont certainement pour but d'éveiller en nous des idées morales, par la représentation des objets physiques; car si c'était à cette représentation même que se bornât le travail de l'art, il faut convenir que l'utilité

en serait à peu près nulle, et le mérite conséquemment bien médiocre. Mais il est évident qu'il y a, dans toute production de l'art, deux genres d'intérêt divers : celui qui résulte de l'objet imité, et celui que produit le mérite de l'imitation; et ce dernier, quoiqu'il soit celui qui frappe le plus le vulgaire, et dont il est le plus facile de se rendre compte, est cependant d'un ordre bien inférieur au premier. Le mérite de l'imitation, en tant qu'elle prouve uniquement l'habileté de l'artiste, n'est en effet qu'un résultat individuel, sans autre conséquence que celle d'établir la capacité absolue ou relative de tel homme; tout au plus peut-on y voir, quand elle est portée à un dégré éminent, la preuve du génie de l'homme, qui devient un titre de gloire pour l'humanité tout entière; et dans ce cas, un de ces résultats moraux qui élèvent l'ouvrage de l'art au-dessus de l'œuvre matérielle, à proportion qu'ils placent son auteur au-dessus de l'individu. Mais le mérite de l'objet imité s'accroît et se généralise, en raison des idées morales qui s'attachent à cet objet même, et qui se retrouvent, à un plus ou moins haut degré, dans son image. Citons un exemple pour rendre notre pensée plus sensible. Il peut y avoir dans une *scène familière* de Téniers, toutes proportions gardées, le même mérite d'imitation que dans une *sainte famille* de Raphaël, et dans une *tête hollandaise* de Rembrandt, autant de talent que dans le *portrait d'Arioste* du Titien. On peut trouver à louer, de part et d'autre, la vérité saisie jusque dans les moindres détails, la ressemblance exacte sous tous les rapports, l'illusion produite au plus haut point; et, à cet égard, le mérite de l'imitation porté au même degré, sauf la manière différente des deux artistes, peut avoir droit aux mêmes éloges. Mais en sera-t-il de même par rapport aux objets imités? et les deux ar-

tistes ne nous apparaîtront-ils pas à une immense distance l'un de l'autre, sitôt que nous envisagerons leur ouvrage par l'effet qu'il produit sur nous, par les sympathies diverses qu'il y élève, par les idées nobles ou triviales, par les émotions généreuses ou communes qu'il y fait naître? C'est un point qui n'a pas besoin d'être établi laborieusement ou longuement développé : car c'est une de ces vérités de fait, ou du moins de sentiment, qui résultent, on peut le dire, du consentement du genre humain, et contre lesquelles réclamerait en vain l'amour-propre de quelques hommes, qui voudraient que, dans toute œuvre de l'art, l'œuvre seule fût tout, indépendamment de son objet. Concluons que, si l'imitation peut avoir quelque valeur par elle-même, elle n'obtient réellement tout son prix que par le mérite de l'objet imité; et que l'art n'est véritablement digne de ce nom, qu'autant qu'il ne se borne pas à la représentation exacte et matérielle d'un objet quelconque, mais qu'il s'élève et qu'il nous élève avec lui, par le choix et par l'image de cet objet, à la hauteur de quelque idée morale et de quelque émotion généreuse.

C'est sur ce principe qu'est fondée toute la théorie des arts d'imitation; c'est sur cette base qu'est établie la classification des ouvrages d'art, admise de tout temps chez tous les peuples éclairés. Partout, l'estime accordée aux artistes se régla sur la nature de leurs ouvrages, encore plus que sur la supériorité de leurs talens; partout, on fit plus de cas des artistes qui, à mérite égal, imitaient des objets d'un ordre plus élevé, et, parmi des objets semblables, ceux d'une nature plus choisie. Mais ce fut surtout chez les Grecs que ce système de classification, établi dans toute sa rigueur, porta l'art au plus haut degré de perfection; et c'est là un des secrets de cette perfection qui nous

étonne toujours et nous désespérera long-temps ; c'est aussi là, je ne crains pas de le dire, le secret de cette haine impuissante ou de ce dédain affecté qu'excitent chez certaines gens les productions de l'art antique. La Grèce n'eût pas manqué plus que nous d'hommes capables d'imiter aussi parfaitement que possible une plante ou un caillou, un grabat ou une masure, et qui n'auraient pas été fâchés qu'on regardât cette image comme le comble de l'art, comme le chef-d'œuvre de l'imitation. Généralement parlant, il est aussi facile d'imiter la laideur dans des corps estropiés, que de rendre la beauté qui se trouve dans une juste proportion, dans une forme exquise de tous les membres. Il est même plus aisé, par tout pays, de se passer de la science du corps humain, cette science qui seule rend capable d'exprimer la beauté, que de l'acquérir par de longues études ; et la main qui exécuta l'Apollon du Belvédère ou l'Hercule Farnèse, eût bien pu, à la rigueur, modeler un chien ou un mendiant. En un mot, et pour nous renfermer dans l'antiquité, la Grèce n'eût pas été moins féconde en artistes pour qui la représentation exacte d'une nature basse ou triviale, la peinture fidèle de scènes et de personnages ignobles, eût été le suprême mérite. Mais la Grèce trouva dans son propre génie deux ressources efficaces contre l'invasion de ce genre d'imitation grossière dans le domaine de l'art. Elle flétrit d'un terme de mépris ceux qui s'y livraient ; elle les appela *Rhyparographes*, terme qu'on ne saurait mieux rendre dans notre langue que par celui de *peintres chiffonniers ;* elle les siffla au théâtre ; elle les condamna au Lycée ; Aristophane et Aristote se montrèrent d'accord pour faire justice des Pauson de leur temps, l'un par le ridicule, l'autre par le raisonnement ; et ce qui fut plus puissant encore que le mépris ou la pauvreté, que les sarcasmes du théâtre et les censures de la philosophie,

la Grèce n'eut jamais de public pour la représentation du laid ou de l'ignoble; nulle part, chez les Grecs, il ne se rencontra de peuple pour l'art ainsi exercé; en sorte que l'imitation, constamment réglée par les mœurs et inspirée par le génie, fut contrainte, peut-être quelquefois en dépit d'elle-même, de rester toujours dans les bornes de la décence, et réduite à s'exercer sur les images du *beau*; et qu'au sein de républiques où l'esprit humain se complaisait dans une indépendance absolue, ou pour mieux dire dans une licence effrénée, l'art, esclave de la raison et du goût, n'eut pour ainsi dire d'autre liberté que celle d'être toujours élégant et noble, en même temps que correct et vrai.

C'est surtout dans l'exécution du *portrait*, telle que les Grecs l'ont conçue et réalisée, que cette condition de l'art nous apparaît le plus sensiblement et mérite le plus notre attention. Le principe et l'objet même de ce genre d'imitation consistent à reproduire fidèlement une nature individuelle, avec toutes ses imperfections comme avec tous ses agrémens. Or, il nous est resté un assez grand nombre de portraits, exécutés à diverses époques et en toute sorte de matières, dans les écoles mêmes de la Grèce antique, ou sous l'influence de ses doctrines, pour que nous puissions apprécier avec certitude de quelle manière l'art des Grecs sut concilier le principe du *beau*, qui était sa loi suprême, avec la nécessité de cette imitation individuelle, qui est la condition essentielle du *portrait*. Nous voyons, en effet, dans toutes ces images antiques, un type général, toujours remarquable par la *beauté de l'espèce*, et toujours modifié suivant le *caractère de l'individu*; nous y voyons un sentiment exquis d'une nature choisie, joint à l'expression naïve d'une ressemblance personnelle; de manière que, dans chacun de ces portraits antiques, on reconnaisse, au premier coup d'œil, l'idéal d'une belle race particularisé

sous une forme individuelle. Ce phénomène, qui suffirait seul pour constater le prodigieux mérite de l'art grec, vaut bien que nous nous arrêtions quelques instans à en rechercher les causes.

Et d'abord, on ne saurait nier que les Grecs n'aient eu l'avantage de former une race d'hommes singulièrement bien constituée, au point qu'on le retrouve encore jusqu'à un certain degré, dans la population actuelle de la Grèce, malgré les influences de races étrangères et de régimes barbares qu'elle a si long-temps éprouvées. A ce premier avantage, se joignit de très bonne heure celui d'un système d'institutions publiques qui eut, comme l'on sait, pour principal objet, de cultiver et de développer les qualités physiques, d'honorer en première ligne et de mettre de toute manière en évidence les agrémens corporels; de sorte que, chez les Grecs, la politique n'eut pour ainsi dire d'autre but que de produire de beaux hommes, comme pour fournir à l'imitation de beaux modèles; et qu'il y eut entre la législation et l'art une sorte de rivalité à qui s'approcherait le plus de cette perfection idéale, que l'une s'attachait à réaliser dans la société, que l'autre travaillait à rendre sensible dans ses ouvrages. Ajoutez à cela que par cette haine des nations étrangères, par ce nom de *Barbares* donné à tout ce qui n'était pas *Grec,* la Grèce avait élevé entre ses citoyens et les autres races d'hommes une barrière que l'art, d'accord avec le patriotisme, se fût bien gardé de franchir, et qui n'était pas moins dans l'intérêt de l'imitation que dans celui de l'indépendance nationale, en prévenant toute invasion étrangère sur le domaine de la *beauté*, comme sur celui de la *liberté* grecque. Il n'y eut pas jusqu'à *l'esclavage*, où se trouvaient rejetés les individus de race étrangère ou ennemie, où étaient reléguées presque toutes les professions méca-

niques, les industries subalternes, les travaux pénibles, tels que ceux des mines, qui ne contribuât encore à l'avantage de l'art comme à celui de l'état, en conservant dans toute sa pureté primitive, en maintenant dans toute sa supériorité politique, la race privilégiée qui formait exclusivement le peuple des artistes, c'est-à-dire les artistes eux-mêmes et leurs modèles.

Avec des conditions sociales, que je ne me chargerais pas de défendre sous le rapport de la morale ou de l'humanité, mais qui étaient manifestement si favorables à l'art, on conçoit que l'imitation, chez les Grecs, ait adopté pour son premier principe, l'*étude de la nature*; et que trouvant partout à sa disposition une *nature choisie*, elle ait su joindre de bonne heure à la *fidélité de l'imitation* le *mérite de la beauté*. Une circonstance particulière à la Grèce vint encore favoriser une direction si heureuse, précisément à l'époque où le génie de la civilisation grecque commençait à recueillir toutes ses forces, et à prendre tout son essor, vers la cinquantième olympiade. Alors, en effet, s'établit l'usage d'ériger aux athlètes vainqueurs dans les jeux publics, des statues qui devaient être l'expression fidèle de leur physionomie et de leur personne. On sentira tout d'un coup, sans qu'il soit nécessaire d'insister longuement sur ce point, combien un pareil usage devint avantageux à l'art, en multipliant pour les artistes les occasions de produire incessamment d'excellens ouvrages d'après d'excellens modèles. Les athlètes étaient généralement les hommes les mieux conformés, les plus robustes, les plus agiles, au sein d'une nation où toutes ces qualités étaient communes, parce que toutes les conditions avaient dû d'abord se montrer dans la palestre; où la politique devait absolument passer par le gymnase pour arriver à la conduite de l'état

et au commandement de l'armée; où la philosophie elle-même n'était dispensée presque à aucun âge de s'exercer à la lutte, au saut ou à la course, et de payer de sa personne pour jouir de toute son influence; où Platon et Aratus, Socrate et Alcibiade, avaient disputé les prix de la force ou de l'agilité, avant d'obtenir ceux du courage ou du génie. On conçoit donc que l'usage d'ériger aux vainqueurs, dans les jeux publics, des statues où leur personne fut fidèlement représentée, devînt pour les artistes une occasion sans cesse renouvelée, un moyen toujours efficace de joindre dans leurs travaux la *vérité* à la *beauté* de l'imitation. Cette circonstance, à jamais mémorable dans l'histoire de l'art antique, marqua l'époque de son entière émancipation, celle où il se trouva tout à fait affranchi des entraves sacrées, dans lesquelles la religion et la routine, deux choses qui s'appuient ordinairement l'une sur l'autre, l'avaient tenu jusqu'alors plus ou moins enchaîné.

Les statues dont j'ai parlé s'appelaient *statues iconiques*, ou, comme nous dirions, des *statues-portraits*. Elles devaient être de la *grandeur juste et précise* du personnage représenté; et les Grecs avaient aussi, dans leur langue si riche et si abondante, une expression particulière pour rendre cette qualité. Ainsi, tout ce qui caractérise l'individu, la *physionomie*, le *port*, la *taille*, devaient se trouver dans cette image. On ajouta même, dans quelques circonstances, aux obligations que je viens d'indiquer, celle de représenter le personnage vainqueur *dans l'attitude même* à laquelle il avait dû sa victoire; ce qui constitua pour l'artiste, chargé d'exprimer tout à la fois une ressemblance individuelle et une action déterminée, un mérite et une difficulté de plus; et l'on sait que c'est par une fausse application de cette notion historique, que l'on a essayé d'expliquer la belle statue du *Héros*

combattant, dite *Gladiateur Borghèse*, en la considérant comme une statue iconique du général athénien Chabrias. Il fallait sans doute un grand talent pour remplir toutes les conditions d'un pareil programme, la dernière surtout, qui consistait à représenter une pose souvent forcée, et nécessairement fugitive, de manière qu'elle parût heureuse sans cesser d'être vraie, et qu'elle pût être durable, tout en étant accidentelle. Mais on conçoit aussi qu'avec de si fréquentes occasions d'exercer un pareil talent, avec de si nombreux et de si beaux modèles, au milieu des acclamations d'un peuple si sensible à la beauté comme à gloire, et si enthousiaste de l'art, la statuaire, sans cesse cultivée dans de semblables circonstances, dût arriver promptement au comble de la perfection imitative.

Arrivée à ce point, elle s'y maintint long-temps, parce que le principe une fois admis, et l'imitation tout entière constituée sur ce principe, l'art ne put que s'affermir et persévérer dans des habitudes incessamment couronnées de nouveaux succès. Avec cette facilité de produire des statues qui résultait d'occasions si fréquentes et de succès si nombreux, la statuaire était devenue chez les Grecs un des premiers besoins de la société, un des principaux moyens de la politique. On en était arrivé à décerner une statue à un citoyen, à un orateur, à un magistrat, comme on accorde chez nous un de ces titres, une de ces distinctions qui n'ont qu'une valeur d'opinion; un *portrait sur bouclier* était en quelque sorte la monnaie de l'honneur; et c'était toujours l'art qui était chargé d'acquitter, au moyen d'une image peinte ou sculptée, les dettes de l'état et de la cité envers les citoyens qui l'avaient servie de leur crédit, de leur talent ou de leur fortune. Ce qu'il dut y avoir, à une certaine époque de l'antiquité, de statues de toute proportion et de toute matière, érigées à un titre quelconque en

l'honneur de citoyens de tout ordre, est véritablement inappréciable ; et ce qui passe également toute croyance, c'est de savoir à quel point ce genre de récompense si familier était devenu économique ; on en jugera par un seul trait. Des habitans d'une petite ville de l'Eubée, qui devaient deux talens à Démosthène (environ 11,000 fr. de notre monnaie), lui offrirent de lui ériger une statue de bronze, s'il consentait à leur faire remise de cette dette. Il fallait donc qu'il en coutât bien peu de chose pour produire des statues ; et cette économie de moyens, jointe à ce mérite des monumens, fait de l'art des Grecs un véritable prodige.

Il est donc bien constaté que les Grecs étaient parvenus, à l'aide de l'étude assidue d'une belle nature, à porter au plus haut degré la fidélité et la naïveté de l'imitation, sans l'abaisser jamais jusqu'à ce qu'elle peut avoir d'ignoble et de vulgaire. De même que dans la nature ils s'attachaient à choisir et à rendre les formes qui caractérisent l'espèce, en les dégageant des accidens individuels ou des habitudes vicieuses qui les dépravent, ils cherchaient dans l'individu à saisir les traits principaux de la physionomie et de la personne, et à les présenter en saillie, en supprimant ou adoucissant les détails qui, sans ajouter à la ressemblance du portrait, n'auraient indiqué que la pauvreté du modèle. Et parmi ces traits principaux, je comprends telle imperfection qui pouvait servir à caractériser tel personnage, à raison de l'importance qu'elle avait dans sa personne ou dans son histoire. Ainsi, pour en citer un exemple, on sait que le vice d'articulation dont était affecté Démosthène, tenait à une conformation particulière de sa bouche. C'était là un défaut qu'il importait de rendre sensible dans la figure d'un orateur qui avait employé pour le vaincre un travail si opiniâtre, qui avait

eu à lutter contre la nature avant de se mesurer par la parole avec tout un peuple, et qui s'était fait d'une imperfection même un moyen d'exercer la force de son caractère et la patience de son génie. Mais il fallait aussi que ce qui était devenu pour l'orateur un titre de gloire ne devînt pas, par le fait de l'artiste, un trait haïssable dans son image; il fallait, qu'à l'exemple de son modèle, l'artiste triomphât de ce défaut, tout en l'exprimant. Or, c'est ce qu'a su faire l'auteur du buste grec que nous possédons de Démosthène; on y reconnait le grand orateur et l'homme qui bégaie; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce trait a été rendu dans l'œuvre de l'artiste grec, précisément de la même manière que le même défaut a été exprimé par Michel-Ange dans sa statue de Moïse : en sorte que deux hommes de talent, travaillant à un si grand intervalle, sans aucun rapport l'un avec l'autre, se sont rencontrés dans l'emploi du même moyen imitatif, et cela, certainement, parce qu'ils avaient puisé à la même source, l'observation de la nature. C'est de cette manière que procédèrent constamment les Grecs, étudiant la nature dans ses plus petits détails, et la rendant toujours à grands traits. De là, sans contredit, cette grâce naïve, toujours jointe à un choix exquis de formes; de là, cette vérité et cette noblesse de style qui distinguent toute œuvre originale du ciseau grec, et qui n'éclatent pas moins dans les portraits proprement dits, que dans les statues; parce que c'est, dans les uns, l'imitation d'une nature individuelle, élevée par la suppression des détails indifférens presque jusqu'à la perfection d'un modèle idéal, et dans les autres, l'expression de ce type idéal rendue sensible sous une forme particulière : conséquemment, toujours le même principe diversement appliqué; toujours l'étude du *beau* jointe à celle du *vrai*, l'un et l'autre toujours pris dans la nature.

4.

Telle était l'excellence de ce principe, et telle était la confiance que l'art, en le suivant, avait fini par prendre en lui-même, qu'il ne recula même pas devant la laideur ni devant la difformité, toutes les fois qu'il se trouva réduit à représenter l'une et l'autre. Les Grecs pouvaient croire, d'après la nature qu'ils avaient sous les yeux, que la *beauté* était la condition générale de l'humanité, et que la *laideur* en était l'exception; et il est certain que l'imitation fut entièrement dirigée chez eux dans cet esprit. Chez nous, au contraire, on pourrait conclure du soin que certaines gens mettent à représenter une nature pauvre et vulgaire, et du mérite que certaines théories modernes s'efforcent de placer exclusivement dans ces images ignobles et basses comme leur objet, on pourrait, dis-je, en conclure que la *laideur* est le principal attribut de l'humanité, et qu'elle est aussi le principal but de l'imitation. Je laisse à juger lequel de ces deux systèmes est le plus vrai, le plus conforme à la dignité de la nature humaine et à celle de l'art; mais j'observe que, si les Grecs, en cherchant partout dans la nature la *beauté*, en s'efforçant de toute manière de la produire dans la société, et en la montrant partout dans leurs ouvrages comme une image de la réalité, ont été constamment sous l'empire d'un préjugé ou sous le charme d'une illusion, ni l'un ni l'autre ne les empêcha pourtant d'imiter des traits ignobles ou des formes défectueuses, quand il y avait nécessité; avec cette différence toutefois qu'ils se croyaient encore obligés d'ennoblir la laideur, tout en l'exprimant, tandis qu'en suivant à la rigueur la doctrine contraire, on pourrait se voir conduit à enlaidir la beauté même. Je puis citer de cette pratique de l'art grec deux exemples bien propres à faire apprécier son génie.

Philopœmen avait aux yeux de ses concitoyens le tort

grave d'être mal partagé sous le rapport de la figure, et il eut besoin d'être un héros pour se faire pardonner d'être laid. Il avait aussi l'habitude de porter un costume commun et négligé ; ce qui donna lieu, comme on sait, à une méprise assez fâcheuse pour ce grand homme. Cependant l'art avait dû représenter souvent et de toute manière un héros si cher à la Grèce ; et nous savons en effet qu'il exista dans l'antiquité un grand nombre de ses images, bien qu'il n'en soit venu malheureusement aucune jusqu'à nous. L'une de ces statues, placée à Delphes, a fait exprimer à deux écrivains grecs qui l'avaient vue, deux opinions qui paraissent contradictoires, mais qu'il n'est pas difficile de concilier en se plaçant dans le point de vue théorique que j'ai exposé. L'un de ces écrivains, Pausanias, se contente de dire que Philopœmen était laid, *à en juger d'après ses portraits* [1]; l'autre, Plutarque, assure qu'il n'était pas aussi laid qu'on le prétendait, *à en juger par ses portraits* [2]. Ainsi, dans ces portraits d'un grand homme, Pausanias avait été plus frappé de la *laideur* que l'art n'avait pu ni dû faire disparaître entièrement, et Plutarque, du soin avec lequel, tout en exprimant ce défaut, l'art avait su le dissimuler ou l'adoucir, sans que le personnage en fût moins reconnaissable, ou moins intéressant. Nous savons, de plus, par le témoignage du même Plutarque, que cette statue de Philopœmen était une de celles où l'artiste avait été obligé de représenter son héros dans une position particulière, *dans l'attitude même* où il s'était signalé par un de ses plus brillans faits d'armes ; et nous pouvons conjecturer, sans que Plutarque le dise, que l'artiste avait profité habilement de cette cir-

[1] Pausan., VIII, 49, 2.

[2] Plutarch., *in Philopœmen*. § 2 et 10.

constance pour dérober sous la grâce pittoresque de l'attitude, une partie de la physionomie ingrate du modèle.

L'autre exemple que j'ai voulu citer de cette heureuse disposition de l'art grec est plus sensible encore, et surtout plus facile à vérifier, puisque nous possédons encore le monument qui nous le procure; c'est l'Hermès d'Ésope qui existe à la ville Albani. Ce précieux morceau de sculpture est le seul monument qui nous soit resté du célèbre fabuliste dont la difformité n'est guère devenue moins populaire que l'esprit philosophique et l'ingénieuse raison. C'est un Hermès en demi-figure, dont l'extrémité supérieure, d'où sort la tête, est antique, et tient aux cuisses. On y voit un homme bossu, dans toute la rigueur du mot, avec la poitrine saillante et la tête pointue, tel que que le biographe d'Ésope nous a représenté ce personnage d'après les traditions antiques qu'il avait recueillies sur son compte, en les arrangeant suivant le génie d'un siècle à demi barbare, c'est-à-dire en les entremêlant de beaucoup de contes ridicules. Quel que soit du reste l'âge et l'autorité de ces traditions (ce que je n'ai pas maintenant à examiner), je ne dois m'occuper que de l'image d'Ésope, telle que nous l'offre le marbre de la Villa Albani. Or, on ne peut nier que l'art qui a créé cette image n'ait abordé franchement toutes les difficultés d'un pareil sujet, en y rassemblant toutes les imperfections du modèle. Le corps est si horriblement contrefait, dans tout ce qui apparaît de sa personne, que l'on ne saurait se défendre, au premier aspect, d'un sentiment pénible; mais la tête, où tant d'intelligence se peint avec tant de bonté, vous distrait bientôt de l'homme disgracié par la nature, pour ne vous montrer que le moraliste, instruit à l'école de l'expérience et de l'adversité; et plus vous observez cette tête, empreinte dans tous ses traits d'élévation et de finesse, plus

vous sentez pénétrer en vous l'impression toute morale que produit la présence d'un sage aimable et ingénieux. Maintenant comparez ce portrait d'Ésope, exécuté sérieusement, dans tout ce qu'il a d'imperfections physiques et de qualités intellectuelles, où un corps difforme est subordonné à une admirable tête, comme la matière à l'intelligence; comparez, dis-je, cette image philosophique, rendue avec autant de savoir que de bonhomie, comparez-la avec celles de ces nains et personnages contrefaits, qui servaient aussi, chez les anciens, comme chez nous à une autre époque, de passe-temps à la richesse indolente, et dont il nous est parvenu plus d'un exemple dans quelques bronzes d'Herculanum. Ces sortes de bouffons, d'après les images qui nous en restent, et où l'art d'un âge de décadence s'est dégradé presque au niveau de son modèle, n'offrent qu'une physionomie ridicule, le plus souvent stupide, propre uniquement à provoquer le triste rire de l'opulence paresseuse. On souffre doublement à leur aspect, d'y voir la nature avortée et l'imitation avilie; et l'on regrette à la fois de retrouver l'homme à de pareils traits, et l'artiste à un pareil emploi de son talent. Mais devant le portrait d'Ésope vous n'éprouvez aucune de ces sensations pénibles, parce que sa tête seule, qui vous a captivé d'abord, vous fait bientôt oublier tout le reste. Il y a tant d'esprit et de sens dans sa physionomie; sa bienveillante sagesse et sa raison enjouée se peignent si bien dans sa figure, que vous n'êtes plus touché, en présence des défauts de sa personne, que des qualités de son âme. A vos yeux l'homme contrefait a disparu, le sage a repris tous ses avantages; et c'est ainsi que l'art s'est élevé à toute la hauteur de son objet, en vengeant la nature elle-même d'une de ses erreurs, et en rétablissant dans un des accidens de l'humanité, les droits de l'intelligence et du mérite.

Puis-je m'empêcher de remarquer que c'est précisément le contraire de cela qui a lieu chez nous, dans ces œuvres de sculpture, dont il n'y aurait rien à dire, si ce n'était qu'un caprice, un jeu ou même un travers d'un artiste habile, mais qui deviennent, par une sorte de faveur populaire qui s'y attache, une erreur et presque une calamité publique : je veux parler de ces figures en plâtre, où l'on prend à tâche d'exagérer jusqu'au degré de bouffonnerie le plus grotesque, ou de laideur le plus haïssable, les défauts de la personne chez des hommes que le talent recommande à la curiosité publique. L'art, exercé de cette manière, devient un instrument vulgaire à l'usage de la malignité ou de l'envie, pour s'amuser aux dépens d'une célébrité qui l'importune, ou pour se venger d'une supériorité qui l'humilie. Le mérite ainsi traduit au pilori de l'imitation, n'a plus que le triste avantage d'exciter un rire imbécille ou une insultante moquerie. La gloire ainsi ridiculisée ou travestie dans ce qu'elle a de plus populaire, ne sert plus qu'à enfanter des monstres pour le divertissement des oisifs ; et le plus grave, le plus noble des arts, la sculpture, qui devrait tendre sans cesse à rappeler l'homme à toute sa dignité, en représentant la nature dans toute sa perfection, s'est dégradée au point de ne produire, avec les images d'hommes célèbres, que de grossières caricatures, où l'on regrette doublement de reconnaître un homme de talent dans leur auteur et d'autres hommes de talent dans ses victimes.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu aussi chez les Grecs des caricatures, et que l'art n'ait eu ses licences dans l'antiquité. Nous connaissons par l'histoire de l'art plusieurs de ces caricatures antiques ; nous en possédons même quelques unes. Le théâtre, qui n'épargna ni les dieux, ni les héros, ni même le peuple souverain, instruisait l'art à s'en moquer ; et quand le peuple d'Athènes, sous

les traits d'un vieillard imbécile et crédule, trahi et dupé par ses serviteurs, était livré en personne aux risées de la démocratie, on n'est pas surpris que Parrhasius ait produit à son tour une image satyrique de ce peuple travesti par Aristophane, aux applaudissemens du peuple lui-même; bien qu'on ne sache pas de quelle manière l'artiste avait pu traduire en peinture le modèle aux faces diverses, aux passions mobiles qu'il avait sous les yeux. Mais ce qu'on peut affirmer, au défaut du monument original, c'est que ce qui donne aux œuvres de l'art leur véritable valeur, le style, se trouvait au plus haut degré dans cette peinture de Parrhasius, et généralement dans les caricatures antiques. A cet égard, le théâtre peut nous apprendre de quelle manière procédait l'imitation. Si le poète qui se jouait de tout, de l'olympe comme du forum, qui ne respectait rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, subissait pourtant le frein de la langue; s'il était aussi pur, aussi châtié, aussi savant dans son style, qu'indépendant et licencieux dans tout le reste, il devait en être de même de l'artiste, qui ne pouvait racheter les écarts de son pinceau que par la science de son dessin. Ici, comme au théâtre, le mérite du style replaçait à la hauteur d'une œuvre de l'art, ce qui n'eût été, avec un dessin faible et incorrect, qu'une charge ignoble et grossière; l'imitation, à force d'être savante, corrigeait elle-même ses erreurs; et c'est ainsi que sous la main des deux plus grands dessinateurs des temps modernes, Léonard de Vinci et Michel-Ange, la caricature était devenue une leçon pour les artistes, au lieu de n'être qu'un ignoble divertissement pour le vulgaire.

Mais pour en revenir aux portraits antiques, exécutés aussi sérieusement, aussi fidèlement que possible, afin de tirer, de l'imitation de formes individuelles, l'expres-

sion de qualités morales, seul but véritable de l'art; c'est cette science profonde du dessin, puisée à une étude constante de la nature, et rapportée à ce but élevé de l'imitation, qui constitua, chez les Grecs, le principal mérite des monumens iconographiques. S'il y eut des artistes qui, comme le Démétrius cité par Quintilien, s'attachaient plus à la vérité qu'à la noblesse, qui portaient l'imitation de la nature jusqu'aux détails les plus minutieux, au risque de faire ressortir plus de défauts que de qualités, ce n'était là qu'une exception au système général; et dans ce cas encore, c'était une œuvre de l'art, où la science tenait lieu de beauté; ainsi que nous pouvons en prendre une idée d'après une de ces statues décrite par Pline le jeune, dans une lettre charmante, qui forme une des pages les plus curieuses de l'histoire de l'art antique, et que voici fidèlement traduite :

« J'ai acquis dernièrement une statue corinthienne, de petite proportion, à la vérité, mais pleine d'expression et d'agrément, autant que je puis m'y connaître, moi qui ne suis guère savant en rien, et en ce genre moins qu'en tout autre. C'est une figure nue, qui se montre telle qu'elle est, avec ses imperfections comme avec ses avantages, sans rien cacher des unes, sans rien faire ressortir des autres : elle représente un vieillard debout; les os, les muscles, les nerfs, les veines, les rides, tout y est exprimé, comme si la personne respirait. Les cheveux sont rares et épars, le front large, la face toute plissée, le col maigre, avec des bras flétris, des mamelles avachies, un ventre affaissé; vu par derrière, c'est encore le même âge, au point qu'avec la couleur du métal, il suffirait de le voir de dos pour y reconnaître un vieillard décrépit. En un mot, tout y est fait de manière à captiver les regards des artistes, en charmant ceux mêmes des ignorans tels

que moi; et c'est ce mérite de l'imitation qui m'a porté à acquérir cette figure, non pour en jouir moi-même, et pour la garder chez moi; car je ne possède aucune autre statue de bronze corinthien; mais pour la consacrer, au sein de notre patrie, dans quelque lieu public, tel que le temple de Jupiter[1]. »

Voilà, sans contredit, un exemple bien sensible de cette imitation minutieuse de la nature, qui ne fait grâce d'aucune imperfection, qui ne dissimule aucun défaut, et qui fait consister le suprême mérite d'une œuvre de l'art dans la vérité poussée à l'excès. Mais cet exemple même, admis comme une exception, sert à constater le principe général de l'art grec, et à en faire apprécier toute l'excellence. Une statue, telle que celle qui vient d'être décrite, ne représentant qu'un individu, ne pouvait avoir d'autre valeur que celle de cette représentation même, et tout le talent de l'artiste s'était épuisé à produire une image unique. Il suffit d'un seul monument de l'art, conçu dans ce système, en y supposant toute la perfection dont il était susceptible, pour nous rendre sensible cette vérité; que plus l'art détaille, et plus il personnalise; plus il perd de son importance morale, à mesure qu'il se réduit à sa valeur propre et intrinsèque. Ce que nous apprend encore un tel exemple, considéré comme une exception plus ou moins rare au principe qui prévalut dans les œuvres de l'art grec, c'est que les imperfections de la nature, c'est que les accidens de l'humanité, ne peuvent devenir un objet habituel d'imitation, attendu qu'il n'en saurait résulter aucune impression utile et généreuse. Or, le vrai but de l'art, on ne peut trop le répéter, c'est d'agir dans une sphère idéale à l'aide de formes

[1] Plin. Jun., *Epist.* III, 6.

matérielles; c'est de porter à l'esprit des images nobles, au moyen de la représentation des objets physiques, d'élever l'âme et le cœur à l'aspect de perfections morales, revêtues d'un corps et rendues palpables; c'est, en un mot, d'atteindre autant qu'il est donné à l'humanité, par la plus haute expression de la beauté physique, à la manifestation la plus sensible de la beauté morale. L'art doit se proposer d'agir sur nos sens, comme l'entendaient ces Spartiates, qui faisaient placer dans leur chambre à coucher les portraits des plus beaux hommes de l'âge mythologique, afin que leurs femmes eussent les regards frappés, et l'esprit rempli des images du beau, et qu'elles devinssent fécondes sous cette impression. Ainsi exercé, l'art contribue réellement à l'amélioration de notre espèce par la représentation de l'individu; il nous corrige et nous élève, en même temps qu'il nous charme et nous intéresse, en nous montrant des formes pures et choisies, des objets nobles et délicats; et cela est si vrai, que je défie un homme sensible et éclairé, de contempler longtemps une belle statue, sans se sentir meilleur.

Telle fut la noble mission que l'art reçut chez les Grecs, et qu'il s'efforça de remplir de toutes les manières, et à tous les degrés possibles, dans le vaste champ de l'imitation; et tel fut surtout l'objet du *portrait*, traité dans toute l'extension, et porté à toute la hauteur dont ce genre était susceptible. Du moment, en effet, que l'art grec avait tout réduit à l'imitation de la nature, mais à l'imitation d'une nature choisie, il est évident que chaque œuvre de l'art était devenue une sorte de portrait, depuis l'image iconique de l'athlète, jusqu'à la figure idéale de la divinité, depuis l'homme jusqu'au dieu; car si, dans l'une, l'artiste, en imitant un personnage réel, rendait sensible une qualité morale, dans l'autre, c'était encore

un trait de la beauté morale qu'il personnifiait sous la forme humaine. Et c'est ici surtout que l'art des Grecs; dignement apprécié, mérite les hommages de la philosophie, comme il obtint autrefois ceux de la superstition, en considérant que toutes ces figures de dieux et de déesses, créés par la statuaire antique, que tout cet olympe produit par l'imitation, n'était en réalité qu'un choix des formes les plus parfaites de la nature physique, appliquées à l'expression des plus nobles conceptions de l'intelligence humaine. Qu'est-ce en effet que la personnification de *Jupiter* ou de *Mars*, d'*Hercule* ou d'*Apollon*, de *Junon* ou de *Cérès*, de *Minerve* ou de *Vénus*, sinon la manifestation matérielle et palpable des diverses perfections morales que ces noms expriment, présentée sous les traits les plus propres à les rendre à la fois aimables et populaires? Ce qu'on appelle l'*idéal* des divinités grecques n'est, en définitive, qu'une qualité métaphysique revêtue d'un corps sensible, qu'une idée ou une propriété morale personnifiée, la puissance et la majesté dans Jupiter, la valeur impétueuse et bouillante dans Mars, la force patiente et courageuse dans Hercule, et ainsi des autres. Mais, pour exécuter ces images individuelles d'êtres abstraits, pour réaliser ces personnages fictifs, l'art n'avait à sa disposition que les divers traits de la nature humaine; il n'avait que l'homme avec toutes les variétés de son individu, pour personnifier tout un monde de divinités. Le mérite de l'art fut d'observer avec soin tous ces traits, toutes ces variétés, de les choisir avec discernement et de les assembler avec goût. Ainsi, tant de dieux divers, objets de l'adoration des hommes, furent formés de traits empruntés à l'homme. Les êtres surnaturels, qui résultèrent de cet assemblage, devinrent autant de portraits, dont chaque élément était pris dans la nature, bien qu'aucun d'eux n'eût un modèle vivant

dans la nature. Ces figures de divinités, où le vulgaire ne voyait que des idoles, devinrent autant d'individus réels, qui avaient chacun leur caractère propre, leur physionomie particulière [1], conforme à l'idée morale qu'ils représentaient, et propre à la reproduire dans l'esprit de tout homme intelligent. De cette manière, les dieux de tout ordre se trouvèrent autant de portraits réalisés d'après quelque image idéale. Le type de chacun d'eux, une fois déterminé par l'art et admis par l'opinion, il n'était pas plus possible à l'artiste de confondre les traits propres à chaque figure, qu'au peuple de se méprendre sur son caractère, ou de se tromper sur son nom. L'idée morale, dont chaque divinité apparaissait comme l'expression matérielle, s'était si bien incorporée avec le signe, et le signe à son tour exprimait si bien l'idée morale, que l'un et l'autre étaient devenus indivisibles, en même temps qu'ils étaient devenus palpables. C'étaient comme des images d'êtres absens, mais réels, avec lesquels on s'était familiarisé, au point de les distinguer sans peine les uns des autres; c'étaient comme ces portraits dont le modèle vous est inconnu, mais dont la ressemblance vous frappe; et bien que personne en effet n'eût vu le dieu, tout le monde le reconnaissait dans son image.

La Grèce traita ses héros et ses grands hommes comme elle avait traité ses dieux. Elle inventa les portraits qui lui manquaient, en y introduisant les traits propres à chacun d'eux, tels qu'ils étaient consacrés par la tradition; et quant aux personnes dont elle possédait les images, elle les représenta sous des traits plus grands et plus nobles que la réalité, sans s'éloigner pourtant de la vérité indi-

[1] *Sua quemque deorum*
Inscribit facies.
Ovid., *Metam.*, VI, 73-74.

viduelle. L'art fit à peu près sur ces portraits d'hommes célèbres ce que l'histoire opère sur les réputations humaines : elle les épure en les dégageant des imperfections de détail et des défauts du temps, et en ne conservant de chaque grande renommée que les traits principaux, les seuls dignes de passer à la postérité. C'est aussi de cette manière que procéda l'imitation dans ses monumens iconographiques. Elle les exécuta à grands traits, comme pour être vus de loin, à la distance des siècles, au point de vue de l'histoire; elle les modela de forte proportion, pour qu'ils pussent s'imprimer plus profondément et vivre plus long-temps dans la mémoire des hommes. Vus à un certain intervalle, les défauts qui frappent les contemporains, les imperfections qui les choquent, disparaissent dans la vie de l'homme qui a rempli un rôle brillant sur la scène du monde; à cette perspective favorable qui résulte d'une tombe récente, on n'aperçoit plus que ses qualités, on n'est plus sensible qu'à ses talens; et l'envie même, qui avait contesté son mérite, accepte sa supériorité. L'art ne fit donc que se conformer à cette disposition de notre esprit, en s'attachant à mettre en saillie, dans ses figures d'hommes célèbres, les avantages de la personne; en y supprimant, autant que le permettait l'obligation d'être vrai, ces effets de la vieillesse, ces infirmités de la nature, qui n'appartiennent point à l'individu, et qui ne contribuent en rien à la ressemblance; en se servant de la grandeur physique pour représenter la grandeur morale, et de la beauté pour exprimer le génie; et alors même qu'il entrait dans les conditions du portrait d'y montrer les accidens de l'âge et de l'humanité, en relevant par le style ce qui était dégradé dans la nature. Qu'on me permette de citer ici un exemple, pour rendre ma pensée plus sensible.

Il nous reste une belle statue d'Homère, qui fut trouvée

vers le milieu du siècle dernier, dans le théâtre d'Herculanum [1], et dont la tête offre à peu près les mêmes traits que le buste si célèbre dont il nous est parvenu aussi plus d'une répétition antique. Il est donc prouvé, pour nous, qu'il exista dans l'antiquité un modèle consacré pour le portrait d'Homère, un type admis par l'opinion et reproduit par l'art, tout aussi scrupuleusement que si les élémens en avaient été fournis par la nature vivante. Mais ce qui n'est pas moins avéré, c'est que ce portrait d'Homère, à quelque époque qu'il eût été exécuté, n'avait pu être qu'une œuvre de convention. Pline le dit en termes formels; et c'est d'ailleurs ce qui résulte de l'époque où vécut Homère, et de son existence même, qui fut pour l'antiquité un mystère, et qui est restée pour nous un problème. A défaut d'une image vraie d'un personnage réel, il fallut donc, afin de satisfaire au vœu d'un peuple qui croyait à Homère, parce qu'il était enthousiaste de son génie, et qui voulait à toute force connaître l'homme pour admirer à son aise l'écrivain, il fallut, dis-je, que l'art inventât un portrait, si bien d'accord avec tout ce que la tradition populaire rapportait du poète, et avec tout ce que le goût national trouvait dans ses écrits, qu'on ne pût douter, en y jetant les yeux, que ce ne fût là véritablement l'image d'Homère, et que le peuple s'affermît dans son culte homérique au seul aspect de cette image. Or, peut-on nier que ce ne soit là l'effet que dut produire, chez les Grecs, l'œuvre de l'artiste inconnu qui sculpta la belle figure d'Homère que nous possédons dans une de ses répétitions antiques? Le grand poète s'y voit représenté debout, la tête légèrement inclinée à droite, comme s'il prêtait l'oreille à la voix du dieu qui l'inspirait. Il est en-

[1] Elle est gravée dans la *Raccolta* de M. Gargiulo, planche X.

tièrement vêtu, et il tient ses deux mains placées l'une sur l'autre, en s'appuyant sur un bâton noueux, dans une attitude qui rappelait ses longs voyages et qui lui était familière. Mais c'est surtout l'admirable tête de cette statue, qui représente Homère tout entier, et qui est trop connue pour que j'aie besoin de la décrire. Certainement, toutes les idées qu'on pouvait se faire de l'auteur de l'Iliade, d'après ses malheurs vrais ou supposés, mais surtout d'après ses talens, sont rendues, dans ce portrait idéal, de manière à produire en nous l'illusion d'une ressemblance réelle. Il n'est pas un seul des traits du personnage homérique, l'âge, l'infortune, la cécité, l'expérience, le génie, qui ne se retrouve dans cette tête sublime; et tous ces traits, si habilement choisis, si judicieusement combinés, répondent si bien à toutes les images intellectuelles qu'ils expriment, qu'il n'est personne qui ne se dise, en l'envisageant : *s'il y eut un Homère, c'est bien ainsi qu'il devait être*; personne qui ne soit ému de cette ressemblance, à proportion qu'il est plus sensible au mérite de l'imitation, et à celui de l'objet imité. Mais ce n'est pas tout : il y a tant de dignité et de noblesse dans ces traits altérés par l'âge, tant d'intelligence dans ces rides profondes, tant d'âme et de génie dans ces yeux éteints, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'auteur de l'Iliade, dans ce que la vieillesse a de plus auguste, et le malheur de plus sacré. Ce n'est point une caducité pauvre et vulgaire, propre seulement à inspirer des idées tristes et communes, que l'artiste a représentée sous nos yeux. Homère, qui appartenait à la poésie presqu'autant qu'à l'humanité, n'aurait pu être reconnu à de pareils traits; mais le chantre des héros, mais le prophète des dieux, au terme d'une carrière éprouvée par l'adversité et couronnée par la gloire, se retrouve tout entier dans ce portrait.

C'est bien là en effet l'image d'Homère ou celle de son génie; c'est ainsi du moins que la pensée aime à se représenter le grand poète, dans la dernière saison de l'homme, tout près d'atteindre à la divinité; et c'est ainsi qu'Homère, devenu la source féconde de l'imitation, lui dut à son tour d'exister réellement, et de vivre à jamais dans une image digne de lui; en sorte que l'on peut dire que l'art a rendu à Homère, dans sa personne, l'équivalent de ce qu'Homère lui avait prêté par son génie.

Veut-on avoir un exemple sensible de ce que peut produire un système contraire, dans un sujet à peu près semblable? Nous possédons une statue de Voltaire, ouvrage estimé de Pigale. Le grand poète est représenté nu, de grandeur naturelle. La nudité absolue n'est pas trop conforme à notre manière d'être, dans le climat où nous vivons; Voltaire octogénaire, serait plus fidèlement représenté dans sa robe de chambre, et avec sa perruque, que nu sur un rocher, si l'on n'avait égard qu'à ce qu'on nomme la vérité locale; mais passons sur ce défaut de convenance. Quant au mérite de la ressemblance, on ne peut douter qu'il ne se trouve dans cet ouvrage, puisque l'artiste et son modèle ont vécu contemporains. Or, je le demande à tous ceux qui la connaissent : quelle impression reçoit-on de cette figure de vieillard décrépit, dont le corps amaigri n'offre qu'une étude anatomique? et qu'y a-t-il de Voltaire dans ce qui s'approche si fort d'un squelette? Certainement, ce n'est pas sans peine que l'on envisage dans un pareil état, l'écrivain ingénieux, fécond et brillant, dont on était involontairement porté à se représenter la personne ornée des grâces de son esprit, et qui d'ailleurs n'avait pas toujours été laid, vieux et décharné. Il nous en coûte de le reconnaître dans cette figure, qui ne nous montre que ce que l'humanité a de plus pauvre et la vieil-

lesse de plus rebutant. Le mérite d'une imitation vulgaire disparaît sous le besoin qu'à la seule idée de Voltaire, nous éprouvions d'impressions nobles et délicates, et réduits à chercher Voltaire ailleurs que dans l'image malheureusement trop fidèle qui nous le représente caduc, nous détournons les yeux de la triste réalité, pour trouver dans nos propres illusions quelque faible image de son génie; et nous en venons à détruire, par la pensée, l'œuvre de l'artiste qui nous afflige, pour refaire, au gré de notre imagination, le portrait du poète qui nous enchante. Est-ce donc là ce que devait produire en nous la représentation d'un grand homme? Et l'art, qui n'a su tirer d'un pareil sujet qu'une impression si fâcheuse, s'est-il réellement montré digne de son objet? Je n'ai pas besoin de comparer longuement les deux procédés pour en déduire les conséquences. La tête idéale d'Homère, vraie de cette vérité noble qui exprime le génie, et qui peut à son tour l'exciter et presque le reproduire, satisfait l'œil, élève l'âme, imprime à la fois une grande image dans la mémoire et une grande pensée dans l'esprit. La statue de Voltaire, vraie de cette vérité triviale qui ne représente qu'une nature commune et n'appartient qu'à un individu chétif, nous montre le vieillard, au lieu du poète, l'auteur d'*Irène*, tout au plus, mais non pas celui de *Mérope*, et les infirmités de l'âge au lieu des facultés de l'esprit. Qu'a-t-on gagné à voir un grand homme sous cette forme, et à emporter de lui cette image qui le rabaisse presqu'au-dessous de l'humanité qu'il honora par son génie?

Je puis citer, en finissant, un dernier exemple qui achèvera d'expliquer toute ma pensée; mais ici je cours risque de me heurter contre une de ces opinions populaires qui sont toute puissantes tant qu'elles règnent, qui souvent à la vérité ne règnent qu'un moment. On sait que les

Romains érigeaient aux grands généraux, aux consuls, aux empereurs qui avaient reculé les bornes de leur empire, des statues colossales placées sur des colonnes. Telle était la statue, en bronze doré, de Trajan qui, après avoir servi dans la cérémonie de son triomphe, après sa mort fut élevée sur la colonne, glorieux monument de ses victoires, qui subsiste encore aujourd'hui au sein de Rome chrétienne. Cette statue le représentait en costume triomphal, debout, avec le globe qu'il portait dans la main droite, tel qu'il apparaît au faîte de sa colonne, sur une médaille de grand bronze frappée en son honneur. Tout se trouvait d'accord dans un monument public ainsi conçu, la proportion et le style, la figure du prince dans son costume héroïque, et la colonne où cette figure était placée, toute couverte elle-même d'images héroïques. Maintenant comparez avec un monument si bien composé dans tous ses élémens, le monument du même genre que la capitale offre à nos regards. A Dieu ne plaise que je veuille faire ici la censure inutile d'un ouvrage dont l'auteur a droit à tous nos égards, même dans cette erreur de son talent, qui est moins sa faute encore que la nôtre : c'est ici une pure question de goût qu'il est permis de discuter, dans le seul intérêt de l'art, et sans la moindre application aux personnes. Le héros des temps modernes qu'on a voulu honorer entre tous les hommes, en l'élevant au-dessus d'eux tous, est représenté dans son costume le plus familier, tel qu'il pouvait être dans les habitudes les plus ordinaires de la vie. Or, quoi de plus contraire aux plus simples notions d'un monument honorifique, que cette image vulgaire placée sur une colonne triomphale ? Quoi de plus ridicule qu'un héros en costume bourgeois, guindé à cette hauteur, sur ce superbe piédestal? Qu'a de commun tout ce luxe des arts, tout cet appareil de gloire avec une

figure prise dans un ordre si familier ou même si trivial? Si vous vouliez nous montrer un grand homme, au naturel, tel qu'il était, vivant et agissant au milieu de nous, pourquoi l'élever si haut dans cette région sublime, où il se dérobe à nos hommages et échappe presque à nos regards? Ou bien, si c'était pour faire éclater la supériorité de son génie, pour mettre sa renommée au-dessus de toute comparaison, comme l'entendaient les anciens, que vous placiez ainsi sa figure dans une sphère supérieure à l'humanité, si vous en vouliez faire plus qu'un homme et presque un dieu, par cette hauteur idéale où vous l'érigiez, pourquoi nous le présenter rapetissé sous cette forme commune, sous cette apparence mesquine? Tout est donc ici contradiction et disparate; le héros et sa figure, la statue et son piédestal : rien ne s'accorde, rien n'est fait l'un pour l'autre; et l'on n'a ici, à défaut d'un monument bien conçu et bien ordonné, qu'une idée fausse traduite sous une forme monumentale, qu'une de ces erreurs populaires que produit l'entraînement du moment, mais que la réflexion condamne, qu'on peut bien essayer en plâtre, mais qui ne devraient pas être coulées en bronze, à moins que ce ne soit pour instruire à nos dépens notre dernière postérité par ce monument d'une erreur d'un jour destiné à durer des siècles.

RAOUL-ROCHETTE.



Origines.

DU JOURNALISME

CHEZ LES ROMAINS [1].

Ce n'est pas une question de savoir si, du temps de l'empire, les actes *diurnaux* ou *journaux* se répandaient dans toute l'étendue de la domination romaine ; il suffit, pour en être sûr, d'ouvrir Pline l'ancien, Suétone et Tacite.

Pline y avait lu, au 3 des ides d'avril de l'an 748 de Rome, c'est-à-dire à la vingt-sixième année du gouvernement d'Auguste, qu'un certain Crispinus Hilarus de Fésules était venu sacrifier au temple de Jupiter Capitolin avec

[1] Nous sommes heureux de pouvoir offrir, à nos lecteurs, l'extrait d'un mémoire *sur les Journaux chez les anciens Romains*, qu'a lu M. le doyen de la Faculté des Lettres, dans la séance générale de l'Institut de France, le 3 mai 1836.

(*Note du Dir.*)

ses neuf enfans, vingt-sept petits-fils, vingt-neuf arrière-petits-fils, huit petites-filles. Il y avait lu, et il répète, sans indiquer la date, qui est certainement aussi de l'époque impériale, que Félix, cocher de la faction rouge, ayant été mis sur le bûcher, un de ses partisans se jeta dans les flammes, et que la faction opposée, afin d'atténuer ce qu'il y avait là de trop glorieux pour sa rivale, prétendit que cet homme avait été enivré jusqu'au délire par les parfums de la pompe funèbre. Il dit ailleurs que de son temps (c'était dans son enfance, sous Tibère) les actes du peuple romain avaient raconté que, lorsque Titius Sabinus fut condamné à mort avec ses esclaves, le chien d'un de ceux-ci le suivit à la prison, aux gémonies, et jusque dans le Tibre, où il s'efforça de soutenir sur l'eau le corps de son maître : Dion raconte tout cela du chien de Sabinus lui-même; ce qui ferait croire que les journaux du peuple romain ne s'accordaient pas toujours. Pline avoue que, malgré leur témoignage, il est permis de douter que, l'an 800, le phénix soit venu dans Rome annoncer le nouveau siècle : c'est reconnaître que les actes pouvaient mentir quelquefois.

Suétone les cite pour les trois lettres inventées par Claude, et qui, oubliées après lui, se retrouvaient dans les journaux de son temps. Le goût de Suétone pour l'histoire anecdotique a dû le faire recourir à cette autorité populaire bien plus souvent qu'il ne l'a dit.

Tacite surtout, moins par le penchant de son esprit que par le besoin d'approfondir les annales des Césars, paraît avoir soigneusement consulté ces recueils familiers de matériaux historiques : il y avait trouvé des documens sur les funérailles de Germanicus, sur l'amphithéâtre construit en bois par Néron, dans le Champ de Mars; et nous apprenons de lui avec quelle avidité les actes diurnaux étaient

lus dans les provinces, dans les armées, lorsqu'il nous montre l'accusateur de Thraséa lui imputant à crime l'absence de son nom dans tous les honneurs décernés à Néron par le sénat, et la curiosité maligne de ceux qui cherchent en vain ce nom dans les journaux : *Diurna populi romani per provincias, per exercitus curatius leguntur, ut noscatur quid Thrasea non fecerit.*

Alors les femmes aussi les lisaient sans doute ; mais les textes qui le prouveraient ont un sens plus douteux, tel que le passage un peu déclamatoire où Sénèque reproche à celles de son siècle de ne plus rougir du divorce, parce que tous les jours, dit-il, elles peuvent en voir dans les actes quelque exemple, et qu'elles s'accoutument à compter leurs années, non plus par les consulats, mais par le nombre de leurs maris. Lorsqu'il dit ailleurs : « Je n'enregistre pas mes bienfaits dans les actes, » s'il s'agit réellement de ceux de la ville, c'est une preuve que l'on connaissait déjà cet usage qui veut que chacun lise ses vertus dans la gazette, et que nul bienfait ne soit perdu, au moins pour la vanité.

Nous voyons que plus tard on compulsait encore les anciens journaux des premiers temps de l'empire. Dion Cassius raconte, certainement d'après ses propres recherches, que l'orgueil de Livie lui avait suggéré l'idée de faire insérer dans les mémoires publics les noms de tous les sénateurs et des hommes même du peuple qui avaient été admis le matin à l'honneur de la saluer. Tibère, dit-il encore, écrivait aussi ou faisait écrire dans les recueils de nouvelles, mais pour y publier ce qu'on avait dit contre lui, quelquefois même ce qu'on n'avait pas dit, et se préparait ainsi un prétexte de se venger.

Cette publication, aisément constatée dès les premiers Césars, nous la retrouvons après les Antonins. Lampride

atteste que c'était pour Commode un plaisir insolent de faire raconter par le journal de Rome toutes ses cruautés et toutes ses infamies. Mais bientôt il en extrait, comme par un juste retour, les célèbres imprécations contre l'indigne fils de Marc-Aurèle. C'est aussi d'après ce journal (à une date qui répond au 6 mars de l'an de notre ère 222), qu'il transcrit les acclamations du sénat en l'honneur d'Alexandre Sévère, acclamations du genre de celles qu'on publiait ainsi depuis Trajan, et que les chrétiens imitèrent, avec des redoublemens non moins réguliers, dans l'exaltation des papes et l'ordination des évêques, dans les formules des litanies, dans les vœux et les anathèmes des conciles.

Vopiscus cite, à la gloire d'Aurélien, le neuvième livre des actes, par un officier du palais de Valérien : c'était peut-être une compilation formée d'anciens journaux. Il dit encore, au début de sa Vie de Probus, que ses écrits historiques sont en partie composés sur les journaux du sénat et du peuple. Telle fut à peu près l'unique source de l'histoire pour les faibles imitateurs de Suétone.

Les ouvrages de Tacite lui-même sont intitulés dans quelques manuscrits et quelques anciennes éditions, *Livres des actes diurnaux de l'histoire auguste :* tant l'usage avait prévalu d'appeler de ce nom tous les récits, les plus sublimes comme les plus humbles, les plus simples nouvelles du jour comme les tableaux les plus dignes de l'histoire !

Aucun doute n'a donc pu s'élever sur l'existence des journaux publics au temps de l'empire romain, et même depuis le premier consulat de César, l'an de Rome 694, date qui semble indiquée par Suétone ; mais on a cru qu'ils n'avaient point commencé plus tôt. C'est là une opinion moins certaine, soumise à un nouvel examen dans la première partie de ce mémoire. Et comme, parmi

les preuves employées pour la combattre, n'ont pas été compris, malgré quelques autorités graves, de prétendus fragmens d'actes diurnaux qui nous reporteraient jusqu'à l'an 585 de Rome, il a paru juste de faire voir ensuite pourquoi désormais ils ne doivent être d'aucune valeur dans une question d'antiquité.

Voici quelques points seulement de cette longue discussion.

Il fallait d'abord distinguer, des actes diurnaux ou journaux, plusieurs sortes d'actes qu'il est important de ne confondre ni entre eux, ni avec ceux qui font l'objet de ces recherches, avec ceux de la ville ou du peuple. Dans cette énumération se succèdent les actes de l'état civil, les actes du forum ou politiques ou judiciaires, les actes d'une magistrature ou d'un triomphe, les actes ou journaux militaires, les actes des assemblées et des colléges ou confréries, les actes privés, livres de recettes et de dépenses, comme l'*éphéméride* d'Atticus, comme le journal quotidien (*quotidianum diurnum*) de Sénèque le rhéteur; dernière espèce d'actes sur laquelle j'insisterai un moment, parce qu'il s'en trouve un mémorable exemple dans Pétrone, quand l'intendant de Trimalcion, *actuarius*, interrompt les extravagances de son maître pour lui lire ses registres, assez semblables, dit l'auteur lui-même, aux actes de la ville, ressemblance instructive qui m'engage à les citer :

« Le 7 des calendes de sextilis. Dans la terre de Cumes, propriété de notre maître, il est né trente garçons et quarante filles; on a porté, de l'aire au grenier, cinq cent mille boisseaux de blé; on a dompté cinq cents bœufs. Le même jour, l'esclave Mithridate a été mis en croix, pour avoir mal parlé du génie de notre Caïus. Le même jour,

encaissement de ce qui n'a pu être placé, cent mille sesterces. Le même jour, incendie dans les jardins de Pompéi : le feu a commencé par la demeure du fermier Nasta. — Qu'est-ce? dit Trimalcion; depuis quand a-t-on acheté pour moi les jardins de Pompéi? — L'année dernière, répond l'intendant; et c'est ce qui fait qu'on n'en a pas encore rendu compte. — Trimalcion, irrité, s'écrie : Si je ne sais point dans les six mois les terres que j'ai achetées, je défends qu'elles soient portées sur mes comptes. — On lit ensuite les ordonnances des édiles, les testamens où les gardes champêtres disent pourquoi ils n'ont rien légué à Trimalcion; les dettes des fermiers; l'aventure d'une affranchie surprise chez le baigneur et répudiée par le surveillant; la relégation du valet de chambre à Baïes; la mise en accusation de l'économe, et son jugement par les gens de la maison. »

Arrivent enfin, après ces divers actes, ceux de la ville ou du peuple, les actes publics de chaque jour, ces véritables journaux que, par une nouvelle interprétation de la phrase équivoque de Suétone, et par les témoignages d'Aulu-Gelle, de Pline, de Servius, j'ose faire remonter, sinon jusqu'à Paul Émile, vainqueur de Persée, du moins jusque vers le temps où s'arrêta la rédaction des annales des pontifes. C'est l'an 623 de Rome, quand Rome vient de détruire Carthage, Corinthe et Numance; c'est alors que l'inscription lente et solennelle de quelques noms, de quelques faits, sur ces tables sacrées, ne suffit plus à l'ambition des chefs, à la curiosité des citoyens. Les annales cessent, et il est vraisemblable que dès lors le journal commence : *diarium*, ce mot qui a désigné dans le moyen-âge des mémoires quotidiens sur la cour des papes, et qui est encore le titre d'un journal de Rome, *Diario di Roma*, se trouvait déjà dans un contemporain des Scipion.

L'histoire était demeurée jusque là sous la tutelle des prêtres, chargés, par une noble pensée des fondateurs, de garder en même temps à la patrie ses dieux et sa gloire : ils seront toujours dépositaires des dieux qui lui ont donné la puissance; mais le récit de ses actions appartient à tous, c'est une langue nationale que tous ont le droit de parler, et qui doit retentir aussitôt chez tous les peuples. L'histoire alors sort du sanctuaire, elle devient profane, ou, comme on le dirait d'un autre âge, elle se sécularise. Il y avait loin des annales aux actes du peuple, de l'étroite tablette où le pontife indiquait en peu de lignes les grands événemens de l'année entière, et encore plus, du clou sacré enfoncé dans le mur du temple, si l'on veut n'y voir qu'une image de la durée, à l'histoire minutieuse et infatigable des plus petits faits de chaque jour : cet intervalle est franchi.

Peut-être ne serait-il pas impossible d'entrevoir aujourd'hui ce que renfermait ce journal de Rome, non pas sans doute vers l'époque où je crois pouvoir en placer l'origine, mais peu de temps après le premier consulat de César. Un jeune chevalier romain, M. Célius Rufus, d'une famille plébéienne de Pouzzole, fut, comme nous dirions, le correspondant littéraire et quelquefois politique de Cicéron, qui, pendant son proconsulat d'Asie, depuis l'an 702, reçut de lui les nouvelles de Rome : Célius, léger, dissipateur, turbulent, mais pour qui la facilité un peu faible de son protecteur garda toujours quelque sympathie; habile danseur, qui fut édile, préteur, tribun du peuple; que nous ne jugeons plus que sur sa mauvaise réputation et sur quelques lettres frivoles, mais qui mérita d'être loué, comme orateur grave, par Quintilien, par Tacite, et dont il semble que Marc-Aurèle ait étudié encore les discours; partisan exalté de Catilina, quoique

disciple et client de l'auteur des *Catilinaires*; un des amans de la fameuse Clodia, et qui finit par la détester au point qu'on l'accusa de l'avoir empoisonnée; qui fut aussi ardent que Curion pour le parti de César dans la querelle décidée à Pharsale, et qui périt dans une émeute qu'il avait excitée contre César : en un mot, un de ces caractères trop communs dans les temps de guerres civiles, et qui perdent, au jeu sanglant des intérêts et des ambitions, un talent et un courage qu'ils auraient dû réserver à la patrie.

Dans plusieurs des dix-sept lettres ingénieuses qui nous restent de lui, et dont les unes renferment de simples nouvelles de société, les autres des révélations plus importantes sur les causes de la grande lutte qui se préparait alors, il dit lui-même qu'il envoie en Cilicie comme un journal de Rome; et il s'attire en effet le reproche de prendre ses nouvelles dans la compilation de Chrestus. Nous pouvons donc savoir, en lisant ses lettres, quelles étaient de l'an 702 à l'an 705 de Rome, et les nouvelles du journal fondé en quelque sorte ou renouvelé par César, et celles de la compilation de Chrestus, Grec d'ailleurs inconnu, qui était peut-être un des rédacteurs de la feuille où Célius allait chercher ses histoires de gladiateurs, ses causes célèbres, ses anecdotes de théâtre, toutes les aventures dont il voulait amuser son ami.

Jugez-en par quelques uns de ces bruits de ville qu'il emprunte aussi quelquefois, comme il l'avoue, des nouvellistes qui se tenaient dans le forum au pied de la tribune : la fausse nouvelle de la mort de Cicéron qu'on disait assassiné, mensonge du genre de ceux dont les gazettes modernes ne se garantissent pas toujours, quoiqu'elles aient des moyens plus sûrs de s'instruire, et sans doute plus d'amour de la vérité; des récits exagérés de

quelques échecs de César dans les Gaules ; beaucoup de procès ; Messalla injustement absous, et son avocat, Hortensius, accueilli au théâtre par les murmures, les huées, les sifflets ; l'année suivante, la mort d'Hortensius ; les intrigues des comices ; le divorce de Dolabella, et les soins officieux de Célius pour lui faire épouser Tullie ; d'autres divorces, d'autres mariages ; plusieurs déclamations, assez ordinaires dans ce genre d'écrits, contre les vices et la corruption du siècle ; plusieurs portraits, où on laisse voir que Pompée manque d'esprit, et César de probité ; l'Italie envahie par César, et les premiers cris de guerre retentissant déjà dans les murs de Corfinium.

Mais si nous voulons connaître la forme des actes de la ville vers la fin du septième siècle de Rome, nous avons mieux que des conjectures. Les seuls textes authentiques qui nous en aient été conservés se trouvent dans les scolies d'Asconius Pédianus, qui consultait encore, sous Caïus et Claude, le journal du temps de César.

Le premier fragment, dans l'ordre des dates, se rapporte aux troubles de Rome pendant le tribunat de Clodius, en 695, et on y lit quelques paroles prononcées le 15 des calendes de septembre par un tribun du peuple, L. Novius : « Un des satellites de Clodius, s'écrie-t-il, m'a frappé et blessé ; des hommes armés, des bandes apostées m'ont arraché à mes devoirs publics ; Cn. Pompée a été assiégé chez lui. Puisqu'on en appelle à moi, je n'arrêterai pas le cours de la justice ; je n'imiterai pas celui que je dois blâmer. »

Asconius avait trouvé aussi dans les actes le jour où Scaurus fut accusé, en 699, le lendemain des nones de quintilis.

Ailleurs, sur le jour où Clodius fut tué par Milon, en 701, le 13 des calendes de février, il continue de suivre

le témoignage des actes du peuple, et il en extrait plusieurs détails qui ne s'accordent pas toujours avec la narration du défenseur.

Plus loin, il copie dans les actes des calendes de mars de la même année, ces paroles d'un autre tribun, de Munatius, au peuple : « Q. Hortensius, en proposant une information extraordinaire devant le questeur, pour avoir goûté un peu de douce vengeance, s'est préparé, je crois, beaucoup d'amertume à dévorer. Contre un homme d'esprit, nous n'avons point manqué d'esprit ; nous avons trouvé Fufius pour dire : *Je demande la division*. Et nous nous sommes opposés au second article, Salluste et moi. » Restes importans de l'éloquence tribunitienne, oubliés dans tous les recueils publiés jusqu'ici des fragmens des orateurs romains.

Asconius dit encore : « Le jour de la mort de Clodius, parlèrent devant le peuple, comme je le vois par les actes, Salluste et Q. Pompée, tous deux adversaires de Milon, et tribuns turbulens. »

Voilà les seuls textes certains qui nous restent des actes du peuple avant l'établissement de l'empire.

Quand nous avons de tels documens sous les yeux, et que des autorités non moins sûres nous apprennent que, dans les années 703 et 709, Cicéron en Asie, Cornificius en Afrique, recevaient régulièrement les actes de la ville, soit de leurs amis, soit de leurs affranchis ou de leurs esclaves, soit de spéculateurs qui se chargeaient de cette correspondance entre la capitale et les provinces, il est singulier d'entendre un savant comme Ernesti, soutenir que la publication des actes fut arrêtée par diverses causes, presque aussitôt après le temps où il croit que César l'essaya pour la première fois. Mais si tant de preuves attestent contre lui que cet usage avait commencé et s'était

perpétué long-temps avant l'empire, ce n'est pas une raison pour croire qu'il y eût alors, ou même sous l'empire, des entrepreneurs de feuilles véritablement quotidiennes, quoique le mot de *journalistes* se lise presque dans le Code Théodosien, *diurnarii*, ni pour se figurer des bureaux de rédaction, des abonnemens, des distributeurs partant à heure fixe, des ateliers d'un copiste en chef, ou des magasins de Sosie le libraire. Il n'est pas non plus nécessaire de prétendre que la publication des actes, surtout de ceux du sénat, ennemi des innovations et encore plus de César, ne fût jamais interrompue, et qu'elle se maintînt aussi régulière que celle de nos journaux; et cependant il est certain qu'elle triompha, sous quelque forme qu'on se la représente, de bien des obstacles et des dangers, puisque, suspendue en vain par un ordre suprême d'Auguste tout-puissant, et bientôt reprise, à condition d'être censurée par Tibère et par Domitien, elle dura, comme l'atteste Vopiscus, jusque vers les derniers temps du despotisme romain.

A ces divers motifs de penser que les journaux, pour leur conserver le nom qu'ils avaient déjà, ont été en usage dans Rome, non pas seulement avant l'empire, mais avant l'année 694; aux textes nombreux que j'ai recueillis pour éclaircir ce point, dans les débris qui nous restent de l'antiquité latine, on peut ajouter enfin une raison morale, qui semble dominer toutes les autres : c'est la nature même de l'esprit humain.

Dans un gouvernement où l'ambition était excitée et tenue en éveil à tous les instans, où l'immense chaîne des intérêts et des espérances embrassait au loin tous les rangs des citoyens, où l'ascendant de l'homme public se formait de l'appui unanime des tribus, des municipes, des colonies, et même des nations étrangères, la parole, ce grand

instrument politique, ne suffisait pas aux communications entre les patrons et les cliens, entre Rome et tous les peuples. Comment, surtout depuis que l'industrie grecque vint exploiter la fortune de Rome, comment supposer qu'un affranchi, un Grec ingénieux et actif, un Chrestus, n'imaginât pas de rapprocher, par une rapide correspondance, tous ces membres du vaste corps dont les suffrages donnaient la puissance et la gloire? Admettons que le sénat se fût obstiné pendant plus de six siècles à envelopper presque tous ses actes d'un impénétrable silence ; il y allait peut-être de sa domination. Mais le sénat, depuis les Gracques et Marius, n'était point Rome tout entière. Est-ce que le peuple qui, souvent oublié dans le sénat, régnait du moins au forum, et qui n'avait pas intérêt à étouffer, dans cette étroite enceinte, la voix de ses tribuns, ses plébiscites, ses jugemens, ses élections, avait dû attendre si long-temps, du caprice ambitieux d'un consul, une tardive publicité? est-ce qu'il n'avait jamais songé à faire retentir aussitôt ses félicitations ou ses menaces jusqu'aux derniers confins de son empire? est-ce qu'il avait toujours compté sur Castor et Pollux pour faire parvenir aux sept collines quelque nouvelle des fils de Mars? A qui persuadera-t-on qu'un général, dans sa province lointaine, Sylla combattant Mithridate, Pompée luttant contre Sertorius, ne pût apprendre que de la complaisance de ses amis les vicissitudes d'une ville où se réglaient ses destinées, et que lui, qui faisait partir tous les jours des rapports au sénat et au peuple, il n'en reçût aucun sur les délibérations souveraines, sur les commotions civiles qui, d'un moment à l'autre, pouvaient en faire un vainqueur ou un vaincu, un dictateur ou un proscrit? et que, même aux portes de Rome, dans leurs *villa* de Tusculum ou de Tibur, les chefs de cette grande nation,

gouvernée par les comices, n'eussent pas soin de se faire apporter chaque jour le bulletin des discours de Saturninus, le nombre des voix obtenues par Vatinius et par Caton?

C'est ce même besoin des esprits, ces mêmes sollicitudes de la vie politique, qui firent naître la *gazetta* vénitienne, d'abord manuscrite, et qui, chez nous, ont fait circuler les nouvelles à la main, long-temps avant que l'imprimerie pût librement répandre les faits de chaque jour, de chaque heure, avec une prodigieuse rapidité.

On peut être trompé par les calculs de l'érudition, souvent incomplète, défectueuse, et dont les richesses s'accroissent si lentement; il est rare qu'on le soit par les témoignages tirés du cœur et des passions de l'homme. L'érudition même, par ses conquêtes récentes, nous autorise à une autre induction non moins spécieuse; et lorsqu'un texte inattendu des lettres de Fronton à Marc-Aurèle vient de nous apprendre qu'il y avait des relais de poste au temps de Caton l'ancien, il est bien permis de croire qu'il y avait des journaux avant César.

Obligé par le temps de laisser de côté toute la seconde partie de ce mémoire, moins susceptible d'ailleurs que la première d'être abrégée, il me suffira de dire que là, pour justifier mon opinion sur les documens publiés comme anciens actes, en 1615, et sur ceux qui ne parurent qu'en 1692, j'ai fait voir, par la comparaison des textes, que de ces onze numéros, les sept premiers, qui se rapportent au consulat de Paul-Émile, l'an 585 de Rome, ont été copiés presque textuellement dans Tite-Live, et les quatre derniers, qui seraient de 691 et 698, ont été composés surtout d'après les scolies d'Asconius; et sans entrer dans plus de détails sur une docte imposture, qui ne semble pas antérieure aux vingt ou trente dernières an-

nées du seizième siècle, je résumerai ainsi toute la discussion :

Il n'y a de fragmens authentiques des actes ou journaux de l'ancienne Rome que les citations qui en ont été littéralement transcrites par Asconius, les extraits qu'en ont conservés les lettres de Célius, et, pour l'époque impériale, les faits allégués d'après les actes de la ville ou du peuple, par le premier Pline, Suétone, Tacite, Dion, Lampride, Vopiscus. Les onze fragmens apocryphes qu'il a fallu combattre, parce qu'ils ont long-temps embarrassé la question, et que dernièrement encore on les citait en Allemagne comme dignes de foi, sont bien peu de chose en comparaison de ces nombreux pastiches dans tous les genres, qui, dès l'aurore de la renaissance des études, grâce à l'enthousiasme des uns et aux calculs intéressés des autres, tendirent des piéges au savoir et à la curiosité. Un examen plus approfondi de ces ouvrages forgés dans divers pays et dans divers temps pour remplir les lacunes de la littérature latine, pourrait être assez instructif, et le choix des sujets préférés par les faussaires reproduirait une image assez fidèle du génie romain. On n'a supposé, par exemple, que trois ou quatre pages de journaux, parce que les journaux tenaient en effet peu de place dans l'ancienne société, où l'instruction, le pouvoir, la publicité même, n'étaient que pour quelques hommes, et l'ignorance, la sujétion, le silence, pour tous les autres.

Il faut donc le reconnaître, au risque de déprécier l'antiquité aux yeux de notre siècle : Rome, avec le recueil de ses actes du peuple, en admettant même, comme j'ai pu le supposer sans invraisemblance, que ce recueil ait succédé presque immédiatement aux annales des pontifes,

et qu'il ait été dès lors assez régulièrement publié, n'avait et ne pouvait avoir rien qui égalât nos journaux. César, il est vrai, non content d'avoir ranimé et étendu, pendant son premier consulat, ce moyen de correspondance pour s'en faire une arme contre le pouvoir oligarchique, ne laissa point tomber des mains de son parti cette arme populaire ; et je crois avoir prouvé, contre Ernesti, que le dictateur retrouva cette institution que le consul avait jadis essayé d'agrandir et de fortifier. Mais, après lui, elle fut entravée par les guerres civiles, et surtout par Auguste, qui défendit de publier les actes du sénat, et surveilla probablement ceux du peuple. Cette demi-publicité, quelle qu'elle fût, devint bientôt la propriété des Tibère et des Domitien. Un historien qui avait vu les Antonins, Dion Cassius, est réduit à regretter les actes tels qu'ils étaient rédigés sous le gouvernement consulaire, quoiqu'ils occupassent alors, comme ces recherches mêmes en sont la preuve, un rang assez inférieur dans l'existence politique et sociale des Romains.

Les journaux, condamnés à une si étroite destinée chez les anciens, et qui ont paru si tard chez les peuples modernes, se sont bien dédommagés depuis : ils règnent presque seuls chez des nations dont la gloire, tout aussi bien que celle de Rome, aurait pu se passer d'eux. Rome, qui du moins correspond avec nous par le nombre et la durée de ses inscriptions, nous fait lire encore au front des monumens de l'ancien monde, sur les temples et les tombeaux de la Gaule, de l'Espagne, de la Grèce, de l'Orient, la généalogie de ses illustres familles, l'histoire de ses grands hommes, le journal de ses victoires ; vous trouverez de ses sénatus-consultes, de ses lois, des fragmens de ses annales, ainsi gravés par elle pour l'avenir, à Lyon, à

Paris, à Vienne, à Londres, jusque dans les ruines des villes asiatiques et africaines; elle a transmis ses actes de chaque jour, sur des pages de marbre et de bronze, à la postérité; et ces pages-là sont immortelles.

J.-V. Le Clerc,
Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



Mysticisme.

AGONIES ET SÉPULTURES

CLAUSTRALES.

—

Ces pompes solennelles, dont la piété de nos aïeux entourait les restes des rois, ces peuples, qui trop souvent opprimés, s'agenouillaient sur la tombe de l'oppresseur, laissant à Dieu le soin de la justice, cet effrayant contraste du néant et des grandeurs, offraient sans doute un spectacle imposant, et qui saisissait l'âme d'émotions puissantes ; mais il est dans l'histoire des solitudes de la Thébaïde, dans l'histoire des disciples de Bruno, de Benoît et de Rancé, des scènes plus imposantes, plus poétiques encore. L'hypocrisie ou l'adulation pouvaient, en effet, réclamer leur part dans ces larmes, dans ces prières, qui suivaient les rois du trône au tombeau. Les souvenirs du passé, les préoccupations de l'avenir, dominaient les impressions du moment, et la douleur se réglait souvent sur les ridicules exigences de l'étiquette. Dans le cloître, au contraire, lorsqu'une tombe s'ouvrait, les

pensées du monde s'effaçaient devant une pensée suprême, celle de l'éternité : et, dans ce séjour du silence et de l'extase, mieux que dans le séjour de la puissance, se révélait au lit des mourans, tout ce que le sentiment religieux, fortement développé, peut inspirer de courage et de sublime résignation.

Enfans d'un siècle où le doute s'attache à toute chose, nous avons douté de ces agonies chrétiennes, où le malade semblait se ranimer pour bénir ses souffrances, et parce que nous ne pouvons comprendre les ravissemens dans la douleur, nous avons dit : C'est mensonge ou délire ! cependant, dans les annales de la vie monastique, depuis le solitaire du lac Mœris, jusqu'à Mabillon, ce prodige de science, chaque jour nous rappelle les morts saintes de ces pieux habitans du désert, de ces mystiques enfans du cloître ; monde mystérieux, dont les pensées, les joies, les espérances n'étaient point celles du monde où nous vivons.

Voyez aux premiers jours de l'église chrétienne les adeptes de la religion nouvelle, qui vont se perdre dans les profondeurs de la Thébaïde ou de la Libye, pour y chercher l'extase de la vie contemplative, et se préparer à la mort par de longues années de pénitence. Sans amis, sans famille, oubliés de tous, mais heureux par leur foi, ils consumaient les jours et les nuits dans le creux d'un rocher, une croix d'une main, une tête de mort de l'autre ; et lorsqu'ainsi approchait le terme de leur douloureux pèlerinage, jaloux de soustraire leur dépouille mortelle aux hommages des hommes, ils recommandaient à leurs disciples de ne jamais révéler le lieu de leur sépulture, et de les inhumer dans le désert, bien loin du monde qu'ils avaient fui. Ceux-ci, fidèles à cette volonté sainte, creusaient au pied du rocher ou sur le flanc des montagnes

une fosse profonde cachée à tous les regards, et y déposaient le cadavre de leur frère, avec le sagum de cuir, le manteau de peau de brebis, le bâton noueux et les sandales d'écorce [1].

Mais souvent l'éclat des vertus chrétiennes du pieux

[1] Le christianisme est venu donner aux tombeaux le caractère sévère et religieux qui convenait au dernier asile de ceux qui ne sont plus. Le premier, à l'encontre de ces jugemens célèbres de l'ancienne Égypte, qui pesaient la cendre des morts dans la balance peu sûre des passions humaines, il a enseigné que le sépulcre était un asile mystérieux, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu de juger ceux qui y étaient descendus. Dans le monde ancien, la dignité des tombeaux n'avait pas été comprise. A Rome, on affranchissait par testament des troupes d'esclaves, pour avoir des *pleureurs* aux funérailles, et la loi *Fusia Caninia* fut obligée d'interdire ce luxe funèbre. L'asile des morts n'était pas respecté davantage; et les Romains élevaient des monumens à leurs joujoux brisés *; Néron, par exemple, bâtit une tombe « *aux mânes d'un vase de cristal.* » Ainsi l'antiquité n'avait pas saisi la sombre poésie du sépulcre, et si elle bâtissait des pyramides aux morts, c'était pour satisfaire l'orgueil insatiable des potentats égyptiens. Combien sont plus nobles et plus touchans les cimetières des sauvages sur les branches des palmiers ou dans les bosquets qu'ils consacrent aux mânes de leurs pères! Mais le christianisme seul a rendu à la tombe de l'homme le caractère qui lui convient, il a rendu à la terre ce qui en était sorti; il a fait bénir le cercueil par le même ministre de paix qui verse l'eau du pardon sur le berceau; il a jeté lui-même sur la bière du mort cette première pellée de terre, si déchirante à l'âme de ceux qui entendent son bruit sourd; il a prié à côté d'un linceul, et le premier, sur le marbre glacial et repoussant de la tombe, il a gravé une croix, et il a écrit au-dessous: Espérance.

* Michelet, *Histoire de France*, I, 96.

cénobite avait percé les ténèbres de sa solitude : les peuples se répandaient dans le désert, pour y chercher ses restes qu'ils vénéraient comme un palladium sacré ; et qu'ils emportaient en triomphe afin de les déposer dans les villes ; car ces morts saintes, ces humbles sépultures au milieu des solitudes, les frappaient à la fois d'étonnement et de respect ; ils en racontaient des choses étranges, et le récit de ces miracles se répandait comme article de foi, chez des hommes qui, dans toute la sève de leurs croyances, n'auraient point osé douter. Un songe, disaient-ils, ayant révélé à saint Antoine la fin prochaine de l'un de ses pieux compagnons, Paul l'Hermite, il se prosterna la face contre terre, couvrit sa tête de poussière, et se mit en marche à travers le désert pour aller rendre les derniers soins à son ami. Arrivé dans la caverne de Paul, il le trouve à genoux, les mains jointes, la tête levée au ciel ; craignant de le troubler il s'approche doucement, et va s'agenouiller près de lui ! mais ô prodige ! le murmure de la prière s'est arrêté sur les lèvres de Paul ; les larmes de l'extase sont taries dans ses yeux ; les soupirs de l'amour divin ne soulèvent plus sa poitrine... il est mort... et depuis plusieurs jours déjà... Antoine saisit ses mains glacées, et lui parlant comme s'il pouvait l'entendre encore : « Paul, dit-il... pourquoi m'avez-vous quitté ? pourquoi êtes-vous sorti de ce monde sans avoir attendu mes adieux ? Pourquoi m'abandonnez-vous sitôt, moi qui vous ai connu si peu de temps ?... » Une larme mouilla ses joues, premier tribut que depuis tant d'années il eût payé aux affections humaines ; mais bientôt réprimant l'élan de sa douleur, il ne songea plus qu'à prier, à chanter des hymnes, et à rendre à la terre la dépouille du pieux ermite. Il le souleva de ses bras cassés, le traîna hors de la caverne, et le déposant au pied d'un rocher, il essaya de

creuser une fosse. Mais ses forces le trahirent ; désespérant de pouvoir donner la sépulture à son ami, il se prosterna près de son cadavre, pour attendre la mort, et rendre son dernier soupir auprès de ces restes précieux qu'il ne pouvait abandonner. Tout à coup, du fond du désert, deux lions énormes accoururent vers lui, l'œil enflammé, la crinière bondissante ! ils s'approchèrent en rampant du cadavre de Paul, et remuant la queue comme un chien qui caresse son maître, ils se couchèrent à ses pieds, en poussant des rugissemens plaintifs pour exprimer leur deuil. Ils commencèrent ensuite à gratter le sol avec leurs ongles, et quand ils eurent creusé une fosse assez profonde pour y placer les restes du saint, ils se tournèrent vers Antoine, et prêtant à leur voix l'accent de la douleur, se prosternèrent à ses pieds, dans l'attitude de la soumission. « Dieu puissant, dit Antoine, en étendant les mains sur ces fiers animaux, Dieu juste et bon, qui donnes à l'oiseau sa pâture, à la plante la rosée qui la féconde, veille dans les profondeurs du désert sur ces lions qui semblent connaître ta divinité, et ne leur refuse jamais ce que tu sais dans ta sagesse être nécessaire à leur vie » ; puis montrant le désert à ces animaux, il leur commande de s'éloigner, et les lions obéirent ; lorsqu'ils furent partis, Antoine déposa dans la fosse miraculeuse, le cadavre de Paul, puis il le couvrit de sable, selon la coutume de l'église, passa la nuit en oraison, et reprit le lendemain le chemin de son monastère, emportant pour unique héritage du pieux solitaire, sa tunique qu'il avait tissée lui-même avec des feuilles de palmier.

Dirai-je encore ces oiseaux qui volent avec des cris plaintifs autour de la colonne sur laquelle mourut Siméon Stylite, après quarante années d'immobilité ; ces morts qui se pressent autour du cercueil pour donner place à la dé-

pouille des élus; ces cadavres que le trépas semble embellir, et qui répandent au loin une odeur suave et pure, indice irrécusable de leur éternité bienheureuse; dirai-je enfin ces prodiges si riches d'imagination et de poésie, et qui, sous le voile de leurs pieux mensonges, trop dédaignés par la raison des âges modernes, cachent à nos yeux tant de révélations précieuses sur les mœurs, la foi et la pensée intime des vieux temps !

Les fondateurs des ordres religieux et les conciles, appréciant toute l'influence morale que la pensée de la mort et le spectacle de la destruction exercent sur l'âme, s'appliquèrent avec un soin particulier à développer et à nourrir cette pensée, à donner aux funérailles du cloître un effrayant cachet d'austérité. Il fut ordonné aux prêtres de préparer au commencement de leur prêtrise les habits sacerdotaux qui devaient leur servir de linceul, et de s'en revêtir une ou plusieurs fois l'année; en outre de méditer l'office des morts dans le bréviaire qui devait être placé près d'eux au fond de leur tombeau. Toutes les cérémonies qui accueillaient l'homme à son entrée dans le cloître tendaient également à lui rappeler la nécessité du suprême instant la prise d'habit était une véritable inhumation, un lugubre apprentissage du cercueil; et quand le drap noir enveloppait le néophyte de ses plis, les voix qui chantaient autour de lui l'hymne des funérailles semblaient prendre un accent plus sombre et murmurer toutes ensemble : « Frère, il faut mourir. » Dès-lors tous les souvenirs du monde s'effaçaient devant cette pensée, et la mort de cet homme, qui ne vivait plus que de prière et de silence, ne ressemblait en rien à celle des autres hommes.

Vous raconterai-je entre mille autres faits du même genre les derniers instans de l'abbé Hugues dans son monastère de Saint-Victor de Paris : c'était le troisième jour

de février l'an 1140. Depuis vingt-sept ans l'abbé Hugues, captif dans l'étroite enceinte de son monastère, avait vécu pour méditer, pour prier et commenter les livres saints, toujours dans le même temple, dans la même cellule. Mais ces austérités, plus fortes que sa ferveur et son courage, ont épuisé ses forces. Consumé par la foi, il touche au terme fatal, et cependant ses yeux à demi voilés par la mort semblent briller d'une joie céleste; car le prêtre qui vient de recevoir ses aveux a prononcé l'arrêt du pardon, et l'espérance a séché sur ses joues les dernières larmes du repentir. Dans l'exaltation de son cœur, il remercie Dieu de ses souffrances, qu'il bénit comme une juste expiation, comme le gage assuré de son bonheur futur. Mon frère, dit-il, en se tournant vers l'un des moines qui veillent près de lui, avez-vous aujourd'hui célébré les saints mystères?—Le moine s'incline et répond affirmativement: — « Eh bien! mon frère, reprend l'abbé Hugues, approchez-vous de moi, soufflez en croix sur ma face, et que je reçoive l'esprit saint. » Le moine s'approche alors et souffle sur la face du moribond, qui respire son haleine avec extase en répétant ces paroles de David : « J'ai ouvert la bouche, et l'esprit saint est entré en moi. » A ces mots l'expression de la joie la plus vive se peignit sur ses traits, et il ajouta : « Maintenant je suis tranquille; je marche dans une voie pure, et quand le monde m'offrirait pour me séduire tous ses trésors, toutes ses délices, je refuserais d'échanger contre ces biens périssables une seule de mes souffrances, car le Seigneur, en appesantissant sur moi le poids des douleurs, ne me révéla jamais sa miséricorde d'une manière plus éclatante! — Qu'il soit béni dans l'éternité! »

L'un des religieux qui l'entouraient, jugeant avec raison qu'il lui restait peu de temps à vivre, lui demanda s'il vou-

lait recevoir la communion. — « Le corps de mon Dieu !.. s'écria-t-il, vous demandez si je veux recevoir le corps de mon Dieu !.. Courez vite à l'église et rapportez-moi ce corps sacré. » Le religieux obéit, et présentant au malade l'hostie sainte : « Homme, humilie-toi, dit-il, adore et reconnais ton sauveur. » Hugues souleva sa tête affaissée et répondit, en levant les mains au ciel : « Je t'adore, ô mon Dieu, et te reçois comme le gage de mon salut. » La communion terminée, il demanda un crucifix, le baisa avec grande effusion de larmes, et plaçant dans sa bouche les pieds de l'image divine, il semblait sucer le sang qui en dégouttait, comme un enfant suce le sein de sa mère. Mais ce pieux transport avait épuisé ses forces ; il demeura quelques instans absorbé dans ce mystique embrassement, retomba lourdement sur son lit, en répétant ces mots : « O mon Dieu, je remets dans tes mains l'âme que tu m'as donnée. » Puis il couvrit d'un dernier baiser les pieds du Christ, et mourut.

C'est ainsi que s'éteignirent tour à tour Paschase-Radbert, Suger, Bernard, Bonaventure, tous ces hommes enfin, seuls flambeaux des âges de ténèbres, qui remuèrent leur siècle par l'ascendant de leur génie, l'édifièrent par leurs vertus ou l'éclairèrent par leur science. Ces morts saintes proposées sans cesse comme exemple aux habitants du cloître, enflammaient leur imagination rêveuse, exaltée par la solitude et le spectacle des agonies de leurs frères ; la lugubre solennité de leurs funérailles développait encore ce mysticisme ardent.

Nous avons dit que les habits des moines, bénis lors de leur profession, leur servaient ordinairement de linceul. Ici on les ensevelissait le visage découvert, là on abaissait le capuchon sur leur face ; les uns étaient couchés dans la fosse, les bras croisés sur la poitrine, les autres les mains

jointes et tenant un crucifix. Dans les premiers âges de l'église les cimetières des religieux étaient placés hors de l'enceinte des couvens ; plus tard ils furent compris dans cette enceinte ; et l'on commença même au dixième siècle à enterrer dans l'intérieur des cloîtres, ceux des frères qui s'étaient distingués par leur piété. Dans le cimetière une croix de bois, dans le cloître ou l'église, une dalle étroite sans épitaphe, sans nom, et qui portait seulement la date du décès, et quelquefois ces mots : *De profundis*, consacraient seuls la tombe de ces pieux solitaires. Mais plus d'une fois leur humilité profonde s'effraya de cet humble monument. On les vit à leur lit de mort supplier qu'on écartât de leur cendre ces pierres funèbres qui semblaient rappeler encore les orgueilleuses prétentions des grands du siècle, et comme s'ils eussent voulu prolonger leur pénitence au sein même de la tombe, ils demandaient avec instance qu'on les inhumât tantôt devant la façade extérieure de l'église pour y être foulés aux pieds des passans, tantôt dans la terre humide et froide où l'eau des gouttières se déversait à grands flots.

Dans quelques monastères de femmes, les religieuses conservaient, enlacés à leur ceinture, les cheveux qu'elles avaient coupés lors de leur profession, et ces cheveux étaient inhumés avec elles.

Jusqu'au 10e siècle environ, dans la plupart des ordres religieux, on plaçait sur la poitrine des morts une formule écrite d'absolution, et lorsqu'un moine laissait en mourant des richesses, on jetait à la voirie son argent et son cadavre, en criant : « Que cet argent soit perdu comme tes restes. »

Dans les ordres de Cîteaux et de Cluny, on lavait les cadavres avant de les ensevelir ; cette tradition du paganisme s'était également conservée dans plusieurs églises

de France, et l'on voyait encore en 1728, dans les cathédrales de Rouen et de Lyon, les dalles de marbres consacrées à cet usage et qu'on nommait *lavatoires*.

La vénération qui s'attachait à la vie claustrale était si grande, que l'on vit souvent des princes, des gentilshommes, des soldats célèbres, après avoir vécu au milieu des agitations du siècle et du fracas des camps, prendre à leur lit de mort l'habit monastique, croyant sanctifier leur dernière heure par le seul contact de ce pieux vêtement, et faire ainsi oublier au ciel leurs égaremens passés. Mais dès lors, disent les écrivains ecclésiastiques, il n'était plus permis d'user d'aucun remède, de prendre aucune nourriture, parce qu'une fois couvert de cet habit, appelé séraphique, l'homme n'est plus au rang des hommes, mais bien au rang des anges, et que les anges ne prennent ni nourriture, ni médecine. Tous ceux qui mouraient ainsi couverts de l'habit religieux étaient enterrés dans les monastères, mais sans les cérémonies d'usage. Quelquefois, par une faveur insigne, ils obtenaient d'être inhumés dans l'église même : mais cet honneur était généralement réservé aux bienfaiteurs de l'ordre, aux dignitaires ecclésiastiques, aux puissances du siècle, témoin ce décret des fiers abbés de Cîteaux : « On n'ensevelira dans nos églises que des rois, des reines et des prélats. »

Bien que les ordres religieux se soient multipliés, à l'infini, les cérémonies funèbres prescrites par les diverses règles se ressemblent presque toutes, et leur cachet est trop uniforme pour qu'il soit besoin de les rapporter ici séparément ; je me bornerai donc, après avoir cité ces quelques faits généraux, au récit des pratiques de la Trappe, qui offrent, selon moi, le type le plus saillant de la mort et de la sépulture claustrale.

Lorsqu'épuisé par le suicide mystique, un frère de la

Trappe touchait à ses derniers instans, l'infirmier parcourait le monastère en agitant sa bruyante crecelle. Aussitôt les moines cessaient leurs travaux. Les uns allaient à l'église, et là, le front sur le pavé, ils répétaient à demi-voix les prières des agonisans ; les autres se rendaient auprès du moribond, et pour accomplir cette maxime de saint Benoît, *filius chistiani non debet migrare nisi in cinere et cilicio*, ils étendaient sur la terre un cilice ou de la paille couverte de cendre bénite, et déposaient le malade sur cette cendre, comme sur l'autel où devait s'accomplir le sacrifice de la vie. Le père abbé, la crosse à la main, et précédé de deux thuriféraires, se rendait de son côté dans cellule du malade. « Paix à cette demeure, » disait-il en passant le seuil, « et à ceux qui habitent en elle, » répondaient les assistans. — « Versez sur moi l'eau lustrale, et mes souillures seront lavées, » reprenait le révérend père. Il donnait ensuite sa bénédiction, chacun se mettait à genoux, et pour fortifier le mourant dans la croyance, pour écarter les pensées de doute et de désespoir qui trop souvent obsèdent l'homme à son heure suprême, les moines répétaient tous ensemble la profession de foi des chrétiens, et les psaumes de la pénitence. Ces prières terminées, l'abbé faisait l'onction sainte, prononçait sur le malade l'absolution de l'ordre, et lui adressait quelques paroles de consolation, mais non point de ces consolations comme les comprend le monde, lorsque, cherchant à tromper celui qui s'en va, sa famille et ses amis, trop sûrs de sa fin, lui disent : Vous vivrez ! : « Réjouissez-vous, disait au contraire le pieux abbé, réjouissez-vous, mon frère, car vous allez mourir ! » Et il s'entretenait de la sanctification de sa vie, tout occupée de prière et de repentir, des vanités du siècle qu'il avait fui, de la certitude d'un monde meilleur et du bonheur de mourir.

Le mourant, à ces douces paroles, sentait le calme descendre dans son âme! l'expression d'une joie céleste, effaçait sur ses traits les rides de la souffrance! L'abbé le bénissait pour la dernière fois, puis il s'éloignait avec les moines, afin de le laisser, seul avec Dieu, chanter le cantique intérieur, que le chrétien fidèle murmure en mourant; et lorsqu'enfin il avait rendu le dernier soupir, ceux de ses frères qui se relevaient d'heure en heure pour veiller son cadavre, le regardaient avec un œil d'envie, parce qu'il s'était endormi du sommeil des justes!

Le jour de la sépulture, deux frères creusaient de grand matin dans le cimetière une fosse large et profonde; le cadavre, revêtu de ses habits monastiques, et la face découverte, était placé sur un brancard à l'entrée du réfectoire, et de là porté dans l'église, où tous les moines se trouvaient réunis pour chanter l'office des morts. Ils se rendaient ensuite processionnellement au cimetière, rangés deux à deux, et tenant chacun à la main un cierge de cire jaune. Arrivé près de la fosse, l'abbé aspergeait d'eau bénite le corps du défunt, et la terre de son dernier asile. Un thuriféraire descendait dans la tombe pour l'encenser, et recevoir le mort que l'on faisait glisser dans les bras en lui soutenant doucement la tête. Le thuriféraire le plaçait la face vers le ciel, pour témoigner que toutes ses pensées, ses espérances s'étaient tournées là; il lui croisait ensuite les bras sur la poitrine, lui abaissait son chaperon sur la face, et remontait après avoir répandu au fond de la tombe les charbons de l'encensoir. L'abbé prononçait les dernières prières, saluait le mort d'un dernier adieu, et faisait signe de la main à deux moines qui se tenaient près de lui, inclinés sur leurs bêches, de recouvrir le cadavre. Ceux-ci s'approchaient avec recueillement, et comblaient la fosse, en commençant du côté des

pieds, et en faisant couler la terre par petites pellées, afin que le mort ne disparût que lentement, et que les moines pussent contempler quelques instans encore celui qu'ils allaient perdre pour toujours.

Chose vraiment digne de méditation ! Comment s'est donc éclipsée cette pensée religieuse, qui pendant tant de siècles domina le monde, absorba en elle seule toute la vitalité de la pensée humaine, peupla la solitude des monastères, et apprit à des hommes simples et grossiers à mourir comme Socrate. Il en est de la vie morale des peuples, comme de la vie physique des individus ! après le délire et la fièvre, l'accablement et l'atonie ; après la fièvre de la foi, l'indifférence !... Et cependant la foi c'était le bonheur ! On le croirait du moins en voyant la mort de ces pieux enfans des cloîtres. Trop souvent sans doute les vices, les ambitions de la terre, ont pénétré dans leurs demeures saintes, les passions désordonnées ont brûlé sous le cilice, les larmes du désespoir ont sillonné des joues creusées par la pénitence ; mais pour le plus grand nombre (et ce nombre était immense), le cloître devenait un tombeau où, caché profondément en Dieu, le cénobite occupait toutes ses heures à méditer sur sa fin dernière, à rêver d'immortalité. Persuadé que les souillures de l'homme se multiplient comme les jours, il demandait sans cesse à Dieu d'abréger leurs années afin de diminuer le nombre de ses offenses. Écartez de l'histoire de ces hommes, tout ce qu'un mysticisme exagéré y mêla de pieux mensonges ; dépouillez-la de ces prodiges, que l'on pourrait appeler le merveilleux de la grande épopée chrétienne ; et certes, dans leurs légendes, il restera bien encore de quoi vous surprendre. Les voyez-vous, lorsque la mort vient frapper un de leurs frères, s'agenouiller autour de la couche funèbre, contempler

son agonie pour en garder plus sûrement la mémoire, et par ce pieux souvenir se disposer eux-mêmes à la grande épreuve? Lorsque la maladie les attaque à leur tour, ils saluent l'approche de la dernière heure par des paroles de bénédiction. Les élans de leur foi semblent redoubler l'ardeur de leurs souffrances; tantôt consumés par la fièvre lente de la pénitence, ils supplient instamment leurs compagnons de les étendre sur la cendre et le cilice; tantôt ils se relèvent mourans pour se traîner au pied de l'autel; et le seul remède à leurs maux, le seul refuge dans leurs douleurs, c'est la prière. Leur âme se fond tout entière dans cette ardente et continuelle aspiration vers le ciel; et quand les derniers soupirs soulèvent leur poitrine, ils raniment encore, pour célébrer les louanges du Dieu leur espoir, leur voix éteinte par les sanglots de l'agonie. Certes, nous chercherions en vain dans les âges antiques de semblables exemples de courage et de résignation. Le stoïcisme lui-même pâlit devant les agonies chrétiennes, car s'il apprit à mourir avec calme, le christianisme plus puissant encore enseigna à mourir avec joie.

Ch. Louandre (d'Abbeville).



Linguistique.

ORIGINE ET FORMATION

DES DIALECTES VULGAIRES,

OU

PATOIS DU DAUPHINÉ [1].

Un des caractères les plus frappans de la conquête romaine fut, à vrai dire, la substitution de la langue latine aux idiômes primitifs des races vaincues. La politique adroite des conquérans favorisa singulièrement cette transmutation, car, après avoir imposé leurs armes aux peuples conquis, les Romains s'efforcèrent d'enchaîner leur courage et leur indépendance avec les liens de la

[1] Cet article, dû à la plume de M. Ollivier Jules, est destiné à servir d'introduction à une *Collection des monumens littéraires des patois du Dauphiné*, que M. Paul Colomb de Batines se propose de publier un jour. Ce travail pourra faire apprécier l'importance philologique du recueil de M. Colomb. (*Note du Dir.*)

civilisation. Ces résultats apparaissent clairement dans l'envahissement de la Gaule et surtout de la Gaule méridionale. Le vainqueur y apporte d'abord les ravages de la guerre, mais lorsque toutes les têtes ont courbé sous le joug de son épée, alors, pour sanctionner et moraliser, si l'on peut s'exprimer aussi, la violence de sa domination, il substitue à la force matérielle l'ascendant de sa puissance intellectuelle. Il polit ainsi les mœurs des nations envahies, et, en les assouplissant par les douceurs de sa civilisation, il les énerve et les rend inoffensives. Pour étouffer les étincelles de leur indépendance toujours prêtes à éclater, il introduit dans leur sein les sciences et les arts qui ne fleurissent qu'à l'ombre de la paix : enfin, il leur fait partager avec une astucieuse générosité ses institutions politiques afin d'éteindre sans retour leur instinct patriotique, et de les dépouiller du sceau de leur individualité nationale.

Or, le phénomène de cette fusion sociale ne pouvait s'accomplir que par un agent civilisateur aussi puissant que devait l'être l'adoption d'une langue commune, et cette langue fut naturellement celle de la conquête. Les Romains ne négligèrent rien pour la vulgariser, et l'appliquèrent à tous les actes de la vie publique, afin de la rendre une nécessité sociale, et son triomphe fut si complet que les vaincus, devenus Romains à leur tour, finirent par oublier leur langue maternelle pour adopter celle de leurs maîtres. Ce changement toutefois ne dut s'opérer que bien lentement chez les races agrestes, qui, plus indomptables et plus attachées au passé, durent long-temps encore conserver le souvenir et l'usage de l'idiome national.

Cependant arriva le temps où le peuple romain, usé par les excès de sa civilisation décrépite, tomba sous les coups

des hordes du nord, qui se disputaient les lambeaux de son cadavre ; et comme les langues ne sont pas plus éternelles que les peuples, il advint que l'idiome le plus noble, le plus riche, le plus universellement répandu, subit les mêmes insultes que celles qui étaient faites aux anciens maîtres du monde.

La décadence de la langue latine est sensible dans les pays conquis où son usage a été généralement en vigueur. Les monumens historiques des provinces méridionales de la France en renferment des preuves nombreuses et frappantes. Cette corruption se manifesta par l'emploi fréquent de barbarismes grossiers, par l'introduction des idiotismes de la langue primordiale, par la substitution enfin des formules grammaticales particulières aux peuples méridionaux de la Gaule. De cette dégénérescence de la langue latine se forma un idiome vulgaire, d'abord inculte et abandonné à tous les caprices d'une époque de transition, mais qui, se développant, atteignit enfin, au 13e siècle, le terme de sa perfectibilité. Cet idiome est la langue romane, jadis si célèbre par les productions poétiques des troubadours provençaux.

Il n'entre pas dans le domaine très restreint de ces considérations, de dérouler l'origine et le mode de formation et de dérivation de la langue romane. Ce sont là de hautes questions de littérature spéciale, qui d'ailleurs ont été développées dans un ouvrage devenu célèbre dans toute l'Europe savante, d'une manière si approfondie que désormais on devra se borner à puiser dans les doctes recherches de M. Raynouard [1].

[1] *Choix des poésies originales des Troubadours*, par M. Raynouard. — Paris, Firmin Didot, 1816, in-8. T. I. *Origine et grammaire de la langue romane.*

Quant à l'existence et à l'ancienneté de la langue romane, c'est un fait qu'il est inutile d'étayer de preuves, puisque sa démonstration gît dans sa réalité historique. Les documens écrits des 7e, 8e, 9e siècles nous apprennent que cet idiôme était spécialement employé par le peuple ; aussi les canons des conciles et les capitulaires de Charlemagne prescrivent-ils aux ecclésiastiques d'adresser leurs exhortations au peuple en langue romane, appelée aussi langue rustique ou vulgaire, pour la distinguer du latin pur qui était l'apanage des clercs et des écrivains [1]. Mais les productions littéraires des 11e, 12e, 13e siècles nous le montrent franchissant les humbles limites qu'il avait conservées long-temps, se généralisant, devenant l'interprète de la pensée, non seulement du pauvre et du vulgaire, mais du riche aussi, des grands et des poëtes, et parvenu enfin à toute perfection.

Ce n'est pas dans une contrée restreinte que régnait exclusivement la langue romane, elle était commune à presque tous les peuples méridionaux de l'Europe : Italiens, Espagnols, Provençaux, toutefois avec des modifications et des variations de dialecte appropriées au génie particulier de chaque nation. Mais elle était parlée avec le plus de pureté et d'élégance par les Provençaux, qui seuls ont fourni à sa littérature le plus grand nombre d'illustrations. Il ne faut point attacher à la dénomination de Provençaux la restriction de l'acception moderne. Tous les peuples méridionaux de la France, depuis la Loire jusqu'aux frontières de l'Italie et de l'Espagne, s'appelaient Provençaux au moyen-âge, et leur idiome était indistinctement dénommé par les termes de langue romane ou provençale. Dans cette circonscription territoriale était comprise

[1] *Choix de poésies* (loco suprà). T. I. passim.

la contrée appelée plus tard le Dauphiné, et qui forme aujourd'hui les trois départemens de la Drôme, des Hautes-Alpes et de l'Isère, par conséquent, le roman était la langue que parlaient ses habitans. Mais à cette déduction purement rationnelle viennent se joindre les monumens irrécusables de l'ancien idiome de nos pères.

Les biographes des troubadours et les philologues qui ont recueilli les actes de la langue provençale, nous ont conservé le nom et les productions de quelques poètes qui ont vu le jour en Dauphiné. Le plus ancien, dont le nom et les écrits nous soient parvenus, est la galante comtesse de Die ou de Marsanne qui, d'après les conjectures des historiens, se maria vers la fin du 12e siècle avec Guillaume de Poitiers, comte de Valentinois [1]. La fidélité conjugale ne l'empêcha pas de s'éprendre follement d'amour pour le volage Rambaud, comte d'Orange, qui la célébra dans ses mauvais vers, et la délaissa après lui avoir promis, selon les us poétiques de tous les temps, une constance éternelle. La comtesse exhala sa douleur dans des stances qui ne manquent ni de grâce ni de sentiment. Cependant, dans l'une de ses chansons amoureuses, elle souhaite d'avoir recours, pour réveiller la tendresse de son amant, à un expédient que les admirateurs de la pureté des mœurs antiques trouveront un peu leste : « Qu'il vienne le soir, dit-elle, prendre en ma couche la place de mon époux, et mes caresses seront le gage de sa docilité. » Il paraît,

[1] *Histoire généalogique des comtes de Valentinois*, par André Duchesne. — Paris, Cramoisy, 1628. in-4. p. 1re et suivantes. — *Dissertation sur la généalogie des comtes de Valentinois*, dans le *Cartulaire du Dauphiné*, par Fontanieu, M. S. de la Bibliothèque du Roi. 12 vol. in-4. Fonds de Fontanieu. (T. II. *in fine*.)

d'après les vers du comte d'Orange, que les vœux de la comtesse de Die se réalisèrent, et qu'elle sut enchaîner le cœur de son amant en lui prodiguant des faveurs réservées à son noble époux [1].

Dans le même siècle vivait Ogier ou Ugier, de Vienne, ou plutôt de Saint-Donat; parasite des grands et des princes, il encense, dans ses sirventes hérissés de jeux de mots, les riches patrons qui lui donnent de l'or. Il chante aussi la supériorité des charmes d'une jeune maîtresse sur ceux que le libertinage peut trouver dans l'expérience d'une femme vieille, avec une crudité de termes et de détails qui prouvent qu'il était bon juge en ces matières [2].

Folquet de Romans était un bon jongleur qui florissait au commencement du 13e siècle. Il a laissé seize pièces, dans lesquelles il chante l'amour, louange les princes, et sollicite leur munificence. Dans un sirvente dédié à l'empereur Frédéric II, il s'efforce de ranimer l'enthousiasme en faveur des croisades, déclame contre le libertinage des gens d'église et l'avarice de la noblesse. Enfin, quelques tensons qu'on lui attribue roulent sur les caractères particuliers de l'amour [3].

Guilhaume Magret, né dans le Viennois, écrivait au commencement du 13e siècle. Ce troubadour, d'un esprit chagrin et sans cesse aux prises avec la misère, trouvait fort mauvais que les poètes n'eussent pas le crédit de payer

[1] *Histoire des Troubadours*, par Millot. Paris, Durand, 1774, in-12, T. I, p. 161. — *Choix des poésies*, par Raynouard, T. III. — *Histoire littéraire de la France*, T. XV, p. 446. — *Vies des plus célèbres et anciens poètes provensaux, qui ont floury du temps des comtes de Thoulouse,* par Jean de Nostre Dame. Lyon, 1575, in-8, p. 47.

[2] Millot, t. I, p. 340.

[3] *Idem*, t. I, p. 460. — Raynouard, t. II-V, p. 152.

leurs hôtes avec des vers. Mais comme cette monnaie poétique n'avait pas cours dans les tavernes, il fut continuellement réduit aux expédiens pour vivre. La détresse des gentilshommes ruinés le consolait un peu de la sienne, et il a fait quelques vers qui ne manquent pas de verve sur les nobles que la guerre des Albigeois réduisit à mendier leur pain[1].

Albert, fils du jongleur Nazur, et que la version la mieux établie fait naître dans les environs de Gap, florissait vers la fin du 13e siècle. Ses nombreuses chansons, dont il composait la musique, sont assez médiocres, et presque toutes sont consacrées à chanter l'amour que lui avait inspiré la marquise de Malaspina, noble dame provençale, qui l'aimait tendrement. Le vieil historien des troubadours, Nostre-Dame, raconte qu'il fit le sacrifice de sa passion à la réputation de sa maîtresse, qu'il s'éloigna d'elle et mourut à Tarascon[2].

Enfin, le Dauphiné a vu naître encore, pendant le cours du 13e siècle, Nabierris ou Bierris de Romans, femme poète, dont une seule pièce de vers a survécu aux outrages des temps[3].

Aux monumens de la langue romane émanés de la plume des troubadours du Dauphiné, il faut en joindre d'autres plus propres à nous révéler le génie populaire de cette langue que des productions poétiques, dont le style est exceptionnel et l'inspiration en dehors des appréciations générales. Ce sont une version du nouveau Testament faite par les ministres Vaudois des vallées des Hautes-Alpes pendant le 13e siècle, quelques chartes du 13e siècle; des in-

[1] Millot, t. II, p. 243.
[2] *Idem*, t. III, p. 180.
[3] *Idem*, t. III, p. 419. — Raynouard, t. V, p. 105.

ventaires, des préambules, achèvent de constituer le corps des témoignages qui proclament l'existence de la langue romane en Dauphiné.

Cependant, vers la fin du 13e siècle, la langue romane parvenue au faîte décheoit progressivement, ou plutôt elle se ploie aux mutations grammaticales que lui impose victorieusement le dialecte en usage dans le nord de la France, et que les chroniques appellent langue d'Oil. Le Languedoc, la Provence, l'Auvergne, la Guyenne et le Dauphiné, étant devenus des provinces tributaires de la France, la langue d'Oil exerça sur sa rivale une influence qui ne fut pas, il est vrai, radicalement exclusive, mais dont le résultat fut d'opérer la fusion des deux idiomes, et de cette fusion est née cette belle langue française à laquelle son admirable clarté a conquis une universalité européenne.

Sans doute alors le même phénomène qui eut lieu, lorsque les Romains imposèrent par droit de conquête l'usage du latin aux Gaulois envahis, se reproduisit en Dauphiné, mais avec moins de violence, à cause de l'analogie des idiomes, à l'époque où la langue française prévalut sur la romane. Le peuple, qui prend toujours une faible part à toutes les révolutions de l'ordre politique et de l'ordre moral, se montra rebelle à cette innovation comme à toutes celles qui jettent la perturbation dans ses habitudes domestiques, ses traditions et ses souvenirs. Abandonnant aux classes élevées l'usage de la langue dominante, il resta fidèle à l'idiome de ses pères, qui se corrompit bientôt dans les villes, où le frottement de la civilisation arrache vite aux masses l'instinct originel de la nationalité, tandis qu'il se conserva long-temps en son intégrité native au sein des hameaux et des montagnes. Mais de cet exil de la langue romane, qui aurait dû, ce me semble, être le gage de sa perpétuité, dériva, sinon sa ruine complète et constitutive,

du moins sa transformation en dialectes si nombreux, que leur naissance, en la morcelant, la fait disparaître sans retour du nombre des langues avouées par la civilisation et la société. Désormais attribuée aux classes pauvres et rustiques, elle cessa d'être maintenue dans les limites de sa pureté et de l'élégance grammaticales que lui avait tracées la plume des poètes et des troubadours; non sans doute que toute langue n'émane du peuple avec son naïf génie et ses trésors d'élocution; mais son unité normale et sa perfectibilité rationnelle sont exclusivement l'œuvre des maîtres de la parole, qui, au mérite de bien penser, unissent l'art de bien dire; tandis que lorsqu'elle est délaissée de ceux qui, par l'autorité de leurs écrits, la font fleurir à l'abri des règles du goût et de la correction, et qu'elle revient au peuple, elle tombe vite en décadence, privée qu'elle est des élémens de sa conservation. « Si le peuple a formé les langues, dit Voltaire, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres[1]. »

Telles furent les causes de la déchéance de la langue romane en Dauphiné. Mais de ses ruines naquirent une foule de dialectes divers qui, devinrent la véritable langue populaire, et qui, malgré les envahissemens du Français, règnent encore dans la contrée sous la dénomination de patois. Ces dialectes, à l'époque de leur formation, durent offrir peu de différence entre eux, puisqu'ils émanaient tous d'une commune origine. Mais en s'éloignant de leur source, ils rompirent peu à peu les liens de leur unité collective, et par un de ces phénomènes inexplicables de l'histoire des langues, ils contractèrent des formes logiques particulières, qui rendirent surtout dissemblable leur

[1] *OEuvres complètes de Voltaire*, édition Dalibon et Delangle, t. LXXX, lettre MMMIV, p. 66.

vocalisation ainsi que les autres élémens phoniques du langage.

Que les patois dauphinois dérivent de la langue romane, c'est là un fait incontestable et que le rapprochement des textes mettra hors de doute. Il sera facile, en comparant les monumens de la langue romane avec ceux des patois actuels, de reconnaître entre eux une analogie frappante d'étymologies et presque toujours une identité parfaite de termes, malgré l'altération que fait éprouver chaque jour à l'antique physionomie des dialectes vulgaires l'introduction des idiotismes français.

FRAGMENS ÉCRITS EN LANGUE ROMANE.

I.

TESTAMENT DE GUIGUES ALEMAN, SEIGNEUR D'URIAGE. (1275.)

Al nom de notro Segnor Iesu-Christ, amen.

Anno Domini MCCLXXV en la terci indiction : en la quinzena kalanda del meys de iuil. Deuant mi notario et les garenties de dins escrites. Ef. Guigos Alamant, donzeuz [1] sans de pessa [2] : ia seyt czo que ef seyo malado de cors..... Attendant et considerant venir l'aveniment.... et attendant qu'en l'umana condicion ne una chosa no pot fermament perseuerar, e que merlle [3] chosa est viure per esperanci de mort, que venir à mort de sodo sa. Cum neguna chosa plus seyt deupua auz homens, que ly derreyri volunta, après de czo que autra chosa voler non pount. Franchi seyt ma volunta,

---

[1] Damoisel.

[2] Sain d'esprit, de pensée.

[3] Meilleure.

[4] De prime saut, par surprise.

e leysibla, que no torneyt per iqui memo [1]. Ef faf et hordeno mon testament nuncupati ou ma derreyri volunta, et ordenation ou disposition de totz mos bens moblos et no moblos, dreyts et possessions que ef hay, e tino e posseo, ou autre per nom de my, en ceta maneiri : E primeiryment esleyo à mon cors sepultura al cimenterio deuz frares menors de Graynoul sol [2]. Ef item establiso à mi her universal al chatel d'Uriajo e el mandament del dit châtel. Franceys Alamant, mon fils, et encore les autres choses, dreyts e possessions, homens, cesses, plaitz, terres cotivays et non cotivays, pras, vignes, buecs, pasqers et totes les autres choses apertenens al dit châtel, exceptays celles choses et qe ef etablirey dedins her Jaqemo, mon fils, etc. Item à Katalinan et à Berengeyrin, mes filles, à chacuna dono et laysso VI mili souz de Vianneys, et X lb.. de Vianneys etc. Item à Biatris, ma filli, dono e laysso C. lb. de Vianneys et en cellesla etablisso à my her, e volo qe ilî y seyt mony de Pramol [3], et per tant volo celley estre auengia de totz mos bens et de mon heretajo.... Item volo et comando que Alis ma moller [4] seyt donna e guovernaris de tot mon otal, lo mentre que illi itare veua etc. Item etablisso mos essequtors de cet testament e de ma derreyri volunta, mon seynor Odon Perrin Chavaller; Guigon de Puey-Boson, la ditta Alis mi muller; Guigon Arbarester, et Piron Alamant lo bastart. Liqual enseguant tottes les choses dessus dites, al cossel de Peron Alamant, mon frare, et de Odon Alamant, seynor de Champs, mon cusin, et del venerablo parc monseynor l'evesque de Graynoul sol, etc. Czo est fayt en la sala del châtel d'Vriajo, presents los guarents à czo apellas et preyez especialment. Odon Alamate seynor de Champs, Peron Alamant, seynor de Revel, Felipon de Alavart, sauio en dreyt [5], frare Odon Alamant, frare Loren, frare Guigon de Teys, frares menors, Maytre Brun, fusician, Gilet Alamant, Peron de Valbonneys et Peron Bonifacio d'Ouzens; e ef Micheus Ramons, publicos notarios per authorita de l'emperaor [7].

---

[1] Par cela même.

[2] Grenoble.

[3] Religieuse de Premol.

[4] Ma femme.

[5] Docteur en droit.

[6] Physicien, médecin.

[7] *Histoire de Dauphiné*, par Chorier. T. I, p. 873.

II.

CHARTE MUNICIPALE DES COMMUNAUTÉS DE LA ROCHE ET D'ALANSON[1].

Cridas et accostumayas de faire as luoes de la Roche et de Alanson. (1425.)

E premierament del commandement de monseignor le juge de la Roche et de Alansen depputat per lo noblo et generos seignor Guilhaume Artaud seignor desdits luoes, que nulle personne de quelconque stat etcondicion que soit, non ause ny presumisse blasfemar ni jurar lo nom de Dieu Jesuscrist, de la Vierge Marie et de touz loz sainctz et sainctes de Paradis ; e à quo sur la pena de ung chascung et per chascune foys, premiarement de sincquante soulz, la seconde de cent et la terce de avoir tranche la langue.

Item que nulle personne non ause ny presumisse juar à nul juoc, quand lo divin office se celebrara, ou predications, sermons, et aquo sus la pena de ung chescun et per chescune fois de vingt et sinc soulz.

Item que nulla persona non ause portar d'enguns armes invasibles et prohibis, et aquo sur la pena de ung chescung et de chescune fois de dix soulz, etc,, etc.

III.

CHAPITRE PREMIER DES VISIONS DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE DUIN[2].

Oy me semblo que you vos ay huy dire que quant avez huy racontar alcuna graci que nostres sires a fayt à acuns de sous amis,

---

[1] Cette charte fort curieuse, et dont je ne cite que quelques passages, m'a été communiquée par M. Berbrugger, ancien élève de l'école des chartes de Paris, et paléographe distingué, actuellement bibliothécaire à Alger : depuis cette communication, je me suis procuré une expédition de cette charte.

[2] Ce premier chapitre d'un ouvrage inédit a été publié par M. Champollion-Figeac, dans ses *Nouvelles recherches sur les patois*. Paris, Goujon, 1809, in-12, p. 161.

que vos vales meu grant temps et perçoque yo desivro vostra salvament assi como yo foy lo meis, jo vos diroy al plus briament que porroi una grant corsesi que nostres sires a fayt à una persona que yo coneisso non à pas mout de temps; et perçoque illi vos tort à plus grand profit, yo vos direy la reyson proque crey que Deus las ly a fayt. Citi creatora per graci de nostre Seignor aveyt escript en son cor la seinti via que Deus Ihesu Christ menet en terra, et sos bons exemplos et sa bona doctrina. E aveit illi neis lo Dous Ihesu Christ en son cor que oy li eret semblant alcuna veis que il l'y fut présent, et que u tenit un livros clos en sa mayn per liey ensennier. Cis livros eret toy escret per defor de letros blanchas, neyras et vermillas. Li femel del livros erant escrit de letros d'or: en les letros blanchas eret escrita li sauncta conversations al beneit fil Deu, liquaus fut tota blanchi por sa très grant innocenti et por se sanctes oures. En les neyras erant escrit li col et les templeas et les orduras que li juë li gitavoun en sa sansti faci et per son noble cor, tant que il semblevet estre mescus. En les vermillas erant escrite les plaës et li pretiou sans qui fot espanchiés por nos. Et pos eran dos femeus qui closant lo livros qui erit escrit de lettros d'or. En l'un aveyt escrit: *Deus erit omnia in omnibus;* en l'autros aveyt escrit : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Or vos diray briament comant ci creature se estadiavet en cet livros. Quand veneit lo matin, illi commençavet à plorar et pensar coment ly benedys fius Deu volit descendre en la miseri de ce mont et prendre nostra humanita, ajotar à sa deita en tal maneri que l'on puet dire que Deus qui eret immortau fu mors por nos. Après illi penseva la grant humilita que fut en el, et pues pensava coment el volit estre persegus tosjors. Après pensava en sa grant poureta y en sa grant patianci, et coment el fu obedissens tant que à la mort. Quant illi aveyt ben regarda cet liuro, illi commençavet à liere el liuro de sa concienci, lo quel illi trovaret tot plen de fouenta et de meconges. Quant illi regardavet la humilita Ihesu-Christ, illi se trovavet tota pleyna de guel. Quant illi pensavet qu'el volit estre mespresies et persegus, illi trovavet en se tot lo contrary.

IV.

PROCLAMATION DE LA SARRE-TAVERNÉ,

Faite à Romans par le chapitre de Saint-Bernard, le 24 avril 1390 [1].

L'enchera : Monseignou san Bernard fait assaver, de par la cort, à touta manera de gens de quelqua condition que sia, que no sian sy hardy de vendre durant lou vin dal ban de liglesa de San-Bernard, et sous la penne de cent sols apliqua à la cort, et de perdre lou vin et la bossa en que sera; del qual vin et de la bossa ly meyta sy donesa per l'amour de Deu, et ly autra meyta se apliqua san Bernard.

V.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE,

Tirée d'un Nouveau Testament de la secte des Vaudois [2].

Un home aë diu filh, e lo plus jove dis al paire : O paire, dona à mi la partia de la substancia que se coven a mi : e departie à lo la substancia. E en après non motidia, lo filh plus jove, ajostas totas cosas, ane en peleriniage en longnana region, e degaste a qui la soa substancia, vivent luxuriosament. E poisqu'el ac consuma totas cosas, grant fam fo fait en aquella region, e el commence have besogna, e ane ese ajoste à un ciptadin d'aquella region, e travie l'en la soa vila quel paisses li porc; e cubitava umplir lo seo ventre de las silicas que manjavan li porc, è alcun n'in donava à le. Mes retorna en si dis : Quanti mercenar habundian de pan en la

---

[1] *Mémoires sur la ville de Romans*, par Dochier. Valence. 1812. in-8. p. 279.

[2] Ce fragment du Nouveau-Testament écrit en langue romane par les ministres vaudois des vallées des Hautes-Alpes, au 13e siècle, a été imprimé pour la première fois par M. Champollion-Figeac, dans ses *Nouvelles Recherches sur les patois*, etc., p. 113. Le manuscrit original in-12, vélin, lettres rondes à deux colonnes, est conservé à la bibliothèque de Grenoble, sous le n° 8595.

meison del meo paire, me yo patisso aici de fam; yo me levarey e annarey al mio paire e direy à le : O paire, io pechey al cel e devant tu, e jà non sey degne esse apella lo teo filh, fay mi essay à un de li teo mercenar.

E levant, vene al seo païre. Mes come el fos encara de long, lo seo païre vec lui e fo mogu de misericordiâ, e corrent, cagic sobe lo col dele e bayse le. E lo filh dis à le : O païre, yo pechey al cel e devant tu, yo non soy degne esse apella lo teo filh. Mes lo païre dis al seo serf : fo raporta viac la premiera vestimenta e vestic le, e done anel en la man de le, e ceauçamentas en li pe, e ameni vedel gras e l'occien, e manjen e alegran, car aqueste meo filh era mort e es reviscola, e era perdu e es atroba; e commenceron alegrar.

Mes lo filh de le plus velhera al canp, e com el vengues e sappies à la meison, auvie la calamella e la compagnia, e apelle un de serf e demande qual fossan aquestas cosas, e el dis à le : Lo teo fraire venc, e lo teo païre occis vedel gras, car el receop lui salf. Mes el fo endegna e non volia intrar. Me lo païre de le issi, commença pregar li; mes se rendent dis al seo païre : Vete yo syuo a tu per tanti an e unque non trappassey lo teo comandament, e unque non donnes a mi cabri che yo manjes cum li meo amic; mes poisque aquest teo filh loqual devore la soa substancia cum las meretres e vengu, tu occies a le vedel gras. Mes el dis à lui : O filh! tu sies tota via cum mi, e totas las mias cosas son tuas; mes la conventava manjar e alegrar, car aquest teo fraïre era mort e es reviscola, e era perdu e es atroba [1].

---

[1] Outre ces fragmens de la langue romane, telle qu'elle était parlée en Dauphiné, il en existe encore d'autres que l'étude de la linguistique ne doit pas négliger : ainsi, les inscriptions de Die, publiées par M. Artaud dans son *Voyage à Die, dans l'ancien pays des Vocomes*, inséré à la page 175 à 297, des *Annales encyclopédiques* de Millin, février 1818. — La pancarte des péages de Valence et des terriers et lieves rapportés dans les *Essais Historiques sur Valence*, par Ollivier Jules. Valence. 1831, in-8., p. 296 et 324.

FRAGMENS ÉCRITS EN DIALECTES VULGAIRES,

ou PATOIS DU DAUPHINÉ.

I.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE,

Traduite en patois du canton de l'Oysan, au sud-est de Grenoble, et de l'ancien pays de Trièves, au sud de Grenoble (départ. de l'Isère)[1].

(*Patois de l'Oysan.*)

Ûr homme, ayit dous garçons. Lou plus jouvein zi dissit : Pare, baillame lous bens qu'y deyou avey pe ma part su voutrou heritajeou. Lou pare laur partajeou de soun bein. Quoque teims après, lou plus jouvein emporti avey li tout so qu'il ayit agut, s'en fuze courre loun din lou pays bas, ounte oul agues tieu depeinsa soun ben din leis débauches. Quant oul agues tout migi d'un carou et d'autrou, lou survingué uro grand famira din lou pays qu'oul eré, et ou fuzé talament redus, qu'ou fuzé oubligi de se louir à ur habitant de l'eindret que l'envoye din sa ferma pé garda sous cayouns; iqui ou desiravé de pouvey se rassazia de leys pallallies que lous cayouns qu'ou gardave migeaveant; mais lungun zi gni en dourave. Enfyn ou rentrei en si meimou, ou dizit : Quant ziya lo de valets din la meisoun de moun paré qu'ant de pan en abbondanci et que n'ein souront, et mi, mi cravou de fam; la faout que mi aleisou à mon pare et zi direi : Pare mi, aye peichia contra lo cie et devant vou; mi ne siou pas dignou hyeuto d'être apella voutrou garçoun; bita me avoï voutrou valets.

Et de suita ou s'erê enchemina. Mes coumma oul approchave, soun pare l'aperceou de loun et coursez ver si; zi saute aou coulein, l'embrassiez en disant : Ah! te veyci, moun galloupyn. Sour affant zi dissiet : Pare, perdouramé; mi aye eita un drolou, un détartamela; mi aye migi avey ley conquiret et lous libertins

---

[1] *Nouvelles Recherches sur les patois*, par Champollion-Figeac, p. 116 et 120

coumma mi tou co qu'ous m'ayas beylet; mi ne siou pas dignou hyeuro d'etrê appela voutrou garçoun. Mes lou pare dissiet à sous valets : aduziez zi vitou sa premeyri roubilli et lou vitiez leaou; bittas zi avos uro bagua aou dey, avey seys savattes à lous pieds; aduziez lou vez gras et lou seynas; nous repattarens tous enssens, migens et fazens bonbanci, percoque veci moun garçoun qu'ere mort et oul ei ressussita; oul ere perdu et lou veyqui retrouva : fazens donc feta.

Suite en patois de Trièves.

Stapendant lou fil ainet quera au champ s'invinguit, et quand fut proche de la maisou il entendit las aubadas Il appellit donques un dous servitours et li demandit ce qu'étiet qu'oviet. Lou valet li dit : C'est que vostre frare est revundiu et vostre paire a fat tua un viau gras, persaque la retrouva in bonna santo. Aquo l'ayant facho, il ne voulut plus intras dins la maison : mais sou paîre étant surti per l'en pria, aquet print la parolo et li disit : Vetia duja tant d'ans que vous servou, iou jamais ne vous ai desoubei in rin de ce que mayo commando : stapendant jamais ne m'aves douno un chabrit pe me divertir obe mous amis; mais aussitôt que vostre autro fil qu'a migeo tout sou ben obe de fenas perduas eit revindiu, aya fa tua per el le viau gras. Sou paîre li disit : Mon fil, sias toujours obe mi et tout ce qu'aye eit vostre; mais faillet ben fare una feta et nous rejoui perque vostre fraire que veei era mouort et è ressuscita, era perdu et è retrouvo.

II.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE,

Traduite en patois du département des Hautes-Alpes[1].

Patois de la ville de Gap.

Un sarten homme aie dous garçous; lou pus jouv dissec à son

---

[1] *Histoire*, *Topographie*, *Antiquités*, *Usages*, *Dialectes des Hautes-Alpes*, par Ladoucette. — Paris. Rey et Gravier. 1834, in-8°, p. 480 à 503.

père ; Moun père, beila me la portiou d'ou ben que me reven ; et lou père fec en chascun sa part. Et paou de tens après, lou cadet, quant aguec fachs sa pacoutilla se mettec en routa et s'en anec dinc un pays eiloigna ontc mangec tout ce qu'aie enbe les fumelles. Et quant aguec tout fricassa, l'y aguec d'inc aqueou pays acqui une grande famine et coumensec à aver famp. S'en anec et se bettec à mestre ves un des habitants d'acqueou païs, que lou mandec à soun fourest gardar les puercs.

Suite en patois du Devoluy.

Sa misere en aquelle accoumpatieou desplourable erou si grande, queneare veou souhaitave embe passieou de manjar de ce que lou cayous manjavoun, deingu pourtant ni en vourie gis dounnar. Estant enfin reintra dinsse eou même et disie dinsse un poufoud ressentiment de souen état ; hay quand de varlets an d'aqueis moument de pa embe aboundance dinsse la maisou de moun paire, et hieou muereou aiie de fam.

Suite en patois de la vallée de Queyraz.

Le chât kà me leve, kane troubar moun pâire ; et ka li dise : Moun pâire, ai pecha countro lou ser et derant vou, eiro a ne siou plus digne d'esser appela vouoste fil : trata me coumo un de voustous valles ; eii se lave dounco et vingue troubar soun paire : Mes kant êil cero en caro lueng, soun pâire le vist e toucha de coumpassioun êil eis courru l'embrassar et lou beijé. Soun mendig li a dich : Moun pâire, ai pecha contre lou sere derand vous, a ne siou plus digne desser souna vouastra meina.

Suite en patois de Monetier.

Aloura lou père disse a sou vales : pourta vite la plus bella roba et lou nen vite et bota-lli una vira aou de et de sebata aou pee. Mena aoussi lou vel gras, et tua lou, mingen et fazen bonna chiera. Parsouque mon bot que veiqui era mort, et aou lei ressuscita : aou lera pardu et aou lei retrouba. Cependant soun bot leiné que era diens laa terra revingué, et quant aou fusse proche de la meisou, aou lintende lou tapage dei quesou que dansavant. Aou l'appelle donc un d'aou vales et aou-lli demande so que lera.

Suite en patois Embrunais.

Lou varlechts li diseck : Vouostra frere es arriba, e vouostro pere a fa tuar un veo gras, parceke la vist sau e sauof. L'eine fouguek indinia, voulio pas intrar : lou pere sourtiek de fouoro et se mettek à lou priar. Lou garsoun respondek à soun pere : Lia souo pa kau d'anchkes vous servou, me siou jamés escarta de vouestre commandameints, e m'ave jamés dounat un chabrot par ke faguessi festin embe mous amis. E kan moun frere, ka manja tout soun bein embe las fillies de mouvaso vito arribo, fase tuar un veo gras par eou. Lou pere li respondek : Moun garsoun, as toujours esta embe iou, et tout ce kai es tiou : mes me chau rejouir et far festin, parce ke toun frere kerò mouort, rèviou : ero pardu et l'ai retrouba.

III.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE,

Traduite en patois du département de la Drôme.

Patois de Die.

Ero un homme qu'ovio dous efons. Lon plus dzuène doou doux li dicet : Moun père, bêile me ce qu'e pouo me révéni doou bien, et lou père lou fogue lou partadzé. Pas gron témps oprès, lou plus dzuène d'oquéloüs doux éfons, oïou romossa tout ce qu'ovio, s'en oné per poïs dins un éndré qu'éro bién lén, et lei dissipè tout son ovèz én èxés et deibaoutsas. Oprès qu'oguè tout consuma, survengüè vount éro uno grondo fomino, si bien que coumméncè dé senti lou bésoun. S'en fugue dounc et sa louie vez un bouon hobiton doou poïs qué lou mondé dins soun douméné per garda lous coïous. Et qu'on leï fugé, n'oourio pas mei démonda qué dé sé forci lou pitré de las coffàs qué mindzavoun ; mé dèngu n'in dounavo.

Suite en patois de Nions.

Anfin esten intra en eou mémé, digué : Quau l'ia pa dé varlés din l'oustaou de moun péré qu'an de pan én abondanço, e ieou

mouré de fan eici. Faou qué me lévé, qu'avé vei moun péré et que li disé : Moun péré, ai péchia couantro lou ciel e couantro vous : sieou pas dini avuro d'essé apela vouasté garcoun : trata mé coum'un dé vouste varlés. Se lévé don, é vingué vei soun péré ; mé quan soun péré l'aperceégué dé luén, fugué touchia de compassioun, courigué, l'embrassa e lou beisé. Soun garcoun li digué : moun péré : aï péchia couantro lou ciel e couantro vous ; sieou pas dini avuro d'esse apela vouaste garcoun.

Suite en patois de Valence.

Mais loù pèrè diguet à sous valés : vitè, appourta un habit novè et habilla lou : bouta li uno baguo au det et dé soulliers aux pies, adusè lou veau gras, matta lou, lou midgearen et nou regalarèn ; perceèquè à quel enfant èro mort et è ressuscita, èro perdu et s'é rètrouva ; et se règalèran. Lou frère ainè èro au champ ; quant fuguet vengu et què sè fuguet approutcha dè la maison, entendiguet la musico et lou bru dè la danso. Alors appèlet un d'au valés per sauprè qu'ero tout aquo. Lou valet li diguet : votre frère è révengu, et votre père o fa tua lou veau gras, perceèquè l'o rèvègu en buono santa [1].

Suite en patois de Crest.

Ayso lou boutiguet talement en coulero quet vouliot pas intra ; mais soun peret sourtiguet lou priant d'intra, mais li respondiguet : Veci bien quoques ans quet vous servou sen jzamais vous aver manqua en ren det cet quet m'avet coumanda, et pament m'avet jyamais baila un chzabri per met divertir anbet mous amis : mais dret quet vastet garçou qu'ot minjza soun ben anbet det filliassas ait revengu, per ellou avet tua lou veau gras. Adounc lou peret diguet : moun garçou, sia toujzours anbet mi, et tout cet qu'ai ait vastet ; mais souliot fairet faisto et nous rezjaurir, percequet vastet freret quet veci eret moir et ait revengu, eret perdu et ait retrouva [2].

---

[1] *Statistique du département de la Drôme*, par M. Delacroix. Valence. Borel, 1835, in-4°, p. 296 à 299.

[2] *Essais historiques sur Valence*, par Ollivier Jules. — Va-

On a pu se convaincre, en comparant entre eux les monumens de la langue romane, et ceux des patois modernes, que les dialectes vulgaires du Dauphiné, ne sont que des dérivations plus ou moins altérées de l'idiome des troubadours, et que leur origine étymologique, comme celle du roman, est de formation latine. Cependant, comme il arrive que quelques uns de leurs vocables ne rencontrent pas leurs radicaux dans la langue des Romains, les philologues se sont accordés à les puiser dans l'idiome primitif que parlaient les Gaulois avant leur asservissement : ces vocables réunis constitueraient plus sûrement peut-être les fragmens qui nous restent de l'antique idiôme de nos pères que les nomenclatures conjecturales hasardées par les érudits du dernier siècle sur la langue introuvable des Celtes. Les bornes étroites de ces considérations ne nous permettent pas de les consigner ici en forme de glossaire. Il suffira d'en rapporter quelques unes pour démontrer que leurs racines ne reposant pas dans les élémens de la langue latine, force est de les dériver d'une source primitive.

A.

Aigretto, oseille.
Aiguardin, eau-de-vie.
Aissetto, hache.
Amarino, osier.
Apoundre, ajouter.
Ayasso, pie.

B.

Bada, ouvrir la bouche.
Balasio, cornue.
Barula, rouler en bas.
Beo, beal.
Berlio, colline.
Brama, crier.

---

lence. P. 215 et suiv. — C'est par erreur que j'ai donné, dans les *Essais sur Valence*, cette version de la parabole de l'enfant prodigue, comme exemple du patois de Valence ; elle est écrite en patois de Crest.

Brio, chaussée.
Briva, chemin.
Brizou, morceau, brin, un peu.
Brouilla, maître.
Brucla, passer à la flamme du feu.

C.

Carcavet, grelot.
Chzala, sentier tracé dans la neige.
Chzapla, couper en morceaux, peler.
Chzapouta, couper en morceaux avec une hache.
Chzaucha, fouler.
Coucoiro, hanneton.
Coufita (se), s'indigérer, se remplir.
Coufleto, homme qui s'indigère.
Couvet, vase remplir de braise pour se chausser les pieds.
Croussa, bercer
Cumaclo, cremaillière.

D.

Daillou, fer de faux.
Darbou, taupe.

E.

Ebalovi, ébloui.
Eblesi, se dit des étoffes usées.
Echzandiliou, allumette, tige dépouillée de chanvre.
Eigagno, rosée.
Eitello, éclat de bois.
Esclapa, cassé.
Esclot, sabot.
Escouere, battre le blé.
Escoundret, cacher.
Estello, bûche.
Esterpo, outil, pioche tranchante.

F.

Feyclar, entonnoir.
Feyo, brebis.
Flot, gaz qui s'échappe du vin en fermentation.
Fraiboulo, conte, histoire.

G.

Gaffa, passer à gué.
Gaillofo, homme qui s'indigère.
Graillo, corneille.
Graimet, chiendent.
Gratusa, grater.

L.

Landier, chenet.
Leichzo, morceau de pain.
Lina, braire.

M.

Malagra, terme injurieux.
Manje, mauvais temps.
Meina, petit enfant, l'enfance.

P.

Peyro, chaudron.
Poua, tailler la vigne.
Poutou, baiser.
Prin, délié, fin.

R.

Rato pleno, chauve-souris.
Reviscoula, donner et reprendre des forces, revivre.
Rioto, lien d'osier, baguette.
Roba, voler.

S.

Saumo, ânesse.

Sisampo, vent du nord, bise.
Sousta, abri.
Spado, épée.

T.

Teolet, tuile.
Tina, cuve.
Toumo, fromage blanc.
Trao, soliveau.
Trouilla, presser le vin.

V.

Vendema, vendanger.
Villou, petit lien.

Outre les origines celtiques ou gauloises, quelques écrivains ont prétendu faire remonter l'introduction de certains mots patois à la présence des colonies phocéennes établies dans le midi de la Gaule; mais il faut avouer que cette opinion, sans toutefois l'exclure d'une manière absolue, ne repose que sur des analogies accidentelles de mots qui peuvent se présenter dans la comparaison de toutes les langues [1]. Le Loyer ne trouva-t-il pas dans l'hébreu et le grec l'origine d'une foule de locutions françaises, et ne sut-il pas découvrir dans la Bible et l'Odyssée l'histoire géographique de sa patrie, avec une concordance logique si exacte, que l'exemple de cette folle rêverie, développée avec tant de science et de sagacité, doit nous tenir en garde contre les spéculations conjecturales des étymologies appliquées à la filiation des langues. Le séjour des Sarrazins dans le Dauphiné, pendant le 10e siècle, a été mis à contribution aussi pour donner la solution de certains mots patois d'origine inconnue; mais c'est encore là une divination qu'il faut abandonner aux Pierre Le Loyer, aux Herbinot, aux Lebrigand.

Impossible de représenter par les combinaisons graphiques la valeur orale des mots du vocabulaire patois, et de peindre par des signes les intonations fugitives de leur prononciation. C'est là l'écueil contre lequel ont échoué

[1] *Histoire du Dauphiné*, par Chorier, tom. I, p. 99 et suiv.

et échoueront encore les prétentions des grammairiens de toutes les langues. Les vains efforts de tous les lexicographes français, et les inventions miraculeuses de M. Napoléon Landais, le dernier de nos dictionnaristes, s'entend le dernier par ordre de date, n'ont servi qu'à prouver l'impuissance de la parole écrite à reproduire par la valeur bornée des lettres, la valeur intraduisible des sons parlés. D'ailleurs cette opération mécanique, en admettant qu'elle pût se réaliser dans la reproduction phonique d'un vocabulaire invariable, serait inapplicable aux patois, dont les innumérables variétés de prononciation multiplient à l'infini leur composition orthographique. Ainsi un mot, qui dans tous les dialectes patois est radicalement identique, se prononce néanmoins avec des inflexions de voix si diverses et si dissemblables, que pour définir à l'oreille les capricieuses variantes d'une seule émission vocale, il faudrait s'épuiser en signes conventionnels et créer pour chaque locution un système entier de vocalisation. L'emploi des signes indicateurs des syllabes longues et brèves, la multiplicité des accens graves et aigus, et surtout la distribution orthographique d'après la valeur de la prononciation, n'amèneront non plus ce résultat, quelque puisse être d'ailleurs leur fidélité, parce qu'il est dans le langage parlé des délicatesses infinies d'intonation qui échapperont toujours aux calculs les plus ingénieux des opérations graphiques.

En effet, bien que tous dérivés d'une origine commune, les patois du Dauphiné, malgré l'affinité de leurs propriétés constitutives et générales de locution, diffèrent si singulièrement entre eux par les variétés de l'accentuation, qu'ils semblent être à une oreille étrangère autant de langues différentes. Ainsi la prononciation des patois du département de la Drôme se rapproche beaucoup de

celle du provençal, et sa fusion est complète dans les cantons riverains du département de Vaucluse : là elle est brève, rapide, musicale, tandis qu'en remontant à l'est et surtout au nord, le langage perd de sa vivacité, se dépouille de l'harmonie romane et contracte les aspirations dures et languissantes des idiomes en vigueur dans le département de l'Isère. Autant la prononciation des dialectes méridionaux du département de la Drôme est incisive, autant celle des idiomes du département de l'Isère est pesante, monotone et décolorée : cependant, dans quelques localités, elle ne manque pas de douceur. Dans le département des Hautes-Alpes, les patois subissent trois influences bien caractérisées : au sud, ils se confondent avec le provençal, à l'est, ils s'allient à l'italien, et au nord ils empruntent à la Suisse et à la Savoie des idiotismes germaniques. Voilà à peu près les principales divisions par lesquelles on peut tracer entre les idiomes vulgaires du Dauphiné des lignes de démarcation ; toutefois avec une extrême circonspection, car ce serait créer un système de classification purement théorique et s'abuser étrangement si l'on voulait apporter dans cette appréciation la rigueur mathématique des calculs de la statistique : car non seulement la prononciation varie de contrée à contrée, de ville à ville, mais elle se fractionne encore en divisions si multipliées que le langage des hameaux les plus rapprochés est loin d'être homogène.

Il faut dire aussi que l'intégrité primordiale de la prononciation patoise s'affaiblit chaque jour, et que les patois eux-mêmes perdent insensiblement les naïves et libres allures de leur antique génie, envahis qu'ils sont par la langue française, qui, ne pouvant s'imposer de prime-saut et sans transition aucune, les flétrit et les allanguit par son mélange corrompu. Cela est si vrai qu'il est une

foule de leurs plus énergiques locutions si tombées en oubli, que, pour les retrouver avec les grâces de leur archaïsme, il faut recourir aux vieillards, tandis que les générations nouvelles adoptent des formules plus francisées et partant moins pures.

Pendant long-temps, la pruderie académique des beaux esprits du 17e et du 18e siècles a pris en dédain l'étude des idiomes vulgaires, de ce langage incohérent et de bas lieu, abandonné à la grossièreté du populaire et à l'ignorance des campagnes; et, malgré la perfection à laquelle est parvenue la langue nationale, il est permis de croire que si, par cette étroite et mesquine exclusion, son libre essor n'eût été comprimé, elle se serait enrichie des inépuisables trésors de style qui brillent si éminemment dans les écrivains du 16e siècle, et que ceux-ci empruntèrent à la langue du peuple, source de toute diction énergique et naïve. A cette source, Rabelais, ce rare génie qui s'est joué si merveilleusement des combinaisons de la parole, et qui, dans ses productions originales, a semé à profusion les magnificences du langage, a puisé la finesse de ses plus heureuses expressions; et cet homme, si singulièrement académique, cet éplucheur de mots, comme l'appelait Balzac, qui s'était arrogé le despotisme de n'accorder le droit de cité qu'aux locutions pesées dans la balance de sa froide raison, Malherbe enfin, n'allait-il pas étudier son français sur la place Maubert? C'est qu'à vrai dire, dans la langue du peuple, la pensée se revêt des plus franches images toujours énoncées spontanément sans effort et sans art, en termes vifs et saillans. La Fontaine, cet inimitable conteur, le savait bien, et c'est à elle qu'il a dérobé le charme de ses récits. Aussi, l'étude que l'on fera du génie particulier de la langue française restera-t-elle toujours imparfaite tant qu'elle n'étendra pas ses mé-

ditations aux idiomes vulgaires, qui sont la véritable langue populaire, et tant que les lexicographes ne se borneront qu'à inventorier des mots académiques, le dictionnaire des origines de la langue française restera toujours à faire. Un glossaire bien fait des patois de la France, serait peut-être le plus riche monument que la philologie moderne pût élever à la gloire de notre belle langue ; mais, pour ce faire, elle n'a pas de temps à perdre, car les patois tendent à se resserrer en des limites plus étroites ; ils désertent les villes ou s'y abâtardissent de manière à ne plus offrir qu'un mélange inélégant et sans physionomie caractérisée, de français corrompu.

Or, plus que jamais, il importe de recueillir les matériaux de la lexicologie des patois et de réunir les monumens de leur littérature. Il faut l'avouer, ces productions littéraires des patois du Dauphiné sont peu nombreuses et sont loin d'être frappées au coin de cette naïve originalité qui a tant de charmes dans les Noëls bourguignons de La Monnoye, et qui, sous la plume des écrivains provençaux et languedociens, se revêt de tous les prestiges d'un harmonieux idiome. Sans doute, leurs auteurs cédèrent plus au désir d'exprimer leur pensée dans un langage qui, par sa nouveauté auprès des gens du monde, leur semblait être plus piquant, qu'ils ne furent entraînés par une inspiration soudaine et créatrice : de là vient que leurs pages manquent de chaleur et d'abandon. Le malheur a voulu que le temps ait détruit les productions émanées de ceux même pour qui le patois était langue maternelle, et qui, en suçant le lait de leur nourrice, s'initièrent aux délicatesses infinies de leur doux parler. Cependant, malgré cette perte irréparable, ce qui nous reste de la littérature patoise du Dauphiné, ne manque ni de grâce, ni d'invention, et mérite d'être conservé.

Il serait trop long de donner ici une analyse de ces diverses pièces. D'ailleurs, bien avant nous, un savant distingué, qui a consacré ses études aux mêmes recherches qui font l'objet de ces considérations, a porté sur elles un jugement dicté par le bon goût et la science, auquel nous souscrivons pleinement [1]. Il suffira de faire remarquer que la plupart de ces pièces sont écrites en patois du département de l'Isère, et que, pour apprécier sainement celui des départemens de la Drôme et des Hautes-Alpes, il faudra recourir aux versions de la parabole de l'Enfant Prodigue.

En produisant un jour à la lumière les débris de la littérature populaire de nos aïeux, nous aurons rempli un devoir de piété filiale et payé notre dette de dévouement à notre pays : peut-être aussi nos travaux obscurs ne seront-ils pas sans résultats pour les études philologiques : heureux si, par nos efforts, nous parvenons à écarter quelques obstacles de la route difficile qu'auront à parcourir un jour les écrivains plus habiles que nous, qui consacreront leurs veilles à la recherche des origines et de la filiation de la langue française.

OLLIVIER (Jules),
Juge au tribunal civil de Valence.



[1] M. Champollion Figeac.

Portraits politiques.

BAILLY[1].

I.

Presque toujours la vie des savans s'écoule et se termine sans grande catastrophe. Le cours en est aussi limpide que bienfaisant; c'est ainsi que Fontenelle, leur ingénieux Plutarque, se plaît à la décrire. Souvent il nous fait jouir de leur simplicité naïve et de leur bienveillance attachante; il oppose l'une à la grandeur de leurs découvertes, et l'autre aux discordes de leur siècle.

Tel fut le caractère de Bailly, mais telle ne fut point jusqu'à la fin sa destinée. Arraché à ses paisibles goûts par l'amour même de ses concitoyens, il vécut, pendant près de deux années de la plus périlleuse magistrature, martyr du bien public, et mourut martyr de la loi. Ceux de l'Église chrétienne furent souvent livrés à des

[1] Cet éloge a été lu à la séance générale de l'Institut de France, le 3 mai 1836.

bêtes féroces. Le sort de Bailly fut de rencontrer dans sa patrie, et parmi ceux que sa vigilance avait nourris, des tigres qui jouèrent long-temps avec leur proie. La main tremble quand il faut retracer un supplice auprès duquel la ciguë de Socrate semble presque une œuvre de miséricorde.

Membre distingué de trois académies, Bailly n'a point encore reçu de ses collègues le tribut funéraire. Les corps savans n'existaient plus dans ces temps de désordre ; mais un tel nom ne s'oublie pas ; il est un titre d'honneur pour les sciences et pour les lettres.

Je voudrais, en prononçant un faible éloge de Bailly, m'inspirer de toute la douceur, de toute la réserve, de toute la clémence de sa belle âme. Je viens le rendre d'abord à ses jours paisibles, à son cabinet, à son observatoire ; j'aimerais à le suivre à travers ces mondes lumineux dont il parcourt aujourd'hui les sphères avec plus d'assurance.

Mais je ne connais de l'astronomie que ses résultats principaux et n'ai aucun usage de ses procédés ; Bailly a été pour moi ce que serait pour un voyageur aventureux, jeté dans un magnifique et vaste empire, un des plus illustres habitans du pays, dont la complaisance égalerait le savoir, qui lui parlerait dans sa langue, et ménagerait habilement sa faible vue pour l'introduire dans des palais d'un éclat merveilleux.

Dès les premières années de Sylvain Bailly, tout se réunissait pour le détourner des études sérieuses. Tout l'appelait à une riante incurie dant la maison paternelle. Il était fils d'un peintre goûté du public et de madame de Pompadour, à l'époque où florissait Boucher, Vateau et leur école maniérée et souvent lascive. Cet artiste d'humeur joyeuse aimait à prendre sa part dans des vaudevilles,

des parodies qui mêlaient le bruit des grelots au mouvement philosophique du 18e siècle. Nommé garde des tableaux du roi, de tant de chefs-d'œuvre qui attendaient, dans des galeries poudreuses et dans des greniers, les jours de gloire que devait leur donner notre Muséum, il réunissait dans un appartement, au Louvre, les Panard, les Piron, les Collé, derniers nés de la gaîté française, et qui ne songeaient qu'à prolonger son empire chaque jour menacé par la philosophie. Content de son sort, il bornait l'ambition de ses vœux paternels à léguer à son fils ses pinceaux, sa marotte et le goût des succès et des plaisirs faciles. Aussi n'occupa-t-il les premières années de son fils que du dessin et d'une littérature légère. Sylvain Bailly acquit à peine dans cette première éducation quelque connaissance élémentaire du grec et du latin, et pourtant il devint un érudit, un digne membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Jugez de la ténacité de son travail et de la perspicacité de son esprit. C'était un élève du Portique, ou plutôt de l'Académie qui croissait au milieu de cette société épicurienne. Le caractère même de sa physionomie trahissait une vocation plus grave et plus élevée. Sa figure allongée, maigrie par le travail, se prêtait peu aux expressions de la joie; mais son regard montrait une bienveillance ingénieuse, et le miel attique, le miel de Fénelon découlait de ses lèvres. C'était cet adolescent qui, dans une réunion bachique, ressemblait au père de famille. Mais tandis que le garde des tableaux du roi s'occupait à parodier des tragédies, son fils s'essayait à chausser le cothurne. C'est le premier et presque toujours l'infructueux tribut que tout jeune homme ami des lettres paie à l'amour de la gloire. A l'âge de quinze ou seize ans, il était déjà riche de deux tragédies d'une régularité désespérante, car elle ne rachetait pas le défaut

d'émotions profondes. Tel fut le jugement qu'en porta le comédien Lanoue, auteur de la tragédie de *Mahomet II* et de la *Coquette corrigée*. Le jeune Bailly reçut de lui le triste arrêt qui lui interdisait la carrière dramatique. Après une telle disgrâce, plus d'un jeune homme de nos jours prendrait en haine les institutions sociales et surtout celles des comités de lecture, et se disposerait au suicide, pour peu qu'il y fût encouragé par un compagnon d'infortune. A cette époque, moins follement héroïque, on ne prenait point de ces partis extrêmes. Le jeune Bailly revint trouver son censeur, non comme un auteur irrité, non comme un solliciteur opiniâtre, mais comme une victime résignée. Cette docilité fut récompensée par ces mots consolans et prophétiques, que lui adressa le judicieux comédien : « J'ai bien réfléchi sur vos deux ouvrages; dans mille autres je trouve trop de jeunesse, et pas assez dans les vôtres. Tout m'annonce que vous devez être un littérateur élégant et profond, un savant distingué. » Puisque j'ai parlé de ces deux essais, il faut bien que je mentionne un rapprochement pénible ; dans l'une de ces tragédies (Clotaire), Bailly offrait le tableau d'un maire de Paris déchiré par un peuple cruel.

Averti de sa véritable vocation, il se retrouve dans son élément. Déjà il avait échangé les leçons de dessin contre des leçons de mathématiques, donnant les unes et recevant les autres. Bientôt il put appliquer son savoir nouveau à l'astronomie, qui devint sa passion dominante, mais non pas exclusive. Son bonheur lui fit rencontrer l'illustre abbé Lacaille, que dévorait cette même passion ; tout célébrait en Europe cet observateur puissant qui, par son voyage et un séjour de quatre ans au cap de Bonne-Espérance, et par des travaux d'une patience héroïque, avait enrichi les tables astronomiques de dix mille

étoiles de l'hémisphère austral, nombre supérieur à celui des étoiles jusqu'alors observées dans le nôtre. Bailly sentit redoubler son ardeur et son talent auprès d'un tel maître; et, par son Essai sur la théorie des satellites de Jupiter, il prit une place distinguée dans une science où déjà s'annonçaient Lagrange et Laplace. Il fut le concurrent du premier, et devint bientôt l'ami de son vainqueur; mais en même temps Bailly, fidèle aux lettres, disputait des palmes d'un autre genre à Thomas, à La Harpe, à Chamfort. Il n'arrivait guère qu'aux honneurs de l'accessit, et à ce que nous nommons aujourd'hui succès d'estime; mais cette estime allait toujours croissant. Il suppléait aux élans de l'éloquence par l'aménité et la justesse ingénieuse du style académique, mot que nous prononçons aujourd'hui avec une légère teinte de dédain; car tout notre intérêt, toute notre avidité se porte vers les succès oratoires. Il n'y a dans notre enceinte point de passions orageuses à réprimer ou à soulever comme à la tribune ou dans la chaire chrétienne; tout s'adresse à une société bienveillante, polie, fine, très éveillée sur le ridicule, prompte à faire la guerre à l'esprit emphatique. La perfection du style académique, et nous en possédons de précieux modèles, n'en est pas moins empreinte du beau idéal de l'urbanité et des plus nobles sentimens de la civilisation. Socrate et Platon en sont les inventeurs.

Bailly, dans plusieurs de ses éloges, surtout dans ceux de Descartes, de Leibnitz, de Clairaut, de Lacaille et de Cook, préludait au grand ouvrage qui déjà remplissait sa pensée, à l'histoire de l'astronomie chez les anciens et les modernes. Heureux le talent que des succès variés et des impulsions diverses n'empêchent pas de concentrer ses forces sur une de ces longues œuvres de la patience humaine, qui portent un défi aux injures du temps! Heureux qui se dévoue à

d'immenses recherches, se fie aux difficultés, même pour stimuler son ardeur; qui, dirigé vers l'avenir, n'entend plus presque aucun bruit contemporain, fait un pacte avec le temps, ose lui demander vingt ou trente années pour un même travail, pour une même pensée, et qui, pour le désarmer, se promet d'être sobre, d'échapper aux passions dévorantes, de remplir son âme de douces et pures affections, enfin d'être fidèle à tous ses devoirs d'homme et de citoyen; car il faut que la conscience ait de la paix et même de l'orgueil pour bien apprécier la gloire, s'endurcir à ses travaux et se consoler même de ses éclipses! Tel fut le serment de Bailly, telle fut sa vie.

J'ai besoin de me recueillir sur ces heureuses années du sage; je voudrais en arrêter le cours. Un bon ménage fut le charme journalier de son toit et la protection de son cabinet. Une femme jeune et belle lui voua et reçut de lui le plus tendre et le plus fidèle amour. Quand le ridicule voulut s'attacher à Bailly dans des jours de trouble et de désordre, savez-vous ce qu'il imagina? ce fut de railler la simplicité et la pureté des mœurs qui régnaient dans ce ménage, aussi bourgeois que celui de Corneille et de Racine.

Il fallut la sérénité d'un beau ciel pour dresser les premières tables astronomiques; il fallut à Bailly la sérénité d'une belle âme et le calme apparent de son siècle pour écrire une histoire qui demandait de si vastes et de si pénibles recherches : il se proposait tout autre chose que de suivre le séduisant exemple de Fontenelle qui, pour populariser l'astronomie et la rendre accessible aux dames, avait fait de la sévère Uranie une Muse coquette et féconde en jolis madrigaux; il voulait écrire pour les savans, sans exclure les profanes. Buffon, par l'autorité de son génie et le charme d'un style magnifique, sans orne-

mens superflus, opéra le premier cette union des sciences et des lettres. Ce même Buffon, dans sa *Théorie de la terre*, s'était livré à toute l'audace des hypothèses, et avait en quelque sorte disposé de la création suivant le bon plaisir de son génie. L'Église se fâcha, puis se contenta d'un faible désaveu qui fut depuis éloquemment rétracté dans les *Époques de la nature*. Bailly, dans son *Histoire de l'astronomie*, développa savamment et avec esprit une hypothèse qui n'était nullement de nature à inquiéter l'Église, mais qui étonnait fort et scandalisait le monde savant, le monde philosophique : c'était la supposition d'un peuple antédiluvien, d'un peuple placé vers le 49° de latitude nord-est, possesseur d'observations astronomiques, qui, seul, avait pu constater la fameuse période astronomique de 600 ans, et auteur de plusieurs autres découvertes dont les Indiens, les Chaldéens, les Égyptiens et les Chinois n'auraient été que les dépositaires peu soigneux et peu intelligens. Voltaire souffrait peu que l'on remontât au déluge et encore moins à des temps antérieurs ; déjà l'on criait au ridicule. Bailly n'imagina rien de mieux que de s'adresser au patriarche de la philosophie, alors âgé plutôt que chargé de quatre-vingt-deux ans. Pour l'aborder dans un commerce épistolaire, il fit provision d'encens, et, quelque admirateur que nous soyons de Voltaire, la dose peut nous paraître excessive. Cette correspondance fut d'un vif attrait pour le public. Voltaire, qui dans ses lettres portait le charme de ses poésies fugitives et les embellissait d'aperçus fins, rapides, lumineux, défendit la cause des prêtres de l'Inde, créateurs de la philosophie hellénique par l'entremise de Pythagore. Bailly plaida pour son peuple antédiluvien dans un style plein de grâces et avec une rare puissance d'érudition et de critique.

L'histoire de l'astronomie moderne éleva bien plus haut sa réputation : c'est un beau monument de la reconnaissance. Bailly semblait avoir voué un culte particulier à cette vertu. C'est lui qui a dit que le *premier autel fut dressé par la reconnaissance*; pensée qu'il est beau de substituer au sombre axiome du libertin Pétrone : « La crainte a fait les dieux. » Montucla, dans son *Histoire des mathématiques*, avait précédé Bailly; mais, plus strictement renfermé dans les limites et le langage de la science, il était loin d'y avoir porté la même chaleur et le même coloris.

C'est le pays des révolutions que l'histoire de l'astronomie : on y voit des rois détrônés, les uns après un siècle, et les autres après un règne de mille ou deux mille ans, et ici les vainqueurs sont légitimés par le génie. Bailly, loin d'insulter aux vaincus, les rétablit, non dans leur empire, mais dans leurs légitimes honneurs. Avec quelle complaisance et quels scrupules de justice ne retrace-t-il pas les travaux de cette école d'Alexandrie, illustrée par les travaux d'Euclide, d'Hipparque, de Ptolémée et d'Aristarque de Samos! comme il tient fidèlement compte de leurs découvertes, sans se jouer de leurs erreurs!

Les Romains eurent le sort, soit d'ignorer, soit de dédaigner les utiles travaux de l'école d'Alexandrie. Ils ne s'occupaient alors du ciel que pour y faire entrer ou pour en faire sortir des tyrans qui avaient fait leur honte et celle du genre humain. Après neuf ou dix siècles écoulés, ce furent les Arabes qui recueillirent, avec une noble libéralité, l'héritage astronomique d'Alexandrie. Ils l'enrichirent par des calculs et des observations dont Bailly fait remarquer la profondeur et la sagacité. L'Europe, qui gardait encore une croûte épaisse de barbarie, vint par degrés s'instruire à l'école des Maures d'Espagne ; mais si

elle reçut d'eux de précieuses lueurs de savoir, elle en reçut aussi le plus hideux genre de superstition : l'astrologie judiciaire.

Voici le moment où la science paraît dans sa grandeur et dans sa vérité. Le commencement de ce 16e siècle, si fécond en découvertes de tous genres, devait ouvrir cette révolution. Copernic a donné le plus éclatant démenti au témoignage des sens. Une vérité faiblement entrevue ou soupçonnée par deux ou trois philosophes de l'antiquité, et peut-être par quelques prêtres de l'Inde, est rapidement portée à sa démonstration. La terre est forcée d'abdiquer sa souveraineté sur le soleil et sur tous les astres qu'on lui donnait pour satellites. Qu'importe qu'elle retombe dans le plus humble rang, quand l'intelligence humaine a pu surprendre en quelque sorte le secret du Créateur! L'homme a vu ce que voient les anges. Il semble que les Copernic, les Galilée, les Kepler et les Newton remplissent successivement pour lui l'office des intelligences supérieures. Bailly leur sert en quelque sorte d'intermédiaire et d'interprète auprès de ceux qui ne peuvent gravir les hauteurs de la science. Quoiqu'il soit obligé de faire des pas immenses pour suivre les pas de géant du génie, sa marche est toujours facile autant que majestueuse; quelquefois il s'anime de l'enthousiasme qui a dû remplir l'âme des auteurs de ces grandes découvertes. Rien de plus éclatant et de plus pur que les couleurs de son style, quand il peint les transports du monde savant à l'aspect des nouveaux cieux et des astres découverts ou merveilleusement grossis par le télescope de Galilée, les différentes régions de la lune, les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, et Jupiter, dans sa gloire, entouré de ses quatre satellites, qui deviennent autant de guides pour le navigateur perdu dans l'immensité des mers! S'il est beau de voir dans l'his-

toire de l'astronomie moderne les cieux se peupler perpétuellement d'astres nouveaux, se reculer à d'immenses profondeurs, puis se rapprocher magiquement de nous par une vue artificielle; s'il est beau de voir les lois qui enchaînent, qui subordonnent ces astres, ces soleils, ces mondes, dans une hiérarchie sans fin, dans une gravitation éternelle; n'est-il pas plus satisfaisant pour l'orgueil humain de suivre dans cette même histoire ces savans qui se servent de précurseurs, de guides les uns aux autres, et qui se passent un flambeau dont la lumière va toujours redoublant d'éclat à mesure qu'il roule de mains en mains, de siècle en siècle! et ce flambeau s'allume dans tout ce que les chiffres, l'algèbre et le calcul différentiel ont de plus terne, de plus hérissé, de plus effrayant. Ce que l'un a deviné, l'autre l'affirme et le démontre; mais le chiffre s'illumine, et les cieux complaisans répondent aux équations de l'algèbre. L'optique, fille de l'astronomie, s'empare des rayons solaires, les brise, les recompose, les suit dans toutes leurs déviations, et chaque fois que l'astronomie lui demande un instrument nouveau et d'autres yeux que ceux qu'elle a reçus du Créateur, elle dit : Les voilà! et ne cesse plus d'en augmenter la puissance. L'horlogerie dispute à la boussole et à l'astronomie même, dont elle a reçu une seconde création, l'avantage de guider la marche des navigateurs jusque sous des cieux obscurcis par les frimas et par la tempête. Voyez comme les savans se tiennent la main pour construire l'échelle qui les guide dans la voûte céleste. On pouvait douter encore après Copernic; le doute cessa bientôt après Galilée, sinon dans le monde vulgaire, du moins dans le monde savant, malgré la condamnation de l'Église, malgré les fers du philosophe et le désaveu que sa conscience trahit au moment même où sa bouche le prononçait. Le *Sta*, *sol* de

Josué ne fut plus qu'une de ces figures dont les livres sacrés abondent ; car les prophètes et les juges n'avaient pas pour mission d'enseigner l'astronomie et la physique aux Hébreux. Les lois du monde, telles que Kepler les avait révélées, restaient encore enveloppées de nuages et de mystères pythagoriciens. Newton paraît, et les deux grandes lois de la mécanique céleste sont comprises, non certes en elles-mêmes, mais du moins dans leurs résultats prouvés invariables ; et l'homme ose prononcer ce grand mot : *Système du monde.*

Quelle brillante escorte de rivaux et surtout de disciples environne Newton. Huygens, Cassini, Bernouilli, Halley, et dans le 18e siècle, Euler, Clairaut, Picard, Lacaille, Lagrange et Laplace, en brillant de la grandeur de leurs devanciers, brillent aussi d'une grandeur, c'est-à-dire, d'un génie qui leur est propre. Voilà le difficile et magnifique tableau que Bailly traça d'une main ferme et habile : il serait ambitieux d'y voir une sorte d'épopée de la science. Toutefois, la conquête du ciel par l'astronomie vaut bien celle de Troie ou de Jérusalem ; un tel sujet offre un beau genre de progression et d'unité. Bailly tempère agréablement et sans faste tout ce qu'il y a de sévère ; il cherche plus la pureté que l'éclat des couleurs; il ne laisse pas la science nue, mais il ne la charge pas d'ornemens qui répugneraient à sa dignité. Nombre de savans, dont les travaux étaient presque oubliés du monde, lui doivent une résurrection.

Je dois exprimer ici un vœu qui ne peut manquer d'être bien accueilli par mon savant auditoire, c'est que ce grand ouvrage soit continué jusqu'à nos jours. Ce serait un difficile mais merveilleux tableau, que de montrer le système solaire récemment agrandi par des planètes qui avaient échappé au télescope imparfait de Galilée et de

Cassini; ces quatre comètes, devenues enfin fidèles au rendez-vous donné par la science, calculées avec autant d'audace que d'exactitude dans leurs perturbations, et qui donnent enfin l'espoir d'assujétir à l'observation un beaucoup plus grand nombre de ces astres si long-temps rebelles; les grandes et récentes découvertes de l'astronomie sidérales, ces étoiles, ces points si faiblement lumineux qui se dédoublent, se détriplent et nous montrent la loi de la gravitation régnant dans tout l'univers; merveilles si récemment dévoilées au télescope et au génie des deux Herschell, ainsi qu'au concours puissant et harmonieux de savans que mes yeux peuvent rencontrer dans cet auditoire, et qui m'interdisent de les nommer; merveilles qui ne terrassent point l'homme, puisque sa pensée exerce sa puissance et retrouve l'unité presque dans l'infini.

Peut-on douter qu'un monument de ce genre n'ait contribué à exciter cette ardeur de périlleuses recherches qui règne aujourd'hui dans l'empire des sciences? L'amour de la gloire vient se mêler à tout ce qu'une noble curiosité a d'irritant, et à la douce passion d'être utile aux hommes. Bailly avait retracé avec un vif intérêt les voyages des savans français qui, se dirigeant les uns vers l'équateur, les autres vers le cercle polaire, entreprirent de vérifier, et confirmèrent la théorie de Newton sur l'aplatissement des pôles. Et, depuis cette époque, autant l'Espagne, au 16e siècle, fourmillait d'aventuriers cupides et cruels qui venaient opprimer les timides Américains par les armes de la civilisation, par leur fanatisme et des crimes sans remords; autant l'Europe, mais surtout l'Angleterre et la France, fourmillent de jeunes héros, compagnons éclairés de savans et intrépides navigateurs qui, en portant à des peuples nouveaux les dons les plus précieux

de notre agriculture et de nos arts, nous rapporte, non un or stérile et barbarement arraché des mines, mais tout ce que les trois règnes offrent de plus riant, de plus magnifique et surtout de plus utile ; magnanimes conquérans qui ne coûtent au monde d'autres larmes que celles que l'on a quelquefois à répandre sur leur fin prématurée. D'autres, chevaliers errans de la science, aiment à tenter des entreprises solitaires, gravissent les premiers les cimes du Mont-Blanc, les pics des Cordillières, et les hauteurs, plus effrayantes encore, de l'Hymalaïa, ou, coiffés d'un turban, bravent sous le ciel africain les ardeurs du tropique, la férocité des cavaliers maures qui, plus que les lions et les tigres, sont les tyrans du désert. Chaque jour ajoute à l'héroïsme et au martyrologe des savans et de leurs jeunes adeptes ; mais soit qu'ils périssent en portant des secours dans des prisons, des hôpitaux, des villes infectées ; soit qu'ils tombent précipités du haut des airs dont leur courage et leur génie ont frayé la route aux mortels ; soit que, comme Jacquemont, ce jeune homme d'une si haute espérance, ils succombent seulement à l'excès de leurs fatigues, ils meurent dans des périls de leur choix et au champ d'honneur de la science. Ils saluent de leurs derniers regards la patrie absente, et n'ont pas un murmure à proférer contre leurs concitoyens.

Je ne doute pas, messieurs, que ces mots n'aient fait naître dans votre âme le rapprochement douloureux qui trouble la mienne. Nous allons passer à de tristes impressions. Mais il s'agit moins de plaindre que de vénérer le savant qui mourut au champ d'honneur des magistrats gardiens intrépides de la loi. Je vais dire, dans une seconde partie, comment Bailly fut conduit par degrés à ce martyre.

II.

Jusqu'alors tout était serein dans la vie de Bailly, les honneurs les plus purs venaient chercher l'historien de l'astronomie. Trois académies l'appelaient dans leur sein à titre de savant, d'homme de lettres et d'érudit, et l'opinion publique lui avait déféré d'avance cette triple couronne. Il était souvent l'élégant et judicieux interprète de ces compagnies. C'est ainsi qu'il se chargea du rôle courageux de combattre les folies de l'espérance allumées par la nouvelle théorie du magnétisme animal. Son mémoire, appuyé sur les données positives de la science, renversa ces mystérieux baquets qui apparaissaient comme autant de fontaines de Jouvence, de sources inépuisables de santé ; il rompit ces chaînes sympathiques, où la volupté se glissait si facilement, qu'on pouvait lui en attribuer l'invention, et fit disparaître cette foule de médecins improvisés, infaillibles en raison même de leur ignorance, de médecins dormans, de somnambules prophètes, de nouveaux *voyans* auxquels il suffisait de fermer les yeux.

Mais combien d'illusions, combien d'espérances plus plausibles environnaient alors le trône du jeune et bienveillant successeur d'un roi qui, principal auteur des dangers de la monarchie, se consolait en pensant que la chute n'aurait lieu qu'après sa mort!

C'était un triomphe pour la philosophie, d'avoir vu ce règne ouvert par Turgot, Malesherbes, ces âmes aussi candides qu'élevées; l'un, véritable créateur de l'économie politique qui domine aujourd'hui dans l'Europe éclairée, et l'autre, que l'on pourrait appeler l'homme antique du 18e siècle. La philosophie, jusque-là si fougueuse, trouvait en eux des guides, des modérateurs. Ces deux amis s'étaient flattés de prévenir, par de sages et courageuses

réformes, une révolution qui apparaissait quelquefois au bord de l'horizon comme le point blanc redouté des navigateurs. Franklin venait de trouver le secret merveilleux de désarmer la foudre et de la faire ruisseler en filets inoffensifs sur la pointe qui l'appelle. C'était le secret que Turgot et Malesherbes voulaient appliquer au monde politique et moral. L'orgueil du privilége l'emporta sur l'esprit de réforme. Le comte de Maurepas, ce futile mentor d'un monarque austère, prêta l'oreille aux clameurs de l'intérêt personnel et de la vanité. Louis XVI, en éloignant ses deux ministres, ses deux appuis, trahit le secret d'une faiblesse qui devait lui être si fatale, et si fatale à son peuple. Cependant, dix années se passèrent encore dans un calme qui n'était pas sans gloire. La guerre d'Amérique et la paix qui suivit, avaient relevé l'orgueil national, si cruellement humilié par la guerre de Sept ans.

Necker, en reproduisant une partie des plans de Turgot, avait offert le phénomène d'un ministre populaire; mais le comte de Maurepas l'observait avec jalousie, et sut bientôt le renverser.

Le milieu du 18e siècle, le midi brûlant de sa littérature, avait été rempli par quatre hommes de génie. Sa dernière période, celle du moins qui précéda immédiatement la révolution, vit naître un nombre étonnant d'hommes d'un talent distingué. Il me semble qu'on pourrait figurer cette époque littéraire par l'une de ces constellations qui ne sont formées que d'étoiles de la seconde grandeur, et qui pourtant sont comptées au nombre des plus beaux ornemens du ciel. Les hommes d'esprit fourmillaient à la surface élégante et polie d'une nation dont il était dangereux de remuer le fond, tant la misère, l'ignorance et de vieux ressentimens, suites d'un système vicieux, y avaient déposé une vase profonde.

La philosophie, depuis la mort de Voltaire, s'était beaucoup ralentie dans ses hostilités contre la religion; mais il n'était plus un seul point de politique intérieure, extérieure, d'administration, de législation civile et criminelle, qui échappât à ses investigations réformatrices. Cet esprit de discussion s'enflamme par les prodigalités de la cour, par les intrigues qui s'y croisent, et les désordres nouveaux qui mettent à découvert les vieilles plaies de la monarchie, et surtout par l'inconstance d'un gouvernement qui, en changeant de ministres, passe tour à tour d'un système au système le plus opposé, avec la même légèreté que l'on passe d'une mode à une autre, d'une mode empruntée des Grecs à une mode du moyen-âge. Le mal était grand, les remèdes sont encore plus funestes. Assemblée des notables de Calonne, cour plénière de Brienne, ligue des privilégiés et des parlemens contre les plans de l'une et de l'autre, convocation d'états généraux, lutte excitée avant leur ouverture entre le tiers état, qui n'a cessé de grandir, et deux ordres qui n'ont cessé de décroître, et voudraient se croire encore aux jours de leur puissance; écrits ardens, théories tranchantes, orgueil d'une résistance aveugle et désordonnée : voilà les signes précurseurs de la plus grande révolution qui ait ensanglanté et réformé la société humaine, depuis l'établissement du christianisme sur le trône des Césars.

Bailly était resté étranger au mouvement de cette politique chaque jour plus passionnée. D'où vient que les plus grands honneurs de nos nouveaux comices et de notre première assemblée nationale, viennent chercher et en quelque sorte accabler un homme qui ne semblait occupé que du mouvement des corps célestes? Était-ce un judicieux hommage rendu aux lettres et aux sciences? Mais Bernardin de Saint-Pierre qui, disciple de Jean-Jacques

Rousseau et précurseur de Châteaubriand, semblait destiné à faire la transition du 18e au 19e siècle; mais l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, qui venait de nous transporter dans Athènes au moment où nous rêvions le plus de liberté et même de démocratie; Mais Ducis, Delille, Marmontel, La Harpe, Vicq d'Azir, Chamfort et Rhulière; mais, parmi les savans, Lagrange, Laplace et Lavoisier, n'obtinrent point le dangereux honneur de figurer dans les rangs de l'Assemblée constituante, et de représenter les lumières dont leur siècle était si enorgueilli, et dont ils avaient augmenté l'éclat. Un beau travail, une belle action, venaient de fixer particulièrement les yeux sur Bailly: c'était un mémoire sur l'état des hôpitaux deParis, écrit avec un grand courage, puisqu'il avait fallu dévoiler la plus honteuse plaie de notre état social, de notre vieille monarchie, et les longues erreurs d'une charité aussi imprévoyante que prodigue; puisque enfin il a fallu montrer non seulement trois malades, comme on l'a dit, mais cinq et même quelquefois jusqu'à sept sur un même lit, s'infectant de leurs plaies, de leur haleine, et se volant tour à tour le sommeil par des cris déchirans. Tous les cœurs furent émus par la sincérité de Bailly, et répondirent à l'éloquent appel qu'il portait à la pitié. De concert avec la charité, la philantropie ouvrit ses trésors. Les souscriptions pour construire douze hôpitaux à la place d'un gouffre pestilentiel, furent d'une abondance telle qu'on n'en avait jamais vu. Que devint cet or?... Taisons-nous; mais enfin la plus grande partie du mal a été réparée de nos jours.

Le pauvre et le riche couvraient également Bailly de bénédictions, l'un pour avoir soulagé ses maux, et l'autre pour lui avoir procuré un plaisir devant lequel les jouissances du luxe ne sont rien. Voilà le secret d'une popularité dont le parfum était si pur, et qui pourtant devait

finir comme presque toutes les popularités, et plus cruellement qu'aucune autre. Il est nommé premier député de Paris, et bientôt président de cette même chambre du tiers-état qui, sous lui, devint assemblée nationale. La dignité et l'aménité de ses paroles avaient contribué à préparer la victoire, et ce fut lui qui la consomma en prononçant le premier, dans un jeu de paume, ce serment sous lequel tremblent encore depuis près d'un demi-siècle les gouvernemens absolus ; mais l'enfantement du système représentatif, en France, devait être bien plus long et bien plus douloureux que ne l'avaient pensé l'audace présomptueuse du 18e siècle et l'inexpérience des législateurs. La révolution du 14 juillet éclate. Bailly est nommé maire de Paris, bien moins pour assurer une irrévocable victoire que pour la contenir. On a vu la conquête de la Bastille souillée par des scènes sanglantes, qui font craindre de voir un âge de barbarie luttant contre un siècle de lumières. La tâche du maire de Paris eût été impossible s'il n'eût été secondé par La Fayette, commandant de la garde nationale. Ces deux popularités, ces deux âmes fraternelles se vouent à la défense de tous les Français menacés par la fureur du peuple. Si deux victimes, Berthier et Foulon, n'ont pu être sauvées, si leur mort impunie et barbare est un sinistre avertissement pour l'humanité, peu de jours se passent sans que La Fayette et Bailly aient droit à des couronnes civiques. Paris était alors un forum toujours assemblé, toujours en tumulte, ardemment épris de l'amour d'une liberté mal comprise, mais qu'agitaient aussi la vengeance et la faim conseillère de crimes. L'été désastreux de l'année précédente, signalé par un orage qui, dans un tiers du royaume, avait presque détruit tous les genres de récolte, suivi de l'un des hivers les plus rigoureux du siècle ; enfin, le ralentissement du travail,

opéré, d'un côté, par les préoccupations politiques des classes ouvrières, et de l'autre, par des réformes qui, frappant les grandes fortunes et souvent même les médiocres, opprimant d'un même coup le luxe et l'industrie, enlevaient avec le superflu des riches le nécessaire du pauvre; tout irritait la fureur du peuple, qui entendait proclamer sa souveraineté sous les haillons de l'indigence. Tel fut du moins l'un des mobiles des journées exécrables des 5 et 6 octobre. Si de tels désordres et de telles fureurs se calmèrent ou purent être réprimés dans Paris, pendant près de deux années, on le dut sans doute à la majesté de l'assemblée constituante; mais on le dut plus directement encore au dévouement quotidien de La Fayette et de Bailly.

La tâche du dernier fut la plus difficile. Il faut nourrir Paris, quand partout l'ignorance du peuple arrête des convois, poursuit de prétendus accapareurs, frappe des boulangers. Oh! que les longues nuits où Bailly se consume dans ces soins vigilans, sont différentes de celles où, à la clarté d'un ciel serein, il observait les mouvemens harmonieux des corps célestes! Lui qui, à travers tous les siècles connus de l'histoire, et même au-delà, a suivi la marche paisible des sciences; lui que la philosophie de son temps, et bien plus encore celle des temps antiques, ont nourri de si douces impressions, de si ravissantes espérances; quelle étude nouvelle il lui faut faire des préjugés opiniâtres, des passions furieuses, des intrigues malfaisantes, des complots odieux! Le jour se lève, et les dangers de tous les momens viennent remplacer les dévorantes sollicitudes de la nuit. Tantôt c'est un proscrit qu'il faut ceindre de son écharpe protectrice; tantôt c'est le roi, c'est la reine qu'il faut mettre à couvert de l'outrage qui les poursuit dans leur palais, en attendant que le canon les y assiége et les en chasse.

L'esprit de mesure accompagne chacun des actes du maire de Paris; dans toutes ses paroles règne une aménité platonicienne qui montre le calme du sage au milieu de la tempête. Il va, pour quelques jours, recueillir le prix de ses soins. L'anniversaire du 14 juillet approche; il imagine le plan d'une fête universelle, d'une fédération des gardes nationaux du royaume, qui doit répondre aux sourdes menaces de l'absolutisme conjuré. Fête immortelle, oasis de bonheur accordée par le ciel à une génération destinée à tant de traverses, à tant de supplices! La fête fut déli· cieusement anticipée par les travaux du Champ de Mars. Il est de magnifiques monumens de l'antiquité qui ne rappellent que les tortures de quelques millions d'esclaves. Puissent durer les humbles tertres du Champ de Mars! ils ne rappellent que les douces effusions d'un peuple aimable et libre, et les cent mille brouettes traînées avec une égale ardeur par des magistrats, des députés, par quelques héritiers des titres féodaux, par des femmes délicates qui venaient prendre humblement des leçons de maçonnerie d'hommes plus habitués à ces travaux. Je vois encore au jour de la fête ces innombrables farandoles de gardes nationaux qui répondent par des danses et des chansons à des torrens de pluie. J'entends encore ces canons joyeux qui dissipent la tempête. Le premier rayon de soleil a lui sur le front de l'infortuné Louis XVI; il devient l'objet des plus vives, des plus touchantes acclamations, et s'étonne de verser des pleurs d'allégresse.

La Fayette et Bailly, dont l'aspect excite le même transport, jouissent dans leur cœur de la pensée d'avoir opéré la réconciliation définitive du peuple avec le roi. Vain présage! un triomphe en révolution est un signe de mort.

Cependant l'assemblée constituante croît en sagesse et

en grandeur. L'expérience qui lui manquait lui est arrivée à la lueur des éclairs. L'éloquent tribun de la révolution ne tonne plus que contre l'esprit factieux. Il faut son bras d'Hercule pour être le modérateur de ce char emporté. Ce bras nous manque ; Mirabeau meurt, et sur sa tombe, signalée par le plus beau des triomphes funèbres, chacun de nous crut lire le terrible arrêt de Bossuet : *Marche, marche encore, marche d'abîmes en abîmes*. Un schisme éclatant est venu clore le siècle philosophique. Louis est troublé dans sa foi. Chez lui le catholique résiste quand le monarque est porté à céder comme par habitude. Un nuage d'intrigues plane sur la cour. Tous les conseils sont admis, ceux de l'orgueil indigné comme ceux de la peur.

Les défiances et les ressentimens du peuple renaissent et redoublent. Il ne prend foi que dans les écrivains dont la fureur va jusqu'à l'atrocité.

La Fayette et Bailly n'ont plus, pour combattre le désordre, qu'un faible reste de popularité, qui chaque jour décroît sous la violence des outrages. Une fuite fatale, méditée par le roi, est tentée, et ce sont La Fayette et Bailly qu'on ose accuser d'en être les complices. Louis et sa famille sont arrêtés dans un imprudent et funeste voyage. C'est alors que l'assemblée constituante se montre dans toute la majesté du plus beau soleil couchant. Elle a voulu conserver à Louis un trône qui ne peut être démoli, et surtout ensanglanté, sans amener les plus horribles catastrophes. Les hommes de paix applaudissent ; les hommes de désordre, trop fortifiés par les hommes à système, s'irritent et conspirent à ciel découvert. Oh ! sous quels tristes auspices La Fayette et Bailly revoient ce Champ de Mars, si récemment décoré par leurs soins, et théâtre d'une si pure allégresse ! Une pétition, destinée à renverser toute l'œuvre de l'assemblée constituante, s'y

rédige au milieu des plus terribles clameurs. Pendant ce travail, et comme pour en charmer l'ennui, deux invalides sont massacrés sur l'autel de la patrie qu'ils ont défendue de leur sang. Fallait-il laisser un libre cours à ces homicides, toujours suivis d'accessoires empruntés à la barbarie des despotes de l'Orient? Fallait-il baisser la tête devant une souveraineté si horriblement comprise? Bailly proclame la loi martiale; La Fayette et les gardes nationaux sont obligés de l'exécuter : après une triple et inutile sommation, le sang coule. Les factieux se dispersent; tout rentre dans une paix apparente. L'assemblée nationale, saisie du vertige d'un désintéressement patriotique, croit ou veut croire que cette paix sera durable; elle se hâte d'abdiquer et défend qu'aucun de ses membres soit réélu; elle paraît ainsi déserter sa victoire. La Fayette et Bailly suivent cet exemple. Fallait-il que dans un temps où le crime et l'anarchie se tenaient prêts à nous dévorer, nous fussions aussi victimes des vertus!

Je franchis un intervalle de deux ans, et je trouve un trône écroulé, Paris souillé d'une Saint-Barthélemy révolutionnaire; un roi, un saint, qui monte à l'échafaud; l'héroïsme et la victoire sur nos frontières et faisant déjà flotter nos étendards sur des provinces conquises; puis une invasion plus puissante succédant à une invasion terrassée et menaçant Paris du haut de Valenciennes; la discorde régnant dans nos murs; la convention nationale décimée par ses propres mains, et livrant au terrible *hors la loi* tout ce qu'elle offre de plus illustre, de plus généreux. J'entends prononcer avec une rage toujours nouvelle, les noms de La Fayette et de Bailly. La Fayette cependant s'est soustrait à ces fureurs pour rencontrer d'autres haines. En sortant d'un effort pour délivrer l'auguste captif du 10 août, il a reçu pendant cinq ans l'hos-

pitalité de l'étranger dans des prisons telles que Silvio Pellico nous les a décrites. Mais Bailly, que deviendra-t-il? il a consenti à se cacher, mais non à fuir. « J'ai manié des deniers publics, disait-il; un comptable ne peut quitter sa patrie. » Voici comment ces comptes furent rendus : deux ans après la mort du tout-puissant maire de Paris, sa veuve vivait des secours d'un bureau de bienfaisance.

Les traits de Bailly, fort caractérisés, étaient connus de toute la France par d'innombrables gravures qui les avaient reproduits dans les jours de sa popularité. Quel danger pour le proscrit! Mais ce n'était pas là sa plus grande sollicitude; il craignait de compromettre des amis, des hôtes courageux, de les livrer à la mort. Telles étaient les lois du temps, lois si glorieusement bravées par cent mille hommes et par un plus grand nombre de femmes qui s'exposaient au supplice pour sauver un parent, un ami, et peut-être un inconnu. Une hospitalité de ce genre ne vaut-elle pas l'hospitalité si vantée des anciens peuples? Bailly ne prenait que d'insuffisantes précautions : « Témoin de tant d'horreurs, écrivait-il à l'illustre Laplace, puis-je tenir à la vie. » Cependant cet ami lui a fait espérer qu'il pourrait trouver quelque tranquillité à Melun. Bailly s'y rend. A peine arrivé, il est reconnu dans la rue, par un soldat de cette armée révolutionnaire qui a si longtemps joué parmi nous le rôle d'une armée de Genseric. Aussitôt tous ces barbares se précipitent sur lui et le conduisent en prison, au milieu des imprécations et des plus sanglans outrages. Bailly entre dans les prisons de Paris déjà si encombrées par la loi des suspects; lui dont la mort est si certaine, lui qui annonce sans pâlir que pour lui on changera le supplice, il devient le consolateur de ses compagnons d'infortune; mais lui-même a deux con-

solateurs qui ne le quittent pas : le Phédon de Platon et l'Imitation de Jésus-Christ.

Déjà il est mandé au tribunal révolutionnaire. Cette fois ce n'est pas encore comme accusé, mais comme témoin. On voudrait qu'il déposât contre la reine, on voudrait souiller en lui la victime avant de la frapper. « Connaissez-vous l'accusée? » lui dit le président. Bailly s'incline, et d'un accent qui montre sa douleur et son respect ; « Oui, dit-il, j'ai l'honneur de connaître madame. » Ai-je besoin d'ajouter qu'on n'obtient pas de lui un seul mot qui réponde à une barbare et lâche espérance, et qu'il déclare fausses et calomnieuses toutes les accusations dirigées contre la reine.

Mais son heure est venue, son acte d'accusation est dressé. Il comparaît, et ses juges semblent d'abord chancelans, interdits à l'aspect de cet homme vénéré qui prononça le premier le serment du Jeu de Paume. Il revient d'une première séance sans avoir été condamné, mais Robespierre et son peuple souffriraient-ils qu'une telle victime leur échappât? Ce retard inaccoutumé ne fait nulle illusion à Bailly; c'est ce qu'il témoigne en rentrant dans sa prison, et faisant allusion à un jeu qui a maintes fois, dans le jeune âge, excité notre gaîté : « *Le petit bonhomme vit encore*, dit-il, mais il n'a plus que le souffle » Le lendemain son arrêt est porté....

Avez-vous pensé, messieurs, que je reculerais devant l'horreur de retracer le supplice, la passion de Bailly? Non; il n'appartient pas à des hommes qui cèdent aux stupides fureurs, aux joies féroces des tribus sauvages, d'avilir leur nation et leur siècle; il appartient au sage d'élever à la fois sa nation, son siècle et l'humanité. Achevons : les souffrances du juste sont un des gages de l'immortalité de l'âme.

Le tribunal révolutionnaire, par un raffinement de barbarie, avait voulu que l'exécution eût lieu au Champ de Mars, et que le drapeau rouge, signal de la loi martiale, fût brûlé devant lui; enfin, il avait ordonné ou permis que Bailly, malgré son grand âge, fût conduit à pied au supplice, afin de le livrer pendant le long trajet aux imprécations, aux outrages, aux coups de la multitude; et cette exécrable intention est remplie et même surpassée : tout se passe comme chez les Illinois quand ils tiennent un prisonnier. Mais ce n'est point assez; la rage des bourreaux n'est point assouvie : on brûle devant lui le drapeau rouge, et l'on en fait voler sur sa figure les mèches enflammées. Il pousse un cri de douleur auquel répondent mille cris de joie. Puis on s'écrie que le Champ de Mars serait souillé par un tel sang : on imagine de construire un nouvel échafaud sur un tas de boue. Les apprêts en durent trois heures. Cependant il tombe sur le vieillard une pluie glaciale. « *Tu trembles, Bailly*, » lui dit un des mille exécuteurs; « *Mon ami, c'est de froid*, » lui répond le sage. Ainsi les cruautés les plus raffinées ne peuvent rien sur l'âme du juste; elle reste inébranlable au milieu des douleurs physiques. Il se trouvait presque en face d'une maison qu'il avait occupée pendant toute sa vie privée, et qui lui rappelait soixante ans de bonheur, d'utiles et glorieux travaux; il y portait souvent ses regards : on eût dit que dans un tel moment il jouissait encore de si purs souvenirs! Enfin va partir le coup de miséricorde. Bailly marche d'un pas ferme et la tête radieuse vers le but si long-temps reculé de ses espérances, vers l'échafaud. C'est ainsi qu'il est arrivé au suprême rendez-vous que se donnent les sages, les opprimés et les martyrs. Il y sera le précurseur de Malesherbes, ce modeste héros de l'amitié et de la fidélité, de Malesherbes

égorgé au milieu de l'hécatombe de sa famille. Bientôt, dans le cortége des émules et des compagnons de ses travaux, il reconnaîtra Lavoisier, le Newton de la chimie. Tant d'illustres orateurs, tant de femmes sublimes, tout va-t-il tomber sous la faux révolutionnaire? En est-ce donc fait de l'élite de cette génération ?

On peut dire du 18e siècle : Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé le bonheur des hommes, le soulagement de leurs maux, parce que nul autre n'y a travaillé avec plus d'ardeur et de désintéressement, parce qu'il s'est précipité dans le gouffre pour rendre sa postérité libre, humaine et glorieuse. Ah! soyons au moins une postérité reconnaissante, afin qu'un peu de reconnaissance s'attache un jour à nos travaux.

Cultivons, ou plutôt cultivez, messieurs (car ici la voix d'un vieillard ne s'adresse qu'à la génération qui le suit), cultivez dans votre force, et surtout dans votre sagesse, l'héritage que vos pères ont agrandi avec tant de zèle, et quelquefois avec tant d'imprudence, l'héritage teint de leur sang ; et que deux noms vous soient chers à jamais, comme vous traçant la ligne de vos devoirs les plus élevés, ceux de Malesherbes et de Bailly.

LACRETELLE,
de l'Académie française.



Histoire.

LA CROISADE

DE CHARLES-QUINT.

—

L'année 1541 fut signalée par un événement mémorable; Charles-Quint, ce puissant empereur, plus fameux encore par la profondeur de sa politique que par ses talens militaires, conçut le projet de soumettre Alger, nid de pirates qui désolaient la chrétienté. La formidable armée navale qu'il réunit pour cette gigantesque entreprise, se composait de troupes d'élites guidées par les plus vaillans capitaines : Charles-Quint la commandait en personne. Tout présageait succès et gloire.

L'armée, parvenue devant Alger, est d'abord accueillie par une horrible tempête, et forcée de lutter pendant deux grands jours contre la furie des vents. Le troisième, la mer s'étant un peu calmée, les troupes commencent à débarquer en bon ordre, à l'est de la ville. Le célèbre Doria, marin de vieille expérience, amiral de la flotte, fait avancer soixante galères pour conduire les soldats à terre; mais

avec fort peu de munitions, sans vivres, sans bagages, de peur d'embarras. Cette descente s'exécute heureusement; et la cavalerie arabe qui s'était portée sur ce point pour s'opposer au débarquement, vivement repoussée par les impériaux, se sauve avec effroi dans les montagnes voisines.

Cependant quoique la côte fut ainsi balayée, les soldats ne purent gagner terre sans traverser des marais ayant de l'eau jusqu'au genou. Animés par l'exemple du chevalier Seiling, grand bailli d'Allemagne, leur chef, ces braves franchirent cet obstacle avec tant de courage et d'adresse, que l'empereur, qui les observait, se mit à leur crier : « Courage, courage, chers compagnons, vous aurez les premiers la gloire de notre conquête et notre première récompense. »

Charles-Quint ne fut pas plutôt débarqué lui-même, qu'il monta à cheval avec les principaux seigneurs de sa suite, ayant à sa gauche D. Ferrante Gonzague qui remplissait les fonctions de son lieutenant-général.

Pour prévenir toutes rivalités, il distribua l'armée, par nation, en trois corps : — le premier, composé d'Italiens, auxquels l'empereur adjoignit les chevaliers et soldats de Naples commandés par le grand bailli ; en tout dix mille fantassins; — le second, du même effectif, formé d'Espagnols, tous vieux soldats tirés, la plupart, des troupes de Naples, de Milan, de Sicile; —Le troisième, de sept mille Allemands, auxquels se réunirent quatre mille Bourguignons, volontaires et autres gens à la suite de la cour. A peine débarqués, les cavaliers se plaçaient en selle. Chacun de ces corps avait trois pièces de campagne pour tenir en respect les Arabes dont les courses les incommodaient beaucoup.

Avant la tombée du jour, il y eut donc vingt-cinq

mille hommes débarqués déjà, mais obligés furent-ils de passer la nuit sous les armes : car les Arabes les inquiétaient de toutes parts, et ils étaient supérieurs en nombre. Plusieurs fois le vigilant Gonzague chargea l'ennemi avec succès à la tête d'une compagnie d'arquebusiers.

Le lendemain, dès l'aurore, on se mit à débarquer le reste de l'armée; puis les vivres, puis l'artillerie, les munitions. Les Espagnols formaient l'avant-garde, les Italiens le centre où se trouvait l'empereur, sa cour et la plupart des gentilshommes volontaires; enfin les Allemands composaient l'arrière-garde. Il s'était présenté, pour cette expédition, un si grand nombre de chevaliers de Malte, que l'on dût en faire un choix sévère. Un conseil, nommé par le Grand-Maître, en élut cent parmi les plus braves : tous avaient deux servans capables de porter les armes.

L'empereur plaça ces chevaliers à la gauche du corps de bataille faisant face à la cavalerie ennemie. —Laissons ici parler un des écrivains qui nous ont fourni les détails de cette croisade malheureuse :

« Ils étaient armés les uns de cuirasses, les autres de corselets, d'autres de bons casques et de piques : ils portaient de belles manches à franges d'or et de soie, avec des aiguillettes ferrées proprement. Ils étaient tous habillés d'une même manière, de satin, de damas, ou de velours cramoisi, avec la croix blanche de l'ordre sur l'habit qui faisait un effet fort agréable : ainsi vêtus et rangés en bon ordre au front de la bataille, et en vue des ennemis, ils faisaient briller leur croix, et paraître un certain air de majesté qui jetait la terreur dans le cœur des barbares, autant qu'il encourageait les chrétiens. »

L'artillerie des Arabes ne causait qu'un médiocre dommage. L'avant-garde espagnole se porta vers la montagne où s'étaient postés les Turcs et les Maures sortis de la ville;

mais ceux-ci, de crainte d'une attaque, rentrèrent dans Alger par ordre d'Assan Aga qui voulait réserver ses troupes pour la défense de la place.

Cependant l'armée impériale prit ses positions autour d'Alger. Des deux côtés, un fossé naturel, grand et profond, creusé par des torrens, la protégeait; de l'autre, la montagne, bien gardée, lui servait de rempart.

Les ingénieurs se firent fort d'emporter bientôt la place en la battant du côté de la mer; car les Turcs manquaient de gros canons, et les chrétiens en avaient d'assez bon calibre pour pratiquer de larges brèches aux murailles. Les Espagnols occupèrent la crête de la montagne adossée à la ville. Les Allemands furent postés sur des monticules vers le point centre des opérations, et près de la tente de l'empereur. Quant aux Italiens, parmi lesquels brillaient au premier rang les chevaliers de Malte, on les plaça du côté de la mer, derrière une élévation qui les garantissait des boulets de l'ennemi. Tout ce premier jour fut consacré à ce campement fort pénible; d'ailleurs, en effet, les Arabes, qui dominaient les Espagnols, leur tuaient du monde, et Alvaro de Sande dut les débusquer de leurs positions.

Le même jour, un espion vint d'Alger, il demanda avec instance à être conduit devant l'empereur: ce qui eut lieu; or, il lui donna l'avis de ne pas investir la ville, mais bien de l'attaquer uniquement du côté de la mer pour faciliter la fuite des Maures, ennemis secrets d'Assan Aga, et prêts à l'abandonner. Les interprètes soupçonnèrent bientôt cet homme de trahison; ainsi donc on l'appliqua à la torture, et le misérable ne tarda pas à avouer qu'il était envoyé par l'ennemi: sur ce, on le fit étrangler, et sa tête fut portée au bout d'une pique, en vue de la ville.

Vers minuit, l'armée n'ayant d'autre abri que le ciel,

il s'éleva un ouragan terrible ; soudain le ciel s'obscurcit ; on ne vit plus que le feu des éclairs ; une grêle énorme fondit sur l'armée pendant plus d'une demi-heure. On n'avait pas eu le temps de débarquer les tentes. Une pluie froide comme glace tomba toute la nuit : l'empereur lui-même en fut incommodé. Trois compagnies préposées à la garde d'un pont aboutissant à l'une des portes d'Alger, ne purent résister aux rigueurs de cette nuit affreuse ; presque tous les soldats tombèrent à terre raides et transis. Au point du jour, les Turcs et les Maures les ayant aperçus dans ce piteux état, firent une sortie, attaquèrent ces malheureux, et en massacrèrent un grand nombre : les plus téméraires osèrent même percer jusqu'aux flancs de la garde qui protégeait l'empereur. L'alarme se répand ; la résistance est difficile ; la pluie a éteint les mèches, mouillé les poudres, et couvert le sol d'un pied de boue. Camille et Augustin Spinola, tous deux colonels, voient la personne de Charles-Quint en danger, aussitôt ils rassemblent les troupes italiennes, et s'élancent à son secours.

Les chevaliers de Malte qui combattaient à pied, incorporés parmi les Italiens, coururent les premiers pour soutenir la résolution courageuse des deux Spinola. S'étant mêlés à la cavalerie ennemie, leurs enseignes en tête, ils tuèrent plusieurs Arabes. L'action d'un chevalier français, nommé Villegagnon, mérite d'être rapportée. Il voulait ouvrir le passage aux siens, avec cette impétuosité naturelle à sa nation. Un Turc, bien monté, court à lui, le blesse au bras gauche avec sa lance. Villegagnon riposte avec sa pique, et manque son coup, mais il ne perd pas courage ; et au moment où le Turc cherche à tourner son cheval pour le frapper de nouveau, il lui saute hardiment en croupe, le poignarde et le jette à bas.

Le vice-roi, don Ferrante Gonzague, ayant appris ce qui se passait, donne des éperons et court vers le grand bailli Schilling et le commandeur de Savignac, enseigne de la religion, et se met à leur crier : « A vous, à vous, « messieurs les chevaliers! Il ne s'agit plus d'attendre les « infidèles et de les battre ici; il faut les poursuivre, en-« trer dans Alger avec eux. »

Les chevaliers de répondre par cette acclamation : « Vive Dieu! vive Charles! vive la religion de Malte. » Et ivres d'ardeur, ils marchent gaîment, l'enseigne de la croix déployée vers la porte d'Alger, pêle-mêle avec les Turcs qu'ils mènent toujours battant. Aussitôt Gonzague dépêche le régiment de Colonna pour combattre sous les enseignes de Malte, afin que les ennemis ne puissent soupçonner le dessein des chrétiens. Le vice-roi avait résolu de soutenir l'action en personne avec le reste de l'armée; mais le rusé Assan Aga ayant reconnu de loin les chevaliers à leur costume, à leurs croix, fait lever le pont, fort peu en peine de sacrifier un grand nombre des siens. Or, au moment où la porte se fermait, les chevaliers arrivent : on dit même qu'ils la poussèrent avec leurs piques et leurs hallebardes. Un d'entre eux y planta son poignard; c'était le chevalier Ponce de Billinguer, sieur de Savignac, Français de nation.

Assan Aga s'étant aperçu que les chrétiens n'étaient pas nombreux, crut qu'il en aurait bon marché s'il attaquait vigoureusement leur arrière-garde : la pluie avait cessé; il put faire usage de l'artillerie qui garnissait les remparts, et inquiéter, vers le pont, la retraite des impériaux qui perdirent beaucoup de monde. Mais c'est peu encore : Assan arme ses soldats d'arbalètes de fer dont la pluie ne paralysait pas l'effet; il s'élance à cheval à leur tête, fond sur les chrétiens, et jette le désordre dans leurs rangs.

Cependant l'empereur est averti que les Italiens, composés de recrues, se laissaient tuer sans se défendre ; il fait avancer les Allemands. Ceux-ci, excités par la présence et les paroles de leur souverain, repoussent les Turcs à l'aide de leurs arquebuses dont ils commençaient à pouvoir se servir, et délivrent les chevaliers près d'être accablés. Le bailli Schilling crut même alors être plus heureux que dans sa première tentative et pouvoir pénétrer dans Alger ; mais Assan Aga eut encore le temps de faire fermer la porte. La perte des chrétiens fut, dans ce combat, bien plus forte que celle des Turcs : soixante-quinze chevaliers notamment périrent, et parmi eux le brave Ponce de Savignac.

Mais ces premiers revers n'étaient encore que le prélude de l'épouvantable fatalité qui devait s'attacher à la croisade de Charles-Quint, et la journée du 25 octobre 1544 fut des plus désastreuses. On eût dit que la terre, la mer, l'air et les vents avaient conspiré tout ensemble en faveur des Barbares. D'épaisses ténèbres enveloppent soudain les eaux, puis éclate une si furieuse tempête, que le vieux Doria avoua n'en avoir jamais éprouvé de semblable. Vous eussiez vu les vaisseaux élevés jusqu'aux nues, puis tout à coup abîmés au fond de la mer : les vagues fondaient sur les galères et les inondaient de la poupe à la proue ; et les matelots, engourdis, glacés d'effroi, périssaient immobiles.

Les officiers, croyant à l'impossibilité de résister plus long-temps à la fureur de la mer, prirent le parti désespéré de détacher les fers des forçats, de mettre toutes les voiles dehors et de pousser sur la côte. Cette résolution imprudente causa la perte d'un grand nombre de galères, qui périrent misérablement, brisées contre des écueils. Ce funeste exemple allait être suivi par la *Bâtarde de Malte*,

galère vieillie par vingt ans de voyages et de tempêtes, quand François d'Azevedo, qui la commandait, courut sur la poupe l'épée à la main, et cria : « Meure de cette épée quiconque parlera de couper les cables. La religion m'a donné le commandement de cette galère pour la conserver, non pour la détruire. Attendons notre salut de la miséricorde infinie de Dieu. »

Voilà comment d'Azevedo, grâce à sa fermeté, sauva son navire : il est vrai qu'il fallut constamment employer cinquante hommes à la pompe, pour ne point couler bas.

Charles-Quint, furieux de ce nouveau désastre, et pour empêcher les équipages des autres galères de tenter ce moyen trop aventureux de salut, laissa mettre en pièces les naufragés par la cavalerie arabe qui était accourue le long des côtes. Pas un de ces malheureux n'eût été sauvé, si l'empereur, qui suivait des yeux toute cette scène d'horreur, n'eût vu échouer, en ce moment, sur un banc de sable, la galère de Jeannetin Doria, neveu d'André, qu'il aimait comme son propre fils; ceux qui la montaient allaient être victimes des barbares. Aussitôt il envoya don Antonio d'Arragon, avec trois compagnies d'infanterie, pour voler à leur secours : l'officier arriva à temps.

Affreuse tempête! En cette seule journée, on compta plus de cent cinquante vaisseaux abîmés et détruits, plus de sept mille cinq cents hommes noyés ou massacrés sur la côte par la cavalerie des Maures. Les autres navires étaient à demi fracassés; toute l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, perdues. D'Alger à Crocellis, la plage n'était couverte que de cadavres et des débris de la flotte. La moitié de l'armée d'expédition avait ainsi déjà péri par la tempête ou par l'épée des Africains. Pendant ces trois jours, on avait consommé les vivres débarqués, sans

aucun espoir de nouveaux approvisionnemens : la mer avait tout englouti.

C'était encore un spectacle bien déplorable que celui des blessés, privés non seulement d'abri, mais gisant sur une terre humide et fangeuse : il y avait pour eux mille morts dans cette triste mort. Cinq chevaliers de Malte et plus de trente gentilshommes volontaires périrent ainsi. Une sorte de panique, celle d'être abandonnés peut-être à la barbarie des Infidèles, s'empara des blessés, puis gagna toute l'armée. Les plus gens de cœur eux-mêmes se livraient au désespoir. Seul, l'empereur déploya une véritable force d'âme; il allait partout, de l'un à l'autre, tantôt à cheval, le plus souvent à pied, prodiguant à tous des consolations.

Voici un trait qui peint l'âme de Charles-Quint : on avait mis à part certaines provisions pour la bouche de l'empereur; Charles apprend qu'il ne restait plus même un morceau de pain, hors ce qu'on lui avait réservé : « Quoi, misérable! dit-il à son maître d'hôtel, comment veux-tu que je mange et boive, alors que mes compagnons meurent de misère? » A l'instant il fait apporter et distribuer devant lui ces vivres à un grand nombre de blessés et de malades.

Le prince André Doria, intrépide durant toute la tempête, donna à son tour une grande preuve de noble dévouement à son maître. Plusieurs heures avant la tourmente, il l'avait prévue par l'apparition de l'étoile de saint Simon et de saint Jude, si redoutée des marins. Il eût pu se mettre, avec ses galères, à l'abri dans le port voisin de Bougie; mais il ne voulut jamais lever l'ancre et laisser l'empereur à la merci des Infidèles, qui n'auraient pas manqué de l'attaquer avec toutes leurs forces réunies, dès qu'ils l'auraient vu dans l'impossibilité de

s'embarquer. De dix-huit galères, douze appartenaient à Doria.

Vers le coucher du soleil, l'amiral voyant que les vents commençaient à s'apaiser, et que l'on pouvait mettre à la voile, songea aussitôt à faire part de ses intentions à l'empereur; mais les brisans étaient trop violens pour qu'une barque pût approcher des côtes. André Doria fit donc mettre à la nage un matelot intrépide, qu'on pourvut de morceaux de liége pour le soutenir sur l'eau et le garantir s'il donnait contre un écueil. Cet homme portait, suspendue à son col, la lettre suivante, bien enveloppée d'une toile cirée :

Lettre du prince Doria au très auguste et invincible empereur Charles-Quint, mon souverain seigneur et mon cher fils, par l'amour extrême que j'ai pour lui :

« Très glorieux empereur, même dans l'infortune, la volonté de Dieu, maîtresse des desseins et des sentimens des princes, a permis que V. M. I. n'ait pas suivi mon conseil au sujet de cette fatale entreprise, mais j'espère qu'elle permettra que vous le suiviez aujourd'hui dans le danger où nous nous trouvons. Mon cher empereur et fils, l'amour que j'ai pour vous m'oblige à vous faire savoir que si, avec toute la diligence possible et sans perdre un seul moment, vous ne prenez la résolution de vous retirer et de vous servir de l'unique moyen que je vous présente, Votre Majesté se met dans un danger inévitable de périr, et toute l'armée avec elle, ainsi que les débris de la flotte, qui ne subsiste que par miracle. Je vous supplie de considérer que ce peu de vaisseaux qui nous restent ont été tellement maltraités et brisés, qu'ils ne sauraient résister à la moindre tempête, et que nous sommes dans la saison

où il en arrive de si grandes et de si fréquentes, qu'elles se suivent l'une l'autre. Je prie Votre Majesté, pour laquelle j'ai un véritable amour, de s'en rapporter à ma longue expérience qui me fait connaître par l'état de l'air (conjecture qui ne fut que trop véritable), que le temps se prépare à former une tempête plus terrible que celle que nous avons soufferte; ainsi je supplie votre prudence tant vantée de ne pas s'obstiner à vouloir combattre contre la rigueur de l'hiver, la fureur de la mer, la rage des vents, et peut-être encore les décrets du ciel. Vons pouvez remettre cette entreprise à un temps plus favorable, et en attendant vous retirer en diligence par terre vers le cap de Matafous, où je vous irai rejoindre par mer. C'est là mon sentiment, je suis prêt pourtant à suivre tels ordres qu'il vous plaira me donner au péril de mille vies, étant votre très-humble serviteur.

« André Doria. »

Cette lettre combla l'empereur de joie. En la lisant, il réfléchit avec amertume à l'imprudente témérité qui lui avait fait repousser les conseils d'un homme aussi sage, et qu'il s'honorait d'appeler son père. Il renvoya donc le messager avec un présent de douze ducats, et le chargea d'un billet pour Doria, qu'il remerciait de ses bons avis, en l'assurant qu'il était prêt à les suivre.

Jamais le grand Charles-Quint, lors même qu'il voyait la France s'élancer contre lui, tout enflammée d'ardeur, sur les pas de son roi-chevalier, ne dut creuser davantage l'abîme des périls de la royauté. Avoir traîné après soi une armée florissante pour l'abandonner ensuite aux horreurs de la faim! Se voir vaincu, presque sans combat, par le ciel et la mer, ennemis imprévus qu'il n'avait certes pas fait entrer dans ses calculs!

C'était pitié que tant d'hommes criant la faim : l'empereur sacrifia la plupart des chevaux ; les soldats les eurent bientôt dépecés avec leurs poignards. Les débris de vaisseaux servirent à allumer de grands feux pour griller cette chair ; mais ces malheureux étaient si affamés, qu'ils mangeaient, à moitié crue, cette viande dégoûtante, avec l'avidité de bêtes féroces.

Après ce repas de sauvages, l'empereur ordonna à son lieutenant-général Gonzague de faire battre la retraite, et de lever le camp. L'armée devait reprendre le chemin par lequel elle était venue. S. M. I. voulut d'abord que les malades et les blessés fussent placés au centre du mouvement rétrograde. Ensuite, comme elle ne doutait pas que les Arabes attaquassent son arrière-garde, elle la fit composer des soldats les mieux armés de corselets, de cuirasses et de piques. Ce poste d'honneur fut réservé surtout aux chevaliers de Malte et aux soldats de la religion. Assan Aga, ne cessant de jeter sur eux sa cavalerie, les maltraita beaucoup, bien que les Chrétiens tuassent parfois les Arabes trop téméraires.

On marcha dans cet ordre pendant cinq milles, toujours vers l'est, le long des côtes de la mer, jusqu'à ce qu'on arrivât sur les bords d'un torrent nommé Alcaras, très enflé par les pluies continuelles et par la mer, dont les vagues poussées par les vents arrêtaient le cours des eaux. On fit sonder les gués, impossible de les passer soit à pied, soit à cheval. Il fallut donc former un camp sur le rivage : on lui donna la forme d'un triangle, défendu d'un côté par la mer, de l'autre par le torrent lui-même. Plusieurs soldats, assez hardis pour tenter le passage, furent entraînés et noyés.

Les arquebusiers, qui durent constamment se tenir sur leurs gardes, acquirent beaucoup de gloire dans cette re-

traite. Ce fut chose merveilleuse que les Arabes, quatre fois plus nombreux que les chrétiens, surtout en cavalerie, ne leur eussent pas fait plus de mal, ou pour mieux dire, ne les eussent pas entièrement accablés. Les ingénieurs passèrent la nuit à construire un pont avec les débris du naufrage. Le jour suivant, les Allemands et les Italiens traversèrent l'Alcaras : quant aux Espagnols, ils avaient trouvé un gué plus haut. Assan-Aga rappela ses Turcs, laissant aux Maures et aux Arabes le soin de poursuivre les Impériaux. Ce même jour, l'armée arriva au bord d'un torrent, qu'elle franchit sans beaucoup de peine. La nuit venue, on campa sur l'autre rive : le fleuve, laissé derrière, servait de retranchement naturel ; ce qui donna aux chrétiens quelque repos d'esprit et de corps, quoiqu'il fît grand froid. Le troisième jour, on parvint au cap Matafous. Ce cri unanime s'éleva aussitôt de la flotte : « Voilà nos frères ! Sauvés ! Sauvés ! » On s'était campé au bord de la mer, quand la nuit suivante on fut fort étonné d'entendre un grand bruit de chevaux. C'était la cavalerie arabe, qui revenait pour attaquer les chrétiens au moment de l'embarquement.

Doria n'eut pas plutôt touché la terre qu'il courut saluer son maître : il en reçut une accolade touchante, un baiser de frère. L'amiral avait eu soin de faire porter avec lui des vivres dont l'empereur et les siens avaient grand besoin, car ils n'avaient mangé depuis trois jours.

Bientôt l'embarquement commença et dura jusqu'au lendemain soir. Les Espagnols et les chevaliers de Malte soutinrent jusqu'à la fin les attaques des Arabes, et ce ne fut qu'après les avoir fait battre en retraite qu'ils songèrent à s'embarquer. A peine l'empereur fut-il à bord que, faute de place, il fit jeter tous les chevaux à la mer, en commençant par les siens.

Une heure après le coucher du soleil, il s'éleva des vents d'ouest et de nord-ouest qui effrayèrent les pilotes. Précisément la flotte était prête alors à doubler le cap Matafous, où les vaisseaux, en sûreté contre tous les vents excepté ces deux-là, sont couverts par des rochers très élevés en forme d'arc. L'empereur, ayant tenu conseil avec Doria, commanda de mettre à la voile, après avoir fait faire par son chapelain les prières d'usage. Mais, comme on commençait à voguer, un des plus grands navires alla donner contre un écueil et s'y brisa. L'équipage, composé de plus de quatre cents personnes, périt sans qu'on pût en sauver une seule. On voyait ces malheureux monter sur les hunes, sur quelques débris, et du haut des mâts on les entendait crier miséricorde. Peu s'en fallut que la galère de Malte, la *Catarinetta*, n'éprouvât le même sort. Un violent coup de mer rompit le timon de ce bâtiment; il allait donner contre terre, quand il fut sauvé par l'intrépidité de deux matelots, qui se jetèrent à la mer tout nus, attachés avec des cordes, quoiqu'il fît un froid horrible, et ajustèrent à grand'peine un timon de réserve avec leurs mains, au péril de leur vie. Les vents s'élevèrent ensuite au point de changer la marée en une tempête furieuse. Chacun se crut perdu et ne sut avoir recours qu'aux prières. On entendit Doria lui-même, intrépide dans les plus grands dangers, s'écrier : « Seigneur, je ne vous recommande que la seule vie de l'empereur, mon maître. » Tous les bâtimens furent endommagés; la plupart perdirent leurs voiles ou leurs mâtures.

Après tant et de si constans revers de fortune, l'empereur, avec les faibles débris de cette armée si formidable et si bien équipée lorsqu'elle s'était dirigée vers l'Afrique, arriva au port de Bougie, où déjà se trouvaient trois galères de Malte à demi brisées; il alla loger au château en attendant

que la mer fût tenable. Tandis qu'il y était, le roi de Cucco, petit souverain des montagnes de Mauritanie, lui envoya offrir un grand secours de munitions de guerre et de bouche, de l'argent et des troupes, s'il voulait retourner sur ses pas, et assiéger de rechef Alger. Charles, réfléchissant au peu de foi que méritent les Maures, qui, pour chasser les Turcs, promettaient plus qu'ils ne pouvaient tenir, sachant trop bien d'ailleurs que son armée n'était plus en état d'entreprendre une pareille expédition, renvoya ces ambassadeurs après un accueil flatteur. Il avait dès la veille congédié don Ferrant de Gonzague, vice-roi de Sicile, grand bailli d'Allemagne, qui commandait les galères de Malte.

Enfin la mer se calma, et par un bon vent l'empereur ordonna l'embarquement. C'était le 16 octobre. On mit à la voile pour se rendre à Carthagène ; le voyage fut heureux.

Charles-Quint ne s'arrêta qu'un jour à Carthagène dans son impatience d'aller retrouver ses filles à Orcagna. Il partit donc dès le lendemain, après avoir donné congé, avec les plus vives démonstrations d'attachement, au prince Doria, qui devait prendre le chemin de Madrid avec monseigneur le légat.

Telle fut la déplorable issue de cette audacieuse croisade, que des combinaisons hasardées et les élémens conjurés rendirent si funeste à tant de braves. Il était réservé à la France de réaliser sous nos yeux ce que n'avaient pu accomplir ni Charles-Quint jadis, ni plus récemment lord Elgin.

RANDON DU THIL.



Esquisses morales.

UNE

ÉTUDE SUR L'HOMME.

—

Tout est mystère pour l'homme, en lui comme hors de lui : ses pensées, se s sentimens, d'où lui viennent-ils? Pourquoi ses désirs immenses et ses facultés si bornées? Ses pieds touchent la terre, mais ses regards sont fixés vers les cieux. Par quel hasard tant de grandeur et de bassesse se trouvent-elles réunies? Il écoute, il interroge : rien ne lui répond. Un voile à jamais impénétrable lui dérobe le secret des causes premières. Un seul être, l'être des êtres, le tient renfermé dans son sein. Et pendant que les lois de mouvement et de pondération, établies par l'éternel géomètre, suffisent pour régir en paix l'univers, l'homme est à chaque instant ballotté par le flot orageux des passions qui s'amoncèlent dans son cœur. Pourquoi tant de contradictions dans un être si faible? Serait-il déchu, vraiment marqué du sceau d'une tache originelle?

La tradition bien conservée eût pu l'instruire : mais par combien de ténèbres la tradition elle-même n'a-t-elle pas été obscurcie? L'esprit fut donné à l'homme pour la recherche de la vérité, et cependant que de fois il est séduit par l'erreur! Son cœur n'est point un meilleur guide: il s'ouvre à l'amour sans se fermer à la haine. Savoir, pour lui c'est douter; sentir, c'est douter encore. L'infortuné! que deviendrait-t-il, si, entre son esprit et son cœur, ne vibrait pas un son qui lui rappelle ses devoirs et le but auquel il doit tendre; harmonie céleste qui ne parle aux sens que pour les comprimer et s'adresse plus haut, car cette voix intérieure, c'est la conscience.

Dans cette nuit obscure, voilà donc le seul flambeau qui nous puisse éclairer. La conscience! phénomène admirable, puisqu'ayant tout à la fois des rapports avec l'esprit et avec la matière, elle constate en quelque sorte leur cohésion. Quand la conscience est blessée, il y a souffrance en même temps pour l'âme et pour le corps; c'est comme un frisson qui passe de la tête au cœur.

Cependant la conscience tout active, toute perspicace qu'elle soit, est loin de suffire à l'homme pour qu'il se comprenne entièrement. Elle soulève, il est vrai, un coin du rideau, et nous révèle un monde au-dessus du monde visible, des souffrances plus aiguës que les souffrances corporelles, mais sans apporter une preuve palpable, si l'on peut ainsi parler, de la brillante synthèse dont elle illumine notre cœur et notre entendement.

De ce point culminant de notre intellect, quand nous redescendons en nous-mêmes, et que nous interrogeons seulement nos sens grossiers, nous trouvons que tout est confusion, doute, incertitude pour l'homme. Il voit l'ordre naître du désordre, la création surgir de la destruction, ou pour mieux dire du changement des formes; et plus

près de lui, au moral comme au physique, il se sent placé entre le bien et le mal, sans prévoir quel sera le plus fort. Mais tout borné, tout périssable qu'il soit, il comprend deux infinis, existant nécessairement, Dieu et l'éternité. Dans l'ordre physique, l'équilibre des corps célestes est maintenu par deux forces égales, agissant en sens contraire, l'attraction et la répulsion.

Dans l'ordre moral, le crime et la vertu sont en combat perpétuel; car, sans le pouvoir de faire le mal, où serait la gloire de faire le bien? preuve incontestable que l'homme est né libre dans son choix. La prescience divine a bien su quelle direction elle prendrait, mais ne l'y a pas inflexiblement asservi; ce qui entraînerait le dogme effrayant de la fatalité. Pour nous le plaisir et la douleur ont une même source : l'un, sensation agréable et passagère; l'autre, sensation que sa durée et sa densité finissent par rendre irritante.

Cependant il faut convenir que, dans ses goûts comme dans ses répugnances, dans ses affections comme dans ses antipathies, l'homme obéit presque toujours à un mouvement qu'il essaie en vain de réprimer. Esclave et libre, alors même qu'il choisit, il sent qu'il se soumet à une voix intérieure, et qu'il est comme attiré par une influence secrète.

Les sentimens de l'homme, soit qu'ils s'élèvent jusqu'à la divinité, soit qu'ils restent attachés à la terre, d'où proviennent-ils? encore un mystère. Suffit-il de la sensation pour les exciter? Mais qu'a de commun la sensation avec les idées de devoir, de religion, de dévouement? L'âme est-elle indépendante des sens, agit-elle de son propre mouvement? Alors, comment se fait-il qu'elle ressente et partage les souffrances du corps? Le maître peut-il devenir l'esclave? Où trouver le mot de cette énigme? L'a-

natomie n'a rien découvert; le sentiment seul fait entrevoir, et les passions ont bientôt obscurci la lumière.

Le charme du mystère ne se fait-il pas sentir jusque dans ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la dévotion? Comme l'amour, la dévotion n'est-elle pas un élan prolongé, une douce extase, un murmure de l'âme, qui se détache de tous les objets pour se fixer sur un seul? Dans l'une et dans l'autre, n'y a-t-il pas comme une révélation secrète, comme une vision intime, comme un souffle inspirateur? Quand il s'éteint, la dévotion devient momerie, l'amour n'est plus qu'une réminiscence. Ah! combien le mystère est en harmonie avec la faiblesse humaine. C'est pour nous comme l'intermédiaire entre le fini et l'infini, le présent et l'avenir, le point et l'espace; ou plutôt c'est comme un prestige qui, nous rendant heureux par un côté, et malheureux par l'autre, double nos forces, accroît notre énergie et nous arrache quelquefois à la terre pour nous transporter dans les cieux.

Si le mystère est pour l'homme une condition, il est en quelque sorte l'essence de la femme. Cet être aux formes délicates, aux passions vives et concentrées, cette créature merveilleuse qu'un souffle semble avoir créée et qu'on croirait pouvoir détruire par un souffle, ce chef-d'œuvre admirable, la femme, ne sent-elle pas que semblable à l'étincelle électrique qui sort de la nue, et présage la tempête, chaque pulsation de son artère, chaque accent de sa voix, chaque mouvement de ses yeux la trahirait infailliblement, si le plus ineffable des mystères, la pudeur, ne veillait pas à sa défense! O pudeur! charme indéfinissable, dont Dieu a revêtu la femme pour la secourir, la protéger, l'élever même au-dessus de l'homme, qu'es-tu? sinon la mystérieuse alliance de l'innocence et du désir, du besoin d'aimer et de la réserve qui le comprime, de

l'attente du bonheur et de la crainte d'être trompée. O pudeur! ton siége est sur le front de la jeune vierge, ton sanctuaire dans son cœur. C'est toi qui excites la sympathie des âmes tendres, de ces âmes qui cherchent, qui appellent une sœur sur cette terre de désenchantement, pour rêver quelques momens avec elle, et s'unir ensemble dans le sein de la divinité.

Si tout n'était pas mystère pour l'homme, où serait l'aiguillon pour exciter sa paresse, pour vaincre son insouciance, pour le délivrer de son ennui? Admettons qu'il lui soit donné de lire dans l'avenir, quel avantage en retirera-t-il? Son sort lui est connu, il n'a plus rien à espérer. Le cercle fatal est tracé; heureux ou malheureux, il faut le parcourir. Dans cette position, l'homme aurait le droit de maudire le ciel pour l'avoir fait naître dans un jour de colère et jeté sur cette vallée de larmes sans sa participation, sans que même il lui fût permis de rafraîchir sa pensée et son cœur à la source de l'espérance.

Ah! sans doute, c'est pour n'avoir pas compris ce qu'il y a de mystérieux dans notre nature, pour s'être trop tôt irrités de ne pas trouver l'ambroisie au fond de la coupe où se plongeaient leurs lèvres altérées, que tant de jeunes hommes, au cœur noble, à l'imagination ardente, aux sentimens généreux, ont fait le sacrifice volontaire d'une existence qui n'était pas celle qu'ils avaient rêvée. Infortunés! ils ont douté. Ce doute est devenu pour eux un supplice plus cruel que la mort, et ne voyant que ténèbres et confusion de ce côté du tombeau, ils sont allés chercher de l'autre côté l'ordre et la lumière. Généreuses victimes, vous vous êtes trop hâtées de vous offrir en holocaustes à la frivolité d'un monde qui n'a de forces ni pour aimer, ni pour haïr, et qui croit être quitte envers

vos mânes, en vous traitant d'insensés. Insensés! ceux en qui la vie débordait, ceux qui poétisaient l'univers, qui vous plaçaient sur l'échelle la plus élevée de l'humanité, et qui périssent pour avoir cru à vos grands mots, à vos faux semblans d'amitié, pour tout dire, à vos vertus de parade.

Les femmes même, ces êtres si faibles en apparence, et si forts en réalité, les femmes, quand elles sont poussées hors du cercle de leurs douces émotions, et qu'un sentiment plus énergique les subjugue, les femmes saisissent, sans trembler, le fatal breuvage qui va décolorer leurs joues; et ne trouvant dans ce monde qu'une amère ironie, préfèrent le réveil de la tombe au long sommeil d'une triste existence.

Cette cruelle maladie de l'âme qui devient contagieuse comme celle du corps, le suicide n'est que le résultat de l'ébranlement du cerveau, occasioné par une pensée fixe, incessante, qui ne permet plus à l'homme préoccupé, subjugué par elle, de la rejeter comme une arme dangereuse. Accablé du présent, il croit entrer dans un port en s'élançant dans l'avenir.

Quel nom j'ai prononcé, l'avenir! voilà le grand, l'impénétrable, le terrible mystère! Sans la religion, sur quelle ancre s'appuirait notre faiblesse, sur quelle confiance reposerait notre espoir? Tous les dogmes s'occupent du sort de l'homme après qu'il a dépouillé l'enveloppe mortelle. Tous lui parlent d'un monde meilleur, et le plus heureux a besoin d'y croire! Quand l'homme, créature périssable, ose demander au ciel l'immortalité, qui lui répond? une voix intérieure, mais qui semble descendre d'en haut; un son indéfini qui n'est saisi que par l'intelligence; un rayon de clarté qui illumine le cœur plutôt que les yeux. Il y a un mystère dans le souffle qui agite

la feuille de l'arbre comme dans le bruit retentissant de la foudre qui ébranle la terre?

J'ai donc le droit de m'écrier : Oui, tout est mystère dans la nature! Et si nous tombons à genoux devant le grand dieu que nous adorons, sans qu'il nous soit donné de le comprendre autrement que par ses œuvres, si nous osons demander de l'amour à cette femme dont le sourire nous enivre, sans autre assurance de lui plaire que le violent désir que nous en avons, c'est que, malgré notre ignorance, nous savons que la force vient de l'un, et que la consolation découle de l'autre.

A ne considérer que l'être individuellement, qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que la mort? Deux profonds, deux terribles mystères. D'où venons-nous? pourquoi sommes-nous, où aboutissons-nous? Naître pour mourir, était-ce chose nécessaire? Si la naissance aboutit à la mort, n'est-ce pas que la mort est le passage de cette vie à une autre? Questions graves, questions solennelles. Qui les résoudra? Et cette créature faible, qui doit périr et qui rêve l'immortalité, cette créature avec ses désirs infinis et sa puissance bornée, ses passions vives et ses infirmités journalières, son élévation et sa bassesse, l'homme enfin, l'homme lui-même, avec sa double nature de bien et de mal, qu'est-il? que peut-il être? un mystère.

En résultat, c'est un grand bien pour l'homme qu'avec tous ses efforts il ne parvienne pas à soulever entièrement le voile qui lui dérobe le principe des choses, et qu'il lui soit interdit de pénétrer les secrets de la nature. Comme il en a le désir, il en conçoit l'espérance et tâche chaque jour de la réaliser. De là tant de découvertes admirables, gloire et bonheur de l'humanité! De là, tous les prodiges enfantés par la science! De là, ces divers et

ravissans chefs d'œuvre de la littérature et des arts! Homme, sois fier et content de ton sort. Si tu n'as pas créé la foudre, tu es parvenu à la diriger. Poursuis tes vastes conquêtes; les plus nobles, les plus élevées, les plus chères au genre humain te restent encore à entreprendre : celles qui, ne faisant de tous les peuples qu'une même famille, ainsi que semble l'avoir indiqué la nature, établiront entre eux, du couchant à l'aurore, un échange de sentimens fraternels, de devoirs réciproques, de confiance mutuelle qui doivent être la source de leurs jouissances et la garantie de leur repos. Arrivée à ce point, la civilisation pourra se contempler avec orgueil, et les regards de Dieu ne craindront plus de s'abaisser sur une terre trop long-temps souillée par tous les crimes.

Mais c'est peu de voir le but, il faut l'atteindre. Y parviendra-t-on? La voix des sages dit oui; l'ignorance, l'erreur, les préjugés et le fanatisme disent non. Qui des deux principes triomphera? L'ère chrétienne fut celle de l'affranchissement des peuples. L'ère d'une philosophie religieuse doit être celle de leur fédération fraternelle.

Si Dieu a créé l'homme pour cette noble fin, et qui oserait en douter? nous devons marcher avec confiance : Dieu est pour nous, Dieu est avec nous!

Qu'est-ce que la pensée? un reflet de la divinité. Si haut que la pensée s'élève, l'homme doit monter. Ce que Dieu révèle ne peut être que la vérité! Croyons le Verbe éternel : en lui repose l'immuable avenir.

Le baron de Talairat.

II.

DE L'AME.

Les plus grands philosophes de l'antiquité se sont fait de l'âme une idée bien étrange.

Ils ont pu se persuader que l'âme était une substance aérienne, une chaleur ignée, un composé de tous les élémens, une qualité, une modification de la matière vivante et organisée.

Que d'écrivains modernes ont encore été sectateurs aveugles du matérialisme !

Mais, quelle que puisse être l'opinion des hommes à l'égard de l'âme, elle sera ce qu'elle a toujours été, toujours semblable à Dieu qui en est l'unique source, et rien ne saurait infirmer cette assertion, ne saurait prouver le contraire.

Que signifient donc ces propositions : « Il ne peut exister d'êtres immatériels ; il y a dans toute la matière une âme universelle de laquelle émanent toutes les âmes particulières ; l'âme ressemble au corps qu'elle habite, elle en est la partie la plus déliée, la plus mobile ; la pensée consiste dans le mouvement d'un certain nombre d'atômes ; elle n'est pas un effet, un résultat de l'excitation de la substance cérébrale, mais cette excitation elle-même, » et tant d'autres idées de ce genre qui mettent l'âme au rang des corps, et lui font subir les mêmes lois, la même destinée ?

Naturellement conduite à se juger de toute autre manière, l'âme gémit de se voir confondue avec la matière

et menacée de sa propre ruine, elle qui doit nous survivre et radieuse s'élancer vers les cieux.

Que servirait à l'homme son organisation particulière, s'il n'était pourvu d'une âme qui dût le guider et le faire servir à ses plus nobles desseins?

Sans elle saurait-il qu'il existe? Surtout aurait-il de la Divinité l'idée qu'il doit en avoir? Aurait-il à sa gloire élevé les plus beaux monumens de tous les siècles? Pour mieux l'adorer, les ferait-il retentir de cantiques, sublimes inspirations de son âme, et la preuve incontestable qu'elle est toute céleste, que sans cesse elle aspire à s'élever au-dessus de toutes les sphères, au-dessus de toutes les régions, que l'univers entier ne saurait la contenir, et que l'un de ses attributs est l'immensité?

Cependant, on s'est encore appliqué sérieusement à découvrir la place qu'elle était supposée devoir occuper dans le corps humain, et la partie la plus exiguë du cerveau en a été d'abord réputée le siége; mais ayant reconnu qu'elle manquait dans certains sujets, que chez d'autres elle était squirrheuse ou putréfiée, sans que la raison en eût été le plus légèrement altérée, on l'a fait déchoir de cet honneur pour le décerner à toute autre partie du corps, car je n'en sais pas une qui n'en ait joui et n'en ait été dépossédée, par l'observation fille du Temps.

Qu'y a-t-il de commun entre la matière et l'intelligence? et comment l'homme a-t-il pu s'égarer au point de chercher à l'âme une demeure corporelle?

Toujours attentive, l'âme nous éclaire sur les dangers qui nous environnent, et nous les fait éviter; mais de quel endroit et par quel moyen s'opèrent cette communication, ces effets si précieux? C'est le secret de la Divinité.

Vainement nous prendrions à tâche de le lui dérober.

Sachons plutôt nous humilier devant elle, et nous tenir dans les bornes qu'elle nous a prescrites.

Sachons l'admirer dans toutes ses œuvres, la deviner dans tous ses mystères, et dans l'impossibilité même où elle nous a mis de les pénétrer.

L'homme est composé d'un corps, d'un principe qui le vivifie, d'une âme qui le gouverne et que lui seul, entre tous les êtres créés, a reçue de Dieu.

Ainsi, donner une âme aux animaux, aux végétaux, aux minéraux eux-mêmes, pour désigner dans les deux premières classes, la cause de tous les actes de la vitalité; dans la troisième, la persistance des forces d'agrégation et de combinaison, c'est évidemment profaner le nom le plus sacré.

Sur cela donc, apprenons à mieux nous expliquer, à mieux nous entendre, et ne souffrons plus que de toutes les substances la seule incorruptible partage une dénomination qui leur appartient exclusivement, et laisse entre elle et la matière une distance égale à celle qui sépare la vie et la mort.

Émanation divine, l'âme tend à se réunir au seul être immuable, infini, souverain auteur de toutes choses; elle voit, dans le grand œuvre de la création, à la place de de l'univers-Dieu, le Dieu de l'univers.

Cet univers, que Dieu lui-même a livré sans réserve à la dispute des hommes, est dit par quelques uns avoir existé de tout temps et devoir exister toujours, comme si, dans sa nature, dans les lois auxquelles il obéit, dans les changemens et les altérations qu'il doit subir, on ne découvrait autant de preuves qu'il a commencé, qu'il finira, et qu'il est l'effet d'une cause supérieure à tous les doutes que l'on peut élever contre elle.

On a supposé que Dieu lui-même était l'ouvrage des

hommes, comme si, pour exister, il avait besoin qu'ils le reconnaissent; pour être adorable, qu'ils lui adressassent leurs vœux et leur encens; pour être tout-puissant, qu'ils s'humiliassent devant lui, et fissent l'aveu de leur faiblesse.

On a dit encore que l'âme était produite par le soleil, et que, dégagée de ses liens, elle irait l'habiter; mais, si pur que soit l'astre du jour, peut-on le lui assigner pour demeure, lui, dont l'éclat doit enfin se perdre dans la nuit éternelle où l'âme verra plonger la nature entière.

Ainsi, l'âme est indestructible, immortelle, et toutes les ruses du mensonge, toutes les subtilités de l'erreur, toutes les conséquences tirées de l'influence que semblent exercer sur elle les maladies du corps, disparaissent comme d'épaisses ténèbres devant les lumières de la raison unie à la foi.

L'âme perçoit, compare, juge, et détermine l'action des organes soumis à son empire.

Sans elle, le corps serait une machine uniquement susceptible de mouvemens automatiques.

Et que l'instinct accordé à tous les animaux ne serve pas de prétexte à l'homme pour les comparer à lui.

Qu'il sache mieux se juger, mieux apprécier tous ses moyens de faire briller les belles qualités du cœur, et de porter au plus haut degré l'exercice des vertus.

Il est évident que les facultés de l'âme ont été données à l'homme pour le rendre heureux : l'imagination, pour l'élever à la hauteur des choses les plus sublimes; l'attention, pour l'y fixer d'une manière invariable; la mémoire, pour ne jamais oublier un bienfait; la volonté, pour saisir toutes les occasions de le reconnaître, par conséquent d'honorer sans cesse la source de toute bonté, de toute perfection.

La structure de notre corps nous pénètre d'étonnement, nous saisit d'admiration ; mais serait-il raisonnable d'affirmer que le plus petit insecte fût, à cet égard, moins surprenant, moins admirable ? La ténuité de ses organes me rend son existence encore plus incompréhensible, et à lui seul, autant que toute la nature, il me semble attester la puissance infinie de son auteur.

Quoi qu'il en soit, le corps humain doit paraître le plus bel ouvrage de la Divinité, puisque l'âme réfléchit sur lui ses rayons célestes ; et comment nier qu'elle soit l'ornement et le guide de ce corps organisé pour accomplir toutes ses volontés.

Ainsi, par elle l'homme sait mesurer le temps pour le mettre plus à profit, observer la nature, étudier ses phénomènes, ses mystères, la presser, la saisir, en être le digne émule, pour employer tous les élémens, en éviter tous les dangers ; attaquer les monts les plus élevés, les rochers les plus durs, les renverser, les faire entièrement disparaître ; dompter les animaux les plus fiers, les plus rebelles, apprivoiser les plus féroces ; au fond de leurs abîmes surprendre les habitans des mers ; tromper la vitesse de l'oiseau qui le fuit, et le précipiter du haut des nues, fixer des limites à l'Océan, et sur une frêle barque le parcourir, le braver ; s'élever dans les airs, et paraître se frayer majestueusement la voie de l'immortalité ; fouiller dans les entrailles de la terre, lui ravir ses trésors, leur donner ses traits et presque la vie, les convertir en palais pour sa demeure, et en édifices plus magnifiques encore pour y déposer l'image de son Dieu, pour y déposer son cœur.

L'âme est donc ce qui fait opérer à l'homme les plus grands prodiges, ce qui le distingue d'avec tous les animaux, et qui le place au-dessus d'eux, au-dessus de lui-

même ; je ne puis mieux faire, en me résumant, que de redire avec l'honorable auteur d'une réfutation lumineuse des principes du matérialisme :

« L'âme est la cause tant des phénomènes intellectuels que des phénomènes matériels qui ont leur point de départ dans notre volonté.

« Dieu, régulateur et des âmes et des corps, est la cause des phénomènes intellectuels où nous sommes involontaires, et des phénomènes matériels qui s'accomplissent sans notre intervention.

« La matière n'est, ni ne peut être cause de rien.

« Retranchez maintenant par la pensée, vous le pouvez, retranchez de ce monde ces deux principes d'action, les seuls qu'il soit possible d'y concevoir ; retranchez-en Dieu et l'âme : que reste-t-il ?

« Des forces, pures abstractions qui ne relèvent d'aucun être quelconque ; des mouvemens sans moteur réel ; des effets sans cause efficiente ; enfin, l'enchaînement des phénomènes roulant à perpétuité, et sans repos, dans un cercle vicieux.

« Pourquoi donc nier ce qu'il y a de vrai, de plus incontestable. »

Si quelque chose dans l'homme participe de la nature divine, disait Socrate à ses nombreux disciples, c'est son âme. Il n'y a pas de doute que c'est elle qui le conduit, le gouverne, néanmoins on ne peut la voir.

Apprenez donc à ne pas douter des choses invisibles ; apprenez à reconnaître leur puissance par leurs effets, et à honorer la Divinité.

VIGNÉ,

(de l'Académie de Rouen.)



Éloquence parlementaire.

LES

ORATEURS ANGLAIS.

D'où vient qu'il reste si peu de monumens authentiques et complets de l'éloquence parlementaire anglaise? Par quelle bizarre anomalie la Grande-Bretagne, avec sa constitution libre et ses assemblées populaires, sa prose hardie et ses vers sonores, posséde-t-elle si peu d'orateurs? Non seulement la liberté les inspire, mais elle est encore la véritable source de leur génie. L'éloquence, dit Longin, est impossible chez l'esclave. Sous le benin despotisme de Vespasien, l'auteur du dialogue *de Oratoribus* exprima la même idée, toutefois avec réserve. Elle est comme le résultat de l'expérience des siècles et des nations. La race des orateurs s'éteignit en Grèce avec les hommes libres, pour faire place aux rhétoriciens et aux sophistes. Cicéron, le premier orateur de Rome, fut ami

de Brutus. L'éloquence romaine eût péri sous les ruines de la république, si elle n'eût trouvé refuge dans les écrits de Tite-Live et de Tacite.

L'expérience moderne est non moins concluante. Si les Français ont cultivé l'art oratoire, s'ils ont produit des chefs-d'œuvre en ce genre, sous le joug de fer de Louis XIV, ils le doivent à l'église gallicane qui, s'arrogeant une autorité spirituelle à la fois et temporelle, soutint, sinon en dogme, du moins en pratique, son indépendance à l'égard du pouvoir pontifical. Athènes, Rome et l'église de France durent leur éloquence à leurs libertés.

L'Angleterre a, bien plus que toutes les nations modernes, combiné les exigences nécessaires d'un gouvernement libre et d'une culture intellectuelle. Elle devrait donc égaler, surpasser même les états indépendans de l'antiquité, dans les points les plus importans, les plus étendus de l'art oratoire. La théorie et la pratique de ses institutions sont essentiellement populaires. Toute affaire publique, depuis celles de l'État, jusqu'à celles d'une corporation, d'une assemblée, est soumise aux débats du peuple. L'éloquence publique est le point de mire habituel de tous les rangs de la société. On peut dire que semblable à l'instruction elle a, dans ce pays, un pouvoir suprême; elle y exerce partout une influence souveraine; c'est le talent le plus essentiel à acquérir pour devenir le premier homme de la capitale ou même d'un village. A quiconque la possède, l'éloquence peut ouvrir les portes du parlement. Sans elle, impossible d'être chef de parti, impossible de devenir jamais ministre influent.

Le parlement anglais devrait donc être la meilleure école d'orateurs qui ait jamais existé; car ce n'est pas simplement un conseil législatif, mais une cour suprême de judicature, où l'éloquence du barreau vient s'unir à l'ap-

plication des affaires législatives et gouvernementales. Non seulement toutes les transactions, les intérêts, les débats qui intéressent l'Angleterre, mais aussi ceux de l'Europe et du monde entier, viennent se placer sous la juridiction du parlement. Combien peu d'orateurs anglais ont contribué à la gloire parlementaire de leur patrie !

Ce phénomène peut être attribué à deux causes différentes : d'abord au caractère particulier des débats parlementaires, débats dans lesquels il entre nécessairement beaucoup d'improvisations desquelles il ne reste aucune trace ; puis, à la rigidité jalouse avec laquelle le parlement a si long-temps prétendu, comme par une sorte de privilége, interdire au public toute connaissance de ses travaux.

Ces deux causes ont donc étouffé la publicité et conséquemment l'existence de chefs-d'œuvre semblables peut-être à ceux que nous ont transmis les grands orateurs de l'antiquité. Mais la dernière de ces causes fut la plus funeste encore. L'orateur, plus que l'artiste, plus que le poète même, a besoin, pour élever ses facultés à toute leur apogée, du suffrage et des sympathies des masses. Ces stimulans agissaient d'une manière puissante dans les assemblées républicaines de la Grèce. Ceux qui admiraient cet art (alors si glorieux) accouraient de toutes parts pour entendre les orateurs d'Athènes. Des copies des discours célèbres étaient multipliées, distribuées avec une célérité tout à fait digne des merveilles de l'imprimerie. Eschyle exilé lut à ses disciples, outre son propre discours, celui de son immortel adversaire.

La perfection de l'art oratoire chez les Romains est due, sans contredit, aux mêmes causes. Quintilien dit, en faisant allusion au siècle de Cicéron : « L'orateur a besoin, pour ainsi dire, comme l'acteur, d'acclamations et d'applaudissemens. Ces honneurs furent réservés aux anciens,

l'imagination de l'excentrique lord Digby, le style coulant et pur de Waller.

Ne confondons pas les arts libéraux avec la gaîté licencieuse, on les calomnie quand on prétend qu'ils ont refleuri sous la restauration de Charles II. On s'est étrangement mépris sur le caractère de cette époque ; chaque jour on cite « les beaux gentilshommes, les esprits cultivés » etc., du règne de Charles II. Cette erreur, qu'un fol écho propagea d'âge en âge, est trop bien démontrée par Horace Walpole : « On est fatigué, dit-il, d'entendre vanter toujours la politesse du règne de Charles II ; les presbytériens et les religionistes ayant affecté de désigner chaque chose par un nom de l'écriture, la nouvelle cour veut désigner aussi chaque chose par son nom propre. Ce siècle n'eut d'autres droits au titre de policé que sa ressemblance avec celui d'Aristophane. Un Scythe eût-il été civilisé par le théâtre athénien ? un Hottentot par la cour de Charles II ? Les poëmes pompeux qui nous restent de ce temps, ne sont qu'un amas de niaises obscénités, à peine rimées et rarement correctes. Lorsque les Satyres figuraient à la cour, les Grâces se seraient-elles hasardées à s'y montrer ? »

Les dures austérités de la République sont en général exagérées ; le fanatisme et le faux zèle diminuèrent si vite, que tout gouvernement possible, pendant la République, eût été plus propice au génie et aux arts que la tyrannie maladroite, craintive et barbare de la contre-révolution. Il n'y a pas d'époque plus humiliante que celle-là dans l'histoire d'Angleterre. La nation semble avoir jeté servilement ses libertés aux pieds d'un monarque indigne. La tentation à la tyrannie était si éblouissante qu'elle excuse en quelque sorte le tyran. L'indépendance de la nation et ses droits lui échappaient ; comment eût-elle conservé l'éloquence ?

Vers la fin du règne de Charles II, il s'éleva, il est vrai, de violens débats et de subtiles discussions au parlement. Halifax était un homme de talent, d'esprit et d'éloquence. Shaftesbury, avec ses facultés supérieures, son ambition sans bornes, et l'énergie de son caractère, aurait pu devenir un grand orateur parlementaire. Quant au mérite réel de ces hommes, nous n'en avons d'autre témoignage que la renommée qu'ils ont laissée après eux.

Le bill d'exclusion vint élever l'art oratoire de cette époque à son apogée. La lutte qu'engagèrent Shaftesbury et Halifax (l'oncle et le neveu), et qui se termina par le triomphe de ce dernier, est fameuse dans l'histoire; elle a inspiré de beaux vers à Dryden; mais prouver jusqu'à quel point ces orateurs méritèrent leur célébrité serait chose fort difficile; car les discours qu'on leur attribue ne sont que des fragmens nus et mutilés. Clarendon a laissé quelques bons modèles de l'éloquence délibérative. Mais le parlement n'était d'un côté gouverné que par les droits du rang, de l'autre, que par des intrigues, des factions, des complots. Jamais on ne vit l'éloquence triompher dans ces débats, jamais l'opinion publique y intervenir d'une manière honorable. Le chef politique était donc alors moins un orateur parlementaire, qu'un adroit courtisan, un intrigant habile, ou sinon un audacieux conspirateur.

A l'avénement au trône de Jacques, le parlement, surtout la chambre des communes, montra autant de servilité que sous la restauration. Jacques trouva bientôt, il est vrai, de la résistance chez ses sujets, il fut détrôné; mais, sans son fanatisme, il aurait pu être plus que tyran avec impunité.

La révolution ne fut pas un grand mouvement populaire ou national, c'est une faction puissante qui changea

ses aventures, il se fit capucin dans un couvent espagnol; il y mourut à l'âge de trente-deux ans. »

Deux seuls discours de Wharton ont été conservés; l'un contre le ministère du jour, touchant la question de la mer du Sud; l'effet en fut tel que lord Stanhope se rompit une veine en y répondant, et mourut des suites de cette catastrophe; l'autre, en faveur d'Atterbury, reçut des circonstances un retentissement plus grand encore. Wharton, qui faisait alors partie de l'opposition, se rendit chez le ministre, l'assura désirer qu'on lui pardonnât, à la cour, d'avoir parlé contre l'évêque; demanda quelques notes, obtint du ministre des documens sur le fort et le faible de la cause, puis il se retira, passa la nuit dans une taverne (taverne, ajoute Walpole, où se trouvaient sa bibliothèque et des femmes de mauvaise vie, ses muses); et le lendemain il se rendit, sans s'être couché, à la chambre des lords; il y défendit l'évêque, avec une éclatante supériorité, de toutes les accusations portées contre lui.

Avec le règne de Georges II s'ouvrit une nouvelle ère d'éloquence politique. Le parlement et le peuple commencèrent dès lors à se prêter mutuellement plus d'attention. Quelques fragmens des discussions, surpris à la dérobée, furent secrètement envoyés aux journaux. C'est de cette époque que date le système d'un débat étendu, animé, débat qui a mis en lumière, jusqu'à certain point, beaucoup d'hommes habiles. Le ministère de sir Robert Walpole fut tour à tour attaqué, défendu par un rare assemblage de talens. Mais la rigueur avec laquelle le secret fut de nouveau prescrit, les moyens imparfaits, occultes, que l'on dut mettre en œuvre pour publier, dans les papiers publics, des copies tronquées des discours, les terreurs qu'inspirait aux imprimeurs et aux

publicistes le privilége parlementaire, voilà ce qui a privé l'avenir de tout monument fidèle et complet des débats de cette époque. Il faut invoquer le témoignage des Mémoires du temps, lesquels traitent du style et des qualités diverses des orateurs les plus remarquables d'alors ; mais c'est tout ce qu'une patiente investigation peut découvrir de l'éloquence de Windham, de Walpole, de Fox, de Pulteney, ou de Pitt. Les publications qu'on a faites de leurs discours sont imparfaites et décolorées, quand elles ne sont pas de pure invention ; ou sinon sont-elles falsifiées par une rédaction péniblement laborieuse.

En tête de cette nouvelle école, citons William Windham, courageux antagoniste de Walpole. Il commença par être jacobite, et néanmoins mourut tory ; il se distingua par ses talens, son intégrité, son grand amour de la liberté. C'est lui qui osa revendiquer en plein parlement l'indépendance de la discussion contre une majorité oppressive, qui, à la faveur du secret, se mettait au-dessus de l'opinion publique. Le fait suivant donnera une idée de la tyrannie de cette majorité sous Georges I[er] : Windham fut formellement censuré, menacé même d'être jeté à la Tour pour avoir blâmé la dissolution du parlement ; un autre membre dut faire amende honorable pour avoir dit que les actes du ministère faisaient trembler le sceptre dans les mains du roi.

L'attaque personnelle que Windham dirigea contre Walpole et Georges II, est le fragment le plus curieux des discours de cet orateur ; mais l'authenticité en est douteuse ; cependant c'est bien là le style et le ton des débats parlementaires de l'époque.

« On m'a dit, monsieur, que l'on ne doit prêter aucune foi aux prophéties, aussi ne prétendrai-je pas prophétiser ; au moins puis-je me permettre une supposition plus ou

moins susceptible de se réaliser; supposons donc qu'un homme de mince fortune, d'origine obscure, sans notion aucune de vertu ni d'honneur, ardent à poursuivre un but unique, celui de son ambition, se trouve, par le caprice du sort, élevé à la charge de premier ministre; supposons que, dans sa propre conscience, ignorant des intérêts de son pays, il fasse emploi dans ses relations avec les puissances étrangères, d'hommes plus ignorans encore; supposons l'honneur de la nation terni, son importance politique perdue, son commerce insulté, ses marchands pillés, ses marins périssant dans les profondeurs des cachots: toutes circonstances palliées, étouffées, de peur que son administration soit mise en péril. Supposons ce ministre possesseur d'immenses richesses, dépouilles d'une nation appauvrie, qui lui servent à acheter des siéges au sénat pour ses favoris. — Supposons, dans un tel parlement, toutes les tentatives imaginables faites pour contrôler la conduite du ministre, constamment entravées par une majorité corrompue qui sera payée de sa trahison envers le peuple, par une profusion de pensions et de places. — Supposons ce ministre gouvernant avec insolence tous les hommes de sens, de distinction, de rang, ridiculisant chez les autres les principes moraux qu'il ne trouve pas en lui, s'efforçant même de les détruire ou de les souiller en eux. Voici le ministre, voici le parlement. — Supposons maintenant sur le trône un prince inhabile, étranger aux intérêts, aux vœux de son peuple, capricieux, faible à la fois, tourmenté par l'ambition et l'avarice! Un tel cas ne pourrait-il donc se présenter? Ne serait-ce pas une bien grande calamité pour une nation, qu'un tel prince conseillé par un tel ministre, qu'un tel ministre soutenu par un tel parlement? Aucune loi humaine ne saurait s'opposer à l'existence d'un prince

et d'un ministre semblables ; mais celle d'un parlement pareil ne peut-on, ne doit-on pas l'empêcher ? et le moyen le plus sûr, le plus urgent, le plus indispensable pour arriver là, c'est de révoquer l'acte septennal. »

Un fait digne de remarque, c'est que cette virulente sortie fut faite par un tory de l'opposition, contre la mesure whig des parlemens septennaux.

Mais la gloire d'avoir créé l'éloquence des esprits libres, appartient à Chatham. Aujourd'hui l'on regarde en général les discours imprimés de ce lord, comme des déclamations composées *ad libitum*, par le docteur Johnson ; c'est faire sans doute trop d'honneur à Johnson. Vous trouvez dans ces discours des éclairs de pensées, des traits d'imagination qui révèlent Chatham, qui portent le cachet de son esprit, de son talent ; en idées, en style, Johnson n'a rien de semblable. Cette supposition s'est accréditée par suite de l'usage constant où l'on était alors de refaire les discours destinés à l'impression. Un homme, doué d'une heureuse mémoire, écoutait un débat, puis se retirait chargé de nombreux matériaux, qu'il livrait à un auteur célèbre ; à l'aide de ces pièces, celui-ci reconstruisait alors les discours, mais sans nul doute en y mettant beaucoup du sien.

L'essentiel est, d'après ce qui nous reste sous le nom de lord Chatham, de pouvoir juger du caractère particulier de son éloquence. La nature semblait l'avoir créé pour sa mission supérieure. A son génie transcendant, joignez tous les avantages que peuvent donner une belle figure, un noble maintien, une ardeur électrique, et surtout une force d'âme qui répandait autour de lui comme une sympathie contagieuse. Nous savons, de son propre aveu, qu'il aimait à étudier les anciens ; il ne semble cependant pas s'être modelé sur aucun des deux grands

maîtres de l'antiquité, quoiqu'il possédât les qualités qui étaient particulières à chacun d'eux, la vigueur et la rapidité de Démosthène, l'abondance et l'imagination de Cicéron. Il ne paraît pas non plus avoir, même dans les plus grandes occasions, cherché à revêtir ses argumens de formes complètes et travaillées; son talent principal, comme orateur, résidait dans sa manière de parler; pour le reste, il se fiait à sa connaissance approfondie du sujet comme aux inspirations de son génie; aussi sa logique était-elle peu serrée, sa marche irrégulière. Il reprenait fréquemment la parole dans le cours des débats pour suppléer à des omissions, présenter des aperçus nouveaux, exciter des impressions nouvelles.

Le premier lord Holland, avec les seules armes du sang-froid et de ses argumens serrés, balançait souvent les discours les plus brillans de son adversaire. Lord Chatham possédait plus qu'aucun autre orateur, soit ancien, soit moderne, l'imagination, déployée telle qu'elle est incontestablement dans les discours de Cicéron et de Burke; cette imagination de l'orateur laisse chez tous deux, malgré l'élan le plus admirable, percer les traces de l'étude et de la plume. Au contraire le talent de lord Chatham était spontané, rapide, surprenant; il savait sur-le-champ mettre tout à profit. Un regard jeté soudain sur la tapisserie de la chambre des lords, lui inspira cette fameuse allusion à l'ancêtre patriote qui fronce le sourcil à l'aspect de sa postérité dégénérée. Jamais il ne cherchait une figure hors de la sphère immédiate de ses auditeurs; les moindres objets placés sous ses yeux devenaient, grâce à la spontanéité de son imagination, de nobles sujets d'allusion, des armes offensives très redoutables. Lord Chatham était d'ailleurs sans rivaux pour la grâce et la force du débit. Il avait le plus bel organe du monde : « Souvent, a-t-on

dit, sa voix ressemblait au tonnerre, et parfois à la musique des sphères célestes. » A la fin même de sa carrière parlementaire, et bien qu'il fût accablé de souffrances et d'années, on n'eût pu soutenir les éclairs qui s'échappaient de ses yeux. Un témoin oculaire, dont les impressions étaient fraîches encore au bout d'un demi-siècle, a raconté la dernière apparition de ce grand orateur à la chambre des lords. L'ordre du jour était la reconnaissance de l'indépendance américaine. Lord Chatham combattait, comme on sait, pour le privilége de la souveraineté avec autant de force que contre le droit des taxes. Il se leva, parla d'abord faiblement, ayant à peine la force de se soutenir ; il représenta surtout le tort fait à l'héritier de la couronne, dont on aliènerait ainsi, sans son consentement, le brillant apanage. Le duc de Richmond reprit, avec sa brusquerie habituelle : « Tout cela est fort bien ; mais où trouverait-on des hommes pour reconquérir l'Amérique ? » Lord Chatham se lève de nouveau : — « Le noble duc, dit-il, demande où nous pourrons trouver des hommes ? N'y a-t-il plus d'hommes en Angleterre ? Regardez, milords, regardez à la barre de vos seigneuries ! » Ces mots s'échappèrent comme de son cœur, en même temps qu'il tournait sa figure pâle et amaigrie vers la foule d'étrangers placés derrière la barre. Cette foule frémit et recula un instant, semblable à un flot de mer ; quant à l'orateur, épuisé par cette fièvre d'enthousiasme et d'émotion, il tomba sans connaissance dans les bras des pairs qui l'entouraient. En résumé, lord Chatham possédait au plus haut degré le génie oratoire ; toutefois, on a porté, depuis, l'éloquence parlementaire à une plus grande hauteur. Ses discours étaient plutôt des jets sublimes et passionnés que des morceaux clairs, raisonnés et complets.

La cause principale de ce défaut, nous l'avons déjà signalée : c'était le privilége fatal du secret. Si les délibérations avaient alors été librement publiées, si l'art de les reproduire avait aussi habilement été mis en pratique que de nos jours, lord Chatham eût sans contredit été un orateur plus parfait; nous possèderions aujourd'hui quelques monumens à peu près authentiques de son éloquence. Mais à cette époque même on tenta de détruire, dès son principe, la liberté du rendu-compte des travaux parlementaires. Heureusement, cette odieuse tentative n'eut aucun succès ; elle ne fit qu'affermir au contraire et consacrer un grand droit public. Que la reconnaissance de l'Angleterre s'attache pour toujours aux noms de Wilks, de Crosby et d'Olivier [1], qui remportèrent, sur la chambre des communes, cette conquête populaire. Deux ou trois imprimeurs, coupables d'avoir violé à cet égard les règlemens, avaient été incarcérés par les messagers de la chambre, sous la responsabilité du président. Ces magistrats firent à leur tour mettre en liberté les imprimeurs, et emprisonner les messagers. La chambre s'offensa vivement d'un pareil acte, puis après bien du bruit et des menaces, elle finit par se tirer de ce mauvais pas à la faveur d'un subterfuge. Le résultat de cette affaire fut que les débats, publiés jusqu'alors en cachette, purent désormais paraître dans chaque journal avec les noms des orateurs. Bien que cette impression, cette publication fussent libres, néanmoins mille obstacles vinrent encore les entraver, et ces obstacles furent suscités par la chambre des communes. Toute personne vue dans une galerie, avec un morceau de papier à la main, était sur-le-champ conduite en prison. Cette étrange manière

[1] Ces deux derniers étaient aldermen de Londres.

d'entraver la publicité vraiment loyale des débats, n'a pas été abolie entièrement. On n'ose point arrêter les journaux dans leur marche, mais on se donne la satisfaction de voir leur rendu-compte, sinon détruit, du moins tronqué.

Les lords Hardwicke, Cambden et Mansfield, ont laissé des noms distingués, mais peu de monumens de leur éloquence, qui, d'ailleurs, n'était pas de premier ordre. Lord Hardwicke sortit de chez un procureur pour entrer au barreau, et sans aucune notion préliminaire d'éducation libérale. Grâce à la faveur de lord Macclesfield, il se vit au bout d'un an ou deux d'études, nommé procureur-général. Le premier discours où il fit preuve de talent fut celui de sa promotion; son plaidoyer en faveur de Sayer, condamné pour crime de haute trahison, a le mérite d'être un modèle de modération et d'humanité. « Lord Hardwicke, dit lord Chesterfield, remplissait son devoir bien autrement que ses prédécesseurs, appelés, à juste titre, les *chiens enragés de la couronne.* » Mais ce discours qui, par parenthèse, a été fidèlement reproduit comme specimen d'éloquence, manque d'élégance et de savoir littéraire. Lord Chesterfield ajoute qu'il aimait et cultivait les belles-lettres; mais il est évident, comme le dit Butler dans ses Mémoires, que ce ne fut que vers la fin de sa vie, que lord Hardwicke se livra avec ardeur à l'étude de la haute littérature. Président du parlement, il paraît ne s'être jamais dépouillé des formes d'un avocat méfiant et subalterne. Il ne fut grand que comme magistrat. Wilkes, Burke et lord Mansfield, hautes autorités, qui se rencontrent rarement en fait d'opinion, se réunissent pour dire « que lorsqu'il parlait on pouvait croire que la sagesse elle-même publiait ses oracles. »

L'éloquence de lord Cambden se distinguait par une

noble simplicité et une absence totale d'art et d'efforts. Il n'avait ni la fougue, ni l'imagination de Chatham, mais il possédait toutes ses vues généreuses, éclairées. Le mérite de ses discours reposait dans ses pensées. Il avait encore une puissance particulière de langage; grâce à son habitude d'emprunter à la vie commune ses expressions familières, avec une nouveauté d'application qui leur donnait de la hardiesse et de la dignité, cet orateur semble avoir réuni toutes les qualités d'un talent supérieur. On a quelques éloges funèbres, composés en son honneur par des amis intimes ou politiques; mais cet orateur ne peut, sans aucun doute, être jugé sur les archives imparfaites de ses discours, inachevés d'ailleurs, et privés du charme de son débit.

Ses contemporains, sans aucune exception, ont tous témoigné de la *magie* (c'est leur mot), de sa déclamation. Le principal mérite de cet homme célèbre consistait en périodes sonores, émises avec une telle sagacité, qu'elles cachaient à l'auditoire des idées vagues, un sens indéterminé. Sa logique était habituellement sophistique. Il a la réputation de n'avoir pas connu de rivaux dans l'art de l'insinuation : l'on en jugera par le passage suivant, tiré du discours qu'il fit, étant avocat-général, lors de la fameuse cause d'Owen; voici la question : « Le jury doit-il être satisfait de ce que le défenseur, Owen, a publié le pamphlet? Le reste coule de source : si le fait est reconnu, le libelle est séditieux, etc. En conséquence, si la publication est prouvée, l'imprimeur doit être engagé par chaque ligne du pamphlet; et c'est ce que vous devez décider, vous qui êtes juges du fait. Mais supposons que vous jugiez la loi elle-même, votre conscience vous dirait que c'est un libelle qui accuse la chambre d'injustice, la compare au divan du Grand-Turc, par les lettres D-N,

à l'inquisition par les lettres IN-N, et la nomme une assemblée vénale. Supposez qu'un pamphlet soit publié après ce jugement, que vous, les jurés, soyez accusés d'être parjures et vendus, qu'il soit publié dans le royaume, n'en seriez-vous pas offensés ? » L'artifice et la mauvaise foi peuvent à peine être poussés plus loin.

Dunning a associé son nom à l'art oratoire du barreau et du parlement : par malheur, il n'a guère laissé que son nom. Ses saillies ont beaucoup de ressemblance avec celles de la reine Anne, dans leur atticisme sententieux et leur élégance de plaisanterie. Du reste, chez lui, plus de logique dans l'antithèse, de vigueur dans les mouvemens. Il affectait des néologismes d'origine classique. Le mot *comity* [1] fut introduit par lui, comme terme de courtoisie; mais nous croyons qu'il ne lui a pas survécu. Il faillit atteindre le premier rang au parlement, et même au barreau, quoiqu'il abandonnât d'abord à Erskine la gloire de l'éloquence du barreau en Angleterre.

Ce ne fut qu'à dater de l'époque où l'on vit paraître les ouvrages de Burke, Fox, Pitt et Shéridan, que l'éloquence anglaise prit un développement, une dignité vraiment dignes des beaux jours de l'antiquité. Quel concours alors de grandes causes et de beaux talens ! Les hommes de ce temps semblaient nés pour leur siècle.

Les événemens de cette époque, en Amérique, dans l'Inde, en France, offraient le champ le plus vaste à l'orateur. Des personnes qui vivent encore, se rappellent cette illustre phalange du parlement d'alors; l'on a si souvent parlé du génie, de la réputation de chacun de ces orateurs que les traits les plus saillans de leur vie sont devenus familiers à tous; notre tâche à nous sera de mesurer

[1] *Bon ton* est à peu près l'équivalent de ce mot.

la hauteur à laquelle ils se sont élevés, et d'expliquer l'état dans lequel ils ont laissé l'éloquence parlementaire.

Ces quatre hommes, tous grands, différaient essentiellement l'un de l'autre. Chacun d'eux eût pu se placer à la tête d'une école à lui. Burke et Shéridan s'asservissaient tous deux à la méditation, et composaient leurs discours, et pourtant quelle différence de pensée, de style et de forme! Fox et Pitt n'ont probablement jamais écrit une page des leurs, même dans les circonstances les plus solennelles, et cependant quel contraste entre ces deux hommes! Pitt parlait long-temps; il développait ses argumens avec précaution, mais d'une manière triomphante; il y avait dans ses phrases l'assurance, la clarté d'une composition préparée à l'avance et retenue par cœur. Fox, à l'exorde, était au contraire embarrassé dans ses gestes, timide dans sa diction, et sinon confus, du moins sans méthode dans l'arrangement de ses idées; puis peu à peu il s'inspirait, son intelligence s'agrandissait, et l'énergie de son raisonnement, la force de sa logique, finissaient par égaler l'élévation de sa morale et de ses vues.

Burke et Shéridan ont prouvé que l'habitude de la méditation et celle de la composition, qui distinguent essentiellement les anciennes écoles d'éloquence grecque et romaine, sont utiles dans le conflit des débats parlementaires. Fox et Pitt ont montré, l'un, qu'une intelligence puissante, de généreuses impulsions, un tempérament impétueux; l'autre, qu'une haute supériorité d'esprit, la certitude de dominer son sujet, de captiver son auditoire, de discuter avec calme, avec la conscience de son talent, pouvaient suppléer à la réflexion et à l'étude.

Ces quatre hommes avaient atteint le plus haut degré de leur talent et de leur gloire avant l'apparition de

Canning; ce dernier, bien qu'appartenant à la génération suivante, vint se placer sur la même ligne qu'eux; il fut même plus grand orateur encore. Les circonstances étaient des plus favorables pour un ambitieux doué de hautes facultés. Canning avait ses maîtres, vivant, travaillant sous ses yeux, et multipliant chaque jour leurs chefs-d'œuvres; il suivait de près ces grands modèles; il ne paraît cependant pas en avoir imité un seul. Il leur ressemble aussi peu qu'ils se ressemblaient eux-mêmes; évidemment, il étudia leurs défauts pour s'en garantir.

La carrière que poursuivit Canning, le style, la manière qu'il adopta, furent les plus conformes à la nature de son talent. On lui reproche d'avoir imité la prolixité fleurie, les grâces étudiées de Cicéron, de préférence à la vigueur, à la rapidité, à la simplicité de Démosthène; mais Canning, à son début, s'était singulièrement distingué par son esprit, par son imagination, par les grâces de sa littérature élégante, non seulement à Oxford, mais à Eton. Il est évident qu'ainsi préparé, il eut été forcé de sacrifier ses plus brillans avantages; il a donc préféré l'éloquence superbe de Cicéron, genre où brillaient toutes les ressources, toute la vivacité de son imagination.

Canning, bien qu'il admirât Pitt comme homme d'état, ne semble l'avoir jamais considéré comme modèle dans l'art oratoire. Il est vrai que nous ne pouvons parler de Pitt que d'après ses discours imprimés; or, ces monumens sont sans aucun doute tronqués pour la plupart; rarement ils portent le cachet d'un style riche et pur. En les lisant, même ceux qu'on juge le plus fidèlement reproduits, on ne peut s'empêcher de se demander, avec surprise, où sont les preuves du talent de l'homme qui ne connut qu'un seul rival au temps des plus beaux jours de l'art oratoire anglais? Un instant de réflexion explique ce fait.

L'éloquence de Pitt était en lui. « Je crois sincèrement, dit Windham, que Pitt eût été capable d'improviser un discours royal. » Et cette faculté est considérée comme le *nec plus ultrà* d'un talent extraordinaire. Il y a, dans cette assertion, beaucoup de vérité, et même plus d'exactitude que de louange : examinons-la; qu'en conclurez-vous? que Pitt avait le don d'improviser gravement des lieux communs sur d'importans sujets, en style imposant et mesuré. Il n'y avait, certes, pas grand mérite de la part de Pitt à faire sur-le-champ un discours de cinq minutes que tous ses subordonnés, voire même Vansittart, eût pu composer aussi bien à l'aide de vingt minutes de préparation.

L'argumentation de Pitt était trop diffuse pour être logique; la magie de sa force, il la puisait dans de mordans sarcasmes et surtout dans l'affectation d'une haute supériorité sur ses adversaires. Son ton, sa personne, son autorité, son pouvoir, en imposaient à la bonne foi de ses moindres auditeurs, et justifiaient les acclamations de ses partisans. Mais tant de qualités disparaissent à la lecture; les sarcasmes et les personnalités de Pitt, qui produisaient tant d'effet sur son auditoire, ne sont plus, à la lecture, que des saillies vives, arrogantes, toujours artificieuses, et ses amplifications brillantes, que des compositions médiocres écrites en style verbeux.

Ses citations sont, il est vrai, claires, exactes; elles ne manquent ni de piquant, ni d'a-propos; mais il y a bien plus d'esprit dans le seul *tantæne animis cœlestibus iræ* de Canning, appliqué à l'intolérance des évêques, que dans toutes les allusions de Pitt. Enfin, ce ministre, jugé d'après ses discours imprimés, ressemble à un géant que vous voudriez regarder à travers la lentille d'un télescope renversé.

D'où venait donc alors cette supériorité parlementaire de Pitt? Elle tenait aux causes que nous venons de signaler : à l'air particulièrement imposant et majestueux de sa personne et de son maintien, à ses saillies, à ses mouvemens oratoires, à son orgueil, à sa suffisance, à l'art enfin qu'il avait de savoir toujours se posséder.

Sa position, comme ministre puissant, lui assurait l'appui d'une forte majorité, qui ne semblait exister, pour ainsi dire, que pour exalter les passages les plus heureux de son orateur favori, par des explosions d'enthousiasme, ou pour étouffer les parties faibles de ses discours sous de bruyantes acclamations.

Canning avait trop de sagacité pour ne pas comprendre que les succès de Pitt n'étaient dus qu'à sa position; que son éloquence n'était qu'une imposture adroite et brillante; que toute imposture, quelqu'adroite et brillante qu'elle soit, n'a qu'un règne éphèmère, qui s'éclipse devant un imitateur.

Le dernier Londonderry, type parfait de médiocrité, n'avait ni jugement, ni goût; aussi prit-il Pitt pour modèle. Que fut-il? Le plus pauvre des orateurs parlementaires. Dans son désir aveugle d'imiter la manière de Pitt, il entassa parenthèses sur parenthèses, métaphores sur métaphores; et tout cela diffus, fantasque, éternel. Il s'y perdit inextricablement, fit d'impuissans efforts pour se montrer satirique; et, comme Pitt, lorsqu'il se tournait vers ses partisans, pour leur donner le signal d'applaudissemens payés, il ne faisait que verser le ridicule sur eux et sur lui.

On remarquera que nous n'envisageons ici Pitt que comme orateur, sans mesurer la portée de ses facultés intellectuelles sur ses discours. Il faut juger le pouvoir de son intelligence, la force de son caractère, son

génie enfin; car cette carrière éleva ce ministre à un si haut degré de gloire, qu'il commandait plus l'admiration, même dans ses revers, que ses prédécesseurs whig, ou ses successeurs tory, dans leurs triomphes les plus signalés. Pitt, hors la courte période de la coalition whig-tory, à l'aurore de son existence ministérielle, fut toujours chef parlementaire, avec une majorité constante. Les vues et les principes politiques qui dirigeaient ses mesures, il ne les médita, ne les développa que dans l'intérieur de son cabinet ou dans l'intimité du conseil; jamais il ne condescendit à les exposer au milieu d'une chambre où il était toujours assuré d'une majorité compacte.

Évidemment, les discours de Fox étaient faits pour être prononcés; Buffon semble avoir écrit pour lui comme pour Pitt, au sujet de l'art oratoire, que « c'est le corps qui parle au corps. » A la lecture des discours de Pitt, même des mieux conservés, l'orateur disparaît ainsi que l'homme; dans ceux de Fox, même les plus tronqués, vous retrouvez les étincelles d'un esprit supérieur, les traces d'un talent élevé. La réthorique de Fox tenait essentiellement à la grandeur de sa conviction et à l'énergie de sa logique. Celle de Pitt participe de ce que Mme de Staël appelle « une espèce de faconde qui ne vient pas de l'émotion intime de l'âme. » Par exemple, nous rencontrons vers la fin de son grand discours sur l'abolition de la traite des nègres, un mouvement de l'éloquence la plus vraie; c'est le passage où Pitt développe le contraste qui exista entre la civilisation romaine et les premières mœurs barbares de la Bretagne.

« Avons-nous raison, disait-il, de conclure que l'usage même des sacrifices humains annonce une incapacité totale de civilisation? Je crois que l'on peut prouver, et

j'appelle sur ce fait l'attention sérieuse du parlement, que la coutume barbare de trafiquer des esclaves est encore plus sauvage que la coutume des sacrifices humains. Il fut un temps (il est parfois utile de faire revivre d'humilians souvenirs), il fut un temps où les sacrifices humains se consommaient dans cette île, où la traite des esclaves s'y pratiquait; un grand nombre d'habitans étaient déportés de notre sol comme des bestiaux, puis exposés en vente dans le marché romain. N'est-il pas un rapprochement curieux à faire entre la manière dont on trafique des misérables peuplades d'Afrique et celle qu'on employait vis-à-vis les habitans primitifs de cette île. Quelles causes principales entretenaient cette traite de la Bretagne? La sorcellerie, l'adultère, les dettes et la guerre.

« Supposons un sénateur romain raisonnant, en ce temps-là, d'après le principe de quelques honorables membres de cette chambre, et considérant les Bretons barbares, comme un peuple incapable de civilisation, de liberté, d'aptitude pour cultiver jamais les arts élégans ou même utiles, placé par la nature au-dessous de toutes les autres nations, destiné enfin à fournir des esclaves aux pays les plus civilisés de l'Europe. Cette prédiction, en un temps si reculé, n'eût-elle pas pu s'appliquer à la Bretagne, comme elle l'est de nos jours aux pauvres Africains?

« Échappés depuis long-temps à cet état de barbarie; nous avons presque oublié que nous fûmes jadis barbares; nous nous sommes élevés à une sphère de gloire qui contraste heureusement avec l'état d'abjection où nous avait placés le soldat romain; notre seule trace de barbarie, c'est l'affreuse traite des noirs que nous continuons aujourd'hui.

« Si nous reconnaissons que cette captivité perpétuelle eût été pour nous la plus grande des calamités; si nous

frémissons à l'idée que nous eussions pu continuer à peupler d'esclaves le marché romain, au milieu de la cruelle civilisation de l'empire, au nom du ciel ne laissez pas courber plus long-temps l'Afrique sous cette fatale destinée. Si nous voulons écouter enfin la voix de la raison, du devoir, de l'humanité, plusieurs d'entre nous verront disparaître de l'Afrique cet effrayant tableau qu'elle offre pour notre honte ; ils vivront assez pour voir les Africains s'occuper d'industrie et de commerce. Peut-être même pourrons-nous, en un temps plus reculé, contempler les rayons de la science et de la philosophie, venant enfin briller, dans toute leur splendeur, sur cette terre ; peut-être admirerons-nous cette influence jointe à celle d'une religion pure, destinée à éclairer cet immense continent.

« Nous pourrons espérer que l'Afrique, bien que la dernière région du globe en civilisation, jouira plus tard des bienfaits qui nous entourèrent dès les premières époques du monde. Alors aussi l'Angleterre et l'Europe entière, partageant ses progrès et sa prospérité, recevront une ample récompense de leur humanité tardive ; et l'Afrique, arrachée enfin aux ténèbres qui pèsent depuis si long-temps sur elle, leur vouera un éternel tribut de reconnaissance. [1] »

Qui voudra se rappeler la puissance de Pitt et le sort déplorable des nègres durant sa longue carrière ministérielle, comprendra bien que ce passage si noble, si chaleureux, était médiocrement dicté par une *intime émotion de l'âme*.

[1] Cette version diffère un peu du texte de la collection imprimée des discours de Pitt ; nous l'avons empruntée à un vieux pamphlet sur la Traite des Nègres, composé, dit-on, sur les notes d'un membre distingué du parlement, probablement le dernier Wilberforce.

Fox n'emprunte rien aux formes, à l'instruction; il doit tout à lui-même; ses discours se distinguent par des traits de force et d'élévation, mais non par l'art oratoire. Voilà pourquoi il n'a eu aucun imitateur. Canning ne possédait pas la grandeur insouciante ou l'impétuosité de Fox, mais il avait de la souplesse, de l'énergie, de la logique, de la sagacité, de l'esprit et de l'imagination. Fox était trop indolent ou trop homme du monde pour profiter de tous les avantages qu'un peu d'étude et de préparation eussent mis à sa portée; c'est ce que Canning sentit parfaitement; il vit, tout à la fois, Pitt remporter des triomphes purement éphémères pour s'être abandonné trop exclusivement à sa prodigieuse et funeste facilité d'improvisation; Fox sacrifier, à son tour, une partie de sa puissance, entraîné qu'il était par le torrent de ses facultés naturelles. Profitant donc de l'étude qu'il avait faite de ces deux grands maîtres, Canning évita la facilité dangereuse de l'un, cultiva les grâces accessoires négligées par l'autre; son but principal semble avoir été de combiner l'improvisation éloquente, la réplique spontanée de Fox et de Pitt, avec la force et le fini de composition de Burke et de Shéridan. Il se présentait tout armé dans la lice, mais toutefois avec un tel empire sur lui-même, qu'il pouvait changer à son gré l'ordre de ses idées, selon les exigences du moment.

Quelques uns des plus beaux discours de Canning furent prononcés à une heure avancée de la nuit, et ne se trouvèrent pas reproduits par les journaux du lendemain. Il n'en reste donc aucune trace. Mais même dans ces répliques, toute personne, quoique étrangère à la manière de Canning, s'apercevait aisément que l'orateur avait mis, à part de son improvisation, en réserve certaines saillies, certains passages brillamment préparés pour les intercaler

au besoin. C'est un artifice dans lequel il surpassa Burke et même Shéridan. Burke avait, il faut en convenir, un malheureux et pénible débit, qui neutralisait singulièrement le pouvoir de son éloquence : il passe pour avoir manqué de spontanéité dans la discussion. Shéridan avait parfois à lui de ces pensées heureuses, de ces phrases piquantes, qu'il avait élaborées de mille manières dans son esprit ou sur son livre de notes ; il s'en servait tout à coup avec un tel art qu'il eût semblé les avoir trouvées à l'instant même. Au reste il n'occupa jamais de poste, soit dans l'opposition, soit au ministère, qui l'obligeât à descendre souvent à un débat continuel et improvisé. Ses figures étaient rares, calculées, théâtrales et brillantes. Il fut orateur et homme de lettres spirituel. Canning fut spirituel orateur, homme de débats et d'état. Burke, avec toute la sagacité méditative, la philosophie et l'imagination de ses discours, abandonnait quelquefois le style de l'orateur pour celui du libelliste. L'éloquence de Shéridan dégénérait souvent en grâce affectée, en sentimentalisme, dont la faiblesse était dérobée à l'auditoire, grâce à la force de l'organe, à la magie du geste. Son fameux discours dans le procès de Warren Hastings, est non seulement rempli de puérilités minutieuses, mais il ne saurait même supporter la lecture. Dans les discours, bien revus, bien authentiques de Canning, ce n'est pas l'éloquence seule, mais une certaine animation oratoire qui frappe le lecteur. Les mouvemens, les constructions de phrases, les figures de rhétorique, accusent non l'écrivain, mais l'homme éloquent, et, pour ceux qui ont entendu Canning, l'orateur lui-même, dans toute l'étendue de son individualité.

Le principal défaut de Canning fut le manque de simplicité : une trop grande recherche des saillies et du brillant, une présence trop visible de l'art, trop de profusion d'es-

prit, d'imagination et de finesse. Il sacrifiait parfois l'objet de la discussion au désir de briller, au plaisir de livrer son adversaire aux risées de l'auditoire.

Nous fournirons un échantillon de la verve caustique de Canning : certain baronet, sir John Cox Hippisley, théologien dogmatique, tant soit peu simple d'esprit, avait proposé une enquête relative aux dogmes et pratiques de l'Église de Rome, la regardant comme un prélude à l'émancipation des catholiques romains.

Canning représente les sauvages de l'Amérique, les Africains, les Asiatiques même, interrogés sur leur foi et leur orthodoxie, de par les soins du bon et zélé baronet. Voici ce qu'il ajoute sur les livres à consulter.

« Il est vraiment impossible de dire quand l'enquête demandée sera finie, car ce ne sont pas seulement toutes les doctrines savantes que l'honorable baronet a entassées dans son esprit que l'on devra soumettre au comité, ce n'est pas seulement tout le contenu de cette boîte incendiaire placée près de votre table, mais toutes les controverses théologiques possibles, qui doivent être complétement discutées et comprises, si l'on obtempère à la motion de l'honorable baronet telle que je la tiens en main ; bien plus, quand on aura satisfait à toutes les diverses exigences de sa motion, les travaux du comité ne seront pas encore achevés, car on trouve à la fin une clause salutaire, ainsi conçue : — Sir John Hippisley propose que d'autres documens soient référés au comité. Je ne suis pas assez peu versé dans les branches d'études chères à l'honorable baronet, pour ignorer à quel auteur il emprunte son style. Je trouve son archétype dans le grand *Smalgruenus*, qui publia d'abord un traité *de Omnibus rebus*, puis y ajouta un discours supplémentaire, *de Quibusdam aliis*. »

Pour prendre la motion dont il s'agit dans sa forme la

plus restreinte, n'exige-t-elle pas des renseignemens relatifs à la nomination, la collation, l'institution du clergé catholique dans tous les pays de l'Europe? L'honorable baronet peut sourire, soit; mais la chambre sera-t-elle disposée à sourire avec lui, lorsqu'elle apprendra que tout ceci nxigerait pas moins de cent volumes in-folio à compulser? Et pourrait-elle, sans frémir, songer à l'idée de parcourir une masse de livres si formidable, quelque intéressante qu'elle soit, quelque éclairé que fût son travail par les commentaires d'un savant président (tel que l'honorable baronet) qui les soumettrait ensuite à l'examen d'un comité? Cent volumes in-folio, ai-je dit! mais ce chiffre ne comprendrait pas même les livres élémentaires; ce ne serait encore là que de simples *specimen*; d'abord vous avez les ouvrages de saint Augustin en onze volumes in-folio, de ce saint appelé par Érasme *Doctor ecclesiæ incomparabilis*, puis ceux de Thomas Aquinas, surnommé *Doctor angelicus sivæ theologiæ Aquinas*, en dix-neuf volumes in-folio; c'est de lui qu'il fut dit: « *Animam Augustini migrasse in Thomam.* En qui l'âme de Thomas s'est-elle envolée? c'est ce dont il n'est pas nécessaire de vous informer. Puis vient Duns Scotus, *Doctor subtilis*, adversaire en tous points d'Aquinas. L'honorable baronet et mon très honorable ami M. Ryder n'ont pas été jusqu'à présent plus violemment opposés l'un à l'autre.

« Duns Scotus n'écrivit que douze volumes in-folio dans sa controverse avec Aquinas; mais suivant ces écrivains qu'il faut consulter avant tout, ainsi que le dit l'honorable baronet lui-même, nous devons avoir recours à Bellarmine, grande lumière de l'église, l'auteur du *Circà potestatem pontificum in secularibus*, et ses travaux ne forment que quatre volumes in-4°, qu'on peut parfaitement lire durant une courte séance du comité. Bellarmine est

adversaire du docteur Milner, et le révérend docteur, à son tour, n'est pas d'accord avec l'honorable baronet sur le point même *de potestate pontificum.* Je ne vous dirai rien des embarras inextricables suggérés à cet infortuné comité par une telle divergence d'opinions du même poids. Mais pour complément aux premiers ouvrages que je vous ai mentionnés, il en est un autre qu'il faudrait particulièrement examiner, grammaire par excellence, véritables rudimens de la science théologique et que chaque membre doit savoir par cœur, c'est le « *Oceanus juris civilis sive tractatus tractatuum de ecclesiâ* » en vingt-neuf volumes in-folio. »

On peut juger par ce fragment que les attaques de Canning, sans être haineuses, étaient parfois inconsidérées. Irritable de caractère, il était bon et généreux. S'il lui arrivait d'attaquer l'être sans défense, ce n'était que dans un moment d'oubli, tandis qu'il jetait, à dessein et sans crainte, sur l'homme fort, toute sa puissance de sarcasme et de ridicule. Nul ne l'a surpassé ni même égalé dans l'art de découvrir le côté faible d'un adversaire, ou de faire retomber sur lui ses propres argumens par un détour adroit et inattendu. Son imagination le rendit quelquefois diffus ou recherché ; cependant il n'ennuyait jamais. Jamais non plus il n'abusa de la patience de la chambre. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, lors même que le sujet semblait épuisé et l'auditoire fatigué, il sut constamment soutenir l'attention et même provoquer l'enthousiasme. A la lecture, on voit clairement qu'il tombe dans les défauts que nous lui avons reprochés, quand il lui arrive de soutenir des mesures opposées aux principes de liberté et de raison, principes que l'homme désapprouve quand le ministre doit les défendre. Sa position vis-à-vis de ses collègues le forçait à les appuyer avec

chaleur pour certains actes qu'il désavouait personnellement. Ministre, il eût pu, il est vrai, se retirer ; mais l'ambition est la dernière infirmité des esprits supérieurs. Nous ne mettons pas un moment en doute la sincérité de Canning dans ses éloquentes diatribes contre la Révolution Française ; nous sommes même disposé à attribuer ses opinions sur ce point à l'époque où il entra dans l'âge viril, où il commença la vie publique. Quand il se leva contre le républicanisme, celui-ci avait perdu sa magie de gloire : il n'offrait plus que le hideux spectacle de la tyrannie, des massacres, des proscriptions et de l'anarchie. Les discours de Canning, sur la guerre d'alors avec la France, sont ingénieux, habiles, éloquens ; mais sa haute supériorité dans l'art oratoire éclate plus visiblement dans ses discours « sur la traite des nègres et sur l'émancipation catholiques. »

Ce fut de son vivant et même parmi ses adversaires, une opinion accréditée qu'il était l'orateur le plus remarquable de son époque. L'épreuve du temps, la fluctuation des événemens et des opinions politiques, l'influence ordinaire de la mort, donnent toute autorité à ce jugement désintéressé ; nous croyons donc que peu de personnes hésiteraient même aujourd'hui à placer Canning au premier rang des orateurs de son pays. S'il n'éleva pas l'art à un plus haut degré que Chatham et Burke, Fox et Pitt, il en élargit la sphère. Il possédait des facultés supérieures, un brillant savoir. Ce qui le distinguait surtout, c'était cet enthousiasme, âme de l'art oratoire, partage du vrai talent, qui sait s'animer dès qu'il le faut : le génie de Canning grandissait par la position dans laquelle il se trouvait placé. Nul ministre ne commanda les majorités du parlement, par la seule suprématie de l'éloquence, plus qu'il ne le fit durant sa courte mais brillante carrière ministé-

rielle. Il réunit aux suffrages de toutes les communes d'Angleterre, ceux de l'Europe libérale. Devenir ministre, à cette époque et au milieu de tels événemens, était un triomphe sans égal dans l'histoire d'Angleterre. Le talent populaire et la faveur publique pouvaient, en tous temps, ouvrir les portes du parlement, et même du cabinet; mais l'élévation au premier poste de l'état n'était accordée que par un pouvoir distinct de la nation et du souverain, et cependant l'acte de réforme n'était point encore passé. Chatham combattit quelque temps ce pouvoir « *incerto marte*, » mais il succomba. Son illustre fils, après la première attaque, se prosterna devant lui et l'adora. Canning défia et vainquit la masse organisée des pouvoirs ecclésiastique et aristocratique combinés et armés contre lui.

Burke excepté, Canning fut le seul des orateurs anglais de premier ordre qui mérita pleinement sa réputation : il prépara et revit lui-même ses grands discours. Ils portent tous l'empreinte évidente de son goût et de son style, de son élégance monotone, de la finesse de sa pénétration, de son talent de méthode et de mesure oratoire. Nous rapporterons ici certain passage récemment cité dans un débat mémorable sur ce texte : *Des actes et non des hommes* (ceci fut dit, en 1802, sous le ministère d'Addington).

« Si je suis obligé, dit Canning, de déclarer mon opinion, je n'y mettrai ni déguisement, ni réserve; je pense que le temps est venu où l'administration doit être confiée aux mains les plus habiles : qualité qu'on ne saurait, je pense, accorder à celles qui dirigent aujourd'hui le gouvernement. Je ne prétends pas cacher en qui j'estime que réside cette supériorité; je ne souscris pas aux opinions qui ont été avancées : que dans des temps semblables

aux nôtres, l'habileté politique ne doive avoir aucune influence sur la considération à laquelle un membre du parlement peut aspirer. Je ne connais pas de devoir plus solennel, plus important pour nous que celui d'exprimer librement notre pensée sur le caractère et les qualités des hommes publics. Loin de nous ce jargon d'*actes et non d'hommes*. » Vous supposerez donc que c'est le harnois et non le cheval qui tire la voiture. Non, si la comparaison peut être admise, je dirai que les hommes sont tout, et que, comparativement à eux, les mesures ne sont rien. Je parle des temps de troubles et de dangers, de ces temps où les systèmes sont ébranlés, où les lois intérieures manquent. C'est alors que l'état doit son salut, non à telle ou telle mesure, quoique sagement combinée, quoique irréprochable, mais à l'énergie et au caractère des individus. C'est alors que les royaumes s'élèvent ou tombent selon qu'ils sont soutenus, non par des efforts bien intentionnés (quelque louables qu'ils puissent être), mais par des talens supérieurs et par des hommes capables.

Et quelle est la nature des temps dans lesquels nous vivons? Regardez la France, et voyez ce que nous avons à lui opposer; considérez qui l'a faite ce qu'elle est? — *Un homme*. Vous me direz qu'elle était grande, puissante, formidable, avant le gouvernement de Napoléon, qu'il a trouvé en elle d'immenses ressources physiques et morales, qu'il n'a eu qu'à les mettre en œuvre. Oui, sans doute, il en a profité; mais comparez aussi la situation dans laquelle il trouva la France, et celle où il l'a élevée. Je ne viens pas faire ici le panégyrique de Napoléon; mais je ne puis m'empêcher de reconnaître la supériorité de ses talens, et l'incroyable ascendant de son génie. Ne me parlez point de ses actes et de sa politique.

C'est son génie, c'est son caractère qui lui captivent le respect de l'univers. »

Les discours de Windham, ou du moins ceux qu'il prononçait en des occasions importantes, étaient préparés ou revus par lui avec le plus grand soin. Ils ne parvenaient au public qu'entièrement corrigés par l'orateur. Les discours de Cicéron ne sont pas plus parfaitement authentiques. Mais l'éloquence de Windham n'était pas de premier ordre. Il avait un certain genre d'esprit et de talent qui ne révèlait pas l'originalité du génie. On a dit qu'il affectait de se singulariser dans ses opinions et dans ses vues ; mais cette affectation (si on peut l'appeler ainsi), n'avait rien de frivole ni de vain.

Nous ne parlerons pas des discours de Grattan, c'est une gloire qu'il faut laisser en propre au parlement d'Irlande.

Le dernier lord Grenville tient un haut rang parmi les orateurs estimés de son temps. Ses discours n'ont été ni réunis ni publiés, bien qu'ils méritassent de figurer près de ceux de Burke, de Fox, de Pitt et de Canning. Lord Grenville ne fut pas un orateur populaire. Rarement il brilla par des artifices de rhétorique ; il se fit moins remarquer encore pour les grâces de sa diction. Son organe était monotone, son action sans énergie ; c'était un sage qui parlait en savant, en penseur, sans qu'il fût possible de douter de sa bonne foi ; certes, aucun homme d'état anglais n'a répandu dans ses discours plus de vues instructives sur l'histoire administrative et politique de son pays.

Notre intention n'étant point de passer en revue les orateurs qui soutiennent, de nos jours, le caractère de l'éloquence parlementaire anglaise ; voici nos dernières réflexions.

Deux mesures qui doivent fixer l'attention et jeter de l'éclat, par leur importance, sur l'histoire de la législation anglaise sont : l'Emancipation catholique et la Réforme parlementaire. Ces deux mesures ont, grâce à la récente fusion qu'elles ont opérée dans la Chambre des Communes, donné certaine nouveauté de formes et de couleur à l'art oratoire anglais.

L'éloquence irlandaise, appuyée, excitée par la première mesure, a un caractère de puissance et d'entraînement, mais aussi une sorte de turbulence. Toutefois, sa réputation continue à être soutenue par de mémorables souvenirs et de brillans contrastes : la sententieuse vigueur de Grattan, l'esprit rapide, l'imagination et le goût de Plunket[1].

La représentation créée par l'acte de réforme est encore dans une sorte de provisoire. La plus piquante nouveauté qu'offre la Chambre des Communes est cette petite fraction de réformateurs philosophes qui se sont eux-mêmes appliqué ce nom. Sans lui dénier le savoir individuel et le talent, nous voyons bien qu'elle ne peut ni élargir la sphère de l'art oratoire, ni propager la réforme. Que veulent ces philosophes? faire appel au tribunal de la pure raison; mais les grandes réformes, comme les grandes actions, s'opèrent en capitulant avec les opinions, les préjugés, les passions, en agissant sur l'imagination plutôt que sur la raison des masses d'hommes. Ce parti, cependant, n'a pas encore développé ses vues, et nous ne pré-

[1] L'auteur passe ici sous silence le fameux chef de parti O'Connell, ce harangueur de *Meetings*, le Danton de l'Angleterre. Il est probable que cette omission tient à une divergence d'opinions; car, ne fût-ce que pour le blâmer, il est impossible de ne point parler d'O'Connel. (*Note du Direct.*)

jugerons pas ici sur ses travaux probables dans la session prochaine.

On parle beaucoup aujourd'hui d'un nouveau genre d'éloquence, l'éloquence d'affaires que le bill de réforme était destiné à introduire dans la Chambre des Communes; ses partisans affectent de parler avec dédain d'un discours écrit.

Une composition préparée dans le but unique de produire de l'effet, est nécessairement mauvaise; mais toute prétention de faire un discours supérieur, sans travaux préalables, sans une combinaison voulue du sujet et du langage, est une imposture digne de ces jongleurs en poésie, qui prétendent improviser sur-le-champ un chef-d'œuvre tragique ou lyrique. Sans doute il est donné à un esprit vigoureux et fortifié par l'étude, de prononcer d'un jet une harangue éloquente sur un sujet imprévu, mais la pratique de la composition n'en reste pas moins utile; elle ajoute au talent de haranguer *ex abundantia*, de présenter, sous un aspect brillant, une inspiration heureuse, enfin d'improviser une réplique.

Une certaine facilité naturelle est chose presque vulgaire. Quelques membres de la Chambre des Communes se croient orateurs parce qu'ils possèdent une grande volubilité de langage, une certaine habitude de lieux communs et de trivialités. Le plus grand inconvénient de tout ceci est le temps que ces discours font perdre. Un honorable se lève, parle, répète et ressasse la même argumentation pendant une heure entière. S'il ne s'était pas mis en tête de discuter si long-temps, un discours de huit minutes eût suffi; et peut-être que, mieux avisé, ce membre eut reconnu qu'il était préférable de ne pas parler du tout, puisqu'il n'avait rien de bon à dire. Il n'est pas de mesure réglementaire plus désirable pour la Chambre des Commu-

nes, qu'une limite fixée pour la longueur d'un discours, selon l'importance du sujet. Mais une telle réforme est sinon impraticable, du moins difficile à exécuter. Le clepsydre était en usage chez les Athéniens; les Français, dans leur première Assemblée nationale, eurent un instant recours au sablier. Si nous n'allons pas jusqu'à recommander un chronomètre au parlement anglais, pourtant pensons-nous que les intérêts nationaux gagneraient beaucoup à ce que l'on abandonnât à l'examen des comités un grand nombre d'affaires courantes et secondaires, dont s'occupe cette chambre. En Angleterre, comme en France, la moitié des sessions est envahie par les petites chicanes des petits esprits.

JUNIUS.



Littératures étrangères.

POÉSIE COSAQUE.

Un cosaque hideux. . . . .
VICTOR HUGO.

Poètes et *cosaques* ! Voilà deux mots singulièrement accouplés : si l'on a vu figurer un cosaque dans la poésie, peut-on, grand Dieu ! admettre qu'il y ait de la poésie dans un cosaque !

En effet, qu'est-ce que le cosaque tel qu'on le personnifie en France, tel qu'on le voit sur les théâtres et dans les peintures ?

Si vous l'avez oublié, nous allons vous le dire.

Le cosaque forme à lui seul un genre qui n'a pas été jusqu'à présent décrit par les naturalistes : c'est un être qui n'est plus un Orang-Outang et qui n'est pas encore un homme.

Le cosaque est un animal féroce qu'on n'apprivoise qu'à coups de fouet.

Le cosaque est la sentinelle avancée de la barbarie, et menace de sa lance les reins de l'Europe civilisée.

Le cœur du cosaque n'est accessible qu'à deux sentimens : l'appât du butin, la crainte du bâton.

La physionomie invariable du cosaque tient de l'expression farouche du *Samiel* de Weber et de la stupidité des Gilles de la foire.

Son profil est celui d'un Hottentot auquel on aurait ôté la peau noire et ajouté une barbe.

Le cosaque, avec son justeaucorps rouge, son pantalon bleu et son bonnet qui recouvre à peine le sommet de la tête, semble, pour son extérieur, appartenir de droit à ces familles et compagnies de singes créés par le pinceau grotesque et enjoué de l'école flamande.

C'est l'incarnation vivante et le type de tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature. C'est le roi des *Han d'Islande*, des *Quasimodo* et consors, l'Apollon de la laideur.

Le cosaque est tout cela.

Que si on nous taxait de partialité pour avoir résumé ainsi une opinion généralement répandue en France, nous serions heureux de remercier les personnes qui accuseraient notre exagération ! Eh bien! essayons, nous, d'élever la voix en faveur d'un peuple si peu et si mal connu.

On confond assez habituellement les cosaques avec plusieurs peuplades d'Asie qu'on a vues arriver en France à la suite des armées russes. C'est une erreur : les Bachkirs, les Calmoucs, les Kirguises et autres tribus d'origine mongole ou du moins asiatique, ne sont pas les cosaques. Tous les cosaques sont Russes et appartiennent à la religion grecque.

L'histoire de leur origine ressemble à celle des Romains. Ils se formèrent de l'agglomération successive d'aventuriers et de colons qui se portèrent des contrées avoisi-

nantes vers les frontières méridionales de l'Empire. Leur gouvernement, pareil à celui des anciens Francs, participait de la république et de la monarchie, ou plutôt c'était un gouvernement patriarcal, le gouvernement de la famille, de la commune. Le plus sage et le plus vaillant était élu chef ou Attaman : il rendait la justice, secondé des vieillards et des pères de famille qui avaient acquis de la considération.

La vie aventureuse, la guerre, la gloire, des mœurs qui rappelaient les temps primitifs de Sparte, de Rome, de la Germanie, se ressentant tour à tour de l'influence du christianisme et du contact de la barbarie asiatique ; voilà les élémens qu'on trouve dans l'existence des anciens cosaques.

N'ayant point l'intention de faire ici leur histoire, nous ne les suivrons pas dans leurs établissemens sur le Dnieper, le Don, la mer Noire, la mer Caspienne, au Caucase et en Sibérie. Nous ne vous dirons pas les luttes sanglantes des cosaques, leurs exploits héroïques contre les Turcs, les Tartares, les divers peuples de l'Asie ; nous ne vous les montrerons pas se ruant sans cesse sur les hordes de l'Orient, souvent vainqueurs, jamais vaincus ; Colombs obscurs découvrant de nouveaux mondes dans l'immense Océan des terres asiatiques ; pélerins à cheval dont le bâton est une lance, le bourdon une giberne, allumant leur feu sous les peupliers de la Tauride, et sur les neiges du Kamstchatka ; nouveaux croisés fouillant de leurs piques la terre des mécréans pour y planter le signe de la résurrection aux lieux où s'amoncelaient des cadavres ; nouveaux martyrs fécondant de leur sang chrétien les germes d'une civilisation qu'ils apportaient, à leur insu, avec la croix pendue à leur poitrine ; digue humaine jetée par la Providence pour arrêter les flots de la barbarie asia-

tique; dogues vigilans au collier d'acier, gardant le troupeau européen, et faisant mordre à leurs fers aigus les bêtes fauves de l'Asie.

Il y a là toute une épopée qui n'a pas trouvé son Homère, un drame aux péripéties sanglantes et imprévues qui n'a pas eu de Shakespeare ou de Schiller, tout un moyen âge oriental qui attend ses chroniqueurs et ses peintres.

Ces réflexions, nous le savons, paraîtront étranges à ceux que nous nous permettons de nommer *Cosaquophobes*. Mais, diront-ils, les cosaques sont des barbares et vous en faites les champions de la civilisation.

Nous ne répondrons pas à ces interpellations, car il s'agirait, au préalable, de s'entendre sur l'acception des mots barbarie et civilisation.

Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà, dit Pascal. Or, pour les uns, civilisation veut dire formes exclusives inventées et appliquées à toutes choses par les seuls *progrès* de la raison humaine, triomphe absolu de l'industrialisme, jeu de la bourse, chemins de fer, machines qui remplacent les hommes, hommes qui mécanisent leurs institutions, écoles mutuelles, inventeurs de nouveaux procédés chimiques ou alchimistes de nouvelles religions. D'autres, au contraire, et nous sommes de ce nombre, croient que la barbarie cesse où le christianisme commence, et que dans les pays chrétiens la question s'agite simplement entre le plus ou moins de civilisation, c'est-à-dire le plus ou moins de douceur et d'humanité qui s'introduisent dans les mœurs, les usages et les lois. Ceux-ci, par exemple, n'appellent plus le moyen-âge une époque de barbarie, malgré la torture, les oubliettes, les chevaliers félons et les bûchers du fanatisme. D'ailleurs, si l'on nous objecte les anciennes cruautés des co-

saques à la guerre, nous dirons que la civilisation, telle même que la comprennent les rationalistes, a eu ses Robespierre, ses Marat et ses Danton.

Mais voici les poésies annoncées ou plutôt quelques chants populaires des cosaques du Don du dix-septième et du dix-huitième siècles. Nous y joignons, pour l'intelligence, quelques détails sur les mœurs des cosaques à l'époque où circulaeint ces chansons.

Les anciens cosaques étaient à peu près indépendans, et ne se trouvaient que dans des rapports de vasselage, à l'égard des tsars russes. Leurs coutumes et leur genre de vie avaient une physionomie tranchée qui s'est perdue depuis qu'ils ont été plus complètement incorporés à la Russie.

Les cosaques du Don étaient en hostilité perpétuelle avec la ville d'Azof, qui alors appartenait aux Turcs, et le kan des tartares de la Crimée, l'ancienne Tauride. Ils s'embarquaient dans de frêles esquifs, descendaient le Don, attaquaient les vaisseaux musulmans sur la mer Noire, et ravageaient les côtes. C'étaient les flibustiers de ces contrées. Cependant leurs excursions n'étaient pas de la piraterie. Ils déclaraient la guerre en bonne et due forme, et faisaient des trèves et des paix qui presque toujours étaient violées par leurs ennemis. Nous traduisons littéralement une de leurs déclarations de guerre : « De la part de l'Attamann du Don et de toute l'armée au pacha d'Azof, salut. Par ordre de notre grand souverain, nous avons vécu en paix avec vous ; présentement, toute l'armée a décidé de rompre la paix. Craignez-nous ; de notre côté, nous prendrons nos précautions. Ce pourquoi, la présente est le sceau de l'armée. »

Ce sentiment de dignité et de liberté nationale perçait dans des locutions qui étaient devenues proverbiales parmi

les cosaques. « Nous accordons la paix, disaient-ils, mais il ne nous convient pas de la demander. » Ils se donnaient le titre de Cosaques du Don, *libres et sans peur*. La formule des proclamations qu'ils envoyaient de ville en ville pour appeler aux armes, commençait ordinairement par ces termes : « Défendons d'un cœur hardi l'honneur : soutenons notre gloire d'Attamans et d'hommes vaillans. » Le respect qu'ils inspiraient au sultan provoqua une ordonnance de la Porte, qui prescrivait à la ville d'Azof de payer chaque fois, lors de la conclusion de la paix, un certain tribut en sel, en filets et en argent. La pêche et la chasse étant leur principale industrie, ce secours de leurs voisins leur était fort utile. Du reste, ils avaient peu de besoins, et disaient : « C'est Dieu qui nous nourrit; nous vivons comme des oiseaux; nous ne semons pas, nous ne mettons pas le blé en grange, et nous sommes pourtant toujours rassasiés. »

Leur haine contre les Turcs était grande : ils se croyaient déshonorés de faire cause commune avec ces hommes *non baptisés*. Le tzar ayant exigé, des cosaques en 1630, qu'ils se joignissent comme auxiliaires à une armée turque, ils lui répondirent : « Sire, nous sommes prêts à mourir pour toi, mais nous ne voulons pas servir les mécréans. Pouvons-nous être les alliés des gens que nous méprisons, et qui sont nos ennemis naturels? « En 1627, le sultan, fatigué de leurs incursions continuelles, voulut acheter une paix assurée, en leur donnant un appointement annuel. Les cosaques, en véritables Fabricius, repoussèrent cette offre avec indignation. Peu de jours après ils coururent à Azof, prirent la ville d'assaut, et firent mourir l'envoyé turc chargé de cette négociation.

Les cosaques, profondément attachés à la religion,

n'entreprenaient jamais leurs courses guerrières sans implorer le Dieu des armées. On chantait un *Te Deum* dans l'église, puis on vidait sur la place publique la coupe d'adieu. Alors, ceux qui restaient, reconduisaient jusqu'au rivage la troupe qui partait. Les cosaques embarqués entonnaient des chants où ils apostrophaient le Don, et lui adressaient leurs adieux.

Le Don était pour eux le représentant de leur patrie, une personne vivante à qui leur imagination naïve et poétique vouait une tendresse filiale. Ils ajoutaient au nom de *Don* celui d'*Ivanovitch*, ce qui veut dire : *Fils d'Ivan*; selon la coutume russe qui exige qu'en interpelant un individu par son nom de baptême, on y joigne celui de son père. Or, saint Jean était le patron des cosaques. Un de ces chants adressés au Don, que nous allons rapporter, se distingue par son originalité, et rappelle les chants populaires des Grecs modernes, qui font aussi parler les objets inanimés.

Eh quoi ! notre père, notre glorieux et paisible Don,
Toi qui nous nourris, notre Don Ivanovitch,
Toi qui as une bonne renommée,
Une bonne renommée et bien méritée,
Jadis tu courais rapide,
Tu courais rapide et propret ;
Et maintenant, ô notre hôte, tu coules tout troublé.
O Don, tu es troublé et de bas et de haut.
Le glorieux et paisible Don prononça ces paroles :
Et comment puis-je ne pas être troublé ?
J'ai lâché mes beaux faucons,
Mes beaux faucons, les cosaques du Don.
Sans eux, mes bords escarpés sont lavés par les flots ;
Sans eux, le sable jaune se couche en longues tresses sur la campagne.

Revenus de leurs expéditions, le premier soin des cosaques était de faire une part aux monastères, et aux églises de la dépouille de l'ennemi. Usage touchant et sublime! ainsi que les jeunes filles des pays catholiques qui portent à la Vierge l'offrande des fleurs cueillies de leur main, ces hommes, au corps dur, mais à l'âme sensible, venaient répandre sur les châsses des saints et les chasubles des prêtres l'or, les perles et les pierreries enlevés au champ de la gloire. Ils fondaient les canons de l'ennemi pour en faire des cloches. Pareils aux chevaliers du moyen-âge, bien des cosaques donnaient une moitié de leur vie à la guerre, et l'autre à Dieu. Les monastères étaient leur Hôtel des Invalides.

Le butin, au nombre duquel figuraient les captifs des deux sexes, se partageait entre la troupe victorieuse. On nommait cette opération le *Douvann*. Il existe beaucoup de chansons sur les *Douvanns*. Celle que nous traduisons ici offre un indice curieux des mœurs de ces temps. On y voit figurer souvent, comme dans tous les chants cosaques, le mot *Molodetz*, ce qui veut dire un jeune homme vaillant, un brave, un homme intrépide et résolu. On y ajoute communément l'épithète de *bon Dobryï Molodetz*. Le mot bon est pris dans le sens qu'on lui donnait au moyen-âge : *mon bon poignard*, *ma bonne lame*. Dans la difficulté qu'il y a de trouver en français un équivalent du mot *Molodetz*, nous nous sommes décidés pour l'ancien terme de *gars*, en y ajoutant une épithète de circonstance.

Quand de la glorieuse contrée, du côté de l'Orient,
Coula la rapide rivière, le glorieux, le paisible Don,
Il creusa, ce gars, il traversa des montagnes escarpées.
Du côté de l'Occident, il traversa, il creusa de sombres forêts.

Là, frères, sur le Don ne vivent que des hommes libres,
Les hommes libres y vivent, les cosaques du Don.
Les cosaques, les amis, s'assemblèrent et firent un cercle.
Ils se mirent à partager le *Douvann* entr'eux.

L'un des prix était cinq cents roubles;
L'autre prix était tout un millier;
Le troisième une belle jeune fille.
Un gars vaillant se lamente et pleure.

O ma tête, ma pauvre tête, ma tête malheureuse!
Au combat, à la bataille tu marches la première,
Au *Douvann* au partage on te laisse la dernière,
Quand soudain la belle jeune fille dit au gars vaillant :

Oh! ne pleure pas, ne te lamente pas, mon gars vaillant.
Je tisserai pour toi un tapis de soie qui vaudra 500 roubles,
Je tisserai pour toi un autre tapis qui vaudra tout un millier,
Et le troisième tapis que je tisserai n'aura pas de prix.

Cette chanson prouve que les anciens cosaques ne s'entendaient guère en galanterie, ce dont nous les blâmons fort. Le bon gars se désole d'avoir, pour sa part, une belle jeune fille, mais je ne sache pas que les Spartiates aient été bien galans. Le dernier vers contient d'ailleurs une réticence gracieuse et délicate, une allégorie voilée en faveur de l'amour qu'on ne s'attendrait pas à voir sortir d'une bouche moins habituée à effleurer une main de femme qu'à mâcher la cartouche. Cela promet.

Les cosaques étaient des amazones mâles, si l'on peut s'exprimer ainsi; ils craignaient l'amour; et pour ce fait nous ne les blâmerons pas trop. Des cœurs purs, vrais, primitifs, ont des passions exclusives, d'autant plus profondes et absorbantes que la raison, ce ver rongeur du sentiment, est moins développée. Pour les cosaques, la guerre était une passion exclusive, un culte, une religion,

Ils ne pouvaient servir deux maîtres à la fois; ils devaient renoncer à l'amour, ou risquer de manquer à leur vocation, d'énerver leur nature guerrière. La chevalerie seule a su accomplir l'union mystique entre la femme et l'épée. Alors l'amour était un culte bienfaisant; car, comme la foi, il était un mystère et une espérance. Aujourd'hui que les anatomistes du sentiment déchirent de leur scalpel les tissus les plus secrets du cœur, qu'ils posent le doigt sur chaque fibre palpitante et vous disent : ceci est l'amour; voilà comment il se forme, comment il se développe, comment il décroît.... aujourd'hui l'amour n'est plus une religion, c'est une science.

Mais laissons l'amour et revenons aux cosaques.

Les cosaques étaient donc étrangers à cette passion. Celui d'entr'eux qui se rendait coupable d'un tendre sentiment était repoussé du cercle de ses camarades, et en butte à leurs reproches. Semblables aux Romains, ils enlevaient leurs Sabines chez les Turcs, les Tartares et surtout chez les Circassiens; ils épousaient leurs captives converties au christianisme. On dit qu'ils étaient fort difficiles dans le choix de leurs femmes, et très sensibles à leur beauté physique. Aussi le sang cosaque est-il en général fort beau. Leur stature est élevée, leur profil quelquefois grec, souvent romain, leurs cheveux bruns ou noirs. Ils tiennent en grande partie de la race slave, qui, comme on sait, est belle; mais on remarque souvent dans leur physionomie les traces de leur fusion avec les peuples de l'Asie. Ce mélange, loin d'être à leur désavantage, donne à leurs traits le piquant et la mobilité qui caractérisent les peuples du midi. Nous le répétons, c'est par erreur qu'on leur prête exclusivement le type mongol qui est une exception.

Lorsque plus tard, les cosaques se marièrent entre eux,

l'autorité paternelle, qui était profondément révérée, présidait seule au mariage. Parfois les futurs époux arrivaient à l'autel, sans s'être jamais vus. « Mon cher fils, disait le père, ta mère et moi t'avons choisi une promise; elle est de bonne maison, elle est bonne ménagère, etc. » Le fils répondait que votre volonté soit faite, et il se prosternait devant les parens. Il en était de même des jeunes filles. De nos jours et parmi les classes éclairées de la société en Russie, l'amour a une grande part dans le mariage. Que n'est-on à cet égard un peu moins cosaque en France; on ne verrait pas tant de *victimes cloîtrées* de l'état conjugal. Cependant comme au temps que nous décrivons, les unions se trouvaient assorties, sinon par le cœur, du moins par la parité respective des facultés intellectuelles; comme par bonheur pour les jolies femmes cosaques, elles n'étaient pas dans le cas de lire ces romans du jour qui, soit dit en passant, dépravent l'esprit s'ils n'attaquent pas le cœur, et jettent un malaise parfois incurable dans l'imagination des femmes d'à présent, elles fleurissaient paisiblement à l'ombre de l'autorité matrimoniale. Elles s'exécutaient de bonne grâce, quand il s'agissait de remplir certaines coutumes fort peu courtoises des cosaques. Ainsi rencontraient-elles dans la rue un cosaque en armes, elles lui cédaient le pas, au risque de cheminer dans la boue; étaient-elles assises à la porte de leur maison, elles se levaient aussitôt que passait un vieillard, le saluaient respectueusement, et ne se rasseyaient que lorsque l'objet de leur vénération s'était éloigné à une grande distance. Ce respect pour la vieillesse était également observé par les jeunes gens, qui restaient toujours la tête découverte devant un homme âgé.

Les femmes des cosaques vivaient ordinairement très retirées et ne voyaient les hommes qu'aux réjouissances

publiques ou dans les églises. Les jeunes filles se retiraient modestement de la fenêtre, dès qu'elles apercevaient un homme. Au 18e siècle, les rapports entre les deux sexes devinrent plus fréquens. J'ai oublié de vous dire qu'il y a deux cents ans, le bon ton exigeait que les dames cosaques parlassent le tartare. Aujourd'hui elles parlent la langue d'*Indiana* et de *Lélia.*

Les hommes du Don naissaient, pour ainsi dire, à cheval et armés de pied en cape. Un arc, une pique, un sabre, une cartouche étaient les présens qu'on donnait à l'accouchée pour jeter un sort favorable au nouveau-né! Quand une mère, six semaines après ses couches, avait porté son fils à l'église pour la cérémonie de la purification, le père prenait l'enfant, le mettait sur un cheval, lui attachait un sabre et l'*armait cosaque*. Puis il le rendait à la mère, en la félicitant d'*avoir fait un cosaque.* A l'époque de la première dentition, on replaçait l'enfant à cheval et on le conduisait ainsi à l'église, où l'on chantait un *Te Deum* à l'invocation de saint Jean, pour demander au ciel que l'enfant devînt aussi brave que ses ancêtres. Les garçons de cinq à six ans manœuvraient seuls leurs chevaux et couraient à toute bride.

Ce peuple, on le voit, trouvait au berceau l'image de la guerre. La guerre, disaient les cosaques, est pour nous un passe-temps. Quand, chose fort rare, ils n'en *jouissaient* pas en réalité, ils cherchaient dans leurs jeux les périls et les simulacres des combats.

On établissait des camps dans une vaste plaine. Là arrivaient par milliers des cavaliers armés de piques, de longs fusils, d'arcs, de sabres tcherkess[1], vêtus à la tartare, à la circassienne, ou portant de riches habits cosaques

[1] Circassien.

dont les couleurs étaient fort variées, car les cosaques tenaient beaucoup à l'élégance de leur costume. On commençait des jeux et des exercices guerriers qui duraient plusieurs semaines. C'était des courses de chevaux où l'on devait franchir au moins cinq lieues en ligne droite. C'était des battues immenses de loups, de cerfs, de sangliers que forçait au courre une armée de chasseurs. C'était des tirs au fusil établis le long de la rivière ; on faisait flotter sur le Don un petit but qu'on devait abattre à une distance considérable. De jeunes cosaques à cheval s'escrimaient à coups de fouet. D'autres lançaient des chevaux à peine domptés, et debout sur la selle, tiraient des coups de fusil ou faisaient tournoyer le sabre sur leur tête. Quelques uns courant à toute bride ramassaient de terre une pièce de monnaie, puis la faisant voler, la rattrapaient en galopant toujours. D'autres, se dirigeant au grand galop vers un but en fagots, et s'accrochant d'une main à la crinière du cheval, se jetaient à terre, allumaient le fagot d'un coup de pistolet, et resautaient sur leur monture qui ne cessait de courir. Puis une troupe de cavaliers tout armés se précipitait dans la rivière et la traversait à la nage. Puis avaient lieu des luttes à la manière des athlètes grecs, ou des boxeurs anglais. L'Attamann distribuait pour prix aux vainqueurs des selles, des brides, des armes.

O quelle magie pour les cosaques, ces plaisirs fougueux et hennissans ! hommes et chevaux s'enivraient de bruit, de poudre, d'audace et de périls. Aïeuls et petits-fils se mesurant ensemble, venaient y finir ou commencer leur carrière de fer et de feu. Et puis, le soir, arrivaient les longs récits des exploits passés ; l'hydromel épicé circulait parmi les convives, et puis éclataient des chants de guerre répétés en refrain, et les vieillards attendris s'é-

criaient : « Oui, nos cosaques ont bien mérité de Dieu, du tsar et de la grande armée du Don ! » et des larmes tombaient dans la cruche écumante.

Les cosaques, comme tous les peuples slaves, aimaient la poésie et la musique. Ils allaient à l'assaut, en se faisant précéder d'un chœur de chantres et de musiciens, usage antique parmi les Slaves et qui s'est maintenu dans l'armée russe. Chaque fait d'armes des cosaques avait son rapsode. Plusieurs de ces poëmes populaires contiennent l'histoire entière de leurs expéditions les plus importantes, telles que la conquête de la Sibérie, par Ermac, et beaucoup d'autres. Leur longueur nous oblige de nous borner à citer des chansons plus courtes.

Ce n'est pas un faucon dans les nues
Qui poursuit un vautour ;
Ce n'est pas une faux dans les près
Qui couche les hautes herbes ;
Ce n'est pas un loup plein d'audace
Qui s'élance sur des moutons ;
C'est le cosaque intrépide
Qui se rue sur les ennemis.
Son cheval léger et fougueux,
Ouragan qui balaie la campagne,
Passe comme une flèche à travers les ennemis...
Et les ennemis ont disparu.

On a pu remarquer le tour singulier donné à l'allégorie. Ces métaphores prises négativement se rencontrent dans les chants de tous les peuples slaves, comme aussi chez les Grecs modernes. Dans la chanson suivante, ce tour est encore plus fréquent :

C'était à l'aurore, à la gentille aurore,
C'était à l'aurore, au lever du soleil rouge et beau.
Ce n'était pas le vent orageux qui souffla ;

Pas la mer bleue qui mugit ;
Pas la fusée fulminante qui pétilla dans la campagne ;
Pas le serpent perfide qui siffla dans la campagne ;
Il siffla une balle de plomb.
La balle ne tomba pas sur la terre ;
La balle ne tomba ni sur la terre ni sur l'eau ;
Elle tomba, la balle, au milieu des cosaques
Sur une tête prédestinée,
Sur le premier essaoul [1] ;
Elle frappa, la balle, entre les sourcils, entre les yeux limpides :
Le gars vaillant tomba sur la noire crinière du cheval.

Ayant cherché à rendre le texte avec fidélité, nous avons maintenu la fréquente répétition des mêmes mots qui caractérise, ainsi que le tour négatif, les anciens chants populaires des Russes, et une harmonie qui se perd dans la traduction. Le mot *gentille aurore* a été employé pour exprimer le diminutif d'aurore. Les races slaves font grand usage des diminutifs : le *petit*, le *mignon* semblent être pour eux synonymes de *beau* et de *bon*. Peut-être est-ce aussi une disposition caressante de l'esprit qui les fait appeler ainsi ce qui leur plaît et ce qu'ils aiment. Les Russes disent le *petit soleil*, *mon petit père*, et les cosaques : notre *petit Attamann*. Cette prédilection marquée pour les diminutifs, explique peut-être l'amour que les cosaques, comme tous les Russes, portent aux enfans. Peut-être aussi la sympathie pour les enfans a-t-elle réagi sur le langage. Les chansons qu'on a vues et les deux dernières qu'on va lire sont remplies de diminutifs que nous n'avons pas toujours pu exprimer en français.

Comme l'herbette et la bruyère qui vacillent dans la campagne,
Ainsi chancelle, se traîne un gars bon et vaillant,

---

[1] Officier.

Il porte un habit de tcherkess de couleur cramoisie,
Les manches sont rejetées sur le dos,
Et les pans galonnés rattachés par derrière.
Ils sont tachés de sang musulman.
Il va le gars bon et vaillant et chancelle;
Il s'inonde de larmes brûlantes;
Il s'appuie sur son arc qui ne plie pas;
La dorure de son arc raide vole en petits morceaux.
Personne n'arrive à la rencontre du gars vaillant;
Sa mère, sa propre mère, rencontre seule le gars vaillant.
O mon fils, mon cher enfant, mon fils bien aimé,
Pourquoi, mon cher enfant, as-tu bu sans mesure!
Tu te baisses, tu te penches sur la terre humide,
Tu t'accroches à l'herbette, aux bruyères de la campagne.
Mais le gars vaillant dit à sa mère :
Ce n'est pas moi, gars vaillant, qui me suis versé à boire,
Le tsar turc m'a enivré; il m'a fait boire trois fois.
J'ai bu un premier coup — le sabre tranchant,
J'ai bu un second coup — le dard perçant,
J'ai bu un troisième coup — la balle de plomb.

Ce n'est pas une longue flamme qui s'élève au loin,
C'est dans la campagne un cyprès qui croît sur une tombe.
Dans la tombe est couché un gars vaillant;
A ses pieds agiles est une croix miraculeuse;
Près de sa tête si fière est son âme, son bon cheval.
Le cheval peut-il, doit-il long-temps encore se tenir là?
Peut-il, doit-il long-temps encore avaler le sable jaune?
Il laboure la terre jusqu'aux genoux.
Mon cheval, mon cheval, mon fidèle compagnon,
Toi, ma joie dans la campagne unie,
Cours, mon cheval, à ma maison,
Cours, mon cheval, non par la grande route,
Non par la grande route, ou par le chemin battu,
Cours, mon cheval, par le sentier,
Par le sentier de l'animal des bois;

Là où l'herbette et la bruyère sont foulées ;
Là où court la froide couleuvre.
Le Turc féroce ne t'attrapera pas,
Et le Tartare ne te scellera pas.
Va droit, mon cheval, droit à ma maison.
Frappe du sabot contre la petite porte ;
Il sortira une vieille veuve,
Une vieille veuve, ma mère bien aimée.
Elle te demandera ce qu'est devenu son fils ;
Si tu ne l'as pas tué, si tu ne l'as pas noyé ?
Tu lui diras : je l'ai couché dans la campagne unie,
Ton fils a voulu prendre une fiancée,
Maintenant il étreint la campagne solitaire.

Les anciens chants populaires des Russes n'ont pas de rimes et ne se mesurent pas par le nombre de syllabes. L'harmonie est produite en appuyant, comme dans une phrase musicale, sur certains mots du vers. On nomme en Russie, cette mesure le mètre *tonique*.

Nous ne croyons pas devoir commenter le fond de ces poésies, d'ailleurs si décolorées dans la traduction, qui ne peut rendre toute la naïveté expressive de certains mots et termes Russes. Tous les chants populaires qui datent d'un temps éloigné ont un charme indicible, exceptionnel, vibrent puissamment dans une âme vraiment poétique. Les chants cosaques, on le voit, offrent cette poésie primitive qui, telle que l'enfant, parle une langue baroque et grâcieuse, simple et pleine d'images, souvent énergique, toujours originale ; fleur des champs que Dieu seul a cultivée, oiseau du ciel qui chante ce que le ciel lui a appris, or natif que trouvaient des hommes simples de cœur, mais qu'ils ne cherchaient pas. Ces accens mélancoliques et souvent pleins d'énergie semblent un arrière écho de la harpe d'Ossian se mariant au cri de

guerre du Klefte. A entendre cette poésie douce et ingénue s'échapper de la mâle poitrine des hommes du Don, on dirait un lierre fleuri qui monte en spirale le long d'une lance cosaque.

Il nous reste à souhaiter que les *Poésies cosaques* ne trouvent pas dans les lecteurs des pachas d'Azof ou des hans de Crimée.

Le prince Elim Mestcherski.



LITTÉRATURE CHINOISE.

MENG-TSEU.

Nous n'offrirons ici, ni un exposé détaillé, ni une critique de la littérature chinoise. Nous voulons faire ce qu'on a négligé trop souvent, et ce qui eût épargné cependant bien des jugemens hasardés, nous voulons soumettre à la libre appréciation du public un des ouvrages les plus célèbres de cette littérature.

Quelques mots sur son origine, sa nature, son influence, suffiront pour le placer à son véritable point de vue.

La littérature et la langue de la Chine se présentent dès l'abord sous un double aspect ; elles se partagent en deux branches : la langue ancienne (*kou-wen*) et la langue moderne (*kouan-hoa*), auxquelles correspondent deux littératures essentiellement distinctes. Or, ce n'est pas seulement par le degré d'ancienneté qu'elles diffèrent l'une de l'autre, comme pourraient le faire croire les dénominations que nous leur avons données. Elles se distinguent plus encore par la spécialité de leurs tendances et de leur application. Ainsi, l'une, que l'on retrouve au berceau même de la société chinoise, embrasse dans son vaste domaine les productions les plus élevées de l'esprit humain, les travaux religieux et philosophiques, l'histoire, les sciences, toutes les connaissances enfin qui se rattachent aux développemens supérieurs de la pensée. La forme hardie, nerveuse, elliptique de cette littérature, ses allures égale-

ment vives de pensée et de style, dédaigneuses de toute liaison, de toute contrainte grammaticale, se trouvent reproduites jusque dans les écrits actuels, à tel point qu'il serait permis d'affirmer que, comme langue littéraire, la langue ancienne, la langue des livres composés deux mille ans, et revus six siècles avant l'ère chrétienne, n'a pas encore vieilli. Le style ancien est resté, à proprement parler, le style du 19e siècle, tout en subissant les nombreuses modifications d'une phraséologie plus élégante que les Chinois ont nommée *wen-tchang*. Néanmoins, ce style ne s'étend pas, dans son objet, au-delà des limites que nous lui avons assignées. La littérature moderne, au contraire, dont les formes moins sévères ne sont autres que celles de la langue parlée, renferme toutes les compositions d'un ordre inférieur, telles que les romans, les nouvelles, les poésies, les pièces de théâtre, toutes celles où l'imagination joue le principal rôle. On conçoit aisément quelle peut être son étendue chez un peuple ami du merveilleux et conteur par nature.

Il est donc impossible de soumettre à un même niveau ces deux parties si diverses du grand corps littéraire de la Chine. De là, nécessité de les observer et de les juger séparément. C'est de la première seulement que nous donnerons un specimen.

Trois sectes religieuses se sont partagé l'empire chinois : la secte des lettrés, celle des Tao-Sse, et enfin, le Bouddhisme ou religion des Indes. Or, le quiétisme philosophique, prêché par Lao-Tseu, semblait, malgré la sublimité de sa doctrine, et peut-être par cette sublimité même, peu susceptible d'exercer une grande action sociale. Le bouddhisme devenait à la Chine une sorte d'idolâtrie grossière reléguée dans les basses-classes; tandis que la religion, ou plutôt la philosophie religieuse de Confucius s'y

répandait en tous sens, rattachant à ses doctrines tout ce qu'elle comptait d'hommes puissans et éclairés, la faisant fléchir tout entière sous le joug de ses idées, et la plaçant de prime abord dans la voie de civilisation où elle a stationné durant vingt-quatre siècles. Son influence a donc été immense, je dirai presque qu'elle a été unique et s'est revêtue à la fois du triple caractère religieux, politique et littéraire. Ce triple caractère s'attache aux livres dont les lettrés ont fait la base de leur enseignement, et que nous avons appelés, en Europe, livres *canoniques* et *classiques*. Les premiers contiennent les annales historiques, les poésies, les systèmes moraux des premiers âges, les traditions les plus précieuses d'une antiquité presque fabuleuse. Confucius se contenta d'en élaguer tout ce qui lui semblait dépourvu d'intérêt, et d'en ranger les matières dans un ordre méthodique. Les seconds, qui sont au nombre de quatre, et ont été rédigés en grande partie par les disciples de Confucius, forment, dans leur ensemble, le résumé le plus complet de sa doctrine. Ils renferment donc en germe toute l'histoire de la civilisation chinoise. C'est l'un d'eux, le *Meng-Tseu*, que nous essaierons de faire connaître à nos lecteurs.

Meng-Tseu ou Mencius, pour parler le langage de nos missionnaires, naquit dans les premières années du 4e siècle avant J.-C., à Tséou, ville de la province de Chan-Toung, non loin du petit royaume de Lou, qui, cent cinquante ans plus tôt, avait vu naître Confucius. Meng Tseu appartenait à une famille puissante. Il perdit son père de bonne heure et fut élevé sous les yeux d'une mère sage dont la tendresse et les soins éclairés sont devenus, en Chine, l'exemple de toutes les mères. Il fit dans l'étude de la sagesse des progrès rapides, devint disciple du célèbre Tseu-Sse, petit-fils de Confucius, et mérita bien-

tôt de recueillir l'héritage de ces deux grands hommes. De nombreux disciples s'attachèrent à lui. Il parcourut avec eux les divers royaumes qui se partageaient la domination de la Chine sous les faibles princes de la dynastie des Tchéou, et se livra exclusivement à la prédication de la vertu, de la sagesse, de cette raison suprême (*tao*) sur laquelle il voulait, comme son maître, faire reposer tout l'édifice social. Après plusieurs essais infructueux en apparence, il revint dans son pays natal. Là, il consacra ses loisirs à la révision des king ou livres canoniques, et à la composition de l'ouvrage qui porte son nom. Il mourut vers l'an 314 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Après lui, son livre fut rangé au nombre des sse-chou ou livres classiques; lui-même fut décoré du titre de deuxième saint. Au commencement du 11e siècle de notre ère, un empereur de la dynastie des Soung lui éleva un temple dans le royaume de Tsou, sa patrie, et lui accorda une place dans le temple de Confucius. On raconte que la hardiesse de ses écrits lui valut une sorte de proscription posthume. Au 14e siècle, le fondateur de la dynastie des Ming tomba par hasard sur le passage suivant de son livre :

« Si le roi regarde ses ministres comme ses pieds et ses mains, les ministres regardent le roi comme leurs entrailles et leur cœur. Si le roi regarde ses ministres comme des chiens et des chevaux, les ministres regardent le roi comme un homme vulgaire. Si le roi regarde ses ministres comme la terre et comme l'herbe, les ministres regardent le roi comme un *brigand* et un ennemi. »

Ces dernières expressions parurent au nouvel empereur d'une inconvenance révoltante. Il dégrada publiquement la mémoire de Meng-Tseu, et fit publier dans tout l'em-

pire que quiconque lui ferait des remontrances à ce sujet serait percé d'une flèche. Un lettré se dévoua. Il prépara son cercueil, se rendit à la cour, présenta une requête, et fut à l'instant même frappé d'un trait par l'un des gardes de l'empereur. Le fait fut rapporté à ce dernier, qui lut la requête, fit panser la blessure du lettré et rendit à Meng-Tseu tous les honneurs que la postérité lui avait décernés.

Meng-Tseu a été comparé à Socrate, et c'est avec raison. Il y a dans la manière des deux philosophes contemporains des analogies frappantes, et l'un et l'autre manient l'ironie avec une rare habileté. Mais ce qui donne aux leçons de Meng-Tseu une importance que ne purent avoir celles du philosophe athénien, c'est qu'il eut des rois pour auditeurs et pour élèves; c'est que, de sa propre autorité, ou plutôt de l'autorité de sa morale, il se constitua leur maître et leur mentor. C'est peut-être même un spectacle unique dans l'histoire, que celui d'un philosophe maîtrisant ainsi de pareils disciples, les écrasant du poids de sa parole, et proclamant, devant eux, les plus hardis principes d'une sorte de démocratie providentielle. Et chose singulière! pas un d'eux ne songe à se soustraire au nouveau genre de domination spirituelle qu'il s'est arrogée : tous l'écoutent dans un recueillement respectueux, confessent leurs fautes, s'humilient volontairement, et subissent, comme à l'envi, le joug de ses préceptes et de sa critique. Ainsi, comparée aux écoles philosophiques dont Athènes était devenu le centre à la même époque, aux écoles d'Ionie, d'Élée, d'Italie, à celle de Socrate et de ses deux illustres disciples, celle de Confucius les domine toutes par le prodigieux empire qu'elle exerça sur son siècle et sur la postérité.

L'ouvrage de Meng-Tseu a été plusieurs fois traduit en

Europe. On peut dire cependant qu'il est resté presque inconnu à la France. Est-ce, en effet, une traduction que cette longue et pénible paraphrase latine du P. Noël, où la pensée du philosophe se perd dans les mille détours d'un style traînant et vulgaire? A plus forte raison nous abstiendrons-nous de qualifier ainsi la reproduction française de l'ouvrage du savant jésuite, publiée en 1784. A une époque plus récente, M. Stanislas Julien a donné une traduction littérale latine du Meng-Tseu. Mais son livre, chef-d'œuvre d'érudition et de philologie, était destiné, par sa forme même, à rester entre les mains des étudians dont il devait être le guide le plus sûr dans l'étude de la langue chinoise. Enfin, en 1828, Collie a publié une traduction nouvelle de Meng-Tseu en anglais. On voit donc que celle dont nous allons donner un fragment est, à vrai dire, l'unique traduction française. Nous avons adopté le seul système admissible pour les ouvrages orientaux, celui d'une littéralité rigoureuse. Sans prétendre réussir dans une tentative de cette espèce, nous espérons du moins qu'elle pourra servir à faire envisager, sous un jour plus vrai, l'un des plus beaux monumens littéraires de la Haute-Asie.

Nous croyons devoir donner le premier chapitre en entier. Il présentera des élémens de critique plus complets que ne pourraient le faire des fragmens pris au hasard.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

Meng-Tseu alla voir Hoeï-Wang, roi de Liang.

Le roi lui dit : Vénérable vieillard, vous qui n'avez pas craint

d'entreprendre un voyage de mille lis [1] pour venir à ma cour; m'apportez-vous de quoi enrichir mon royaume.

Meng-Tseu répondit : Prince, pourquoi parler de richesses; j'apporte avec moi l'humanité, la justice, rien de plus.

Si le roi dit : « Comment faire pour enrichir mon royaume, les gouverneurs diront : comment faire pour enrichir notre province. Les lettrés et les hommes du peuple diront : Comment faire pour nous enrichir ? les supérieurs et les inférieurs s'arracheront entre-eux les richesses, et le royaume sera en danger. Dans un royaume de dix mille chars [2], l'homme qui tuera son prince, sera certainement celui qui commande à mille chars. Dans un royaume de mille chars, l'homme qui tuera son prince, sera certainement celui qui commande à cent chars. Et cependant sur dix mille avoir mille, et sur mille avoir cent, c'est beaucoup. Si néanmoins, ils mettent la justice au second rang et les richesses au premier, tant qu'ils n'auront pas dépouillé le prince, ils ne seront pas rassasiés.

Jamais on n'a vu d'homme être humain et abandonner ses parens, être juste et dédaigner son prince.

Ainsi, prince, parlez d'humanité, de justice, cela suffit. Pourquoi parler de richesses? »

Un autre jour, Meng-Tseu venait voir Hoeï-Wang, roi de Liang. Ce prince était debout sur le bord d'un étang et regardait des oies sauvages et des cerfs. « Le sage, dit-il à Meng-Tseu, se plaît-il aussi à ce spectacle ? »

Meng-Tseu lui répondit : « Il faut être sage pour s'y plaire. Celui qui ne l'est pas a beau l'avoir sous les yeux, il n'y prend aucun plaisir.

Le Livre des Vers [3] dit : « Wen-Wang fit le plan de la *Tour*

---

[1] Cent lieues,

[2] C'est-à-dire, un royaume qui pouvait armer dix mille chars de guerre.

[3] Un des cinq livres canoniques. Les vers cités ici ont été écrits onze cents ans avant J.-C.

de l'Esprit [1] : Quand il l'eut tracée et décrite, le peuple la construisit : en moins d'un jour elle fut achevée. Tandis qu'il en traçait le plan, il disait : Menagez vos forces! le peuple était venu à lui, comme un fils. — Quand le roi était dans le parc de l'Esprit, il voyait des biches et des cerfs étendus par terre, des biches et des cerfs brillans d'embonpoint, des oiseaux blancs aux plumes éclatantes. Quand le roi se tenait près de l'étang de l'esprit, il voyait sauter bien des poissons! Wen-Wang employa les forces du peuple pour construire la tour, pour creuser l'étang, et le peuple s'en réjouit. Il donna un nom à sa tour et il l'appela la Tour de l'Esprit; il donna un nom à son étang et il l'appela l'Etang de l'Esprit. Il aimait à lui voir des cerfs, des poissons et des tortues. Les anciens se réjouissaient avec le peuple; aussi leur joie était-elle sans mélange.»

Le *Livre des Annales* [2] (chap. Thang-chi) [3] dit : « Quand donc ce soleil tombera-t-il? alors nous périrons tous avec lui! » Lorsqu'un peuple désire périr avec son prince, que sert à celui-ci d'avoir une tour, un étang, des oiseaux et des bêtes fauves? peut-il se réjouir tout seul?

Hoeï-Wang, roi de Liang dit : « Je m'épuise pour le bien de mon royaume. Si la partie qu'entoure le fleuve est dans la disette,

---

[1] Wen-Wang était le père de Wou-Wang, fondateur de la grande dynastie des Tchéou, qui occupa le trône de l'année 1122 à l'année 248 avant Jésus-Christ et vit naître les deux grands législateurs de la Chine, Confucius et Lao-Tseu.

La tour qu'il fit bâtir pour y faire des observations astronomiques fut appelée la Tour de l'Esprit à cause de la rapidité merveilleuse avec laquelle elle fut construite.

[2] Autre livre canonique.

[3] Kie, dernier empereur de la dynastie des Hia (1818 ans avant J. C.) disait de lui-même : « Je suis à l'empire ce que le soleil est au ciel; quand le soleil périra, je périrai. » Le peuple qui détestait sa tyrannie parodiait ses paroles et disait : « Quand le soleil périra-t-il? Quand il périra, nous périrons tous avec lui! »

(*Commentaire de Tchou-hi.*)

aussitôt je transporte ses habitans sur la rive orientale, et de là j'envoie du millet à ceux qui sont restés dans l'intérieur. Si la rive orientale du fleuve est dans la disette, je fais de même. Et cependant, quand j'observe le gouvernement des royaumes voisins, je vois que si la petite population de ces royaumes n'augmente pas, le grand nombre de mes sujets n'augmente pas non plus. Comment cela se fait-il? »

Meng-Tseu lui répondit : Prince, vous aimez la guerre, permettez moi d'emprunter à la guerre une comparaison. On bat la charge ; le tambour résonne. Les armes se confondent dans la mêlée ; les vaincus jettent là leur cuirasse et s'enfuient en traînant leurs armes ; les uns fuient à cent pas et s'arrêtent, les autres à cinquante, et s'arrêtent aussi. Si ces derniers, pour n'avoir fui qu'à cinquante pas, se moquent de ceux qui ont fui à cent, qu'en penserez-vous. — Ils auront tort, dit le roi. Ils n'ont pas fui à cent pas ; mais ils ont fui aussi. — Prince, reprit Meng-Tseu, puisque vous le savez, n'espérez donc pas que votre peuple augmente plus que dans les royaumes voisins. »

Si l'on ne met pas d'entraves à l'agriculture dans les diverses saisons de l'année, les récoltes dépasseront la consommation ; si des filets trop serrés n'entrent pas dans les étangs et dans les viviers, les poissons et les tortues ne pourront pas être tous consommés. Si la hache n'entre qu'à propos dans les forêts qui couronnent les montagnes, tout le bois ne pourra être consommé. Or, quand les fruits, les poissons et les tortues dépassent la consommation, quand le bois dépasse les besoins, alors le peuple accorde sans murmurer la nourriture aux vivans et les honneurs funèbres aux morts. Nourrir les vivans et rendre honneur aux morts, sans murmurer, c'est le principe d'un bon gouvernement.

Si dans chaque domaine de cinq arpens on plante des mûriers, les hommes âgés de cinquante ans pourront se vêtir d'étoffes de soie ; si l'on nourrit des poules, des pourceaux, des chiens et des truies ; si l'on ne passe pas le temps de leur reproduction, les septuagénaires pourront manger la chair des animaux ; avec un champ de cent arpens, si le roi ne dérobe pas le temps des cultivateurs, une famille nombreuse pourra être à l'abri de la faim ; si l'on surveille l'éducation des écoles, si l'on y enseigne constamment la piété filiale et le respect pour les vieillards et les frères

aînés, ceux dont les cheveux blanchissent n'iront plus à travers les voies et les chemins, portant des fardeaux sur les épaules et sur la tête. Faire que les septuagénaires se revêtent d'étoffes de soie, qu'ils mangent la chair des animaux, et que les jeunes hommes aux cheveux noirs ne souffrent ni la faim, ni le froid, et ne pouvoir pas régner, c'est ce qui ne s'est jamais vu.

Les chiens et les truies dévorent les alimens des hommes, et vous ne savez pas les ménager. Sur les chemins, on trouve vos sujets morts de faim, et vous ne savez pas leur ouvrir vos greniers. Quand ils meurent, vous dites : « Ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'année. » En quoi différez-vous de l'homme qui en frappe un autre, et dit, après l'avoir tué : Ce n'est pas moi, c'est mon épée ? Roi, n'accusez pas l'année, et tous les peuples de l'empire s'empresseront de venir à vous. »

Hoeï-Wang, roi de Liang dit : je désire fermement recevoir vos conseils. »

Meng-Tseu lui répondit : « Y a-t-il quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ?

— Il n'y en a aucune, répondit le roi.

— Y a-t-il quelque différence à le tuer avec une épée ou avec une mauvaise administration ? »

Le roi reprit : « Il n'y en a aucune.

— Vos cuisines regorgent de viandes, poursuivit Meng-Tseu ; vos écuries sont pleines de chevaux, et votre peuple porte sur le visage la pâleur de la faim. Dans les campagnes, on trouve des hommes morts de misère. Souffrir pareille chose, c'est exciter les bêtes féroces à dévorer les hommes.

« Quand les bêtes féroces se dévorent entre elles, nous les regardons avec horreur. Que sera-ce donc si celui qui doit être le père et la mère du peuple par la sagesse de son gouvernement, ne fait qu'exciter les bêtes féroces à dévorer les hommes ! En quoi sera-t-il le père et la mère du peuple ? »

Confucius disait : « Les premiers qui ont fabriqué des statues de bois [1] n'ont-ils pas été privés de postérité ? » Ils avaient fait

---

[1] On faisait autrefois des hommes de paille que l'on enterrait avec le défunt Plus tard on fit, pour le même usage, des statues

des hommes à leur image, et s'en étaient servi dans les funérailles. Qu'eût-il dit de ceux qui font mourir le peuple de faim ?

Hoeï-Wang, roi de Liang dit : « Le royaume de Hoeï n'avait pas d'égal en puissance dans tout l'empire ; vous le savez, respectable vieillard. Depuis que j'en suis le roi, j'ai été battu à l'orient par le roi de Thsi et mon fils aîné a péri ; à l'occident, j'ai perdu dans une guerre contre le roi de Thsin sept cents lis de territoire. Au midi, le roi de Thsou m'a fait subir l'affront d'une défaite ; j'en rougis, et je veux l'effacer pour venger ceux qui sont morts ! Que dois-je faire pour y parvenir ? »

Mencius répondit : « Avec un territoire de cent lis de tour, on peut conquérir l'empire. Prince, si vous gouvernez votre peuple avec humanité, si vous diminuez les peines et les supplices, si vous réduisez les tributs et les impôts, le peuple tracera dans la terre de profonds sillons et arrachera l'ivraie avec ardeur. Les jeunes hommes, dans leurs jours de loisir, apprendront la piété filiale, le respect pour leurs aînés, la droiture et la sincérité. Ils serviront ainsi à l'intérieur leurs pères et leurs frères aînés, à l'extérieur leurs chefs et leurs supérieurs. Alors, ils prendront leurs bâtons pour frapper les durs boucliers et les armes aigues des hommes de Thsin et de Thsou.

« Les princes de ces royaumes dérobent le temps de leurs peuples ; ils les empêchent de labourer et d'arracher l'ivraie, pour nourrir leurs pères et leurs mères. Leurs pères et leurs mères souffrent le froid et la faim ; leurs frères, leurs femmes et leurs enfans, séparés les uns des autres, sont dispersés çà et là.

Ils noient, ils enterrent leurs peuples tout vivans. Roi, si vous marchez contre eux pour les soumettre, quel est l'homme qui vous résistera !

C'est pourquoi l'on dit : Un prince humain n'a pas d'ennemis. Ainsi, prince, plus de retard !

Meng-Tseu alla voir Siang-Wang [1], roi de Liang.

---

de bois dont les traits étaient mieux formés et qui se mouvaient par des ressorts cachés. C'est à cette invention nouvelle que faisait allusion Confucius.

[1] Ce prince venait de succéder à son père Hoeï-Wang qui avait,

En sortant de ce royaume il s'adressa à quelques personnes et leur dit : De loin il n'avait pas l'extérieur d'un prince, de près je n'ai vu en lui aucune dignité. Il m'a interrogé à l'improviste et m'a dit : Quel est le moyen de consolider l'empire? — L'unité, lui ai-je dit. — Qui pourra l'y établir ? — Celui qui n'aime pas à tuer les hommes ! ai-je répondu. — Quels peuples voudront se soumettre à lui ? — Dans tout l'empire, ai-je repris, il n'en est pas un qui ne se soumette. Prince, vous voyez cette moisson? s'il survient une sécheresse pendant le septième ou le huitième mois [1], la moisson se dessèche; mais que les nuages viennent à s'amonceler au ciel et que la pluie tombe par torrens, la moisson se relève alors plus florissante; qui pourra dans ce moment s'opposer à sa croissance? Eh bien! parmi ceux qui gouvernent les peuples de l'empire, il n'en est pas un qui n'aime à tuer les hommes. S'il s'en trouve un seul qui n'aime pas à tuer les hommes, tous les peuples de l'empire courberont la tête et leveront les yeux vers lui. Dès lors ils se soumettront en foule, semblables aux eaux qui se précipitent dans les vallées. Qui donc pourra résister au torrent? »

Siouan-Wang, roi de Thsi, interrogea Meng-Tseu et lui dit : « Pourrai-je obtenir de vous le récit des actions de Houan-Koung, roi de Thsi [2], et de Wen-Koung, roi de Thsin.

Meng-Tseu répondit : Parmi les disciples de Confucius, il n'en est pas un qui ait raconté les actions de Houan et de Wan. Elles n'ont pas été transmises à la postérité, et votre sujet n'en a pas encore entendu le récit. Vous me pressez de questions, et l'art de régner [3], y pensez-vous ?

à ce qu'il paraît, bien peu profité des leçons de Meng-Tseu; car il débute ainsi dans le dernier chapitre de son livre « Oh! que Hoeï-Wang, roi de Liang, était inhumain. »

1 Mai et juin.

2 Princes également célèbres par leurs exploits et par leurs crimes. Ils ramenèrent sous la domination de la dynastie des Tchéou tous les grands vassaux qui s'étaient révoltés contre elle.

3 Le mot *régner* a presque toujours dans Meng-Tseu, le sens de *régner sur tout l'empire.*

— Quelles vertus faut-il pour régner, dit le roi?

— Si l'on aime son peuple, on régnera sans obstacle, répondit Meng-Tseu.

— Suis-je capable d'aimer mon peuple, dit le roi.

— Vous l'êtes, reprit Meng-Tseu.

— Comment le savez-vous, répliqua le roi. »

Meng-Tseu lui répondit : « Votre sujet a entendu dire à Hou-He[1] : « Le roi était assis dans la salle d'audience, quand des hommes, qui conduisaient un bœuf, vinrent à passer au bas de cette salle; le roi le voyant, leur dit : Où menez-vous ce bœuf? —Nous allons arroser la cloche[2] de son sang, répondirent-ils.—Laissez-le aller, reprit le roi; je ne puis le voir ainsi tremblant et effrayé comme un innocent qui marche au lieu du supplice. — En ce cas, dirent-ils, nous renoncerons donc à arroser la cloche du sang d'une victime? — Le roi reprit : Peut-on renoncer à cet usage? Changez-le contre une brebis. » Tel est le récit de Hou-He; je ne sais s'il a dit vrai.

— Il a dit vrai, répondit le roi.

— Ces bons sentimens suffisent pour régner, poursuivit Meng-Tseu; les cent familles[3] ont accusé le roi d'avarice, mais votre sujet sait bien que le roi était ému de compassion.

— Vous l'avez dit, reprit le roi. L'accusation des cent familles était fondée en apparence. Cependant, quoique le royaume de Thsi soit bien petit et bien borné, comment aurais-je épargné un bœuf par avarice? Je n'ai pu le voir tremblant et effrayé comme un innocent qui marche au lieu du supplice. Voilà pourquoi je l'ai changé contre une brebis.

— Prince, dit Meng-Tseu, ne vous étonnez pas que les cent familles vous aient cru avare. Vous aviez substitué une petite vic-

---

[1] L'un des ministres du roi de Thsi.

[2] Toutes les fois qu'on fondait une nouvelle cloche, on immolait une victime, et l'on remplissait de son sang les fissures de la cloche.

[3] Cette expression désigne le peuple entier. Son origine remonte à une époque immémoriale.

time à une grande; pouvaient-elles en savoir la cause? Prince, si vous avez eu compassion de ce bœuf, qui, sans être coupable, allait être immolé, quelle différence faisiez-vous entre lui et une brebis?

—Vous avez raison, reprit le roi en souriant; mais quelle était ma pensée? Je ne l'ai pas épargné pour ce qu'il valait, et pourtant je l'ai changé contre une brebis! Les cent familles ont donc eu raison de m'accuser d'avarice.

— Que vous importe, dit Meng-Tseu, c'est l'humanité qui vous a suggéré ce détour : vous voyiez le bœuf, mais vous ne voyiez pas la brebis. Quand le sage a vu les animaux vivans, il ne peut les voir mourir; quand il a entendu leur agonie, il ne peut manger leur chair. C'est pourquoi le sage place sa cuisine loin de lui. »

Le roi, charmé de cette réponse, lui dit : « On lit dans le *Livre des Vers :* « Ce qu'un autre avait pensé, moi, je l'ai deviné! »

—Maître, vous avez réalisé ces paroles. J'avais agi, mais quand j'ai cherché en moi-même le motif de mon action, je n'ai pu m'en rendre compte. Maître, quand vous avez parlé, j'ai senti la compassion renaître dans mon cœur. Mais quel rapport ce sentiment a-t-il avec l'art de régner?

— Prince, dit Meng-Tseu, s'il se trouvait un homme qui dît au roi : Mes forces sont suffisantes pour soulever un poids de trois mille livres, et elles ne le sont pas pour soulever une plume. Ma vue est assez perçante pour distinguer l'extrémité des poils qui poussent en automne aux animaux, mais elle ne distingue pas un charriot chargé de bois. — Prince, le croiriez-vous?

— Non, sans doute, dit le roi.

— Vos bienfaits, reprit Meng-Tseu, ont pu atteindre jusqu'aux animaux, et ils n'atteignent pas les cent familles! Comment cela peut-il se faire? Or, si l'homme en question ne soulève pas une plume, c'est qu'il ne fait pas usage de ses forces; s'il ne voit pas un charriot chargé de bois, c'est qu'il ne fait pas usage de sa vue; si vous n'aimez pas les cent familles, c'est que vous ne faites pas usage de votre bonté naturelle. Ainsi donc, si le roi ne règne pas sur tout l'empire, c'est inaction, ce n'est pas impuissance.

— Quelle différence, dit le roi, y a-t-il entre l'inaction et l'impuissance?

—Si un homme, reprit Meng-Tseu, voulant porter sous son bras

le mont Thaï-Chan, pour traverser la mer boréale, s'adresse à ses voisins et leur dit : *Je ne le peux pas*. C'est qu'en effet il y a chez lui impuissance. S'il reçoit l'ordre de briser une branche, et que, s'adressant à un voisin, il lui dise : *Je ne le peux pas*; il y aura de sa part inaction, et non pas impuissance. Or, si le roi ne règne pas, il ne ressemble point à celui qui veut porter le mont Thaï-Chan sous son bras pour traverser la mer boréale; si le roi ne règne pas, il ressemble à celui qui a reçu l'ordre de briser une branche.

« Si mon respect pour mes ayeux et mes aînés produit le même respect chez les autres; si mon affection pour mes enfans et mes jeunes frères produit la même affection chez les autres; j'aurai rendu l'empire heureux, aussi facilement que je remuerais quelque chose dans mes mains. Le Livre des Vers dit : « Je pratique le bien envers ma femme, puis envers mes frères aînés et mes frères cadets, pour bien gouverner mon royaume, ma seconde famille ! » Ce passage veut dire que pénétré de pareils sentimens, Wen-Wang les appliquait aux personnes qu'il désigne : C'est pourquoi celui qui fait le bien de cette manière peut embrasser, dans son affection, les peuples compris entre les quatre mers; celui qui ne le fait pas ainsi, ne peut même pas aimer sa femme et ses enfans. Ce qui rendait les anciens si supérieurs aux autres hommes, c'est qu'ils répandaient leurs bienfaits dans l'ordre de la nature : ce n'est pas autre chose. Maintenant que vos bienfaits se sont étendus jusque sur les animaux, les cent familles en seraient-elles seules privées ? quelle raison y aurait-il ?

« Quand on a pesé, on sait ce qui est lourd et ce qui est léger; quand on a mesuré, on sait ce qui est long et ce qui est court. Cela est vrai pour tout en général; mais pour le cœur c'est chose bien difficile ! Prince, je vous en prie, mesurez les forces de votre cœur.

« Prince, quand vous levez des troupes, que vous mettez en péril vos soldats et vos généraux et que vous amassez sur vous toute la haine des grands vassaux, votre cœur se réjouit-il ?

— Non, répondit le roi; comment se réjouir de pareilles choses? Je veux par leur moyen atteindre l'objet de tous mes désirs.

— Cet objet de tous les désirs du roi, me sera-t-il donné de le connaître, reprit Meng-Tseu. »

Le roi sourit et ne répondit pas.

— Serait-ce, continua Meng-Tseu, qu'il n'y a pas assez de mets splendides et succulens pour plaire à votre palais? assez de vêtemens légers et chauds pour couvrir votre corps? assez de couleurs brillantes pour satisfaire vos regards? Serait-ce que les sons des instrumens et les voix des chanteurs ne suffisent plus pour charmer vos oreilles, ou que votre cour n'a pas assez de serviteurs pour exécuter vos ordres? Mais toutes ces jouissances, vos ministres peuvent vous les procurer! pourquoi les poursuivre avec tant d'ardeur? »

Le roi répondit: « Non, ce n'est pas tout cela que je désire.

— Alors, reprit Meng-Tseu, je sais quel est l'objet de tous les désirs du roi: Il veut agrandir son territoire, soumettre les rois de Thsin et de Thsou, commander au royaume du milieu et pacifier les barbares des quatre parties de l'empire; mais quand on agit comme lui pour satisfaire des désirs tels que les siens, c'est comme si l'on montait sur un arbre pour y chercher des poissons.

—La difficulté est-elle aussi grande? dit le roi.

— Elle est plus grande encore, répliqua Meng-Tseu: si l'on monte sur un arbre pour y chercher des poissons, on n'en trouvera pas; mais au moins il ne s'en suivra aucun mal. Si, au contraire, vous agissez ainsi pour satisfaire de pareils désirs, vous épuiserez en vain toutes les forces de votre ame: il en résultera toujours quelque malheur.

— Puis-je savoir lequel? dit le roi.

— Si les hommes de Tséou [1], dit Meng-Tseu, entrent en guerre contre les hommes de Thsou, lesquels, selon vous, seront les vainqueurs? »

Le roi reprit: Les hommes de Thsou seront les vainqueurs.

— Ainsi, continua Meng-Tseu, un petit royaume ne peut lutter contre un grand, une poignée d'hommes ne peut lutter contre une armée; la faiblesse ne peut lutter contre la force. Il y a neuf contrées entourées par la mer: elles ont chacune mille lis de tour. Le royaume de Thsi tout entier, n'en a qu'une seule. Si avec

[1] Tséou était un petit royaume et Thsou un grand royaume.

elle il veut soumettre les huit autres, en quoi différera-t-il du royaume de Tséou faisant la guerre au royaume de Thsou. Ainsi, prince, revenez au vrai principe. — Commencez un nouveau règne, pratiquez l'humanité, et tous les magistrats de l'empire voudront résider à votre cour, tous les laboureurs voudront labourer dans vos champs, tous les marchands voudront déposer leurs marchandises dans vos marchés, tous les voyageurs et les étrangers voudront passer par vos chemins, tous les peuples de l'empire qui soupirent après une délivrance et détestent leurs souverains, viendront en foule recourir à vous. S'il en est ainsi, qui pourra les retenir ? »

Le roi dit : « Je suis faible et incapable de m'élever si haut. Maître, veuillez me servir de guide et m'enseigner clairement vos principes. Malgré mon peu de talens, je désire en faire l'expérience.

Meng-Tseu dit : « Ne pas avoir toujours de quoi vivre et conserver toujours un cœur pur, c'est un effort dont le sage est seul capable. Si le peuple n'a pas toujours de quoi vivre, il ne conservera pas toujours un cœur pur. S'il ne conserve pas toujours un cœur pur, il se livrera sans retenue au vice, à la dépravation, aux mauvaises mœurs et à la corruption. Il en viendra ainsi à tomber dans le crime. Le poursuivre alors et le châtier, c'est prendre le peuple dans un filet? Quel est le prince humain qui voudrait prendre son peuple dans un filet?

« C'est pourquoi un prince sage répartit également les terres à ses sujets. Il les met ainsi en état de servir leurs pères et leurs mères, de nourrir leurs femmes et leurs enfans; dans les années heureuses ils amassent de quoi se rassasier jusqu'à la fin de leurs jours; dans les années de disette, ils sont préservés des horreurs de la mort. Puis, il les ramène à la vertu par ses conseils. Aussi le peuple la pratique-t-il facilement.

Aujourd'hui les biens sont répartis de telle sorte que les peuples ne peuvent servir leurs pères et leurs mères, qu'ils ne peuvent nourrir leurs femmes et leurs enfans. Dans les années heureuses, ils sont misérables pour toute leur vie; dans les années de disette, ils ne sont pas préservés des horreurs de la mort. Si le peuple ne songe qu'à éviter la mort et craint de manquer du né-

cessaire, où trouvera-t-il du loisir pour pratiquer les rites et la justice ?

« Roi, si voulez changer de conduite, pourquoi ne revenez-vous pas au vrai principe ?

« Si, dans chaque domaine de cinq arpens, on plante des mûriers, les hommes âgés de cinquante ans pourront se vêtir d'étoffes de soie. Si l'on nourrit des poules, des pourceaux, des chiens et des truies ; si l'on ne passe pas le temps de leur reproduction, les septuagénaires pourront manger la chair des animaux. Avec un champ de cent arpens, si le roi ne dérobe pas le temps des cultivateurs, une famille de huit personnes pourra être à l'abri de la faim. Si l'on surveille l'éducation des écoles, si l'on y enseigne constamment la piété filiale et le respect pour les vieillards et les frères aînés, ceux dont les cheveux blanchissent n'iront plus à travers les voies et les chemins portant des fardeaux sur les épaules et sur la tête. Faire que les septuagénaires se vêtent d'étoffes de soie, qu'ils mangent la chair des animaux et que les jeunes hommes aux cheveux noirs ne souffrent ni la faim ni le froid ; et ne pouvoir pas régner, c'est ce qui ne s'est jamais vu ! »

Ce chapitre de Meng-Tseu, ainsi que les deux suivans, forment, à proprement parler, la partie politique de son livre. Il y résume, en présence de ses puissans disciples, tous les principes de gouvernement qu'il a puisés aux sources de l'histoire et de l'antiquité. C'est là surtout qu'il semble comprendre toute la grandeur de sa mission, que sa parole s'élève, se fortifie et s'empreint parfois d'une rudesse sauvage dont quelques traits rappelleraient les boutades cyniques de Diogène. En même temps ses idées se formulent plus nettement, et l'on est surpris de lui entendre développer tout à coup l'une de ces théories sentencieuses que l'on croirait échappées à quelque grave représentant du puritanisme moderne. Où trouvera-t-on expliqué plus clairement que dans le passage suivant le système d'élection populaire et de suffrage universel.

Un roi se plaint à lui de la nullité de ses magistrats, et le consulte sur le mode d'élection qui pourrait remédier à la faiblesse de son administration.

« Le roi, lui répond Meng-Tseu, doit élever les sages aux dignités comme s'il ne lui était pas possible d'en choisir d'autres. Il préférera ainsi des hommes du peuple à des nobles, ses parens éloignés à ses proches parens. Peut-il ne pas donner tous ses soins à de semblables choix ? »

« Si ceux [1] qui siégent à votre droite et à votre gauche disent tous : « tel homme est sage », ne les croyez pas. » Si les gouverneurs disent tous « tel homme est sage », ne les croyez pas. Si les hommes du royaume disent tous : « tel homme est sage », examinez-le. Si vous le trouvez sage, employez-le. »

« Si ceux qui siégent à votre droite et à votre gauche vous disent tous : « il est incapable », ne les écoutez pas. Si les gouverneurs disent tous : « il est incapable », ne les écoutez pas. Si les hommes du royaume disent tous : « cet homme est sage », examinez-le. Si vous le trouvez sage, employez-le.

« Si ceux qui siégent à votre droite et à votre gauche disent tous: « il est incapable», ne les écoutez pas. Si les gouverneurs disent tous : « il est incapable,» ne les écoutez pas. Si les hommes du royaume disent tous : «il est incapable», examinez-le. Si vous le trouvez incapable, rejetez-le. »

« Si ceux qui siégent à votre droite et à votre gauche disent tous : « il faut le tuer », ne les écoutez pas. Si les gouverneurs disent tous : « il faut le tuer, » ne les écoutez pas. Si les hommes du royaume disent tous : « il faut le tuer», examinez-le. Si vous jugez qu'il faille le tuer, tuez le. Alors on dira : les hommes du royaume l'ont tué ! »

[1] Les ministres.

« Agissez ainsi, et l'on pourra vous regarder comme le père et la mère du peuple ! »

Cette question une fois résolue, Meng-Tseu passe à la solution d'une autre question plus grave encore, celle du régicide.

« Siouan Wang, roi de Thsi, interrogeant Meng-Tseu, lui dit : « J'ai entendu dire que Thang a exilé l'empereur Kie, que Wou-Wang a attaqué l'empereur Tchéou [1]. Ces faits sont-ils avérés ?

— « L'histoire en fait foi, répondit Meng-Tseu.

— « Mais, poursuivit le roi, est-ce qu'un sujet peut tuer son prince ?

— « Celui qui outrage l'humanité, reprit Meng-Tseu, on l'appelle un brigand ; celui qui outrage la justice, on l'appelle un scélérat. Un brigand, un scélérat, on l'appelle le dernier des hommes. J'ai entendu dire que Wou-Wang avait tué un homme nommé Tchéou ; je n'ai jamais entendu dire qu'il eût tué son prince. »

Que de faits incompris s'éclaircissent à la lecture de pareils passages et manifestent clairement leur raison d'être, quand on les voit se produire sous la direction de tels principes ! Et ne comprend-on pas subitement les nombreuses révolutions qui ont agité l'empire chinois et l'élévation successive de dix-sept dynasties pendant le cours de dix-huit cents ans ?

Meng-Tseu fut nommé ministre du royaume de Thsi ; mais le roi ne suivit pas la règle de conduite qu'il lui traçait, et opprima cruellement un pays qu'il venait de sou-

[1] Kie, qui fut le dernier empereur de la dynastie des Hïa, et Tchéou le dernier de la dynastie des Thang, furent détrônés, l'un par Tching-Tang, en 1818 ; l'autre par Wou-Wang, en 1122 avant J.-C.

mettre. Deux ans après, ce pays avait reconquis son indépendance. Le roi vint trouver Meng-Tseu et tenta de se justifier par l'exemple d'un ancien empereur. « Quand les sages de l'antiquité avaient péché, lui dit Meng-Tseu, ils réparaient leurs fautes. Quand les sages de nos jours ont péché, ils persévèrent. Les écarts des sages de l'antiquité ressemblaient aux éclipses de soleil ou de lune : tout le peuple en était témoin. Quand le jour de la réparation était venu, le peuple entier les contemplait avec admiration. Les sages de nos jours, au contraire, ne se contentent pas de persévérer dans leurs fautes, ils cherchent encore à les excuser ! » Cet avis si digne de son grand caractère fut le dernier que donna Meng-Tseu. Il se démit de ses fonctions. Le roi et ses ministres le conjurèrent de les reprendre ; mais le sage, désespérant du succès de ses efforts, s'y refusa avec douleur. Il sortit du royaume et se retira dans la petite ville de Tséou, sa patrie.

Tantôt sa philosophie prend un aspect moins sévère, et la bonhommie du moraliste ou la causticité du dialecticien viennent remplacer tour à tour l'austère gravité du conseiller des rois.

Voici, par exemple, la réponse qu'il fit à un gouverneur du royaume de Song, qui lui exprimait le désir de supprimer certains impôts, mais voulait cependant se contenter de les diminuer pendant encore un an. « Un homme, lui dit-il, volait tous les jours les poules de ses voisins. Quelqu'un lui dit : — Votre conduite n'est pas celle d'un sage. —Je veux m'amender, répondit cet homme. Je ne volerai plus qu'une poule tous les mois, et j'attendrai jusqu'à l'année prochaine pour ne plus en voler du tout. »

Sa parabole sur les hommes qui arrivent à la fortune par des voies illicites, nous semble encore d'une naïveté piquante.

« Un homme du royaume de Thsi avait une femmelégitime et une concubine qui vivaient toutes deux sous le même toit.

« Cet homme sortait et revenait gorgé de vins et de viandes. Quand sa femme lui demandait quels étaient ceux qui lui avaient donné à boire et à manger : « Ce sont des hommes riches et nobles, lui répondait-il. »

« La femme légitime s'adressant à la concubine, lui dit : « Mon mari sort et revient gorgé de vins et de viandes. Quand je l'interroge sur ceux qui lui ont donné à boire et à manger, il me répond : » « Ce sont des hommes riches et nobles, » « et jamais aucun d'eux n'est venu ici. Je veux observer mon mari secrètement, et voir où il va. »

« Elle se leva de grand matin et le suivit à la dérobée partout où il alla. Personne ne vint lui parler. Il arriva enfin dans le Faubourg Oriental. Là, au milieu des tombeaux, un homme offrait un sacrifice : le mari en mangea les restes. N'étant pas encore rassasié, il se retourna et passa ailleurs. C'était ainsi qu'il se nourrissait.

« La femme légitime revint chez elle, et, s'adressant à la concubine, elle lui dit : « Nous avions placé en lui les espérances de toute notre vie, et voilà ce qu'il a fait. » Elles se répandirent en plaintes contre leur mari, et elles pleurèrent ensemble au milieu de la chambre. Et le mari ne sachant pas cela, revint joyeux du dehors, se vanter auprès de sa femme légitime et de sa concubine.

« Que le sage songe à cette histoire. Qu'il voie par quels moyens les hommes recherchent les richesses, les honneurs, le profit et l'avancement. Il y en a bien peu dont la femme légitime et la concubine ne rougissent pas et ne pleurent pas ensemble! »

Si ces diverses citations ont pu donner au lecteur une

juste idée du talent de l'auteur chinois que nous avons voulu lui faire connaître, et en même temps de l'école littéraire à laquelle il appartient, notre but aura été atteint. Le public sera enfin devenu juge et critique dans une question où on ne lui a imposé que trop long-temps le rôle passif de spectateur.

Edme d'Halberg.



Biographie.

SAMUEL BOCHART.

Samuel Bochart naquit à Rouen, en 1599, de René Bochart, ministre protestant dans cette ville; il descendait des Bochart de Champigny, famille noble, originaire de Bourgogne, qui, depuis plusieurs générations, avait occupé des charges importantes dans la magistrature et produit beaucoup d'hommes d'un grand mérite. Sa mère, d'une ancienne maison également honorable, et femme douée de qualités élevées, était sœur du célèbre prédicateur protestant, Pierre Du Moulin.

Bochart fut envoyé très jeune à Paris, où il suivit les leçons latines et grecques de Thomas Dempster; il alla faire ensuite sa philosophie à Sedan, et y soutint, en 1615, des thèses publiques qui lui firent beaucoup d'honneur. Trois ans plus tard, il se rendit à Saumur pour étudier la théologie sous Caméron; ce fut là qu'il s'attacha fortement à la littérature hébraïque, avec laquelle on l'avait familiarisé dès son enfance, mais qu'alors il approfondit sous Louis Cappel. La guerre civile étant venue, en 1621, interrompre les exercices de cette institution académique, Bochart accompagna Caméron en Angleterre,

et passa quelques mois dans ce pays, principalement à Oxford, qu'il visita pour en examiner les richesses littéraires; puis nous le trouvons à Leyde, où, dans l'espace de deux années, il apprit l'arabe, le chaldéen et le syriaque sous Erpenius. A diverses époques de sa vie, il s'occupa de l'éthiopien ou abyssinien, du copte, du persan, du celtique, de l'anglais, de l'italien et autres idiômes.

Les rares dispositions du jeune Samuel furent promptement développées par ces maîtres, les plus habiles de l'Europe. On peut juger de sa précoce aptitude pour les langues par quarante-quatre vers grecs qu'il composa avant l'âge de quatorze ans, à la louange de son professeur Dempster, et que ce savant Ecossais trouva dignes d'être placés en tête de ses antiquités romaines. Son goût le porta d'abord à cultiver la poésie, qu'il écrivait en latin et en grec avec élégance et une extrême facilité, talent qu'il a conservé toute sa vie. Mais bientôt la solidité de son esprit lui ayant fait adopter de préférence des études plus sérieuses, spécialement celle des langues orientales, comme servant à l'intelligence du sens littéral des textes sacrés, il y mit toute l'énergie de son ame : et il fit des progrès tellement rapides, qu'avant l'âge de vingt ans, il était profondément versé dans l'hébreu poétique des prophètes, qui est le plus difficile, et lisait les commentaires écrits dans le dialecte rabbinique ; et qu'à vingt-cinq ans, il était regardé comme un philologue des plus accomplis, quoiqu'il n'eût encore rien donné au public.

De retour en France, les réformés de Caen, sur le bruit de sa réputation naissante, se hâtèrent de l'appeler, par leurs suffrages unanimes, à remplacer un de leurs pasteurs que la mort venait d'enlever. Bochart ayant accepté, se consacra au ministère évangélique et vint se fixer parmi eux. Ainsi commença de bonne heure son

union avec la capitale de la Basse-Normandie, union intime qui s'est perpétuée pendant quarante-trois ans, jusqu'à la fin de ses jours. C'est dans cette ville qu'il a composé ses immortels ouvrages; aussi, quoique né à Rouen, est-il toujours inscrit au nombre des hommes illustres de Caen [1]. Honoré généralement par ses concitoyens adoptifs, il fut vivement chéri par son troupeau, qui admirait en lui un caractère à la fois aimable et grave, une bienfaisance à laquelle sa fortune indépendante lui permettait de se livrer, un zèle infatigable à remplir ses devoirs de pasteur, enfin de grands talens et une vaste étendue de connaissances.

L'an 1628, Bochart se trouva dans une position difficile, et qui même n'était pas pour lui sans quelque danger. Le père Véron, fameux controversiste jésuite, muni de patentes du roi pour disputer avec les docteurs protestans par tout le royaume, étant venu à Caen, lui proposa d'entrer en lice : le défi fut accepté. Cette célèbre conférence se tint au château, en présence du commandant, de plusieurs commissaires nommés réciproquement, et d'un grand nombre de personnes de l'une et de l'autre croyance, parmi lesquels le duc de Longueville, gouverneur de la province. D'après les conventions, il y avait un secrétaire de chaque communion pour recueillir la substance de ce qui serait dit, et les antagouistes devaient signer sur-le-champ ce qu'on aurait écrit. La discussion dura depuis le 22 septembre jusqu'au 3 octobre, et elle roula sur la plupart des points débattus entre les deux églises que les deux champions représentaient.

1 Le père Martin, gardien des Cordeliers de Caen, dit (dans son *Athenae Normannorum*) que la patrie *adoptive* de Bochart ne se croit nullement tenue de rendre sa gloire aux lieux qu'il abandonna dès son enfance.

Les *actes de la conférence*, signés par les disputans, les modérateurs et les secrétaires, furent publiés littéralement par Bochart, en 1630, avec une préface historique et des dissertations théologiques ; ce recueil, devenu très rare, se trouve dans la bibliothèque de Caen. Véron fit de même ; et, en outre[1], il répandit dans la ville une série de brochures dans lesquelles il continuait la polémique.

Les personnalités, qui caractérisaient la plupart des discussions d'alors, défigurent malheureusement ces livres. Bochart, dans sa *préface* des actes, se permet de vouer au plus grand ridicule l'ignorance de son adversaire, et (parce que celui-ci prêchait dans les rues et les marchés) de le dépeindre comme un charlatan de carrefour. Véron, de son côté, donne à Bochart, dans les débats mêmes et bien plus encore dans ses brochures, les épithètes les plus avilissantes, s'écrie que les doctrines avancées par lui sont des *cas prévôtables*, et menace, plus d'une fois, de les donner à *Monseigneur le Chancelier* pour faire punir celui qui les soutenait. Or, cette menace n'était pas chose indifférente au 17e siècle, surtout au moment où les troupes du roi assiégeaient les protestans dans La Rochelle. Il faut convenir que, dans la discussion, le ton calme de Bochart contraste avantageusement avec la fougue du jésuite. Chaque parti réclama une pleine victoire ; mais, en parcourant les pièces du procès, on ne peut méconnaître que Véron, quant à l'érudition ecclésiastique et à la connaissance des textes originaux de l'Ecriture, n'était nullement de force à lutter contre l'orientaliste normand. Cette conférence eut beaucoup de retentissement, et le savoir que Bochart y déploya à l'âge de vingt-neuf ans, posa dèslors les fondemens de cette renommée, qui ne cessa de s'accroître tant qu'il vécut.

Nous allons maintenant aborder l'examen de quelques

autres de ses ouvrages, qui ont un rapport plus direct avec la littérature.

En 1630, il avait déjà composé un dictionnaire de la langue arabe, contenant l'explication de plus de trente mille mots : travail immense, qui atteste avec quelle patience il creusait profondément les matières qu'il étudiait. Je n'ai pu trouver aucun indice sur l'existence *actuelle* de ce dictionnaire, dont Bochart parle dans ses œuvres [1], mais qu'il ne fit pas imprimer. Il est probable qu'il l'aura supprimé lui-même lorsque Golius, en 1653, eut publié le sien, qui laissait peu de choses à désirer. Dans son exemplaire de Golius (conservé à la bibliothèque de Caen), Bochart écrivit quelques notes marginales, indiquant des changemens et des additions, qu'il est bon de signaler aux éditeurs futurs de lexiques arabes.

En 1637, il fit un examen critique de l'*histoire des anciens Gaulois* par Antoine Gosselin, professeur d'éloquence à Caen, et se montra fort instruit dans les antiquités gauloises et celtiques, branche d'érudition alors toute nouvelle. Par ménagement pour Gosselin, dont il avait relevé les nombreuses erreurs, Bochart ne laissa voir sa réfutation qu'à quelques amis ; elle ne fut même publiée qu'en 1692, long-temps après la mort de l'un et de l'autre auteur.

Ce fut en 1646 que parut, imprimé à Caen, l'un des principaux ouvrages de Bochart, la *Geographia sacra*, qui devint aussitôt l'objet de l'admiration de l'Europe. Ce corps de recherches historiques et géographiques sur les premiers âges du monde est composé de deux parties distinctes ; l'une portant le titre de *Phaleg*, l'autre celui de *Canaan*. Dans

[1] « J'ai fait en cette langue (l'arabe) un dictionnaire de plus de trente mille mots. » (S. Bochart, *Actes de la Conf.*, p. 144.)

le *Phaleg*, l'auteur traite de l'origine des peuples, et cherche à établir leur descendance de ces familles primitives qui, d'après la Genèse (ch. X), peuplèrent notre globe. Dans le *Canaan*, il traite spécialement des colonies et du langage des Phéniciens, et rapporte en détail les preuves des nombreux établissemens que ces premiers navigateurs fondèrent dans les îles et sur les côtes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

L'antique éthnographie du monde, comme elle est indiquée par le Pentateuque, est tracée dans la *Géographie sacrée* avec un savoir si merveilleux, que les temps les plus reculés et les plus obscurs y apparaissent à moitié dévoilés à nos regards. Ce livre est un monument d'une érudition tellement vaste, qu'elle semble au-dessus des forces d'un seul homme : et, ce qui est également admirable, cette érudition, empruntée à treize ou quatorze langues, ne s'entasse pas lourde et informe, comme en tant d'autres volumineux ouvrages ; mais se déroule nette et lucide, servant de fil pour nous guider dans le labyrinthe des siècles qui ont précédé les époques historiques. On la trouve accompagnée d'une critique judicieuse qui examine les autorités ; d'une sagacité qui souvent démêle ce qu'il y a de plus embrouillé dans le témoignage des anciens ; et quelquefois aussi d'une gaîté d'esprit qui diminue l'ennui des détails. C'est à ce don de pénétration, non moins qu'à son immense savoir, que Bochart doit la haute place qu'il s'est acquise dans la littérature. Ses idées, il est vrai, ont fréquemment besoin d'être modifiées, eu égard aux connaissances plus récentes qui ont été puisées dans des sources qu'il ignorait nécessairement ; mais on s'est convaincu que son opinion est rarement à dédaigner partout où les matériaux ne lui ont pas manqué pour asseoir un jugement exact.

Le *Phaleg* et le *Canaan* sont des mines fécondes, que depuis près de deux siècles, les géographes, les historiens, les philologues et les antiquaires ne cessent d'exploiter sans pouvoir les épuiser. On y trouve les germes, les conceptions premières de quantité d'ouvrages, qui depuis ont fait du bruit dans le monde. Outre les développemens des deux sujets principaux (l'origine des nations et les colonies phéniciennes), Bochart répand avec abondance des lumières sur d'innombrables points secondaires, qu'avant lui peu d'auteurs avaient essayé d'éclaircir, tels que migrations, colonies, traditions, géographie, commerce, dialectes, fables, mœurs, culte, arts', et autres particularités touchant les peuples primitifs.

Comme échantillon de son habileté dans les langues de la souche sémétique, je rappellerai qu'il parvint à expliquer intelligiblement une scène de Plaute (*Pœnulus*, acte V), où le carthaginois Hannon s'exprime dans le langage de son pays, que le poète romain écrit en caractères latins. Cette scène était restée, avant lui, une énigme pour tous les traducteurs et commentateurs, bien que l'on pensât que les Carthaginois, descendus des colons phéniciens, devaient avoir parlé un dialecte voisin de l'hébreu. Bochart changea en certitude cette conjecture, fondée sur la tradition. Nonobstant les corruptions de texte, qui (pendant les dix-sept siècles qui se sont écoulés entre Plaute et la découverte de l'imprimerie), ont dû s'accumuler dans un morceau que les divers copistes prenaient pour un galimatias inintelligible, il donna une analyse convaincante comme aussi l'intelligence précise de ce fragment punique, qui reste presque seul de l'idiôme important d'Annibal. Cette dissertation mérite l'attention de quiconque sait un peu l'hébreu, et veut apprécier le triomphe du génie sur les plus grands obstacles. (Voyez *Canaan*, *lib.* II, *c*, 6.)

Bochart se montre, pour le moins, aussi profond dans les lettres de l'occident que dans celles de l'orient; les recherches qu'il lui fallut faire pour mettre au jour ses productions savantes, l'obligèrent de fouiller dans la presque totalité des ouvrages grecs et romains. Parmi les écrivains qui ont eu recours à la littérature de la Grèce et de Rome pour éclaircir nos livres sacrés, on place en première ligne Grotius et Bochart.

Les éloges que je donne à la *Géographie sacrée* ne sont que l'écho du sentiment de presque tous les savans. Faisons un peu maintenant la part de la critique. Trop préoccupé de la langue qui faisait l'objet favori de ses études, Bochart paraît avoir légitimé cette malicieuse remarque : « Qu'il ne voyait que du *phénicien* partout. » On ne saurait nier que beaucoup de ses étymologies, nées de cette préoccupation, ne soient problématiques; on ne peut disconvenir non plus que quelques unes de ses origines de peuples ne soient erronées. Mais est-il surprenant de rencontrer des choses hasardées dans les investigations de ceux qui, les premiers, ont voulu explorer le champ indéfini des antiquités et de la linguistique? Leurs méprises ont droit à beaucoup d'indulgence, et leurs succès méritent des applaudissemens unanimes. On a reproché à Bochart, avec quelque raison, d'avoir été trop *systématique* : ce jugement doit cependant être modifié par la considération que c'est probablement l'attrait de ces systèmes qui lui a donné le courage de consumer les plus belles années de sa vie dans des lectures rebutantes. D'ailleurs, lorsqu'un système n'est ni légèrement imaginé, ni exclusif, on aurait tort de le dédaigner : il place souvent dans un grand jour une face de la vérité; et l'éclectisme, qui vient après, en fait son profit.

La *Géographie sacrée* donna naissance à des rapports

intimes entre Bochart et le célèbre Huet, depuis évêque d'Avranches. Ce dernier raconte que la lecture de cet ouvrage (qu'il nomme *inexhaustam sacræ et profanæ eruditionis congeriem*) lui fit tant d'impression dans sa jeunesse, qu'il abandonna de suite l'étude du droit pour embrasser avec ardeur celle du grec et de l'hébreu, et qu'il conçut le projet de se lier avec l'auteur de ce livre, espérant trouver en lui un guide sûr pour parvenir aux plus hautes connaissances. Dans la crainte que ses parens ne missent des entraves à l'exécution de son projet, il alla *de nuit* visiter son savant concitoyen. Il en fut accueilli avec bonté; et, malgré leur dissentiment sur des sujets majeurs, et une différence d'âge de trente années, ils furent bientôt unis d'une étroite amitié. Pendant très longtemps Huet continua de rechercher passionnément la société et les conseils de Bochart, à qui certainement il a dû son goût prononcé pour les langues et pour l'érudition, ainsi qu'une notable partie du savoir par lequel il s'est plus tard illustré. Il est fâcheux, qu'à la fin une dispute, moitié littéraire, moitié théologique, soit venue refroidir cette amitié si vive.

La reine Christine, qui attirait en Suède les littérateurs les plus illustres de l'Europe, ayant écrit de sa main à Bochart, en 1650, pour l'engager à venir à sa cour, il s'y refusa d'abord; mais une seconde lettre plus pressante, le besoin de distractions après des études aussi opiniâtres, la curiosité de contempler la nature dans les régions glacées du nord, le désir de connaître une princesse savante qui s'étudiait à policer ses états semi-barbares, et surtout l'envie de consulter les nombreux manuscrits anciens qu'elle possédait, le déterminèrent enfin à se rendre à cette flatteuse invitation.

Il partit donc en 1652, accompagné de Huet, âgé seu-

lement de vingt-deux ans. En traversant la Hollande, l'Allemagne septentrionale et le Danemark, il examina tout ce qui s'offrait de remarquable sur sa route; il jouit, en passant, de la société de Heinsius, Saumaise, Vossius, et de plusieurs autres savans célèbres. Arrivé à Stockolm, et recevant de Christine un accueil distingué, il résolut d'y rester une année entière, et fut logé dans le palais même. On raconte un trait qui révèle la complaisance et la simplicité du voyageur : la reine ayant eu un jour le caprice de le faire jouer au volant avec elle, il se laissa persuader, ôta son manteau, et se mit à jouer.

Cette année, passée hors de sa patrie, fut loin d'être perdue pour les lettres : il l'employa à fouiller dans la bibliothèque royale, riche collection de livres rares que Christine avait fait recueillir avec soin dans tous les pays. Les lectures assidues qu'il put faire, surtout de treize manuscrits arabes, lui furent très utiles pour son *Hiérozoïcon*, ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps. Il aurait voulu pouvoir emporter tous ces manuscrits en France; et, s'il en eût fait la demande, il en aurait certainement obtenu plusieurs, d'après la haute faveur dont il jouissait près de la reine. Mais sa modestie l'ayant empêché d'exprimer ce désir, il fallut se contenter d'un seul (ALKAZVINI, sur les *merveilles de la nature animale*) que cette princesse lui offrit de son propre mouvement.

De retour à Caen pour reprendre les fonctions de son ministère, notre savant trouva que, durant son absence, une académie de belles-lettres venait d'être formée dans cette ville, et que son nom avait été inscrit sur la première liste des membres. Il s'associa aussitôt avec eux, et ce fut toujours avec zèle et constance qu'il concourut à leurs travaux. Cette compagnie (qui s'était maintenue

jusqu'à nos jours) renfermait un nombre si considérable de membres éminens, et sa fondation avait eu lieu dans un temps où Caen était si fertile en littérateurs recommanmandables, que peut-être nulle autre cité du royaume, excepté Paris, n'en posséda jamais autant à la fois dans son sein. Bayle dit, dans ses nouvelles de la république des lettres (juillet 1684), « qu'il n'y a point d'Académie dans le reste de l'Europe, qui soit composée de plus habiles gens que celle de Caen »; et il répète (novembre 1685) que « Caen est une des plus illustres villes de France à cause de son élite de beaux esprits. » Dès que cette Académie se forma, elle attira les regards de la France et de l'étranger : mais il faut convenir que, lorsque les Bochart, les Gilles-André de La Roque, les Le Paulmier de Grentemesnil, les Moysant de Brieux, les Segrais, les Huet, les Tanneguy Lefèvre, les Morin, ces génies supérieurs, eurent disparu, elle ne conserva plus aux yeux de l'Europe un rang aussi élevé.

Les dix années suivantes de la vie de Bochart ne fournissent rien de notable : il fut choisi, en 1659, par les protestans de sa province pour les représenter au synode national de Loudun (le dernier qui eut lieu en France), mission où il déploya autant de prudence que d'habileté; en 1661, il publia une lettre au père de La Barre, jésuite, en 1662 une brochure intitulée *De conciliandis in religionis negotio protestantibus*, toutes deux dans le but de rapprocher les luthériens et les calvinistes.

Trois autres pasteurs partageaient avec lui le ministère de l'église réformée de Caen, laquelle était fort nombreuse; mais, dans les intervalles de 1661 à 1664, l'absence ou la mort lui ayant enlevé ses trois collègues, il se trouva pendant quelque temps seul pour soutenir tout le fardeau. Dans cette conjoncture, Etienne Morin, son ami,

savant orientaliste, vint s'associer à lui; néanmoins le surcroît d'occupations pastorales absorba l'attention de Bochart, au point qu'il abandonna momentanément tous ses travaux littéraires, excepté la correction des épreuves de son *Hiéro-zoïcon*, 2 vol. in-fol., qui parut à Londres en 1663.

Cette *histoire des animaux dont il est parlé dans l'Écriture sainte*, est, sous tous les rapports, un ouvrage d'une haute valeur. Ce terrain, presque neuf, présentait des difficultés extrêmes; car si, disait Cuvier, on réussit mal à reconnaître, avec précision, les objets d'histoire naturelle dont parlent les auteurs grecs et romains, combien cette étude ne doit-elle pas être plus pénible dans l'*hébreu*, la plus ancienne peut-être de toutes les langues, et qui ne nous est parvenue que dans un seul livre, la Bible! Les traductions de l'ancien Testament, faites dans l'antiquité en plusieurs idiomes par les Juifs et les premiers chrétiens, varient tellement dans la manière de rendre un nombre infini de noms d'animaux (surtout d'insectes), que les traducteurs modernes, embarrassés par le désaccord de ces guides, transformaient souvent l'hippopotame en éléphant, le crocodile en baleine, la bécasse en perdrix, la chouette en moineau, le lézard en araignée, le bouc en satyre, le palmier en phénix, etc., etc. L'obscurité qui en résultait dans le sens d'une infinité de versets, et quelquefois de chapitres entiers, faisait vivement désirer que quelqu'un vînt mettre la vérité à la place de ces erreurs. Bochart entreprit la tâche; et, quoiqu'il ait vécu longtemps avant que des naturalistes fussent allés en Orient, et, bien qu'il vécût loin des musées et bibliothèques de la capitale, guidé par sa seule connaissance des langues anciennes, il est presque toujours parvenu à des résultats reconnus aujourd'hui comme vrais ou vraisemblables.

Malgré tant de voyages exécutés depuis en Palestine, dans les pays environnans, et les rapides progrès que n'ont cessé de faire les sciences naturelles, l'ouvrage de Bochart reste toujours la base des études sur la zoologie hébraïque.

Pour identifier les noms, dans l'Écriture, avec les êtres qu'ils désignaient, il trouva de précieux secours dans la littérature arabe, notamment dans le traité de *Demiri*, sur le règne animal, compilation tirée de vingt autres écrivains de cette nation. Mais le cadre de l'Hiéro-zoïcon comprend, outre l'identification des animaux, une description curieuse de leurs qualités, de leurs habitudes caractéristiques et des usages auxquels ils étaient jadis appliqués dans les arts, les manufactures et les rites sacrés ; l'interprétation des passages bibliques où ils sont nommés ; les croyances de l'antiquité à leur égard ; les rôles qu'on leur prêtait dans l'histoire et dans la mythologie, etc., etc. : c'est à l'aide de ce précieux travail qu'ont été expliqués d'innombrables passages dans les classiques profanes comme dans la Bible.

Bochart distribue les animaux en séries, comme quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, poissons, enfin comme fabuleux et douteux. En outre de ses opinions personnelles, il rapporte celles des interprètes, des critiques, des naturalistes de tous les siècles : d'où résulte, sur cette branche de science, une véritable collection encyclopédique. L'*Hiéro-zoïcon* embrasse (comme la *Géographie sacrée*) une foule de sujets *accessoires*, fruits d'une immense lecture : environ mille auteurs s'y trouvent cités. Toutefois, Bochart a grand soin d'épancher les richesses de sa mémoire de manière à ne pas nuire à l'unité de son plan ; il sème, par exemple, à pleines mains, des aperçus philologiques suggérés par les matières

qu'il examine, et poursuit souvent la synonymie d'un nom d'animal à travers le chaldéen, le syriaque, le samaritain, l'arabe, l'éthiopien, le copte, le persan, le grec et le latin.

Que l'on réfléchisse au peu de relations qui existaient alors entre l'Occident et l'Orient, à l'état si incomplet de la zoologie avant que les Swammerdam, les Linnée, les Fabricius, les Buffon eussent agrandi la sphère de cette science : et l'on ne pourra s'empêcher d'admirer comme un prodige ce traité de zoologie sacrée, qui n'a pu être encore remplacé par aucun autre. Cuvier en parlait avec une haute admiration, et le signalait comme un tableau parfait de l'état des connaissances naturelles chez les nations de l'antiquité. A cet éclatant témoignage, j'ose ajouter que ce livre est, selon moi, la plus belle production de Bochart. Il est vrai qu'il y travailla pendant plus de trente ans, et avec une application si soutenue, comme il le dit lui-même, qu'il y avait peu d'ouvrages, publiés de son temps, qui eussent coûté autant de peines.

Le *Geographia sacra* et l'*Hiéro-zoïcon* sont écrits en latin : c'était la coutume de l'époque, les écrivains voulant être lus par les savans de toute l'Europe, au lieu de se restreindre à ceux de leur nation. Bien que cette langue ne nous soit plus aussi généralement familière qu'à nos ancêtres, le style de Bochart, par sa précision et sa parfaite clarté, sera trouvé des plus faciles et des plus agréables.

Outre ces traités complets, il donna de nombreuses dissertations détachées, sur des sujets d'archéologie, de philologie, et de littérature sacrée : elles présentent le même fond d'érudition, la même perspicacité que ses grandes productions. Quelques unes furent publiées de son vivant ; entre autres, en 1660, une épître *sur l'épis-*

copat et sur l'autorité des rois, adressée à M. Morley, chapelain du roi Charles II, dans laquelle Bochart essaya de ramener à des sentimens modérés, sur ces deux questions, les partis extrêmes qui déchiraient alors la Grande-Bretagne. Cette épître fut très bien reçue; elle exerça même une heureuse influence sur la convention de Bréda. En 1663, il adressa une dissertation à Segrais sur la question de savoir *si Enée est venu en Italie*, et démontra qu'il n'y a point d'apparence que ce héros de Virgile en ait jamais touché le sol : Segrais la fit imprimer en tête de sa traduction de l'Enéide. La plupart des autres opuscules de Bochart, qui lui ont survécu, furent recueillis en manuscrits et insérés dans ses œuvres par les éditeurs.

Divers travaux considérables furent interrompus par sa mort. Un de ses projets avait été de faire publier une belle édition du *Koran* en langue arabe, avec une version latine et des notes ; mais il rencontra des obstacles qui en empêchèrent l'exécution : on paraissait craindre sérieusement que ce livre ne fît des prosélytes à Mohammed ! Nous ne possédons aussi que quelques fragmens de trois traités qu'il préparait pour déterminer les noms des plantes et des pierres précieuses mentionnées dans l'Écriture, et la situation du *Paradis terrestre*. S'il eût vécu, il méditait de donner une histoire naturelle de la *Bible*, comprenant les trois règnes. Nous avons, dans l'*Hiérozoïcon*, le règne animal tout entier ; et le peu qui reste de ce qu'il avait composé sur les deux autres sections a été utile aux écrivains qui, comme Olaus Celsius, au-

¹ Pour suppléer à la perte du traité de Bochart sur le Paradis Terrestre, Etienne Morin et Huet firent chacun une dissertation sur le même sujet.

teur de l'*Hiéro-botanicon*, ont travaillé à compléter son projet inachevé.

La qualité de ministre de la religion s'harmonisait chez Bochart, avec les recherches immenses nécessaires pour la composition de ses ouvrages. Étant jeune encore, il avait entrepris de composer une série de sermons pour expliquer le livre de la *Genèse;* en étudiant cette partie de l'Écriture, il fallut, en arrivant au second chapitre, qu'il fixât la situation du Paradis terrestre. Les chapitres suivans le conduisirent à explorer l'origine des nations et la géographie des premiers temps; nombre de passages le forcèrent de même à faire un travail sur les animaux, les plantes et les pierres précieuses dont il y est parlé. Ces discours projetés, principe de tous ses grands ouvrages, n'ont été cependant rédigés que vers la fin de sa vie; il était même occupé à les écrire, et à les prêcher successivement chaque dimanche, lorsque la mort vint le surprendre au quarante-neuvième chapitre de la *Genèse :* ce fut là l'expression de ses dernières pensées. Le libraire Desbordes, à Amsterdam, les publia sur les manuscrits de l'auteur (de 1705-14), en 3 vol. in-12. Bien qu'il faille supposer que l'esprit de Bochart, lorsqu'il écrivit ce commentaire, s'était trouvé un peu affaibli par des attaques d'apoplexie, on ne s'en douterait guère, du moins dans le *premier* volume, le seul que j'aie pu me procurer; on y rencontre un mérite très solide, des sentimens élevés, des explications savantes et claires, une lecture attrayante. Le style en est infiniment préférable à celui des *Actes de la Conférence*, la seule des autres productions de notre auteur qui soit écrite en français : par la comparaison de ces deux ouvrages, on peut voir combien un intervalle de trente-sept ans, au 17e siècle, avait épuré et perfectionné la langue française. L'intérêt qui s'attache à ces *sermons*

sur la Genèse doit faire désirer nonobstant la vieille physique qui s'y mêle parfois), qu'ils soient bientôt réimprimés; n'ayant été compris dans aucune édition des œuvres complètes de Bochart (dont la dernière parut à Leyde, en 1712), ils sont devenus si rares, que nous sommes menacés de les perdre tout à fait.

Les procès, qui, en 1665, commencèrent à être suscités contre les protestans, dans le but de faire démolir un grand nombre de leurs temples, procès qui nécessitèrent la vigilance continuelle des pasteurs pour se défendre, soit par la voie de la presse, soit devant les tribunaux, ont fortement contribué à mettre Bochart dans l'impossibilité de terminer les travaux littéraires qu'il avait entrepris. Ayant, conjointement avec ses savans collègues, Du Bosc et Morin, consacré à cette cause son zèle et sa plume, il réussit à sauver quelques temples : mais de longues veilles, employées à compulser de vieux titres, et l'excès du travail, épuisèrent les forces de Bochart; il fut averti du besoin qu'il avait de repos par deux attaques d'apoplexie, durant lesquelles il restait étendu dans un état voisin de la mort.

Ne se sentant plus désormais assez de force pour achever ses ouvrages commencés sur les plantes, sur les pierres précieuses, sur le Paradis terrestre, et ne voulant pas qu'ils parussent imparfaits, il en détruisit probablement les manuscrits. Morin, qui avait vu ces écrits, déplore leur perte, bien regrettable, en effet, puisqu'il ne s'est pas trouvé un second Bochart pour traiter ces sujets bibliques avec une égale puissance de génie et de savoir.

Une affliction domestique vint bientôt aggraver son mal. Il s'était marié à Caen vers l'an 1631 ou 1632, avec Susanne de Boutesluys, et n'avait eu qu'une fille unique

du nom d'Esther, qui devint l'épouse de Pierre Le Sueur, seigneur de Colleville, conseiller au parlement de Rouen. Cette fille chérie étant tombée malade d'une hydropisie, sa position désespérée, et les tendres marques d'affection qu'elle lui prodiguait en sentant approcher le moment de leur séparation, minèrent tellement la santé déjà délabrée de Bochart, qu'une troisième attaque d'apoplexie l'emporta le 16 mai 1667, à l'âge de soixante-huit ans. Le coup fatal le frappa au milieu d'une séance de l'Académie des belles-lettres de Caen, dans le feu d'une discussion sur l'origine de quelques médailles espagnoles. Il fut saisi d'une soudaine angoisse qui ne lui laissa que le temps de s'écrier, *mon Dieu! ayez pitié de moi!* et le priva de la parole et de l'usage de ses sens. Les académiciens consternés le transportèrent aussitôt dans une chambre voisine; il y mourut au bout d'une demi-heure.

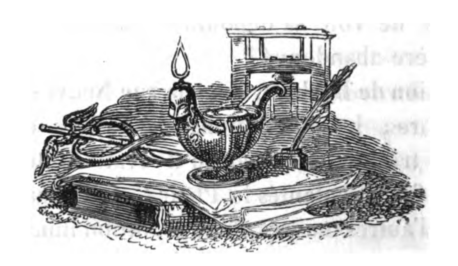
Quoique ses forces se fussent visiblement affaiblies depuis plusieurs années, cette fin fut imprévue pour ses amis; elle remplit donc leurs cœurs d'amertume. C'est à Cormelles, près de Caen, que furent déposés ses restes mortels, dans un bosquet attenant à l'habitation de son gendre. Le cours du temps a transformé cet endroit en un petit champ, que les villageois nomment, tantôt le Clos-du-Pavillon, tantôt le Cimetière des Protestans : la bêche y a épargné un seul tertre, sous lequel, d'après la tradition, reposent les cendres de ce grand homme.

Samuel Bochart était d'une taille moyenne, bien fait, agile; il avait le front large et proéminent, les yeux grands et beaux, une physionomie expressive, annonçant la candeur et la franchise; la finesse, tempérée par la bonté, animait ses traits; l'esprit étincelait dans ses yeux. D'un tempérament sanguin, une constitution ro-

de livres, enrichis de notes marginales de la main de Bochart; cent quarante de ces volumes se voient encore dans la bibliothèque de la ville. Un beau portrait de ce savant fait partie de ceux qui ornent la salle de la bibliothèque; le burin a, plus d'une fois, essayé de le reproduire, mais pas encore avec un plein succès.

Aussi long-temps que les études orientales et bibliques seront cultivées, le nom de Bochart vivra, entouré de reconnaissance et de vénération.

Édouard - Herbert Smith,
(de l'Université de Cambridge).



Variétés.

MOEURS DE LA PROVINCE.

PETITS PORTRAITS JUDICIAIRES.

I.

L'HUISSIER.

Le genre comprend trois espèces :

L'huissier public proprement dit ou huissier de canton ;

L'huissier audiencier attaché à un tribunal de 1re instance ;

Et l'huissier audiencier attaché à une cour royale.

L'huissier public est, comme ses confrères, âgé de vingt-cinq à trente ans ; il a cinq pieds et deux pouces et demi. C'est la taille ordinaire de ces messieurs. Il est maigre et porte un habit noir rapé, dont le collet est gras. Son nez est pointu, ses yeux gris et ses lèvres minces. Il a une grande facilité d'élocution. Sa première éducation n'ayant pas été soignée, il lui échappe quelques *velours* et même des *cuirs*. Mais s'il s'en aperçoit, il se reprend. Sa coiffure est une casquette ou un chapeau

recouvert d'une toile cirée. Il a de plus, derrière l'oreille droite, une plume toute prête pour les cas imprévus, et dans sa poche un écritoire en corne, vert-noir; il porte aussi sur lui plusieurs feuilles de papier timbré pliées en cinq dans leur largeur. Le pantalon de drap bleu-ciel pour l'hiver, et de nankin pour l'été, sont de rigueur.

L'huissier public, qui est aussi audiencier de la justice de paix, est un homme d'importance dans le canton; c'est l'avocat du pays; on le consulte sur la moindre difficulté; et il en résulte presque toujours un procès; il est rarement d'avis de la conciliation.

L'huissier public, bien que toujours sur les armes, n'en est pas moins le plus poli des hommes; ses manières même sont d'autant plus grâcieuses, qu'il y a plus de rigueur dans la nature des actes qu'il est obligé de faire. C'est avec les formes les plus consolantes qu'il pratique une saisie; et lorsqu'il procède à un recollement à l'effet de vendre sur la place publique, il a des larmes dans la voix et la pâleur sur le front. Il est, dit-il lui-même, *forcé et contraint* par son état, par *son devoir*.

L'huissier public a épousé la fille ou la sœur du marchand épicier. Il est père de famille : il a un garçon qui va à l'école mutuelle et qui, avant peu, écrira, sous dictée, des copies de citations.

A la plume près, qu'il ne porte jamais derrière l'oreille, l'huissier audiencier attaché au tribunal de première instance ressemble beaucoup à l'huissier public de canton : c'est à peu de chose près le même costume, c'est absolument le même âge, le même caractère au moral et la même tournure au physique. Il est de plus caporal ou même sergent dans la garde nationale (compagnie du centre). Il chante faux et sa voix est aigre et perçante. Il ne donne point de consultation, mais engage les parties

à se consulter à tel ou tel avocat. Il est un peu envieux de ses confrères.

L'huissier audiencier en cour royale fait l'homme supérieur et singe le magistrat. Il est constamment vêtu de noir des pieds à la tête : vêtemens rapés et tachés bien entendu. Il a, comme ses confrères de première instance, la voix fausse, aigre et perçante : c'est à cela qu'est dû, en grande partie, le silence qui règne dans l'auditoire.

L'audiencier, en cour royale, qui porte la toge et la toque, aspire à être pris pour un avocat ; il s'oublie jusqu'au point de s'asseoir au barreau quand M. le Président ou MM. du parquet ne portent pas sur lui leur attention. Il ose s'identifier avec la cour, et il dit d'un procès de première instance : *Celui-là n'est pas encore venu chez nous.*

Pour tout ce qui regarde ses rapports avec le public, pour tout ce qui est en dehors du palais, il a les mœurs et les habitudes de ses confrères de première instance : c'est le *primus inter pares*.

II.

LE GREFFIER.

Comme l'huissier, le greffier peut appartenir à trois espèces différentes, car on distingue :

Le greffier de la justice de paix,

Le greffier de première instance,

Et le greffier de cour royale.

Tous les trois, et principalement les deux derniers, tiennent tout à la fois du chef de bureau, du financier et du scribe.

A ce dernier titre ils *tiennent la plume :* c'est même là le privilège légal qui les caractérise ; *le greffier tient la*

plume, dit la loi. Et pour qu'une audience soit ouverte, qu'une affaire se juge, qu'un jugement se prononce, il faut, à peine de nullité, un greffier qui tienne la plume.

Aussi le greffier, même celui de la justice de paix, sent-il toute son importance. Il porte la tête haute et le menton un peu dans la cravate. Il a une assez belle main, et ne met jamais plus de douze syllabes à la ligne et de vingt-cinq lignes à la page dans ses expéditions : il n'a jamais eu besoin de régulateur pour cela. Sa mise est décente, ses habitudes morales. Il a de quarante à cinquante ans ; il a fait un mariage de raison, et *son épouse* lui a, depuis, donné deux filles et un fils. Il est assez gros de sa personne ; ses cheveux sont gris, et sa barbe n'a jamais plus de deux jours de date. Il fait un assez fréquent usage de sentences et de proverbes : il connaît aussi quelques termes de droit et hasarde parfois des citations latines extraites du *Corpus Juris* : il ne les place pas toujours fort à propos, mais il les place.

La femme et les enfans du greffier de première instance viennent de temps en temps le voir au greffe : on lui apporte même quelquefois à déjeuner à son bureau, quand l'ouvrage presse trop : il est alors d'assez mauvaise humeur : le commis greffier et le petit commis s'en aperçoivent : il les rudoie. Mais il sort alors de son caractère, car le greffier n'est pas d'un naturel méchant.

Le greffier de la justice de paix est, dans son endroit, plus gros seigneur que ses confrères de première instance et même de la cour. Il lui arrive souvent d'avoir plus d'influence que M. le Juge de paix lui-même, et de faire dire de lui : *Qu'il fait et rédige les jugemens* : ce petit scandale profite singulièrement à sa réputation.

Au contraire, en première instance et en cour royale, le greffier ne rédige jamais. Il tient la plume et perçoit...,

voilà tout. Il n'a d'ailleurs pas d'autres prétentions. Il est pourtant un peu despote dans son greffe, surtout celui de la cour, qui a sous ses ordres jusqu'à trois, quatre et cinq commis.

Aussi le greffier de cour royale, qui porte la robe rouge dans les grandes circonstances et prend rang de conseiller, n'est-il connu que sous le nom de greffier en chef. Son fils est étudiant en droit et sera avocat.

Le greffier de première instance, au contraire, aspire tout au plus à voir son fils avoué. Quant au greffier de la justice de paix, il espère que le sien sera un jour juge de paix du canton.

On voit, par là, toute la distance d'un greffier à l'autre, quelque ressemblance qu'il puisse y avoir entre eux en beaucoup d'autres points.

Avec l'huissier, le greffier est sévère et quelque peu hautain, honnête avec l'avoué, souple et tout humble avec le magistrat qui lui est supérieur.

III.

LE COMMIS GREFFIER.

Le commis greffier de première instance est comme le type du genre; nous ne parlerons pas des autres, *ab uno disce omnes*.

Ex-petit clerc d'avoué ou de notaire, ou même ex-huissier, le commis greffier est très-jeune ou très-vieux; sa mise est fort simple, mais propre, il a beaucoup d'ordre et d'économie. Aussi a-t-il le soin de quitter sa redingotte neuve, ou son habit nº 1, à son arrivée au greffe, pour prendre un vieil habit, auquel même il ajoute des bouts de manches en lustrine noire, ou vert-bouteille. Il a toujours un chapeau blanc ou gris dans l'été, et il le

porte souvent l'hiver. Lorsqu'il est à son bureau, il est coiffé d'un bonnet grec rouge et jaune éclatant...

A l'audience, il porte une robe de juge de paix, qui lui est un peu trop longue, et dont la soie se coupe.

La robe lui est trop longue parce qu'il n'est pas grand; le commis greffier n'a jamais plus de cinq pieds.

A partir de neuf heures et demie du matin jusqu'à trois heures et demie de l'après-midi ou de *relevée,* comme on dit au Palais, le commis greffier écrit, fait la conversation, ou cherche dans les registres... Assez familier avec les huissiers, il est tout à fait jovial et bon enfant avec messieurs les avoués. Il dit *monsieur le procureur du Roi*, en parlant au substitut, et il accompagne alors chaque parole d'une double révérence. Il lit mal et n'écrit pas bien ; la plupart de ses lettres ne sont pas formées : cependant il est fort, plus fort même que le greffier sur les accolades et les tableaux synoptiques. C'est lui qui est chargé de tourmenter, pour faire rentrer les fonds que perçoit son chef.

L'hiver, autour du poêle, le matin, en taillant des plumes, le commis greffier se permet le calembourg.

Quand l'ouvrage ne presse pas, il quitte parfois le greffe, et va causer un peu avec le concierge du tribunal, dans sa loge. S'il aperçoit alors M. le président ou M. le procureur du roi, se dirigeant vers le greffe; il ne court pas, il vole. Il ne lui est jamais arrivé de faire attendre ces messieurs.

Les jours d'audience correctionnelle, au sortir de l'audience, il commente les jugemens rendus, et donne son opinion sur les affaires jugées, sur les prévenus, sur les témoins, même sur les réquisitoires du ministère public. Mais ceci à demi voix, et comme redoutant les indiscrétions. C'est ordinairement avec le greffier en chef qu'il se laisse ainsi aller aux épanchemens de son âme. Il en a pres-

que toujours regret, et c'est malgré lui en quelque sorte qu'il recommence.

En cas de visites domiciliaires, le commis greffier console toujours ceux chez qui elles sont faites. Il sait des paroles qui adoucissent l'amertume des investigations, et le déboire des soupçons. Il a bon cœur.

Il est fleuriste, et il possède un parterre sur sa fenêtre.

IV.

LE SUBSTITUT DU PROCUREUR DU ROI.

C'est un jeune homme de vingt-trois à vingt-six ans, haut de cinq pieds quatre pouces, qui sue le bien public par tous les pores. Il a besoin de se mesurer avec le crime et le délit, et de lutter contre l'avocat stagiaire. Il a du feu, de l'éclat, mais de la conscience et de l'impartialité.

C'est ordinairement à lui qu'est confiée la poursuite des délits correctionnels. Dans l'accomplissement de ses fonctions, il cherche toujours, et trop souvent en vain, l'occasion de se faire connaître avantageusement; car il veut de l'avancement, mais un avancement mérité. C'est encore à cet effet qu'il travaille avec un soin tout particulier les réquisitoires qui doivent passer sous les yeux de la cour, et de M. le procureur général.

Le substitut est dévoué à la révolution de juillet; mais avant tout, il veut l'ordre public; il ne comprend de liberté que celle qui s'obtient sans secousse, et qui s'exerce sans danger ni dommage pour personne.

Le substitut épargne à M. le procureur du roi, qu'il est tout fier d'appeler son collègue, la bureaucratie du parquet; c'est lui qui vérifie les registres de l'état civil, qui dresse, chaque année, le grand état de la justice criminelle, et envoie au parquet de la cour les notices heb-

domadaires et autres... Il a des rapports très fréquens avec le juge d'instruction : il se fait entre eux un continuel échange de politesses et de dossiers.

Les huissiers attachés spécialement au parquet, se courbent devant le substitut et le saluent du titre de procureur du roi. Le substitut le souffre, et se berce d'espérance... Il est rare que le substitut soit marié. Il songe bien à s'établir, il a bien un mariage en vue, mais il ne fera la demande que lors de sa promotion à une place de juge d'instruction, ou de procureur du roi.

En attendant, le substitut est le chevalier né de la femme de son procureur du roi. Il est des premiers à ses dîners et à ses soirées, et il prépare souvent les jeux de bouillotte et d'écarté. S'il y a assez de dames, et qu'on puisse former quelques contredanses, le substitut danse: il danse même beaucoup ; M. le président le lui reproche en riant.

Quand M. le procureur du roi s'absente, le substitut grandit d'une coudée ; il devient un personnage, il assume sur sa tête la responsabilité des actes du parquet. Alors, il réfléchit plus mûrement ; il médite, il pèse ses moindres paroles, il laisse refroidir sa pensée, il se fait phlegmatique et impénétrable ; il devient grave et compassé, il ne rit presque plus, ne danse plus, et semble craindre d'être aimable.

En vacances, il se dédommage, et laisse la gravité au vestiaire avec la toge. Il est alors chasseur ou dangereux aux maris, voilà le substitut.

V.

LE PROCUREUR DU ROI.

Ce magistrat est mal connu. Il a de la fermeté, de l'énergie au besoin, mais avant tout de la conscience et de l'humanité. Si ses fonctions sont parfois rigoureuses,

elles ont aussi de bonnes et douces compensations, elles offrent beaucoup de bien à faire, de mal à prévenir ou à réparer.

Le procureur du roi, qui sent toute la portée de son ministère, et qui en remplit dignement les devoirs, mérite l'estime, la considération, et même la reconnaissance de ses concitoyens.

Moins le procureur du roi fait de bruit dans le monde, et plus il est recommandable, plus il est aimé, considéré, vénéré.

Protéger les personnes et la propriété contre les délits, les crimes et les abus qui tiennent souvent de l'un et de l'autre, de quelque part qu'ils viennent; poursuivre avec prudence et circonspection, mais sans crainte ni faiblesse, ce que sa conscience et la loi lui signalent comme mauvais, dangereux, ou nuisible à la société, tel est le principal devoir du procureur du roi.

C'est dire assez que ce magistrat est âgé de trente à quarante ans au moins, marié, père de famille, et peu susceptible de grandes passions.

Entouré d'une considération méritée, le procureur du roi jouit d'une fortune honorable, et figure parmi les gros bonnets de l'endroit, même au siége d'une cour royale. Il n'en a pas pour cela plus de prétention; il est ordinairement modeste et simple en ses manières. Ses fonctions qui pourraient le rendre dur ou peu sensible, lui inspirent au contraire plus de mansuétude et de bonhomie. Il n'est vraiment redoutable que dans ses réquisitoires, et il est toujours fort satisfait de l'application de l'art. 463 du Code pénal : celui-ci est comme un baume versé sur ses blessures.

Dans les prisons qu'il visite souvent, il aime à tempérer l'amertume des réprimandes par de consolantes paroles;

il fait entrevoir les effets de la clémence royale, comme un espoir qui soulage... Et quand vient le jour où il peut mettre en liberté ceux qu'il a dû poursuivre et faire condamner, le procureur du roi est véritablement heureux. Il offre alors aux libérés, ou aux grâciés, et de sa propre bourse (il n'a point de liste civile), les secours de route et même plus.

Le procureur du roi a fait sa principale étude des lois. Il est cependant littérateur, et entend assez bien le discours académique. Il a peu d'occasions de s'escrimer dans ce genre d'éloquence, mais il n'en laisse échapper aucune. Il est rare cependant qu'il soit orateur.

Sa correspondance avec ses supérieurs est respectueuse, mais digne et indépendante, affectueuse avec ses collègues, bienveillante avec ses subordonnés.

Il est comme un père pour son substitut ou ses substituts, quand il a quarante ou cinquante ans; comme un frère, quand il n'a que trente ans.

La taille du procureur du roi ne dépasse guère la moyenne. Il a quelquefois, mais rarement, de l'embonpoint; aime assez cependant les plaisirs de la table, mais n'en fait point abus; il est sans exemple, peut-être, qu'un procureur du roi ait eu la goutte.

Le procureur du roi aspire à être conseiller en cour royale.

VI.

LE PRÉSIDENT DE PREMIÈRE INSTANCE.

Il y a chez ce magistrat un peu de morgue avec beaucoup d'indépendance et de loyauté : c'est la magistrature ou plutôt la loi qui s'est faite homme. Il y a comme un parfum d'ancien parlement répandu sur toute sa personne.

Ses collègues le vénèrent, les jeunes avocats se sentent intimidés face à face avec lui, les avoués le redoutent. Le greffier, son commis, et les huissiers tremblent devant lui, et les témoins se troublent s'il élève la voix. C'est que le président a presque toujours des cheveux blancs, souvent une queue étalée majestueusement sur les reins, une belle et noble figure, le regard sévère et la voix imposante; c'est qu'il a près de trente ans de judicature, et que toute sa vie fut sans reproche.

Le président va tous les dimanches à la messe; il a de la religion, s'occupe peu de politique, mais est fidèle à son serment.

Il a un fils, procureur du roi ou substitut, un gendre juge ou avocat, et son père était conseiller en parlement.

Lorsqu'un stagiaire débute à son audience, le président souffre plus que lui de sa timidité, de ses hésitations et de son trouble; il voudrait le soutenir, l'inspirer, et lui servir en quelque sorte de souffleur. Ses regards semblent épier chaque parole du ministère public; et il a beaucoup de peine à ne pas laisser son opinion se trahir sur ses traits et dans le jeu de sa physionomie.

Pour tout ce qui tient à la marche de la justice, à l'expédition des affaires, il est de fer avec les avoués. Les causes une fois au rôle sont jugées à leur tour ou rayées, à bien peu d'exception près; il est l'ennemi des remises.

De trois à cinq heures, c'est-à dire au sortir de son audience jusqu'à son dîner, le président se promène, s'il fait beau; le plus souvent avec sa femme, et toujours sa canne sous le bras.

Dans les grandes cérémonies, il porte l'habit à la française et le chapeau à trois cornes; mais ordinairement il est vêtu d'une redingote noire, ou d'un frac, et coiffé du modeste chapeau à haute forme.

Il donne tous les ans un dîner de tribunal. Le greffier y est convié et n'y manque jamais.

Depuis quelques années, on y mange une dinde aux truffes. C'est le seul sacrifice extra-judiciaire que M. le président ait fait aux idées progressives.

Pour les légalisations, les référés, les requêtes à répondre, les ordonnances à rendre, on trouve toujours le président chez lui de huit à dix heures du matin. Les avocats et les avoués doivent avoir le soin de se présenter en habit noir, et en cravate blanche, sous peine de réception froide. Avec une mise décente au contraire, on est toujours sûr d'être parfaitement reçu de M. le président. Il est aussi affable et gracieux chez lui, que rigide et grave à l'audience ; et cependant cet honorable magistrat a d'ordinaire un rhumatisme voyageur ou quelque atteinte de goutte.

Jules B*** (provincial).



LES PROGRÈS

DE LA CIVILISATION ET DE L'INDUSTRIE,

OU

MES TRIBULATIONS.

—

Mon nom est Tranquille Ledoux. Mon père, Modeste Ledoux, était un honnête négociant de province. A vingt ans, j'entrai dans les affaires. Exempt d'ambition, modéré dans mes désirs, je n'aspirais pas à devenir millionnaire. Tous mes vœux se bornaient à pouvoir me retirer, dans l'âge où l'on goûte encore la vie, avec un bien suffisant pour subsister dans une obscure et douce indépendance. J'allai mon petit chemin, plus prudent qu'avide, et préférant toujours les affaires sûres aux affaires brillantes. A quarante-deux ans je réglai mes comptes, je réalisai ma modeste fortune, et partis pour ma ville natale, où je comptais finir mes jours.

Depuis que je l'avais quittée, l'industrie, le commerce, l'activité sociale y avaient fait de grands progrès. En arrivant, je voulus visiter la promenade dont j'avais tant de fois regretté les beaux et poétiques ombrages : on venait de l'abattre pour subvenir aux frais de construction d'une superbe halle aux draps. Le lendemain, je sortis de bonne heure pour aller rêver près de ma jolie petite rivière aux gracieux détours, aux rives voilées de saules

pleureurs et de blancs peupliers, toute bordée de mes souvenirs d'amour. Je ne trouvai plus ni saules, ni peupliers, ni rivière, ni souvenirs, mais un beau canal, avec un chemin de halage bien plane et bien droit, et une garre avec cinq bateaux de charbon de terre. L'après-midi, je me dirigeai vers une prairie voisine des remparts, et dont j'avais souvent foulé, dans mon enfance, les frais gazons et les fleurs printanières. On achevait d'y construire un vaste abattoir; c'était une construction très soignée. Je trouvai tout cela fort beau, et le soir même je remontai en diligence.

J'achetai, dans un canton de la Bourgogne, une campagne agréablement située, loin de la foule et du bruit. Je me plus à l'embellir, et ne craignis pas de faire quelque dépense dans une propriété où je voulais achever ma vie. Les travaux se terminaient et j'allais jouir, quand une compagnie de riches capitalistes, ayant acheté la propriété voisine, vint y monter une forge avec quatre hauts-fourneaux. C'était un des plus magnifiques établissemens qu'on puisse voir; huit cents ouvriers, vingt cheminées en obélisque jetant des torrens de flamme et de fumée, cent marteaux s'élevant, retombant jour et nuit : on eût dit l'île des Cyclopes; de vingt lieues à la ronde on accourait l'admirer. Je vendis à la hâte ma propriété, sur laquelle je perdis vingt-cinq mille francs, et je vins chercher du sommeil et de l'air à Paris.

Là, je louai, un peu plus loin du centre, un logement agréable et paisible. De ma fenêtre, ma vue plongeait sur trente jardins, où mille arbres divers étalaient leurs cimes de verdure; j'étais enchanté de mon joli ermitage.

Il régnait alors à Paris une fièvre de spéculations sur les terrains et sur les constructions. Un des spéculateurs eut l'idée d'élever un quartier neuf sur l'emplacement des

jardins qui décoraient cette partie de la ville. En un clin d'œil, arbres, gazons disparurent : les tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers, plombiers, serruriers, vitriers, couvreurs se mirent à l'œuvre. Le nouveau quartier s'éleva comme par enchantement. Rien de plus élégant : c'était une vraie merveille. Quant à moi, je fus tout une saison sans pouvoir ni dormir, ni travailler, ni lire, ni causer chez moi, ni entr'ouvrir mes fenêtres au fort de la canicule ; et quand les échafauds furent enlevés, je vis, à huit pieds devant moi, un mur de quatre-vingts pieds de hauteur. Il fallut m'enfuir : je résiliai mon bail moyennant quelque argent, et cherchai fortune ailleurs.

L'envie me vint d'essayer encore de la campagne. « On ne rencontre pas partout, me dis-je, des hauts-fourneaux. J'aurais bien du malheur si je ne trouvais aux champs quelque retraite isolée, où je pusse vivre en paix, à l'abri de la truelle et de l'enclume. »

Dans cet espoir, j'acquis, en un coin reculé de la France, une assez jolie habitation, avec un petit parc et quelques dépendances. J'employai une vingtaine de mille francs à disposer, à embellir ma propriété, qui ne m'en avait coûté que soixante mille. Depuis quinze mois j'y vivais content, lorsque le département obtint du ministre l'ouverture d'une grande route dont le pays devait retirer beaucoup d'avantages. D'après le plan de l'ingénieur, homme de mérite, elle devait couper en deux mon parc, traverser mon potager, écorner mon parterre et mettre bas une aile de mon logis. Je prévins l'expropriation en vendant mon domaine, qui me revenait à quatre-vingt mille francs avec les impenses, et dont j'obtins soixante-dix mille, à cause de la plus-value résultant du voisinage d'une route. Tout le monde convint que j'avais fait une bonne affaire.

Je revins à Paris, où je m'installai dans une rue assez belle et pas trop bruyante. Je m'y plaisais assez. Mais le quartier manquait d'écoulement pour les eaux : on jugea convenable d'y faire un égoût. On pratiqua donc une large tranchée tout le long de ma rue et des rues circonvoisines, et, pendant tout un été, j'eus l'agrément d'aborder chez moi comme on monte à l'assaut d'une citadelle. Quand vinrent les pluies, ce fut un cloaque à ne pas s'en tirer ; je me trouvai, à la lettre, prisonnier chez moi. Je me dis : « C'est un mal passager pour un bien durable ; patience. » Et je pris patience en enrageant. Le printemps venu, une autre amélioration s'offrit à faire : c'était d'amener l'eau de Seine dans les maisons du quartier. On plaça des conduits : nouvelle tranchée, nouveau cloaque, nouvel emprisonnement. Pour cette fois, du moins, j'espérai en être quitte ; mais l'année suivante, encore une amélioration. L'éclairage par le gaz devenait à la mode ; il fallut ouvrir une voie au gaz. Autres conduits à placer, autre bouleversement. « Mon Dieu ! me disais-je, ce sera sans doute une charmante ville que Paris, quand elle sera finie ; mais que ne se finit-elle donc une bonne fois ! »

Je voulus éprouver d'un quartier neuf ; je louai près de la Madeleine. « Cela est fait d'hier, pensais-je ; ce sera bien le diable si quelque temps ne s'écoule avant qu'on le refasse. » A peine étais-je emménagé, au troisième au-dessus de l'entresol, que j'eus avis qu'on allait nous faire passer un chemin de fer par dessus la tête. Je déménageai au plus vite, et perdis deux termes que j'avais payés d'avance.

Cependant, au milieu de tous ces soubresauts, mon patrimoine, modique, s'était encore aminci. Il me restait juste de quoi vivre avec économie, en plaçant bien mes

fonds : je crus bien faire d'acheter de la rente cinq pour cent ; huit jours après on annonça la réduction, qui, dit-on, est une mesure excellente.

Me voilà bien embarrassé.

On me dit, il est vrai, que je serai remboursé de mon capital, et que je pourrai le replacer chez quelque banquier ou dans quelque bonne entreprise industrielle qui me rapportera de gros dividendes ; mais mon cousin Lehardi, qui a placé ainsi son argent, vient de perdre les trois quarts de son bien dans deux banqueroutes, et ma tante Duhasard vint d'entrer à Sainte-Perrine, ayant mis toutes ses épargnes aux mains d'un homme de finance, qui est maintenant en Belgique.

Le siècle marche ; c'est bien : mais moi, qui ai marché suffisamment pour mon compte, je voudrais pourtant bien trouver à m'asseoir.

St.-A. BERVILLE.



DE

L'INFLUENCE DE LA POLITIQUE

SUR LA GASTRONOMIE.

A une époque où toutes les INFLUENCES possibles semblent devenues le sujet des hauts concours académiques, il en est une, féconde en graves méditations, et qu'on s'étonne d'avoir vu oubliée jusqu'ici : c'est l'Influence de la Politique sur la Gastronomie.

Dans les livres, dans les journaux, à la tribune, dans les salons, on nous parle sans cesse et à tout propos d'intérêts positifs, d'améliorations pratiques, de bien-être matériel, et l'on n'en continue pas moins de se tenir emprisonné dans cette sphère d'idées et de discussions creuses autour de laquelle gravite, hélas ! depuis si long-temps, la pauvre intelligence de nos publicistes. Chaque matin quelque constitution remise à neuf, quelque doctrine badigeonnée s'en vient grossir le nombre des constitutions et des théories antédiluviennes qui partagent le monde. Nous avons eu des Saint-Simoniens, des Phalanstériens, des Templiers... qui sait ce que nous aurons encore si la langue peut fournir des mots à toutes les inventions. Et pourtant, au milieu de ce débordement de progrès, la science par excellence, celle de qui toutes les autres relèvent, la gastronomie reste stationnaire et comme en dehors du mouvement général des esprits, esprits étroits, qui ne savent pas que « la découverte d'un mets nouveau fait plus

pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile ! [1] »

M'est donc avis que ce serait faire chose utile, après s'être tant occupés de la France politique, littéraire, industrielle, de songer aussi, quelque peu, aux intérêts de la France mangeante, d'en étudier les besoins, de rechercher quelles causes se sont, de tout temps, le plus opposées à ses progrès. Chaque jour voit s'éteindre quelqu'une des vieilles notabilités gastronomiques. Les Grimod de la Reynière, les Brillat-Savarin ne sont plus; M. Carême lui-même, cette gloire de la cuisine moderne, M. Carême vient de nous dire un dernier adieu : notre ingratitude l'a tué; il est allé porter dans un monde meilleur cette capacité sans pareille, cette rare perfection de goût dont nous n'étions plus dignes de jouir. Hâtons-nous donc de sortir de notre longue torpeur... Les dieux s'en vont, le temple est presque désert... Hâtons-nous ! redressons les autels, relevons les statues, et qu'à l'exemple de la morale et de la politique, la Gastronomie retrouve aussi ses immortels.

La Révolution de 89 eut ce caractère distinctif qu'elle fit plier à sa marche ce qui semblait, par sa nature, devoir lui rester complètement étranger. Manières, coutumes, tout fut forcé de subir son joug, de se soumettre à son allure. L'esprit public se glissa de lui-même dans chaque innovation, fut admis dans le secret de chaque découverte; tout, en un mot, jusqu'à la *composition* et l'*ordre* des repas, eut sa couleur politique et sa raison d'état.

Quoique bizarre en apparence, ce dernier résultat est pourtant le plus facile à expliquer. Image de la société qu'il vivifie, l'art culinaire suit en effet tous les mouve-

[1] Brillat-Savarin, *Physiol. du Goût*.

mens de l'humanité. C'est lui qui, pour les satisfaire, cherchant à deviner nos besoins, nos appétits de chaque jour, s'associe à nos sensations les plus intimes, et finit par emprunter à chaque individu comme à chaque époque le caractère et la physionomie qui leur sont propres.

C'est ainsi qu'on vit la cuisine révolutionnaire dépourvue de goût, ardente, exagérée, se ressentir de l'état de crise et d'excitation à laquelle les esprits étaient alors en proie. Dans une société ainsi posée, point de ces inspirations, de ces tentatives heureuses qui suffisent à la renommée d'un siècle. Que vouliez-vous que la science pût attendre d'une nation qui visait à la frugalité, qui au plus beau de ses fêtes dressait sa table dans la rue, mangeait en plein vent! — Aussi n'était-ce partout qu'essais incomplets, tâtonnemens, pêle-mêle informe des fades traditions du passé et de violentes innovations du présent, et voilà tout ce que le génie de la table, comme ébloui par la magie de si grands événemens, pouvait offrir à l'appétit glouton des Montagnards et des Girondins.

Un état de choses aussi désordonné n'était que le contre-coup inévitable des continuels ébranlemens auxquels la machine politique était alors livrée. Absorbé par des intérêts plus sérieux, l'homme avait le cœur fermé à tout ce qui n'était pas liberté, dévouement, patriotisme; il ne vivait que pour renverser et pour détruire... C'était le siècle de l'anarchie culinaire.

Sous l'Empire, d'abord, un changement se fit sentir. On prit un moment le calme de la fatigue pour celui du repos. D'illustres personnages, et à leur tête un archichancelier, s'efforcèrent de relever la science alimentaire de l'état de délaissement où elle gisait. On courait à la recherche du grandiose dans tous les genres : l'art de la table ne fut pas oublié, et la pompe des banquets contri-

bua, plus qu'on ne pense, à l'éclat des fêtes de la nouvelle cour. Malheureusement ce ne fut là qu'un court épisode. Bientôt l'esprit militaire s'empara de toutes les têtes; la vie des camps s'établit au foyer domestique; tout se fit en courant entre un départ de troupes et l'annonce d'une victoire.

Que pouvaient être alors, je vous le demande, les douces voluptés de la table auprès de ces bulletins de la Grande-Armée si enivrans, si électriques. Le temps suffisait à peine pour suivre nos soldats, pour compter leurs batailles. On mangeait vite, on mangeait mal, on ne mangeait plus du tout : on vivait de gloire. — Ainsi donc un long épuisement minait les ressorts de notre organisation sociale, et l'art culinaire allait périr, si la Restauration (comme son nom l'indique), en apportant parmi nous des temps de calme et de *bonheur matériel*, n'était venue ranimer, dans le cœur de nos Vatel modernes, cet amour de l'art prêt à s'éteindre pour toujours.

Avec les Bourbons reparut en France une foule de courtisans dont l'appétit, long-temps comprimé, espérait s'indemniser largement des héroïques abstinences de l'émigration; et leur attente ne fut pas trompée. Bientôt la bouche eut ses grands officiers; la cuisine, ses dignitaires; la gastronomie, son tabouret à la cour. Tout ce que le goût du monarque et la recherche intéressée de ses ministres put inventer de plus friand, de plus exquis, devint la proie du grand et du petit couvert : Louis XVIII se souvint cette fois des dettes de Coblentz.

Ainsi alléchées, les exigences des martyrs de la fidélité s'élevèrent de jour en jour plus menaçantes, plus avides, et l'on vit apparaître enfin, pour combler ce vaste abîme, un banquet tel que l'imagination n'en avait jamais rêvé de semblable, le monstrueux BANQUET DE L'INDEMNITÉ !

— Selon la coutume, les Bourbons en firent les honneurs et la France en paya les frais.

Toutefois, il faut le reconnaître, le mécanisme du gouvernement représentatif, tel qu'il existait alors, se prêtait merveilleusement à l'impulsion donnée. L'exploitation du système électoral commençait à faire sentir le besoin de formes de séductions nouvelles et plus variées; pour s'emparer des têtes, il fallut d'abord gagner les estomacs; l'appareil culinaire fut donc mis en œuvre, le génie gastrique déploya toutes ses ressources, le tubercule parlementaire se transforma, se déguisa, se multiplia à l'infini; les fourneaux ministériels rendirent malléable l'opinion la plus dure; les ventrus furent disciplinés, constitués en phalange, et, grâce à ce perfectionnement de *mangerie* représentative, nous dûmes aux meilleurs festins le vote des plus mauvaises lois.

Quoique anti-national dans son principe, ce progrès du confortable ne laissa pas de se répandre et de se populariser. Des hauteurs de l'aristocratie il descendit bientôt dans la roture, et l'on serait étonné d'apprendre combien les quinze années de la restauration firent éclore de procédés appétissans, de compositions exquises dans l'office du prolétaire et du simple électeur. Mais, hélas! les journées de juillet sont venues nous surprendre dans cet élan de perfectibilité gastronomique. Comme à la royauté de droit divin, la révolution de 1830 a dit à la cuisine légitimiste: « Tu n'iras pas plus loin. ».

Si, de l'appréciation des repas en eux-mêmes, nous passons à l'examen de leur *nombre* et de leur *distribution*, nous verrons encore sous tous les régimes la gastronomie la très humble esclave de la politique.

La vie oisive, efféminée qui précéda l'avénement de Louis XVI au trône, s'adaptait parfaitement au mode

d'alimentation suivi jusqu'alors. Une journée passée à ne rien faire ou à faire des riens, était fort ingénieusement coupée par quatre repas d'heure et de composition diverses : Le déjeuner au matin, le dîner à midi, le grand et le petit souper le soir. Les roués du grand siècle et de la régence accoutumés à dépenser leur vie en frivolités, étaient fort aises de trouver dans le cours de leurs brillans loisirs de fréquentes occasions de jouissance et de plaisir utile. L'idée d'une abstinence tant soit peu prolongée était pour eux ce qu'à certain philosophe l'idée du vide : ils en avaient horreur.

Que vouliez-vous, en effet, que fît un désœuvré d'alors, depuis l'heure de ce repas voisin du lever, où les facultés apéritives, engourdies par un reste de somnolence, ne jouissent pas encore de leur énergie, jusqu'au moment de ces repas formidables qui, de nos jours, terminent si lourdement la période gastronomique. Quel *far-niente*, assez nourrissant, eût remplacé pour d'aussi nobles appétits cette absence si longue de stimulans ? Figurez-vous les aînés de famille courant jour et nuit après le plaisir, recherchant le scandale et le bruit, les duels et les jeux, les orgies et les aventures galantes ; représentez-vous les hommes à haute-portée allant, venant de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, faisant antichambre, épiant les réceptions, s'épuisant en visites ; voyez les femmes, colportant dans chaque cercle, dans chaque boudoir la chronique de la veille, l'anecdote du jour, ayant leurs confesseurs à choyer, leurs favoris à satisfaire, voulant être de tous les secrets, de tous les divertissemens, de toutes les fêtes, et dites-nous si cette fièvre de plaisir, cette occupation oisive, comme l'eût appelé Horace, n'avait pas besoin pour se soutenir, de points de repos multipliés.

Et puis, quand la nécessité ne serait entrée pour rien dans cette division de la journée en quatre repas, croit-on que le désir de rendre plus fréquentes les occasions de se voir, de causer, n'eût pas suffi, à lui seul, pour en faire maintenir l'usage. Qu'on songe aux immenses ressources qu'offrait la société d'alors aux cancans, aux commérages. En l'absence de gazette et de petits journaux, que d'aventures à exploiter, que de mystères à découvrir, d'indiscrétions à commettre ! Ce que Desfontaines ou Fréron avaient épargné, ce qu'avait laissé échapper *le Mercure galant* ou *l'Année littéraire*, tout cela tombait naturellement dans le domaine des beaux-esprits à la mode, et devenait le sujet des plus piquantes révélations, des plus interminables causeries.

Qui ne comprendra qu'avec un tel attrait de conversation, la compagnie ne dût être recherchée, fêtée, enviée à toute heure, et que le meilleur moyen de l'affriander, de la retenir long-temps ne fût de la parquer plusieurs fois le jour, autour d'une table bien servie. Une table bien servie ! est-il rien qui dispose plus délicieusement à l'intimité !....

Un tel régime ne pouvait sympathiser avec les idées de la révolution et les nouveaux besoins créés par elle. Des jours rapides et brûlans venaient de remplacer une vie de laisser-aller, de molle insouciance. Alors, plus de désir de multiplier les repas, de prolonger le plaisir. Le temps avait cessé d'être à charge, le sablier s'écoulait trop vite, il fallait se hâter de vivre, de profiter du jour.... qui pouvait se flatter d'avoir un lendemain ?

Dans l'origine, sans doute, les repas révolutionnaires furent irréguliers ; leur préparation comme leur ordre, livrés au hasard. De trop graves abus étaient à détruire avant d'en venir à ceux de la cuisine. Plus tard cependant

cette réforme eut son tour ; il fut reconnu que deux repas, le déjeûner et le dîner, pouvaient suffire aux exigences de la journée : tout le reste fut aboli, décrété comme suspect.

Et n'allez pas croire que ce fut sans raison que les soupers tombèrent de préférence sous la hache plébéienne. Le peuple gardait encore le souvenir des petits soupers de la Pompadour et de la Dubarry. Il savait tout ce que ces fins repas du soir où l'on trafiquait, entre deux vins, de lettres de cachet, avaient eu de funeste pour ses libertés. C'en était assez pour les lui faire prendre en haine.

L'histoire ne le dit pas, mais cette réforme dut soulever d'énergiques résistances, non seulement auprès des estomacs blasés de la régence, mais même dans les rangs de certains appétits démagogiques dont l'incessante avidité s'accommodait fort mal d'une telle abstinence, et qui n'auraient voulu sauver de l'ancien régime que sa cuisine et ses quatre repas.—Cette opposition gastrique finit cependant par céder ; la faim se dévoua, les estomacs récalcitrans capitulèrent : chacun sentit que, pour vivre en bonne intelligence avec la révolution, il fallait nécessairement manger comme elle.

Les habitudes du consulat et de l'empire ne servirent qu'à fortifier davantage, parmi nous, cet ordre alimentaire nouvellement institué. Comme l'ambition, la gloire est peu mangeuse ; et malgré l'éclat affecté des galas de la cour, la table de la bourgeoisie resta constamment indifférente à tout désir d'innovation. D'ailleurs Napoléon, dont le suprême vouloir s'étendait sur tout, et qui des bords de la Moscowa dictait des lois à *sa* Comédie Française, Napoléon n'eût pas manqué de changer la constitution gastronomique de *son* peuple s'il eût trouvé ce changement favorable à ses desseins.

Les mœurs constitutionnelles s'accoutumèrent aussi sans

trop de peine à l'usage des deux repas par jour. Grande et petite propriété, éligibles, électeurs, pairs et députés, chacun règla ses affaires et ses loisirs sur le mode de l'empire. La journée resta divisée en deux grandes parties distinctes, fixées l'une et l'autre par deux heures différentes : 10 heures du matin, 5 heures du soir. Pour les heureux du siècle, l'heure du déjeûner marquait d'ordinaire le terme de tout travail, de toute occupation sérieuse; et commençait alors, pour ne plus finir qu'au dîner, une longue période d'air et de liberté, de courses, de réceptions, de promenades et d'assemblées publiques. Le dîner achevé, venait une seconde vie, vie de mystère et de nuit, de théâtres et de salons, de causeries intimes et de plaisirs sans fin.

Cette existence végétative, entretenue d'abord par le dégoût des révolutions, ne tarda pas à se sentir mal à l'aise dans le cercle étroit qu'on lui avait tracé. L'ardeur pour le plaisir étant devenue de jour en jour plus commune, la physiologie culinaire se montra impatiente d'entrer dans de nouvelles voies d'amélioration et de progrès. Déjà l'excellence des repas suppléait à leur petit nombre, d'heureux essais importaient dans nos soirées des perfectionnemens pleins d'avenir; la table à manger commençait à pénétrer dans la salle de bal; au gâteau étique et spongieux succédait l'imposante pièce froide : au verre d'orgeat laxatif, le coup de Champagne stimulant; nous touchions presque aux petits soupers d'autrefois... quand brusquement sont venues les Trois Glorieuses se jeter à la traverse et faire table rase.

Et maintenant, grand dieu! qui nous reconnaîtrait à notre mine sombre et rechignée. S'il revenait parmi nous, quel roué du bon temps, en voyant ce qu'ont fait de cette France jadis si friande et si gaie, quarante ans d'innova-

tions et de vicissitudes politiques, ne maudirait mille fois et les chartes et les constitutions, et le progrès des lumières et la liberté !

Aujourd'hui, hélas, le plaisir de manger est devenu chose sérieuse. On se met à table aussi froidement qu'à son bureau. On mange, d'abord sans mot dire, à coups précipités, avec faim, vu l'intervalle immense qui sépare nos deux repas. Le premier feu passé, au lieu de respirer, de prendre haleine, nous voilà pérorant, censurant, gesticulant jusqu'au dessert. Nos plus brillans banquets se passent en improvisations phrasées, en périodes retentissantes. Le simple toast qu'on offrait jadis à sa maîtresse, à la dive bouteille, on le porte maintenant avec fracas, *au député patriote*, *à la liberté de la presse*, *à l'émancipation des peuples*... Aussi de causettes point, de galanterie, pas le moindre soupçon.

Oh ! que la table féodale était bien plus digne d'envie ! Là, on mangeait peu, on mangeait souvent, sans s'indigérer, sans se presser ; chacun choisissait d'avance son partenaire, son confident, et puis l'on devisait, avec abandon, d'amourette et de frivolités, de bonnes fortunes et d'espiégleries. C'était des esquisses fines et variées, des croquis ingénieux et piquans, une fluidité continue de mots heureux, de sémillans caquetages. Jamais de convives étourdissans ou prétentieux, de discussions lourdes et sérieuses, de toasts politiques ou d'allocutions à effet ; mais entremêlés çà et là de quelques groupes de jolies invitées, animant tout, colorant tout de leurs regards, traitant tout à cœur ouvert, au milieu d'éclats de rires... On eût dit une débauche de demi-dieux.

Voilà pourtant ce que nous avons gagné pour courir, pendant un demi-siècle, à la recherche du meilleur des gouvernemens possibles ! Le temps ne se passe plus, même

pour les plus huppés, en courses de chevaux, en parties de chasse, en visites ; nous sommes devenus casaniers et travailleurs, prosaïques et mesquins. Adieu les créanciers et les intendans, les maîtres-d'hôtel et les sommeliers ; chacun gère ses affaires, paie ses dettes, soigne son vin. Les enlèvemens et les manteaux couleur de muraille, les petits soupers, les petits vers... tout s'en est allé, tout jusqu'à la flânerie, la flânerie! passe-temps délicieux, composé magique de rêverie française et de mollesse napolitaine, présent des dieux, et que les dieux nous ont ravie!...

Notre journée de plaisir ne commence à vrai dire qu'au coucher du soleil, et se termine le plus souvent, à la sortie du spectacle. Qu'aurions-nous besoin alors de réunions d'intimes et de petits soupers; nous n'avons plus, qui nous attendent à la chute du rideau, les railleries de Voltaire, ou les saillies de Diderot, les impromptus de Boufflers ou les folâtreries de Ninon. Aucune assemblée galante, aucune coterie ne nous appelle? Qu'avons-nous à conter?... Grâce à la désespérante publicité dont nous voilà dotés, nos nouvelles sont surannées, nos indiscrétions sans prix; impossible d'avoir de l'esprit à soi, d'obtenir l'honneur d'un bon mot, les prémisses d'une confidence. Hommes, femmes, enfans, tout le monde a son journal : journal du matin, journal du soir, journal de jour, journal de nuit; là tout est enregistré, prévu, imprimé d'avance. Vous aurez beau vous évertuer, le facteur aura pris le devant, *le Corsaire* vous aura soufflé votre pensée, vous arrivez trop tard, vous sentez l'enfumé ou les annonces à tant la ligne... le plus sûr est de rentrer chez vous.

Qui osera me dire après cela que nous sommes en progrès, que nous courons au bonheur universel.... Ah! si

tel doit être le résultat de vos méditations et de vos doctrines, si cette civilisation que vous nous offrez, il la faut acheter au prix de tout ce qui fait aimer la vie, oh! laissez-nous notre barbarie! reprenez vite vos lumières, votre civilisation tant vantée... reprenez-les, elles nous font mourir!

Gardons-nous cependant de nous décourager et de perdre espoir. Déjà des symptômes heureux se font sentir : la politique, ce fléau des temps modernes, devient de jour en jour moins ardente, moins acrimonieuse. Alors qui sait? bientôt peut-être prenant à la physionomie de chaque époque ses traits les plus purs, nous aurons à la fois la régence, moins ses excès; la restauration, moins ses tromperies; la révolution de juillet, moins son allure grave et son air soucieux... Ce sera le siècle de la renaissance du goût et de l'éclectisme culinaire, l'aurore d'une véritable palingénésie sociale.

A. Gr.... (de Montpellier.)



Beaux-Arts.

STATISTIQUE

DES BEAUX-ARTS

EN FRANCE.

Depuis quelques années, déjà la province montre une noble émulation pour les arts : des idées vraiment libérales s'y insinuent, s'y fécondent, s'y développent. Et tel est le résultat naturel de nos institutions. Sous le régime d'autrefois, la province, en général, contente d'un bien-être purement matériel, laissait faire et s'endormait dans son indifférence ; aujourd'hui elle sent qu'elle est quelque chose et tend à le montrer. Toutefois, une considération plus large anime la province : l'instruction, plus répandue, vient vivifier toutes les positions sociales.

Jetons donc un coup d'œil rapide sur la France, et voyons quels départemens s'y montrent disposés à suivre le beau mouvement imprimé à l'Empire par des idées de progrès et d'amélioration sociale.

Et d'abord le département de l'Aisne s'honore d'un musée. On y compte 120 tableaux et une centaine de portraits au pastel par Delatour. On visite aussi avec intérêt le cabinet des médailles et monnaies françaises de M. Desaine, lequel se compose de 4,500 pièces. — Il existe encore à Saint-Quentin une école royale gratuite de dessin fondée par Delatour, en 1782; à Laon, une école gratuite de dessin, une école de musique; à Soissons, une école communale de dessin.

Le département de l'Allier a une école de dessin : Moulins a commencé son musée ou conservatoire, qui ne se compose encore que d'une série de portraits et d'une suite de plâtres moulés sur l'antique.

Le département des Ardennes a réuni quelques antiquités dans le musée de Mézières.

L'Aube a une école gratuite de dessin et d'architecture fondée à Troyes en 1770.

L'Aude a son musée à Narbonne, et une école de dessin à Car cassonne.

L'Aveyron compte, à Rhodez, deux écoles gratuites de dessin et de musique.

Les Bouches-du-Rhône ont leur musée, une école de dessin, une école gratuite de musique, une école de *jeunes élèves* de musique, enfin une académie royale des sciences, lettres et arts. Le musée se compose d'environ 150 tableaux, dont quelques uns des bons maîtres, des écoles flamande et française et des antiquités trouvées dans ce département. Le cabinet d'antiques et de médailles offre une riche collection de monnaies de France, de médailles topiques, des antiquités égyptiennes, grecques, romaines, marseillaises, etc. Outre la collection du château de Borély, près de Marseille, qui peut être citée comme un musée par sa richesse et sa variété, on compte encore 12 collections particulières, où l'amateur de l'art peut admirer un beau choix de gravures, de tableaux, de médailles, et une multitude d'objets du plus haut intérêt pour l'histoire locale.

Aix a son musée composé d'antiquités du moyen-âge; presque toutes les maisons opulentes y renferment des tableaux de maîtres et des morceaux précieux d'art ou d'antiquité.

Arles a aussi son musée, riche en fragmens précieux de sculpture, que les fouilles exécutées dans l'amphithéâtre antique embellissent tous les jours. On y distingue trois cabinets d'antiquités. L'une des collections possède aussi des manuscrits précieux.

Le Calvados a son musée. — Caen possède une galerie de tableaux parmi lesquels il en est de Perugin, de Paul Véronèse, de Rubens, de Poussin, de Philippe de Champagne, de Vander-Meulen, etc.

Caen compte encore une école gratuite de dessin et d'architecture, une école spéciale de musique, une société philharmonique.

Le Cantal a une école de dessin à Aurillac.

La Charente-Inférieure a son musée d'antiquités à Saintes, une école mutuelle de dessin et de musique à Rochefort.

Le Cher n'a qu'une école spéciale de musique.

La Côte-d'Or a un musée riche en tableaux, en monumens anciens et modernes, en gravures. Dijon possède en outre une école des beaux-arts, une société des sciences, belles-lettres et arts, une société philharmonique.—Semur a une école de dessin.

La Dordogne a un musée d'antiquités. A Périgueux, dans une des salles du musée d'histoire naturelle, sont réunis quelques débris du moyen-âge. —Cette ville a encore une société philharmonique, une école de dessin linéaire : ce dernier établissement existe de même à Bergerac, à Sarlat.

Le Doubs est fier de son musée Pâris; il est riche surtout en objets d'antiquité. La ville a commencé un musée de tableaux. Elle possède une école gratuite de dessin et de sculpture, une école de mathématiques appliquées aux arts, où l'on traite de la théorie des ombres et de la perspective.

Le département d'Eure-et-Loir compte deux écoles de dessin linéaire, à Chartres et à Dreux.

Le Finistère en a également deux, à Quimper et à Morlaix.

Le Gard a son musée d'antiquités à Nîmes, dans la Maison Carrée, et une école gratuite de dessin.

La Haute-Garonne possède d'abord un musée de peinture, où brillent, entre quelques objets d'arts et 500 tableaux, des œuvres

du Pérugin, d'Annibal Carrache, de Barbieri, de Salvator-Rose, de Rubens, de Van-Dyck, de Gaspard de Crayer, de Poussin, etc.; puis un musée d'antiquités formé par les soins de M. du Mège, et présentant plus de 700 morceaux égyptiens, grecs, romains et du moyen-âge. — Toulouse compte encore une école royale des arts, une école de musique, une société archéologique du midi de la France, une société des amis des arts.

Le Gers compte deux écoles de dessin, à Auch et à Lectoure.

Le département de la Gironde a une galerie de tableaux, une école de dessin, peinture, sculpture et architecture; une école spéciale d'architecture, une école départementale et gratuite de musique et de chant, une académie royale des sciences, belles-lettres et arts, enfin une société des amis des arts.

Montpellier est justement fier de son musée Fabre. 335 tableaux de toutes les écoles; plusieurs morceaux de sculpture antique et moderne, des estampes, des dessins originaux, forment l'ensemble de ce musée, où l'on remarque 13 Carrache, 3 Dominicain; 3 Guerchin, 11 paysages de Guaspre, un grand nombre de paysages de Nicolas Poussin, de Jules Romain, une Movine et 3 paysages de Salvator-Rose; le portrait d'un jeune homme et celui de Laurent de Médicis, par Raphaël, etc. — Cette ville possède en outre une école de dessin et de peinture, une école d'architecture, une école des beaux-arts et de commerce, enfin une école de chant.

Le département d'Ille-et-Vilaine a un musée de tableaux peu riche, il est vrai; une société et école de dessin, peinture et sculpture.

Tours possède, outre une école gratuite de dessin, un musée composé de 200 tableaux, parmi lesquels on en distingue de Poussin, de Lebrun, de Mignard, de Van-Dyck, de Léonard de Vinci, du Corrége, du Guerchin, de Louis Carrache, du Caravage, du Tintoret, du Titien, etc.

Le département de l'Isère possède, à Grenoble, une galerie de tableaux et de statues; plus, un cabinet d'antiquités, ainsi qu'une école gratuite de dessin et de sculpture architecturale. — Vienne a un musée d'antiquités.

Le Jura a son musée départemental à Lons-le-Saulnier, ainsi

qu'une école de dessin et de peinture, où l'on enseigne la sculpture et l'architecture. Le musée se compose des tableaux et des dessins des élèves de l'école de peinture et d'une belle collection de médailles romaines et d'objets d'antiquité. — La ville de Dôle se distingue par son musée fondé en 1823. On y compte plus de 150 tableaux des différentes écoles, parmi lesquels plusieurs très précieux; une nombreuse quantité de belles copies de statues d'après l'antique, et quelques morceaux originaux modernes.

Le département de la Loire (à Saint-Étienne) est doté d'une école d'architecture, d'une société philharmonique.

La Haute-Loire s'honore d'un musée de tableaux, statues et antiquités;

La Loire-Inférieure, d'un musée de peinture, d'un musée d'antiquités, d'une école de dessin et d'une société des beaux-arts.

Le département du Loiret a formé un musée où l'on admire des tableaux de Murillo, Poussin, Claude Lorrain et Lebrun; où l'on reconnaît avec plaisir Mignard, Rigaud, Largillière, Lemoine, Bouchardon, Bon-Boullongue, et où parmi quelques modernes se distingue le pinceau naïf et vrai de Duval-le-Camus. — Orléans compte encore une école de dessin et d'architecture, une société royale des sciences, belles-lettres et arts.

Le conseil général du Lot a voté, en 1834, l'établissement d'un musée à Cahors destiné particulièrement à recevoir les monumens de sculpture, les fragmens d'architecture et d'antiquité épars dans le département. — Figeac a formé elle aussi son musée en réunissant quelques chapiteaux gothiques et d'autres fragmens d'architecture et de sculpture provenant de la démolition du porche de l'ancienne église de Saint-Sauveur : cette ville a ouvert un cours public de dessin linéaire.

Le département de Lot-et-Garonne a une école de dessin; celui de la Lozère, une galerie de tableaux peints par Antoine Bénard, à l'hôtel de la ville de Mende.

Angers s'honore d'un musée riche en bons tableaux, en beaux morceaux de sculpture entre lesquels on remarque quelques œuvres de MM. David et Cortot. On y professe un cours gratuit de dessin.

Cherbourg, outre ses antiquités départementales recueillies par M. Duchevreui' et achetées par la ville, vient d'enrichir son musée d'une collection de 61 tableaux italiens, flamands et français donnés par feu Henry, expert des musées royaux. — Le département de la Manche s'honore en outre d'une société académique, d'une société philharmonique créée à Saint-Lô en 1831.

Reims songe à former son musée, en recueillant les tableaux d'un musée supprimé, il y a près de deux siècles. — Châlons et Èpernay ont leur école de dessin ; Vitry-le Français a aussi son école de dessin linéaire. —En 1834, Reims a eu une exposition de peinture.

La Haute-Marne a son école des beaux-arts.

La Meurthe a son musée de tableaux, mais il est à regretter qu'une partie en reste entassée à l'hôtel-de-ville, faute d'espace pour les recevoir.—Nancy a en outre des cours publics et gratuits de dessin linéaire et d'architecture.

Le département de la Meuse a ouvert un musée composé d'objets d'histoire naturelle, de médailles et de quelques morceaux d'antiquité. Bar-le-Duc a une société philharmonique.

Metz a une école de peinture et une école de dessin.

Thionville a un cours de dessin linéaire et élémentaire.

Le département du Nord se montre digne de son importance matérielle par ses nombreux établissemens d'art ; ainsi Lille compte un musée de peinture formé en 1800 et recommandable par des tableaux originaux de Rubens, de Van-Dyck, de Caspard de Crayer, etc., une école de dessin et de plastique, une école de dessin linéaire, une école d'architecture, une académie royale de musique, seule succursale du Conservatoire, fondée en 1816, une société des amis des arts, et un muséum d'histoire naturelle où l'on a réuni une suite de médailles.

Douay s'honore d'un musée composé en grande partie d'objets d'histoire naturelle et remarquable par une nombreuse collection de médailles et de tableaux presque tous flamands. — Cette ville a une école de peinture, de modelure, de dessin pour la broderie, d'architecture, de musique et une société des amis des arts.

Valenciennes a également son musée composé d'environ 100 tableaux des écoles flamande et française, dont quelques uns des

maîtres célèbres. Cette ville possède en outre une académie de peinture et de sculpture, une société des amis des arts et une société philharmonique.

Cambrai n'a point de musée, mais une académie de dessin, un cours de stéréotomie et une société des amis des arts. Cette ville, ainsi que Lille, Douay et Valenciennes, a des expositions d'objets d'art. On cite encore à Lille deux cabinets considérables de tableaux précieux et de curiosités. — Dunkerque a une école de dessin et une école pratique d'architecture.

Le département de l'Oise a un cours de dessin linéaire et sa manufacture royale de tapisserie, à Beauvais.

Arras possède un musée qui ne se compose que d'objets d'histoire naturelle et d'une vingtaine de beaux modèles en plâtre. — La ville a formé également une école communale de dessin. Chaque année l'élève dont la composition a mérité la médaille, laisse son dessin au musée. — On y suit aussi un cours de dessin, d'après les modèles gravés, les plâtres et le modèle vivant; des cours d'architecture au trait, d'ornement, de perspective. Un cours de modelure y a été ajouté; enfin Arras possède une société des amis des arts et une société philharmonique. Elle a eu une exposition d'objets d'art en 1834, et doit en avoir une cette année.

Boulogne possède une galerie de statues assez riche, quoique récente; un musée d'histoire naturelle où l'on remarque quelques antiquités et une école communale de dessin. Calais et Saint-Omer ont un établissement pareil.

Puy-de-Dôme.—Il existe à Clermont-Ferrand un cours de dessin, d'architecture et de musique vocale. — En 1822, une école de sculpture a été fondée à Volvic par M. de Chabrol.

Basses-Pyrénées. — Pau et Bayonne ont une école de dessin.

Hautes-Pyrénées. Il existe à Tarbes une école gratuite de dessin et d'architecture. — Bagnères de Bigorre a un musée.

Pyrénées-Orientales. — Perpignan vient de commencer son musée par la réunion de quelques tableaux; la ville possède en outre une société lyrique et un cours d'architecture et de dessin.

Strasbourg a un musée de 52 tableaux, parmi lesquels 3 ou 4 peuvent être cités. La ville possède encore une école gratuite de dessin, une société des amis des arts qui fait des expositions, une

société philharmonique, une académie des sciences et arts, une école gratuite de peinture. — Le bibliothécaire de la ville a formé une collection de médailles et de vases antiques.

Le Haut-Rhin a une société de lithographie créée en 1817 à Mulhausen, pour l'amélioration des procédés lithographiques.

La ville de Lyon montre avec orgueil son conservatoire des arts; sous ce titre sont compris le musée de tableaux, le cabinet des médailles et antiques; le musée dit Lapidaire; la galerie en plâtres antiques; l'école royale gratuite de dessin, le cours d'anatomie pour les arts du dessin. — Il existe en outre à Lyon une école royale de dessin, un cours d'anatomie pour les artistes, et une société philharmonique. Lyon a des expositions.

Le département de la Sarthe, outre une école de dessin pour les artisans, a une galerie de tableaux et d'antiquités au Mans.

Celui de Seine-et-Marne est fier de la galerie royale du château de Fontainebleau.

Versailles ouvrira bientôt au monde son immense galerie de toutes les illustrations de la France : monument pacifique élevé à la gloire de la nation; pensée éminemment française et magnifique, digne en un mot des merveilleuses créations du GRAND ROI. — Versailles possède une école de dessin et une école de musique. — Saint-Germain-en-Laye a aussi son école de dessin.

Seine-Inférieure.—Rouen a son musée de tableaux et son musée d'antiquités, créé en 1832, une académie de dessin et de peinture, et une société des amis des arts qui fait des expositions.

Le château royal d'Eu a une galerie de tableaux historiques.

Les Deux-Sèvres ont une société philharmonique à Niort.

Le département de la Somme a un musée. A Abbeville, se trouvent réunis quelques morceaux de sculpture, mais point de tableaux. — La ville a une école de dessin.

Le Tarn a aussi son musée.

Alby possède en outre un cours de dessin linéaire, qui se professe encore à Castres et à Lavaur.

Tarn-et-Garonne — Montauban a une école gratuite de dessin.

Vaucluse. — Avignon possède un musée d'antiquités et de tableaux; de plus une bibliothèque et le musée Calvet. Le musée offre, outre la bibliothèque, des antiquités, des médailles au nombre de

14,719, des modèles en plâtre, des chefs-d'œuvre antiques, une belle galerie de tableaux parmi lesquels un Ruysdaël, un Hobéma, un Guaspre-Poussin, et six marines de J. Vernet. — Avignon a, en outre, un cours de dessin linéaire, un cours de musique, une société des amis des arts.

Le département de la Vienne a une école de peinture. — Limoges a un muséum d'antiquités et une école gratuite de dessin.

Les Vosges ont un musée d'antiquités et de tableaux.

Enfin l'Yonne a son musée d'antiquités.

Il résulte de cet aperçu de la statistique générale des établissemens d'art en France, que sur 86 départemens, 21 seulement sont en arrière du mouvement progressif que nous avons signalé : ces départemens sont : les Hautes et Basses-Alpes, l'Ardèche, l'Arriège, la Charente, la Corrèze, la Corse, les Côtes-du-Nord, la Creuse, la Drôme, l'Eure, les Landes, le Loir-et-Cher, la Mayenne, le Morbihan, l'Orne, la Haute-Saône, la Saône-et-Loire, le Var, la Vendée et l'Indre.

L'Indre!... et cependant déjà l'apathie *berrichonne* s'est émue; le département de l'Indre améliore rapidement son système d'agriculture; l'industrie s'y développe; le peuple y vit heureux; son commerce s'étend et les fortunes y grandissent. La ville de Châteauroux a déjà senti qu'il fallait se faire honneur de sa richesse et sacrifier à l'élégance. Alors une salle de spectacle s'est élevée comme un beau jalon dominant des rues tortueuses, bourbeuses, étroites et basses; puis de belles rues neuves ont été projetées, tracées et bâties comme par enchantement; chaque jour enfin les vieilles masures disparaissent sous d'élégantes constructions. Encore une heureuse impulsion, et la ville de Châteauroux entrera, elle aussi, dans le mouvement de haute civilisation qui se fait sentir par toute la France.

Hercule Robert.



Poésie.

LES BORDS DE LA LOIRE.

Qu'il est doux au printemps, quand l'herbe est refleurie,
De bercer, d'endormir sa molle rêverie,
De respirer le frais, l'air embaumé des champs,
Où l'eau, par son murmure, où l'oiseau par ses chants,
Le souffle du zéphir, la chute d'une feuille,
Troublent seuls l'heureux calme où l'esprit se recueille !
Que l'homme qui médite est pressé par moment
Du besoin de l'étude et de l'isolement,
Du désir d'échapper, dans une paix profonde,
Aux longs bruits des cités, au tumulte du monde !
Lorsque vers Châtenay [1] je m'égare en rêvant,
J'aime ce bois sauvage où nul être vivant
Ne distrait les pensers dont mon âme est remplie ;
Sa solitude invite à la mélancolie.
Quel Vandale en désert transforma ces vallons,
Où le soc ne creusa que d'arides sillons !
Sur ces bords dévastés en des temps de rapine,

[1] Forêt dévastée pendant la révolution.

Quels cruels changemens a vu cette aubépine
Depuis que frêle plante, au feuillage mouvant,
Sa tige sans appui tremblait au moindre vent?
Cette aubépine en fleurs, naguère simple arbuste,
Qui, de ses mille dards, hérisse un tronc robuste,
Peut-elle raconter quel désastre fatal
Attriste les aspects de son berceau natal?
Que ne peut-elle dire?... Un chêne aux vastes ombres
Levait son front géant, roi de ces forêts sombres;
Que de fois au milieu des ardeurs de l'été,
Sous l'arbre protecteur le daim s'est abrité,
Avant que dans nos jours de fureurs populaires
La hache profanât ses rameaux séculaires!
Alors des pins altiers, des bouleaux et des ifs!
Tapissaient les rochers de leurs épais massifs,
Et le frêne élégant penchait sa cîme verte
Du luxe de ses fruits abondamment couverte:
Alors de grands ormeaux, couronnant ces hauteurs,
Embellissaient encor leurs sites enchanteurs.
Là, de nombreux mûriers [1], trésors de ma patrie,
L'opulente moisson fécondait l'industrie,
Et le saule qui tremble, ornement des ruisseaux,
Y trempait ses rameaux inclinés vers les eaux.

Non loin de Marmoutiers [2], que le silence habite,
Où dans la paix jadis priait le cénobite,
Promeneur solitaire égaré vers le soir,
Sous un dais de tilleuls je vais souvent m'asseoir.
Près des murs en débris du monastère antique
Que j'aime à contempler ce vallon romantique,
Où la Loire, au cristal de ses flots épurés,
Reflète des coteaux les contours azurés!
Ces îles dont les fleurs de leur fraîche guirlande

---

[1] Louis XI avait fait planter 80,000 mûriers près de Tours.
[2] Abbaye célèbre à une lieue de Tours.

Ornent un paysage aussi beau que l'Irlande !
Ainsi que la Provence, un ciel pur embellit
Les rives où le fleuve étend son vaste lit ;
Sur des grèves de sable, ombragé par les saules,
Il baigne la cité du conquérant des Gaules,
Et s'éloigne à regret de ces lieux enchantés
Qu'en vers riants comme eux un poète a chantés.
Que j'aime à contempler ce jardin de la France,
Témoin des premiers jeux de mon heureuse enfance !
A saluer des yeux la riche plaine où Tours
Se penche sur la Loire, errante en longs détours !
Tantôt mes pas distraits s'enfoncent vers la pente
De ces monts opulens où la vigne serpente ;
Où l'œil du voyageur, d'étonnement frappé,
Voit surgir des hameaux sur leur flanc escarpé,
Et sous les rocs pendans, où le pâtre chemine,
Apparaître les toîts de quelque humble chaumine.
Ici Roche-Corbon, avec son haut fanal,
Dominait, au vieux temps, les bords de ce canal :
Plus loin, sur la colline au pittoresque site,
Vouvray, que tous les ans le fils du nord visite,
S'élève, énorgueilli de ses féconds vergers,
De son vin qui pétille aux festins étrangers,
Et son clocher se mire aux flots calmes du fleuve,
Où le goëland passe, où le cygne s'abreuve.
Sous le manteau léger, tissu par les brouillards.
Là, de nombreux esquifs dessinent aux regards
Et leur voile latine et leur mât qui s'élance,
Plus aigû dans les airs que le fer d'une lance.

J'aime à saisir de loin, lorsque le jour finit,
Le chant du batelier sur le lac qui brunit ;
Quand il frappe en cadence au bord de sa nacelle
L'onde qui sous la rame en gerbes étincelle ;
J'aime de nos forêts le silence profond,
J'aime un ciel transparent où l'ombre se confond
Avec la pourpre et l'or dont les coteaux se teignent,

Quand les feux du soleil vers le couchant s'éteignent,
Et qu'un dernier rayon glisse en brillans réseaux
Sur le rideau mobile et des bois et des eaux.
J'aime l'accent lointain de la cloche rustique,
Balancée au sommet d'une flèche gothique,
Quand à l'angélus saint appelant les hameaux,
Ses sons religieux meurent sous les rameaux ;
Comme leur harmonie à cette heure paisible
Fait vibrer une corde au fond d'un cœur sensible!

Oui, le soir a pour nous de doux enchantemens;
Voyez l'astre propice au bonheur des amans
Dérouler dans l'azur sa chevelure blonde :
Combien ce demi-jour de la terre et de l'onde
Semble prêter de charme aux formes, aux couleurs!
Oh! que l'air devient pur, quels parfums ont ces fleurs!
Vainement les trésors qu'exhalent leurs calices,
Enivrent tous mes sens de suaves délices ;
Je n'ose en cueillir une, ou c'est en hésitant,
Et de ma main tremblante elle échappe à l'instant.
Ah! leur beauté d'un jour, si promptement ravie,
Est l'emblême trop vrai des songes de la vie!
Aux êtres que le ciel jeta dans l'infini,
Par un secret lien ne suis-je pas uni?

Le baron Papion du Chateau.



Revue critique.

SOMMAIRE.

L'abbé Caron, — Arbanère, — Octavien Arthaud, — Quin, — Eyriès, — Mlle Sobry, — Matter, — Jean Reboul, — Scipion Marin, — Prinsep, — Xavier Maurice, — le docteur Chevalier, — Jules Janin, — —Bulwer, — A. Boniface, — Arsène Houssaye, — Hippolyte Lucas, — Jules Paul, — Mlle Ulliac Trémadeure, — Victor Leroux.

DÉMONSTRATION DU CATHOLICISME,
Par M. l'abbé Caron [1].

Chaque siècle a sa maladie; celle du nôtre est le scepticisme, c'est-à-dire la plus terrible qui puisse ravager une société; rien ne lui résiste; il faut que le mal ait son cours, et la nature seule peut, par une crise providentielle, produire une sorte de résurrection.

Or, à en juger par les symptômes dont nous sommes témoins, il semble que le moment de cette crise soit venu. L'esprit humain, fatigué du vide, cherche enfin à respirer. Un immense besoin de

---

[1] Chez Périsse frères, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, nº 8.

croyances lui fait poursuivre, haletant, tout ce qui a l'apparence du vrai. Mais trop souvent ses espérances sont cruellement déçues, et les méprises où le fait tomber l'excès même de sa soif de la vérité, rappellent les angoisses de nos soldats en Égypte, lorsque, dévorés par une soif ardente, ils poursuivaient l'image trompeuse d'un lac à travers des sables brûlés par le soleil du tropique. Que si parfois il rencontre une oasis dans le désert, il ne tarde pas à reconnaître que ce n'est pour lui qu'une halte, et l'instinct vital qui le domine le remet bientôt en marche pour de nouvelles recherches.

Si nous ne nous trompons pas sur cette disposition des esprits à revenir au vrai, il devient un devoir sans doute pour quiconque a le bonheur d'être au sein de la vérité, de prêter aide, selon son pouvoir, à ses frères égarés, qu'un besoin conservateur y rappelle. C'est ce que vient de faire pour sa part M. l'abbé Caron, par sa *Démonstration du Catholicisme.*

La continuation de cet ouvrage, après les évènemens qui ont suivi l'apparition du premier volume, est sans doute pour l'auteur un titre de plus à la reconnaissance de ses lecteurs; il a prouvé qu'il aimait la vérité jusqu'au dévouement.

Pour donner une idée plus juste du second volume qui vient de paraître, nous parlerons de l'ensemble de l'ouvrage. Voici le fond des idées développées par M. Caron :

Il y a dans le monde vérité et erreur, et par conséquent un signe distinctif de l'une et de l'autre. La religion catholique sera démontrée du moment où l'on aura fait voir en elle le sceau caractéristique de la vérité. Mais quel est ce cachet divin dont la radieuse empreinte signale à l'intelligence la nourriture qui doit lui donner la vie, et la lui fait discerner du poison qui pourrait la frapper de mort? En un mot, quel est le criterium de la vérité? Avant d'aborder cette grande question, il faut distinguer, avec M. Caron, deux ordres de vérités; l'un, qu'il appelle l'ordre des vérités nécessitées, n'est autre chose que l'ensemble des principes constitutifs de la raison, principes auxquels tout individu doué de raison adhère invinciblement; l'autre, que M. Caron appelle l'ordre des vérités libres, se compose de toutes les vérités en dehors des premiers principes.

Quant aux vérités du premier ordre, l'auteur prétend, avec raison, qu'il ne peut être question, pour elles, de criterium. Par là même que la croyance en est nécessitée, elle doit être tenue pour légitime, et tout criterium dans cet ordre est à la fois inutile et impossible. — Inutile, puisque son action, quel qu'il soit, ne peut produire sur l'intelligence rien de plus efficace qu'une croyance invincible qui déjà est supposée; — impossible, puisque l'intelligence étant, par hypothèse, déterminée d'une manière invincible, ne peut évidemment recevoir l'influence d'aucun criterium autre que la nécessité même sous l'empire de laquelle on la suppose.

M. Caron a, sur ce terrain, à combattre les différens systèmes de philosophie qui placent en dehors de la raison individuelle tout principe de certitude.

Persuadé que pour être admis à philosopher il faut préalablement admettre la raison, l'auteur s'étonne, et avec quelque droit sans doute, que des philosophes s'en viennent invoquer pour leurs théories le suffrage d'une raison qu'ils proscrivent dès leur début; et, après avoir mis en relief tout ce qu'a de piquant cette étrange manière de philosopher, il fait voir, avec une logique impitoyable, que toute philosophie qui refuse d'admettre, comme faits primitifs, les principes constitutifs de la raison, laisse un abîme infranchissable entre la raison individuelle et le criterium qu'elle lui a péniblement élaboré.

On voit dès lors combien cette doctrine se détache de celle du grand écrivain dont le beau talent n'a pu le garantir de malheureuses exagérations.

En posant le sens commun comme criterium absolu du vrai, l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* ne faisait qu'ouvrir, à son insu, l'abîme du scepticisme universel, puisque, comme tous les philosophes qui récusent absolument la raison individuelle, il ôtait à celle-ci tout moyen de parvenir à la certitude; et le reproche qui lui en a été fait par tous les écrivains qui ont attaqué son principe philosophique, est, malgré tout ce qu'on a pu dire, toujours demeuré sans réponse. Cet abîme, M. Caron le ferme, en posant, comme point de départ, l'infaillibilité des convictions invincibles dans l'individu doué de raison; et ainsi sont écartées sans retour des objections que, dans son impuissance à les résoudre, on se dé-

guisait sous le titre de difficultés communes à tous les systèmes. Etrange faiblesse de l'esprit humain, qui nous ferme les yeux sur les erreurs les plus capitales dès qu'elles sont l'œuvre de notre intelligence ! En vérité, on serait tenté de croire que l'homme craint bien moins de tomber dans le scepticisme que d'y être précipité par une force étrangère, puisqu'il s'y résigne de si bonne grâce dès qu'il en a creusé l'abîme de ses propres mains.

Quant aux vérités du second ordre, dès qu'elles ne s'imposent pas à l'intelligence comme les précédentes, elles ont besoin d'un titre différent d'elles-mêmes pour obtenir son adhésion. Ici donc se présente la question du criterium. Des écrivains, dont nous ne prétendons nullement contester ici le mérite, ont quelquefois confondu, en traitant cette matière, l'ordre logique ou de connaissance avec l'ordre métaphysique ou d'explication, et cette confusion d'idées dans les principes a dû nécessairement donner lieu à des conclusions fautives, et devenir la source de grandes abberrations. M. Caron a donc fait sagement de commencer par définir le criterium, et en restreindre le sens à celui de base de la certitude ou de raison logique des choses, sens indiqué par le mot même, et d'ailleurs consacré par l'usage universel.

Abordant ensuite la question, l'auteur constate d'abord l'existence du criterium. « La vérité, dit-il, existe pour l'homme ; donc « l'homme a un moyen quelconque de la connaître, puisqu'elle ne « peut exister pour lui qu'autant qu'elle lui est connue. » Mais ce moyen, qui établit communication entre la vérité et l'homme, doit nécessairement participer à la nature de l'un et de l'autre ; donc il peut être déterminé *à priori*. D'un autre côté, cette communication est un fait incontestable ; donc le moyen qui l'établit peut aussi être constaté *à posteriori*. Ainsi la question du criterium peut être envisagée sous deux points de vue, l'un théorique, l'autre expérimental, et tel est le plan de discussion adopté par l'auteur. En tant qu'il participe à la nature de l'homme, le criterium doit être comme lui intellectuel, physique, social, et partant se trouver dans l'humanité. Resserrée dans ces limites, la discussion ne peut s'engager qu'entre la raison individuelle et la raison générale. Mais en tant qu'il participe à la nature de la vérité, comme elle le criterium doit être un, universel, perpétuel ; or, la raison

individuelle n'a aucun de ces caractères, tandis que la raison générale, au contraire, les possède tous; donc en celle-ci réside le criterium de la vérité. — Telles sont les considérations développées dans le premier volume.

Dans le second, l'auteur, traitant la question sous le point de vue expérimental, confirme par les faits les résultats déduits de la nature de l'homme et des caractères de la vérité. Il y constate qu'en effet l'homme ne parvient à la certitude des vérités libres que par la raison générale.

Attaquant d'abord l'individualisme sur l'origine des connaissances, il saisit corps à corps ce Protée sous ses différentes formes de matérialisme, de sensualisme, de spiritualisme, d'idéalisme, et le réduit à néant en faisant voir, avec une évidence accablante, que loin de parvenir à la certitude, abandonné à sa faiblesse, il ne peut pas même arriver à une connaissance quelconque.

Sans se prévaloir de cet avantage, l'auteur aborde la certitude, et mettant à nu l'impuissance des moyens individuels laissés à eux-mêmes, démontre que si l'homme parvient de fait à la vérité, ce n'est qu'en s'appuyant sur l'autorité d'une raison supérieure à la sienne. Or, cette raison supérieure est nécessairement ou la raison générale, ou Dieu, ou la révélation, ou l'Eglise; mais Dieu, la révélation, l'Eglise, ne sauraient être pour nous le criterium du vrai, puisque, appartenant tous trois exclusivement à l'ordre des vérités libres, ils ont eux-mêmes besoin d'être prouvés. Reste donc la raison générale, qui répond d'ailleurs à toutes les exigences du criterium. Car, tenant, d'une part, aux vérités nécessitées puisqu'elle est nécessairement connue de tout homme doué de raison, et, d'autre part, aux vérités libres, puisque l'individu peut toujours, bien qu'il n'en ait point le droit, lui refuser son adhésion, elle peut servir de lien à ces deux ordres de vérités, et combler l'abîme qui les sépare.

Pour lever les scrupules de certaines personnes timorées, nous croyons devoir remarquer que l'autorité de la raison générale, quoique logiquement antérieure à l'autorité de l'Eglise, ne lui est point pour cela supérieure; non, pas plus que la raison individuelle n'est supérieure à la raison générale, bien qu'elle la précède également dans l'ordre logique. Tout au contraire, de même que la

raison individuelle est inférieure à la raison sociale, qui possède de plus qu'elle les vérités libres de l'ordre naturel ; de même la raison sociale est inférieure à l'autorité de l'église, qui a de plus qu'elle le dépôt des vérités surnaturelles.

Au reste, l'auteur n'a nullement la prétention d'introduire dans le monde une doctrine nouvelle, mais d'y maintenir une vérité qu'il regarde comme la pierre angulaire de la religion. Sans doute la vérité n'a pas besoin des hommes, mais les hommes ont besoin de la vérité. Craignant donc que la méthode d'autorité, si propre à réconcilier la philosophie avec la théologie, ne soit abandonnée, parce qu'un livre qui l'avait mal formulée a été frappé d'une haute improbation, l'auteur, pour arrêter une oscillation dans un sens contraire, la présente dégagée de toutes les exagérations qui l'avaient compromise.

Poussant jusque dans ses dernières conséquences le principe du sens privé posé par Luther, le dix-huitième siècle porta dans la philosophie l'anarchie que le réformateur allemand avait introduite dans le christianisme. Aujourd'hui que son action dissolvante a mis tout en ruines dans le domaine de l'intelligence, les esprits sont travaillés du besoin de reconstruire ; mais, avant de mettre la main à l'œuvre, il faut nécessairement faire choix d'un fondement inébranlable. Or, que l'on ne s'y trompe pas, un principe destructeur par essence ne deviendra jamais un élément de reconstruction. Prétendre asseoir sur la raison individuelle l'édifice que l'on veut relever, ce serait vouloir bâtir sur un abîme sans fond. Ainsi, à moins de se vouer à un travail de Danaïdes, il faut, de toute nécessité, adopter pour base l'autorité de la raison générale.

Après avoir déterminé le criterium de la vérité, M. Caron indique, dans la conclusion du second volume, le parti qu'il doit en tirer dans le troisième pour conduire au catholicisme.

« Pour démontrer la divinité du catholicisme, dit-il, il fallait, 1° déterminer quelle est la règle du vrai ; 2° montrer que cette règle conduit nécessairement au catholicisme tous ceux qui la suivent avec fidélité. Or, la première partie de notre tâche est accomplie... Maintenant il nous reste à montrer comment la raison générale conduit au catholicisme.

« On doit nécessairement tenir pour vrai ce qui a été cru en tous

lieux, en tout temps et par tous. Or, en tous lieux, en tout temps et par tous, il a été cru : 1° qu'il est un Être suprême, créateur du ciel et de la terre; 2° qu'une révélation appuyée sur des miracles et des prophéties est certainement divine; 3° qu'il est impossible qu'un grand nombre de témoins puissent se tromper sur des faits publics et importans, ou s'accorder à tromper. Donc il faut nécessairement tenir pour vrai : 1° qu'il est un Dieu; 2° que les miracles et les prophéties sont des preuves certaines d'une révélation divine; 3° que des faits publics et importans ne sauraient être faux quand ils sont attestés par un grand nombre de témoins...

« Mais l'existence de Dieu, l'autorité des miracles et des prophéties, et la certitude historique ou morale une fois établie par l'autorité du genre humain, rien de plus facile que de prouver la divinité du christianisme. En effet, d'une part, la certitude historique ou morale élevée à sa plus haute puissance nous garantit la vérité des faits miraculeux sur lesquels s'appuie la mission de Jésus-Christ; d'autre part, ces faits sont le témoignage authentique de la Divinité. Donc Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, et par conséquent le christianisme est divin.

« Mais le sens commun des hommes qui nous a conduits à Jésus-Christ, au christianisme, nous indique pour règle infaillible de vérité dans le christianisme le sens commun des chrétiens : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. Car le sens commun des hommes nous apprend qu'il résulte du témoignage général des chrétiens sur le fait de l'enseignement du Sauveur une certitude morale qui exclut toute espèce de doute raisonnable. La tradition générale, le sens commun des chrétiens est donc un moyen infaillible de connaître les enseignemens de Jésus-Christ. » Or, « il est de fait, au témoignage général des chrétiens, que le Sauveur a promis et par conséquent accordé à son Eglise un secours surnaturel, efficace et permanent pour la préserver de l'erreur, et conserver intègre le dépôt sacré de la révélation... Aussi la croyance universelle a toujours été regardée dans l'Eglise chrétienne comme une règle inviolable de foi et de conduite.

« Ainsi le sens commun des hommes nous conduit à reconnaître l'infaillibilité du sens commun des chrétiens... Or, où trouver le sens commun des chrétiens sinon dans l'Eglise catholique romaine,

qui est de fait la plus nombreuse de toutes les sociétés chrétiennes, et la seule que tout le monde désigne sous le nom de *catholique* ou universelle ? Quelle autre église réunit les quatre grands caractères de l'unité, de la sainteté, de l'universalité, de l'apostolicité ou la perpétuité ? caractères qui sont, de l'aveu de tous les chrétiens (même des hérétiques, puisqu'ils récitent avec nous le symbole de Nicée), les marques distinctives de la vraie Eglise de Jésus-Christ.

« Mais le sens commun des chrétiens nous conduit encore à l'Eglise romaine par un autre chemin non moins sûr et facile; car le témoignage général de la société chrétienne atteste que le divin fondateur de l'Eglise a donné à son Eglise dans le corps pastoral uni à son chef un organe infaillible de la tradition pour la rendre plus facile à connaître et pour résoudre les doutes qui pourraient s'élever sur les vérités révélées. Or, ce tribunal suprême, cet organe infaillible de la tradition ne se trouve de fait que dans l'Eglise catholique romaine, puisque nulle autre société n'ose s'attribuer ce divin privilége, et que d'ailleurs la généralité des chrétiens s'accorde et s'est toujours accordée à le reconnaître dans le corps épiscopal uni au pontife de Rome, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ... C'est ainsi que la raison humaine, universelle, nous conduit à l'Eglise universelle ou catholique. Cette méthode, tout à la fois philosophique et catholique, concilie les droits imprescriptibles de la raison et les priviléges de l'Eglise.

Telles sont les considérations que l'auteur se propose de développer dans le troisième volume. Quant au style, on a remarqué que l'expression pourrait avoir plus de coloris. L'observation est vraie ; mais, au lieu d'en faire un reproche à l'auteur, nous croyons devoir le féliciter de n'avoir pas sacrifié au brillant des formes la première des convenances du style dans un ouvrage de pure raison. Rien de plus ennemi de la précision des idées que le langage métaphorique ; et les grands écrivains qui, de nos jours, ont eu à se plaindre de n'être pas compris, l'auraient sans doute été davantage si, imitant les Leibnitz, les Descartes, les Malebranche, ils avaient semé moins de poésie dans leurs écrits philosophiques.

L'abbé JACOTTIN.

ANALYSE DE L'HISTOIRE ASIATIQUE ET DE L'HISTOIRE GRECQUE [1],

par E.-G. Arbanère.

LES CHANTS DU PRINTEMPS [2],

par le même.

Voici quelques lignes de l'auteur, qui nous expliquent le but et la portée de l'immense travail qu'il a entrepris : « Des compilateurs, se disant historiens, prennent successivement l'esprit des auteurs qu'ils traduisent. Ils louent, avec Tite-Live et Salluste, les massacres universels des Romains ; avec Quinte-Curce, la course sanglante d'Alexandre. Ils semblent croire que le genre humain est abandonné, par l'ordre de Dieu, à l'épée dévorante des conquérans prônés dans les auteurs dont ils se font les échos. Leur ame flexible change avec les climats : ils sont esclaves et fatalistes chez les Orientaux, républicains en Grèce et à Rome, monarchiques chez les modernes Européens. Les nations se choquent, se confondent, se chassent, reviennent ; ils semblent s'applaudir de cette sanglante fluctuation, par l'abondance des matériaux pour leurs narrations. Loin d'avoir la dignité d'un juge pour les grands personnages, ils paraissent s'incliner servilement devant leur ombre menaçante. La société serait comme une forêt infestée d'assassins, si les individus se conduisaient, dans leurs rapports réciproques, d'après les principes que ces indignes écrivains enseignent aux rois, ou qu'ils excusent en eux. L'histoire n'est, sous leur plume, qu'un vain amas de faits, un chaos sans lumières. »

Loin de nous de défendre ces écrivains sous le rapport même de ces vices reprochés, nous blâmons, comme M. Arbanère, l'école admirative, l'école fataliste. Certes, un historien est coupable de se constituer l'apologiste d'un grand crime, mais on doit convenir qu'il y a certaines bases fort larges sur lesquelles doit être assis

---

[1] 2 vol. in-8°, prix : 15 fr. Imprimés, par autorisation du roi, à l'Imprimerie royale. — Chez Arthus Bertrand.

[2] 1 vol. in-8°. — Chez le même.

tout système historique. On ne saurait admettre pour le monde un état constamment normal, une surface plane, un ordre toujours régulier ; cet ordre deviendrait comme une maladie, comme une atonie. Un peuple qui n'aurait jamais franchi ses frontières ou n'aurait pas été une seule fois visité par la guerre, deviendrait le peuple le plus appauvri et le plus égoïste. Maintenant, quant à l'état intérieur, une succession éternelle de princes pacifiques et justes, outre qu'elle est impossible, n'est pas même nécessaire. Il faut des saignées à l'humanité, et les Tibère font valoir les Trajan.

Je crois que M. Arbanère devrait moins s'en prendre aux historiens qui ont traité de Rome et de la Grèce, qu'aux professeurs qui développent ces historiens ; car souvent même on leur prête des vues qu'ils n'ont pas, ou plutôt il y a dans l'enseignement une tendance constante à annihiler l'idée pour le fait, à transporter la conséquence d'une grande action au récit même de l'action, à ne présenter que la saillie, le relief des événemens, à nous faire enfin succéder les rois et les conquérans comme par une suite naturelle. Que M. Arbanère permette donc aux historiens de se passionner pour certains épisodes, et d'enlever aux longues séries des âges ce qu'elles ont de fatigant et de lourd, en animant quelques horisons de nations ou d'hommes. Certes, il y a de l'exagération chez les écrivains qui font entrer tous les faits et les physionomies dans un ordre uniforme, et les obligent de servir, comme des instrumens, au but qu'ils se sont proposé.

M. Arbanère est lui-même l'écrivain, par essence, le plus analyste : « Le degré de bonheur est, dit-il, le terme que l'on doit chercher dans l'étude des institutions d'une nation. L'examen des peuples vivans montre combien le sort des hommes s'est amélioré depuis les premiers empires, et combien le système d'un perfectionnement de l'espèce est aussi juste que brillant. »

Oui, voilà le plus beau point de vue sous lequel on puisse envisager l'espèce. Nous voyons M. Arbanère, armé de cette idée, descendre dans les premières profondeurs de l'histoire. L'Asie d'abord lui inspire le plus vif intérêt. Des témoignages divers ont induit Bailly à penser qu'une nation savante, souche des peuples asiatiques, a vécu dans le nord de l'Asie ; mais cet auteur n'appuie point ses assertions sur des faits positifs. Les circonstances défavo-

rables de la position géographique du plateau de la grande Tartarie sont une objection contre le système de Bailly.

Les Egyptiens sont le premier peuple qui se présente sur la scène de l'histoire. Leur berceau semble avoir été à Axum; Williams Jones et Langlès les font, comme on sait, venir de l'Indoustan : c'est par une interprétation forcée d'un passage d'Hérodote, que Volney affirme que les anciens Egyptiens étaient de race nègre. Les dissections anatomiques des momies égyptiennes, par Blumenbach, ont bien montré la race indoue mêlée à une race indigène sur le sol de la vieille Egypte. Les empires de la Haute-Asie semblent offrir toujours le même peuple sous des noms divers. Partout même physionomie, mêmes habitudes.

Avant de chercher à fixer avec l'auteur la chronologie, voyons ses idées sur le système de Moïse, relativement à l'origine de la terre. Les découvertes de la science ont été d'accord avec les dépositions de la Genèse. La science, dans Moïse, n'a pu être que l'effet de l'inspiration. Un autre caractère évident d'une mission divine est dans la simplicité des moyens de sa narration. On remarque qu'après son vaste exorde, le législateur hébreu expose l'histoire de son peuple et l'origine des autres nations; il s'inscrit donc ainsi d'avance contre la haute antiquité qu'on leur attribua depuis. D'ailleurs, les caractères de l'enfance se montraient chez les Orientaux long-temps après Moïse.

Hérodote assigne une grande antiquité aux Egyptiens, mais ses récits sont évidemment mélangés de fables; mais ce peuple lui-même sut-il jamais bien sa propre histoire? En effet, les archives des prêtres égyptiens durent être infestées d'erreurs par la nécessité de les recomposer de mémoire après l'incendie des temples par Cambyse. L'histoire égyptienne n'est sans mélange de fables qu'à Psammétichus.

Les auteurs anglais nous semblent avoir nié à tort l'histoire d'Assyrie de Ctésias. Sans preuves suffisantes, ils présentent Phul comme le premier roi des Assyriens. Cette origine récente des Assyriens est contraire à l'existence antérieure de Ninive et de Babylone, constatée par la Bible; elle est contraire encore à la mention de Chresan-Rhasataïm, roi de Mésopotamie, dans le livre des Juges, comme aussi à l'assertion positive d'Hérodote. Pour se

tirer d'embarras, ils donnent une double histoire d'Assyrie, l'une selon les Grecs, l'autre selon les Hébreux; mais en croyant à un fond de vérité dans Ctésias, il faut convenir que la liturgie des trente successeurs de Ninias est inexplicable. Dans un système vraisemblable de jonction, on peut voir dans Phul, le Sardanapale des Grecs. Quant à la chronologie des Scythes et des Ethiopiens, on ne saurait même hasarder une hypothèse. Il reste encore deux sources de découvertes pour la chronologie asiatique : la connaissance complète des fastes indous, chinois, et l'exploration de l'Egypte par une nation européenne.

Parmi les Asiatiques, les Hébreux ont constamment formé un peuple à part, bien que leurs fastes se rattachent à ceux des peuples qui, les environnant, leur donnèrent des lois ou bien en reçurent d'eux. Nous avons déjà dit que la Genèse nous donnait la solution de la création d'abord, fait divin, puis d'une importante solution d'idéologie, la formation du langage et celle de la multiplicité des langues. Un moyen d'apprécier la Genèse de Moïse, c'est de faire abstraction de sa mission providentielle. Examiné sous ce rapport, le Pentateuque nous montre les connaissances les plus vastes pour l'époque et la plus haute sagesse. On n'a pas voulu s'expliquer le séjour de quarante ans dans le désert, ni voir qu'il fut nécessaire pour établir une discipline sévère et aguerrir les Hébreux. Le choix de la Palestine comme l'apanage de son peuple prouva les connaissances statistiques de Moïse; il sauva son génie de la fatalité des événemens, en prédisant lui-même la destruction de son œuvre. On a souvent voulu comparer exactement ce grand prophète aux Lycurgue, aux Numa, aux Mahomet; mais la coïncidence de la Genèse avec les faits physiques connus seulement de nos jours entraîne à la croyance d'une révélation.

Il serait trop long de suivre ici toutes les origines des peuples. Quant à la seconde partie de l'ouvrage, traitant de la Grèce proprement dite, c'est un sujet sur lequel on s'est assez exercé pour que nous n'ayons pas besoin d'y examiner les idées de M. Arbanère. Voyons donc avec lui son curieux chapitre des gouvernemens en Asie.

Cette partie du monde n'offre que les tableaux hideux du despotisme. Au début de l'histoire, ce régime prouve une longue

dégradation antérieure. Or, les antécédens ignorés peuvent s'expliquer par l'imitation, d'abord douce, du pouvoir paternel, puis par celle de ses abus ; par la réunion de plusieurs tribus sous un chef ; par l'imitation de l'esclavage domestique. Ainsi le despotisme, dans la haute Asie, ne fut que l'abus simple de la force, et aucune intervention des dieux ne fut là inventée pour légitimer ses excès odieux. Car, en Perse, par exemple, la religion était douce, et le despotisme seul doit être inculpé des forfaits des princes.

Le règne des femmes, en Orient, est une chose douteuse. La puissance souveraine ne fut, dans leurs mains, qu'un dépôt. Les poètes, les historiens, ont parlé des exploits des femmes, mais ce sont des chimères, bien qu'il soit notoire qu'il y eut des femmes chevau-légers.

Le régime théocratique serait le meilleur, si les prêtres conservaient la vertu ; mais la puissance les corrompt, et l'état n'est que vices, faiblesse, et tombe au premier choc : c'est l'histoire du vieux Nil. On sait dans quelle ignorance superstitieuse les prêtres égyptiens laissèrent la nation pour la mieux dominer. Le roi même fut enlacé dans une foule de pratiques imposées, qui n'en faisaient qu'un fantôme. Les prêtres voulurent encore affaiblir le peuple par un régime débilitant et par la privation de la gymnastique : ils allèrent jusqu'à lui interdire le commerce et la navigation. Mais cet égoïsme tourna contre eux. Ils livrèrent, par cette faiblesse, l'Egypte au premier assaillant, sans avoir prévu qu'ils supporteraient le joug commun.

Les Hébreux, par imitation de l'Egypte, durent nécessairement avoir pour gouvernement une théocratie. Moïse perfectionna ce système en supprimant le roi ; en concentrant ce pouvoir dans les mains des lévites, par la dîme, par la fonction exclusive de rassembler les tribus au son de la trompette, par la dispersion des lévites dans tout Israel. Ces soins prévoyans redoublent pour le grand-prêtre dans le choix de son costume, dans la cérémonie imposante de sa consécration.

En Judée, la théocratie serait inébranlable, si la même main se servait de l'encensoir et de l'épée. Mais, malgré les premiers succès du gouvernement royal chez les Hébreux, l'état périt par le défaut d'une charte entre le prince et la nation.

Enfin, après le spectacle dégoûtant des grands empires de l'Asie, l'œil se repose avec plaisir sur les côtes occidentales; d'une part, la Phrygie semble offrir l'exemple le plus ancien du gouvernement de plusieurs ; de l'autre, la Lycie présente évidemment le premier type d'un gouvernement représentatif. Le despotisme oriental fut forcé, en Phénicie, de s'adoucir par l'influence du commerce. Ce qui prouve bien qu'un peuple n'est jamais libre s'il reste constamment chez lui.

M. Arbanère a vu les faits de très haut. Son livre, honoré du patronage royal, a été, avec raison, donné aux colléges et aux corps savans. Il nous reste à parler de ses poésies : *les Chants du Printemps*, titre tout à fait de saison ; mais, il faut l'avouer, vers de forme surannée et qui ne sont que dans leur hiver. On peut concilier les choses, en disant que M. Arbanère a écrit son livre d'histoire pour le public, et fait imprimer ses poésies pour quelques amis indulgens. ALF. D.

JÉRUSALEM DELIVRÉE,

Traduction nouvelle, par M. Octavien ARTHAUD[1].

On a immensément dit, écrit sur le Tasse : nous ne venons donc pas ici nous placer à la suite des commentateurs de Torquato, analyser une gloire qui semble tous les jours plus nouvelle. Les quatre grands poètes italiens feront l'éternel désespoir des poètes de leur langue ; comment être fort comme Dante, élevé comme Pétrarque, riche comme Arioste, touchant et harmonieux comme le Tasse? Chacun de ces hommes supérieurs est venu avec ses qualités propres ; le dernier a comme développé et mis en ordre son abondant prédécesseur. Sans Virgile, a-t-on dit, que serait la *Gerusalemme liberata ?* Vieille erreur, encore trop accréditée. Où trouvez-vous des rapports bien réels entre les aventures d'Énée et celles de Godefroy ? Dans le poëme latin, aucun type vigoureux si ce n'est Turnus, ce roi du vieux Latium, qui

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez Malteste.

défend ses foyers et ses rites mystérieux, et qui justement succombe. Nous ne citerons pas le *fidus Achates*, venant invariablement à la fin de tant de vers, et dont rient les écoliers eux-mêmes... Dans l'épopée italienne, au contraire, que de types variés. Renaud l'impétueux, le sensible et ardent Tancrède, le féroce Argant, etc., etc. Le tissu des faits y est parfaitement disposé. Mais jusqu'à présent, ce poëme a-t-il été connu en France sous sa véritable forme ; n'a-t-on pas trop bien justifié pour lui cette fameuse phrase de deux mots : *tradutore*, *traditore* ? Le comte de Tressan l'a reproduit dans une prose un peu trop lâche ; et Baour-Lormian dans des vers à rimes plates, ce qui est entièrement opposé au système du Tasse. Avant M. Octavien Arthaud, nous n'avions pas une traduction vraiment littérale de la *Jérusalem*. Son huitain à rimes croisées approche de la strophe en octave. Cependant, une citation que nous ferons prouvera que ce n'est pas encore là tout à fait le système suivi dans l'original, où il y a six vers avec trois rimes masculines et trois féminines semblables et deux vers, les derniers, tombant en distique.

M. Octavien Arthaud a épousé de cœur son auteur chéri ; frappé en 1818, de la pompe et du peu d'exactitude des traductions du Tasse, il essaya et donna même au public un fragment d'une traduction à lui, sur le plan de celle que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Accueilli d'une part avec froideur, de l'autre avec ironie, il apporta une véritable indépendance à son œuvre remarquable par sa simplicité charmante, et par l'intelligence du sens et surtout de l'esprit du modèle. Dans une préface dythirambique, il nous raconte ses ennuie, ses dégoûts, presque ses craintes ; il semble prévoir même que l'épopée en vers disparaîtra bientôt de notre littérature, aujourd'hui surtout que Châteaubriand donne l'appui de son nom à une traduction en prose. Écoutons ce beau sonnet que l'auteur a placé en tête de l'ouvrage, et mis dans la bouche du pauvre Torquato emprisonné :

Arborez vos signaux sur mon triste horizon,
Anges du désespoir qu'aux enfers on adore ;
Venez vous installer, geôliers de la prison,
Où d'un supplice lent le vautour me dévore.

Loin d'un martyr atteint de maux sans guérison,
Bannissez tous les biens, la gloire et Léonore :
Assiégez ma constance, accablez ma raison
Sous le poids des fléaux de l'antique Pandore.

En me calomniant, vouez à mille morts
Un poète dont l'âme est vierge de remords,
Et regarde en pitié les serpens de l'envie;

Pour émousser vos traits, je garde au fond du cœur
Ce qu'un roi-chevalier, dans les champs de Pavie,
Rendit invulnérable aux foudres d'un vainqueur.

Ce sonnet a non seulement du mérite comme forme, mais il se rapproche surtout des idées qu'aurait pu employer le Tasse lui-même sur un sujet semblable. C'est plus selon sa manière, que les apocryphes *veglie* qu'on s'est plu à lui attribuer.

Nous avons promis de rendre saisissable, par une citation, la différence qui existe entre les deux versions pour l'arrangement des rimes. Nous prenons tout simplement le début.

Canto l'armi pietose, e' l capitano
Che' l gran Sepolcro liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso acquisto :
E nivan l'Inferno a lui s'oppose, e invano
S'armò d'Asia e di Libia il popol misto;
Che il Ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridussc i suoi compagni erranti.

Je chante les travaux d'une pieuse armée,
Et les hauts faits d'un sage et vaillant chevalier,
Qui dut à ses sueurs les palmes d'Idumée,
Où ses frères errans vinrent le rallier.
L'Asie et la Libye en vain le combattirent,
Et contre lui l'Enfer en vain se souleva,
Protégé par le Ciel, ses exploits affranchirent
Le tombeau vénéré du fils de Jéhova.

Nous n'hésitons pas à le déclarer : demander le système de rimes italien serait vouloir l'impossible : cela ne réussirait tout au plus que dans quelques strophes. En outre, ce serait en français une harmonie inaccoutumée. Voyez cependant, malgré l'habileté du traducteur, déjà dans cette première strophe tout est renversé ; en italien, les *frères errans* ne viennent *rallier* Godefroy qu'au huitième vers ; et c'est au second qu'il délivre le grand tombeau du Christ : aussi l'image frappe-t-elle plus fort, frappe-t-elle tout de suite ; en outre Godefroy n'est pas seulement un chevalier, mais c'est le chef, *il capitano*, mot bien plus significatif. Nous ne chicanons ainsi M. Arthaud que parce que nous jugeons son travail très bien et très important.

Voyons encore la seconde strophe, elle est bien plus exacte :

O Musa tu, che di caduchi allori
Non circondi la fronte ni Elicona,
Ma su nel Cielo infrà i beati cori
Hai di stelle immortali aurea corona ;
Tu spira al petto mio celesti ardori,
Tu rischiara il mio canto e tu perdona
Se intesso fregi al ver, s'adorno in parte
D'altri di letti che de tuoi le carte.

Toi qui, loin du Parnasse aux fragiles couronnes,
Siéges parmi les chœurs des chérubins ailés,
Toi, dont le front s'élève, aux lieux où tu rayonnes
De l'immortel éclat des flambeaux étoilés,
O Muse, que ta flamme et m'embrase et m'inspire !
Si de la vérité j'ose embellir les traits,
Daigne me pardonner et ne pas m'interdire
D'ajouter une grâce à tes simples attraits.

Telle est l'introduction du poëme, simple et élevée tout à la fois ; ce n'est pas au bout du compte une facile tâche que de traduire quinze mille vers au moins. Partout M. Arthaud est comme son modèle, élégant et pur, mais sans aucune emphase.

O. P.

VOYAGE SUR LE DANUBE,

DE PESH A ROUTCHOUK,

par Michel J. Quin, traduit de l'anglais par M. J.-B. Eyriès[1].

Un voyage qui ne commence point par l'Italie est aujourd'hui quelque chose de phénoménal; voilà quel caractère offre d'abord celui-ci : « Une partie des pays vus par M. Quin est peu fréquentée par les habitans de l'Europe occidentale : ainsi, les détails qu'il donne sur ces contrées ont, au moins, le mérite de la nouveauté. Celles qu'il visite ensuite sont plus connues; mais ses observations intéressent par la manière dont il les présente. M. Quin a voyagé très rapidement. A peine a-t-il atteint Constantinople, qu'il se hâte de regagner les régions de l'ouest, et de retourner en Angleterre. » Il y a tant de touristes flâneurs, qu'un voyageur qui n'a pas plus le temps de s'ennuyer que d'ennuyer les autres, est infiniment précieux. Or, les observations de Michel J. Quin, quoique faites à la hâte, sont pleines de finesse, de malice, et probablement de justesse. C'est un regard supérieur jeté avec sûreté sur des choses et des hommes nouveaux.

Etant à Paris vers la fin de l'été de 1834, notre Anglais se préparait à faire le voyage de Constantinople, par la route de terre qu'on suit ordinairement, qui est très fatigante, et qui passe par Vienne, Semlim et Belgrade, quand il apprit que des bateaux à vapeur avaient été récemment établis sur le Danube, qu'ainsi il pourrait descendre ce fleuve jusqu'à la mer Noire, et arriver par eau jusqu'au Bosphore. En conséquence, il se hâta de se rendre à Vienne; et le 24 septembre, il entrait par un beau clair de lune à Pesh, capitale moderne de la Hongrie. Vu du Danube, Pesh se présente très bien. Cette ville est presque toute bâtie à la moderne; l'architecture de plusieurs édifices publics, et même de diverses maisons particulières, est magnifique.

Le capitaine du navire à vapeur était un Anglais nommé Cozier;

---

[1] 2 vol. in-8°, ornés de planches. Prix : 16 fr. — Chez Arthus Bertrand.

Il ignorait l'hydrographie du Danube; quoiqu'il l'eût remonté et descendu plusieurs fois, il n'en savait pas plus sur l'état des capricieux bancs de sable de ce fleuve, que sur le fond de la mer Rouge. Il y avait à bord du bateau une foule bizarrement mêlée, des paysans tyroliens en costume pittoresque de bandits, des nobles hongrois, un aventurier moldave, un juif et sa fille, originaires d'Espagne.

Le navire toucha deux ou trois fois le fond naturel du fleuve, à l'étonnement et à la perplexité extrêmes du capitaine. Des hommes furent placés à l'avant pour sonder, et on ne trouva que six à sept pieds d'eau. On s'imaginait que les difficultés auraient principalement consisté à éviter les dangers de la rapidité du fleuve, qu'on ne se figurerait jamais autrement que comme une immense nappe d'eau débordée et se hâtant d'arriver au Pont-Euxin. Toutefois, les voyageurs reconnurent, à leur grande surprise, qu'il avait baissé considérablement au-dessous de ses bords, et souvent coulait si lentement, qu'il ressemblait plutôt à un lac qu'au principal fleuve de l'Europe.

En traversant la Hongrie, l'auteur se détache un peu de son bateau à vapeur, ou plutôt il s'en fait un observatoire d'où il examine et les pays qu'il suit et les mœurs des populations qu'il voit. L'organisation politique, la langue de la Hongrie, les réformes à y introduire l'occupent aussi beaucoup. Il signale également les améliorations apportées au régime de la Servie. Pendant ce temps, le navire marche toujours : on touche à Orsova ; de là les voyageurs arriveront bientôt à Vidin, en Bulgarie : le célèbre pacha Hossein reçoit leur visite. On sait quelle brave défense il fit contre les Russes, dans Choumla. Maintenant, le voyage se poursuit à travers les possessions turques. Guidé par un Tartare qu'on lu donna, suivant l'usage, Quin osa entreprendre de traverser les Balkans à cheval. On sait que ces montagnes, sans chemins tracés, offrent des pentes rapides et glissantes comme la glace ; que les chevaux s'y abattent à tout moment. Nous n'essaierons pas d'y suivre pas à pas le voyageur ; la fatigue, la faim, l'insomnie, sont ses souffrances habituelles ; mais il est encore bien heureux d'en être quitte à si bon marché, et d'avoir évité la rencontre des Bohémiens, si terribles quand, rangés tout le long du chemin et der-

rière d'immenses troncs d'arbres, ils font un feu de file sur les imprudens engagés dans ces gorges.

Partout l'Anglais produisait un grand effet; on se glissait dans les chambres où il dormait, afin de le voir, on le regardait manger même; à Andrinople, ville dont, par parenthèse, il n'exalte pas la magnificence, les Turcs le conduisirent jusqu'aux portes : ces démonstrations avaient bien un peu des causes politiques. Echappé à la peste qui régnait alors à Constantinople, le voyageur poursuivit sa route par la Grèce, et enfin arriva à Venise, l'ancienne métropole d'une grande partie du pays qu'il venait de visiter. Ce qu'il dit sur la vieille Italie n'ayant rien de bien neuf, nous fermons le volume, en engageant sincèrement tout le monde à l'ouvrir le plus tôt possible. BERT***.

GODOLPHIN ou LE SERMENT,

Traduit par Mlle SOBRY [1].

Il y a en Angleterre une école à part de romanciers. Ceux-là s'abstiennent des recherches historiques, des peintures du temps passé. Mais armés d'un binocle ils vont à la découverte dans la société : ne croyez pas qu'ils aient besoin d'un hideux scalpel; il ne leur faut, pour savoir le vrai et voir les plaies du grand monde, que soulever un peu de soie et de velours. Et Dieu sait combien cette investigation, frivole en apparence, découvre de mystères graves et même terribles! Combien de bouches qui rient, combien d'yeux brillans, de joues fraîches ! et en dedans que de cœurs ulcérés, gangrénés!

Il y a loin de cette école à celle qui termina le 18e siècle. Alors on suivait avec lenteur, avec circonspection, tous les détours du cœur; on se prenait aux finesses des passions, on peignait le beau pour lui-même, avec amour. Clarisse, Grandisson, Emma, sont les types primitifs d'une perfection qui rejaillit sur les êtres d'alentour. Il n'y a là qu'un jeu éternel entre deux principes, bon et mau-

---

[1] 2 vol. in-8° Prix : 15 fr.—Chez Dumont, n° 88., Palais-Royal.

vais. Mais aujourd'hui la société déborde dans le livre ; ce haut monde anglais tant secoué par Byron, ces cercles de luxurieux, d'orgueilleux, d'ambitieux ; cette fashion sans âme, ou bien dont l'âme gémit dans le carcan de la mode : voilà les élémens de l'ère nouvelle du roman.

Godolphin est ainsi un miroir de vices parés, et comme un autel où les nobles vertus viennent tomber une à une en holocauste.

Une analyse vaut mieux que les théories ; voyons l'analyse. — Piercy Godolphin a hérité de son père quelques ruines gothiques ; là, revenu de ses premières erreurs, ce jeune homme qui fut à Londres le plus beau modèle des dandies, ce fou dont toutes les femmes disaient du mal, excellent signe, s'amende, et vit en anachorète.

Lady Erpingham vient avec Constance Vernon, charmante miss qu'elle a adoptée, visiter ces ruines. Naturellement Godolphin est aperçu de Constance : dans un roman, se voir c'est s'aimer. Ils s'aiment. Mais cette passion n'est pas présentée brusquement ; elle vient par degré, par une longue habitude, à la suite de visites, surtout à la suite de ces promenades à cheval qui, en Angleterre, doivent si poétiquement développer une tendresse de cœur. Quoi de plus élégant qu'une femme à cheval ? Cette amazone qui accuse si bien la taille, cette si petite main qui peut retenir un étalon ardent, ce voile vert que le vent agite ; puis cette course rapide, qu'on ralentit suivant la conversation, et qu'on précipite soudain si une réponse embarrasse.....

Dans leurs promenades il existe une grande différence entre les sentimens qui remplissent leur âme. Ainsi Godolphin, fatigué du monde, aime les champs pour les champs ; Constance, au contraire, se plaît à élargir sa pensée dans ce vaste cadre, et à y faire entrer l'avenir. Ils savent qu'ils s'aiment mutuellement, et cependant un secret instinct semble les avertir que l'union, le bonheur ne sont pas faits pour eux. Entre leurs projets aussi se jette la haine. Dans un bal, une duchesse de Whiston adresse avec méchanceté ses complimens à miss Vernon sur son union prochaine avec sir Godolphin. Celui-ci est là, caché par une colonne, il a la douleur d'entendre Constance repousser ces bruits ; un brillant dandie, le jeune lord Erpingham s'approche ; lui encore il dé-

tourne miss Vernon de ce mariage d'amour; il lui fait au long une description des tristes réalités de l'amour pauvre. Godolphin n'a que trop bien entendu; ce n'est pas par un éclat qu'il cherchera à se venger. Il s'approche de lady Belmour, un *blue-stockings* charmant et s'engage avec elle dans une conversation à perte de vue; mais son rire est saccadé, sa joie triste. Grâce à ce stratagême, il pense l'emporter sur le monde et sur les hésitations de Constance; car il sait bien que, pour dominer ici-bas, il faut surtout de l'esprit uni à de la fermeté de caractère. « Les yeux de Godolphin rencontrèrent ceux de Constance; il n'y trouva point l'expression qu'il attendait, qu'il espérait. Ils ne trahissaient ni colère, ni jalousie, ni inquiétude de vanité piquée, ni désir d'un raccommodement; elle semblait chercher à pénétrer, par un intérêt profond et tendre, jusqu'au fond du cœur de celui qu'elle observait, afin de découvrir si elle avait le pouvoir de blesser ce cœur, ou bien s'ils s'étaient mutuellement trompés. »

Il s'approche d'elle, combien il l'aime! Cette soirée a dû vous paraître délicieuse, dit-il avec amertume, j'entends partout résonner vos louanges; chacun vous admire, et celui qui vous adore plus qu'il ne vous admire est seul au-dessous de votre attention. Héritier d'une maison ruinée, pouvait-il en effet aspirer à ce que des idiots riches et titrés croient avoir à leur *commandement*... la main de Constance Vernon?... Constance pâlit; elle sort de la foule; Godolphin la suit, et il l'entend lui faire des excuses avec une voix altérée, avec des yeux pleins de larmes. — Mais quand exalté il lui avoue son ardente passion, elle lui défend, bien bas il est vrai, de conserver aucune espérance.

Ils doivent se revoir. — Ils se voient. Que d'amour dans cette scène! que d'amour dans la résistance de miss Vernon! Pour elle cependant il pleure, il délire l'homme qui jeta au vent la première partie de sa vie, l'homme qui fut presque un Don Juan avec un reste de croyances. Le beau, le charmant Piercy attend, plein d'angoisse, un aveu qui vient expirer sur les lèvres de la jeune fille. Mais Constance résiste plus facilement. Il faut tant de courage pour ne pas se laisser être heureuse... Elle sourit un peu déjà à l'idée de leur mariage, bien que cette union doive être traversée par la pauvreté. Mais tout à coup ses yeux se fixent sur

le portrait de son père, du célèbre orateur Vernon, que son génie, sa noble pauvreté, les exigences, les injustices du monde ont tué : « Dévouera-t-elle une autre victime à la même carrière, à la même perfidie, au même sort ? »

Non, elle s'élance, elle fuit.

Bizarre délicatesse de la société ! Constance a craint de nuire à la position matérielle de Godolphin, elle ne craint pas de lui briser le cœur en épousant le comte d'Erpingham. Pauvre Godolphin ! il avait formé un rêve de bonheur, un seul : c'était un amour immense dont il donnât le secret à un autre être.

Cependant cet amour l'attendait en Italie sous les traits d'un ange véritable nommé Lucilla, fille d'un bon sculpteur danois. Elle n'a que quinze ans, et déjà elle aime avec ardeur le bel anglais qui déjà vint se reposer sous leur toit. A son retour à Rome, Godolphin entend les aveux de la pauvre Lucilla ; elle est orpheline, elle n'a plus que lui. Mais le cœur de Godolphin s'est fermé. Alors elle tombe à genoux et de larges larmes tombent sur ses joues pâlies. Il dit : « Pardonnez-moi, épargnez-moi, épargnez-vous. Il y a autour de vous bien des jeunes gens qui mériteront mieux que moi votre amour, mieux que moi qui suis déjà fatigué, usé par la vie. » Mais Lucilla ne peut pas renoncer à l'idée d'être à son *idolo*, elle le guette, elle le suit ; la nuit, enveloppée de son manteau, elle est derrière lui dans les rues. Il part pour Naples, mais il a eu la charité de lui écrire ; au lieu de lui répondre, elle monte dans une voiture de poste et court derrière Godolphin. Peut-il résister plus long-temps et repousser Lucilla, comme lui Constance l'a repoussé ?

Cette brillante Constance se lasse de tenir le sceptre de la mode en Angleterre, elle jaunit même dans cette atmosphère étouffante des salons... et on lui conseille un voyage en Italie.

A cette époque, la passion de Godolphin pour la pauvre Lucilla était bien affaiblie. Il a sans cesse besoin de s'éloigner, de se distraire. Dans une excursion à Rome, il revoit Constance : elle était libre depuis huit mois, et il ne le savait pas !

Alors commence une lutte atroce entre son premier amour qui s'est réveillé et son serment. Lucilla ne tarde pas à acquérir la

preuve de son malheur. Elle se jette dans un couvent. Constance se marie avec Godolphin.

Sont-ils heureux ? Non; entre eux il y a le souvenir de l'ancien refus de miss Vernon; entre eux il y a la grande fortune de la veuve du comte d'Erpingham; entre eux encore le souvenir de la pauvre Lucilla. Quoi que fasse Constance, elle ne persuadera plus à Godolphin qu'elle sait aimer sans réflexion. Ils ont atteint le bonheur dans sa maturité; mais ils n'en ont pas assez tôt jeté la semence dans leur âme. A. D.

HISTOIRE DES DOCTRINES MORALES ET POLITIQUES

DES TROIS DERNIERS SIÈCLES.

Par M. J. Matter [1].

Les amis d'une littérature aussi large qu'utile ont pu remarquer dans l'Encyclopédie Britannique un vaste tableau des sciences morales des derniers siècles, publié par Dugald Stewart et traduit par M. Buchon. Qu'on ne voie pas dans l'ouvrage de M. Matter une imitation du travail que nous venons de citer. Outre que cet ouvrage a de bien autres proportions, puisque le premier volume embrasse la renaissance, la réforme, la ligue, et s'arrête à la première des révolutions modernes, il se distingue encore par son but de la publication de l'écrivain écossais. Dugald Stewart, sous le titre de sciences morales, a surtout compris ce qu'en France nous appelons la philosophie; il n'a fait attention aux sciences politiques qu'autant qu'elles rentraient dans son sujet.

Au contraire, M. Matter, ce savant à la fois Allemand et Français, qui met tant de profondeur et de clarté dans ses écrits, s'attache essentiellement aux doctrines politiques, et prend les doctrines morales dans le sens le plus restreint, le plus précis ; la philosophie, la religion lui servent à expliquer le progrès de la politique et de la morale.

C'est cependant encore sous un point de vue plus fondamental

---

[1] Tom. Ier. —Chez Cherbuliez, rue Saint-André-des-Arts.

qu'il diffère du célèbre Stewart ; nul ne peut mieux que M. Matter nous expliquer cette dissemblance, ainsi que la marche et le composé de tout son ouvrage. Ecoutons-le parler.

« L'histoire de la science est dans les monumens de la science, et surtout dans les monumens écrits, dans les livres. L'histoire des sciences morales et politiques des trois derniers siècles, est l'histoire des théories qui, pendant cet espace de temps, ont régné parmi les savans, ont prévalu dans les écoles ; et sans doute cette étude est importante et curieuse, puisqu'elle montre aux esprits spéculatifs le progrès qu'a fait l'intelligence, la route qu'elle a parcourue, les obstacles qu'elle a surmontés, et les méthodes qu'elle pourra suivre pour atteindre à la solution des questions qu'elle débat encore. Il est pourtant, à mes yeux, une autre manière d'étudier les doctrines morales et politiques des derniers siècles, et une manière plus curieuse à la fois et plus importante encore, c'est de s'attacher aux systèmes qui ont prévalu dans le monde au même degré qu'à ceux qui ont régné dans les écoles.

« En effet, non seulement les théories qui prévalurent dans les écoles sont rarement celles qui règne dans le monde ; mais puisque celles-ci nous gouvernent, qu'elles font nos mœurs et nos destinées, nos prospérités et nos malheurs, il me semble qu'elles méritent de fixer notre attention principale ; et c'est là le but et le sujet de ce livre. »

Dans le principe, la science, la théorie des écoles exerce une sorte d'empire et de dictature ; son influence sur le monde ne peut, ne doit pas être niée, et le monde n'est à son égard qu'une école d'application. Mais, dans le fait, ces rapports et cette harmonie sont si rares, que le désaccord qui règne entre le monde et l'école, entre les doctrines qui dominent ici et celles qui dominent là, est ordinairement le mot de l'énigme de nos destinées sociales. La seule scission des doctrines serait peu de chose ; ce qui est grave et périlleux, c'est la scission des esprits, la scission des générations qui se trouvent en regard.

Faire l'histoire des sciences morales et politiques qui ont régné dans les écoles sans pénétrer dans le monde, c'est faire l'histoire d'une abstraction, belle sans doute, mais frappée de stérilité ; faire l'histoire des doctrines qui ont prévalu dans le monde sans

obtenir la sanction de la science, c'est raconter surtout une triste et coupable réalité.

Suivre au contraire, dans leur application, dans les conseils des princes, dans les débats des corps politiques et dans les destinées des peuples, ce qu'à chacune de ses grandes époques l'humanité a conçu de plus élevé, de plus pur pour sa constitution sociale, c'était accomplir une tâche plus utile et plus complète. M. Matter l'aura accomplie cette tâche; et c'est plus son utilité qui l'a séduit que sa nouveauté.

Disons-le même, il y a une sorte d'urgence à considérer sous ce point de vue les doctrines des trois siècles qui ont précédé le nôtre, le nôtre si ardent, si divisé, si ennemi de lui-même, qui à la fois fait le mal et veut le bien..... Et quelle autre autorité, que la raison du passé, prétendrait-on faire valoir auprès de ces générations qui se précipitent dans le progrès politique, précédé ou non du progrès moral, avec un dédain si profond pour la vieille expérience et une confiance si naïve dans les théories les plus fraîchement écloses ? Aux chimères des hommes que peut-on opposer ? L'exemple, les labeurs et peut-être aussi les malheurs de leurs pères. S. S.

POÉSIES DE JEAN REBOUL [1].

La composition poétique, dit un illustre écrivain, résulte de deux phénomènes intellectuels : *la méditation* et *l'inspiration*. La méditation est une faculté, l'inspiration un don.

Tous les hommes peuvent méditer, bien peu sont inspirés. Dans la méditation l'esprit agit, dans l'inspiration il obéit, parce que la première est l'homme, tandis que la seconde vient de plus haut. Celui qui nous donne cette force est plus fort que nous. Ces deux opérations de la pensée se lient intimement dans l'ame du poète. Le poète appelle l'inspiration par la méditation, comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière. Pour que la muse se ré-

---

[1] Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c. — A Paris, chez Gosselin.

vèle à lui, il faut qu'il ait en quelque sorte dépouillé toute son existence matérielle dans le calme, dans le silence et dans le recueillement; il faut qu'il se soit isolé de la vie extérieure quelle qu'elle soit, brillante ou modeste, animée comme celle de la capitale, ou éteinte, végétative comme celle des petites villes de province; et ce n'est que lorsque le monde physique a tout à fait disparu de ses yeux, que le monde idéal peut lui être révélé. Il semble que l'exaltation poétique ait quelque chose de trop sublime pour la nature commune de l'homme.

Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration qui est le génie! Quel que soit son siècle, quel que soit son pays, fût-il né au sein de la pauvreté, des calamités domestiques, fût-il jeté dans un temps de révolution, qu'il se confie dans l'avenir; car, si le présent appartient aux hommes positifs, l'avenir est à lui... Les révolutions, en effet, sont loin d'amener avec elles une indifférence complète pour les lettres; rien ne porte plus au repos que la fatigue, rien plus à la poésie que le matérialisme et l'étroite doctrine du *moi* politique : après l'impiété, la religion; après les prosaïques discussions des lois de finances, le drame émouvant ou le poëme; après les discordes civiles la paix des champs, les arts et les lettres. Lorsqu'au milieu de ces nuits d'angoisses on vient à rêver un ombrage frais, une fontaine et le chant du rossignol, oh! le réveil est affreux, et la pensée se fait dans l'avenir de douces illusions que l'avenir vient toujours réaliser après un laps de temps plus ou moins long. « Des vers! J'ai soif de vers! me suis-je souvent écrié au milieu de nos longues crises politiques; non des brillans poëmes de Méry, non des accens patriotiques de Delavigne, mais des accens plus doux des poètes que j'aime. Quand viendront-ils prendre, dans la pensée fatiguée de journaux et de sales pamphlets, la place qu'ils y occupent si bien? » Cet appel n'a pas été fait en vain : Hugo nous a donné *les Chants du Crépuscule;* Lamartine, son admirable *Jocelyn;* et notre modeste et sublime Reboul s'est enfin décidé à offrir à la France quelques unes de ces inspirations qui partent du cœur. Déjà *l'Ange et l'Enfant*, après avoir fait le tour de l'Europe, après avoir été torturé dans les langues étrangères et mis en musique par tous les romanciers, avait porté le nom de Reboul par-

tout où la poésie a pu trouver accès, lorsque l'*Epitre à Lamartine* est venue ajouter un nouveau fleuron à la couronne poétique du boulanger de Nîmes, en le mettant avec gloire à côté des plus suaves productions du prince de nos poètes. Cette épître, en effet, supérieure à celle de Lamartine, a révélé toute la hauteur du talent de Reboul. Eh bien ! un volume nous apparaît aujourd'hui, un volume entier, où nous retrouvons à chaque page l'âme et la tête qui ont dicté *l'Ange et l'Enfant* et *l'Epître à Lamartine*. Parcourons-le au hasard, et citons, si toutefois il est possible de choisir. Que choisir en effet dans un volume où tout est presque également intéressant ? Sera-ce *l'Accablement*, *la Promenade sur mer*, *le Souvenir d'un soir*, délicieuses compositions qui mettent à nu l'âme du poète ? Sera-ce *le Château du mendiant*, qui semble sorti de la plume énergique de Victor Hugo ? ou ses poésies religieuses ? Mais ces dernières, avouons-le, quelque élevées qu'elles soient, nous semblent inférieures aux belles harmonies de celui que Reboul appelle son illustre protecteur... En qualité de voisin, j'eusse donné la préférence à la joyeuse description du *Moulin de Genèse*, si, tout en conservant le côté grotesque, le poète s'était montré un peu plus juste envers le vieux moulin tout couvert de lierre, comme avec les aubes et les chênes séculaires qui l'entourent. *Nîmes* m'eût aussi singulièrement plu ; mais notre vieille cité a été si souvent croquée et décrite par tous les voyageurs qui portent plume ou crayon, que je ne me sens pas le courage d'en reproduire encore une peinture nouvelle. J'essaierais au besoin de choisir deux morceaux qui fassent contraste, qui montrent le grand poète et l'homme simple, bon et modeste, qui n'a trouvé pour toute dédicace à Lamartine que ces simples mots si différens du siècle : « Il y avait autrefois à la porte des églises une table de pierre sur laquelle on exposait les enfans abandonnés, afin qu'ils trouvassent dans la charité des fidèles une paternité que leur refusait la nature. Les premiers jours de mon existence littéraire furent semblables à ceux de ces infortunés ; je vis long-temps passer l'indifférence devant moi, mais enfin vous parûtes, et la pauvre muse délaissée, réchauffée aux rayons de votre gloire, revint à la vie et à l'espérance, et multiplia ses chants jusqu'à former ce volume qui, sans vous encore, n'aurait peut-être pas vu le jour.

A qui pourrai-je en offrir la dédicace, sinon à vous, ô mon illustre protecteur ?

Mais nos réflexions nous ont amené trop loin pour songer à citer plus longuement aujourd'hui. C'est une jouissance qu'on aime à savourer souvent et lentement. Nous y reviendrons donc ; disons seulement qu'il y a aussi à faire la part de la critique, et nous la ferons afin qu'on ne prenne pas l'accent de la vérité pour la flatterie d'une plume amie.

Le plus beau froment est mêlé d'ivraie ; il y a des taches même au soleil : le livre de notre compatriote n'en est pas exempt ; mais ces taches sont un attrait de plus, car elles rappellent l'origine de son talent ; elles font la part du génie plus grande, en montrant l'obscurité de son berceau, et son premier âge à côté de son âge mûr. Disons encore que l'auteur était trop riche pour conserver certains morceaux qu'une franche amitié eût dû faire disparaître, et qui déparent des pièces sublimes. Finissons enfin par ces mots que me dicte un orgueil patriotique : Le livre de Reboul doit faire partie de toutes les bibliothèques nîmoises, quelque petites qu'elles soient, n'y eût-il, comme dans celle du poète boulanger, que la Bible et Corneille.....

ROUX-FERRAND.

LE PANORAMA HISTORIQUE,

DEPUIS LES PREMIERS AGES DE LA TERRE JUSQU'A NOS JOURS,

par Scipion MARIN[1].

Un livre qui embrasse à la fois les temps antédiluviens et les temps historiques est certes une œuvre bien ambitieuse. Nous sommes loin de blâmer l'audace de M. Scipion Marin ; car, à notre sens, il n'a que très modérément usé de l'immensité de son cadre, et il n'a fait que glaner quelques fleurs dans le vaste champ de l'histoire. Mais, si ses tableaux ne se présentent qu'à un nombre limité, au moins sont-ils à peu près des jalons suffisans pour mener de siècle en siècle, sans qu'on perde la trace des hommes

[1] 2 vol. in-8. Prix : 15 fr. — Chez Dumont, au Palais-Royal.

et des faits. D'abord, c'est avec Cuvier, non plus avec la Genèse, que s'ouvre le Panorama; car la science géologique a fait tort à la foi, ou plutôt puisque la foi est et sera toujours triomphante, la science est venue l'expliquer. Le mot des cataclysmes successifs se trouve dans la *Bible* : il ne fallait que le comprendre.

Eh bien! nous voici au milieu des solitudes; qu'y a-t-il? un noyau de terre nue, des continens effilés, ridés des coupures du granit, des rugosités de la lave durcie et de tranchantes vitrifications; point d'humus, de terreau. Des mers bouillantes coulent çà et là. Alors le règne animal n'existe pas encore. Quel quadrupède, quel padycherme, quel amphibie même aurait pu recevoir dans ses poumons un air pesant, matériel? Tandis que sur ces solitudes bocagères coulaient les années, les lustres, les siècles, n'entendant d'autre voix que celles des cataractes aux vapeurs irritées, que celles des exhalaisons sulfureuses décomposées en foudres, un cataclysme vint tout anéantir. Eh quoi! déjà les élémens essaient de s'entre-détruire! Est-ce l'eau qui déjà fait monter ses houles diluviennes sur les mondes? Non, ce cataclysme, le premier dont nous puissions retrouver les traces sur le noyau du globe, fut un grand incendie.

Qu'elle était forte aux premiers temps, la végétation gauloise! Quels monstres vit notre terre! Elle fut hideuse, cette population, saurienne qui sortit des cendres du monde. On ne conçoit pas sans horreur, de même que Cuvier n'a pas étudié sans effroi, des hydres de soixante-dix à cent pieds de longueur. Lorsque ces monstres s'étendaient en troupeaux sur le bord des abîmes, sur les degrés des montagnes, quelle harmonie épouvantable devaient produire leurs cris sortant d'un gosier de trente pieds. Les hommes actuels en fussent morts sur-le-champ; mais non, les hommes actuels ne pouvaient pas exister alors.

C'est à la cinquième période géologique que vient l'homme. Il naît géant, mais faible en comparaison des mastodontes, ses contemporains. Mais le délié de ses doigts, le développement de ses organes, le besoin de suffire à ses besoins, en font un être intelligent, roi de la création. La civilisation orientale se forme. Prométhée lui dérobe quelques rayons pour la race d'Hellen. Les temps historiques ont commencé.

L'histoire est d'abord en Egypte. Là règne le Pharaon A-Me-

noph. Son empire se tourne tout-puissant vers le soleil : pour Pharaon, il n'y a de rival que Moïse. Israel n'est encore que l'ouvrier collectif qui cuit les briques de Misraïm. Moïse sauve son peuple, grâce à son étude du flux et reflux. Pharaon ne sait pas que le lit de la mer retirée va se remplir de nouveau. Les eaux tombèrent de tout leur poids, vastes, immenses et noires. Chariots, cavaliers, archers, hermotybes, calasires, tout fut noyé. La liquide immensité s'épandit au loin, couverte de débris, de flèches, d'arcs, de roues, de timons, de lances. Alors les Hébreux glorifièrent Moïse, Ieouh, et ils entonnèrent leur beau cantique d'actions de grâces.

L'an 1201 avant J.-C. vécut Shem-Rami (Sémiramis).

« Une superbe métropole jette au loin, dans les campagnes herbeuses du Tigre, l'ombre de ses pyramides, de ses éléphans de pierre, de ses obélisques, de ses quinze cents tours.

« Sur ses hauts remparts, seize mille chars de guerre étincellent de larges lames tranchantes; et des multitudes de soldats, de tout costume, de tout langage, de toute arme, sortent continuellement des portes de cette grande cité; on dirait le Gange, l'Euphrate, dégorgeant par nappes orageuses dans l'Océan, les eaux des pluies asiatiques. C'est *Nin-Nevet*, ou *séjour de Ninus.* »

Ninus y commandait : il s'est laissé aveugler par l'amour de son odalisque Shem-Rami : elle le fait étrangler.

Iphigénie en Aulide, *David et Bethsabée*, l'ère de Nabon-Asar (chronique chaldéenne), c'est-à-dire l'expiation, le péché et le crime, sont les chroniques qui suivent. *Marius* ou la guerre, représentée par ce grand capitaine, ouvre, à notre sens, la vraie série de l'histoire dans ce livre. *Néron* termine les temps antiques; car l'antiquité s'éteint alors dans le sang, et se tord dans la flamme de Rome, livrée à l'incendie.

Karl-Martel sauve l'Europe de l'idée arienne représentée par les Arabes. Mais une autre invasion la menace; c'est celle du Nord; voilà Har-Hold, le sectateur d'Odin : mais le Nord sera converti par sa propre invasion, et le vainqueur recevra la foi du vaincu lui-même.

Ici se trahit un grand vide dans l'ouvrage : car, de ce second cycle du moyen-âge, nous arrivons brusquement à l'époque toute

civilisée où Christine de Suède renonçait à sa couronne pour se consacrer en paix à la science La *citoyenne Lapoype* est un épisode intéressant de la Révolution ; mais la *mort de Kléber* ne termine pas bien le livre, en ce sens qu'il n'y a pas d'idée d'avenir vrai, c'est-à-dire d'union entre l'Occident et l'Orient dans le récit que l'assassin Soulleyman fait de son crime. Nous eussions préféré peut-être un tableau récapitulatif et animé des phases successives de l'histoire. Ce complément seul manque à une œuvre aussi largement esquissée, mais qui, par malheur, ne reste encore qu'une esquisse. FR.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA PUISSANCE DES SIKS, DANS LE PENJAB,

Par PRINSEP, traduit de l'anglais par Xavier MAURICE. [1]

Au nord de la péninsule indienne s'élève de jour en jour une nation appelée à de hautes destinées. Non qu'elle puisse jamais étendre ses conquêtes comme les Mongols et les Tartares, et marquer de même son passage par la chute des empires ; mais sa force est surtout une force de résistance, et la puissance dont cette nation se fera l'alliée dans une guerre décisive en verra doubler les siennes. Le lecteur a nommé les Siks. Déjà la correspondance de Victor Jacquemont, les récits de Burns, le retour d'Allard avaient éveillé l'attention publique ur ces Indiens et sur leur roi Randjit Singh [2]. Ce livre est leur histoire complète sous tous leurs princes. L'auteur qui, par sa position, a été appelé à juger sur les lieux, ne voit pas dans ces hommes les libérateurs de l'Inde ; d'une autre part l'Angleterre n'a pas besoin de s'opposer à leur élévation : seulement elle doit rester leur alliée ; car elle ne trouverait aucun avantage à occuper un pays d'une garde difficile, où les préjugés religieux empêchent ses produits d'être

---

[1] 1 vol. in-8°, orné de portraits et d'une carte. Prix : 7 fr. 50 c., chez Arthus Bertrand.

[2] Ce titre de singh est dérivé du sanscrit, singha, *lion*.

reçus. Il faut même que ces Siks soient puissans dans le cas d'une invasion par le nord-ouest de l'Inde. Randjit jette les yeux sur le Sindh, contrée fort opulente ; mais les Anglais ne lui laisseront pas occuper les bouches de l'Indus et des ports sur l'Océan ; car dans une guerre avec la France ou l'Amérique, ce roi pourrait faire pénétrer des escadres ennemies au cœur même de l'Inde.

Randjit avait déjà conquis le Cachemyr, mais avec des troupes indisciplinées, lorsque se présentèrent à lui deux officiers français échappés à Waterloo, deux débris de l'empire, Allard et Ventura. Le premier reçut l'ordre de former à l'européenne un corps de dragons : on sait à quelle faveur il est parvenu ; le second se trouve aujourd'hui à la tête d'un corps de dix mille hommes.

Le caractère de Randjit, caractère mêlé de force, d'astuce et de superstition, donne le mot de tous ces succès. Ce n'est pas un homme ordinaire ; et s'il a tous les défauts des princes asiatiques, il possède des qualités qui leur manquent presque toujours. Randjit n'a aucune instruction ; il ne sait ni lire ni écrire, mais il est très fin, très laborieux surtout, et il a pour les mots, les hommes et les choses une excellente mémoire. Jamais il n'oublie même la moindre circonstance. Bien qu'il ait constamment présent à l'esprit l'objet de ses désirs, cependant il y a dans sa conversation un entraînement, une naïveté remarquables. Sur les champs de bataille il s'est montré constamment courageux. Toutefois il préfère le secours de la ruse aux entreprises formidables qui excitent l'admiration ou inspirent la terreur. Sa taille est fort petite ; une maladie l'a privé d'un œil ; cependant sa figure, accompagnée d'une magnifique barbe blanche, n'est pas sans majesté. Nul, plus que lui, n'aime les spectacles militaires ; il se plaît surtout à voir ses officiers et ses courtisans couverts de soie et d'or. Quant à sa religion, c'est une forte croyance en la magie, qu'il appelle au secours de ses armes et de sa politique.

Ses possessions renferment aujourd'hui toute la partie du Penjab, situées entre l'Indus et le Patledj. Le nombre total de ses troupes est de 82,000 hommes, et son artillerie consiste en 370 canons. On voit que c'est un Tippoo-Saïb au petit-pied.

Soit qu'on veuille lire ce livre avec l'intérêt d'un voyage, soit qu'on y cherche purement l'histoire agitée d'un peuple belliqueux,

soit enfin qu'on y attache une idée politique, tout le monde remerciera M. Xavier Maurice de nous avoir donné cette traduction aussi fidèle qu'élégante. J. R.

ESSAI D'INDUCTIONS PHILOSOPHIQUES

D'APRÈS LES FAITS[1].

Il se fait chez nous, auprès de nous, une foule de choses dont nous ne nous doutons pas le moins du monde. Par exemple on a l'habitude de s'écrier que la littérature n'a plus assez de force que pour aboutir au roman : c'est qu'on ne connaît pas tant de livres importans sur l'histoire ou la philosophie, lesquels révèlent de grands talens, des talens sérieux. Celui-ci, par exemple, nous fait regretter sincèrement que son auteur ait gardé l'anonyme ; car c'est un tableau fort vaste de tout ce qui existe, tant nature matérielle qu'intellectuelle. C'est le livre des êtres; et si leur vie offre des mystères en apparence insondables, l'auteur cherche à les expliquer par des faits, des faits seulement.

L'ensemble des êtres compose l'univers : qui dira son immensité? si même il a des bornes? Et seulement sur cette terre, grain de poussière parmi les mondes, que de multitudes d'êtres divers remplissent tous les degrés de l'existence!

Il est donné à l'homme, l'un de ces êtres, d'en connaître une faible partie. Mais qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que son intelligence? L'homme et son intelligence sont des *faits*; que cela lui suffise; c'est encore un *fait* qu'il ne connaît point sa propre nature, si ce n'est par des *faits*, des *phénomènes* qui la manifestent.

Il ne reconnaît non plus les autres êtres que de la manière dont se connaissent les *faits*, savoir par les circonstances qui leur sont propres; et parmi ces circonstances, il en est qui leur signalent des êtres qui sont intelligens aussi.

L'existence des êtres est fort indépendante de la notion qu'en

---

[1] 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50. — Chez Ladrange.

aurait un être intelligent. Mais cette notion est une partie de l'existence de ce dernier.

Si une notion, qui se trouve dans l'intelligence, est conforme à la réalité de ce qui se trouve hors d'elle, cette notion est *vraie*; dans le cas contraire, elle est *fausse*. La *vérité* consiste dans cette conformité.

Tout *être* a besoin pour exister de *lieu* et de *temps* : le lieu et le temps sont aussi des faits. Le temps pendant lequel un être existe est la *durée* de cet être. Le passé, le présent, l'avenir d'un être quelconque, seraient renfermés dans la notion de cet être si elle était complète : elle n'est jamais que partielle pour des intelligences humaines.

Un lieu est une portion de *l'espace*; le temps est une portion de *l'éternité*. L'espace et l'éternité sont une condition sans laquelle il n'y aurait aucune existence, même finie. Le lieu et le temps de l'existence d'un être quelconque sont indépendans de cette existence : elle ne peut se passer d'eux ; mais ils se passent d'elles.

Cette assertion n'est pas contredite quant au lieu. A l'égard du temps, quelques uns ne lui font prendre naissance qu'avec un premier être fini, quel qu'il soit, dont il accompagne la durée : comme si un moment qui commence n'en supposait pas d'autres avant lui; comme si le temps qui marche avec l'existence ne donnait pas, en rétrogradant, la mesure de celui de la non-existence. Le double fait du lieu et du temps ; étant inséparable de tous les autres, l'intelligence ne peut connaître aucun être qui n'aurait ni lieu ni temps.

Tirer quelques inductions utiles des faits les plus importans de notre existence, tel est l'objet de ce livre, appelé trop modestement *essai*.

W***

FLORE GÉNÉRALE DES ENVIRONS DE PARIS,

par M. F. Chevalier, docteur en médecine, professeur de botanique [1].

La Flore générale des environs de Paris, qui vient de paraître chez le libraire *Ferra*, n'est pas un livre nouveau; il a pris place parmi les ouvrages, trop rares de nos jours, qui se recommandent par la science profonde, par la méthode lucide; une première édition épuisée prouve son utilité bien sentie.

Cette seconde édition, revue par l'auteur, augmentée de deux planches et de l'explication de toutes les planches, recevra, nous n'en doutons pas, un accueil aussi favorable que la première; car le docteur Chevalier a fait plus et mieux que ses devanciers, en ramenant son travail aux proportions d'un ouvrage élémentaire.

L'étude des cryptogames, à peine ébauchée, leur classification peu méthodique jusqu'alors, était un sujet bien digne d'attirer l'attention et les recherches de l'auteur; aussi s'est-il spécialement appliqué à éclairer la nature et le rapport de ces végétaux si nombreux et si importans. La botanique attendait un travail complet, consciencieux, qui jetât enfin du jour sur la cryptogamie. Ici les caractères sont si fugitifs, si difficiles à saisir; les différences d'individu à individu si peu marquées, et les individus eux-mêmes si petits, si incomplets, qu'il fallait, pour les ranger dans un ordre méthodique naturel, toute la persévérance dans l'observation, toute la patience dont M. Chevalier nous a donné la preuve. Basé sur ce principe que *l'habitat* est un point de première importance dans l'histoire des plantes comme dans celle des êtres plus élevés dans l'échelle, il est arrivé enfin, en réunissant ce caractère à ceux que lui ont présenté les différentes parties de la plante, à une classification heureuse qui montre que dans la cryptogamie comme dans la phanérogamie, les êtres forment une

---

[1] Deuxième édition. 3 vol. in-8°, de 1700 pages, 20 planches. Paris, 1836. Prix : 18 francs. — Chez Ferra, rue des Grands-Augustins, n. 16.

chaîne non interrompue. Enfin il sera, grâce aux recherches de M. Chevalier, aussi facile d'étudier, de reconnaître, de classer les cryptogames que les autres végétaux. Des descriptions simples, concises, et assez complètes pour chaque espèce, faites dans un style clair et varié, rendent la lecture de la Flore vraiment intéressante.

Cet ouvrage offre d'ailleurs un avantage incontestable ; c'est que les caractères de chaque plante, tracés en français et en latin, peuvent être étudiés par les savans de toute l'Europe. Un grand nombre d'exemplaires ont été demandés par les botanistes de l'Allemagne, qui, grâce aux soins du docteur Chevalier, peuvent profiter de ses travaux, sans avoir besoin de recourir à la traduction, souvent incomplète ou erronée, d'un livre désormais nécessaire.

Le docteur S***.

LE CHEMIN DE TRAVERSE.

Par Jules JANIN [1].

La fortune de ce livre est faite, nous ne venons donc pas constater ici un fait avéré, mais examiner seulement la portée de ce succès. D'abord, à notre sens, M. Janin se devait à lui-même de publier enfin autre chose que des feuilletons ; qu'a-t-il imaginé ? de réunir cette fois des feuilletons en deux volumes sous une idée d'unité. Il nous semble avoir ainsi complété son œuvre du *Journal des Débats* et n'avoir plus à compter avec personne. M. Janin devait cette expiation au feuilleton qu'il a fini par traiter trop cavalièrement, car c'est à sa position seule qu'il doit d'être un homme aussi remarqué, aussi envié. Sa puissance même me fait craindre pour lui : ôtez à Janin son feuilleton, enlevez-lui ce moyen d'amuser, d'être haï tous les huit jours, vous perdez l'homme, vous le dépouillez de son influence, il est vous et moi, mais non plus le grand-juge des choses dramatiques ; il n'a plus son centre, son siége de gouvernement ; il est effacé du

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez Ambroise Dupont.

monde ; à présent, au contraire, c'est l'écrivain hebdomadaire, le spirituel censeur du lundi qu'on voit dans ses livres ; et certes, il n'existe pas une persomme qui pense sérieusement d'un roman de Janin. Cependant l'idée du *Chemin de traverse*, neuve jusqu'à un certain point, est morale : allez tout droit, vous réussirez ; quittez la bonne route, jetez-vous à gauche, dans un sentier non battu, vous ferez de l'erreur à froid et surtout vous vous perdrez. Il y a là dedans une sorte de rajeunissement, de fin de mélodrame : la vertu reçoit toujours sa récompense. N'est-ce pas cela ?

Du reste, cette idée fort claire et clairement exposée, tire surtout son mérite des circonstances actuelles, aujourd'hui que les imaginations exagérées, vagabondes, dépassent si volontiers le but et voudraient marcher à côté d'une vie trop réelle, trop mesquine pour elles. Comme nous aspirions à l'infini, peu nous importe la route par laquelle nous arriverons à l'espace et à l'éternité. Aussi combien périssent abandonnés dans le chemin de traverse.....

Comme tendance, le livre de M. Janin est bon ; comme forme, il est joli ; sa surabondance de piquant, de pointillé, de brillant continuel, le met à part ; en effet d'après la pauvre gravité qui s'est emparée de notre littérature, l'esprit devient assez rare ; or il se recommande puissamment aujourd'hui. Prenez-y garde ; M. Jules Janin dit à peu près tout ce qu'il veut, et se fait lire, qui plus est, tandis que les romanciers à synthèses philosophiques, sont négligés autant et plus qu'ils le méritent.

On a trouvé du décousu à cet ouvrage ; mais il y a tant de parties qu'on aime à lire séparément, tant d'observations fines de la vie, et puis le caractère naïf de Christophe est si parfaitement touché. En outre il faut reconnaître à M. Janin trop affecté parfois, puis à dessein, incorrect avec art, une très grande pureté de style. M. Janin a la phrase essentiellement française, la phrase d'autrefois ; c'est avec Hugo et Nodier, l'un des hommes qui possèdent le mieux les détours, les ambages et les ressources de notre langue ; sa prose tient le milieu entre la chaleur de l'époque et la grâce fleurie du 18e siècle.

Il y a deux élémens de succès dans le *Chemin de traverse* : pensée première et style ; l'un soutiendra l'autre. A présent, que l'auteur ait voulu témoigner de sa soumission aux journalistes en

refondant son livre tout entier dans une seconde édition, c'est un hommage aux gros bonnets aristarques, qui ne prouve pas du tout que M. Janin soit un homme de conviction, ni qu'il ait réellement foi en lui-même; et peut-être avons-nous raison d'estimer mieux la première édition avec tous ses défauts. Au reste, dans une préface explicative, M. Janin semble dire que la critique ayant oublié, par enthousiasme, de signaler les défauts à lui connus de son livre, il se devait de les signaler, de les effacer sans pitié, d'être à lui-même son juge le plus sévère. Savez-vous ce que lui a coûté son œuvre, probablement quinze jours; puisqu'en un mois il a trouvé le moyen de tout recommencer, de tout remanier; écoutez-le plutôt : « Tout ce livre a donc été, non pas seulement revu et corrigé; mais écrit et refait presqu'en entier d'un bout à l'autre. Il a fallu plus de temps pour le corriger ainsi qu'il n'en avait fallu pour l'écrire... » Ma foi, vive M. Janin pour sa célérité en besogne. On connaît sa passion pour les chemins de fer. Il a trouvé, lui, le chemin de fer et les wagons de la littérature : ce sur quoi nous lui adressons notre compliment très-sincère.

C. D.

RIENZI,

LE DERNIER DES TRIBUNS,

par Bulwer, traduit par Melle A. Sobry [1].

C'est un beau reflet des mœurs romaines que cette révolte de Rienzi contre la papauté et l'aristocratie. Avec cet homme semblèrent se lever les vieux temps de la République et les mânes des vrais Romains. Cette énergie, qui s'était perdue depuis plusieurs siècles chez une nation abâtardie et mêlée, il la lui rendit soudain. Il parla, et la foule enthousiasmée se sentit électrisée par sa parole. En effet, on eût pu appeler Rienzi une bouche d'or, et s'il périt des mains de ses propres partisans, c'est que ceux-ci ne voulurent pas l'écouter. Ainsi, le sort de Gracchus devait être le

[1] 2 fort volumes in-8., prix : 15 fr. — Chez Fournier jeune.

sien; ainsi l'hydre populaire dévore sans pitié ce qui s'approche trop d'elle. Les hommes à complots devraient toujours penser qu'ils ont un double ennemi à combattre, d'abord le parti qu'ils vont renverser, puis le parti qui les sert. La force du premier, la méfiance du second, préparent une chute presque inévitable à ces hardis aventuriers de la politique.

Rienzi était animé d'une haine implacable contre les Orsini et les Colonne, surtout depuis le jour funeste où son jeune frère tomba sous leurs coups. Il révolte le peuple, il est tribun, lui seul commande dans Rome. Nina, sa femme, l'égale en ambition et en courage; mais elle nuit beaucoup aux succès de son époux par le luxe immodéré qu'elle déploie. Bientôt la populace murmure contre elle, et ne voit plus dans la femme du Républicain qu'une reine, à laquelle il ne manque guère que ce titre. Leurs gardes les abandonnent; le peuple marche à eux avec des clameurs terribles et un affreux bruit d'armes. Rienzi se jette dans la rue; il va parler, le hurlement de la foule étouffe la voix du tribun; bientôt Rienzi et Nina, ces deux victimes de la soif des honneurs, périssent d'une mort tragique.

Voilà l'idée fort sommaire des faits sur lesquels repose ce vaste roman, où des incidens multipliés, où des tableaux habiles de mœurs, où des recherches profondes renouvellent constamment l'intérêt. Depuis Walter Scott, c'est certainement la plus belle, peut-être la seule page historique produite par l'Angleterre. On voit que Bulwer a dû, comme il le dit, étudier long-temps son sujet sur le lieu même de la scène. On croirait être dans la Rome du moyen-âge, en présence du peuple et des Orsini, ses oppresseurs. Dialogues, costume, tout semble vrai dans ce tableau. Nous devons des éloges à Mlle Sobry pour le soin extrême apporté à sa traduction; on n'y sent nulle part la fatigue de donner *promptement* un aussi long ouvrage.

N.

UNE LECTURE PAR JOUR,

Par A. Boniface [1].

Sous ce titre modeste, M. A. Boniface, déjà si connu par son zèle et son dévouement à l'instruction de la jeunesse, vient d'acquérir de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance des familles. L'ouvrage qu'il donne au public, et dont le premier volume vient de paraître, offre un choix de morceaux littéraires, historiques, moraux, religieux pour chaque jour de l'année, destinés, par la variété du style et des matières, à servir de modèles dans tous les genres de compositions littéraires.

Plusieurs livres de ce genre ont paru depuis long-temps. Tout le monde connaît les leçons de littérature de Noël et le Muséum littéraire de Lebrun de Charmettes. Sans doute ces diverses collections sont précieuses sous plus d'un rapport; mais elles ne sont pas exemptes de défauts même assez graves. Elles ne présentent pour ainsi dire que des extraits d'auteurs anciens; par conséquent on trouve peu de variété dans le style. Les sujets, d'ailleurs isolés, dénués de toute critique, exposent les jeunes gens au danger d'un aveugle enthousiasme ou d'une grande incertitude de jugement; enfin ces sujets sont, en général, trop inégaux dans leur étendue, trop élevés dans leur genre, trop uniformes dans leur classification pour servir de modèles ou de matières de composition.

M. A. Boniface a évité cet inconvénient. Les pièces qui composent son recueil sont variées, et chacune d'elles offre un sujet complet. Vous en trouvez une pour chaque jour de l'année. Les anciens ne sont pas la seule source où il ait puisé; des morceaux bien pensés, bien écrits de quelques auteurs modernes, quoique peu connus jusqu'à ce jour, soutiennent très convenablement le parallèle avec nos plus grandes célébrités littéraires.

Mais le recueil de M. Boniface acquiert un nouveau prix à mes yeux à l'aide des notes critiques et explicatives qui accompa-

---

[1] 4 vol. in-8°. Prix : 24 f. (le premier est en vente) chez l'auteur, rue de Tournon, 33, et Magen, quai des Augustins.

gnent chacun des morceaux. Ces notes, en éclairant le jugement de l'élève, le fixent sur plusieurs points de chronologie, de géographie, d'histoire, de littérature et de grammaire, et font de cette mosaïque intéressante un guide excellent, un modèle. Par elles, disparaissent les difficultés que présentent d'ordinaire aux élèves les œuvres d'imagination ou d'imitation, et conséquemment la sécheresse et l'ennui. En un mot, l'habile professeur étendant sa sollicitude paternelle jusqu'aux élèves privés de ses utiles leçons, leur fournit un moyen sûr et agréable de former ou perfectionner leur goût. Fidèle à cette vieille maxime que doit toujours se proposer l'auteur didactique, il mêle l'agréable à l'utile, il plaît en instruisant.

B. de V***

LA COURONNE DE BLUETS,

Par Arsène Houssaye, avec moralité et vignette, par Th. Gautier [1].

Grâce à Dieu ! nous revenons au temps des jolis moutons blancs de madame Deshoulières. Le romancier fait amende honorable, abandonne l'abattoir, la morgue et Montfaucon pour se rouler à corps perdu dans l'herbe des prés, se baigner dans les ruisseaux et mirer ses cheveux blonds dans le cristal de roche; c'est beaucoup plus gracieux. — Vous souvient-il qu'il n'y a pas long-temps encore les cabinets de lecture et les boutiques de bouchers offraient à peu près le même étalage en montre ? — Ici, *une tête de veau*; là, *deux cadavres*. — *Une nonne sanglante* en regard d'un mouton écorché; enfin *le charnier des Innocens* ressuscité avec mille tableaux aussi dégoûtans pour tenir compagnie au bœuf-gras dépecé sur le marbre froid de l'officine. — C'était à n'y pas tenir. — L'odeur de la viande fraîche et de la viande faisandée vous montait à la gorge; c'est alors que furent inventés les bouillons de la compagnie hollandaise et la marmite

---

[1] 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c. : chez H. Souverain, rue des Beaux-Arts, n° 3.

monstre du banquier Botherel qui menaçait, dit-on, d'engloutir à elle seule toutes les chairs saignantes et toute la littérature puante de l'époque; mais la police et le bon goût y ont mis ordre. — Grâce à Dieu, disons-nous, s'il s'agit aujourd'hui de moutons ou de chèvres ce ne sont plus des moutons ou des chèvres tués, mais bien de ces gentils animaux vivans, bélans et bondissant, avec des rubans roses au cou, des cornes dorées vers les extrémités, et du lait dans les mamelles. La littérature revient à la vie. Après avoir subi toutes les horreurs de la plus horrible sépulture, elle secoue ses lambeaux et ses bandelettes pourris, se revêt d'une peau nouvelle, et se pavane au grand jour. — Ici, c'est un papillon; là, c'est une rose; plus loin, *une couronne de bluets*. — Nous voulons vous dire un mot sur ce livre.

Oberr-May, le héros du roman, est un fils naturel du doux poète Millevoye; c'est-à-dire qu'Oberr-May est né d'une élégie et d'une comtesse allemande. Une comtesse allemande et une élégie! voilà, dites-vous, qui doit engendrer quelque chose de bien lugubre et de bien mélancolique; car rien de plus soupirant qu'une élégie, rien aussi de plus larmoyant qu'une Allemande. Eh bien! vos aperçus philosophiques sont quelquefois faux. Oberr-May, fils de l'élégie, n'est pas toujours élégiaque, il vend à très bon compte les œuvres de son père pour payer les dettes de ses maîtresses, et se vendrait lui-même au besoin si quelqu'un voulait l'acheter; mais c'est un fou, un original, un drôle de corps qui ne fait jamais que le contraire de ce qu'il veut, par cette raison qu'il ne veut jamais que l'opposé de ce qu'il fait, et si quelqu'un l'achetait il aurait tort; à peine s'en croirait-il possesseur que le héros fabuleux disparaîtrait sans lumière et sans bruit comme le plus obscur farfadet. Oberr-May retrouve souvent en lui-même des étincelles de son origine poétique. — Après avoir aimé long-temps Sylvie, une femme qu'il voulait posséder et qu'il n'a jamais réellement possédée précisément parce qu'il le voulait, notre fou s'empare d'une couronne de bluets qu'il a dérobée à cette femme; il la pose sur sa tête, et ses félicités d'autrefois, ses heures de jeunesse douces et paresseuses, fraîches et folâtres, passent devant ses yeux comme un songe. Las de la vie, las de tous et de lui-même, il retrouve ainsi un talisman qui le rattache au

monde, à ses souvenirs, à sa belle Sylvie qu'il aime plus qu'un songe.

Il y avait dans la tête de M. Arsène Houssaye une idée qui eut pu devenir la mère d'un beau poëme; certes la comtesse allemande eut pu mettre au monde un homme plus complètement poète qu'Oberr-May. — Lui ou elle ne l'ont pas voulu et cela est dommage. C'était le cas de donner un frère à Werther, et un frère digne de lui. Mais Oberr-May a renié sa famille; il a mieux aimé se jeter comme font les mauvais sujets de bonne maison dans une foule de désordres et de bizarreries inimaginables. — C'est après tout un aimable fou, diront quelques femmes; moi qui connais Oberr-May et les nombreuses victimes qu'il a faites, je puis les assurer qu'il n'est pas sous le ciel, de scélérat plus profond; à preuve que s'il a pour père Millevoye et pour mère une comtesse allemande sentimentale, c'est un bâtard, un cousin d'Antony. — Bref, la Couronne de Bluets est plutôt un ouvrage de forme qu'un livre de fond; c'est un roman coquet comme son titre, un roman bouffon et sentimental. E. L.

CARACTERES ET PORTRAITS DE FEMMES,

Par Hippolyte Lucas [1].

L'an dernier, M. Hippolyte Lucas publia sous le titre un peu prétentieux : *le Cœur et le Monde*, un petit livre qui prouvait souvent que son auteur était un poète distingué et un prosateur remarquable; aujourd'hui M. Hippolyte Lucas reparaît sur la scène littéraire avec deux formidables volumes in-8°, où il y a de beaux vers et de bonne prose.

Dans sa préface des *Caractères et Portraits de femmes*, M. Hippolyte Lucas dit que son but a été de peindre la femme telle que la nature et l'éducation la font, et comme elle se développe non pas dans une société donnée, mais à peu près dans tous

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez Moutardier.

les pays où la civilisation est parvenue à un certain degré de moralité ou de dépravation. Ce sont des traits généraux qu'il a essayé de ravir à la nature des femmes, il ajoute que si ses caractères étaient exceptionnels, il se serait étrangement trompé, et qu'il demanderait pardon au lecteur de ne pas s'être étudié à parer ses tableaux de couleurs chatoyantes et vives qui séduisent les yeux à défaut de vérité.

Nous pensions qu'il était impossible de trouver des caractères de femmes dans notre monde moderne, dans notre monde politique, bourgeois et égoïste, où les femmes ne se meuvent pas, et semblent complètement oubliées, pourtant, M. Hippolyte Lucas a réussi à en saisir quelques uns; ses autres caractères ne sont pas de notre époque, ou s'il les a pris dans le 19e siècle, ce sont au moins des caractères exceptionnels. L'auteur est bien modeste de regretter de ne pas avoir mieux coloré ses portraits; c'est un habile coloriste qui ne fatigue pas l'œil par des tons trop chatoyans et dont toutes les nuances sont douces et claires. Nous préférons quelquefois la couleur au dessin, qui du reste a beaucoup d'énergie et de chaleur; que M. Lucas nous pardonne, nous sommes amans de la forme.

Le premier portrait de la galerie c'est : *Hermine d'Armor*. Son histoire n'est pas neuve, mais elle renferme des détails charmans. *Hermine d'Armor* est suivie de *Loyde de Marseille*, belle fille des champs, qui vient se ternir au souffle corrupteur des villes. *Loyde de Marseille* nous semble le plus joli tableau de la première galerie; les moindres choses, les sites les plus lointains, en sont touchés avec un soin particulier — Nous aimons beaucoup moins *Amicie* et les *Deux cantatrices* dont l'auteur eût pu tirer un meilleur parti.

Un des défauts de M. Hippolyte Lucas, c'est l'inégalité; il semble ne pas avoir encore de forme arrêtée, ou du moins sa forme est très flottante, aux yeux de beaucoup de lecteurs. Ce n'est point un défaut, c'est une qualité, car il n'en est que plus varié; si ses portraits eussent été signés de noms différens, à coup sûr peu de gens se seraient aperçu qu'on les devait à un seul et même peintre tant il y a de variations dans les couleurs. Nous nous expliquons facilement cela; M. Hippolyte Lucas n'a pas fait en un

jour ses *Caractères et portraits de femmes*; cet ouvrage renferme dix histoires, qui furent sans doute écrites à diverses époques; on reconnaît les plus anciennes à certaines phrases rajeunies, à de fréquens placages de mots, à des formes communes comme : *comment peindre l'effroi*! — *quel touchant spectacle*! etc. etc.

La seconde galerie nous a paru bien supérieure à la première; *Madame de Limery* est le plus joli reflet que nous ayons de cette charmante héroïne de l'abbé Prévost, que nous connaissons tous. Nous regrettons que la place nous manque pour parler d'un drame en vers, dont plusieurs parties sont très remarquables, et de la *Marquise de* ***, petit roman que tous les lecteurs de M. Hippolyte Lucas désireront plus long : or, M. Lucas aura beaucoup de lecteurs.

Et beaucoup de lectrices surtout! en voyant les portraits qu'il a tracés avec tant de grâce et de chasteté, bien des femmes en seront jalouses, et penseront à servir de modèles à M. Lucas.

Ars. H.

LA VILLE DU REFUGE : Rêve philantrophique [1].

Au moins l'auteur, en commençant, a-t-il le bon esprit de prévenir ses lecteurs qu'il a fait un rêve, un simple rêve, et qu'il essuiera de sang-froid toutes les moqueries. Il n'a voulu qu'être utile, mais non fonder un système philosophique. Ainsi pas de grandes spéculations à perte de vue, pas d'organisation d'après Platon pour des besoins modernes, rien enfin de la *ville des expiations*. Certes, nul plus que nous n'admire Ballanche, cette lumière de notre philosophie, mais Ballanche a le tort de vouloir traiter à *fortiori* ce qu'il n'entend aucunement, et de mettre sous une idée morale l'idée matérielle qui lui échappe tout à fait. Il n'entend rien aux institutions nécessaires pour régir un état, ni à un système politique aux bénéfices duquel tout le monde participe. Il faudrait lui confier une administration, une préfecture pendant six mois, et nous verrions un peu ce que deviendraient les utopies

---

[1] 1 vol. in-8°. : Prix 5 fr. — Chez Ladvocat.

de l'auteur de la *Palingénésie*. Que d'hommes seraient ainsi renouvelés tout entiers par une simple circonstance... La plume qui a tracé *La Ville du refuge* n'a sans doute pas beaucoup de vigueur et de poésie; mais ce livre contient des idées au moins applicables. Le vice y est désigné pour ce qu'il est, et non sous un aspect mystérieux; voici le pauvre, le repris de justice, l'ex-forçat qui veulent du pain : voici les douleurs, les hontes, les humiliations de toute espèce : où enfouir cela? Dans une colonie bien française, car elle serait au sein de la France, dans une cité providentielle, espèce de mère inclinée au pardon, et qui accueillerait tant d'êtres égarés, repoussés et privés du pain de la vie.

LE FOU, par Jules Paul [1].

L'intrigue de ce roman est d'abord un peu obscure, parce que les personnages y fourmillent : ce qui nuit à l'unité. Mais on peut bien juger ensuite du but de l'auteur. Il a voulu peindre une famille d'honnêtes gens, au cœur doux et simple, désolée soudain au sein même de son bonheur, par l'amour d'un côté, de l'autre par l'inquisition du monde et ses préjugés. En apparence le sort de M. Félix, de sa femme et de sa charmante fille Euphrosine est plutôt à désirer qu'à plaindre; mais un jour vient où les événemens sinistres s'accumulent, où Félix est jeté en prison, où la jeune fille est calomniée, rejetée par Arthur l'élu de son cœur. Arthur aussi se croit trahi; et puis, faut-il le dire, il représente bien les hommes de notre époque, aux désirs effrénés, à la prompte satiété. Ce qu'il possède ou même possèdera n'a qu'une médiocre valeur à ses yeux. Ainsi, après avoir aspiré ardemment à l'amour d'Euphrosine, il consacrerait volontiers autant d'efforts à la détacher de lui. « Pourquoi, dit-il, m'a-t-elle enchaîné? maître de moi je lui fusse demeuré fidèle. » Mais il y a dans l'ombre un cœur généreux intéressé au bonheur de la fille de Félix, c'est Albert. Il n'est pas aimé lui, mais il aime. Il demande du sang à l'ingrat Arthur, celui-ci tombe dans la lutte.

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix. 15 fr. — Chez Baudouin, rue Mignon n° 2.

Quant à M. Félix, ame ardente, il ne peut résister à tant d'émotions; il a vu détruire le bonheur de sa fille, il a vu sa femme minée par la douleur, descendre au tombeau : sa raison s'altère, il est fou, mais d'une folie mélancolique et pleine de poésie, folie qui vous apporte ce dernier bonheur de vous séparer du monde. Ainsi le mal a vaincu l'homme de bien, et ce n'est enfin que dans la mort qu'il trouve un refuge. Nous mentionnerons les aperçus spirituels de ce livre, qui renferme quelques bons chapitres contre nos puissans du jour.

UNE HISTOIRE. (Chez Isid. PESRON.) Les livres de mademoiselle Trémadeure ont comme un parfum de sagesse et de morale. Son style attrayant ne convient pas moins aux grandes personnes qu'aux enfans. Toutes ces qualités, nous les trouvons dans *Une histoire*, dont l'idée première est fort sage. L'auteur a voulu montrer que la plupart des défauts des enfans venaient de l'exemple des parens. La fable est intéressante, le récit coupé de dialogues animés. L'auteur a mis en contraste trois familles, l'une de bons bourgeois, celle de M. Dufougeray; l'autre de riches fermiers; et la troisième, d'orgueilleux châtelains, celle de madame de Limeuil. Les enfans de ces trois familles se trouvent rapprochés, et l'action résulte de l'opposition de leur caractère et de leur état dans la société. Un mérite particulier à ce livre, c'est que la quantité des figures n'y apporte pas la moindre obscurité.

LES VOIX DU SIÈCLE, par Victor LEROUX[1].

Je me sens toujours une grande compassion quand je vois de nouveaux poètes s'élancer dans le champ aride de l'intelligence. Le besoin de gloire ne s'appaisera plus, et notre jeunesse est destinée à tomber en victime expiatoire sur l'autel de ce monstre. Il n'y a pas de jour où il ne paraisse quelques volumes de deux à

---

[1] 1 vol. in-8°, prix : 6 fr. 50 c. — Chez Souverain.

trois mille vers, oubliés avant d'être nés. Aujourd'hui encore, malgré la morte saison, nous avons à la fois des *Souvenirs de Suisse*, les poésies de Reboul, le drame rimé de *Livia* et *les Voix du siècle*. Oh oui! il faut que l'ardeur du siècle s'écoule par une voie quelconque. Tant de jeunes écrivains ne prétendent sans doute pas se rendre utiles, éclairer le peuple, animer l'histoire par de grandes vues, la philosophie par des principes nouveaux; non, il leur faut le rhithme, la strophe; ils éprouvent comme le besoin de s'enfermer dans leur individualité, de faire du *moi*, de s'attrister sur la vie, et de se plonger au sein d'un monde inconnu; enfin, d'échapper à la réalité. M. Victor Leroux appartient encore à cette école rêveuse et ennemie du vrai. Il ressent aussi ces angoisses de l'avenir, cette amertume du passé; il souffre pour le monde entier; car l'ame du poète est un miroir où tout vient se réfléter.

CINQ ANS DE RÈGNE.

Il y a quelques jours nous reçumes, avec ce poëme, une lettre où l'auteur, M. Napoléon Crevel de Charlemagne, nous prévenait que sa brochure était « une des plus importantes et des plus curieuses qui eussent paru jusqu'à ce jour. » Voyons donc cette très importante production, la plus curieuse qui puisse ne pas se lire. Le poète l'a dédiée au roi, à tous les généraux, maréchaux, députés, et en définitive, à tous les Français de France. La dédicace est large; si elle était couverte de souscriptions en pareil nombre, M Crevel pourrait demain faire paraître la légère quantité de volumes qu'il nous annonce. Ce n'est pas moins de *trente-huit tomes* de vers et trois de prose. La collection de poëmes historiques aura, à elle seule, vingt-cinq volumes! Nous ne parlons pas de la *Napoléonide*, du *Siège d'Amiens* et de la *Prise de Mascara*. O bonheur de la fécondité! Enfin, tout cela va *paraître incessamment et sans interruption*. Les barbares nous débordent, le cataclysme est imminent. J. T.



Mosaïque.

THÉATRES.

Opéra. — Y a-t-il assez long-temps que nous n'avons franchi le seuil de nos théâtres, et cependant nous sentons bien qu'il y a là une question d'art. Or les théâtres nous importent tout autant que les livres. Mais un regard impartial, jeté sur le genre dramatique actuel, expliquera la dignité de notre silence. Nous nous sommes abstenu depuis deux mois, sans doute; mais maintenant, à part quelques exceptions, nous citera-t-on des ouvrages qui eussent mérité une attention sérieuse. L'industrialisme a envahi notre scène, et chassé l'esprit, le cœur et l'ame. ous Navons une foule de marchands qui débitent des vaudevilles et des drames; on fait de ces affaires-là en gros et en détail; on a un associé, même une société en commandite. On se soutient par la quantité des marchandises livrées.

Et vraiment quand on voit ces vaudevilles, quand on entend tout du long ces drames, on éprouve une grande pitié de ce qu'il y a dans tout cela du talent vrai usé pour rien, une énergie inutilement dépensée. Nos auteurs dramatiques savent, les premiers, qu'ils ont trop habitué le public à des ouvrages toujours neufs : s'ils travaillent, c'est pour aujourd'hui, jamais pour demain. Aussi Scribe, le premier, a-t-il deux cents pièces jouées, et une dizaine au courant des répertoires...

Il est un homme qui domine de toute la tête ces improvisateurs sans conviction, ces ouvriers au jour le jour : c'est Meyerbeer. C'est son nom qu'il faut inscrire en tête de notre revue des théâtres. Toute l'Europe, on peut le dire, attendait *les Huguenots*, et, bien que depuis un mois le départ de Nourrit ait interrompu les représentations de ce chef-d'œuvre, son impression subsiste encore dans tous les esprits.

Quelle œuvre! quelle grandeur! quel ensemble surtout! La vérité historique est là; non une vérité banale, non une couleur à effet, mais un sens profond des temps orageux de nos guerres de religion. Oui, avec sa musique, Meyerbeer a fait de l'histoire.

Quand nous vîmes *Robert*, nous ne pûmes croire qu'il fût possible au maëstro d'aller plus loin, et nous nous dîmes qu'il avait en lui-même son rival le plus dangereux. C'était surtout ce duo de Bertram et d'Alice, ce trio final, qui nous semblaient le terme de

la faculté musicale. Eh bien! le quatrième acte des *Huguenots* est plus beau encore; l'effet qu'y produisent les chœurs ne saurait se peindre. Dans cette partition gigantesque, le chœur est plus qu'un moyen d'effet, il devient un personnage collectif, qui rit ou pleure et s'emporte, comme le veut l'action; c'est tout le parti catholique qui menace, tout le parti réformé qui s'agenouille, et chante son psaume en mourant.

Un succès de nature différente du triomphe de *Robert* doit couronner *les Huguenots*. Peu d'airs de cette pièce deviendront populaires, et resteront même dans la mémoire : ce qui s'y trouve de saillant, ce ne sont pas les détails, bien que chacun d'eux, détaché, soit admirable; c'est l'ensemble.

Quand vous arrivez devant les fresques de la chapelle Sixtine, vous ne considérez pas une tête, une pose gracieuse, un pli bien fait. Quiconque a vu les pyramides, n'a d'abord été frappé que par leur masse; l'Océan n'est pas joli, masi beau dans son immensité : toutes ces comparaisons appliquez-les à l'œuvre de Giacomo Meyerbeer. A cette œuvre il faut un regard qui l'embrasse tout entière.

La nouvelle administration a comblé la lacune des *Huguenots* par le succès d'un très charmant ballet de M. Coraly, *le Diable boiteux*, emprunt de fort bon goût fait à Lesage. Nous avons vu beaucoup de ballets très logiques, comme *Nina*, *la Somnambule*, *les Pages du duc de Vendôme;* mais nous n'en connaissons peut-être pas un qui soit d'un effet plus animé, plus pittoresque. L'Espagne amoureuse, pleine de chansons, de guitares, de boléros, de castagnettes, de sérénades, de grands coups d'épée; l'Espagne s'est réveillée tout entière, et est venue figurer dans ce ballet. D'abord les deux figures de don Cléophas l'écolier et d'Asmodée, son ami, sont d'un piquant contraste; l'un, brillant cavalier à l'élégante désinvolture, au cœur assez large pour aimer trois Done à la fois; l'autre, vieux, chauve, boîteux, le nez narquois, l'œil vif et en main la béquille de commandement. Ce démon est du reste fort moral : ainsi, voyant son favori partagé entre une riche veuve, une danseuse, une gentille et douce grisette, il s'arrange pour le brouiller successivement avec les deux premières, et lui faire épouser la jeune fille qui seule l'aime réellement.

Il y a dans ce ballet tous les élémens d'un charmant spectacle : costumes, décors, danses, tout y est *parfaitement ordonné:* comme disaient nos pères. Qui ne courrait voir Fanny Ellsler dans sa voluptueuse Cacoutcha? La Cacoutcha fait le sujet de toutes les conversations. Nos *Beaux* en rêvent; ils oublient, pour elle, presque de parler de leurs chevaux, de leurs chiens, de leurs grooms et de leur habit. Chaque fois mademoiselle Ellsler est couverte de couronnes. Madame Prévost vend là toutes ses fleurs.

Et, à propos de *l'empire de Flore* (vieux style), il triomphera bien autrement dans le prochain péché chorégraphique que médite M. Taglioni : *la Vallée des fleurs*. Tout y sera ruisselant de grâce, de magie, de lumière, d'harmonie. Notre sylphide, bien remise de certain mal de jambe, y sera plus légère, plus ravissante que jamais.

THEATRE FRANÇAIS. — Ce théâtre se repose du drame : depuis sa *Famille au temps de Luther*, il s'est tourné vers la comédie. Ainsi, *le Procès Criminel* est une pièce faite pour tous les goûts, de ces pièces amusantes qui frappent sur quelques ridicules, partant utiles sous leur forme légère.

L'auteur, M. Rosier, a voulu stigmatiser cette manie étrange de nos grandes dames, qui n'ont pas de plus grand plaisir que de s'asseoir aux Cours d'assises, et d'entendre les dépositions cyniques, infâmes des plus grands criminels de notre époque.

Une comédie bien autrement importante que ce tableau de mœurs, nous est promise. Il s'agit de la vie tout entière des femmes, de leur vie de résignation mise en scène par une femme. A part *la Belle fermière*, de madame Simon Candeille, je ne sache pas d'œuvre dramatique de longue haleine plus sérieuse que celle de madame Ancelot. Il se présente aussi là une question piquante : les jeux de la scène sont-ils réservés aux hommes seuls? Puisse madame Ancelot détruire ce préjugé. Il nous serait facile de citer telle pièce qui eut bon nombre de représentations, et dont l'honneur pourrait être revendiqué par cette dame. Mais *Marie*, voilà le premier ouvrage qu'elle consente à signer.

OPERA-COMIQUE. — Depuis deux mois les nouveautés se succèdent à ce théâtre, sans autre interruption que le temps d'accorder les violons. D'abord, comme mémoire, nous citerons *Sarah*, pauvre ouvrage fait pour les débuts de mademoiselle Jenny Colon, et quelque peu modelé sur un conte des Chroniques de la Canongate. — *Rock-le-Barbu*, musique de Grisar, vaut mieux, sans avoir obtenu beaucoup de succès. Le sujet est une espèce de contre-partie de Han d'Islande. Rock, bandit terrible, épouvante la Norwége ; son aspect est aussi repoussant que sa force, redoutable. Voilà qu'il prend à certaine comtesse l'idée romanesque de devenir amoureuse de ce monstre : elle le voit, et le voit même sans horreur. Mais bientôt elle apprend que le soi-disant Rock n'est autre qu'un charmant gentilhomme qui a endossé la casaque du bandit et pris sa barbe rouge, puisqu'il fallait une tournure de Samoïède et une barbe couleur de feu, pour séduire la belle comtesse. A son tour, celle-ci le joue pendant quelque temps ; après quoi, tout finit par un mariage en forme, selon l'inévitable règle du théâtre.

La reprise de la *Marquise de Brinvilliers* est, à nos yeux, un fait musical important. Cette pièce fut composée dans d'étranges circonstances. Le vieux Feydeau n'était plus que ruines, les directeurs tombaient comme des capucins de cartes : il fallait un coup-d'état pour sauver la chose commune. Que fit-on? Une ligue de talens du premier ordre ; sept compositeurs, tels que Chérubini, Hérold, Auber, Caraffa, etc., s'unirent comme les septs chefs de Thèbes, et promirent mutuelle assistance dans le commun danger. C'étaient des talens bien différens. Cependant cette partition n'offre pas une note qui ne soit parfaitement du sujet ou qui jure avec le reste. Tous les morceaux sont de

même famille, bonne famille, ma foi. L'introduction, morceau fort large, est dû à M. Batton, compositeur, avant que l'injustice l'eût éloigné, dégoûté d'une si belle carrière, et maintenant le marchand de fleurs à la mode que vous savez.

Sans doute cette marquise de Brinvilliers semble à l'eau de rose; mais, bien qu'on en dise, c'est déjà assez des deux hommes que sa poudre fine expédie; qu'on pardonne donc à M. Scribe d'avoir mis de l'amour, un peu de flamme céleste enfin, dans ce cœur qui fut si dépravé.

GYMNASE. — Ce théâtre s'efforce de ramener son public à force de jolies pièces. *Chut!* tableau spirituel des mœurs de la cour, au temps de la grande Catherine; *Moiroud et Compagnie*, thême nouveau brodé sur l'inépuisable fonds du mariage; et tout récemment une *Position délicate;* ce dernier vaudeville, dû à MM. Léonce et Bernard, est le meilleur de tous. C'est du bon temps de Scribe, *qui depuis*.....

PALAIS-ROYAL. — Il continue sa série de succès : *l'Oiseau bleu* n'a pas eu cependant autant de représentations qu'il en méritait. Le *Portrait du Diable* est un acte très bouffon où le peintre Nanteuil figure en première ligne. Quant au *Voltaire en vacances*, il a pour nous le tort de reproduire trop textuellement *une matinée aux charmettes*. Ce n'est ni la faute de Voltaire, ni la faute de Rousseau, mais celle des auteurs qui ont cru devoir faire entrer l'enfance de ces deux grands hommes dans un moule uniforme et banal.

VAUDEVILLE. — Il n'y a eu là d'assez remarquable qu'un *Bal du grand Monde*. L'idée de ce tableau est originale. Un coiffeur était arrêté au coin de la porte cochère d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin. Dans cet hôtel il y avait rout, et notre artiste se dressant sur la pointe des pieds admirait tout ce qui passait devant lui de coiffures vaporeuses. Une entr'autres lui sembla si admirable, qu'il ne put s'empêcher de s'élancer à sa suite et de s'introduire après elle dans le salon. Là il lui arrive vingt aventures plus burlesques les unes que les autres. Comme personne ne le connaît, il ne tarde pas à devenir le point de mire de l'attention générale. Et il faut voir les airs d'importance qu'il se donne. Un dandy le déclare diplomate, ou fabricant de cire à cacheter, ou membre de l'Athénée. Il se trouve jeté au beau milieu d'une intrigue, la dénoue, fait marier deux jeunes gens, et jouit vertueusement de son œuvre, alors qu'il devait être jeté à la porte.

AMBIGU-COMIQUE. — En franchissant d'un bond une grande distance, nous nous trouvons à l'Ambigu. Là, *Héloïse et Abeilard* que tout Paris a vu. On doit convenir que les auteurs, MM. Francis et Anicet-Bourgeois, avaient esquivé avec beaucoup de talent les immenses difficultés de leur sujet; ils n'ont pas donné au fameux professeur cette aridité de scolastique, ce mysticisme ergoteur qui eussent fait mourir d'ennui. Abeilard aime avec ardeur, et sup-

porte héroïquement la haine des hommes, fort de l'amour d'un ange. Attaqué tour à tour dans sa pensée et dans sa vie, on le voit à la fin succomber sous tant d'assauts terribles.

Amazampo est le dernier drame joué à ce théâtre. La force de l'action, la vigueur du style, surtout le jeu admirable de Guyon, assurent à cette pièce le même succès qu'à sa devancière.

Gaieté. — Nous voyons enfin la *Gaieté* en possession d'une pièce remarquable : *le Comte de Horn*, par M. Ancelot. L'auteur de Fiesque est toujours, même en travaillant pour un théâtre de boulevard, écrivain soigné, spirituel et correct. Son drame intéresse d'un bout à l'autre. Aussi a-t-il dû modifier l'histoire, et altérer beaucoup le caractère du malheureux de Horn qui périt si misérablement pour avoir couronné d'un assassinat ses licencieuses folies. Dans cette pièce, le comte ne tue pas un juif afin de le dépouiller dans une arrière-boutique de la rue Quicampoix. Mais, très coupable cependant, il veut s'enrichir par un larcin. La personne qu'il va voler est précisément sa maîtresse, celle qui lui voulait offrir toute sa fortune avec son cœur et sa main : elle entre ; de Horn éperdu, ne voyant plus, tire un poignard et se jette sur elle. Tout est fini ! — Chaque soir des larmes nombreuses sont versées sur le sort d'un homme assez coupable pour que le régent, son parent, dît de lui : «Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.»

Porte-Saint-Martin. — Pauvre *Porte-Saint-Martin* ! où en est-elle avec son *don Juan* : elle eût bien mieux fait de l'envoyer à tous les diables, comme il y est allé, et de ne jamais lui ouvrir de beaux palais de Burgos, un ciel, des monastères, un monde enfin de magnificences, lequel a ruiné le directeur. De cette *fantaisie* de M. Dumas, on a passé à une lourde plaisanterie de M. Dumersan, portant pour étiquette : *le sabotier ambitieux*. Si celui-là prétendit jamais attirer cinq spectateurs, il était bien réellement ambitieux. Je vous demande ce qu'Odry vient faire à ce théâtre avec son nez si usé, si connu, si vraiment bête aujourd'hui. Aussi Odry a-t-il été conspué ; et c'était surtout l'administration qu'on sifflait en lui. Nous n'étendrons pas notre réprobation à la *Duchesse de la Vaubalière*. Oh ! cette fois, voilà une pièce, une intrigue bien conçue, un style bien piquant, de l'intérêt, de l'action toujours. Cette duchesse-là viendra bien cent fois étaler devant nous la queue de sa robe. M. Rougemont sauve la Porte-Saint-Martin, pendant trois mois s'entend, d'une chute inévitable. On a trop voulu faire de génie et de grandes phrases à ce théâtre. Le public s'y est dégoûté des horreurs prétentieuses et soi-disant littéraires de la pauvre école romantique.

K. Y. Z.

DE L'INSTRUCTION DES CLASSES LABORIEUSES.

La cause de l'enseignement populaire fait chaque jour de nouveaux progrès; on peut la considérer comme gagnée en principe si non encore dans toutes ses applications.

La Société pour l'instruction élémentaire de Paris, a couronné, dans sa séance du 20 octobre dernier, des tableaux de lectures distribués d'après les trois divisions principales de l'alphabet : les voyelles, les consonnes et les distinctions orthographiques; de manière que, toutes les difficultés de l'orthographe étant reportées aux derniers tableaux, les enfans qui apprennent à lire, commençant par l'assemblage des sons naturels de la langue sans épellation ni orthographe, écrivent la prononciation régulière aussitôt qu'ils peuvent tracer les caractères. Il n'y a plus alors d'ignorance absolue pour les classes inférieures sorties des Asiles sans avoir fréquenté les écoles; l'ouvrier, illétré de nos fabriques, pourra se rendre compte de ses affaires et consigner ses idées sur le papier, il prendra intérêt à un ordre de choses qui le met en rapport avec la société; l'émulation et l'intelligence remplaceront partout dans nos ateliers l'exigence mercenaire d'un avenir sans espérance.

La Société de Paris, en adoptant les trois divisions principales des tableaux de lecture de M. Peigné, a donc résolu l'importante question du retour à la simplicité primitive de la théorie alphabétique sans porter aucune atteinte aux procédés actuels de l'enseignement primaire.

Il suffira désormais pour que l'instruction devienne générale, de ne plus introduire dans les Asiles les lettres de distinctions orthographiques qui n'appartiennent qu'aux écoles; elles anticipent sur l'intelligence naturelle des enfans et elles les vouent à l'ignorance au lieu de les éclairer.

M. le Ministre de l'Instruction publique, appréciant de tels résultats, a ordonné l'emploi de tableaux de lectures dans toutes les écoles élémentaires; et M. le Ministre de la Guerre les a adoptés pour celles des régimens.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANECDOTE. — *La Gazette des Théâtres* raconte un trait de générosité de M. Laffitte qui remonte à quelques années déjà; une seule chose nous étonne, c'est que depuis long-temps aucun journal n'eût encore révélé ce fait curieux, dont M. Ch. N*** ne faisait pas du tout mystère; car il y a près de quatre ans que nous le tenons nous-mêmes de sa propre bouche. M. Ch. N***, littérateur fort connu, avait donc à payer un billet de 6,000 fr. A l'échéance, les fonds n'étaient pas faits; pour échapper aux justes reproches que lui adressait sa femme, M. Ch. N*** n'imagine rien de mieux que de la tranquilliser, en lui déclarant qu'il a 6,000 fr. placés chez M. Laffitte. Sans en prévenir son mari, Mme Ch. N***

va chez le banquier; elle redemande les fonds; dans les bureaux on ne la comprend pas; les livres étaient muets. On lui conseille de s'adresser à M. Laffitte; elle le rencontre sur son escalier; il allait à la Chambre; elle se fait connaître et le prie de vouloir bien ordonner le remboursement des fonds que lui a remis M. Ch. N***. M. Laffitte devine tout de suite les embarras de l'écrivain: « C'est juste, madame. » dit-il en souriant; il remonta chez lui, signa un bon de 6,000 fr, et Mme Ch. N*** alla toucher cette somme qu'elle rapporta à son mari, bien étonné de se voir restituer un argent qu'il n'avait jamais possédé.

— M. Isid. Pesron publie un charmant petit in-12: les *Veillées d'une Mère de famille,* par Mme Manceau, et un *Dictionnaire abrégé des Inventions et Découvertes* dans les sciences et dans les arts, par M. A. Peigné, l'auteur des excellens tableaux de lectures dont nous parlons page 379. Ces deux publications, utiles et jolies, jouissent d'un succès d'autant plus grand que le prix en est surtout minime.

— La *nature* a inspiré à M. Bonvalot un poëme en quatre chants avec intermèdes. Nous disons inspiré, car on y trouve des vers tour à tour pleins d'harmonie, de mâle vigueur et de charme.

— M. de Châteaubriand vient de couronner sa longue et magnifique carrière littéraire par la publication des deux grands ouvrages si impatiemment attendus: 1° l'*Essai sur la littérature anglaise;* 2° le *Paradis perdu.* Ces quatre volumes, du prix de 30 fr., sortent des librairies de MM. Gosselin et Furne. Nous consacrerons un article spécial à cette œuvre si éminemment remarquable.

— M. Arthus-Bertrand est l'un de nos éditeurs le plus féconds. Chez lui, les nouveautés se succèdent sans relâche. A peine avons-nous le temps de constater, dans notre *Revue critique*, le succès de ses trois dernières publications, qu'il nous faut annoncer aujourd'hui ses *Souvenirs d'Espagne* (tom. II), par Cornille; *Schloss Hainfeld*, par le capitaine Basil Hall; enfin, *Napoléon en* 1812, par le comte Roman Soltyk. Le prix de ces volumes, in-8°, est de 7 fr. 50 c. pour chacun des deux premiers, et de 8 fr., pour Napoléon.

SUITES A BUFFON. — Leurs publications successives, de la part de M. Roret, prouvent que le public apprécie cette précieuse collection, et en accueille chaque partie avec une faveur particulière. — Ces Suites à Buffon, où toutes les branches de la science devaient être mises au niveau des connaissances actuelles, étaient un besoin de l'époque; mais une pareille entreprise présentait de grandes difficultés: il fallait associer à cet immense travail l'élite des naturalistes, et obtenir des ouvrages spéciaux où se trouvât tout ce que l'étude, le savoir, le talent, pouvaient déployer de richesses et dévoiler des secrets de la nature, pour en former un ensemble qui fût digne d'un siècle où toutes les intelligences tendent aux progrès: ce grand ouvrage est aujourd'hui parvenu à sa seizième livraison, laquelle se compose du tome V *des plantes*

phanérogames ; ce volume est accompagné de deux cahiers de planches parfaitement gravées.

—L'Académie Française a désigné, pour le grand prix Montyon, de 10,000 fr. M. de Tocqueville, auteur de la *Démocratie aux États-Unis.* C'est la seconde fois que M. de Tocqueville obtient cet honneur. La médaille d'or sera décernée à M. Gustave de Beaumont pour son ouvrage : *Marie* ou *l'Esclavage des Nègres.*

— M. Lechevalier, premier conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, auteur du *Voyage de la Troade*, vient de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie; il était âgé de plus de quatre-vingts ans. On désigne déjà son successeur: ce serait, dit-on, M. Sainte-Beuve.

— L'un de nos poètes les plus distingués, M. Alp. Leflaguais; vient de faire paraître un nouveau volume de poésies : *Etudes du siècle et Pages du cœur*, chez Avonde, à Caen, à Paris chez Lance. M. Leflaguais est un homme de talent, mais il est modeste, vous comprenez qu'il n'habite pas Paris. Nous vous parlerons bientôt de ces *Études du siècle.*

— La Société royale de Copenhague va publier, 1° *Antiquitates Britannicæ et Hibernicæ,* recueil de notices servant à éclaircir l'histoire la plus ancienne de la Grande Bretagne et de l'Irlande; 2° *Antiquitates Americanæ.* Ces notices, tirées de manuscrits qui se rapportent à des voyages faits de Scandinavie, des 10e au 14e siècles, pour la découverte de l'Amérique du nord. Ces manuscrits paraîtraient prouver, d'une manière incontestable, que l'Amérique du nord a été réellement découverte par les Normands vers la fin du 10e siècle, visitée plusieurs fois par eux dans le 11e et le 12e siècles, découverts de nouveau vers la fin du 13e. La connaissance de ces faits aurait donné lieu à la mémorable entretreprise de Colomb; ce navigateur a visité l'Irlande en 1477; il est impossible de croire qu'il n'eût rien appris de ces découvertes antérieures.

— M. Roux-Ferrand poursuit la publication de son *Histoire de la Civilisation*, depuis l'ère chrétienne jusqu'au 19e siècle, avec une constance qui témoigne en faveur du brillant succès qu'ont obtenu les premiers volumes de son œuvre. — Nous rendrons compte du tome III qui vient de paraître.

— Poésie du Courrier de la Drôme. — Depuis qu'il existe de détestables poètes en France (et ceci date deloin), depuis maître André, perruquier, jusqu'à M. de Montbrion, manufacturier, jamais vers plus absurdes ne virent le jour que les cent trente-sept lignes de onze pieds, treize pieds (plus ou moins), flanquées d'autant d'*hiatus*, qui s'étalent complaisamment dans *le Courrier de la Drôme*, sous ce titre : *l'Enfant infirme.* Et cette feuille se dit *littéraire...* Jusqu'ici nous avions cru que le plus niais des journaux était le *Courrier du Midi.*

— Dijon a vu naître dans son sein deux revues rivales : l'une

la Revue de la Côte-d'Or, dirigée par M. Jules Pautet, de l'Académie de Dijon, est un recueil rédigé avec autant de conscience que de talent, et qui mérite, sans contredit, le succès le plus légitime, si jamais revue pouvait réussir en France. Le charlatanisme a tué la littérature. Pauvres gens de cœur, usez-vous de travaux et de veilles pour la gloire des lettres, où sont vos lecteurs, où sont vos Mécènes ?

Congrès de Blois. — Encore un congrès scientifique ! Les congrès se promènent en France presque incognito, depuis trois ans, soit à Caen, à Toulouse, à Poitiers, à Douai, et quel résultat ont-ils produit jusqu'ici ? Celui de Blois, qui va s'ouvrir, le 11 septembre, sera-t-il plus heureux que ses devanciers ? Serait-ce qu'il manque en France de gens dévoués à la science, prêts à sacrifier leur temps, leur argent, leurs intérêts personnels à la gloire de leur pays, aux progrès des lumières ! Non, sans doute ; honneur à ces savans ! mais ce qui leur manque, à ces hommes d'étude, c'est d'être mieux compris, plus honorés de leur époque ; ce qui manque à ces congrès, c'est plus d'harmonie entre eux ; plus d'unité, de simplicité dans leurs programmes ; chacun d'eux a le sien : programme nouveau, programme immense dont les solutions exigeraient deux ans de travaux et qu'il faut déblayer, au pas de course, en dix jours. Le système de la vapeur ne s'applique point aux idées : on effleure tout, on veut trop faire, on ne fait rien de bien. Voilà la plaie des congrès.

— L'Académie Française a décerné un prix de 1,500 fr. au savant docteur Monfalcon de Lyon, pour son livre intitulé : *Code moral des Ouvriers.*

— La dernière séance publique de l'*Athénée des Arts* de Paris a été l'une des plus intéressantes qui aient encore eu lieu. Cette Société soutient dignement sa vieille renommée.

— L'empereur de Russie vient d'accorder à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg la somme de 50,000 roubles pour opérer le nivellement trigonométrique entre la mer Noire et la mer Caspienne.

— L'Académie royale de Bruxelles ne cesse d'enrichir la science de ses travaux précieux. Ses bulletins de séances parcourent toute l'Europe. Oh ! le brillant avenir qu'elle se prépare !

— M. Marquet Vasselot, de Lille, vient d'obtenir, dans le concours pour le prix Monthyon, une médaille d'or de 3,000 fr. pour son ouvrage intitulé : *Examen des diverses théories pénitentiaires.*

Erratum. — Par une singulière inadvertance, nous avons signé du nom de feu Amanton, *les Coutumes curieuses en Bourgogne*, de notre numéro de mars dernier ; ce curieux article, dont nos lecteurs ont conservé le souvenir, est de M. Gabriel Peignot (de Dijon).

Charles-Malo, *Rédacteur en chef.*

Table des Matières

DU TOME VINGT-CINQUIÈME

DE LA FRANCE LITTÉRAIRE.

PHILOSOPHIE.

SCIENCES.

ANTIQUITÉS.

ORIGINES.

MYSTICISME.

LINGUISTIQUE.

PORTRAITS POLITIQUES.

HISTOIRE.

ESQUISSES MORALES.

ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

BIOGRAPHIE.

VARIÉTÉS.

BEAUX-ARTS.

POÉSIE.

REVUE CRITIQUE.

MOSAIQUE.

FIN DE LA TABLE.

LA FRANCE

LITTÉRAIRE.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, n. 2.

LA FRANCE
LITTÉRAIRE.

TOME VINGT-SIXIÈME.





PARIS.

BUREAUX DE LA FRANCE LITTERAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 20.

1836.

LA FRANCE LITTÉRAIRE.

Philosophie.

THEOLOGIE DES VÉDAS

(IMMORTALITÉ DE L'AME[1]),

POEME TRADUIT SUR LE TEXTE SANSCRIT.

I.

1. Le descendant de Vâdjasravas, dans l'ardent désir de jouir des fruits d'un sacrifice, commanda cette œuvre,

[1] Nous avons déjà donné, dans le quarante-cinquième numéro de la *France Littéraire*, un court fragment du livre sanskrit : les *Oupanichats*, magnifique publication due au zèle éclairé, infatigable du savant M. L. Poley, et qui tend à répandre l'étude du sanskrit dans toute l'Europe. Nous compléterons aujourd'hui ce premier travail en offrant les dix chants entiers du *Kathaka-Oupanichat*, extrait du *Yadjour-Véda*. (Note du R.)

et donna, pour son accomplissement, tous ses biens, toutes ses terres, toutes ses richesses. Il avait un fils du nom de Natchikétas.

2. En voyant les vaches que l'on conduisait devant les sacrificateurs, pour être présentées aux pontifes comme un don qui leur était destiné, ce jeune homme, pénétré de la foi, réfléchit en lui-même :— Qu'elles sont débiles, ces vaches qui viennent de boire l'eau, qui viennent de manger l'herbe, que l'on vient de traire! Mon père n'a pu les accorder en don que parce qu'il ignorait leur véritable valeur!

3. Ces mondes périssables sont dépourvus de la félicité. En présentant de pareilles vaches, il va renaître en ces mondes, pour y périr de nouveau. — Voulant écarter de la tête de son père les conséquences néfastes d'une semblable œuvre, et s'offrir lui-même en remplacement des vaches, il dit à l'auteur de ses jours : — O mon père bien-aimé, à qui donc me donneras-tu sous forme de don?—Celui-ci, ne faisant aucune attention à ses paroles, une seconde et une troisième fois, il réitéra cette demande. Le père lui répliqua : — Je te donne à la mort.

4. Et Natchikétas, solitairement abîmé dans sa douleur, se prit à penser : C'est moi qui, parmi un grand nombre *de fils et de disciples*, marche à la tête; c'est moi qui, parmi un grand nombre de fils et de disciples, marche au centre; *nulle part je ne suis le dernier, et cependant mon père me voue à la mort.* Il est certain qu'il aura à accomplir une œuvre pour le culte du dieu Yama [1], quelle que soit cette œuvre, et il veut l'exécuter aujourd'hui, en se servant de moi comme d'un instrument.

[1] *Yama* est le dieu qui *dompte* les mortels, le dieu de la mort, qui les juge après leur décès.

5. Le père se repentit de sa parole imprudente, lancée à la hâte, dans un mouvement d'impatience; le jeune homme pensa en lui-même : « La colère aura arraché à mon père cette exclamation, mais il n'aura pas engagé sa parole en vain; » et pour fortifier la résolution chancelante de l'auteur de ses jours, il s'adressa à lui dans les termes suivans : — Regarde comme en ont agi tes ancêtres, *et imite leur grand exemple*; vois aussi comment les hommes vertueux procèdent encore aujourd'hui. Jamais ils ne manquent à la foi engagée; celui qui s'en dédit, comment pourra-t-il concevoir une juste espérance d'atteindre à l'immortalité? L'homme, ô mon père, mûrit comme le blé; il renaît aussi comme le blé.

6. Ces exhortations produisirent leur effet, le père se laissa fléchir; il consentit à envoyer son fils dans la demeure du dieu Yama. Natchikétas y descendit, mais il ne rencontra pas le dieu, qui était absent. Durant trois nuits, il séjourna dans le royaume des morts. Alors Yama revint. Son épouse et ses serviteurs allèrent à sa rencontre; ils l'instruisirent de l'arrivée de Natchikétas, et s'écrièrent : — Semblable au feu dévorant, le brahmane entre, comme un hôte, dans la demeure où il vient réclamer l'hospitalité. Voici comment on apaise ce feu et comment on le tranquillise. Apporte, ô fils de Vivasvat[1], l'eau consacrée, *pour offrir à l'hôte un bain de pied, suivant les rites de l'hospitalité.*

7. L'espérance, l'agréable attente, la douceur qui résulte de l'union avec les hommes bons et justes, les discours aimables, les sacrifices, les bonnes œuvres, tous ses fils, tous ses troupeaux, toutes ces choses, l'homme, à l'âme ignare, les perd à la fois, quand le brahmane de-

1. *Yama* est le fils de *Vivasvat*, du dieu du soleil.

meure sous son toit, sans qu'il lui ait été offert la nourriture.

8. Ainsi parlèrent les serviteurs; alors le dieu de la mort s'adressa en personne à Natchikétas : — Puisque, ô brahmane, ô mon hôte digne de respect! tu as séjourné dans ma demeure durant trois nuits, sans que j'aie pu te présenter la nourriture, que les honneurs te soient rendus, homme vénérable; que le salut me soit accordé, *à cause du pardon que j'espère obtenir pour ma faute.* Choisis trois dons, que je t'accorderai en expiation des trois nuits que tu as passées ici sans obtenir une réception convenable.

NATCHIKÈTAS.

9. Que mon père, le noble fils de Gotama, ô dieu de la mort! soit pacifié dans son cœur, qu'il m'accorde de nouveau sa bienveillance, et qu'il abandonne son courroux. Lorsque j'aurai été congédié par toi, et qu'il sera revenu au sentiment qui l'anime naturellement quand rien ne trouble ses esprits, qu'alors il daigne m'adresser la parole : tel est, parmi les trois dons, celui que je choisis le premier.

LE DIEU DE LA MORT.

10. Ouddalaka, le descendant d'Arouna[1], revenu à son sentiment naturel, redeviendra pour toi ce qu'il a toujours été, lorsque je t'aurai congédié. Quand il t'aura contemplé de nouveau, quand il te verra arraché à la bouche de la destruction, il reposera doucement les nuits sur sa couche, il sera dépouillé de tout courroux.

[1] C'est le père de Natchikétas, c'est le descendant de Vâdjasravas, de la famille de Gotama.

NATCHIKÉTAS.

11. Dans le monde céleste, il n'existe aucune espèce de terreur; tu ne t'y trouves pas, ô dieu de la mort; on n'y redoute pas la vieillesse. Celui qui a triomphé, à la fois, de la faim et de la soif, celui qui s'est rendu maître de ses douleurs, celui-là se réjouit dans le monde céleste.

12. O dieu de la mort! tu connais ce feu; c'est le feu céleste, le feu suprême. Je suis plein de foi, daigne me l'expliquer. Quand, au moyen de ce feu, on est parvenu dans le ciel, les habitans de ces lieux élevés savourent le fruit de l'immortalité. La science de ce feu, je la choisis comme le second parmi les trois dons.

LE DIEU DE LA MORT.

13. Je vais te l'expliquer; écoute, ô Natchikétas, ô toi qui es doué de savoir, et apprends à connaître ce feu céleste. Il est l'esprit incorporé qui repose dans la caverne au centre du cœur; il est le fondement *de l'univers*; il est celui par lequel on acquiert le monde sans bornes.

14. Maintenant le dieu de la mort expliqua à Natchikétas la nature de ce feu sacré, qui est le principe et l'origine des mondes; il lui expliqua les sacrifices, leur nombre et leur genre. Et Natchikétas, après s'être gravé fidèlement dans la mémoire tout ce qui avait été dit, le répéta mot pour mot.

15. Le dieu de la mort, plein de bienveillance, à l'âme élevée, rempli de joie, content de lui voir ainsi répéter sa leçon, lui adressa la parole en ces termes : — A ces dons, j'ajoute aujourd'hui un don nouveau. Ce feu sacré sera honoré de ton nom. Accepte aussi cette chaîne, à la forme multiple; elle te servira à réciter tes prières et à accomplir les œuvres pieuses.

16. Celui qui trois fois aura allumé ce feu sacré, ce feu auquel je viens de conférer le nom de Natchikétas; celui qui aura contracté une union intime avec les trois personnes suivantes, son père, sa mère et son instructeur, qui l'élève dans la vie spirituelle; celui qui exécutera les trois grandes œuvres : *le sacrifice, l'étude et les aumônes*, celui-là franchira les bornes de la vie et de la mort; *il ne renaîtra plus, il ne mourra plus*. Après avoir su, après avoir reconnu ce feu, le fils de Brahma, cet être omniscient, cet être céleste, digne des plus hauts éloges, il parvient à cette paix suprême.

17. Celui qui trois fois aura allumé ce feu sacré qui porte le nom de Natchikétas; celui qui, en outre, est instruit de ces trois choses, *du genre, du nombre et de l'accomplissement des sacrifices*; celui qui, de plus, sait que le feu est le symbole de l'esprit suprême, et qui, doué de ce savoir, aura allumé ce feu sacré, pour le rendre propre au sacrifice, cet homme quittera les chaînes de la mort avant que son corps soit tombé en dissolution; il se rendra maître de sa douleur, il se réjouira dans le monde céleste.

18. C'est là ce feu, ô Natchikétas, ce feu céleste, que tu as choisi pour le second de mes dons. Les hommes proclameront que ce feu t'appartient, qu'il est confié à ta garde. Choisis maintenant, ô Natchikétas, le troisième don [1].

NATCHIKÉTAS.

19. Ce doute qui naît du dilemme suivant : « Quand

[1] Les dons précédens n'avaient eu pour objet que les choses mondaines, telles que sacrifices et autres; maintenant Natchikétas va réclamer la science de Brahma.

l'homme est mort, il existe, » disent les uns; « il n'existe plus, » disent les autres, veuille m'aider, par ta sagesse, à le résoudre. Que ce soit là le troisième don.

LE DIEU DE LA MORT.

20. Aux jours de l'antiquité, les dieux eux-mêmes ont, à ce sujet, conçu des doutes. Cette doctrine n'est pas facile à comprendre; c'est chose éminemment subtile. Choisis donc, ô Natchikétas, un autre don; ne veuille pas m'enchaîner à ma promesse, dispense-moi de cette demande.

NATCHIKÉTAS.

21. Ainsi donc tu l'avoues, ô dieu de la mort, les dieux eux-mêmes ont conçu des doutes à ce sujet, dans les jours de l'antiquité; tu me dis toi-même que ce n'est pas chose facile à reconnaître. Mais il n'existe pas un autre maître auquel je pourrais m'adresser qui fût semblable à toi et qui pourrait te remplacer. Il n'existe pas un autre don qui fût comparable en valeur à ce don-là.

LE DIEU DE LA MORT.

22. Choisis des fils, choisis les fils de tes fils qui puissent vivre assez long-temps pour atteindre à un âge séculaire. Choisis l'abondance des troupeaux, des éléphans en grand nombre, de l'or, des chevaux. Choisis une grande étendue de territoire; vis d'aussi longues années que ton cœur le désire.

23. Si ce don te paraît égal en valeur à l'autre don, choisis alors des richesses, choisis une longue existence. Sois un grand roi sur la terre, ô Natchikétas; je ferai de toi l'homme qui jouira surabondamment de tous ses désirs.

24. Les désirs, même les plus difficiles à atteindre dans le monde des mortels, aspire à leurs jouissances, selon ton libre plaisir. Ces nymphes célestes, à la beauté ravissante, montées sur leurs chars divins, au son des instrumens qui retentissent dans les cieux, rien de cela les hommes ne sauraient l'obtenir.

25. O Natchikétas, que ces beautés divines te servent comme tes esclaves, reçois-les de ma main en guise de don, mais ne m'interroge plus au sujet de la mort!

En vain le Dieu de la mort fit entendre la voix des séductions, calme comme un lac aux ondes tranquilles, Natchikétas ne s'émut pas, et lui répondit :

26. O toi qui assignes un terme à toutes les choses mortelles, ces créatures charmantes, qui n'ont que la durée d'un matin, elles font vieillir rapidement l'énergie des sens.

27. Toute vie est courte; laisse-là tes chars, laisse-là tes danses, laisse-là ton chant. L'homme ne saurait être contenté par les richesses. Quand nous t'aurons contemplé en personne, faudra-t-il encore courir après l'or?

28. Nous vivrons aussi long-temps qu'il plaira à ton commandement ; quant au don que j'ai à choisir, j'y persiste. Moi, l'homme qui vieillis, moi l'homme mortel, moi qui habite là-bas cette terre, sachant à quoi m'en tenir, je suis venu chez les êtres qui ne vieillissent pas, chez les êtres immortels.

29. Quel est l'homme qui, quand il contemple toutes ces jouissances périssables, se réjouirait encore d'une vie infiniment prolongée? Dis-nous donc, ô dieu de la mort, cet objet de tant de doutes, sur lequel il existe de si vives disputes parmi les hommes. Natchikétas ne choisit nul autre don que celui-là, qui repose dans le mystère, *la science de l'esprit suprême.*

II.

LE DIEU DE LA MORT.

1. Autre chose est le salut, autre chose est le plaisir; l'un et l'autre captivent l'homme, et l'assujétissent par des liens différens. Celui qui, de ces deux choses choisit le salut, devient parfait; celui qui saisit le plaisir renonce au but *suprême auquel l'homme doit atteindre.*

2. Le salut et le plaisir s'approchent de l'homme. Le sage, qui les pèse, établit entre eux une distinction tranchante. Il fixe son choix sur le salut de préférence au plaisir. L'insensé, pour conserver ses trésors, s'empare du plaisir.

3. Mais toi, ô Natchikétas, tu as rejeté toutes les douceurs, tu as abandonné les désirs aux formes caressantes, car tu as réfléchi. Tu as refusé ce collier brillant de richesses, symbole d'une route sur laquelle tant d'hommes s'abîment.

4. Tous deux, *le salut et le plaisir*, sont opposés l'un à l'autre et à une immense distance : on les désigne sous les noms de science et d'ignorance. Je crois que Natchikétas est animé du désir de la science; les jouissances variées n'ont pas égaré tes sens.

5. Ceux qui s'agitent dans la sphère intérieure de l'ignorance, les fous, se croient pleins de sagesse, et s'imaginent être versés dans la science. Comme les aveugles conduits par des aveugles, ils errent çà et là, en des routes tortueuses.

6. L'avenir ne brille pas à l'encontre de l'insensé qui, dans sa démence, se laisse égarer par la soif des richesses. « Ce monde seul est le monde réel; il n'y en a pas d'autre! » ainsi pense l'homme orgueilleux, et renaissant dans ce monde, il plie de nouveau sous ma volonté.

7. Un grand nombre d'hommes, *même lorsqu'on leur parle de l'esprit suprême*, ne sauraient l'entendre; beaucoup ne le comprennent pas, même lorsqu'ils ont entendu parler de lui. Celui qui le proclame est lui-même une merveille, celui qui le comprend est éminemment intelligent; mais celui qui, étant instruit par l'homme expérimenté, le saisit et le comprend parfaitement, est la plus grande des merveilles.

8. On ne saurait reconnaître cet Esprit quand il est énoncé par l'homme à l'âme basse. Grand nombre d'opinions circulent à son sujet; mais lorsqu'il est proclamé par l'homme véritablement instruit, il ne saurait y avoir diversité d'opinion pour savoir s'il est ou s'il n'est pas; car il est plus subtil que ce qu'il y a de plus subtil; on ne pourrait l'obtenir par le raisonnement.

9. Cette conviction, on ne saurait la gagner par l'argumentation; en revanche, si elle est proclamée par un maître versé dans la science, alors sa conquête devient facile. Tu l'as obtenue, ô mon bien-aimé! Tu es ferme dans la vérité! Que d'autres interrogateurs qui puissent te ressembler nous arrivent et s'adressent à nous.

10. Je connais un trésor périssable; *c'est le fruit des actions*; car l'être permanent ne saurait être obtenu par la chose fragile. Malgré cela, j'ai allumé ce feu qui porte le nom de Natchikétas, malgré cela, je l'ai nourri de richesses périssables; ainsi je suis parvenu à mon empire d'une longue durée.

11. L'accomplissement du désir, qui est le fondement sur lequel s'élèvent les mondes périssables, les fruits infinis du sacrifice, la rive de l'autre monde où habite l'être sans crainte, cette gloire terrestre, dont la grandeur se déploie d'une manière si large, voilà, ô Natchikétas, toutes les choses dont tu as eu l'intuition; tu as laissé échapper

toutes les jouissances passagères, par fermeté d'esprit, et comme un sage.

12. L'homme sage renonce à la joie et dédaigne l'affliction, quand il a reconnu le Dieu, lorsqu'il s'est mis en possession de l'esprit suprême, et quand il a contracté une alliance intime avec cet être profondément caché, difficile à apercevoir, être qui a pénétré dans la nature, *où il demeure invisible*, vieillard qui habite la caverne *du cœur*, où il se tient mystérieusement debout dans l'abîme.

13. Ayant entendu cette doctrine et se l'appropriant, l'homme mortel demeure dans la joie, après s'être emparé de cet esprit subtil; il a obtenu ce *Brahma* qui accorde le bonheur. Natchikétas, je le crois, s'est élevé jusqu'à cette demeure sublime où *réside l'éternelle sagesse*.

NATCHIKÉTAS.

14. Ce qui existe en dehors de toute loi religieuse, ce qui existe en dehors de ce qui n'est pas la loi religieuse, ce qui existe en dehors de l'effet, ce qui existe en dehors de la cause, ce qui existe en dehors du passé, ce qui existe en dehors de l'avenir, cet être que tu contemples *en dehors* de tout cela, veuille me le faire connaître.

LE DIEU DE LA MORT.

15. D'un seul mot je t'indiquerai le lieu vers lequel tous les Védas se dirigent, le lieu que tous les actes d'expiation expriment, le lieu dont le désir fait embrasser l'état du brahmane apprenti; cela est AUM.

16. Ce *Verbe* est l'impérissable Brahma, ce *Verbe* est l'être indestructible et suprême. Celui qui a reconnu ce *Verbe* impérissable obtient chaque chose dont il a le désir.

17. De tous les appuis celui-ci est le meilleur; celui-ci

est le soutien suprême ; celui qui a reconnu cet appui est exalté au monde de Brahma.

18. Le sage ne naît pas et ne meurt pas ; il n'est pas devenu un tel, venant de tel lieu.

Inné, constant, éternel, tel est ce vieillard qui n'est pas foudroyé dans le corps foudroyé.

19. Si l'assassin croit égorger l'*esprit*, si l'homme tué se croit tué, tous les deux en ce cas se trompent ; il n'égorge pas et il n'est pas tué.

20. Le génie de ce mortel qui repose dans la caverne, *au fond de l'ame*, est plus subtil que tout ce qu'il y a de plus subtil, est plus grand que tout ce qu'il y a de plus grand. Celui qui n'offre plus les sacrifices *aux dieux subalternes* contemple la grandeur de l'esprit par la grâce du créateur, et sa tristesse s'évanouit.

21. Il est assis, et cependant il va au loin ; il est couché, et cependant il parcourt tous les lieux. Qui donc, si ce n'est moi, serait digne de connaître ce dieu, qui est la joie et qui est l'absence de la joie?

22. Le sage ne s'afflige plus dès qu'il a reconnu l'esprit, le grand, qui est partout présent, qui est affranchi du corps, et qui habite cependant les corps, lui qui se maintient sans caducité dans les êtres caducs.

23. On ne l'atteint pas, cet esprit, par la seule instruction, par la seule réflexion, par cela seul qu'on en entend beaucoup parler : l'homme qu'il s'est choisi lui-même l'obtiendra seul. Cet esprit fait l'élection du corps d'un tel homme, et il y séjourne comme s'il habitait dans son propre corps.

24. Celui qui n'a pas la joie de l'ame, parce qu'il s'est égaré dans la route du vice, l'homme inquiet dont l'attention n'est pas dirigée sur l'esprit suprême, dont le cœur ne jouit pas de la paix intime, cet homme ne

saurait le posséder ; mais c'est par la science qu'on l'obtient.

25. Lui, l'être qui fait son aliment du pontife et du guerrier ; lui, l'être qui assaisonne ce mets en l'épiçant par la mort, quel est l'homme qui sache où habite cet être ?

III.

1. Les sages versés dans la science de Brahma, les pères de famille qui allument les cinq feux pour l'accomplissement des rites, les sacrificateurs qui s'entourent des trois feux sacrés, ces hommes distinguent les deux esprits, qu'ils appellent la lumière et l'ombre : l'esprit suprême et l'esprit individuel, qui entrent tous les deux dans la cavité du cœur, où ils partagent le séjour suprême, où ils savourent les fruits des actions terrestres.

2. Il nous est donné de connaître ce triple feu, ce pont que les sacrificateurs traversent ; nous pouvons connaître aussi cet impérissable Brahma, cet être suprême, exempt de crainte, ce rivage où abordent les hommes qui veulent traverser l'océan du monde.

3. Sache que l'esprit est le maître du char, et que ce char est le corps. Sache que l'intellect, monté sur ce char, le conduit, et que le cœur tient les rênes.

4. Aux sens on donne le nom de coursiers, et le char roule sur les objets des sens comme sur une grande route. Mais les sages, en considérant cette réunion de l'esprit, des sens et du cœur, y voient un être unique, qu'ils désignent par le nom de l'être qui jouit.

5. L'homme qui ne possède pas la science, et dont le cœur est toujours resté séparé de l'esprit suprême, cet homme est entraîné par les sens indociles comme par des chevaux indomptés.

6. Mais l'homme qui possède la science, et dont le cœur a pour toujours contracté la plus intime alliance avec l'esprit suprême, celui-là commande aux sens, et les sens lui obéissent comme des coursiers bien dressés.

7. L'homme qui est ignorant, et dont le cœur est toujours distrait, cet homme est impur, il n'atteint pas le séjour suprême, il rentre dans le monde périssable.

8. Celui-là seul qui possède la science, et dont le cœur est toujours attentif, est l'homme pur; il arrive à la demeure suprême, d'où il ne revient plus une seconde fois sur la terre.

9. Oui, l'homme dont le char est conduit par la sagesse, l'homme qui a dompté son cœur, débarque à l'autre rive du monde, et entre dans la demeure suprême de Vishnou.

10. Les objets des sens sont plus élevés que les sens; au-dessus des sens est le cœur; plus haut que le cœur est l'intellect; au-dessus de l'intellect est la grande âme.

11. Au-dessus de la grande âme est la nature invisible, *immatérielle*, *non développée*; au-dessus de la nature invisible est l'esprit suprême; rien n'est au-delà de cet esprit suprême : c'est la limite, c'est le dernier terme de la marche.

12. Caché dans tous les êtres, nulle part cet esprit n'apparaît; mais les hommes dont l'œil perce jusqu'au principe subtil, savent bien le reconnaître avec leur intelligence pénétrante, qui demeure fixée sur un point unique.

13. Que l'homme instruit assujétisse son langage à son cœur, qu'il soumette son cœur à sa raison, sa raison à la grande âme, et la grande âme, qu'il la fasse dépendre de l'âme suprême, établie dans la quiétude.

14. Levez-vous, réveillez-vous, approchez-vous des maîtres les plus distingués, apprenez; les hommes instruits

proclament que la route de la connaissance du vrai est difficile à traverser ; on y marche comme sur le tranchant d'un rasoir.

15. La divinité est privée de l'ouïe, du tact, du goût, de la forme et de l'odorat ; elle est éternelle, impérissable, sans commencement et sans fin, inébranlable, plus élevée que la grande âme ; l'homme qui l'a reconnue est arraché à la bouche dévorante de la mort.

16. L'homme instruit qui raconte et qui entend cet antique récit de Natchikétas, tel que le dieu de la mort l'a proclamé, est exalté dans le ciel de Brahma.

17. L'homme pieux qui, dans une assemblée de brahmanes ou au temps des offrandes adressées aux ancêtres, redit cette histoire excellente et mystérieuse, cet homme acquiert un bonheur infini, il acquiert un bonheur infini.

IV.

1. Le dieu qui existe par lui-même détruisit les sens qui étaient détournés *de la Divinité*; telle est la raison pour laquelle l'homme ne voit que les objets extérieurs, telle est la raison pour laquelle l'homme n'aperçoit pas l'esprit. Lorsqu'il fut animé par le désir de l'immortalité, le sage contempla l'esprit suprême, en couvrant son regard, *pour ne pas voir les objets des sens*.

2. En se livrant aux désirs extérieurs, les insensés se précipitent dans les chaînes que la mort a partout étendues. Voilà pourquoi les sages, quand ils ont appris à connaître l'immortalité, ne s'efforcent pas à atteindre, en ce monde, le durable au moyen de ce qui manque essentiellement de durée.

3. Celui par lequel on reconnaît la figure, la saveur, l'odeur le tact, l'union des sexes, c'est celui-là même par lequel on obtient la science. Après cela, que lui resterait-il

encore à connaître en ce monde ? — C'est là l'objet de ta question.

4. Cet esprit par lequel on contemple ces deux états, l'état de veille et celui du sommeil, quand le sage l'a reconnu comme le grand esprit qui pénètre dans tous les objets, alors il cesse de s'affliger.

5. Celui qui sait qu'à sa proximité existe cet esprit vital qui savoure la douceur du fruit des œuvres, et qu'il est le seigneur du passé et de l'avenir, n'a plus le souci de se garantir contre les maux terrestres, parce qu'il a obtenu l'être suprême; sans crainte lui-même, cet être écarte de lui la crainte. — C'est là l'objet de ta question.

6. Celui qui voit l'être primitivement produit par l'ardeur de la dévotion divine, l'être engendré avant l'existence des eaux, et qui tient debout dans la caverne, *au centre du cœur*, où il a pénétré, l'être qui se trouve dans tous les êtres, *celui-là voit Brahma en personne.* — C'est là l'objet de ta question.

7. La mère des dieux, formée de l'essence de tous les dieux, subsiste par le souffle suprême; elle se tient debout ayant pénétré dans la caverne, *au centre du cœur*, et naît conjointement avec tous les êtres.—C'est là l'objet de ta question.

8. Jour par jour les hommes à l'âme éveillée versent le beurre dans la flamme, et célèbrent le feu qui est caché dans les deux morceaux de bois [1], comme le fœtus est caché dans le sein des femmes enceintes. — C'est là l'objet de ta question.

9. Tous les dieux reposent en ce dieu suprême, du sein duquel surgit le soleil, et dans le sein duquel le soleil

[1] Dont il sort au moyen du frottement.

se couche; nul ne va au-delà de ce dieu. — C'est là l'objet de ta question.

10. Tout ce qui existe en ce monde terrestre, tout cela existe en cet autre monde divin, *en Brahma* ; tout ce qui existe dans cet autre monde divin, tout cela existe en ce monde terrestre. Celui qui, en ce Brahma, contemple les choses sous le point de vue de la diversité, embrasse la mort de la mort.

11. Par le cœur intelligent on peut arriver à Brahma; il n'existe, en cet être suprême, aucune diversité *pour celui qui sait écarter le voile de la nature et contempler Dieu en toute chose*. Celui qui, en ce Brahma, contemple les choses sous le point de vue de la diversité, embrasse la mort de la mort.

12. Haut comme le pouce, l'esprit incorporé se tient au milieu du cœur, comme seigneur du passé et de l'avenir; telle est la raison pour laquelle il n'a plus le souci de se garantir *contre les maux terrestres*.

13. Haut comme le pouce, l'esprit incorporé est comme la flamme pure qui n'est pas enveloppée par la fumée. Il est le seigneur du passé et de l'avenir; il est aujourd'hui et il sera demain. — C'est là l'objet de ta question.

14. Telle que l'eau qui est tombée sur les sommités des montagnes s'écoule sur leurs flancs tortueux, ainsi l'homme qui croit que l'esprit unique répandu dans tous les êtres diffère dans ces mêmes êtres; entraîné par cette perception, il *transmigre dans les êtres individuels*.

15. Telle que l'eau, versée en un lieu pur, y séjourne dans la pureté, ô Gautama [1], est l'esprit du savant ascète.

[1] Il l'appelle Gautama, comme descendant de la race des Gotamides.

V.

1. L'esprit incréé, à la pensée inflexible, occupe une cité qui a onze portes [1]. Celui qui le médite ne gémit pas ; libre *des affections terrestres*, il est délivré *des renaissances*. — C'est là l'objet de ta question.

2. Il est le destructeur ; il habite dans le lieu splendide [2] ; il demeure dans l'atmosphère [3], en sa qualité de sacrificateur [4], il occupe le sol qui est disposé pour les oblations ; comme hôte, il entre dans la patère consacrée [5] ; il se meut comme puissance virile dans les hommes, comme bénédictions célestes dans les dieux, comme vérité *dans le sacrifice*, il remplit l'éther. Il est tous ceux qui naissent dans l'eau, il est tous ceux qui naissent sur la terre, il est tous ceux qui naissent du sacrifice, il est tous ceux qui naissent sur les montagnes, il est la vérité, il est la majesté.

3. Il conduit en haut le souffle qui expire, il jette en bas le souffle qu'il aspire. Assis au centre du cœur, sous figure de nain, il est celui qui est adoré par tous les dieux [6].

4. En cette enveloppe mortelle que reste-t-il de cet esprit incorporé qui habite le corps caduc, lorsqu'il est sorti du corps et quand il en a été délivré ? — C'est là l'objet de ta question.

5. Nul mortel ne vit uniquement par le souffle qui

[1] Le corps, gardé par les dix sens et par le cœur intelligent.

[2] Comme soleil dans le ciel.

[3] Comme vent.

[4] Le feu.

[5] Comme le dieu de la lune, qui réside dans la boisson du sacrifice ; la patère renferme la boisson sacrée.

[6] Les dieux des sens.

expire, ni par le souffle qu'il aspire ; il vit par un autre, en lequel ces deux souffles ont pénétré.

6. Écoute, je vais te développer maintenant ce Brahma mystérieux et éternel ; je vais te dire, ô Gautama, tout ce qui arrive à l'homme quand il a touché au moment suprême de la mort.

7. Les hommes *ignares* rentrent dans le sein maternel pour revêtir un nouveau corps ; d'autres renaissent dans les végétaux immobiles, chacun selon son œuvre, ainsi qu'il a été révélé.

8. Cet esprit incorporé qui veille quand, autour de lui, les sens sont profondément assoupis, et qui crée alors *les objets des sens* selon son bon plaisir, est celui qui s'appelle la brillante énergie virile, est celui qui s'appelle Brahma, est celui qui est appelé immortel ; en celui-là reposent tous les mondes ; personne, en aucune manière, ne saurait aller au delà de cet esprit. — C'est là l'objet de ta question.

9. De même que le feu, qui est unique, après avoir paru dans l'univers, revêt des figures conformes à celles dans lesquelles il pénètre ; ainsi, l'esprit de tous les êtres, qui est unique, prend la forme de toutes les formes et se manifeste au dehors.

10. De même que le vent, qui est unique, après avoir paru dans l'univers, revêt des figures conformes à celles dans lesquelles il pénètre ; ainsi, l'esprit de tous les êtres, qui est unique[1], prend la forme de toutes les formes, et se manifeste au dehors.

11. Ainsi que le soleil, cet œil de l'univers n'est pas souillé par les défauts extérieurs propres à l'œil vulgaire ; de même, l'esprit unique, qui est renfermé dans tous les êtres, n'est pas souillé extérieurement par la douleur de l'univers.

12. Lui, l'unique, le dominateur, l'esprit de tous les êtres qui rend variée sa figure unique; les sages qui le contemplent debout, dans l'esprit, *fixé au centre du cœur*, à ceux-là est la félicité éternelle, et non pas aux autres.

13. Lui qui demeure inébranlable parmi les êtres qui sont ébranlés; lui, qui est la sensation chez les êtres sensibles; lui, l'être unique, engendre les désirs parmi les différens êtres. Aux sages qui le contemplent debout dans l'esprit, est le repos éternel, et non pas aux autres.

14. Ils envisagent cet être comme constituant le bonheur indéfinissable et suprême. Comment pourrais-je le reconnaître? Brille-t-il au dehors? brille-t-il avec éclat?

15. En ce Brahma le soleil ne brille pas, ni la lune, ni les étoiles; ces éclairs n'y lancent pas leur éclat : d'où vient donc ce feu visible? Il brille et l'univers rayonne sa splendeur; par sa lumière ce tout brille et rayonne.

VI.

1. Ce figuier éternel[1] élance ses racines vers les cieux, plonge ses branches dans l'abîme. Son fondement s'appelle la pureté; il porte le nom de Brahma, on le désigne comme l'immortel; en ce souverain dieu reposent tous les mondes. Personne, en aucune manière, ne saurait aller au-delà de cet esprit. — C'est là l'objet de ta question.

2. L'univers entier se meut dans le souffle de vie *du suprême Brahma*, il est issu de ce souffle. Brahma est la grande terreur *de tous les êtres*, il est la foudre lancée. Ceux qui savent cela deviennent immortels.

3. Par peur de lui le feu brûle; par peur de lui le soleil chauffe; par peur de lui le dieu du ciel et le dieu du vent et la mort fuient : elle la cinquième.

[1] Le monde.

4. *L'homme* auquel il est donné de le connaître, avant la chute du corps, avant que la vie l'abandonne, *cet homme est délivré de la renaissance*. Celui auquel il a été refusé de l'approfondir entre dans un nouveau corps et circule dans les mondes créés.

5. L'esprit suprême paraît dans la personne individuelle, où il jette un reflet comme dans un miroir; il paraît dans le monde occupé par les ancêtres tel qu'une apparition du rêve dans le sommeil; il paraît dans le monde où habitent les dieux du chant, aux mélodies célestes, à l'instar d'une image répercutée dans les ondes; dans le monde de Brahma, il paraît comme la lumière dans la distinction des ténèbres.

6. Le sage ne s'afflige pas lorsqu'il médite sur la diversité, qui est le caractère des sens, dont l'origine est individuelle, et qui sont assujétis pendant la veille à un lever, et pendant le sommeil à un coucher.

7. Le cœur est plus haut placé que les sens; l'intellect, ou la vérité suprême, est placé plus haut que le cœur; la grande âme est placée au-dessus de l'intellect; la nature invisible, *immatérielle, non développée*, est placée au-dessus de la grande âme.

8. L'esprit suprême est plus haut placé que la nature invisible; il est celui qui pénètre en toute chose; il n'a pas de signe. L'homme qui l'a reconnu est libre et entre dans l'immortalité.

9. Sa figure ne s'offre pas à la contemplation, personne ne le voit de l'œil. Ceux qui l'atteignent, l'atteignent par le cœur, par la compréhension, par le sentiment raisonné; immortels sont les hommes qui ne l'ignorent pas.

10. Quand les cinq sens, comme autant de modes de perception, se trouvent renfermés dans l'âme raison-

nable [1], quand l'intellect n'est pas vainement agité et demeure immobile, l'homme se trouve dans l'état le plus élevé auquel il puisse atteindre ; cet état constitue le degré le plus haut vers lequel il puisse se diriger.

11. C'est là ce que l'on considère comme formant l'union avec l'esprit suprême ; c'est là ce que l'on considère comme le gouvernement des sens, assujétis et domptés par une volonté ferme. Quand on demeure en cet état, alors rien ne vous égare ; mais si l'homme n'y donne pas suite, l'union avec l'esprit suprême a son commencement et a sa fin, car il dépend de la volonté de l'homme de s'y maintenir.

12. Ce n'est pas par la parole, ce n'est pas par le sentiment, ni par la raison, ce n'est pas par l'œil qu'on peut l'atteindre. Et cependant il est ; celui qui dirait autrement, comment pourrait-il y parvenir ?

13. Il est, c'est ainsi, c'est par son essence qu'on peut le percevoir, par l'existence du monde et par la sienne propre. Quand il a été conquis par celui qui l'a reconnu comme celui qui est, alors l'essence *de l'être* se déploie.

14. Lorsqu'il a dépouillé tous les désirs qui ont pénétré dans son cœur, alors le mortel devient immortel, alors il savoure la pure essence de Brahma.

15. Quand tous les nœuds qui enlacent le cœur sont dénoués en ce monde, alors l'homme mortel devient immortel. Tout enseignement ne va que jusque là.

16. Dans le cœur il existe des veines au nombre de cent et une ; parmi celles-ci une veine monte et s'étend dans le cerveau. Celui qui sort par cette veine entre dans l'immortalité ; mais ceux qui sortent par les autres veines transmigrent dans les différentes régions de l'univers.

[1] Quand ils sont domptés et détachés du monde.

17. Haut comme le pouce, l'esprit incorporé se tient au centre de l'âme, dans le cœur de tous les hommes. Qu'il l'extraie de son corps par la fermeté, comme on extrait la fibre de l'herbe Moundja, en l'enlevant à son fourreau ; qu'il le reconnaisse pour être la pureté ; qu'il le sache immortel !

18. Ayant obtenu cette science que le Dieu de la mort lui avait révélée, possédant ainsi le précepte entier qui ordonne et règle l'union avec l'esprit suprême, Natchikétas atteignit à la hauteur du souverain Brahma; de son âme disparut la souillure de ce monde mortel, la mort ne put en faire sa proie. Ainsi il advient à tout autre homme qui est instruit de cette science.

L. Poley.



Histoire.

LA PETITE RUSSIE.

Au midi de l'empire russe s'étend une vaste contrée qui contient les provinces de Kharcof, de Pultava, de Tcherniguof, de Minsk et de Kief, la Vollhynie et la Podolie, tout ce qui porte le nom de Petite Russie et d'Ukraine; puis les provinces de Grodno, de Witebsk et de Mohilef, c'est-à-dire la Russie Blanche. C'était jadis le noyau de la patrie. Pendant plusieurs siècles, ce pays, qui garde à tous les yeux le caractère sacré du berceau de la monarchie et de la foi orthodoxe, se vit détaché violemment du corps dont il était la tête, et assujéti à des étrangers. Nationalité, liberté, foi, tout lui fut enlevé. Ce n'est pas un tableau de peu d'intérêt que celui de cette vieille Russie qui lutte contre la Pologne, sa conquérante, tandis que le reste de l'empire s'étend, se civilise, éprouve ses forces et demande enfin raison de cette longue usurpation. Dans l'origine de ces malheurs il faut admettre une sorte de punition céleste bien méritée par les crimes et les divisions des descendans

de Wladimir et de Yareslaw. Ce pays était opprimé ; les Polovtzis, les Tatars de Bataji s'y précipitèrent.

Un peuple conquérant, une tribu militaire, les Cosaks, qui alors se donnaient également le nom de Tchérkesses (nom emprunté aux habitans du Caucase) profitant des troubles que l'invasion des Tatars avait produits en Russie, descendit de ses montagnes, passant le Térek, la Kouma et le Kouban, et se répandit dans la plaine. Ces Cosaks auront sans doute enlevé des jeunes gens pour se recruter, et des enfans pour les élever dans leurs mœurs : des vagabonds, des brigands seront venus les joindre. Fidèle à son nom, mais sans cesse grossie par les habitans des deux Russies qui fuyaient la domination des Mongols, cette tribu finit par perdre insensiblement la trace de son origine. Elle était devenue tellement russe et orthodoxe, qu'en s'établissant sur les bords du Don, elle ne voulut plus admettre dans son sein que des hommes professant le culte grec, Lithuaniens, Serviens, Bulgares, n'importe l'origine, la foi bien constatée.

Sur le Dniéper, près de son embouchure, et au-dessous de sa cataracte, se trouve l'île de Khortistsa. Ce fut là qu'au quinzième siècle ils vinrent établir leur Sétcha ou chef-lieu. Se placer ainsi en face des Tatars de la Crimée, c'était les défier à un combat perpétuel. Ce combat, les Cosaks l'eussent provoqué; fanatiques, ignorans et braves comme les soldats de Godefroy de Bouillon, ayant fait vœu de célibat comme les Hospitaliers et les Templiers, ces nouveaux croisés apportaient, eux aussi, la guerre aux infidèles.

Jean III régnait alors en Russie, Mengli-Guérai en Crimée, Casimir IV, fils de Yaguello, en Pologne et en Lithuanie, états mal joints ensemble. Le souverain russe devait naturellement tourner ses vues et sa politique du

côté de la Lithuanie : mais occupé à réduire ou à maintenir les petits princes apanagés, c'est par les armes de son allié le Khan de Crimée qu'il la fit attaquer. De leur côté, les Cosaks, ordre militaire en forme de peuple, ne pouvaient pas voir avec indifférence un monarque chrétien uni aux musulmans contre des coréligionnaires, contre les Lithuaniens.

Vers ce temps, parut chez les Cosaks un homme qui influa puissamment sur leurs destinées. Eustache Dackkovitche, noble d'Ovroutsch en Vollhynie, élevé dans la religion grecque, avait porté avec succès les armes pour la Pologne. Il l'avait quittée on ne sait sur quel motif, et s'était réfugié, en 1504, à la cour de Jean III. Quelques années après, il retourna dans son pays, alors gouverné par Sigismond I[er], tandis qu'en Russie, Basile IV venait de succéder à son père. Désireux de rentrer en faveur auprès de son souverain, Eustache conçut l'idée hardie de donner à la Lithuanie la population nombreuse et guerrière des Cosaks. Il se rendit donc dans l'île de Khortitsa, se fit bientôt adorer du peuple, grâce à son courage, au point qu'on l'élut chef ou *atamann* [1].

En peu de temps, il introduisit parmi les Cosaks un ordre, une discipline encore inconnus pour eux, les divisa en régimens, en compagnies, leur apprit à se servir mieux

[1] On ne connaît pas l'origine de ce nom ; ce n'est point un mot slavon, quoique plusieurs peuples slaves l'aient employé pour désigner le chef suprême de la force armée, avec une légère différence pourtant, puisqu'en Pologne et en Lithuanie on disait *hettmann*, *atamann* chez les Cosaques, et *khatmann* en Moldavie et en Valachie. La supposition la plus vraisemblable est que les Polonais l'empruntèrent aux Allemands, chez qui *hauptmann* signifie chef ou capitaine, et le firent adopter ensuite par les Cosaques. En Russie, le nom d'*atamann* se donne aux brigands.

de leurs armes, leur en procura de nouvelles, leur donna un code militaire, et fut le Lycurgue de ces Spartiates du Nord.

Tout puissant enfin, et sûr de ne rencontrer aucune opposition, il leur proposa de se placer sous la protection du roi de Pologne, qui accorda tout ce que Dackkovitche demanda pour eux : une contrée agréable en remontant le Dniéper vers le nord, avec la petite ville de Kaneff, et la permission de bâtir une autre ville appelée en leur honneur, Tcherkassi [1].

Si, à cette époque, les deux Russies avaient formé un seul état, quel immense avantage n'aurait-on pas retiré de cette garde avancée, qui venait se placer d'elle-même au devant des ennemis du Christianisme, et veiller à la sûreté des frontières? Mais Dackkovitche lui-même, oubliant l'asile qu'il avait jadis trouvé à Moscou, se joignit aux Tatars, et vint attaquer les possessions de la Grande-Russie, situées dans la Petite, Tchermiguof, Novogorod-Sévérien, Starodoub; il fut repoussé avec une perte considérable.

De ce moment, il ne respira que vengeance contre ses alliés, qui l'avaient trahi; aidé par le fameux guerrier polonais Predislaw Lanzkoronsky, voévode de Khmélniz, il leur fit souvent sentir la force de ses armes. En 1535, il reçut de Sigismond I[er], comme don d'amitié, le petit fort de Tchiguirine, plus tard résidence ordinaire des hetmanns de la Petite-Russie.

L'histoire garde le silence sur les successeurs de Dackkovitche : il paraît que Khortitsa devint leur séjour habi-

[1] Les villes de Kaneff et de Tcherkassi sont situées dans le gouvernement de Kief, et la dernière est maintenant le chef-lieu d'un district.

tuel, tandis que leurs frères, restés en Petite-Russie, obéissaient aux chefs nommés par le gouvernement lithuanien, et que d'autres Cosaks, qui s'étaient formés sur le Don, vivaient dans une indépendance absolue. Nous verrons ces derniers englobés dans la Grande-Russie, leur patrie véritable.

En 1556, Dimitri Vychnévetsky, prince du sang de Ruric, descendant de Saint-Wladimir, et professant la religion que son ancêtre avait introduite en Russie, commandait aux Cosaks du Dnieper. Assiégé à Khortitsa, par une armée nombreuse de Turcs, de Tatars et de Valaques, il fut obligé d'abandonner cette île fortifiée et de se retirer à Kaneff et à Tcherkassi.

A cette époque, Sigismond-Auguste était assis sur le trône de Pologne : tout occupé des progrès du protestantisme, qu'il favorisait dans ses états, il s'assujétissait aux plus humilians sacrifices pour conserver la paix avec les musulmans. En Russie, au contraire, Jean IV était à l'apogée de sa gloire ; jeune, heureux, juste, humain, maître par la conquête de deux royaumes tatars, Casan et Astracan, et la terreur des Turcs, il était impossible que tant d'éclat ne séduisît pas un guerrier slave comme lui et de même religion : aussi Dimitri Vychnévetsky, fatigué des restrictions que lui opposait le pacifique Sigismond-Auguste au sujet de la Crimée, proposa-t-il au tsar de lui soumettre les Cosaks et tous les pays sud-ouest de la Russie.

Jean IV rejeta avec horreur cette trahison, et Vychnévetsky fut compromis vis-à-vis de son souverain. Mais en repoussant ses offres, Jean accueillit favorablement sa personne. Il lui donna en apanage la ville de Belef, et l'envoya combattre tour à tour les Tatars de Crimée et les habitans du Caucase.

Plus tard, lorsque Jean IV fut entré dans le cercle de ses crimes, Vychnévétsky se déroba aux faveurs du tyran, et préféra porter sa tête coupable à son roi courroucé, qui, cependant, le reçut en grâce. Sa fin tragique mérite d'être rapportée. Appelé, en 1564, par les Moldaves pour régner à la place de leur hospodar Étienne IX, il tomba entre les mains de cet homme cruel, qui l'envoya prisonnier à Constantinople, où le sultan le fit périr d'une manière terrible. Précipité d'une tour, et dans sa chute, accroché à la côte par un croc de fer, il resta ainsi suspendu pendant trois jours sans cesser de glorifier à haute voix le Dieu des chrétiens et de maudire Mahomet, jusqu'à ce qu'un Turc, par pitié ou par colère, lui décocha une flèche et lui imposa silence en lui donnant la mort.

Sigismond-Auguste venait de passer en un monde meilleur, après avoir fait prononcer, à la diète de Lublin, la réunion de la Lithuanie, qu'il appelait son apanage, à la Pologne, son petit royaume. L'élection nationale de France lui donna pour successeur un prince français, Henri de Valois. Le hospodar de Moldavie, Jean, menacé par le sultan, son souverain, implora du nouveau roi de Pologne secours et assistance. Moins prudent que Henri, et malgré sa défense, le chef des Cosaks, Swirguovsky, vola, en 1574, au secours du hospodar. Le Danube lui vit faire des merveilles, et Braïloff allait capituler devant l'*atamann*, quand une armée turque, forte de cent mille hommes, vint attaquer ses quinze à dix-huit mille Moldaves : deux cent cinquante Cosaks échappèrent seuls au massacre de cette journée ; sa retraite ne fut qu'un combat prolongé, où il périt avec ses seize derniers soldats. Un prince, Bogdan Rojinski, descendant de Guédimin et d'Olguerd, prit alors de lui-même le commandement des Cosaks. Etienne Battori, successeur de Henri de France,

et qui se connaissait en valeur, le nomma hettmann de la Petite-Russie. Le partage des terres que fit ce roi entre les Cosaks, prouve combien ils s'étaient déjà multipliés. On en composa dix régimens, dont chacun reçut le nom et la garde d'un district. Dans tout le pays on organisa une administration militaire et des tribunaux civils, régis d'après le statut lithuanien, code particulier écrit en langue russe, et qui fut conservé en Lithuanie, même après sa réunion à la Pologne. Avec le roi Battori disparut la prospérité de la Petite-Russie : sous son règne de dix ans, deux nouvelles villes s'étaient élevées, Krementchoug et Trectémiroff. Les Cosaks, adorant sa mémoire, donnèrent son nom à une troisième ville, à Battourine. Ce pays perdit aussi beaucoup lorsque le hettmann Roginski périt dans l'assaut d'Islam Kermen, place forte des Tatars.

Kossinski, premier hettmann polonais, fut aussi le premier rebelle. Mécontent du roi Sigismond Wasa, il osa marcher, les armes à la main, sur Tarnopol en Gallicie; mais il y fut défait et massacré avec 3,000 Cosaks, ses fidèles compagnons.

Ici nous allons rencontrer entre le souverain et les sujets la lutte religieuse; ici commencent les désastres de la Petite-Russie. Bien que Kossinski ait soulevé les élémens de discorde, il faut les chercher surtout dans l'intolérance.

Aussitôt que le concile de Brest-Lithuanien eut (en 1596) proclamé l'*Union des deux Eglises*, Sigismond fit occuper la Petite-Russie par les troupes polonaises. Dans tout le royaume, il fut défendu de bâtir des églises purement grecques; celles dont les prêtres et les paroissiens, c'est-à-dire presque toute la population, conservaient la foi orthodoxe, furent scellées par le clergé catholique et grec uni. Toute communication avec le clergé d'Orient fut fermée aux états polonais. On ne souffrait pas que les

fidèles se réunissent, même aux champs, pour prier Dieu à leur manière. Des soldats parcouraient la campagne pour dissiper, à coups de sabre, ces pieux rassemblemens.

Furieux par désespoir, les Cosaks accourent à Tchiguirine; d'une commune voix ils proclament chef Paul Nalivaïko, un de ces hommes fortement trempés, éclairs qui brillent un moment à l'horizon, mais dont on se souvient. Le nouvel hettmann commença par adresser au roi une remontrance respectueuse et ferme. En réponse à cette adresse, le roi fit diriger des troupes sur Béla-Tzerckof, tandis que Nalivaïko concentrait les siennes à Tchiguirine. A l'approche des ennemis, jadis leurs compagnons d'armes, les Cosaks arborèrent sur un tertre trois drapeaux blancs, avec cette inscription : *Paix à la chrétienté*. De leur côté, les Polonais élevèrent trois gibets sur une hauteur qui se trouvait vis-à-vis : à ces gibets pendaient les corps de trois de leurs plus braves ennemis qu'ils venaient de prendre. A cette vue, les Cosaks se précipitèrent : le choc fut terrible, le combat sanglant; l'armée polonaise fut taillée en pièces, et parmi les trophées de cette journée, les Cosaks comptèrent les corps de leurs compagnons, qu'ils détachèrent de la potence pour leur rendre les honneurs de la sépulture.

Loin de se reposer sur son succès, Nalivaïko s'avance en Wollhynie et dans la province de Minsk ; il s'empare de Sloutzk, de Mohileff sur le Dniéper, rétablit partout le culte grec, et tend une main secourable à tous les opprimés de sa religion. L'année suivante, la guerre ne lui fut plus aussi favorable. Défait et pris à Loubny par Jolkevsky, hettmann nommé par la Pologne, il fut conduit à Varsovie, où il subit un supplice affreux. Sigismond, nouveau Phalaris, l'enferma dans un taureau de cuivre, rougi au feu.

A présent que leur héros, leurs défenseurs avaient péri, les orthodoxes de la Lithuanie devaient éprouver tout ce que le fanatisme religieux sait inventer de plus cruels traitemens. Dans une diète générale, le peuple russe fut déclaré *rebelle*, *schismatique*, *infâme*, *traître*, condamné pour toujours à la servitude, la noblesse exclue à jamais des emplois tant civils que militaires, le soldat reçut droit de vie et de mort sur les habitans, et sa licence ne connut plus de bornes. Toute réunion d'hommes, soit pour prier, soit pour pleurer, était traitée de conspiration. Le clergé catholique parcourait fièrement les campagnes dans des chars traînés par dix à douze hommes qu'on y attelait et dont le fouet hâtait la marche; les églises étaient livrées aux juifs; ces avides trafiqueurs emportaient les clefs du temple, ils y vendaient même cinq à six écus le droit de dire une messe.

Cependant l'apparition des faux Dimitri fit une diversion qui permit aux Cosaks de respirer. On les enrégimenta sous la conduite du prince romain Rojinski, catholique et Polonais, mais petit-fils du prince Bogdan Rojinski, Russe et orthodoxe, jadis leur hettmann; ils se rendirent au camp du second faux Dimitri, où ils combattirent avec leurs affiliés de Touchino contre leurs compatriotes de Moscou.

A cette époque un homme célèbre dans l'histoire de la Petite-Russie s'éleva parmi les Cosaks du Dnieper. C'était Pierre *Konachévitche*, plus connu sous le nom de Sagaïdatchny. Son ardente jeunesse n'avait pas connu d'autre culte que celui de la guerre, d'autre dieu que le sabre; aussi cet homme de sang avait-il rendu de grands services à la Pologne contre ses compatriotes. Sigismond ne craignit donc pas de faire revivre en sa faveur la dignité de hettmann des Cosaks.

Avec le pouvoir, lui vint l'amour de la religion. Contre la défense du roi, il releva toutes les chaires épiscopales orthodoxes que l'union avait fait tomber, celles de Wladimir-Vollhynien, de Louzk, de Polotsk, de Prémyst, de Pinsk et fit sacrer les nouveaux évêques ainsi que le métropolitain de Kief, par Théophane, patriarche de Constantinople. Cependant, fidèle à ses engagemens, il accompagna le jeune prince Wladislaw, fils de Sigismond III, qu'il reconnaissait pour souverain de Russie, dans son expédition contre Moscou en 1618, et fit de grands ravages jusque sous les murs de cette ville.

La campagne de 1620, où il marcha avec les Polonais contre les Turcs, ne fut pas aussi heureuse ; dans la sanglante défaite de Zézora sur le Pruth, les Turcs emmenèrent prisonnier un jeune Cosak, qui dans la suite devait changer le sort de sa patrie ; hâtons-nous de nommer Bogdan Khmelnitzki, le futur vengeur de ses compatriotes.

Rentré dans ses foyers, Sagaïdatchny fut saisi du dégoût de la vie publique, et comme tant de personnages célèbres du moyen-âge, prit la robe d'un moine dans le couvent de Bratski, fondé par ses soins. La persécution contre les orthodoxes recommença presque aussitôt avec une fureur nouvelle. Le clergé russe de Kief osa, en 1625, jeter un cri de douleur vers Michel Romanof, tsar de Russie : mais la prudence, la douceur distinguaient ce monarque ; ce fut par de riches présens, par des paroles de paix et de consolation qu'il fit répondre à l'évêque de Loutsk, député des opprimés. *Tarase Tressilo*, l'atamann des Zaporojtsi, osa, trois ans après, conquérir la place que craignait d'occuper le tsar : atteint par les hauteurs absolues du gouvernement polonais jusque dans ses îles du Dnieper, ému des malheurs de ses compatriotes, il déclara la guerre à Sigismond.

Konetzpolsky, célèbre Polonais, marcha contre Tressilo qui se retrancha dans son camp fortifié, près de Pérégaslaw. Les Cosaks ne se laissèrent pas entamer et se tinrent sur la défensive; harcelés sans cesse, mais immobiles et impassifs. La Fête-Dieu arriva. Les Polonais s'enivrèrent pour la célébrer dignement. Tressilo avait prévu cette imprudence : la nuit venue, il sort de ses retranchemens comme un loup affamé, tombe à l'improviste sur l'ennemi, et en fait un effroyable carnage. Nuit d'horreur et d'extermination que les vainqueurs baptisèrent du nom de leur chef, *la nuit de Tarase* !

La délivrance de la majeure partie de la Petite-Russie fut le fruit de ce succès : mais un incroyable besoin de conquête pressait les Cosaks; à peine réintégrés de nouveau dans leurs droits, ils ne songent qu'à tourner leurs armes contre les Tatars de la Crimée ; de plus en plus présomptueux, ils se lancent sur la Mer-Noire, et vont en 1629 enlever deux galères aux Turcs jusque dans le canal de Constantinople.

Leur soumission à Sigismond fut honorable : le nouveau roi Wladislaw V se servit utilement des Cosaks dans sa guerre contre Michel Romanoff, car il conquit tout ce que le tsar possédait en Petite-Russie. Mais encore mécontens, encore persécutés pour leur foi, les Cosaks levèrent bientôt l'étendart de la révolte. Ces hommes ardens étaient une mine : rien qu'une étincelle, ils s'enflammaient. Leur chef, Pavlouc, cœur intrépide, jura de mourir ou de rendre aux siens liberté complète. Il cherchait à réunir ses forces près de Korsoun, quand il fut attaqué par Nicolas Pototski. Pavlouc succomba dans une embûche où sa bonne foi fut surprise. Il eut des vengeurs.

Le printemps de l'année suivante, 1638, nouveau soulèvement, mais plus général, en Podolie, Vollhynie, à Mo-

hilef. La vieille Russie faisait sortir de ses villes, de ses forêts, de ses steppes, des soldats de tout âge, de tout rang, la lance au poing, la haine au cœur. Les chefs périssaient, d'autres chefs semblaient s'élancer de leurs tombeaux mêmes : Ostranitza, tête forte et hardie, commanda cette guerre civile. Nicolas Pototski marche contre lui; malgré l'infériorité du nombre, la victoire reste aux Cosaks. Malheur aux ennemis qui tombent entre leurs mains... Onze mille Polonais ont péri dans ce combat.

En attendant l'issue des négociations qu'il avait entamées avec Varsovie, le pieux Ostranitza se rendit en pélerinage à Kanef pour rendre grâces au Tout-Puissant. Un monastère de cette ville conservait une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, patrone des Cosaks; ce fut là que s'arrêta le chef avec ses principaux officiers. Instruits bientôt par des espions Juifs, des Polonais déguisés et armés se glissent de nuit dans Kanef, surprennent, saisissent Ostranitza et ses compagnons, et livrent aux flammes la ville et le couvent. Tout ce que la torture pouvait avoir d'horriblement ingénieux fut appliqué aux prisonniers.

Un commissaire polonais résidant à Bratslaw et soumis au hettmann de la couronne, remplaça ceux de la Petite Russie. Pour commander le pays, on agrandit un fort bâti sur le Dniéper par le Français Marion. Ainsi, des mesures de toute espèce étaient appliquées contre l'incessante révolte. A trois reprises, les Cosaks du Dniéper, les plus libres jusqu'alors, se choisirent des chefs, Kojoukha, Bouluc et Goulac : à l'ardente sédition, prompte défaite; mais les chefs ne se rendirent plus; ils se firent tuer. Pavlouc avait bien dit : dans une guerre semblable, il fallait vaincre ou périr.

Quand les grands hommes paraissent sur la scène du monde, l'histoire de leur pays semble se fondre, se résumer

en une biographie. Quel éclat Bogdan Khmelnitski vint jeter sur la Petite-Russie à l'heure même où ce pays semblait descendre dans la mort et dans les ténèbres! Nous l'avons déjà nommé. On sait qu'à la bataille de Zizora, il tomba au pouvoir des Turcs. Il mit à profit sa captivité pour apprendre les langues d'Orient et former d'utiles liaisons. Il ne fut libre qu'au jour où tout espoir de liberté sembla perdu pour sa patrie. Désespéré, il ne songea qu'à enfouir sa sombre douleur dans le silence d'une petite terre qu'il possédait encore à Soubotovo. Mais déjà toutes les propriétés étaient entre les mains des nobles polonais. Un voisin, nommé Tchaplinski, indigné de voir un Russe oser habiter près de lui, s'empara de Soubotovo, que les tribunaux ne tardèrent pas à lui adjuger. A cette nouvelle, Khmelnitski regarda son sabre et s'écria : « Tchaplinski ne m'a pas encore tout ôté, celui-ci me reste. » Il courut à Varsovie plaider sa cause aux pieds de Wladislaw, qui lui fit un accueil flatteur, mais ne put rien pour lui. Le roi lui dit même tout bas, « qu'à son avis, il n'y avait pas d'autre remède à une telle injure que les représailles; c'était là aussi le seul conseil qu'il eût à donner à tous les Cosaks. » Singulière position de roi!

Les grands, rassemblés à la diète de Varsovie, se scandalisèrent de l'audace de ces gens qui se refusaient à être encore traités en bêtes de somme. Ce fut l'archevêque-primat qui se récria le plus vivement contre toute espèce d'indulgence. Wladislaw mortifié écrivit à Barabache, hettmann en titre des Cosaks : « Vous êtes hommes, vous êtes guerriers; vous avez des sabres, et vous vous plaignez!... Qui vous empêche de vous armer pour vos droits? »

Barabache commit la faute de montrer cette réponse à Khmelnitski, et celui-ci eut l'adresse de s'en emparer.

Il se rendit à Nikitin-Rog, aujourd'hui Nicopol, sur le Dniéper, et ne se trouva dans le premier moment qu'à la tête de trois cents Zaporojtsi [1], nombre qui bientôt s'accrut jusqu'à trois mille; le chef dut partir lui-même pour la Crimée, où grâce à ses relations avec la Turquie, il parvint à former une alliance avec le khan Islam II.

Malgré les précautions de Khmelnitski, la vive agitation du pays le trahissait. Les habitans sentaient l'approche d'un moment décisif; loin de paraître inquiets, ils se montraient plus impatiens du frein. L'air était à l'orage. Sur l'avis de Nicolas Pototski, ce vigilant ennemi des Russes, alors hettmann de la couronne, Barabache sillonna les steppes avec quelques détachemens qui furent ou repoussés, ou ralliés à la cause nationale. Ces légers succès n'enorgueillirent pas Khmelnitski; il sut se méfier de ses propres forces et chercha un appui bien plus puissant que celui du khan de Crimée.

Un nouveau règne commençait en Russie comme un beau jour après une nuit tranquille. Alexis, qui succéda à son père en 1645, était un souverain tel qu'il en fallait un alors à ses états. La fermeté inflexible de son caractère n'ôtait rien à la bonté de son cœur; ses soins ardens pour éclairer et civiliser son peuple ne diminuaient pas son respect pour les coutumes du pays. Si la nation qu'il fit prospérer en parle peu, la faute en est à son fils, qui accomplit de trop grandes choses pour ne pas le mettre un peu dans l'ombre.

Depuis trois ans, la Russie jouissait du bonheur d'être gouvernée par un tel maître, quand Khmelnitski entreprit la délivrance de son pays, et hasarda, à Moscou, des

[1] On nommait ainsi les Cosaks établis au-delà des cataractes du Dnieper.

propositions qui furent déclinées d'abord : car la droiture du tsar ne lui permettait pas de rompre sans motif avec la Pologne.

Cette dernière puissance s'inquiétait peu de la révolte. Aussi, jugeant de Khmelnitski par quelques uns de ses prédécesseurs, Nicolas Pototski crut pouvoir facilement dissiper l'orage, et chargea son fils, jeune homme de vingt-quatre ans, d'aller avec quinze cents hommes de cavalerie polonaise, couper la retraite à Khmelnitski, tandis que pour l'attaquer dans les îles, Barabache remonterait le Dniéper avec cinq à six mille Cosaks.

Instruit en secret de ces dispositions, Khmelnitski laisse quelques défenseurs aux îles, prend le gros de sa troupe et court au jeune Pototski; par une manœuvre habile, il le cerne si bien, qu'il lui tue la moitié de son monde et contraint l'autre à poser les armes. La mort du jeune homme, espoir de Pototski emplit d'amertume tout le reste de sa vie et le rendit avide de vengeance. Barabache assiégeait déjà les îles avec ses Cosaks; le chef des révoltés entre dans le principal fort, fait taire aussitôt le canon et arbore sur les retranchemens un drapeau blanc avec cette inscription : « Paix aux chrétiens. » Stupéfaits, les Cosaks s'arrêtent, hésitent; ils ont vu paraître un homme au visage noble, imposant, et qui, d'une voix douce, prononce une courte mais belle harangue, une de ces allocutions hardies et décisives qui saisissent et enlèvent le soldat. Les Cosaks écoutent : attendris et furieux à la fois, les yeux humides de pleurs, le cœur plein de rage, ils s'écrient enfin d'une voix unanime : « Khmelnitski, à toi le commandement; sois notre chef, notre hettmann, notre père; nous sommes prêts à te suivre partout, à mourir pour toi. Nos sabres seront toujours tirés autour du tien. » Dans leur enthousiasme, dans la fureur

dont ils sont animés, il leur faut une victime. Ce sera Barabache. Caché au fond d'une barque, il tremble et attend la mort. On la lui donne en y joignant mille imprécations. . . . . . .

A son tour Khmelnitski peut attaquer l'ennemi; il rencontre Nicolas Pototski entre Korfounn et Steblovo, lui détruit son armée, le fait prisonnier avec plusieurs autres généraux, et le livre aux Tatars de Crimée. Koudac, Kanef, Tchiguirine, tombent en son pouvoir, tandis que Radan, son lieutenant, va prendre Tcherniguof, Starodoub, Novgorod-Sévérien et nettoyer de Polonais et de Juifs, tout le nord de la Petite-Russie.

Ce fut alors seulement que Khmelnitski accepta le titre de hettmann, qui lui avait été plusieurs fois proposé : « Je voulais, dit-il, le tenir des mains glorieuses de la Victoire. » Il data de son quartier-général à Bela-Tserkof un manifeste où, se qualifiant *hettmann de l'illustre armée des Zaporojtsi et de toute l'Ukraine sur les deux rives du Dnieper*, il exposait la situation de ces pays, les motifs de sa révolte et la base future de sa conduite. Tout en rétablissant l'ordre, tout en donnant une nouvelle organisation à ses concitoyens, Khmelnistki créait une forte armée, qu'avant la fin de l'année il porta à quarante mille hommes.

Toutefois il ne voulait pas entièrement rompre avec la Pologne; soit nécessité, soit ancienne habitude de soumission, consentant même à lui reconnaître un droit de suzeraineté sur les Cosaks, il tenta des voies pacifiques et fit porter au roi et à la diète une adresse, dans laquelle il rendait les grands du royaume seuls responsables de tout le sang versé. Il terminait par ces mots : « C'est à vous surtout que je m'adresse avec confiance, vous, notre souverain magnanime et juste, qui régnez avec la crainte de

Dieu, communiquez-la à vos conseillers : que la prudence sinon l'humanité leur inspire plus de modération envers nous.

Mais déjà ce roi n'était plus. Il venait d'expirer, le 10 mai 1648, à Mérétch en Lithuanie. Le bruit courut que l'archevêque-primat, haïssant dans Wladislaw ce qu'il appelait sa tiédeur religieuse, le fit empoisonner par son confesseur. Ce fait est-il vrai? Taisons-nous avec l'histoire.

A cette nouvelle, Khmelnitski, dit la chronique, *sanglota sincèrement, et ordonna des prières dans toutes les églises orthodoxes pour le repos de l'ame de ce monarque, mort victime de son amour pour les Russes.*

Accuserons-nous Khmelnitski d'imprudence, même de folie, pour n'avoir pas profité des troubles qui toujours en Pologne suivaient la mort d'un roi et précédaient l'élection d'un autre? Non, il n'y avait dans cette immobilité qu'un hommage rendu à la mémoire d'un souverain chéri.

La Diète, loin de changer avec les circonstances, poussa la démence jusqu'à proposer à Khmelnitski les plus dures conditions. C'était la guerre : le chef l'accepta.

Uni au khan de Crimée, il se présente à son adversaire, le prince de Zaslaw. Celui-ci tremble, et, dans sa prompte retraite, abandonne un train de plus de cent mille chariots dont le pillage le sauve de sa poursuite. Presque sans combattre, Khmelnitski a pris Brodi, Zbrache, Lemberg en Gallicie; il arrive devant Zamosz, au cœur de la Pologne. La superbe Pospolite n'ose se montrer nulle part, elle qui, au commencement de la campagne, prétendait *n'avoir besoin que de fouets et de cordes pour mettre à la raison cette canaille de Cosaks.*

Pendant ce temps, le choix des électeurs était tombé sur Jean Casimir, frère de Wladislaw V. Le nouveau roi

écrivit une lettre affectueuse à Khmelnitski, en lui promettant de le reconnaître et de faire sa paix avec lui. Aussitôt ce dernier leva le siége et cessa les hostilités. La loyauté de sa foi égalait son courage.

Après avoir si glorieusement terminé la campagne, Khmelnitski se rendit à Kief, l'antique capitale, la ville sainte des Russes, qui se trouvait alors sous sa domination. L'enthousiasme des habitans alla jusqu'à la frénésie : on baisait en pleurant les pieds du guerrier; on voulait toucher ses vêtemens. Le métropolitain, à la tête de tout le clergé et suivi du peuple entier, se porta à sa rencontre. De toutes parts s'élevèrent ces cris : « Oui, c'est là un véritable *Bogdan* (*gars*), un Dieu-donné ! »

A Pereyaslaw, où Khmelnitski avait fixé son séjour, on vit arriver d'abord les envoyés du prince de Transylvanie, des hospodars de Moldavie et de Valachie, pour le féliciter sur ses victoires, et lui demander son amitié. L'orgueil ottoman lui-même ne crut pas s'abaisser en traitant directement avec lui. Le Grand-Seigneur lui envoya un manteau de soie écarlate, doublé d'hermine, un sabre enrichi de pierreries, et un bâton de commandement, ayant la forme d'un sceptre couvert de saphirs et de perles. Le sultan fit proposer à Khelmnitski de rendre la dignité de hettmann héréditaire dans sa famille, s'il voulait se reconnaître vassal de la Sublime-Porte. Sans blesser ce souverain par un refus sec, sans prendre non plus aucun engagement formel, le chef eut l'art de faire entrevoir dans un vague lointain sa soumission à la puissance ottomane.

Le tsar ne tarda pas non plus à lui envoyer deux Diacs ou secrétaires pour le complimenter et lui offrir de riches présens. Le sujet des secrètes conférences qu'ils eurent avec le hettmann est resté inconnu, mais tout porte à

croire que déjà alors furent posées les bases de l'arrangement qu'on prit ensuite pour la réunion des deux Russies, des deux moitiés de la patrie.

Mais ce qui par-dessus tout dut flatter Khmelnitski, ce fut l'ambassade solennelle que ses ennemis firent partir de Varsovie. Il mit à la recevoir une affectation de pompe souveraine. Pérégaslaw n'était pas encore une ville de cinquante mille habitans : les plénipotentiaires furent donc assez mal logés, et l'audience se passa dans une place publique, en plein air. L'autorité de Khmelnitski put difficilement contenir les élans désordonnés d'un peuple à peine échappé au frein, et fort de ses droits reconquis. Les Polonais furent presque insultés. Les demandes des Cosaks paraissaient extravagantes à ces envoyés ; celle de chasser pour toujours les Juifs et Jésuites du territoire de la Petite-Russie rencontrait plus de difficultés. L'aigreur ne tarda pas à se mettre des deux côtés et on se sépara pour recommencer la guerre.

Réuni encore au Khan de Crimée, Khmelnitski marcha en juillet 1649 sur Zbarache en Gallicie, ville mal fortifiée mais que défendit vaillamment un général polonais, nommé Firley. Ce brave avait fait de chaque poste une redoute à emporter d'assaut ; en proie à la famine, il ne parlait pas de se rendre, quand une armée commandée par le roi en personne s'approcha pour attaquer le chef des Cosaks. Celui-ci courut au devant de Casimir. Les armées se trouvèrent en présence près de Zborow. Une victoire... et Khmelnitski était maître de la Pologne : cette victoire, l'inexpérience de son ennemi la lui assurait d'avance. Mais le chancelier Ossolniski sauva Casimir en obtenant par des sommes considérables la neutralité du khan de Crimée. Il ne restait plus d'autre parti que celui de la paix : elle fut honorable pour Khmelnitski et lui

assura une extension de territoire pour la Petite-Russie jusqu'au Dniester, c'est-à-dire la Podolie et une partie de la Vollhynie, la reconnaissance des droits et priviléges des Cosaks, enfin le renvoi des Juifs.

Les idées de ce temps sur les devoirs sacrés d'un vassal envers son suzerain, et nonobstant sur son droit de réclamer justice les armes à la main, retenaient Khmelnitski dans l'obéissance du roi de Pologne, mais, au besoin, ne l'empêchaient pas de le combattre. Les seigneurs polonais en jugeaient autrement et traitaient le hettmann d'infâme rebelle. Aussi le clergé catholique fut-il le premier à enfreindre la paix en chassant ignominieusement Sylvestre, métropolitain de Kief qui, en vertu du traité, venait prendre sa place au sénat.

D'un autre côté, les incursions des Cosaks sur les terres du hospodar de Moldavie, les relations continuelles de Khmelnitski avec la Porte Ottomane et le tsar de Russie, donnaient au gouvernement polonais de justes motifs de mécontentement contre lui. Les querelles s'envenimaient de plus en plus : on en vint à une nouvelle rupture.

La campagne de 1651, aussi glorieuse que les précédentes pour les armes de Khmelnitski, ne se termina pas aussi heureusement. Au milieu de la bataille de Béréstetchko, le khan de Crimée, saisi de frayeur, prit la fuite et laissa son allié seul aux prises avec les Polonais. Ceux-ci vainqueurs se répandirent à grands flots dans la Petite-Russie; le hettmann Radzivil prit et brûla Kief. La guerre, mêlée de succès divers, traînait en longueur; les deux armées n'étaient pas moins épuisées que le pays ; on convint d'un traité, dont les conditions signées à Bela-Tserkof, furent loin d'être aussi avantageuses pour les Cosaks que celles de Zborow.

Ainsi la persécution se leva encore terrible contre

les riverains du Dniéper ; alors ils baissèrent la tête et serrant leurs lances, traînant leurs familles, leurs troupeaux, leurs biens, ils s'orientèrent vers un pays calme et heureux parce qu'il était désert. Une contrée fertile, agréable, mais déserte, sur les confins de la petite et de la grande Russie, appartenait à cette dernière ; ils vinrent la peupler. Ce fut à cette émigration que les villes de Kharcoff, Soumi, Akhtirka, Jzum, maintenant la province de Sbolode Ukraien, durent naissance.

L'état de malaise et de souffrance dans lequel se trouvait l'Ukraine pendant les années 1652 et 1653 ne pouvait durer ; ses habitans avaient trop goûté de la victoire pour rester entièrement soumis : cette haine du maître au sujet dompté, se manifestait de mille manières, se faisait jour à travers le cœur, dans les yeux, par le bras. Il suffisait du plus léger incident pour troubler cette paix forcée ; races différentes, religions ennemies, voilà des mots qu'on ne rapprochera jamais.

Sans se préoccuper de l'autorité qu'il puisait dans ses talens militaires, dans l'appui que son nom seul offrait à ses concitoyens, Khmelnitski pressait, conjurait le tsar de prendre la Petite-Russie sous sa protection. On lui fesait répondre que la Russie était trop vaste, maîtresse de trop de provinces, pour pouvoir songer à de nouvelles acquisitions. Le tsar proposait aux Cosaks d'aller peupler les vastes et fertiles solitudes arrosées par le Donetz et la Medvéditza. L'idée de tirer parti de l'heureuse situation de la Russie, de l'aggrandir sans le secours des armes, par de paisibles conquêtes, en peuplant ses déserts, en cultivant des terres incultes, cette idée était digne du grand homme qui la conçut.

Cependant fuir, quitter pour toujours le sol qui les a vus naître, abandonner leurs chaumières pour les voir brûler

derrière eux, c'est à quoi ils ne pouvaient se résoudre; ils avaient fait de longs et cruels adieux aux émigrans, mais n'avaient pas eu le courage de les suivre. Autant, peut-être plus que les nations civilisées, ils avaient le sentiment de la patrie.

Le tsar comprit enfin que ses devoirs de Russe, d'orthodoxe, sa dignité de puissant souverain lui commandaient de s'interposer entre le gouvernement polonais et ses sujets maltraités; il envoya une ambassade au commencement de 1653, solliciter auprès de Jean Casimir un adoucissement au sort des Cosaks et le maintien du traité de Zborow. Il y avait une déclaration de guerre au fond de la hautaine réponse de la Diète. Alors le prince Boris Repnine, un des délégués, dit tout haut en montant en voiture : « Que son maître ne s'abaisserait plus désormais à négocier, mais saurait bien, avec l'aide de Dieu, défendre sa religion et son honneur. »

Le tsar rassembla la Douma ou conseil d'état dans la salle du trône, et d'un air affligé : « La Pologne a, dit-il, refusé de rendre justice aux Cosaks; la foi est menacée et le hettmann demande à passer sous la domination de la Russie. » Les membres de la Douma s'écrièrent : » Appelons, unissons à nous le hettmann Bogdan Khmelnitski avec tous ses guerriers zaporoztsi, avec toutes leurs villes et leurs terres; ouvrons enfin l'oreille à leurs sollicitations réitérées, et les délivrons à jamais du joug et de l'alliance des Polonais, des Lithuaniens, des Turcs et des Tatars! »

Nous voilà arrivés à ce grand événement qui fait encore battre le cœur de tout habitant de l'Ukraine; Kief, le vieux Kief, l'aïeul de nos villes, la patrie de nos saints et des héros de notre antiquité, allait, après trois siècles d'une cruelle séparation, être rendu à la patrie; c'était notre Jérusalem... Nous en avions été assez long-temps bannis.

Khmelnitski était absent de Pérégaslaw, quand les plénipotentiaires du tsar s'approchèrent de cette ville, le 31 décembre 1653. Le clergé et le peuple allèrent les recevoir hors des murs; ils passèrent entre deux haies de Cosaks, qui leur rendirent les honneurs militaires; devant eux marchaient les images et les reliques des saints. Le roulement du tambour, les salves du canon, le bruit de toutes les cloches qu'on agitait, étaient couverts par les cris de joie de la foule. C'est ainsi que la Petite-Russie entrait à la fois dans une année et dans une ère nouvelles.

A son retour, le hettmann convoqua les Cosaks et le peuple dans une place publique, où il se rendit avec un grand appareil, accompagné des envoyés du tsar. Là, il termina ainsi un long discours où il exposait les inépuisables souffrances de sa patrie : « La main puissante du tsar est la seule égide, à l'abri de laquelle nous puissions désormais trouver honneur et repos; que celui qui s'y opposerait, porte plus loin sa tente. » — *Volinie!* » nous voulons bien! dit le peuple d'une voix unanime; plutôt mourir pour le souverain d'Orient, le souverain orthodoxe et notre sainte religion, que de vivre sujets de ses ennemis ou des *Paganes* (impurs). »

Le même jour, le hettmann prêta serment de fidélité au tsar et prit les nouveaux ornemens de sa dignité, la *boulava* et l'étendard avec l'aigle à deux têtes.

Au mois de mars, les députés de l'Ukraine arrivèrent à leur tour à Moscou; ils y furent traités paternellement par le souverain et sa cour. On ne leur disputa aucun des priviléges qu'ils étaient venus demander; pleins de reconnaissance, ils retournèrent auprès de Khmelnitski.

Ainsi, sans avoir eu besoin de combattre, la Russie prit possession d'un pays qui contenait plus de cent soixante villes et bourgades, et pouvait, au besoin, lui

fournir une armée de soixante mille hommes. Mais une guerre avec la Pologne devenait inévitable pour la conservation de cette conquête.

La nouvelle de la défection de Khmelnitski produisit à Varsovie moins de consternation que d'étonnement et de fureur. On prenait les armes contre les cosaks, tandis que du nord, de l'ouest et du midi, des ennemis formidables accouraient comme des ouragans pour dévaster la Pologne et ouvrir la série de ses jours néfastes.

Le tsar Alexis marcha en personne au printemps de 1654; après trois mois de siége il prit Smolensk, et avant la fin de l'automne il était déjà maître de Mohileff, de Witebsk, de Polotsk et même de Wilna. Une autre armée de Russes et de Cosaks, sous les ordres du hettmann Khmelnitski et du voévode Boutourline, s'avançait par la Wollhynie et avait pénétré en Gallicie.

Peu de mois avant cette époque, la fille de Gustave Adolphe, la fameuse Christine, avait déposé la couronne de Suède en faveur de son cousin, Charles-Gustave, prince de Deux-Ponts. Jean Casimir et Christine étaient les derniers rejetons de la famille de Wasa; en voyant cette couronne sortir pour jamais de sa maison, le roi de Pologne fit une violente protestation. Charles-Gustave lui déclara aussitôt la guerre, et partit de Stettin en Poméranie avec toute son armée. Dans le courant de l'été 1655, il s'était déjà rendu maître de Kalisch, de Posen, de Varsovie.

Sur l'invitation du roi de Suède, qui lui avait promis la Gallicie et la Russie-Rouge, Georges Rakozzi, prince de Transylvanie, s'avança d'un troisième côté à la tête de Hongrois et de Serviens, et alla s'emparer de Cracovie et de Lublin. Ainsi Jean Casimir n'eut plus un pouce de terrain sur son royaume, et dut s'aller réfugier à Glogau,

4.

en Silésie. Alors, soit pitié pour un peuple slavon, soit simple politique, le tsar Alexis tendit la main au roi dépossédé. D'ailleurs, les Polonais, qui se pressaient à sa cour, lui faisaient entrevoir l'espérance de succéder à Jean Casimir : or, le titre de roi, auquel étaient attachées de si grandes idées d'honneur et de pouvoir, n'ayant point encore été prodigué dans ce temps-là, pouvait flatter le souveverain d'un puissant empire.

L'occasion fut perdue. Si Alexis, au lieu de se livrer à un enthousiasme chevaleresque, avait écouté la voix de la raison et de la justice, elle lui eût dit qu'on peut sans crime reprendre des pays enlevés dans les temps de faiblesse; que pour clore les procès des peuples, il n'y a point d'autres tribunaux que les champs de bataille, d'autres juges que la fortune. La Pologne, dépouillée de quelques provinces sur lesquelles ses droits étaient plus que douteux, et gouvernée par Charles-Gustave, feudataire de l'empire, quel malheur en résultait-il pour elle? quelle dynastie était renversée du trône? Jean Casimir, dernier des Jagellons et des Wasa, déjà vieux et sans enfans, eût un peu plus tôt troqué le sceptre et l'épée contre la crosse d'abbé de Saint-Germain-des-Prés. Rentrée dans ses anciennes limites, la Pologne n'en devenait que plus heureuse; l'esprit turbulent des seigneurs eût été plus facilement comprimé, et la nation se fût enfin livrée en toute sécurité au commerce et à l'industrie.

Voilà comme le jeune tsar s'abandonna imprudemment à la douce satisfaction d'avoir secouru ses ennemis nés. Mais que dut éprouver Khmelnitski, en recevant de son maître l'ordre de marcher au secours des Polonais et d'attaquer le roi de Suède? lui qui avait appelé en secret Charles-Gustave pour faciliter au tsar la conquête de la Pologne! Elle fut navrée, l'ame du vieux hettmann, cette ame si noble et si forte; le corps robuste

qui la contenait tomba bientôt lui-même en ruines. Gémissant donc sur l'erreur de son noble maître, il n'osa désobéir ; mais il sut rendre inutile le secours qu'on lui demandait. Il chargea du commandement des troupes Youry, son fils, presqu'en bas-âge, et le confia lui-même aux soins de quelques chefs de Cosacks expérimentés, en leur recommandant de mettre de la lenteur dans leur marche et de la mollesse dans l'attaque des Suédois, si elle devenait indispensable.

A Wilna, on ne manqua point de refroidir le tsar pour son fidèle vassal : après le soupçon, les reproches. Des commissaires envoyés à Tchiguirine chez le hettmann pour lui demander compte de toute sa conduite, le trouvèrent mourant, vaincu par le chagrin. Il mit beaucoup de calme à les écouter, de dignité à leur répondre ; mais forcé de justifier ses actions, il s'anima par degrés, se leva sur son séant, et retrouva toute son énergie pour peindre la politique des Polonais, leur déloyauté, et surtout l'espoir qui avait brillé à ses yeux de voir l'Ukraine, la Podolie, la Vollhynie, le Dokoutié et le Polessié, rendus à leurs anciens, à leurs véritables maîtres. Epuisé par ce discours, il retomba dans sa faiblesse. Il rassembla cependant encore ses forces pour paraître une dernière fois devant un peuple qui l'adorait. D'une voix mal assurée il remercia les Cosaks de leur constant amour pour lui, vanta leur courage si souvent mis à l'épreuve, recommanda son jeune fils à leurs soins, les exhorta surtout à la fidélité au tsar. En voyant le front pâle, les yeux éteints de leur vaillant chef, tous ces hommes de fer versèrent d'abondantes larmes. Peu de jours après, le 15 août 1657, le hettmann expira et le *soleil disparut sous l'horizon de l'Ukraine*, disent les Cosaks. Son corps fut porté en grande pompe à cette terre de Soubotovo, ce petit patrimoine que la rapacité d'un

voisin polonais lui avait enlevé, et que la valeur lui avait rendu.

Par un mouvement spontané, les soldats et les habitans élurent à sa place Youry Khmelnitski, son fils, à peine âgé de dix-sept ans. Le tsar se hâta d'approuver l'élection de ce jeune homme ; car peut-être il sentait au fond ses torts envers le père. Mais le vieux hettmann lui-même, malgré toute sa sagesse, s'était laissé égarer par un traître nommé Vignovsky. Celui-ci, gentilhomme polonais mécontent, peut-être en apparence, de sa patrie, s'était fait Cosak, et avait enfin capté la confiance entière de Bogdan Khmelnitski. Il sut tellement effrayer le jeune Youry sur les dangers que son inexpérience courait dans une si haute dignité, que cet enfant commença par se mettre sous sa tutelle, et finit par lui abandonner entièrement le pouvoir.

Des prérogatives souveraines au titre de hettmann il n'y avait qu'un pas : l'ingrat Vignovsky le franchit. Elu à la place de son faible pupille, il obtint même la confirmation de la Russie.

Pendant quinze mois il feignit une haine sans bornes pour la Pologne, tout en traitant secrètement avec elle. Instruit à plusieurs reprises de ses menées, Alexis lui fit demander des explications, qui n'aboutirent à aucun résultat. Le perfide ne se décida qu'en 1659 à jeter le masque, lorsqu'il vit un corps de troupes russes s'approcher de l'Ukraine. Il s'avança pour combattre ; mais en deça du Dniéper une partie des Cosaks refusa de marcher contre les Russes, tandis qu'à Tchiguirine on proclamait de nouveau le jeune Khmelnitski : l'usurpateur, forcé de fuir, se réfugia dans son premier pays.

A cette époque, la Pologne venait de terminer ses différens avec la Suède ; libre de ce côté, elle attaqua la Russie. Tandis que la principale armée russe rentrait en

Lithuanie, un petit corps, sous les ordres du boyard Basile Chérémételff, s'avançait en Vollhynie. Il allait se réunir à Youry, quand deux armées polonaises, commandées par les hettmanns de la couronne, Pototski et Lubomirski, avec un corps de Tatars de la Crimée, devenus leurs alliés, vinrent empêcher cette jonction et cerner les Cosaks. Effrayé de sa position, Khmelnitski, ce jeune insensé, ce fils pusillanime d'un grand homme, fit vœu, en cas de salut, d'embrasser l'état monastique et se regarda comme trop heureux de pouvoir signer un traité par lequel il soumettait de nouveau la Petite-Russie à la Pologne. N'ayant plus de secours à attendre, Chérémeteff retrancha son petit camp, où pendant trois mois, il fut assiégé par trois armées; à peine sur la foi d'une capitulation honorable était-il sorti de ses retranchemens, qu'il fut fait prisonnier avec les débris de ses troupes. Il paraît que les deux hettmanns étaient de l'école de Sigismond.

Une partie de l'Ukraine retomba au pouvoir des Polonais : dans les dictricts où on les repoussa, les fidèles Cosaks élurent pour hettmann un brave et loyal guerrier nommé Samko. En peu de temps celui-ci délivra tout le pays qui s'étend sur la rive gauche du Dnieper; tandis que Khmelnitski resta maître de l'autre côté du fleuve.— Les Zaporojtsi, habitant au-dessous des cataractes, mirent à leur tête un barbare nommé Brukhovetsky; depuis, l'Ukraine resta presque constamment partagée entre trois hettmanns : celui de Tchiguirine reconnaissant la puissance de la Pologne, quelquefois celle de la Porte; celui des Pérégaslaw obéissant à la Russie; et celui de Koudac, se mettant souvent sous la protection et à la disposition des Turcs et des Tatars de la Crimée.

La Petite-Russie continua pendant quelques années à être le sujet et le théâtre de la guerre entre la Russie et la

Pologne, mais rarement les troupes de l'une et l'autre puissance trouvaient l'occasion de se mesurer, les chefs de Cosaks faisant tous les frais de ces hostilités. La paix d'Androussoff, signée au mois de janvier 1667, termina la querelle entre les souverains. Mais celle des sujets Cosaks ne put être aussi facilement apaisée. Elle était entretenue par l'ambition des hettmanns qui dominaient sur les deux rives du Dniéper; chacun d'eux voulait rester seul maître de toute l'Ukraine, sauf ensuite à se soumettre à celui des monarques qui se montrerait le plus favorable à l'indivisibilité du pays.

Cependant les hettmanns feudataires de la Russie étaient plus dociles. D'année en année, les liens naturels qui attachaient ce peuple à ses anciens et véritables frères, se fortifiaient davantage, et, dans la même proportion, diminuait la puissance des hettmanns.

Brukhovetski succéda à Samko et réunit sous son autorité les Zaporojtsi aux Cosaks de la Petite-Russie (1663 à 1668). Le premier des hettmanns, il alla en personne se présenter à Moscou, fut honorablement reçu par Alexis, et épousa une personne de qualité à sa cour; mais il finit par le trahir, et fut tué par la populace d'une des petites villes de l'Ukraine.

Un nom illustre donna seul à Youry une célébrité que ne méritaient certes nullement son ame faible, sa vanité dans les succès, et sa facile épouvante dans les revers. Il ne garda pas long-temps la dignité de hettmann à Tchiguirine : le souvenir de la vie de son père était pour lui un constant reproche de sa foi parjurée; le vœu religieux qu'il avait fait un jour lui revint en mémoire : il résolut de prendre les ordres monastiques. Devenu bientôt archimandrite d'un couvent orthodoxe, il se mit à intriguer contre le gouvernement polonais, qui se fit saisir de sa

personne et l'enferma au château de Marienbourg. Il parvint à s'évader, et reparut en Ukraine, où il voulait remonter au rang de hettmann. N'ayant pas réussi, il se sauva en Moldavie, de là à Constantinople. Bien qu'il y eût embrassé le mahométisme, il se vit, pour ses folies, jeté au château des Sept-Tours. Instrument de la politique, il fut tiré de sa prison et envoyé, avec le titre de prince souverain de l'Ukraine, à l'armée turque qui envahissait ce pays au-delà du Dniéper. Le misérable laissa de sang-froid dévaster, dépeupler une contrée que son père avait illustrée. Il finit, dit-on, par tomber entre les mains des Polonais, qui lui firent subir une mort affreuse.

L'année 1665 vit s'élever parmi les Cosaks un homme également fatal à la Pologne et terrible à la Russie. Pierre Dorockénko se saisit du pouvoir à Tchiguirine ; mais loin de demander la confirmation à l'un de ses deux suzerains naturels, il déclara vouloir rendre une indépendance absolue à toute la Petite-Russie. Pour soutenir de si hautes prétentions, il ne fallait pas moins que sa dure inflexibilité : aussi son règne, car c'en était un, ne fut qu'une suite de combats pendant onze années consécutives. Souvent il s'alliait avec les Tatars de Crimée, les appelait à son secours, mais agissait toujours avec eux d'une manière indépendante et fière. Agresseur même, plus d'une fois il envahit l'Ukraine, dont on parvint à le déloger. D'anciens services ne l'empêchèrent pas de se brouiller avec la Porte-Ottomane : la guerre qui s'en suivit fut si malheureuse pour le hettmann qu'il dut, en 1676, se soumettre à la Russie. On y honora sa valeur ; mais pour l'empêcher de nuire davantage, on le relégua dans une fort belle terre près de Moscou. Il en eut la propriété, et c'est là qu'il mourut.

Les Cosaks de la Petite-Russie continuèrent à se choisir des hettmanns que confirmait la cour de Moscou. Bru-

hovetsky fut suivi par Mnogogréchni, et celui-ci par Samoïlovitche, prédécesseur du célèbre Mazeppa. Après la défection de ce dernier, le pouvoir des hettmanns fut restreint de plus en plus, jusqu'à devenir presque honorifique. Le dernier qui porta ce titre fut le maréchal Kyrille Rasoumovsky. En 1765, ce titre fut même entièrement supprimé, et la Petite-Russie, partagée en trois provinces, fut depuis ce temps administrée comme le reste de l'Empire.

JUNIUS.



Beaux-Arts.

LES RUINES

DE SAINT-BERTIN.

Entre tous les souvenirs que Saint-Omer possède, entre toutes les antiquités dont cette ville peut se dire riche et fière, rien sans contredit ne commande plus d'intérêt que l'église Saint-Bertin.

Respect aux débris ! Que la main qu'on y porte soit pieuse ! Ils sont sacrés, les monumens qui vont cheoir, et dont la chute enfoncera plus avant dans l'abîme de l'oubli les générations qui dorment à leurs pieds. Quand ces vieilles générations, à leur tour, s'agitaient à la surface du globe, et qu'alors, douées de jeunesse et de force, elles vivaient pour accomplir leur part des destinées humaines, leurs idées, leurs opinions, leurs croyances, toute leur vie intellectuelle et morale se traduisit au dehors par des œuvres ; l'art, cette figure des sociétés, fut le reflet fidèle de ce qu'elles eurent au cœur de plus intime, et des monumens s'élevèrent, symboles durables de leur civilisation passagère. Depuis, ces monumens, héritage précieux transmis d'âge en âge, sont des mines

fécondes où le présent exploite le passé, des sanctuaires où le siècle qui vit voit se révéler la pensée des siècles éteints. Un grand œuvre d'architecture est un si vaste résumé historique! Le génie d'une époque y a mis si naïvement son empreinte! Et puis, pour la philosophie, il y a tant et de si graves enseignemens dans des ruines! Elle va s'y asseoir méditant, et là, tandis qu'à ses côtés, l'histoire, la tête penchée, prête l'oreille à l'écho lointain des jours qui ne sont plus, la philosophie, préparant les jours qui ne sont pas encore, l'œil en haut, pèse les temps et les choses, sonde l'erreur et la vérité, cherche au ciel le véritable pôle, s'efforce d'y lire l'énigme providentielle de l'avenir, et en attendant se console de la mort, en trouvant dans la mort même le pressentiment divin de l'immortalité!

Qu'il est donc précieux et utile à étudier, notre Saint-Bertin ruiné! Il est là, nous racontant la fin du moyen-âge, chronique éloquente, admirable, authentique! Il est là, irrécusable témoin des lentes injures du temps et des ravages rapides des révolutions : car le temps qui porte sa main de fer sur les têtes couronnées, et les révolutions qui broient les trônes, n'épargnent pas non plus les édifices rois!

Je le disais : il y a matière pour la philosophie et pour l'histoire.

Pour la partie historique, qu'est-ce que l'église Saint-Bertin? Du gothique; oh! oui, et c'est tant mieux! car aux monumens du moyen-âge nous avons restitué en principes leur valeur et leur gloire. Le temps est passé d'avoir le gothique en mépris, et de le traiter pédantesquement de barbare. — Le gothique, en architecture, c'est du sentiment, de la conscience et du génie; c'est le jet naïf d'une inspiration intime et spontanée; art vrai, original et fé-

cond, où l'on trouve tout ensemble, par une heureuse rencontre, entente profonde des règles de la science, et caprice, richesse, exubération d'imagination; merveilleuse féerie; poésie qui se joue dans les pierres; pensée puissante et créatrice qui prend le granit en blocs et, à son gré, l'assied immuable, le soulève et l'étage, l'aventure et le suspend, l'enlace, l'agence harmonieusement, en fait un corps mystique où se fondent l'élégance et la majesté, puis à tout cela prête une âme et un souffle de vie : si bien que vous voyez cette création monumentale s'animer dans toutes ses parties, chapiteaux éclore en feuilles et en fleurs, fenêtres s'épanouir en rosaces, rosaces se découper en dentelles, arabesques s'emplir de fantaisies courantes, culs-de-lampe se détacher en figures grotesques, bas-reliefs saillir en groupes variés et mouvans, et l'édifice entier, avec ses mille pointes qui déchirent les nues, s'élancer vers le ciel, plein de hardiesse et de légèreté! — Voilà le gothique pour quiconque a secoué les préjugés de la routine et de l'école. Demandez-le à l'artiste, amoureux du beau, dont les tablettes s'empressent de disputer au temps les souvenirs qu'il va effacer; à l'artiste qui s'exalte et se passionne devant ces chefs-d'œuvre qu'on ne peut plus qu'admirer sans espoir de les reproduire.

Prenez une église gothique au moyen-âge : — ces tours à la fois si imposantes dans leur allure colossale, et si gracieuses de tous ces ornemens qui leur vont de la tête aux pieds comme un vêtement de broderies; si aériennes dans leur vol audacieux, et si mélodieuses quand leurs voix d'airain jettent aux vents de religieux accords; — ces grands portails à double entrée, avec un enfer dans leur vivant frontispice, et couronnés d'une triple guirlande de saints et de feuillages sous lesquels s'abrite le recueillement, dont vous sentez en entrant l'aîle mystique qui vous

touche ; — ces nefs profondes où votre œil se perd d'abord comme dans un infini ; — ce chœur lointain où plane la majesté au-dessus des mystères du tabernacle ; — ces voûtes qui s'élèvent comme un ciel ; — ces galeries suspendues comme un chemin qui y conduit ; — ces vides et ces silences où l'âme se plonge avec une vague terreur, et trouve de pieux attendrissemens, d'ineffables contemplations ; — ces faisceaux de piliers élancés qui projettent des ombres saintes ; — ces sveltes arcades qui se dessinent les unes sur les autres, et se croisent en tous sens pour rendre plus mystérieux le demi-jour qui s'y glisse en se brisant mille fois ; — ces vitraux tout chargés de peintures où la lumière prend au passage ces teintes fantastiques qu'elle sème çà et là sur les grandes dalles avec ses rayons obliques ; — ces ogives, type reproduit sans cesse ; — et tout cet indicible effet de l'ensemble, et toute cette inconcevable perfection des détails : — certes, c'était là une grande et belle création ! Tout cela faisait bien le plus solennel des temples à la plus solennelle des religions.

Or, c'est de cette influence des inspirations religieuses sur l'art que déposait éloquemment l'Eglise Saint-Bertin, chef-d'œuvre des 14e et 15e siècles, encore entier il y a quarante ans.

Mais aujourd'hui, ce monument vieilli avant l'âge n'est plus qu'une vaste dégradation [1] ; et c'est ici la partie philosophique.

[1] Les amateurs de nos vieux monumens reprochaient au conseil municipal de Saint-Omer, ainsi que le fait ici M. Deneuville, de songer à faire démolir ce qui reste de Saint-Bertin. Assez récemment, plusieurs arcades latérales de cette antique abbaye, ainsi qu'une des tourelles de l'extrémité, se sont écroulées avec un fracas terrible ; la tour elle-même a été ébranlée par la chute d'un si grand amas de décombres ; elle menace ruine. (*Note du R.*)

Quelle ame sérieuse n'est pas prise à rêver long-temps à l'aspect puissant de ces ruines, et ne s'est pas demandé : pourquoi donc, parmi tous ces monumens qui sont bâtis pour conserver l'éternel souvenir des hommes, — enfantemens prodigieux de tous les âges, là vieux comme le monde, ici nouveaux-nés, famille cosmopolite dont la terre entière est le patrimoine, embrassant tous les lieux comme un cercle immense et rattachant tous les âges comme une chaîne à mille anneaux, — parmi tous ces monumens, pourquoi donc en est-il qui n'ont qu'une si fragile vie ?

Oui, quiconque a vu ces ruines tombantes de Saint-Bertin a eu ce problème sous les yeux. Ah ! la solution en est triste ! C'est que la main des hommes est parfois plus destructive que celle du temps ; c'est qu'il y a une grande vérité dans le texte du poète latin : *tempus edax, homo edacior*. Oui, l'homme est un bisarre assemblage de religion et de dédain, et le beau devient tour à tour l'objet de son culte et de sa haine. Aussi, à l'heure des révolutions sociales, dans la fièvre délirante des passions politiques, tout tombe ou chancelle sous le coup de ces passions déchainées qui se ruent à l'encontre de toute grande image du passé, semant au loin le désastre et la ruine : et c'est en vain que les œuvres d'art et de génie, les nobles monumens, si beaux de leur imposante vieillesse, opposent leurs titres sacrés à cette rage impitoyable ; il faut céder à l'effort sacrilège qui les ébranle sur leur base profonde, comme un arbre aux profondes racines que secouent violemment la tempête et les vents. Témoin notre malheureuse église Saint-Bertin !

Et maintenant qu'il est triste à voir ce géant de nos édifices, brisé, flétri, mutilé comme on nous l'a fait ! Qu'il est touchant avec ses blessures qui déparent sa mystérieuse

beauté ! Sa tête s'élève, fière encore ; mais ses membres sont disjoints : il est ouvert de toutes parts et les rigueurs des saisons achèvent la destruction que des mains impies ont si bien commencée. On ouvre aussi de temps en temps ses entrailles. Allez voir : on en tire des cercueils, des squelettes entiers, des crânes qui sont encore plantés de cheveux, des calices de prêtres, des robes de moines en lambeaux ; et les enfans jouent avec cette mort ainsi dévoilée et laissée en spectacle dans le vide du chœur, ou tout prêt de quelque base tronquée.

Que si le charme des mélancoliques pensées vous attache à ces lieux en deuil, et que vous y restiez, la nuit, par une belle lune ; alors, à la douteuse clarté de l'astre ami des tombeaux, au milieu d'une saisissante rêverie, il vous semblera voir, de dessous les mouvans décombres, surgir silencieux le génie des ruines, secouant la poudre séculaire de son pâle manteau, et venant s'adosser contre un pilier solitaire pour jeter un regard sombre sur ces arcades brisées, sur ces voûtes ouvertes qui encadrent un ciel bleu dans leur horizon gris, et sur tous ces fragmens confus de corniches et de chapiteaux qui jonchent la grande nef, comme les ossemens épars du cadavre auquel on a insulté.

Oh ! comme tout cela pleure ! comme tout cela dit avec la voix de l'histoire : grandeur et génie ! avec la voix de la philosophie : vanité des choses humaines qui passent toutes, même les meilleures et les plus belles ! Injustice et folie des hommes qui se fatiguent à détruire ce que le temps détruirait bien sans eux !

Encore quelque vingt ans, et de ce qui fut Saint-Bertin il ne restera plus pierre sur pierre : et le voyageur arrêté devant nos murs, ne reconnaîtra plus Saint-Omer, parce que cette ville aura perdu sa plus belle couronne.

Mais nous, du moins, ne hâtons pas cette heure déjà trop prochaine ; ne renversons pas ce qui est encore debout. Assez de démolisseurs ont passé là! N'allons pas, grossissant leur cortège, porter le dernier coup, faire la dernière injure, commettre la dernière impiété, pour qu'on dise en nous voyant : et eux aussi ce sont des ouvriers de ruine et de dévastation ! Non, que le temps consomme seul son œuvre fatale ; nous ne serons pas ses auxiliaires impies. S'il a reçu mission de détruire, à nous est échue celle de conserver. Car, aujourd'hui que les crises d'une rude palingénésie sont un orage passé dont le bruit s'éteint derrière nous ; aujourd'hui que le flot est calme, et que le vent qui souffle le siècle, n'est plus un vent de mort qui renverse, mais un vent de renaissance qui relève et qui donne vie, notre rôle n'est pas, comme aux temps de réactions frénétiques, de vouer à la destruction les derniers et précieux restes des sublimes travaux de nos pères, trop rares débris échappés au naufrage. Nous sentons trop maintenant que les vieux monumens sont chose respectable et sacrée; que c'est un crime pour une époque, pour un pays, que de les détruire; parce que les monumens servent l'histoire et la philosophie, et que l'histoire et la philosophie servent l'humanité ! Hautes idées, désormais accueillies par toutes les âmes généreuses, et qui ont arrêté le vandalisme moderne dans son œuvre malheureusement déjà trop avancée. Encore quelques années de libre colère, et il en aurait fini de tous les vieux monumens français; il allait, balayant nos chefs-d'œuvre d'architecture, sans voir qu'il enlevait à la France des titres de gloire, et que cette France, toujours si grande entre toutes les nations, allait rester la plus pauvre sous le rapport des arts, et s'offrir nue à la risée des peuples futurs. Mais il n'en sera pas ainsi. Il y a maintenant une génération neuve,

génération qui ravive le siècle, génération artiste, chaleureuse et passionnée pour tout ce qui est noble, digne et grand. De tous les points de la France, partout où les arts ont laissé une œuvre de génie, un monument vénérable, une pierre historique, nous nous sommes levés de concert, et nous ne laisserons plus s'en aller, une à une, toutes les richesses architectoniques de notre mère patrie, et nous ne souffrirons plus qu'on ose attenter à aucune de nos gloires nationales : car nous resterons saintement ligués, et nous combattrons de toute la puissance de notre enthousiasme et de notre conviction, et nous ferons triompher notre belle devise : Respect à l'histoire ! Respect au génie de tous les âges ! Respect à tous les droits sacrés de l'humanité !!!

Edouard Deneuville,
De la Société des Antiquaires de la Morinie.



L'ARC DE TRIOMPHE

DE L'ÉTOILE.

Un religieux dominicain, qui s'appelait Francesco Colonna, qui était né à Venise, qui avait successivement professé la grammaire, les belles-lettres et la théologie, écrivit dans un couvent de son ordre, vers l'an 1467, un livre qui a long-temps été l'objet mystérieux d'une grande curiosité, et dont le titre seul a entretenu de longues controverses. Ce livre était intitulé : *Poliphili Hypnerotomachia*. Les critiques supposèrent que le premier mot (*Poliphili*) voulait dire *amant de Polia*, et le second (*hypnerotomachia*), *combat du sommeil et de l'amour*. Ils allèrent plus loin, les critiques de ce temps-là, nos vénérables et très consciencieux prédécesseurs ! Ils rapprochèrent les lettres initiales de tous les chapitres, et trouvèrent dans cet acrostiche la phrase latine que voici : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*; ce qui veut dire probablement : « Frère François Colonna aima Polie. » Quelques uns prétendirent qu'il fallait voir dans Polie l'abréviation de Polite ou Hippolyte, nom de quelque charmante pécheresse que le moine avait reçue au confessionnal, ou de quelque belle religieuse qu'il avait aperçue à travers les grilles d'un parloir. Comme on pense bien, un livre, dont le titre seul a donné lieu à tant de recherches,

ne pouvait manquer de commentaires; il présente au premier coup d'œil le bizarre assemblage de la langue latine et de la langue italienne, l'aïeule et la jeune fille qui se donnent la main et qui confondent leurs cheveux blancs et leurs cheveux blonds. Le grec jette de temps en temps ses fleurs au travers de ces chevelures mêlées; et pardessus le tout, l'arabe et l'hébreu font briller çà et là, comme des diamans plus rares, leurs lettres et leurs mots cabalistiques. Ce livre singulier et peu répandu fut traduit en français pour la première fois en 1546, sous le titre de *Songe de Poliphile*. Il a eu chez nous plusieurs éditions; il a obtenu un grand succès dans toutes les nations, et a été partout imité. C'est déjà une preuve évidente que ce n'est pas une mystification banale, et que le mot de cette curieuse énigme importait aux générations qui le cherchèrent si ardemment.

Ce livre, tout ignoré qu'il est aujourd'hui, est, en effet, un des monumens les plus vigoureux de l'esprit humain. Le pauvre moine qui l'écrivait était un grand artiste que la passion de l'architecture enflammait. Venu au milieu du 15e siècle, après l'architecture gothique, et avant l'époque de la renaissance, il n'aurait guère trouvé à réaliser le souhait de son génie, alors même que les circonstances antérieures de sa vie l'auraient mieux secondé. Il vivait en effet dans un temps où l'art qu'il aimait n'avait pas grand'chose à faire. Les cathédrales du moyen-âge étaient à peine terminées; elles étaient fraîches encore, et élevaient vers le ciel leurs flèches, leurs dentelles, leurs rosaces, toute cette floraison d'architecture qui venait d'éclore. Il n'était pas besoin de bâtir de nouveaux temples, et de tirer de la pierre de nouvelles formules pour de nouvelles idées. La pensée humaine avait besoin de réfléchir encore quelque temps pour changer sa route. L'inno-

vation de la forme n'était pas non plus imminente. Les Grecs chassés de Byzance arrivaient à peine à Florence ; il leur fallait du temps pour former des élèves, et pour apprendre aux Italiens à retremper l'art moderne dans l'antique. Bramante ne faisait guère que de naître. Et cependant, Francesco Colonna, le moine de Venise, était tourmenté du désir de l'inconnu, et il voulait, lui aussi, créer en architecture. Contemporain de Brunelleschi, il voulait élever en l'air quelque nouvelle forme, comme ce hardi Florentin venait, par la merveilleuse puissance de son génie, de placer la première coupole sur les épaules de Santa-Maria-del-Fiore.

Colonna ne fut pas moins novateur que Brunelleschi. Il sentait remuer dans ses entrailles le seizième siècle, qui n'était pas encore prêt à en sortir; il voulut en hâter l'enfantement; il voulut, lui aussi, léguer à la postérité sa coupole et son monument que Michel-Ange put admirer. Mais les gonfalonniers de Florence ne lui demandaient pas, comme à l'autre, le plan d'une église; mais les magnifiques seigneurs de Venise ne songèrent pas à lui pour se faire construire quelque palais ou quelque prison; mais il ne possédait pas dans ce monde, ni sur les Alpes, ni sur les grèves de l'Adriatique, un pouce de terrain où il pût bâtir au moins une cabane; mais il n'avait à sa disposition ni les carrières des Apennins, ni les cailloux des fleuves, ni le sable de la mer. Ne croyez pas que son génie recule devant ces obstacles; il se suffit; il est si vigoureux qu'il trouve sa propre nourriture en lui-même. Son imagination est le champ où il va faire de l'architecture; ne pouvant construire avec des pierres, il va bâtir avec sa plume une multitude de palais qui seront plus durables que ceux qu'on cimente avec la chaux. Voilà ce que c'est que le *Songe de Poliphile*! C'est la satisfaction d'une imagina-

tion toute-puissante, c'est une féerie monumentale, c'est un roman architectural, unique en son genre, où les pyramides, les obélisques, les mausolées, les statues colossales, les cirques, les hippodromes, les amphithéâtres, les temples, les aqueducs, les thermes, les fontaines, les jardins s'élèvent, se répandent, éclatent de tous côtés; c'est une architecture idéale qui n'éblouit pas seulement les yeux, qui enchante le cœur, qui charme la raison, qui s'astreint aux règles les plus sévères, et qui pourtant prodigue les développemens les plus inusités; qui veut toujours être utile, et qui ne cesse pas d'être majestueuse et imposante.

Pauvre moine! le premier d'entre tes frères à qui tu lus les premières pages de ton manuscrit, te crut sans doute atteint de folie! Et peut-être parmi ceux, qui me liront, quelques uns penseront que j'ai pour toi une admiration peu raisonnable! Mais l'histoire se chargea vite de t'absoudre; le seizième siècle parut enfin, et parmi tous les arts dont il réunissait les couronnes, l'architecture, que tu avais évoquée dans tes songes embrasés, ne fut pas la dernière à paraître! Cette maîtresse idéale que tes rêves appelaient, cette *polie*, cette cité (car *polis* veut dire ville, messieurs les antiquaires!) cette ville nouvelle que tu voulais voir bâtir, Bramante et Michel-Ange l'élevèrent. Et Saint-Pierre de Rome jeta bientôt au milieu des nues sa coupole que ton ombre doit souvent visiter! Pauvre moine! tu fus de ceux qui ne virent que du haut de la montagne la terre promise à l'art. Tu es resté enseveli dans les ténèbres qui pesaient sur ton siècle, et que tu as cependant voulu éclairer. Tu naquis au sein d'une génération transitoire; tu subis, sans lâcheté, le malheur de ta position; tu combattis pour le vaincre; et c'est pour cela que la postérité, qui n'est jamais tout à fait injuste, se souviendra de toi, et

répétera quelquefois ton nom après ceux des grands architectes de la Renaissance !

Nous ressemblons tous plus ou moins à ce moine de Venise. Pendant la restauration, vous avez entendu parler de l'art de tous côtés; vous avez entendu dire de magnifiques choses sur la peinture, sur la sculpture, sur l'architecture, sur l'épopée, sur le drame; on parlait, il est vrai, beaucoup plus du passé que de l'avenir, et les commentaires qu'on faisait des œuvres d'autrefois occupaient plus de place que les pressentimens de ce qui pourra être un jour; nos artistes étaient moins prophétiques que Francesco Colonna, mais enfin ils tâchaient de donner à leurs souvenirs la forme de l'espérance, et ils criaient bien haut : L'art ! l'art! et ils se tournaient aux quatre points cardinaux pour voir si l'art ne viendrait pas à leur appel et s'ils n'apercevraient pas son divin étendart dans le ciel. L'invocation de ces prophètes ne semble pas tout à fait perdue, et déjà de grandes constructions s'élèvent où l'art peut faire voir sa puissance. Nous imitons de notre mieux la Renaissance ; mais je crois bien que nous ne sommes pas encore à sa taille, et que nous ressemblons beaucoup plus à ses précurseurs qu'à ses ouvriers. C'est le nom de Francesco Colonna, et non pas celui de Michel-Ange qu'il faut écrire sur le front de notre époque.

Cependant si un monument se prêtait aux inspirations du génie et aux merveilles de l'art, c'était, sans contredit, cet Arc de triomphe, qui a été inauguré, le 29 juillet, par le peuple, en l'absence de ses maîtres. Nous l'avions déjà salué, ce géant de pierre, et nous avions demandé au soleil un manteau de pourpre pour ses épaules militaires, et un casque d'or pour sa tête. Le ciel n'a pas voulu écouter notre prière; il a répandu sur lui ses larmes dès le premier jour. Les nuages entouraient le monument comme

d'un crêpe humide. Les clairons qui chantaient la *Marseillaise* tout autour, ne trouvaient que des sons plaintifs pour l'hymne terrible, et les drapeaux que le vent agitait semblaient aussi gémir dans ce jour qui aurait dû être plus solennel et plus heureux. C'est l'orage qui a baptisé ces trophées de nos victoires! Tous les visages étaient étonnés de voir le ciel si contraire à l'orgueil de notre nation. La tristesse qui se peignait partout, donnait assez à comprendre quel profond intérêt inspirait cet arc triomphal, et quelle majesté le peuple lui voulait voir. L'art a-t-il su répondre à l'attente populaire? L'architecture et la sculpture ont-elles été dignes des grandes choses dont on leur demandait d'immortaliser le souvenir?

Un arc de triomphe sera toujours, quoi qu'on fasse, *un* monument romain. Le plein-cintre, qui est la ligne essentielle de l'arc, rappelle aussitôt le génie de Rome. La ligne droite est l'affaire des Grecs qui allèrent directement à leur destinée, et qui atteignirent, dès l'origine, la perfection de tous les arts. Mais la ligne courbe est romaine, et figure, pour ainsi dire, l'inévitable embrassement dans lequel la Ville Eternelle enferma le monde antique. On ne pense pas que les Grecs aient jamais élevé d'arcs de triomphe; les Romains paraissent avoir créé ce genre d'édifices: c'est à eux qu'on doit tous ceux qui existent en Grèce, en France, en Asie. Les Chinois cependant ont de ces monumens, comme ils ont des ponts suspendus, et une canalisation organisée de toute antiquité. Les annales de la Chine font mention de trois mille six cent trente-six personnages célèbres, pour lesquels on a élevé des arcs de triomphe, où l'architecture a appelé la sculpture à son aide. Singulier peuple que celui-là, chez qui on ne trouve que lui-même, et où l'on trouve cependant tout ce qui est partout ailleurs!

Le triomphe n'était point chez les Romains, comme chez nous, un mot inutile et ambitieux ; le triomphe, c'était une chose réelle. Le général était sur son char, les rois vaincus le suivaient enchaînés, le peuple le précédait en chantant ; les armes des peuples soumis, leurs enseignes, les images des villes prises étaient traînées par les soldats vainqueurs. Le triomphateur passait ainsi sous une porte consacrée de la ville. Il était naturel qu'on imaginât de faire une porte particulière pour quelque triomphe qu'on voulait célébrer plus magnifiquement ; qu'une fois la cérémonie faite, on mît sur le monument le char qui avait passé dessous, et qu'on représentât sur les murailles d'une manière durable les armes conquises, les rois captifs, les villes forcées. En faisant cela, l'architecture et la sculpture copiaient l'appareil du triomphe, et rendaient immortelle la cérémonie qu'un jour avait vu finir. Ces antiques monumens n'étaient donc pas, comme nos arcs modernes, imaginés à plaisir et décorés selon la fantaisie d'un sculpteur. L'arc était élevé pour un triomphe réel, et les ornemens étaient réglés par la victoire. Tout le monde savait distinguer à Rome les armes et les vêtemens des peuples ennemis, et il ne fût venu à la pensée de personne de mettre des costumes imaginaires dans un arc sous lequel passait le vainqueur des Germains. Il n'en est pas de même pour nous. Nos villes n'ont plus l'habitude de se clore par des portiques étrusques, et la pompe des triomphes n'a plus de rituel consacré.

Le nombre des arcs de triomphe que l'antiquité a laissés n'est pas grand. L'arc de Constantin à Rome est le plus considérable et le mieux conservé de tous. Sa hauteur totale est de 65 pieds 10 pouces ; sa largeur est de 76 pieds. Il est percé d'un grand arc, accompagné de deux autres plus petits. Il offre un singulier mélange de

décoration. Elevé d'abord pour le triomphe que Trajan avait remporté sur les Parthes, il fut mis en pièces et transporté dans un autre endroit pour servir au triomphe de Constantin. Toute la sculpture du temps de Trajan est admirable; quatre bas-reliefs, dont deux sont à l'intérieur du grand arc, et deux à l'extérieur sous la frise, portent le cachet d'un art parfait. Quatre colonnes en marbre de couleur, posées sur des stylobates, ornent de chaque côté la face du monument. L'attique fait presque le tiers de la hauteur de l'édifice; il est coupé par des figures d'esclaves, profilant sur les colonnes du monument; il porte deux bas-reliefs longs. Ce qui est du temps de Constantin se fait remarquer aisément. La frise, dont les sculptures représentent les victoires de cet empereur, est d'un travail grossier.

L'arc que Caracalla fit dresser à son père Septime-Sévère, au bas de la montée du Capitole, est d'une ordonnance plus pure. Il est également percé de trois arcs, et décoré de quatre colonnes, reposant sur des stylobates sculptés. La sculpture y est moins prodiguée; elle est disposée au-dessus des petits arcs. L'attique est nu et réservé à l'inscription. Il supporte un quadrige et des statues. Il a soixante-un pieds de haut, et soixante-onze de large. La sculpture en est déjà dégénérée et bien inférieure à l'architecture.

Après ces deux arcs, le plus remarquable qui soit à Rome, est celui de Titus. Il n'a qu'une seule arcade, et seulement quarante-un pieds d'élévation. Mais les bas-reliefs intérieurs, qui représentent le triomphe de Trajan, sont des plus beaux que l'antiquité ait fait parvenir jusqu'à nous. Tous ces arcs romains sont construits en marbre. L'arc de Bénévent, élevé en l'honneur de Trajan, est un des restes les plus parfaits de l'antiquité, autant par la

sculpture que par l'architecture. A Rimini, à Suze, à Aosta, à Ancône on voit d'autres arcs triomphaux. L'arc d'Orange, qu'on attribue à Marius, compte entre les plus beaux. La disposition en est harmonieuse et la sculpture très belle.

Louis XIV aimait l'architecture et prétendait surpasser, dans cet art, la grandeur et la gloire des Romains. Mais c'est par la force de la masse, bien plus que par la majesté des proportions qu'il rivalisa avec les anciens. L'arc de triomphe de la Porte Saint-Denis a 75 pieds 9 pouces de long, sur 72 pieds 9 pouces de hauteur, sans compter le socle continu de 4 pieds 8 pouces de haut qui couronne tout l'ouvrage. Il est, comme on voit, plus élevé que tous ceux que les Romains ont laissés. Il n'a qu'un seul arc, et point d'attique. La corniche a une saillie démesurée ; elle protège sur les deux faces un bas-relief qui surmonte l'arc, et qui est d'un travail simple et d'un sentiment médiocre. Sur chacune des deux faces s'élèvent deux longues pyramides en saillie où des trophées d'armes sont appendus.

Quelques critiques du dernier siècle ont blamé l'emploi de ces pyramides ; ils ont pensé que ces figures, réservées ordinairement aux mausolées, ne sauraient convenir à un monument triomphal. Ils ont donné une autre raison à laquelle nous ne saurions nous rendre entièrement : ils ont prétendu que les lignes pyramidales coupaient désagréablement les lignes droites qui les entourent. L'arc de triomphe de la Porte Saint-Martin est inférieur de tous points. Il est encore plus mince et plus semblable à un vieux pan de mur ; il a 55 pieds 1 pouce d'élévation, et trois arcs, entourés de bosselages vermiculés en forme d'archivoltes, qui lui donnent un air pesant et rustique. Les bas-reliefs sont disposés dans la forme d'une pyramide renversée, sur les deux faces, au-dessus de chaque petit

arc. La manière qui règne dans ces sculptures fait ressortir davantage l'ingratitude de leur distribution. Le peu de solidité de l'édifice a été cause qu'à diverses reprises on a été obligé de défaire l'attique qui régnait au-dessus de la corniche. Napoléon l'a fait remplacer par un socle à peu près semblable à celui qui couronne l'arc de la Porte-Saint-Denis. Il paraît que Louis XIV n'était pas fort satisfait de ces deux ouvrages. Il sentait bien qu'il n'avait pas encore vaincu les Romains ; il se proposait de leur livrer une dernière bataille ; il avait fixé le lieu à la porte Saint-Antoine, et voulait y ériger un grand monument qui décidât de sa supériorité. Mais il mourut avant d'avoir élevé les fondemens au-dessus de terre. Le régent ne se soucia pas de poursuivre cette lutte contre l'antiquité : il n'était ni assez emphatique ni assez austère pour vouloir rivaliser avec le génie de Rome.

L'arc de triomphe de l'Étoile, commencé par Napoléon, et achevé aujourd'hui, a 152 pieds 3 pouces de hauteur, et 139 pieds 4 pouces de largeur. On voit tout de suite qu'il surpasse le double de la hauteur des arcs anciens. Il faut remarquer aussi qu'il est plus haut que large, à la différence des arcs romains, dont la largeur a toujours dépassé la hauteur. Cette différence de proportion n'est point une innovation fâcheuse. Il était fort difficile de conserver, autour d'un monument si élevé, les colonnes qui font l'ornement de presque tous les arcs romains. De près elles eussent présenté une masse trop grande ; de loin elles auraient jeté une ombre trop forte. Cependant le projet de M. Raymond, qui fut le premier adopté, offrait, pour caractère principal, une ceinture de colonnes, séparées par des tables sculptées. Dès 1810, M. Raymond fut obligé de donner sa démission. M. Chalgrin le remplaça, donna un second projet qui supprimait

les colonnes, et mourut. M. Goust fut chargé d'exécuter ses plans; en 1814 il avait élevé les piédestaux jusqu'à l'imposte du grand arc. En 1823, M. Huyot eut ordre de disposer pour les victoires du duc d'Angoulême, l'arc destiné aux batailles de Napoléon. La révolution de juillet chargea M. Blouet de continuer l'arc de l'empereur. Mais au lieu de borner ce monument au souvenir d'une seule campagne, ou d'un seul événement, comme on l'avait projeté à l'origine, on eut l'heureuse idée de le consacrer à la mémoire de nos guerres révolutionnaires, et d'en faire, pour ainsi dire, le poème épique et complet de tous nos triomphes. On confia à la sculpture le soin de remplir ces intentions. L'architecture continua du reste son œuvre, sans trop se soucier de cette pensée; il semble même qu'elle l'a trop oubliée. Il ne restait plus guère que l'attique où l'on pût laisser la trace d'une inspiration nouvelle; mais au lieu d'y marquer la gravité du sujet, l'architecte paraît avoir mieux aimé y donner une idée de la coquetterie de son talent, et du système de son école. C'est presque une couronne gothique que ce que vous avez mis au-dessus de la corniche du monument impérial!

Du reste, l'architecture de l'arc est simple et sévère; et il faut convenir que pour un monument qui n'a rien de réel, qui n'est pas la porte de la ville, qui n'a pas vu passer de char triomphal sous son plein-cintre, qui n'a aucune utilité directe, l'art a fait aussi bien qu'il a pu. L'imitation est flagrante; elle n'est point dissimulée; elle est au contraire bien nue, et ne se met guère en peine d'obtenir son pardon par des détails ingénieux. Telle est la déplorable condition de nos arts, que le monument dont la pensée est nationale par excellence, et chère à toutes les âmes, se trouve, par la forme, suranné, factice, imité sans esprit et sans inspiration. Il semble que nous ayons été tourmentés par la

même envie ridicule qui s'était emparée de Louis XIV, et que, voulant lutter avec les Romains, nous n'ayons rien trouvé de mieux à faire que de jeter deux blocs de pierre contre chacun des morceaux de marbre de leurs arcs de triomphe. Quand donc l'architecture reviendra-t-elle vraie et grande? quand donc naîtra notre Bramante? quand donc trouvera-t-on la forme qui sera à la puissance des sociétés modernes, ce que la coupole de Saint-Pierre fut à la suprématie catholique?

La décoration sculpturale de l'arc affecte moins l'imitation antique. Les groupes de forme héroïque qui couvrent les côtés de l'arc de face, sont surmontés de tables sculptées dans des proportions à peu près naturelles, qui sont elles-mêmes couronnées d'une frise de sculpture réduite; au-dessus des ouvertures de l'arc transversal, de grands bas-reliefs sont établis sur la ligne des tables sculptées des deux faces. Nous trouvons cette disposition claire, bonne et bien graduée, quoi qu'on ait dit. L'exécution de ces sculptures s'écarte complètement du sentiment antique; et en cela, on est moins tenté de louer l'audace du sculpteur, que de blâmer leur peu d'étude. Les plus classiques de nos artistes ont montré ici que leur mémoire n'a pas un champ plus étendu que leur génie, que l'érudition qui fait tout leur talent s'arrête en chemin, et qu'elle ne comprend ni la composition ni l'expression des modèles anciens.

Toute la sculpture de l'arc peut se diviser en deux parties. La frise, les tables sculptées, les figures des tympans, étaient prévues et déterminées par la place même qu'on leur assignait. Le cadre était donné au sculpteur; il n'avait plus qu'à le remplir, et rien dans ce travail ne dépassait les règles et les inspirations ordinaires de son art. Les quatre groupes symboliques qui ornent l'étage inférieur du monument, réclamaient une autre puissance; là il fallait

tout inventer; il fallait créer le cadre, la forme, les lignes, la pensée, l'emblême, les figures; il fallait dépasser les conditions ordinaires de la sculpture et se bien pénétrer de toutes les convenances architecturales. C'était, en un mot, une grande œuvre complète, de celles qui demandent plus que du talent.

Nous ne nous sommes donc pas étonné d'avoir trouvé médiocres les sculptures que M. Rude et M. Cortot ont faites sur les deux piédestaux antérieurs. Les deux sujets proposés étaient pourtant d'une rare inspiration. Le Départ et le Triomphe, c'est-à-dire la Marseillaise et le Couronnement, c'est-à-dire la République et l'Empire; tels étaient les admirables motifs de ces deux symphonies de pierre! On n'a su trouver pour de si grands objets, ni composition, ni pensée, ni style. M. Rude a juxtaposé six ou sept figures qui vont de droite à gauche avec un mouvement légèrement prononcé vers le milieu; il les a surmontées d'un génie qui pousse le cri : aux armes! et qui a soin de rassembler autour de sa tête assez d'enseignes, de trompettes et de drapeaux pour parfaire le carré dont les figures inférieures sont la base. La conception de M. Cortot a un meilleur enchaînement de lignes. L'empereur occupe le centre du groupe; les villes vaincues s'agenouillent à ses pieds; le génie de la Victoire le couronne. On sent déjà ici un penchant plus marqué pour la ligne pyramidale; on le dirait involontaire et irréfléchi, tant la ligne est peu accusée, et à la fois dénuée d'artifice.

C'était une grande question de savoir si la sculpture de ces piédestaux serait quarrée comme les lignes du monument, ou pyramidale, pour y introduire une agréable diversité. On avait blâmé François Blondel, architecte de l'arc de la Porte Saint-Denis, d'avoir mis des pyramides saillantes dans les côtés de son monument; mais c'était

plutôt le sentiment de ces pyramides tumulaires que leur forme qu'on reprenait; en effet, il est impossible de concevoir qu'une sculpture, à qui l'on n'assigne pas de cadre, ne cherche pas en elle toutes ses convenances, et ne prenne point aussitôt la forme pyramidale qui a l'avantage de ne reposer que sur elle-même. Une pyramide naturelle, sans affectation, et sans ligne extérieure prolongée, convenait merveilleusement pour rompre la monotonie des grands côtés de l'arc triomphal. M. Rude ne s'en est point douté; et il a eu le tort, grave selon nous, de faire un bas-relief carré, là où il n'avait pas de cadre. M. Cortot paraît avoir senti cet inconvénient, sans le comprendre clairement, et sans y porter un remède efficace.

M. Etex, qui était chargé des deux autres groupes, a montré, dans cette difficulté, tout le génie que son Caïn nous avait annoncé. Le ligne pyramidale est ici franchement adoptée, elle est débarrassée de sa raideur, mais elle se laisse saisir facilement, et elle est toute sillonnée à l'intérieur d'autres lignes sévères et habiles qui charment le regard. La conception de ces grands bas-reliefs n'est pas moins remarquable. Il s'agissait de représenter 1814 et 1815; il fallait parler de nos désastres, sans montrer sur la pierre l'insolente fortune de nos ennemis et de nos maîtres. M. Etex est sorti en maître de cette épreuve; il a symbolisé 1814 dans la résistance. Les armées sont défaites. Le coursier, qui a porté notre victoire jusqu'au bout du monde, laisse tomber son cavalier blessé à mort. Une nouvelle génération a tiré l'épée; elle la jette en avant pour empêcher que l'ennemi ne touche son vieux père, sa femme et ses enfans qui s'abritent à ses genoux. Le génie de l'avenir montre au-dessus du groupe sa figure pleine de colère et de prévision. Ce bas-relief, a comme on voit, quatre étages qui sont ramenés à trois plans princi-

paux. L'autre groupe est aussi habilement conçu, et rendu peut-être avec une plus grande harmonie. Le légionnaire a vieilli dans sa dernière campagne, il remet l'épée au fourreau. Le vieux père n'est plus. Le passé est absent, il ne reste plus que le présent et l'avenir. La femme, les enfans, le frère travaillent aux pieds du guerrier. Le soldat, tout à l'heure blessé et renversé de son coursier, a été guéri; il s'est fait laboureur, et dompte un taureau, au milieu d'un grand pâturage. Minerve, qui couronne l'ouvrage, donne aux arts l'assurance de la paix. Cette sculpture est grandement traitée; et le soin du détail ne manque point à la pensée. Ce n'est pas sans émotion que nous l'avons considérée; nous y avons trouvé une heureuse alliance de science et d'inspiration qui est bien rare aujourd'hui. Le pays compte un grand artiste de plus. Que n'a-t-on pas à attendre encore de ce hardi jeune homme qui a déjà tant donné à un âge où d'autres sont heureux de promettre quelque chose!

Les autres sculptures ne sont pas dénuées de mérite. Les renommées de M. Pradier sont d'une grande beauté de forme. Les bas-reliefs, sculptés par MM. Marochetti, Getcher, Chaponière, Feuchère, Lemaire, Seurre, et la frise, partagée entre MM. Brun, Jacquot, Caillouette, Seurre aîné et Rude, pourraient nous arrêter encore longtemps; mais nous sentons que, malgré notre estime pour quelques bonnes parties, nous aurions à dire plus de mal que de bien. Nous aimons mieux nous abstenir. L'école de la restauration, à qui sont échus la plupart de ces travaux, n'y avait point été préparée par des études assez sévères. Non seulement les ressources de l'art étaient négligées par elle, mais les clartés de la pensée et l'enthousiasme de la poésie lui sont restés étrangers. Elle a donc été surprise à l'improviste, avant qu'elle eût songé à la philosophie de son

métier. Un seul artiste de cette école s'était élevé au dessus des autres par les idées et par l'exécution : c'est David, statuaire national, comme Béranger est poète populaire. Eh bien ! le gouvernement n'a pas appelé David à l'arc de triomphe !

A l'intérieur de l'arc, on a gravé les noms des batailles et ceux des généraux de la révolution. Au-dessus de l'attique on a élevé un acrotère, où l'on ne sait quel symbole on doit attacher. Le gouvernement est en cela semblable à la foule des artistes qu'il a employés : il ignore la formule suprême et l'idée dominante qu'il doit imprimer au monument.

H. FORTOUL.



Moyen-Age.

COSTUMES,

FÊTES ET JEUX, REPAS ET MOEURS[1].

Costumes, Fêtes et Jeux. — La population en mouvement autour des édifices est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes. Les diverses classes de la société et les habitans des différentes provinces se distinguaient, les uns par la forme des vêtemens, les autres par des modes locales. Les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitans de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les religieux de tous les ordres, les pélerins, les pénitens gris, noirs et blancs, les ermites, les confréries, les corps de métiers, les bourgeois, les paysans, offraient une variété infinie de costumes :

[1] Voir *Essai sur la Littérature anglaise*, t. Ier. — Paris. Gosselin, 1836.

nous voyons encore quelque chose de cela en Italie. Sur ce point, il s'en faut rapporter aux arts : que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes?

Du 12e au 14e siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée au flanc par un ceinturon. Le sayon de peau, le *pelicon* d'où est venu le surplis, était commun à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier quand il quittait son armure : les manches de cette robe couvraient les mains ; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui ; la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenait lieu de turban. De la robe ample on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe qui fut blasonnée. Les hauts-de-chausses, si courts et si serrés qu'ils en étaient indécens, s'arrêtaient au milieu de la cuisse ; les bas-de-chausses étaient dissemblables : on avait une jambe d'une couleur, une jambe d'une autre couleur. Il en était de même du hoqueton, mi-partie noir et blanc, et du chaperon, mi-partie bleu et rouge. « Et si étaient « leurs robes si étroites à vêtir et à dépouiller, qu'il sem- « blait qu'on les écorchât. Les autres avaient leurs robes « relevées sur les reins comme femmes, si avaient leurs « chaperons découpés menuement tout en tour. Et si « avaient leur chausse d'un drap et l'autre de l'autre. Et « leur venaient leurs cornettes et leurs manches près de « terre, et semblaient mieux être jongleurs qu'autres « gens. Et pour ce ne fut pas merveilles si Dieu voulut « corriger les méfaits des Français par son fléau (la « peste). »

Par dessus la robe, dans les jours de cérémonie, on attachait un manteau tantôt court, tantôt long. Le manteau de Richard Ier était fait d'une étoffe à raies, semé

de globes et demi-lunes d'argent, à l'imitation du système céleste (Winesalf). Des colliers pendans servaient également de parure aux hommes et aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à la *poulaine* furent long-temps en vogue. L'ouvrier en découpait le dessus comme des fenêtres d'église ; ils étaient longs de deux pieds pour le noble, ornés à l'extrémité de cornes, de griffes ou de figures grotesques : ils s'allongèrent encore, de sorte qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. Les évêques excommunièrent les souliers à la poulaine, et les traitèrent de *péché contre nature*. On déclara qu'ils étaient *contre les bonnes mœurs et inventés en dérision du créateur*. En Angleterre, un acte du Parlement défendit aux cordonniers de fabriquer des souliers ou des bottines dont la pointe excédât deux pouces. Les larges babouches carrées par le bout remplacèrent la chaussure à bec. Les modes variaient autant que celles de nos jours; on connaissait le chevalier ou la dame qui, le premier ou la première, avait imaginé une *haligote* (mode) nouvelle ; l'inventeur des souliers à la poulaine était le chevalier anglais Robert-le-Cornu. (W. *Molmesbury*.)

Les *gentilfames* usaient sur la peau d'un linge très fin ; elles étaient vêtues de tuniques montantes enveloppant la gorge, armoriées à droite de l'écu de leur mari, à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras, lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans ; tantôt elles les déroulaient épars sur leurs épaules, tantôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds ; elles y suspendaient ou des barbettes, ou de longs voiles, ou des banderolles de soie tombant jusqu'à terre et voltigeant au gré du vent ;

au temps de la reine Isabeau, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines. Ces coiffures étaient soutenues par deux cornes recourbées, charpente de l'édifice : du haut de la corne, du côté droit, descendait un tissu léger que la jeune femme laissait flotter ou qu'elle ramenait sur son sein comme une guimpe, en l'entortillant à son bras gauche. Une femme en plein *esbattement* étalait des colliers, des bracelets et des bagues. A sa ceinture enrichie d'or, de perles et de pierres précieuses, s'attachait une escarcelle brodée; elle galopait sur un palefroi, portait un oiseau sur le poing ou une canne à la main. « Quoi de plus « ridicule, dit Pétrarque dans une lettre adressée au pape « en 1366, que de voir les hommes le ventre sanglé! « En bas, de longs souliers pointus; en haut, des foques « chargées de plumes : cheveux tressés allant de-ci, « de-là par derrière comme la queue d'un animal, re- « tapés sur le front avec des épingles à tête d'ivoire. » Pierre de Blois ajoute qu'il était du bel usage de parler avec affectation. Et quelle langue parlait-on ainsi? La langue de Robert Wace ou du Roman du Rou, de Ville-Hardouin, de Joinville et de Froissart!

Le luxe des habits et des fêtes passait toute croyance; nous sommes de mesquins personnages auprès de ces barbares des treizième et quatorzième siècles. On vit dans un tournoi mille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie, nommée *cointise*, et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique. (*Mathieu Pâris.*) Un des habits de Richard II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille marcs d'argent. (*Knyghton.*) Jean Arundel avait cinquante-deux habits complets d'étoffes d'or. (*Hollingshed chron.*)

Une autre fois, dans un autre tournoi, défilèrent d'a-

bord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur et précédés de trompettes et de ménestriers; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, superbement vêtues, chacune menant en lesse, avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisaient partie de ces *bandors* (réjouissances). Le roi, les prélats, les barons, les chevaliers, sautaient au son des vielles, des musettes et des *chiffouies*.

Aux fêtes de Noël arrivaient de grandes mascarades. En 1348, en Angleterre, on prépara quatre-vingts tuniques de bougron, quarante-deux masques et un grand nombre de vêtemens bizarres, pour les mascarades. En 1377, une mascarade, composée d'environ cent trente personnes déguisées de différentes manières, ouvrit un divertissement au prince de Galles.

La balle, le mail, le palet, les quilles, les dés, affolaient tous les esprits. Il reste une note d'Edouard II de la somme de cinq shellings, laquelle somme il avait empruntée à son barbier pour jouer à croix ou à pile.

Repas. — Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles : cela s'appelait *corner l'eau*, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin, et l'on soupait à cinq heures du soir. On était assis sur des *banques* ou bancs, tantôt élevés, tantôt assez bas, et la table montait et descendait en proportion. Du banc est venu le mot *banquet*. Il y avait des tables d'or et d'argent ciselées; les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées *doubliers*, on les plissait comme *rivière ondoyante qu'un petit vent frais fait doucement soulever*. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, que ne connaissaient point les Romains, furent aussi inconnues des Français jus-

qu'à la fin du 14e siècle ; on ne les trouve que sous Charles V.

On mangeait à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinemens que nous ignorons aujourd'hui ; la civilisation romaine n'avait point péri dans la cuisine. Parmi les mets recherchés, je trouve le *dellegrous*, le *maupigyrum*, le *karumpio*. Qu'était-ce ? On servait des pâtisseries de formes obscènes qu'on appelait de leurs propres noms ; les ecclésiastiques, les femmes et les jeunes filles, rendaient ces grossièretés innocentes par une pudique ingénuité. La langue était alors toute nue ; les traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte. *L'instruction du chevalier Geoffroy, la Tour Landry, gentilhomme angevin, à ses filles,* donne la mesure de la liberté des enseignemens et des mots.

On usait en abondance de bière, de cidre et de vin de toutes les sortes ; il est fait mention du cidre sous la seconde race. Le clairet était du vin clarifié mêlé à des épiceries, l'hypocras du vin adouci avec du miel. Un festin donné en Angleterre par un abbé, en 1310, réunit six mille convives devant trois mille plats. Au repas de noce du comte de Cornouailles, en 1243, trente mille plats furent servis, et, en 1251, soixante bœufs gras furent fournis par le seul archevêque d'York, pour le mariage de Marguerite d'Angleterre avec Alexandre III, roi d'Ecosse. Les repas royaux étaient mêlés d'intermèdes : on y entendait toutes *menestrandies;* les clercs chantaient *chansons,* rondeaux et virelais. « Quand le roi (Henri II d'Angleterre) sort dans la matinée, dit Pierre de Blois, vous voyez une multitude de gens courant çà et là, comme s'ils étaient privés de la raison ; des chevaux se précipitent les uns sur les autres ; des voitures renversent des voitures ; des comédiens, des

filles publiques, des joueurs, des cuisiniers, des confiseurs, des baladins, des barbiers, des compagnons de débauches, des parasites, font un bruit horrible ; en un mot, la confusion des fantassins et des cavaliers est si insupportable, que vous diriez que l'abîme s'est ouvert et que l'enfer a vomi tous ses diables. »

Lorsque Thomas Becket (saint Thomas de Cantorbéry) allait en voyage, il était suivi d'environ deux cents cavaliers, écuyers, pages, clercs et officiers de sa maison. Avec lui cheminaient huit chariots tirés chacun par cinq forts chevaux, deux de ces chariots contenaient la bière, un autre portait les meubles de sa chapelle, un autre ceux de sa chambre, un autre ceux de sa cuisine ; les trois derniers étaient remplis de provisions, de vêtemens et de divers objets. Il avait, en outre, douze chevaux de bât, chargés de coffres qui contenaient son argent, sa vaisselle d'or, ses livres, ses habillemens, ses ornemens d'autel. Chaque chariot était gardé par un énorme mâtin surmonté d'un singe. (*Salisb.*)

On avait été obligé de frapper la table par des lois somptuaires ; ces lois n'accordaient aux riches que deux services et deux sortes de viandes, à l'exception des prélats et des barons qui mangeaient de tout en toute liberté ; elles ne permettaient la viande aux négocians et aux artisans qu'à un repas ; pour les autres, ils se devaient contenter de lait, de beurre et de légumes.

Mœurs. — On rencontrait sur les chemins des baternes ou litières, des mules, des palefrois et des voitures à bœufs ; les roues des charettes étaient à l'antique. Les chemins se distinguaient en chemins *péageaux* et en *sentiers* ; des lois en réglaient la largeur : le chemin péageau devait avoir quatorze pieds ; les sentiers pouvaient être ombragés, mais il fallait élaguer les arbres le long des voies

royales, excepté les *arbres d'abris*. Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées.

C'était le temps du merveilleux en toutes choses : l'aumônier, le moine, le pélerin, le chevalier, le troubadour, avaient toujours à dire ou à chanter des aventures. Le soir, autour du foyer à bancs, on écoutait ou le roman du roi Arthur, d'Ogier le Danois, de Lancelot du Lac, ou l'histoire du *gobelin* Orthon, grand nouvelliste qui venait dans le vent, et qui fut tué dans une grosse truie noire. (*Froissart.*)

Avec ces contes on écoutait encore la sirvente du jongleur contre un chevalier félon, ou le récit de la vie d'un pieux personnage. Ces vies de saints, recueillies par les Bollandistes, n'étaient pas d'une imagination moins brillante que les relations profanes : incantations de sorciers, tours de lutins et de farfadets, courses de loups-garous, esclaves rachetés, attaques de brigands, voyageurs sauvés, et qui, à cause de leur beauté, épousent les filles de leurs hôtes (*Saint-Maxime*) ; lumières qui pendant la nuit révèlent au milieu des buissons le tombeau de quelque vierge ; châteaux qui paraissent soudainement illuminés. (*Saint Viventius, Maure et Brista.*)

Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre un berger et le prie de lui enseigner un gîte : « Je n'en connais pas, dit le berger, « si ce n'est dans un lieu arrosé de fontaines, au domaine « du puissant vassal Weissart. — Peux-tu m'y conduire ? « répondit le saint. — Je ne puis laisser mon troupeau, « repliqua le pâtre. » Déicole fiche son bâton en terre, et quand le pâtre revint, après avoir conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement autour du bâton miraculeux. Weissart, terrible châtelain, menace de faire mutiler Déicole, mais Berthilde, femme de Weissart, a

une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Déicole entre dans la forteresse; les serfs empressés le veulent débarrasser de son manteau; il les remercie et suspend ce manteau à un rayon du soleil qui passait à travers la lucarne d'une tour (Boll. t. II, p. 202).

Giralde, natif d'un pays de Galles, raconte dans sa *Topographie de l'Irlande* que saint Kewen priant Dieu, les deux mains étendues, une hirondelle entra par la fenêtre de sa cellule, et déposa un œuf dans l'une de ses mains. Le saint n'abaissa point sa main, il ne la ferma que quand l'hirondelle eut déposé tous ses œufs et achevé de les couver. En souvenir de cette bonté et de cette patience, la statue du solitaire en Irlande porte une hirondelle dans une main.

L'abbé Turketult avait en sa possession le pouce de saint Barthélemi, et il s'en servait pour se signer dans les momens de danger, de tempête et de tonnerre.

Les Barbares aimaient les anachorètes; c'était des soldats de différentes milices, également éprouvés, également durs à eux-mêmes, dormant sur la terre, habitant les rochers, se plaisant aux pélerinages lointains, à la vasteté des déserts et des forêts.

Aussi les ermites conduisaient-ils les batailles; campés le soir dans les cimetières, ils y composaient et chantaient à la foule le *dies iræ* et le *stabat mater*. Les Anglo-Saxons ne virent pas moins de dix rois et de onze reines abandonner le monde et se retirer dans les cloîtres. Cependant il ne faudrait pas se laisser tromper par les mots : ces reines étaient des femmes des pirates du nord, arrivées dans des barraques, célébrant leurs noces dans des chariots, comme les filles de Clodion-le-Chevelu, de belles et blanches Norwégiennes, passées des Dieux de l'Edda au dieu de l'Évanvangile, et des Walkiries aux anges.

DE CHATEAUBRIAND.

Voyages.

GRENADE.

Objet de la curiosité et de l'admiration des nationaux et des étrangers, la ville de Grenade justifie-t-elle l'intérêt qu'on lui porte, par une haute antiquité, par une position remarquable, ou par une magnificence extraordinaire ?

Grenade ne date que du 10e siècle ; si elle est placée dans une position agréable, si son territoire est bien cultivé, elle partage ces avantages avec Valence ; enfin la péninsule espagnole offre plusieurs villes mieux bâties, et qui renferment des monumens plus somptueux, telles que Madrid, Séville et Barcelone.

Grénade ne possède aucune manufacture ; elle ne fournit au commerce que du chanvre, un peu de soie et des fruits secs ; son territoire est entouré de toutes parts de défilés dangereux à franchir, et qui sont le repaire de brigands redoutables ; et cependant, nous le répétons, il n'est pas un voyageur en Espagne qui ne s'empresse de visiter Grenade, et auquel cette ville n'inspire le plus vif intérêt.

Mais Grenade fut le dernier refuge des Maures en Europe ; dans cette ville s'accomplirent les destinées d'un grand peuple ; les descendans d'Ismael, après avoir porté la gloire de leurs armes depuis l'Indus jusqu'à la Loire, virent leur puissance s'écrouler avec les murs de cette cité ; bannis de l'Europe, ils se retirèrent dans leurs déserts, reprirent les coutumes nomades de leurs ancêtres, et ne conservèrent de leur état de civilisation et de leur aptitude aux sciences et arts, que le goût des fables, de la poésie et de l'astronomie.

Les Arabes illustrèrent leur séjour en Espagne par des monumens somptueux et par des établissemens de philantropie et d'utilité publique ; ils construisirent des édifices pour recevoir les voyageurs, les indigens et les malades ; ils ornèrent les routes de fontaines, et de bornes milliaires pour en mesurer les distances ; ils établirent des postes et des courriers, des foires régulières pour les marchands, des observatoires garnis d'instrumens d'astronomie ; ils eurent des bibliothèques publiques, des écoles, des sociétés savantes ; enfin, pour me servir de l'expression d'un de leurs auteurs, ils propagèrent la science et les arts utiles depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Gange : *à Gadibus usque ad auroram et Gangem.*

Les Maures d'Espagne n'étaient pas moins distingués par leurs vertus chevaleresques et leur galanterie : les romances espagnoles nous ont conservé la tradition de leurs tournois, de leurs amours et de leurs dissensions. Les vers castillans s'enrichirent des modulations de ces noms arabes si doux et si sonores, ils intéressèrent aux affections de ces guerriers si tendres et si terribles. Il faut avoir lu les *Romanceros* espagnols pour parcourir avec plaisir la ville *du grand Alhamar ;* on y reconnaît à chaque pas le théâtre des événemens chantés dans ces re-

cueils, et l'exactitude des descriptions des lieux ajoute à la vraisemblance des scènes rapportées. Il faut conserver cette illusion, lorsqu'on se propose de faire le pélerinage de Grenade; serait-ce la peine de venir visiter ce coin de l'Andalousie, pour réfuter une chronique aussi touchante? et si les romanciers ont donné aux fruits poétiques de leur imagination des appuis historiques dont on ne peut garantir l'authenticité, du moins ces pièces ont une couleur locale; elles offrent une apparence de vérité que le philosophe peut préférer quelquefois à l'exactitude sévère de l'histoire.

Qu'on ne cherche point ici la description détaillée de Grenade et de ses palais, n'avons-nous pas les superbes tableaux de M. Delaborde? Je n'ai voulu que recueillir les sensations que j'ai éprouvées en visitant ce délicieux séjour; c'est une pierre ajoutée religieusement au vaste *tumulus* qui recouvre les ossemens de tant de héros; car il n'est pas, dans cette belle campagne, un coin de terre qui n'ait été arrosé de sang.

La plaine de Grenade est entourée de montagnes arides et très élevées, coupées à pic sur plusieurs points, et renfermant d'horribles abîmes en beaucoup d'endroits. On y pénètre par plusieurs routes, mais celle de Madrid est la plus favorable pour jouir du superbe paysage qu'on vient chercher avec tant de fatigue.

En quittant la route de Séville, après avoir passé le Guadalquivir à Andujar, il faut gravir pendant deux jours les montagnes du royaume de Jaen pour arriver à *Alcala la Reale*, point culminant de cette cordilière.

Depuis cette ville, cinq heures de marche suffisent pour descendre dans la plaine de Grenade. A mesure qu'on avance sur cette route, on distingue des villes et des villages, mais la place de Grenade n'est qu'indiquée par une

masse blanche qu'on aperçoit au pied de la *Sierra Nevada*.

En sortant des montagnes, on franchit la *Cubillas*, fraîche et limpide rivière qui porte son tribut au Xenil. Ses bords sont couverts de *nerium* que nous nommons laurier-rose; arbuste dangereux et perfide; nos soldats, séduits par ses belles fleurs, en couvrirent leurs casques, en portèrent des branches à la bouche; ils furent bientôt saisis de vertiges; plusieurs chevaux périrent pour avoir mangé son feuillage vénéneux.

Plus loin, on suit les contours d'une colline isolée; c'est la montagne d'Elvire, sur laquelle était bâtie l'ancienne ville de ce nom; il en reste si peu de traces, que les auteurs ne sont pas d'accord sur sa position, elle était cependant située dans cet endroit[1], et la porte de Grenade qui se dirige vers ce point, est encore la porte d'Elvire.

Cette ville datait d'une haute antiquité; Pline en a parlé; au commencement du 4me siècle, on y tint un concile dont les actes ont été retrouvés en 1755, inscrits sur des lames de plomb. Le nom d'*Illiberis* lui était commun avec d'autres villes, notamment celle qui existait dans la Gaule Narbonnaise, près de Perpignan. Il y avait également plusieurs Ibérie, une entre autres sur les bords du Pont-Euxin. L'*Illiberis* de la Bétique existait encore avec Grenade en 1029. Un siècle plus tard, en 1123, elle était abandonnée. Elle a donc été ruinée dans les guerres civiles qui suivirent la chute de l'empire de Cordoue.

En quittant la montagne d'Elvire, on distingue entièrement Grenade; on voit se déployer cette ville célèbre, héritière des débris de tous les trônes d'Espagne, et dont l'empire devait s'anéantir à son tour, après avoir jeté pendant deux siècles le plus vif éclat.

Plusieurs auteurs ont prétendu que Grenade ressemblait au fruit dont elle porte le nom. J'avoue que cette ressemblance ne m'a point frappé. La cité des Maures s'étend sur deux contreforts du mont Padul et dans une partie de la plaine ; ce qui n'a rien de commun avec la figure sphérique d'une grenade. Nous croyons plutôt que son nom de *Granata* vient du grenat, pierre précieuse, très abondante parmi les riches minéraux qui constituent le sol de ces montagnes, et qui se nomme *granate* en espagnol.

Mais laissons ces étymologies, genre de recherche trop aride pour les lieux où nous sommes, et rendons notre hommage à la fontaine du Sapin, célèbre rendez-vous des chevaliers chrétiens et moresques, qui venaient rompre des lances dans cette charmante solitude. C'est là que le valeureux grand-maître de Calatrava, don Rodrigo Tellès Giron occit le Maure Albayaldos, et lui procura la vie éternelle en le baptisant avec les eaux de cette fontaine. Aucun chevalier espagnol n'a été plus célébré par les romanciers, que ce fameux grand-maître; il était continuellement, disent-ils, à provoquer les Maures depuis la fontaine du Pin jusqu'à la Sierra Nevada : la lance au poing, il pouvait percer d'outre en outre la porte d'Elvire.

Las puertas eran de hierro,
De parte à parte las passa.

A une demi-lieue de la fontaine, on traverse le joli village d'Albolotó, où les seigneurs moresques possédaient de superbes châteaux de plaisance. Les *villas* des Grenadins actuels, pour être plus modestes, n'en offrent pas moins des retraites fort agréables.

De ce village, une belle avenue d'ormes et de peupliers conduit à un vaste carrefour, où aboutissent les débouchés des divers quartiers de la ville. On voit sur cette espla·

nade qu'on nomme la place du *Triomphe*, un grand hôpital, un immense couvent, la porte fortifiée d'Elvire, les arènes pour les courses de taureaux, et un monument religieux, composé d'une colonne torse en marbre et surmontée d'une croix, entourée d'une grille et de lanternes où l'on brule continuellement des cierges. Le nom de la place indique l'objet du monument; c'est un souvenir de l'expulsion des Maures, c'est le souvenir du triomphe de l'ignorance, de la dévastation et de la barbarie sur l'industrie et les lumières. L'érection de cette croix fut le signal de l'établissement de l'inquisition en Espagne! De cette place, on peut apercevoir le couvent des Hiéronymites, qui renferme les restes de Gonzalve de Cordoue. Une simple pierre devant le maître-autel recouvre la dépouille mortelle du grand capitaine. Une inscription nous apprend qu'il n'a dû sa fortune et sa gloire qu'à son propre mérite. On lit dans une autre inscription, placée sur les murs extérieurs de l'église, que ce guerrier fut la terreur des Français et des Turcs. Les Français ne le redoutaient certainement pas, lorsqu'irrités de ce qu'il avait deux fois violé les plus terribles sermens, ils l'attaquèrent sous les ordres de d'Aubigny, lui enlevèrent toutes ses places, et l'investirent dans Barlette, où il s'était réfugié sans vivres et sans munitions; il était perdu sans une faute du duc de Nemours, dont il profita si bien, il est vrai, qu'il nous enleva toutes nos possessions d'Italie.

L'Albaizin est en face du monument triomphal : on y monte par la rue de l'Alacaba, qui n'est qu'un ravin servant de lit à un torrent, et divisant cette colline en deux parties; sur celle de droite, on trouve encore les restes de la forteresse des Maures; c'est aussi de ce côté qu'il est resté le plus de maisons, car la partie gauche en est entièrement dégarnie. Les constructions de l'Albaizin sont

moresques : point de jours extérieurs, mais des terrasses d'où l'on jouit d'une vue charmante, et surtout beaucoup de bassins et de jets d'eau. La circulation n'a lieu qu'au moyen de ruelles si étroites, qu'on ne peut marcher deux de front. Tout nous fait présumer que, dans les premiers temps de son existence, Grenade se bornait à cette colline. Les anciens auteurs disent que les habitans de l'Albaizin différaient des autres Grenadins par leur langage, leurs mœurs, et par leur habillement ; qu'ils étaient économes et prudens, et qu'ils ne prenaient aucune part aux dissensions des riches familles de Grenade.

Au dixième siècle, époque de la fondation de cette ville, de nombreuses migrations d'Asie et d'Afrique vinrent s'établir en Espagne. Des colonies d'Egyptiens se fixèrent dans les provinces du nord. Des tribus arabes de l'Yémen choisirent Cordoue et Séville ; des Syriens adoptèrent la partie orientale de l'Andalousie, où ils fondèrent la ville de *Medina Sidonia*. Nous pensons que les premiers habitans de Grenade venaient également de Syrie ; ils excellaient dans la fabrication de ce genre d'étoffes de soie, qui porte encore le nom de Damas ; les armures de cette ville étaient renommées pour leur bonne trempe, qualité reconnue de même aujourd'hui aux armes de la capitale de la Syrie. L'espèce de raisin cultivé encore présentement, est celle qu'on nomme raisin de Damas : le grenadier même, si commun dans cette contrée, est d'origine syrienne ; les anciens le nommaient *sidium*, *à Sidone agro*.

Jusqu'à la conquête, les habitans de l'Albaizin vécurent isolés de leurs concitoyens ; ils n'émigrèrent pas lors de la prise de la ville ; ils se soumirent aux Espagnols, et leur payèrent 800,000 ducats pour conserver leur culte et leurs usages ; mais ils éprouvèrent tant de vexations, qu'ils se

révoltèrent : vaincus par *Cisneros*, ce ministre absolu leur donna le choix entre le baptême et la mort ; ils devinrent chrétiens ; ce qui ne les empêcha pas d'être compris dans le bannissement général en 1609.

Le conseil ecclésiastique convoqué par Philippe II et présidé par l'archevêque de Grenade, homme dur et farouche, les accusait de parler arabe, de faire un fréquent usage des bains, et de ne laisser sortir leurs femmes que voilées. Un des conseillers fut plus franc : En fait d'ennemis, dit-il, il n'en faut laisser que le moins qu'on peut.

De los enemigos, siempre le menos.

La colline de l'Albaizin est séparée, par la route de Murcie, d'une autre éminence d'une lieue de circuit, entourée de murailles. Cette propriété est une chartreuse; sept vieux religieux sont chargés de cultiver ce vaste enclos. La situation charmante de ce couvent l'avait fait choisir pour résidence royale par Joseph Bonaparte ; il avait fait en conséquence tracer un parc, et, dans la partie la plus élevée, on avait construit par ses ordres un temple élégant, supporté par des colonnes de marbre.

Placé dans ce belvédère, d'où l'on jouit d'une perspective magnifique, mes regards se dirigeaient vers le palais moresque de l'Alhambra ; et mes pensées se reportaient, de l'empire brillant des Arabes, à ces temps glorieux qui furent l'apogée de nos triomphes ; en comparant ces deux époques de l'histoire d'Espagne, j'y trouvais quelque analogie.

Joseph, comme Boabdil, fut roi par conquête ; les Espagnols de 1808 comme ceux du 15me siècle, firent des efforts héroïques pour secouer le joug de l'étranger. Ils chassèrent le roi Pépé, comme leurs pères avaient chassé le roi *Chico*; ces deux souverains, détrônés, bannis au-delà des mers, vécurent également dans l'obscurité, jouissant des trésors qu'ils avaient emportés dans leur exil.

Après des prodiges de valeur, les Espagnols de notre temps, comme leurs ancêtres, retombèrent dans leur nullité politique et leur apathie superstitieuse; enfin, pour compléter la ressemblance, au 15me siècle comme au 19me, le père et le fils se disputaient la couronne; un troisième compétiteur intervint pour s'en emparer.

La porte d'Elvire et la rue du même nom conduisent à la place Neuve, vaste parallélogramme à l'entrée de la vallée du Darro. Cette place est en partie voûtée pour le passage de cette rivière dont le lit profond et les rives escarpées séparent l'Albaizin de l'Alhambra; à l'une des extrémités existe encore une fontaine ornée de plusieurs lions d'albâtre, souvent mentionnée dans les romances.

Sur l'un des côtés de la place Neuve on trouve la rue des Gomelès, qui aboutit à la porte Royale, où commence une rampe assez douce conduisant à l'Alhambra : cette avenue est bordée d'un bois de haute futaie dont les beaux arbres ont vu ce séjour dans toute sa splendeur. On entre dans la forteresse par la Porte du Jugement. C'était sans doute le lieu des exécutions, et, suivant l'usage encore existant chez les Turcs, ce beau portail était habituellement décoré d'une rangée de têtes humaines.

L'Alcazaba ou place d'Armes est en face de la porte d'entrée; des retranchemens séparent cette partie de l'Alhambra des autres constructions; elles est défendue du côté de la ville par un escarpement surmonté d'une batterie, et par deux larges tours carrées, la tour de l'Hommage et celle du Beffroi. La garnison habite cette enceinte. Quelques compagnies d'invalides occupent les casernes des *Bérébères*, ces farouches guerriers de l'*Atlas*.

Le haut des remparts présente un panorama magnifique: on découvre la plaine entière de Grenade; mais on cherche en vain ses trente villes et ses trois cents villages. Les clochers ruinés de *Santa-Fé*, la ville de *Loja* à l'horizon,

quelques villages cachés dans des massifs de verdure, sont les seules habitations qu'on aperçoive dans cette *Veda* délicieuse, assez fertile pour nourrir un million d'habitans.

En admirant cette forte végétation, entretenue en toutes saisons par les eaux abondantes du Xénil et de plusieurs autres rivières, on plaint le sort des descendans des anciens maîtres de ces beaux lieux. Quelle différence avec leur séjour actuel! un ciel presque toujours ardent et sans nuage; des plaines immenses, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, un horizon uni comme la mer; une solitude affreuse, qui n'est troublée que par les cris du chacal, le rugissement des lions : tel est le partage des enfans des Abencérages, qui réclament de Mahomet, tous les vendredis, leur retour à Grenade.

En continuant notre visite, nous passerons, sans nous arrêter, devant le palais de Charles V. Ce superbe édifice, qui s'écroule avant d'être achevé, cette ruine moderne, n'inspire aucun intérêt; c'est une folle entreprise, échouée comme le plan de monarchie universelle rêvé par cet empereur. Mais derrière cette masse de pierres, on trouve une porte basse, dont les ornemens rappellent une autre époque : c'est l'entrée du palais des rois maures. Nous frappons; un *cicerone* se présente et nous introduit; mais nous nous étonnons à la vue de ce guide qui doit nous initier dans les secrets du sérail de Boabdil; c'est une femme, et même une Française qui dispose de ces clefs, confiées autrefois à d'inexorables eunuques.

L'histoire de notre compatriote est courte : née en Bourgogne, elle aima un prisonnier espagnol; devenue son épouse, elle le suivit dans sa patrie. Ferdinand VII récompensa son défenseur par une place de caporal d'invalides. Ce brave mourut à l'Alhambra, et sa veuve n'eut d'autres ressources que de tenir la cantine de la compagnie,

et de guider les voyageurs dans les détours du palais moresque.

La première cour est magnifique ; elle répond à l'idée qu'on a pu se faire de la somptuosité de cette habitation : c'est un carré long, pavé de marbre, entouré d'un portique de même matière. Dans les angles, quatre fontaines de jaspe versent leurs eaux dans un canal également en marbre assez profond et assez large pour qu'on puisse y nager. Ses bords sont garnis de jasmins, de rosiers, de myrtes et autres arbustes couverts de fleurs pendant toute l'année.

La grande salle de réception occupe un des côtés de cette cour ; elle comprend le rez-de-chaussée de la tour de *Comarès*, bâtie, ainsi que le palais, sur le bord escarpé de la montagne qui domine la vallée du Darro. Un large balcon en saillie procure la vue de cette vallée, et du cours rapide de la rivière aurifère.

Aucune description ne peut rendre la richesse de cette salle, par la profusion des sculptures arabesques ; les parois ressemblent à des madrépores de corail, peints des plus vives couleurs. La voûte est couverte de lambris plaqués de nacre, d'or et d'écailles de tortue; des galeries, soutenues par des colonnes de marbre, règnent autour de cette salle ; un divan, garni d'une balustrade en albâtre, indique la place du trône.

Les fêtes merveilleuses des *Mille et une Nuits* se réalisaient autrefois dans cette enceinte ; une assemblée brillante animait ces lieux maintenant si déserts ; une foule active circulait dans cette solitude ; ces murs retentissaient des cris d'allégresse, des sons éclatans de la musique arabe; ce parquet était couvert de la pourpre de Tyr et des tapis de la Perse; cette eau qui jaillit dans ces bassins d'albâtre reflétait l'éclat des lumières; l'atmosphère

était imprégnée des émanations les plus suaves ; la jeunesse de la cour, dans la plus riche parure, dansait la *zambra*, espèce de menuet aussi noble que voluptueux, et les héros de Grenade oubliaient, aux pieds de leurs belles maîtresses, et les combats de la veille, et ceux qui les attendaient encore.

Aujourd'hui, le palais des rois est devenu le repaire des oiseaux de nuit et de l'hirondelle passagère ; la veuve d'un soldat dispose du harem des sultanes ; l'opulence des maîtres de ces lieux est changée à jamais contre les privations du désert. Répétons avec Volney : « Ainsi s'évanouissent les empires et les nations ! »

La célèbre cour des Lions se trouve au centre des appartemens royaux : c'est un carré de 100 pieds d'étendue sur chaque face, entouré d'un portique soutenu par des milliers de colonnes de marbre. Trois coupes d'albâtre et de grandeur inégale, portées par douze lions de même matière, reçoivent tour à tour les eaux d'une gerbe qui s'élève d'abord à une grande hauteur ; des compartimens renferment des arbustes odoriférans, entretenus dans une fraîcheur continuelle par les eaux des bassins distribuées dans une multitude de petits canaux.

Des issues ménagées sous le portique, donnent entrée dans la chambre à coucher du roi et dans les diverses pièces du harem. Mais il est une salle de cette enceinte qui rappelle un horrible événement : trente-six Abencérages y furent décapités, victimes de la plus infâme trahison. On frémit en s'approchant du bassin qui se trouve au milieu de cette salle ; on croit voir ces trente-six têtes soulevées par ces eaux pures, s'entrechoquer entre elles en murmurant le cri de vengeance.

Dans ce siècle où l'on met le passé en question, où l'on nous conteste ce que nous avons cru religieusement

jusqu'ici, des écrivains ont prétendu que le massacre des Abencérages était une fable. On a même dit que cette famille n'avait jamais existé. Cependant un *Jusef-Ben Zerach* fut agib ou visir du roi Mohamed VII. Ce prince ayant été détrôné par Mohamed-el-Zaquir, l'usurpateur fit massacrer une partie de la famille de ce visir. Jusef, averti à temps, se sauva avec le reste de ses parens, et vint offrir ses services au roi de Castille, qui l'accueillit parfaitement lui et les siens. Cette histoire, confirmée par plusieurs auteurs, n'est-elle pas celle des Abencérages? Boabdil se nommait également *el Zaquir*, le petit, *el Chico*, en espagnol. On a pu confondre les deux rois.

Sous le règne d'Albakem, calife de Cordoue, vers l'an 963, une tribu arabe, nommée Chazarag, l'une des plus nobles et des plus anciennes de Médine, vint s'établir à Cordoue. A la chute de cet empire, les membres de cette tribu ont pu se réfugier à Grenade et prendre le nom d'Aben-Chazarag, fils de Chazarag, d'après la coutume arabe. Nous aurions ainsi l'origine de cette intéressante famille, que l'auteur des guerres civiles de Grenade prétend originaire de Maroc.

Essayer de décrire cette longue suite d'appartemens que nous parcourûmes sous les auspices de notre compatriote, ce serait répéter ce que nous avons dit de la salle du trône. Partout la même profusion de matières précieuses, partout des arabesques, des sentences du Koran, des bassins, des jets d'eau, des arbustes chargés de fleurs.

Nous vîmes les cuves d'albâtre de la salle des bains; la salle de l'écho, dangereuse pour les confidences des amans, les chambres voûtées du trésor, d'où sont sorties les sommes énormes qui ont acquitté tant de luxe et de somptuosité. Ce fut aussi de ce trésor qu'on tira tous les ans, et pendant près d'un siècle, les 12,000 écus d'or qui garantissaient la

trève entre les chrétiens et les musulmans : mais cet or ne servait qu'à rendre les chrétiens plus avides. Ce fut en vain que, sous le roi Jean II de Castille, en 1431, les Maures rachetèrent la ville de Grenade par un présent de douze mulets chargés de figues dans chacune desquelles on avait renfermé un double ducat d'or ; les Espagnols revenaient toujours à la charge, attirés par les richesses entassées dans les chambres voûtées de l'Alhambra.

Nous terminâmes notre visite par le belvédère de la reine, cabinet charmant, d'où la vue s'étend sur les montagnes voisines et la vallée du Darro. D'imperceptibles ouvertures, menagées dans les ornemens, donnaient autrefois passage à des nuages parfumés, provenant de la combustion de l'ambre de la Bétique, des écorces odorantes de l'Inde, de l'encens des Sabéens : *Molles sua thura Sabœi.*

Dans le prolongement de la montagne qui fait face, et sur un développement de près d'une lieue, on voit une quantité de grottes entourées de nopals, dont les palettes épineuses défendent l'entrée de ces terriers qui ressemblent de loin à une garenne. Ces grottes servent d'habitations aux Gitanos. On compte plusieurs milliers d'individus de cette nation dans ce faubourg de Grenade. Leurs moyens d'existence sont : la vente des figues de leurs nopals, la fabrication de nattes et de cordages en sparterie, et, pour quelques-uns, la recherche de l'or dans les sables du Darro.

Ce peuple extraordinaire, parmi lequel le temps, le climat, ni l'exemple n'ont pu opérer aucun changement, s'est maintenu en Espagne malgré les proscriptions ; et tandis que les Maures agriculteurs, les Juifs industrieux ont été refoulés en Afrique, ces Bohémiens nuisibles et

malfaisans bravèrent les édits d'extermination, et sont encore au nombre de 40,000 dans la péninsule.

Un ravin profond détache entièrement l'Alhambra de la *Sierra del sol*, et ajoute encore à la sûreté de la forteresse; le généralife est immédiatement de l'autre côté de cette étroite crevasse, sur laquelle on a jeté un aqueduc pour conduire les eaux de ce jardin au palais moresque. Le généralife n'est point un palais, mais un simple pavillon entouré de jardins qui descendaient autrefois jusqu'au Darro par des terrasses également en ruines. Il est impossible de rien voir de plus délicieux que ce qui reste dans ces jardins : cascades, bassins, parterres remplis de fleurs, bosquets odoriférans, atmosphère si pure qu'on peut dire à la lettre qu'on respire la volupté : tout est réuni pour en faire un paradis terrestre.

Notre guide s'empressa de nous conduire à la fontaine du Laurier, célèbre dans la légende intéressante de la reine Zoraïde ; elle est encore, comme autrefois, entourée de rosiers blancs et ombragée par quatre cyprès énormes, aussi anciens que le jardin même. *Junto la fuente de los laureles, de baxo de un rosal, que hace rosas blancas, yo vi a la reina holgar con Albinhamad*, etc. Entre le généralife et le Darro, à quelques toises au-dessus de cette rivière, on trouve une grotte peu profonde, dans laquelle une source remplit un bassin de la plus belle eau : deux bancs rustiques attendent les promeneurs ; des noisetiers couvrent cette grotte, et ajoutent à sa fraîcheur.

Les édifices de Grenade étant cachés par leurs rameaux, on n'a pour unique perspective que les casernes des gitanos, la route des montagnes, et un pauvre couvent bâti sur le bord du fleuve.

Combien j'aimais à venir rêver près de cette fontaine! les noisetiers éloignaient de ma pensée les orangers et les

palmiers : oubliant l'Andalousie, je me croyais dans nos montagnes.

Tout à coup une caravane des *Alpujares* paraissait sur la route; une vingtaine de cavaliers, armés de longs fusils, le corps drapé de couvertures blanches, chassaient devant eux des mulets et des ânes chargés de marchandises, on aurait dit d'une bande de Bédouins revenant du pillage; l'illusion alors se dissipait, et je reprenais le chemin de Grenade.

Sur une dernière ramification de la *Sierra del sol* on voit la *torre Vermeja*, vieux bastion correspondant à l'Alhambra par une courtine; la colline est nommée le Mont des Martyrs, en mémoire des prisonniers chrétiens qui y étaient renfermés, lors de la guerre sainte, dans des prisons souterraines, *Las Masmorras*, sur les ruines desquelles on a bâti une église et un monastère.

Les Espagnols ont beaucoup parlé de prétendus mauvais traitemens infligés par les Maures à leurs prisonniers; mais les conquérans de l'Amérique, qui ont fait périr dans leurs mines toute la population des innocens Indiens, devaient-ils être bien clémens envers les Moresques qui étaient leurs ennemis? D'ailleurs il est prouvé que ceux-ci n'étaient pas cruels envers leurs captifs, et qu'ils étaient très tolérans pour les chrétiens devenus leurs sujets. Ces derniers, qui portaient le nom de *Mozarabes*, avaient conservé leurs biens, leurs églises, et le libre exercice de leur religion; il paraît même que les Musulmans avaient adopté une partie des rites du catholicisme; car on connaît un réglement de Jusef Abul Hegiag, calife de Cordoue, qui défendait les processions pour la pluie, qui prohibait les neuvaines et les réunions nocturnes dans les mosquées, comme une source de désordre, et supprimait les pleureu-

ses de profession qui se louent pour suivre les enterremens.

C'est au bas du Mont des Martyrs que le Xénil s'approche de Grenade pour recevoir le Darro ; les eaux limpides de cette rivière sont d'une fraîcheur remarquable ; elles doivent cette qualité aux neiges qui alimentent leur source.

On retrouve ici le luxe étalé partout dans cette contrée par la nature et par les arts.

Ces ondes légères roulent un galet de mille couleurs, produit des débris des minéraux précieux formant la base des montagnes voisines. On y voit des fragmens de ce marbre vert que les Romains comparaient à l'émeraude, et transportaient à grands frais dans la capitale du monde : des disques polis de marbre *ruiniforme* semblent, par leurs dessins bizarres et fantastiques, appartenir à l'iconographie des anciens châteaux des Maures ; l'albâtre s'arrondit en perles transparentes, et le brillant *Lumachelle*, rompu dans tous les sens, reflète de toutes parts les rayons solaires ; ce qui a fait dire à plusieurs géographes que le Xénil coulait sur un sable d'argent.

En suivant le cours de ce fleuve, chanté par tous les romanciers, on arrive au charmant bois de Rome, où rien n'indique l'emplacement des *Alicares*, château de plaisance des rois Maures, mais où l'on est transporté d'admiration en voyant la diversité et la beauté des végétaux qui s'y trouvent réunis des régions les plus opposées.

Le bouleau de Sibérie, le chêne gaulois, le peuplier d'Italie, croissent auprès du platane académique, du mûrier de l'Orient, et du sumac, arbuste précieux pour la préparation du maroquin. Un cyprès pyramidal indique

de loin en loin la tombe d'un Abencerage ; l'élégant palmier élève sa tête au-dessus des groupes de lauriers roses, de jasmins, de grenadiers et de myrtes. On rencontre aussi les restes de ces vieux ifs qui fournissaient autrefois des arcs renommés aux archers de la Grande-Bretagne, *taxi torquentur in arcus*. Des milliêrs de ruisseaux entretiennent la fraîcheur de cette riche végétation ; mais par une étrange singularité, les oiseaux semblent fuir ce vert feuillage. Vous n'entendez ni le gai pinson, ni la tendre fauvette ; la sémillante alouette préfère les plaines arides de la Manche, et jamais Philomèle n'a visité ces bosquets. Le seul ramier et sa colombe, gardiens ordinaires des cimetières musulmans, roucoulent leurs amours dans cette belle solitude, et semblent gémir sur le sort des enfans de Mahomet bannis à jamais de la *Vega* de Grenade. De distance en distance, les nopals épineux, les feuilles acérées de l'aloès forment des enclos où l'on ne peut pénétrer que par une étroite ouverture. Un sentier tortueux vous conduit à une modeste et riante habitation, à travers les pastèques, les melons, les pommes d'amour et les tiges de pimens. Sous un berceau de vigne, le maître de la maison, assis gravement sur une natte, vous offre l'hospitalité ; il vous fait présenter le cigarre, un verre d'eau limpide et l'*espongado*. Comme l'Arabe, il ne vous fera aucune question avant de vous admettre à son foyer; mais si vous prononcez les mots de liberté ou de constitution, si vos discours lui font soupçonner dans son hôte un *liberalès*, ces yeux si doux, lorsqu'il vous entretenait de Grenade ou de sa maîtresse, étincellent de fureur ; cette bouche qui vient de cadencer le mélancolique boléro, profère d'affreuses menaces; sa main quitte la guitare pour saisir l'escopette et la dague..... Hâtez-vous de fuir : vous êtes en présence

d'un furieux qui a reçu d'avance l'absolution de votre assassinat.

Malheureuse Espagne! en voyant les fruits que tu as retirés de tes victoires et de tes immenses conquêtes, on ne peut que s'écrier, avec un de tes savans historiens :

« Honneur et gloire à l'Arabe vaincu! décadence et « misère pour l'Espagnol vainqueur! »

BAILLY (de Besançon).



Album pittoresque.

LES SEPT MERVEILLES

DU DAUPHINÉ.

C'est ordinairement par sept et par neuf que les hommes ont coutume de compter les choses extraordinaires. Ces nombres mystérieux, le nombre septennaire surtout, semblent avoir le privilége exclusif des miracles. Il y eut sept sages dans la Grèce et sept fléaux en Egypte. On se souvient du serment des sept chefs devant Thèbes et des sept étoiles qui annoncèrent à Hugues, évêque de Grenoble, l'arrivée de Bruno et de ses six compagnons dans le pays de Chartreuse. On compte sept merveilles dans le monde : il n'y a de là qu'un pas pour arriver aux sept merveilles du Dauphiné.

Il s'élève cependant quelques contestations entre les historiens au sujet du chiffre exact des merveilles dauphinoises. Gervais de Tilsbury, neveu de Henri II, roi d'Angleterre, par sa fille, et maréchal du roi d'Arles, écrivait du temps de Philippe-Auguste (1200), et en comptait

neuf dans ses *Otia imperialia* dédiées à l'empereur Othon IV. Aymar Falcon, qui vivait sous François Ier, en décrit quinze dans son histoire de l'ordre de Saint-Antoine du Viennois, et dit qu'il aurait pu dépasser ce nombre. Le médecin Jean Tardin, au contraire, ne voyait, en 1618, que trois singularités dans tout le Dauphiné; savoir : la *Fontaine qui brûle*, la *Montagne inaccessible*, et la *Tour sans venin*. D'autres y ajoutèrent les *Cuves de Sassenage*.

Si l'on ouvre Chorier, on lit que Louis XI, n'étant encore que dauphin, faisait gloire d'être maître d'un pays dont les merveilles surpassaient les sept merveilles du monde qu'elles égalaient par leur nombre. — Lancelot révoque en doute cette tradition dans un discours inséré en 1721 dans la collection des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (tom. VI, p. 756 et suiv.) Là, selon son habitude, il oppose les historiens aux historiens, et finit par prouver d'une manière assez concluante que M. de Boissieu et l'historien Chorier ont les premiers appliqué le nombre septennaire aux merveilles du Dauphiné.

Quoi qu'il en soit, et quelques contradictions qui puissent exister à cet égard, ce dernier nombre est le seul qui soit resté. On ne s'accorde pas encore tout à fait sur le choix des merveilles qui doivent le composer; mais les plus consacrées sont celles qui font l'objet de cet article. Les autres, moins authentiques, demeureront long-temps en question : ce sont les *Pierres ophtalmiques de Sassenage* ou le *Préciosier*, la *Fontaine vineuse*, le *Ruisseau de Barberon*, le *Mont Brasier*, ou *Brame-Bœuf*, le *Piqueur de Marsanne*, près Montélimart, etc. — Denys Salvaing de Boissieu, dans un premier recueil de ses poésies, imprimé en 1638, in-4°, ne chante que les quatre

premières merveilles du Dauphiné, savoir : *Turris alexipharmacos*; *Pyrocrène, sive Fons ardens*; *Mons inaccessus*; *Tinæ Sassenagiæ*. Dans une seconde édition plus complète, publiée en 1661, in-8°, il ajouta les trois suivantes : *Oïnorhoe, sive Fons vinosus*, *Manna Brigantiensis*, *De Barbeto*. — Nous allons donner quelques détails historiques sur chacune des sept merveilles dauphinoises les plus accréditées, persuadé que le lecteur ne nous en voudra pas de quelques développemens à ce sujet.

La Tour-sans-Venin. — C'était une tour carrée, située à une lieue de Grenoble, vers l'ancienne frontière du pays des Voconces et des Allobroges, sur la pointe d'un rocher, au confluent de l'Isère et du Drac. Il n'en reste plus qu'une muraille : elle s'élève au-dessus de Seyssins, petit hameau composé de quinze ou vingt maisons, avec qui le nom de *Pariset* lui était commun autrefois. La tradition rapporte que Roland, qui l'érigea, ayant assiégé la ville de Grenoble occupée par les Sarrasins, apporta de Paris la terre sur laquelle cette tour est bâtie, et que de là dérive son nom de *Pariset*. Chorier pense que ce mot vient du nom d'Isis, qui y était adorée, ou de la conformité de cette terre avec celle de Paris. S'il faut en croire Grégoire de Tours, Gervais de Tilsbury, M. de Boissieu et le bon Chorier, la terre de Lutèce était funeste aux serpens, et généralement aux animaux venimeux ; elle n'engendrait point de poisons et les repoussait même lorsqu'on les y portait d'un autre lieu. Cette propriété ne pouvait résulter, du moins sur le rocher de la *Tour-sans-Venin*, que de la violence du vent du nord qui y souffle sans cesse, et de la profusion avec laquelle y croît la plante nommée *échium* ou *vipérine*, que Dioscoride et plusieurs autres après lui ont regardée comme contraire à la propagation des reptiles et des insectes venimeux.

Il faut être consciencieux cependant, et reconnaître, malgré l'autorité de Symphorien Champier, d'Aymar Falcon, de Jean Tardin et d'autres écrivains invoqués par M. Boissieu, que la *Tour-sans-Venin* ne doit sa réputation qu'à une corruption de mot.

« Au commencement du dix-huitième siècle, » dit M. Champollion-Figeac (*Antiquités de Grenoble*), « les jésuites du collége de Grenoble célébraient encore le miracle de la *Tour-sans-Venin*. Près de ses ruines est l'église de *Pariset*, qu'on dit avoir été autrefois sous le vocable de saint Vérand, d'où l'on a fait la *Tour-sans-Venin*, au lieu de la tour *Saint-Vérand*. » — Lancelot partage cette opinion : « Le peuple, dit-il, s'accoutuma insensiblement à l'appeler la *Tour-Saint-Verain*, *Sant-Verain*; et comme *verain* signifie en langage du pays *venin*, cela donna lieu à l'équivoque. » — M. Champollion ajoute que le miracle n'existe plus; que les ruines de la tour recèlent des serpens et autres animaux venimeux; et enfin qu'il y a vu lui-même un lézard en fructidor an XII.

Il y a près de huit siècles que la vallée de Trièves, où se trouve la ruine dont nous nous occupons, s'appelait *la vallée chevalereuse*. Elle comprenait les paroisses de Vif, de Genevray, de la Cluse, de Pasquères, d'Oriol, de Chabotes, d'Avigonnet, de Chostagne, de Miribel, de Gresse et de Château-Bernard. Quelque combat signalé, dit Chorier, ou les hommes vaillans qu'elle avait produits, ou le grand nombre de gentilshommes qui y habitaient, furent la cause de ce titre, qui lui était un glorieux éloge. M. de Marchangy a parlé de la Vallée chevalereuse, et y a fait voyager son Tristan. Elle a donné lieu à une infinité de traditions. Le dauphin Jean avait voulu obliger les habitans de cette vallée, hommes-liges des seigneurs qui y possédaient des terres ou qui y avaient des fiefs, à les servir à

la guerre, comme ses hommes-liges le faisaient, et, pour user de la manière de parler de ce temps-là, de se trouver en leurs chevauchées. Après la mort de Jean, cette prétention avait été rafraîchie par de nouvelles formalités; et enfin, les principaux de ceux qui y prenaient part étant entrés en conférence avec le régent le 13 du mois de juin de l'an 1331, cette question fut décidée dans la ville de Grenoble. Le résultat de ce congrès fut que les seigneurs bannerets de la Vallée chevalereuse et leurs vassaux seraient déclarés exempts de toutes prestations d'hommes envers les suzerains, lorsque ceux-ci seraient dans le service et dans les armées du dauphin. Ainsi fut contentée cette noblesse du pays de Trièves, qu'on appelait par excellence *le Pays des Baronnies* dans toute l'étendue du territoire de Royans. Un dicton populaire de l'époque nous montre que la féodalité faisait de ce lieu son paradis de délices, sa patrie de prédilection. Ces choses heureusement n'existent plus que dans la poésie, où elles font bien quelquefois; et nous avons gagné en cela du moins que chez nous, *un seigneur de beurre ne mange plus un vassal d'acier.*

La MONTAGNE INACCESSIBLE est la seconde merveille du Dauphiné : on appelle ainsi un rocher vif situé sur une haute montagne, à six lieues de Grenoble et à deux lieues seulement de la ville de Die, dans le petit pays de Trièves. Il avait autrefois la figure d'un cône renversé. « On ne peut, dit Chorier, regarder cette montagne sans en craindre la chute; quoique, en bas et en ses racines, elle n'ait qu'environ 2,000 pas de circuit, elle en a une fois autant en haut, sa longueur y étant d'un quart de lieue et sa largeur d'environ 400 pas. » Son escarpement la fit regarder comme inaccessible jusqu'au règne de Louis XII, suivant quelques historiens, et selon quelques autres, jusqu'à celui de Charles VII. Symphorien Champier, Aymar Falcon

et Rabelais dans son Pantagruel, disent à tort que ce fut un Doyac, conducteur de l'artillerie de Charles VIII, qui y monta le premier lors de l'expédition de ce prince en Italie. La fable du mouton que Doyac trouva paissant sur cette esplanade, et qu'un aigle y aurait apporté, ne mérite aucune attention.

Voici ce que nous avons de plus authentique à cet égard.

Antoine de Ville, sieur de Domp-Jullien et de Beaupré, gouverneur de Montélimar et capitaine de la Saône (telles sont les qualités que lui donnent les actes qui parlent de son entreprise), gagna le premier, le 26 juin 1492, et par ordre du roi Charles VIII, la cime de la Montagne-Inaccessible. Il fut accompagné dans cette aventure par Raymond Tub, *eschelleur du roy*, à qui on dut en attribuer en partie la réussite ; par François Dubois, natif de Domp-Jullien, collégié de l'église de Sainte-Croix de Montélimar, et par *plusieurs autres déterminés gens de bien*, comme il se donne la peine de nous en instruire lui-même. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il en vint à son honneur. Il fallut choisir la pente la moins rapide ; il fallut employer des échelles, des coins de fer pour gravir les flancs de ce roc, entièrement dépourvu de végétation. Les registres de la chambre des comptes de Dauphiné nous ont conservé le procès-verbal qui fut dressé d'une entreprise aussi hardie. Domp-Jullien écrivit, en outre, au premier président du parlement de Grenoble, pour lui faire part des heureux résultats de sa témérité. Nous voudrions citer cette lettre où la montagne est décrite en termes boursoufflés et naïfs tout à la fois, et où la bonne foi de l'orgueil se révèle presque à chaque mot, entrecoupée çà et là de formules de dévotion. Domp-Jullien raconte qu'il est sur la montagne depuis trois jours,

avec dix des siens, et qu'il n'en descendra que lorsque le parlement aura envoyé des gens pour constater son ascension. Il parle d'un *beau pré* et d'une *belle garenne de chamois* qu'il a trouvés sur le Mont-Inaccessible, et il fait plaisamment la réflexion que ces animaux ne pourront jamais paître ailleurs, à moins que le roi n'en ordonne autrement; auquel cas, lui et ses gens emporteront lesdits chamois pour servir aux plaisirs de sa majesté. Du reste, il a grand soin de consacrer sa découverte en faisant dire la messe sur la roche merveilleuse, et en y faisant planter trois croix.

Le parlement de Grenoble envoya un huissier pour vérifier ce que le capitaine Domp-Jullien lui avait mandé; mais l'huissier ne jugea point à propos d'exposer sa vie. Il ne voulut pas monter aux échelles *pendant une demi-lieue*, comme l'avait fait Domp-Jullien, et refusa de découvrir le *beau pays qu'on voyait par-dessus*. En homme prudent, il se contenta, dit Lancelot, d'aller au pied du rocher, de faire son procès-verbal des échelles qu'il y trouva attachées, et d'y insérer que la crainte de la mort l'a empêché d'y monter; qu'il n'a pas voulu tenter Dieu; que le capitaine Domp-Jullien et ceux qui y étaient avec lui l'ont invité à les y venir trouver, mais qu'il n'a pas cru le devoir risquer.

Si l'on se reporte aux temps de superstition où la lettre de Domp-Jullien a été écrite, superstition qui est loin de s'être perdue dans nos provinces, et particulièrement dans le Dauphiné, on se convaincra que l'expédition du gouverneur de Montélimar devait sembler assez périlleuse à des hommes qui croyaient aux fées et aux esprits invisibles. Gervais de Tilsbury, un des premiers qui aient parlé de la *Montagne-Inaccessible*, raconte à sa manière, c'est-à-dire avec une merveilleuse crédulité que

« de son temps on y voyait, de la pointe d'une montagne voisine, une quantité de linges blancs étendus sur l'herbe, comme on a coutume d'en exposer à l'air pour les faire sécher. » Ces draps blancs n'étaient autres, suivant Lancelot, que ceux que des paysans des environs apportaient sur le rocher réputé inaccessible, par des sentiers connus d'eux seuls. Cette assertion, toute positive, porte une rude atteinte au merveilleux; mais on ne peut se dissimuler que le miracle de l'ascension de Domp-Jullien n'en serait plus un maintenant. Le *Mont-Aiguille*, comme on l'appelle aujourd'hui, à cause de l'élévation pointue qu'il montre du côté du nord, est encore fort escarpé, mais on y monte depuis plus de deux siècles. Aymar de Rivail, conseiller au parlement de Grenoble, auteur d'une histoire manuscrite du pays des Allobroges, dit formellement (et il écrivait en 1530) : « *Hodiè frequens est in eum montem ascensus.* »

Il n'y a plus de traces des trois croix qu'y fit élever Domp-Jullien.

Entre la *Tour-sans-Venin* et la *Roche-Inaccessible*, à trois lieues de Grenoble et à une demi-lieue de Vif, se trouve la FONTAINE ARDENTE (la *Pyrocrène* de M. de Boissieu), laquelle n'est connue du peuple que sous le nom de : la *Fontaine qui brûle*. Ce n'est pourtant aujourd'hui rien moins qu'une fontaine. Elle prend sa source au pied d'une haute montagne, près du village de Saint-Barthélemy et du château de Miribel.

L'eau était, selon Pline, le plus fort des élémens; ce qui donne à M. de Boissieu sujet de remarquer qu'ici c'est le feu, puisque l'eau ne l'éteint pas. Cela serait au mieux si le temps et les physiciens ne s'en étaient mêlés; mais ils sont venus et ont tout désenchanté.

Saint Augustin, le seul des anciens qui parle de la

Fontaine-Ardente, la compare à une célèbre fontaine d'Epire, et attribue à ses eaux la propriété, plus singulière que ne le serait celle de la chaleur, d'éteindre les brandons allumés et d'allumer les flambeaux éteints.

« Ce n'est plus, dit Lancelot, qu'un petit ruisseau dont les eaux sont de la nature ordinaire de nos eaux, c'est-à-dire *froides*. Ce qui peut excuser l'opinion qu'on a eue de sa chaleur, c'est qu'il passait autrefois sur un terrain qui jette encore de temps en temps de la fumée et même quelques flammes. Mais, par succession de temps, le ruisseau ne passe plus sur ce terrain : il s'est creusé un lit douze pieds au-dessous. »

Le médecin Jean Tardin a écrit et imprimé, en 1618, un traité sur la *Fontaine Brûlante*, où il avoue que déjà de son temps cette fontaine ne méritait plus la réputation dont elle jouissait. La particularité du terrain bitumineux et du ruisseau passant auprès se trouve mentionnée dans sa description. Il ne laisse pas néanmoins de s'étendre avec complaisance sur les propriétés de cette flamme qui s'élève, à certaines époques, du terrain en question. Elle dévore le bois *plus lentement que le feu ordinaire*; elle est variable et diverse en sa couleur, grandeur, action et durée ; elle acquiert plus d'ardeur en hiver qu'en été, s'éteint sans cesser de brûler, passe au travers de l'eau à grand bruit et la fait bouillir à grosses ondes sans lui communiquer aucune chaleur, etc., etc. « Aristote, ajoute-t-il, en ses histoires merveilleuses, raconte qu'en Perse il y a certains feux sortant de terre, à l'entour desquels le roi de cette contrée avait fait bâtir des cuisines, sans que le bois lui coutât beaucoup pour apprêter les viandes. En ce lieu-ci l'on pourrait se servir du même ménage ; car le feu de notre fontaine est fort propre pour apprêter les viandes, sans leur donner aucun mauvais goût, comme expérimen-

tent ceux qui, allant visiter cette curiosité naturelle . font porter une poêle avec du beurre, des œufs, du poisson, et autre chose semblable, et le font cuire sur ce feu. Tellement que si Aristote a mis ce feu de Perse entre les merveilles de la nature, celui-ci mérite bien aussi d'y être mis, voire à meilleur titre, étant accompagné de beaucoup plus de merveilles que celui-là. Car bien que ce feu brûle le bois vert, cuise les œufs, les poissons et les viandes, néanmoins il n'échauffe pas l'eau sur laquelle il est posé. En même temps qu'il cuit de la viande, vous pouvez tenir la main dedans l'eau tant qu'il vous plaira, et si près du feu que vous voulez, sans que la chaleur vous offense aucunement. »

C'est une fâcheuse manie qu'ont les savans de détruire tous les phénomènes en nous les expliquant. Leurs mains sont comme celles des harpies : elles gâtent tout ce qu'elles touchent. Busching mesure le terrain brûlant, et trouve qu'il porte huit pieds de long sur quatre de large. Mentelle et Malte-Brun le définissent un schiste noirâtre, dans la composition duquel il entre un peu de chaux. Que j'aime bien mieux Piganiol de la Force racontant naïvement l'effroyable aventure de sept ou huit Allemands et d'un guide, lesquels, par un temps d'hiver, quelque temps avant la guerre qui se termina par la paix de Riswick, trouvèrent le *terrain brûlant* couvert de neige et de glace, et tentèrent de le débarrasser au moyen d'un peu de paille allumée : « La glace creva tout d'un coup avec un bruit extraordinaire et un tel éclat d'explosion que les Allemands et le guide furent culbutés au fond du ruisseau. »

Nous venons de citer Busching : une particularité qu'il raconte et que nous avons omise, c'est que les flammes rouges et bleuâtres qui s'élèvent du merveilleux terrain s'éteignent sous la pluie et reparaissent insensiblement à

mesure qu'il sèche. Elles consument, comme dit Tardin, le papier, la paille, et généralement les matières légères qu'on leur présente, excepté la poudre à tirer, qui n'y prend pas feu.

Si l'on considère la Fontaine-Ardente sous le rapport purement traditionnel, et avec la bonhomie des anciens historiens qui en ont écrit, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître une grande ressemblance avec la fameuse fontaine de Dodone, sur laquelle les Grecs débitaient tant de choses surprenantes. Salvaing de Boissieu, recherchant la cause de cette merveille, est assez de l'avis des voyageurs qui l'ont jugée après lui, et il indique ce phénomène comme étant le pendant des bains sulfureux de la Mothe, situés à une lieue de là, au bord du Drac.

Une ancienne croyance populaire faisait de la *Fontaine-Ardente* une bouche de l'enfer, où les âmes coupables expiaient leurs fautes dans des flammes éternelles.

Le Dauphiné s'enorgueillit encore d'une autre merveille traditionnelle : LES CUVES DE SASSENAGE. — Sassenage, ou *Chastenay*, ou plutôt *Saxenay*, comme le portent les vieilles chartes (*Saxum natans*, rocher qui nage, à cause des nombreuses sources qui en sortent), est un gros bourg situé à deux lieues de Grenoble, sur les deux rives du Furon qu'on remonte dans une gorge de montagne très pittoresque, et non loin du confluent de l'Isère et du Drac. A une demi-lieue de là, sur le chemin d'Engin, à la droite du Furon, s'élève un rocher en forme de portique ruiné, qu'on appelle les *portes de Sassenage*.

Il semble que la nature, qui a fermé le désert de la Chartreuse avec deux grands rochers, ait voulu aussi donner à Sassenage un arc de triomphe, pour annoncer de loin au voyageur un lieu tout plein de vieux souvenirs de noblesse et de fierté. La base de cette roche sin-

gulière se compose de bancs assez parallèles à l'horizon, ce qui suffit pour motiver les cavités en forme de *fours* qu'on y remarque depuis si long-temps. Deux de ces grottes surtout frappent les regards par la forme de leurs ouvertures exactement semblables à deux arcades. La plus grande est d'une profondeur extrême et d'un accès difficile. On y voit une cascade dont la source communique par un labyrinthe souterrain à un lac situé à deux lieues de là, sur le haut de la montagne de Lanz. C'est dans cette grotte, divisée en deux branches profondes, que les gens du pays montrent la chambre et la table où la fée Mélusine (à qui l'on attribue l'origine de l'ancienne maison de Sassenage) prenait ses repas mystérieux servis par des sylphes.

Dans l'autre sont les fameuses *Cuves*. On a donné ce nom à deux cavités naturelles de forme à peu près cylindrique, qu'on trouve dans le rocher en cet endroit. Elles sont placées l'une à côté de l'autre, de grandeur inégale, mais ont cependant chacune environ cinq pieds de diamètre. L'une n'a pas plus de trois pieds, et l'autre plus de dix-huit pouces de profondeur. Une vieille croyance les suppose vides toute l'année, excepté le jour de l'Épiphanie. Du temps de Chorier, la plus petite avait déjà perdu cet avantage, toutes deux l'ont perdu depuis; et Lancelot attribue l'ancien miracle à l'adresse máligne des paysans qui, sans doute, les remplissaient d'eau la veille des Rois. Cela est d'autant plus probable, que le peuple tirait, de l'abondance de cette eau, des présages favorables pour les biens de la terre. L'une des cuves annonçait la destinée des vendanges, et l'autre celle de la moisson; leur sécheresse présageait une année de stérilité.

M. de Boissieu attribue la même vertu prophétique au ruisseau de Barberon.

Le Pré flottant, qu'on appelle aussi le *Pré qui tremble* ou la *Motte tremblante*, se balance à la surface d'un lac ou étang du Gapençois, à une lieue et demie de Gap, près du lac de Menteyer, dont on n'a jamais pu sonder le fond. Gervais de Tilsbury appelle ce lieu *Cerseules* ou *Céréole*. Lancelot pense que ce nom est corrompu. On le nomme aujourd'hui le lac de *Pelleautier*. Du temps de Gervais de Tilsbury, la merveille du *Pré-Flottant* était sans doute plus remarquable qu'elle ne l'est de nos jours; cet auteur dit que, pour faucher ce pré, on l'attirait au bord avec des filets, après quoi on le relâchait, et il allait se replacer de lui-même au milieu de l'eau. On se rappelle ici les jardins flottans des lacs de Mexico, dont parle M. de Humboldt : invention ingénieuse des Aztèques pour multiplier la culture des fleurs et des légumes.

Puisque nous voilà dans les Hautes-Alpes, ramassons cette substance gommeuse qu'on appelle la *manne de Briançon*, et que les paysans recueillent à la pointe du jour, dans les temps de chaleur et de sécheresse, sur les feuilles du mélèze, ce pin de nos montagnes alpestres, qui croît si abondamment sur le mont Genèvre et dans la vallée de Queyras. Que le mélèze soit ou non le *larix* ou le *larus* des médecins, comme le discute gravement Chorier, la *manne de Briançon* n'en est pas moins très célèbre, même à côté de la manne de Calabre, son heureuse rivale. On a dit long-temps que c'était une rosée céleste qui tombait la nuit sur les feuilles du mélèze, s'y convertissait en gomme, et se fondait aux premiers rayons du soleil. Cette dernière circonstance est vraie; mais il y a déjà plus de deux siècles que Donatus Abaltero-Mari, médecin de Naples, a prouvé par plusieurs expériences que c'est le suc même de l'arbre que la chaleur raréfie. La manne n'est donc particulière, ni au mélèze, ni au

Briançonnais. Les noyers en produisent, ainsi que d'autres arbres de la vallée de Grésivaudan et du Viennois. Chorier, tout disposé qu'il est à accueillir le merveilleux, commence bien par établir un parallèle entre la manne de Briançon et celle du peuple de Dieu dans le désert; il rapporte bien le cri de surprise que jeta Israel à l'aspect de cette pluie miraculeuse : *Man-hu* ! *man-hu !* mais revenant bientôt après, il ajoute qu'on la recueille ordinairement en Europe sur les feuilles du pin, de l'olivier, du frêne et de l'orme, comme en Orient sur celles de la plante épineuse que les Arabes appellent *alhaghi* ou *alhagi*. « Ce n'est pas, dit-il encore, qu'il n'en paraisse quelquefois sur d'autres arbres d'une espèce différente, et même nous en avons vu nos noyers couverts aux environs de Vienne, il n'y a guère plus de quinze ans (Chorier écrivait en 1661). Ils ne produisirent rien après cela, comme s'ils eussent été entièrement épulsés, de même que le sont nos corps après une abondante sueur. »

La manne de Briançon a pris rang parmi les sept merveilles du Dauphiné. Ruellius dit après Pline : « Soit qu'on l'appelle pluie du ciel ou sueur terrestre, les feuilles des arbres et des plantes sont trouvées dès l'aurore couvertes de cette rosée de miel, aux lieux où l'on a coutume de la recueillir, et ceux qui s'y promènent le matin en ont leurs vêtemens mouillés ainsi que leurs cheveux. »

Nous voici arrivés à la grotte fameuse de la Balme, c'est la septième et dernière merveille du pays. *Balme* ou *baume*, signifie en vieux gaulois *grotte* ou *caverne*. Celle-ci se trouve située à quelque distance du village de ce nom, entre les villages d'Amblérieux et de Sallettes, à sept lieues de Lyon. Pour la voir, on peut descendre le Rhône dont elle est voisine, ou prendre la route de Lyon à Genève, et passer vis-à-vis de la grotte ce fleuve en

bateau. Son entrée, haute de quatre-vingt à cent pieds, a près de trente pieds de largeur. Elle a du rapport avec celle de la grotte de Rochecourbe. Sa forme est cintrée comme celle d'un arc-de-triomphe. A droite, en entrant, se trouve une chapelle dédiée à Notre-Dame. Du temps de Chorier, il y en avait une autre dédiée à saint Jean, mais qui, placée dans un lieu beaucoup moins élevé que la première, semblait lui servir de point d'appui.

Le lac souterrain, qui termine la branche droite de cette *Balme*, est célèbre par les merveilles qu'on en racontait sous François I[er]. Ce prince y envoya deux malfaiteurs qui, pour obtenir leur grâce, confirmèrent au retour les bruits étranges qui circulaient de toutes parts à ce sujet. Chorier dit que, de son temps, on voyait sur ces bords mystérieux les planches à moitié pourries de deux bateaux : l'un avait servi à l'expédition dont nous venons de parler; et vers le commencement du 17e siècle, Antoine Marin, curé de la paroisse de la Balme, s'était embarqué dans l'autre avec plusieurs amis, pour découvrir la source du lac souterrain. « Ils naviguèrent, dit Chorier, vers le lieu d'où ils connurent que les eaux venaient, et enfin, après une navigation d'environ une lieue, ils rencontrèrent une ouverture ronde et peu spacieuse creusée dans le rocher, d'où les eaux qui forment ce lac sortent à gros bouillons. Ils furent contraints de porter eux-mêmes leur bateau en certains lieux, si peu d'eau ils y trouvèrent, et de se coucher dedans en quelques autres, tant le rocher y est bas, quoique, au contraire, il leur parût très élevé en d'autres ».

Un savant, M. Bourrit, s'est aventuré, de notre temps, à visiter ce lac à la nage. Muni d'un corselet de liége et de chandeliers aquatiques, il explora toute la partie de la

grotte jusqu'alors inaccessible, et ne trouva pas la source dont parlent Chorier et quelques autres écrivains. Le récit qu'il fait lui-même de son voyage nautique est très curieux.

L'autre branche de la *Balme*, connue sous le nom de la *Grotte du capucin*, à cause d'une stalactite en forme de moine qu'on y remarque dans la salle qui la termine, offre un assemblage de pétrifications et de congélations bizarres, appelées la *Boutique du Charcutier*. Cette dénomination singulière vient de ce qu'elles ressemblent, pour la plupart, à des jambons et à des quartiers de lard. La voûte de la même salle est la retraite des chauve-souris qui y dorment entassées les unes sur les autres, et en si grand nombre qu'elles ont formé à terre un gros tas de fiente.

Les eaux des deux galeries sont quelquefois si abondantes qu'elles ont peine à passer sous le petit pont jeté sur le canal, hors de la grotte. Quelques naturalistes ont attribué à la violence de leur courant l'excavation de la *Balme*. Chorier est d'un autre avis : il lui donne pour cause l'extraction des pierres que les Romains employaient à leurs constructions.

Il résulte d'observations récentes que cette grotte, autrefois si spacieuse, se rétrécit de plus en plus. La merveille est aussi diminuée à l'égard du lac souterrain, qui n'est maintenant qu'un très petit ruisseau.

Les excavations naturelles sont généralement assez communes en Dauphiné. Après les grottes de Sassenage, on cite les Balmes de Voreppe. Chacun de ces réduits mystérieux possède quelque singularité qui lui est particulière. Tels sont les tableaux variés que présentent nos montagnes. Cette patrie, fière et indépendante comme

ceux qui l'habitent, prend souvent tous les dehors de la coquetterie ; mais sa coquetterie est sauvage, et l'on reconnaît toujours la vieille patrie des Voconces et des Caturiges : ce sol impatient et jaloux qui garda ses franchises même en se réunissant à la couronne, qui, par l'organe de Humbert II, octroya les armes et le titre de *dauphin* aux fils aînés des rois de France ; cette terre enfin, dont Napoléon disait : « Les Alpes renferment une race de barbares qu'on ne pourra jamais dompter. »

CORDELLIER DELANOUE.



Chroniques.

HENRI IV ET MAYENNE

AU MANOIR DE CŒUVRES [1].

(1591.)

Dernier héritier des prétentions ambitieuses des Guise, chef d'une ligue que le fanatisme avait rendue redoutable, le duc de Mayenne s'efforçait vainement de combattre les droits légitimes de Henri IV à la couronne de France. Les pertes qu'il venait d'essuyer aux batailles d'Arques et d'Ivry l'avaient contraint de s'adresser au duc de Parme, qui, depuis plusieurs mois, le berçait de l'espoir de conduire à son secours une armée espagnole. Déjà grand nombre de ses partisans, las d'une guerre qui traînait en longueur, murmuraient hautement. Dans cet état de choses, Mayenne abandonna momentanément ses opérations militaires pour parcourir la Picardie, l'une des provinces

1 Voir les *Mémoires de Gabriel d'Estrées*. T. I, p. 253.

les plus dévouées jusqu'alors à son parti, dans l'espoir de ranimer, par sa présence, les seigneurs qui commençaient à se décourager. Il n'omit rien de ce qui pouvait l'amener à son but. Discours fallacieux, promesses décevantes, furent mises en œuvre pour relever le moral des uns et stimuler l'ardeur des autres, tandis qu'il essayait de rallier à son parti catholique ceux dont la fidélité hésitait encore entre les devoirs d'une opinion politique et les reproches d'une âme timorée, ou de gagner, par l'or que l'Espagnol lui prodiguait, ceux qu'il savait attachés de cœur au Béarnais, mais gênés en leurs finances.

Donc cependant que Henri IV, campé devant la capitale à laquelle il répugnait de donner l'assaut, disait plaisamment, tout en gémissant sur les horreurs auxquelles étaient en proie les assiégés qu'à juste titre il regardait déjà comme ses sujets : — « A cette heure, je suis roi sans royaume, mari sans femme, guerrier sans argent, et n'ayant rien à perdre, mais tout à gagner, je me battrai plus délibérément ; » Mayenne opérait, sans se voir inquiéter, sa tournée par les villes ligueuses de Saint-Quentin, Laon, Soissons, et autres.

Or, par un beau jour, comme il chevauchait par la plaine du Soissonnais, seul, pour ne donner aucun soupçon, craignant qu'il ne lui mésarrivât de tomber aux mains de royalistes s'il menait plus grand train à sa suite, il s'en vint heurter au manoir de Cœuvres, qu'il savait hanté par un brave capitaine, royaliste de cœur et d'âme, mais appauvri par les guerres récentes : il avait nom Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres et sieur de Valien.

— Qu'est-ce?... s'exclama celui-ci, retenu en son manoir sous couleur de navrures au corps, mais plutôt à son épargne, tout d'abord qu'il avisa le chef de la ligue. Duc, c'est trop d'honneur pour un gentilhomme comme moi

de recevoir si grand seigneur en son châtel, fût-il pas de son parti.

— Marquis de Cœuvres, interrompit le duc, sautant de son plus leste à bas de cheval: ce qui n'était pour lui chose peu facile, vu son embonpoint outremesuré; trève, s'il vous plaît, de ces propos dorés! aussi bien est-ce de trop haut penser de nous. Sur ma foi! m'est avis que d'un brave capitaine d'artillerie à un lieutenant-général de France, la distance n'est si grande que vous voulez bien le cuider. A donc, messire châtelain, baillons-nous sus et sus l'accolade fraternelle..

Et ce disant, le duc de Mayenne et le marquis de Cœuvres devenus oublieux de leur haine de parti, confondirent leurs semblans d'amitié.

— Holà! mes filles, acclama le châtelain de son plus haut, en tant qu'il menait à céans M. de Mayenne, tôt dressez table et service; notre hôte nous pardonnera si ne lui faisons faire chère lie. Misère-Dieu! il n'y a vergogne à en faire l'aveu quand la conduite est franche de tout reproche, mais la vie est dure et la pécune est rare par le temps présent; aussi bien nobles et vilains s'en ressentent-ils!

— Oui-dà! sir châtelain, ce que dites là est fleur de vérité. Ce pourquoi par la double croix de Lorraine et mes trois merlettes! j'imagine que doublons marqués à l'effigie du roi Philippe ne sonneraient mal en votre épargne... hein? marquis.

— Duc, reprit aussitôt celui-ci, en se faisant sévère de ton et de visage, la maison d'Estrées peut être pauvre en argent, mais elle est riche en honneur, faites-en état pour l'avenir.

Bien qu'il se vît fièrement repoussé de prime-abord, Mayenne néanmoins ne renonça pas à des projets de séduction près du châtelain de Cœuvres, et essaya, mais toujours

à son désavantage, de revenir à la charge. Il eut beau faire une belle dépense de paroles doucereuses pour allécher son hôte et l'attirer de son bord, le maître ligueur en fut pour ses frais de langue. Propos d'amorce et promesses de leurre ne faisaient plus sur les esprits du châtelain de Cœuvres que son d'écus d'or à ses oreilles.

Cependant qu'attablé, le duc poussait la tranchée bien avant d'un pâté frais, recevait en son écuelle viandes et ragoûts à ne dire onc merci, qu'il emplissait sans trève et sa bouche et son ventre : ce qui ne l'empêchait de lozanger la bonté des mets, dire les vins exquis, élogier la vénusté des filles, exalter le courage et le mérite de son hôte,... il se fit tout soudain un grand tumulte à la porte d'honneur du manoir, tumulte ressemblant de loin à des piaffemens de chevaux et des clameurs de gens d'armes, que dominait par intervalle la voix caverneuse de la porte, résonnant sourdement sous les coups précipités du heurtoir.

En peine des jours de son hôte, et tremblant qu'on ne le surprît en sa compagnie, partant que telle vue ne devînt matière à débits mensongers et source de jugemens téméraires, le marquis de Cœuvres s'en fut lui-même aviser quel menait au dehors tout ce gros tracas. A peine sorti de la salle du banquet, où toujours besognait chaudement le gros Mayenne, il y revint plus vite qu'il n'en était départi, avec une figure marrie et un air piteux, pour avertir le duc que le roi Henri IV en personne requérait sus et tôt l'entrée du châtel.

— Par le bienheureux Jacques Clément! interjecta Mayenne, vous mentez là serré, mon hôte, pour nous venir corner, aux oreilles, bourdes à dormir debout! Quel croira ce?... Pas moi, j'ai idée.

— Par saint Antoine de Cœuvres! messire duc, foin de moi et de ma châtellenie si ne dis la vraie vérité!

— Sainte ligue! dénieriez-vous d'aventure, qu'à cette heure présente l'hérétique Navarrois n'est point posté en vue de Paris, et que Claudine de Boinvilliers, abbesse de Montmartre, ne lui fait pas réciter les litanies d'amour, en attendant qu'elle le catéchise en suivant le rite catholique... hein?

— Mon seigneur, m'en croyez sur parole. Ne sacrerais pas mon saint patron, si n'avais apertement avisé le roi par une sarbacane, vous fie et certifie, lui et son long nez bourbonnien. — Or sus, qu'il vous hâte de mettre au plus vite vos jours en sûreté, autrement ne répondrai-je pas de l'avenir. Adonc pourpensons qu'il ne nous reste grand temps à dépenser en pure perte, si n'ambitionnons pas d'éveiller les soupçons.

— Par le sang de mes frères traîtreusement occis aux états de Blois! s'exclama lors Mayenne, lâchant bride à la plus belle des fureurs et faisant prendre l'air à sa lame, le Navarrois ici!... ici le Béarnais!... de grâce me l'admontrez! Sang de ligueur! moult me tarde bellement de lui tailler boutonnière à entrer mon épée jusqu'à la croix, pour la lui faire baiser de plus près! Par ainsi le rendrai-je catholique à son heure dernière. — Mort de ma vie! savoir l'hérétique tant proche de moi et ne croiser pas nos lames, ainsi n'en sera-t-il, dà!

Puis, se ravisant tout soudain :

— Çà, poursuivit-il, dites plutôt, messire châtelain, ne serait-ce pas d'aventure embuscade à moi dressée en laquelle m'auriez fait choir, maugré les lois de l'hospitalité? Par le fil de ma lame! n'ignorez, j'imagine, ce qu'il advient à qui les trahit?...

— Duc, n'élevez si haut le verbe, interrompit soudainement le marquis, la fierté sur le front, ceci n'arrive à mon adresse; ains pourpensez à vous céler au plus vite, et

ne faire pas cuider par temporisement plus ample, qu'il y a du louche en ma conduite. Que si onc le roi de France, ce dont je suis du tout ignorant, en veut à vos jours, retenez qu'admis céans, au nom de l'hospitalité, saurai vous y défendre au péril de ma vie. A vous n'arrivera-t-on par devant qu'on n'ait passé dessus le corps du marquis de Cœuvres; vous en baille ma foi de gentilhomme.

Et ainsi disant, pour le céler en toute sûreté, et le garder des investigations et perquisitions que par cas fortuit pourrait bien faire et parfaire le roi Henri, le sire de Cœuvres conduisit son hôte à une logette de pourceaux, non hantée pour le moment. La retraite n'était des mieux choisies, quant à sa propreté et à l'odeur qu'elle exhalait, mais aussi des meilleures eu égard à la sûreté. Ce pour quoi le duc, qui, à l'approche du péril, avait assoupi sa colère, laquelle montait ordinairement tout aussi vite que lait au feu, et tombait de même, ne fit-il difficulté de s'y blottir de son moins mal, sauf son gros, gras, large et pansu ventre, lequel ne parvint à passer par l'entrée trop étroite, non sans torture, pression, écorchure et le demeurant. Tout aussitôt quoi, le marquis courut sus à la porte, qui ne cessait de retentir sous les coups précipités du heurtoir, joint que les arrivans las de clamer n'y allaient de main morte.

— Ventre saint gris! mon beau messire, fit le roi Henri, en forme de Dieu vous gard', pénétrant en deçà du châtel sans compagnon autre que M. de Plessis-Mornay, la place demanderait à entrer en composition, qu'elle ne consumerait un plus long temps, m'est avis, à pourpenser aux conditions!.... Par la réforme! ajouta M. de Mornay, lequel jalousait de longue date le châtelain de Cœuvres, que si ne vous savais pur royaliste et franc ennemi de la ligue, messire marquis, pour ma part nourrirais quasi sus-

picion que recélez céans d'aucuns des partisans qui ne portent nos couleurs. Maugrebleu! que se brasse-t-il donc en cette gentilhommerie?...

— Messire, lui fit réponse tout à plat le marquis, rien de contraire à la loyauté ou d'indigne d'un gentilhomme français, en plus royaliste; notez ça en votre souvenance. — Mais, sire, qu'il vous plaise, de grâce, m'octroyer pardon de vous avoir ainsi fait expecter ne plus ne moins que simple vilain.... acheva le sire de Cœuvres en balbutiant, et n'étant pas trop rassuré à la vue d'un gros de lansquenets, faisant escorte au roi et demeurant rangé en ordre de bataille en dehors du manoir.

— Morbleu! mon compère, riposta Henri, d'avance l'avez obtenu. Mais dites-moi donc, d'où provient que jouez l'interdit à mon approche, comme si en étions à notre prime entrevue? Ne sommes ce pourtant amis d'hier... hein?

— Sire, n'attribuez qu'à la vôtre apparition faite du tout à l'improviste et non à motif autre, vous ressuplie de le cuider, mien ébahissement. Et comment n'être pas ému en présence soudaine d'un si grand et bon roi qu'est votre majesté!

— Assez!... brisons sur ce propos, mon capitaine, n'ai besoin de plus amples explications de votre part, aussi est-ce jà de trop pour être acertainé de la vôtre fidélité à l'encontre de notre personne, est-ce pas vérité?

— Sire, il se fait jà un long temps qu'entre vous et moi c'est à la vie à la mort.

— Adonc topez-là, mon brave, fit le roi, tendant sa dextre au-devant de la sienne et la secouant fortement; par la morguenne! sacra-t-il, «je tiens le sang picard pour vraiment gentilhomme.»

— Mais, sire, s'enquit après quelques propos échangés le châtelain qui commençait à se rafermir et à ne trembler

plus pour les jours de son hôte, qu'il s'imaginait de prime abord avoir été trahi, serait-ce de trop vouloir en connaître que de vous demander le pourquoi qui vous a fait déserter vos campemens pardevant Paris, et m'a procuré ainsi l'heur de vous recevoir dans ma châtellenie ?

— Nenni-dà, messire. Voyez-ci le fait. A moi fut baillé tantôt l'avisement que notre gros cousin Mayenne battait seul en ce moment-ici le pays du Soissonnais, vaguant de manoir en châtel, à cette fin de s'assurer de ses féaux ou soi-disant tels, et mettant tout en œuvre pour se créer de nouveaux partisans. Ai-je été bien instruit?... dites,.. acheva le roi en tant qu'il gravissait les degrés du perron, et fixant le châtelain d'un œil interrogatif.

— Foi d'Estrées ! je ne cuide la nouvelle dénuée de fondement, répondit net et franc le marquis, lequel après l'ouïr de la question du roi n'était plus du tout rassis. Ça, nourrissez-vous au moins espoir de le dépister ?

— Nous pensons être sur sa voie et le serrer de près.— Oh! oh ! continua le Béarnais, où donc nous conduisez-vous M. Duplessis et moi?... à la salle d'apparat si point n'ai la berlue! Ventre-Dieu ! à moins que n'ayez vertus et mérites d'enchanteur, à savoir de la métamorphoser par trois paroles de grimoire en salle de festin, serions mieux en cette dernière, j'ai avis. Qu'en pensez ? de Mornay.

— Par la sainte Bible ! sire, après dix et sept lieues de traite sans débrider, la chose ne demande à être délibérée, que je crois. »

Le marquis de Cœuvres voyant encore une fois qu'il n'en était rien de ses appréhensions, fit lors bon approvisionnement de rassurance, et se hâta de conduire le roi et son compagnon de voyage en la salle à manger.

— Dieu ! Dieu ! mon hôte, s'exclama Henri, mettant le pied dans la salle, il appert par le dessert que j'avise sur

table, qu'étiez en train de festiner. Ce pourtant avec votre permis, nous reprendrons, Mornay et moi les choses de plus haut, à commencer par le potage. — Mais sont-ce là, messire châtelain, mesdemoiselles vos filles? Amour-Dieu! comme elles sont jà trétoutes belles et grandelettes......

— Sire, du moins elles portent le nom d'Estrées, fit naïvement le père.

— Lors, eu égard au mérite de votre sang et noblesse, m'octroierez bien la faveur, mes mignonnes, de vous bailler le baiser d'amitié, est-ce pas?... ajouta le galantin monarque en relevant sa moustache grise; et sans attente du « oui » les accolant aussitôt à deux et trois bonnes reprises sur le front et la bouche avec lèvres à toujours affriandées de baisers amoureux. — Mais ce n'est-là tout votre monde, fit-il, ce achevé; me suis laissé conter qu'aviez quant aux filles complété la demi-douzaine, et qu'une d'entre elles, sur toutes, passait les dames en vénusté supernaturelle, tout autant qu'un paon l'emporte en plumage sur un geai.

— Voirement, n'a menti, sire, cil qui vous l'a dit. Aussi à parler vrai, j'entretiens bon espoir de la voir à tantôt appartenir par le fait des épousailles à votre grand-écuyer Roger de Belle-Garde. Elle est appelée du nom de Gabrielle, et de bonnes ames ont bien voulu y adjoindre icelui de *la belle*, eu égard à ses grâces et mérites corporels.

— Morguenne! me faites venir l'eau à la bouche et désir au cœur de la mirer et admirer. Dites ça, ne serait-elle céans par cas fortuit?

— Non point pour le moment, sire, il se fait jà bien un an qu'elle est retraitée chez un richard s'il en fut onc, s'intitulant seigneur de dix et sept cent mille écus, ayant à nom Zanot et habitant superbe hôtel sis à Paris.

— Sur ma vie! par temps présent, le poste ne me

semble être des plus sûrs ; et si m'en croyiez, messire, lui manderiez en hâte de revenir sus et sus, car ne sache pas encore que le sac d'une ville ait porté profit à femme ou pucelle. — Mais toujours attablons-nous, et réparons des dents ce qu'avons perdu de la langue. A table, Duplessis !

Et sur ce, prit place à table le roi Henri IV avec son compagnon de voyage.

— Maugrebleu ! fit-il soudain en promenant ses regards à l'entour de soi, si je sais bien nombrer, attendiez donc, mon hôte, un convive autre que moi ou M. de Mornay ? J'avise sur table six couverts et n'énumère que cinq bouches ci présentes.

— Pardine ! c'est un gros seigneur qui s'en est bien vitement départi à votre venue, riposta sus sans malice une des fillettes, avant que son père soucieux du cas échéant ait pu répondre *ad rem.*

— J'entends, fit le roi avec accompagnement de sourire équivoque, dont fit semblant M. d'Estrées de ne comprendre pas la portée, le gentilhomme était sans doute un amoureux voire un épouseur peut-être bien.

— Oh ! que nenni-dà ! interpréta dédaigneusement la petite, par ma fique ! loin d'épouseur tel ! aurait-il couronne et sceptre de France que ne me soucierais d'avoir mari à si gros ventre, et toujours soufflant d'ohau en son marcher ne plus ne moins que bœuf à la charrue.

— Ça, mettez trève à vos dédains, petite, ordonnança le père en jouant des sourcils et portant une figure toute assombrie. Puis sur ce, s'approchant du Navarrois, et saisissant l'idée qu'il avait jetée en avant, il lui coula sous ombre de mystère, de bouche en oreille, le propos qui suit :

— Endà ! vous ne failliez, sire, le quidam est un épou-

seur royaliste et qui en crainte de tomber en un gros de ligueurs comme il en est tant qui courent par le pays, s'est bien vitement retraité par la poterne à l'audition de vos hommes d'armes clamant et acclamant, de leurs montures hennissant et pennadant, n'ayant eu loisir, en son trouble, de prendre connaissance de vos couleurs.

Le roi Henri fit mine d'être content de cette explication telle quelle, et poursuivit à satisfaire son appétit, mangeant en buvant et buvant en mangeant, ce qui pour lui n'était obstacle à parler de ses victoires prochaînes sur la ligue, et de la prise de Paris sans effusion de sang.

— Cape de Béarn! fit-il tout soudainement à propos de bataille, d'où vient donc, mon hôte, que l'on ne vous voit plus à votre poste d'artillerie? Les votres navrures vous empêcheraient-elles encore de viser juste et de loger un boulet de fer rouge au ventre de Mayenne, en manière de tonne, comme artilleur préludant à la cible?

— Saint Antoine! sire, fit réponse le marquis de Cœuvres avec un gros soupir, besoin n'est, je pourpense, de vous rafraichir la souvenance à l'endroit des journées de Coutras, d'Arques, d'Ivry et de tant d'autres, pour vous ramentevoir ma fidélité à votre personne, c'est chose du tout connue de vous : donc que si ne me revoyez à votre armée, dià c'est que n'en ai le pouvoir.

Et il n'en dit davantage, ne voulant donner plus ample raison, de peur d'affliger le roi s'il lui disait, en manière de reproche, que son épargne royale n'était fournie en espèces sonnantes, partant qu'il ne soldait assez ses capitaines pour qu'ils pussent suffire honorablement à leur train de guerre.

— Oui-bien! se récria le Béarnais, qui n'était pas plus

ignorant de la position finaneière que des talens stratégiques de son hôte, en attente, marquis de Cœuvres, que vous soyez notre lieutenant-général de France, avons pourvu brave capitaine, à ce qu'un jour deveniez, à l'instar de votre père ensemble de votre aïeul, grand-maître de l'artillerie : aussi bien la charge doit-elle être héréditaire en votre famille tout ainsi qu'il en est du courage. C'est pourquoi voici un parchemin scellé à nos armes ès-quel sont griffonnées vos instructions.

Et ce dit, le tirant de dessous sa casaque militaire, le roi lui présenta un parchemin portant charte par laquelle il lui faisait don des revenus que rapportaient les impôts assis sur toute la châtellenie de Cœuvres, lesquels montaient assez haut en écus.

— Ores qu'avons la faim apaisée, fit le roi à l'adresse de son compagnon, cependant que le châtelain se confondait en mercimens et belles paroles de reconnaissance, messire Duplessis, le coup de l'étrier et en selle au plus vite! Il me tarde moult de tenir Mayenne en mon pouvoir. Combien que nous sachions être sur ses traces, le plus ardu est de l'appréhender. Ce pourtant est-il assez gros, notre cousin, Dieu merci! — Mais, fit demande Henri IV par manière d'acquit, devant que d'outrepasser le pont-levis, serait-il duisant à notre hôte de nous faire visiter son manoir, le tout aux fins de juger par nous-mêmes s'il est à l'abri d'une surprise, et en état de soutenir l'assaut en cas de siège.

— Ça, oui-dà! le voyons tôt, ajouta impérativement M. de Mornay qui ne perdait occasion de nuire au châtelain de Cœuvres.

— Sire, le moyen, s'il vous plaît, de dénier si petite demande à qui donne tant, répondit net le marquis.

d'Estrées sans prendre en souci une pareille requête.

Et tout aussitôt prenant les devans, il se mit en devoir de guider ses deux hôtes de par tout son manoir.

E ntant que le châtelain et M. Duplessis avaient le pied hors de la salle, Henri demeuré en arrière sous apparence de mettre à sec un fond de gobelet, parla bas à l'oreille de la fillette peu désireuse d'un épousé à ventre gros et gras, et le propos filé, s'en vint vitement rejoindre le sire de Cœuvres et son compagnon, avant même qu'il ne se fussent aperçus de sa retardation, tant chaudement animé était leur entretien.

Les voilà défilant par les galeries, longeant les courtines, parcourant les bastions, gravissant les plates-formes, passant en revue créneaux, barbacanes et meurtrières, élogiant, le roi Henri, la bonne tenue de la place, et ajoutant souventefois, en manière de compliment, maints propos honorables, assaisonnés de jurons à la guise du monarque.

Or comme ils traversaient tous trois les cours, en s'entretenant de l'affront que recevrait M. de Mayenne en cas qu'il se présentât un jour devant telle forteresse à la tête de son armée espagnole à venir, ils advinrent comme par hasard en une cour retirée tout près de la porcherie, où était embastillé le duc, plus mal à l'aise que n'est patient à la torture. Aussi le capitaine d'Estrées, qui l'entendait geindre et marmonner, voulait-il tirer droit vers un autre point. Las! il avait beau faire, mal sort semblait s'en mêler. Plus il faisait d'efforts pour pousser outre en sa course, plus aussi le roi s'obstinait à le brider en son ardeur en le tirant par son pourpoint, et s'arrêtant tout comme un verbiageux en son promener.

— Ventre-saint-gris! messire, fit celui-ci rompant tout

soudain le fil de son discours, sommes-nous donc espionnés en nos dires et propos, que j'entends haleiner et souffler comme un quidam qui nous suivrait en retenant son souffle de crainte de soi laisser découvrir?

Le châtelain en grand émoi d'esprit à une pareille question, fit ainsi réponse de son mieux :

— Sire, à tel bruit ne prêtez nulle attention, le sujet n'en vaut-il la peine; ai vergogne de vous le confesser, mais nous sommes jouxte une porcherie.

— Quoi! des habillés de soie en ce réduit? lardonna sus M. Duplessis-Mornay; par la réforme de Calvin! sont-ils donc travaillés de la maladrerie pour outrepasser l'huis de leur hôtel, où demeurerait assurément engagé le ventre du gros Mayenne. Qu'en dites? messire.

— Que si le duc était là pour vous ouïr, peut-être bien vous porterait-il rancune à vie, pour ainsi l'accomparer à porc en sa porcherie.

— Qu'il m'entende ou ne m'entende pas, que me chant-t-il? Sacre-et-Dieu! que si onc il m'échéait d'en faire la rencontre, lui promets saignée à parfaire boudinailles de quoi nourrir une semaine les satanés ligueurs de Paris.

— Et moi, dit Henri, toujours la marche suspendue, que si Mayenne était là pour ouïr et faire réponse à mes propos, lui dirais franc, que s'il entendait bien mener ses intérêts, il n'aurait vergogne de suivre mes conseils : à savoir, de mettre bas les armes, et ce, non demain ains aujourd'hui même; moi ne mieux demandant que de le recevoir à bras ouverts, me sentant jà idoine à fraterniser avec lui, d'abondant à l'aimer en vrai cousin, la guerre civile de cette sorte mise à néant.

— Ains aussi surenchérit M. de Mornay, que s'il ne le

faisait pas, moi le suaderai de ne se laisser prendre pas les armes en main, car pourrait-il bien lui en cuire, le cher duc. Faire la montre à la croix du Trahoir et de là aller servir de pâture aux corbeaux de Montfaucon ne sont aiguillons d'ambition, que je pourpense.

En entendant un tel colloque, le châtelain de Cœuvres, plus mort que vif, avait l'air d'un homme qui marcherait sur des épines, et tremblotait comme un oiseau sur une branche perché par un temps ventueux. Ce que voyant, riotait bel et bien en sa barbe le roi Henri! Finalement prenant en pitié l'air perplex de son hôte, en intention de l'affranchir de tout souci, il fit signe à son compagnon d'accélérer un peu sa retraite, si bien qu'ainsi cheminant, toujours discourant sur la même gamme, ils se trouvèrent rendus au pont-levis, où les attendaient leurs hommes d'armes. Après des remercimens baillés à leur hôte de l'accueil à eux fait et de sa foi jurée de le voir sous peu de jours à son poste de guerre, Henri IV et Duplessis-Mornay s'élancèrent en selle, et après de nouvelles bonnetades, jouant des éperons, ils prirent un train de galop sur la chaussée de Soissons.

Ceux-ci une fois partis, la porte close, le pont-levis levé, la herse abaissée, le marquis d'Estrées se trouva tout soudainement allégé comme d'un mantel de plomb qui lui serait tombé sur les épaules à l'advenue du roi et de son compagnon. Lors courut-il leste à la porcherie en intention de libérer au plus tôt M. de Mayenne, lequel après être sorti de sa cachette, ne faisait défaut de sacrer et maugréer à l'endroit de son hôte pour l'avoir célé en un réduit tant fangeux et si fort empuanté, encore à l'endroit de Henri et de Duplessis, pour s'en être venus à portée de son oreille, discourir sur ce qu'il avait à faire ou ne faire pas.

Et comme ils retournaient de compagnie au logis, devisant sur ce sujet, Mayenne, la main à son ventre moulu et meurtri, criant à la colique, et ne comprenant pas encore comment Henri IV avait pu le laisser échapper, voici accourir l'espiègle et malicieuse fillette à qui le roi avait fait confidence d'oreille au sortir de table, tendant droit vers son père, et ainsi lui parlant haut :

— Ma petite, me fit bas le roi, de ma part, dites à M. votre père, moi départi, de ne recevoir plus dorénavant un maître ligueur en son châtel, tel qu'est M. de Mayenne, pour ce que même chevance pourrait-elle bien ne lui écheoir pas comme à cejourd'hui. Aussi dites à l'adresse de M. de Mayenne, que besoin n'était d'aller se nicher en une porcherie pour échapper à nos perquisitions, le roi Henri IV n'étant pas encore à savoir comme un gentilhomme français doit pratiquer l'observance des lois de l'hospitalité.

Quels à ce ouïre furent interdits ? Faut-il le demander? Néanmoins, peu touché de tel acte de générosité, Mayenne n'en était que plus irrité de se voir vaincu en noblesse de sentiment tout comme en hasard de guerre, et jurait, par la Sainte-Union, une main à la garde de son épée, l'autre sur son gros ventre, haine éternelle au Béarnais.

Après quoi, il demanda sa monture, se posa en selle et partit à beaux éperons, labourant les côtes de sa bête, tirant raide à l'opposite du roi et de sa troupe.

Quelques années après cette visite de Henri IV et de Mayenne au manoir de Cœuvres, la paix était conclue entre les deux partis belligérans, par le traité de Follembray, le roi toujours bon envers les maltraités de la fortune, et le chef de la ligue devenu oublieux de ses sermens d'inimitié, gîtaient sur la même couche en un manoir tout

voisin de Soissons, sis à Vaubuin. Ce fut là que le vainqueur donna de son bon vouloir au vaincu, en signe de réconciliation, l'Ile-de-France à commander, et la ville de Soissons comme siége de son gouvernement, et lui bailla en outre en toute propriété la châtellenie de Chevreuse comme une preuve d'oubli pour le passé, d'amitié pour l'avenir.

Jules Brisez.



Variétés.

MOEURS D'AUVERGNE.

I.

FÊTES DE SAINT-GALL.

C'était une singulière et curieuse chose que ces fêtes patronales, qui se célébraient autrefois sur tous les points de la France; il n'était pas de petite ville, pas de mince village, qui n'eût son saint à honorer. Après la tourmente révolutionnaire, lorsque les temples religieux se rouvrirent, le clergé ne négligea pas un puissant moyen d'agir sur les âmes, en rétablissant des solennités plus mondaines que religieuses, mais qui devaient aider à lui redonner de l'influence. La terreur était passée : un inexprimable besoin de plaisir s'était emparé de tous; on avait tremblé si longtemps! Après les bals des victimes, on se précipita dans les églises. C'étaient des fêtes aussi que ces pompes religieuses dont beaucoup se moquaient, que d'autres revoyaient en versant des larmes, et que les enfans n'avaient jamais vues. Je n'ai point oublié l'impression que produisit sur moi la première messe à laquelle j'assistai. J'étais

bien jeune alors; mais cette foule, ce parfum d'encens, auquel se mêlait celui des fleurs semées en abondance pour cacher la nudité du temple, m'avaient jetée dans un enivrement dont je fus plusieurs jours à me remettre.

Avec les cérémonies extérieures du culte, revinrent aussi les anciennes coutumes. On en riait, mais on les accueillait comme de vieilles connaissances que l'on revoit avec plaisir. Les gens éclairés dans les provinces ne craignirent pas de donner l'exemple. Tout le monde s'agita pour rappeler l'ancienne splendeur des fêtes. On ne rougissait pas d'aller à la messe le matin, pourvu qu'il y eût bal le soir. On se faisait des concessions mutuelles, parce qu'elles n'étaient alors exigées par personne; et tout en ayant l'air de se tenir à l'écart, le clergé concourait à l'élan général. En Auvergne, où règne un caractère prononcé d'indépendance, et où la simplicité des mœurs s'est conservée si longtemps, on le vit presque toujours tolérant. Rarement des paroles d'anathême tonnèrent du haut de la chaire, on ne les eût pas écoutées. Jamais non plus, les prêtres n'eurent à se plaindre d'un manque d'égards ou de considération quand ils s'en montrèrent dignes.

Maintenant que nous sommes tous dominés par la passion du moyen âge, ce ne serait pas une recherche dénuée d'intérêt que celle qui nous ferait connaître l'origine des fêtes qui ont eu quelques célébrités; peut-être y découvririons-nous des traits de physionomie particuliers, des aperçus piquans de caractères et de mœurs. J'assistai, il y a quelques années, aux fêtes de Saint-Gall, à Saint-Amant. Leur singularité me frappa. Voici ce que j'appris de leur origine, je les raconterai ensuite telles que les avaient fait devenir la superstition et l'amour du plaisir.

Saint-Amant, ancienne propriété des comtes d'Auvergne de la Tour, agrégé aux treize anciennes villes de la

basse Auvergne, pour assister aux états de la province, par un arrêt de 1788, est situé dans une des plus fraîches, des plus riantes vallées de ce pays. Deux rivières, la Veyre et la Monne la coupent et y entretiennent une richesse de végétation qu'il faut avoir vue pour s'en former une idée. Là, sont les plus belles prairies, les plus magnifiques vergers que renferme la Limagne. De bruyantes usines, de joyeux côteaux, des vignes et quelques ruines féodales, sur les hauteurs environnantes, présentent de délicieux points de vue qui disparaissent sous des voûtes de verdure, pour en découvrir de plus ravissans encore. Tantôt c'est l'église de Saint-Saturnin avec son clocher élevé, ses élégantes ogives; le château du même nom qu'habita quelque temps Marguerite de Valois, ou les bastions de Sainsandoux, caprice bizarre imaginé pour donner de l'ouvrage à une population pauvre; enfin il serait difficile de trouver une situation plus agréable que celle de Saint-Amant, ville mal bâtie comme toutes celles de l'Auvergne, mais remarquable par la gaieté de ses habitans et par les beaux paysages qui l'entourent.

Ce fut en 1630 qu'éclata une épidémie qui répandit autour d'elle la plus grande consternation. Jeunes et vieux, riches et pauvres, tout était moissonné. Déjà la mort menaçait ses dernières victimes, quand les consuls, rassemblés sur la demande et avec le consentement de ce qui restait d'habitans, firent un vœu à Saint-Gall, sous la protection de la sainte Vierge, dans les termes suivans.

« L'an de Notre-Seigneur, 1630, le jour et fête de l'Annonciation de la glorieuse mère de Dieu : Nous soussignés, maître Jean de Buxerolles, Thomas Phelipt, Jean Fontenilles et Antoine Verdier, consuls, la présente année de la ville de Saint-Amant, du consentement, volonté et délibération de tous les habitans, pour tous et un chacun de la-

10.

dite ville et fauxbourgs, avons fait et faisons à perpétuité le vœu qui s'ensuit, à la plus grande gloire de Dieu et de sa mère, en l'honneur toutefois et révérence de monsieur Saint Gall, patron de la dite ville.

« Nous, ayant reconnu que nos péchés étaient la cause de la contagion, qui était en ladite ville la présente année; y causant une grande désolation et affliction commune, nous reconnaissant indignes d'approcher du trône de Dieu, pour obtenir de lui quelques grâces touchant la susdite affliction.

« Après le secours imploré de sa glorieuse mère, avons eu recours à monsieur Saint-Gall, reconnaissant les singulières prérogatives qu'il a eues autrefois en ce monde pour apaiser l'ire de Dieu et faire cesser la peste, et qu'il a encore dans le ciel plus efficacement, afin qu'il lui plaise intercéder pour nous, et prier la sainte Trinité de nous faire miséricorde et d'avoir pitié de nous. Nous sommes voués et obligés à perpétuité et tant que faire le pourrons pour tous et un chacun des habitans de la ville et fauxbourgs, présens et à venir, nous, représentant le corps d'icelle, de venir en procession toutes les années une fois, le jour et fête de l'Annonciation de la glorieuse Vierge Marie, en la chapelle consacrée en l'honneur de ce saint, qui est entre les vignes, laquelle aurait été réparée la même année pour cet effet, à la sollicitation des susnommés consuls et en icelle, marcher un chacun desdits consuls avec un cierge blanc à la main, que nous voulons être délaissé en ladite chapelle pour le service qui se fera en icelle, et la procession y étant arrivée, avons promis y faire chanter une messe à haute voix en l'honneur de monsieur Saint-Gall; ce que nous avons commencé d'accomplir la présente année, et promettant le faire observer à ceux qui seront établis après nous en ladite charge consulaire, leur faire

prêter le serment devant le juge et curé de la paroisse, d'observer le vœu et le faire observer à nos enfans et aux enfans de nos enfans, le jour de leur réception en ladite charge, afin que ce vœu s'accomplisse tant qu'il y aura des habitans en ladite ville. Car telle est la volonté d'icelle, espérant que le glorieux saint aura nos vœux agréables, qu'il intercèdera pour nous, et que Dieu en sa faveur fera quelques grâces, non seulement cette année, mais à tout jamais : pour ce, nous nous sommes soussignés, fournis et obligés à Dieu et à ce glorieux saint, et lui avons fait le présent vœu en présence de vénérable personne, maître Pierre Bazin, bachelier en théologie et curé en l'église de ladite ville qui l'aurait reçue ; maître Antoine D'Avignon, maître Antoine Coste, maître Antoine Mougue, prêtre en la communauté de ladite église, et de révérend père Gabriel Ducret, récollet prédicateur de la ville la présente année ; et afin qu'il soit connu et puisse venir en évidence plus singulière à nos enfans et aux enfans de nos enfans, avons promis faire graver ledit vœu sur une pierre, et icelle poser en sa chapelle, et de plus de faire icelui insérer dans les archives de ladite ville, afin qu'il ne vienne en oubli à ceux qui seront après nous. En foi de ce nous sommes soussignés dans ladite chapelle le 25e du jour de mars audit an 1630. »

(*Suivent les signatures*).

La contagion cessa comme par miracle, et ce vœu fut religieusement observé. Les intendans de la province réglaient l'ordre de la procession, ils y allaient à pied avec un cierge à la main, suivis des consuls et des principaux habitans. Plus tard, ils y furent en carrosse et les consuls à cheval, et enfin la cérémonie devint une fête joyeuse. Lorsqu'il n'y eut plus d'intendans, de consuls, ni d'échevins,

les jeunes gens les plus riches et les plus distingués de la ville se chargèrent de l'accomplissement du vœu. Le premier jour on allait à la chapelle de saint Gall, on n'y disait plus de messe, mais en revanche, après un simulacre de prières, de fortes libations étaient faites sinon en l'honneur du saint, du moins en celui de la situation du lieu où on venait l'honorer. Là, on délibérait sur ce qui aurait lieu le lendemain; et cette cérémonie, autrefois la plus importante de toutes, n'était plus qu'un préliminaire désigné sous le nom de *pot de vin*, et où peu de personnes assistaient, parce que tout le monde était occupé, les uns à recevoir les hôtes nombreux que les fêtes attiraient, et les autres aux préparatifs qu'exigeaient des plaisirs long-temps attendus et long-temps désirés.

Le lendemain, et avant que le jour parût, toutes les cloches s'ébranlaient et faisaient retentir leur joyeux son, les jeunes gens de la veille se rassemblaient, deux d'entre eux portaient des étendards à bandes égales de rouge et de blanc. La musique à leur tête, ils faisaient le tour de la place, et montaient à cheval pour se rendre à Autezat. La distance était de deux lieues. On sonnait les cloches dans les villages où ils passaient, et le maire venait les complimenter. Arrivés à l'église de la Visitation, ils déposaient leurs drapeaux de chaque côté du maître autel, et entendaient la messe célébrée par le curé d'Autezat qui recevait une riche offrande; ils revenaient à Saint-Amant par Saint-Andoux non loin de là. Sous de délicieux ombrages, ils trouvaient un excellent déjeuner, à la suite duquel on nommait les balys, qui demeuraient en possession de cet honneur pendant une année entière. Les drapeaux étaient déposés chez eux, et ils étaient chargés de donner deux grandes tartes, qui se distribuaient le troisième jour. De retour à Saint-Amant, et toujours avec musique et tam-

bours en tête, on faisait une nouvelle procession autour de la place, on se séparait ensuite jusqu'à l'heure du banquet. Là s'échangeaient de joyeux propos; de bruyans éclats de rires s'entendaient au loin, et plus d'un convive était mal affermi sur ses jambes en sortant du dîner. Pendant cet intervalle, on avait arrangé un énorme feu de joie, au-dessus duquel était suspendue une grande poupée à la toilette de laquelle avaient présidé toutes les dames qui prenaient part à la fête; elle était ordinairement garnie de fusées, et quand leur détonation se faisait entendre, quand le feu prenait à sa robe de satin fanée, et qu'il gagnait les plumes et les fleurs qui ornaient sa tête, c'étaient des battemens de mains, des trépignemens de joie, des cris à ne plus s'entendre. Toutes ces flammes ne réflétaient que des figures joyeuses. Alors les danses commençaient, on faisait des rondes, les héros du jour choisissaient leurs dames, et ce bal en plein air, éclairé par un feu qui rendait plus pâle la lumière de quelques quinquets et des chandelles que l'on mettait aux croisées environnantes, se prolongeait souvent fort tard, quoiqu'il ne fût qu'un prélude aux plaisirs du lendemain.

Enfin arrivait ce troisième jour si impatiemment attendu. Que d'espérances trompées, que d'attentes déçues, quand un ciel nébuleux ou une pluie malencontreuse venait rendre nuls tous les préparatifs! Mais si l'horizon était dégagé de nuages, si le soleil s'élevait radieux, il fallait voir la foule s'agiter dans tous les sens, c'étaient des femmes élégamment parées, de jeunes et agaçantes paysannes dans leurs plus beaux atours, jetant un coup d'œil d'étonnement sur les riches toilettes, et dont les frais visages excitaient l'envie de celles qui les portaient. C'était sous les tilleuls, dans une allée qui conduit de Saint-Amant à Saint-Saturnin, qu'était le lieu de réunion; des bancs y

avaient été préparés, les premiers étaient occupés par les gens les plus distingués, les autres par tous ceux qui trouvaient à s'y placer. Bientôt paraissait un magnifique charriot orné de feuillages et de fleurs, il était traîné par les *baly*, qui lui faisaient faire plusieurs tours afin qu'il pût être admiré par tout le monde. Le reste des jeunes gens le suivaient, marchant deux à deux avec beaucoup de gravité. Deux énormes gâteaux étaient dessus. On chargeait de leur distribution l'homme le plus âgé et le plus respecté de la ville ; il fallait qu'ils fussent découpés de manière à ce que toutes les dames en eussent. On les leur offrait sur des plateaux. Cette cérémonie achevée, le bal commençait sous des tentes qui avaient été dressées, et il n'était pas rare que les premières lueurs du jour vinssent éclairer des visages pâlis par la fatigue, et des toilettes fanées. On se faisait peur, et l'on s'éloignait bien vîte pour chercher un repos devenu si nécessaire. On dit que la surveillance des mères était quelquefois mise en défaut, que grâce à l'étendue de la salle du bal bien des maris perdaient leurs femmes de vue. On parlait le lendemain de déclarations faites et écoutées, mais ce n'était que des *on dit*. Ce qu'il y avait de positif, de certain, c'est qu'une gaieté franche régnait pendant toute la durée des fêtes, on s'y amusait beaucoup et l'on y accourait de dix lieues à la ronde. Sans que les classes élevées se mêlassent aux inférieures, il y avait une communauté de plaisirs qui rendait peu sensible la ligne de démarcation. Les fêtes populaires, quoi qu'on en dise, avaient un but d'utilité, parce qu'elles rapprochaient les hommes entre eux ; il y a de la poèsie et de l'enseignement dans cet héritage des temps passés, dont la teinte était bien autrement colorée que la nôtre. A force de passer le niveau, on réduit tout aux mêmes proportions. Bien et mal tout s'englobe, l'égoïsme seul reste debout.

ou plutôt il s'accroît de cette vie isolée jusque-là si antipathique à nos mœurs. L'avenir nous apprendra si là se trouvent bonheur et amélioration.

En 1830, à la suite d'une querelle aussi légère que le prétexte qui l'avait fait naître, les paysans s'ameutèrent, et peu s'en fallut qu'un jeune homme ne payât de sa vie l'impertinence qu'il avait affectée. Depuis cette époque, et pour éviter de nouvelles rixes, l'église seule honore M. Saint-Gall; ses fêtes n'ont plus lieu.

II.

FÊTES DU PRÉCIEUX SANG.

En allant de Vic-le-Comte à Billom, sur le plateau de la dernière colline qui reste à descendre pour arriver à cette ville, l'œil s'arrête avec ravissement sur l'un des paysages les plus pittoresques de l'Auvergne. Le joli vallon de Saint-Julien, traversé par un ruisseau dont de hauts peupliers dessinent le cours, est placé sous vos pieds, ainsi que le village au milieu duquel s'élève une lourde et massive église, dont l'architecture extérieure porte l'empreinte de deux ou trois restaurations de mauvais goût. A droite, un rideau de montagnes couvertes de bois dont les lignes cadencées bornent l'horizon, avec quelques habitations élégamment groupées au milieu de grosses touffes de verdure, et en face de vous, au-dessus d'un côteau de vignes, un rocher escarpé sur le sommet duquel se voient les ruines d'une vieille tour, et une petite chapelle blanche, qui, comme une étoile brillante, semble se balancer dans les airs; toujours du même côté et sur un plan plus éloigné, vous apercevez Coppel et sa tour gigantesque mi-

née en dessous, dont la plus large dimension est à sa plus grande hauteur; Montmorin et ses murailles crénelées au milieu desquelles on a bâti une mesquine église; et plus loin encore, Mozun avec ses trois enceintes et ses nombreuses tours, dont Massillon fit une prison de prêtres; ce fut un terrible démolisseur que ce cardinal de Richelieu, il ne laissa rien à faire au temps : un mot de lui abattit toutes les forteresses du moyen-âge, et fit disparaître ce qui restait de ses usages, de ses mœurs. La transition fut subite, tranchée, et l'échafaud montra ce qu'il en coûtait de résister au despote; il fut le niveleur de son époque, comme Louis XI l'avait été de la sienne; ni l'un ni l'autre ne se doutèrent du danger de la leçon qu'ils donnaient. Toute au profit du despotisme, elle fut ensuite tournée contre lui, et l'anarchie montra qu'elle s'en souvenait encore, le jour du sac de l'archevêché.

A gauche, encore d'autres ruines, ce sont celles d'un ancien couvent de Templiers. Au bas de la montagne, Billom, situé à l'entrée de notre belle Limagne, qui se déroule orgueilleusement avec ses riches moissons, ses frais ombrages et ses villes multipliées. Mais si, par une matinée de printemps, les vapeurs de la nuit ont laissé un léger brouillard, qui couvre la plaine de son tissu de gaze, si les flèches de quelques clochers, et les pointes de quelques groupes d'arbres élevés en interrompent seules l'uniformité, vous jouissez alors d'un spectacle magique, d'une véritable féerie. D'un côté, c'est l'immensité du désert avec ses rares oasis; de l'autre, de fantastiques ruines reflétées par un soleil brillant, et dont la base semble reposer sur les nuages.

Le lieu d'où l'on aperçoit ce que je décris ressemblerait presque à une grève abandonnée, sans tout ce qui l'entoure. Une maison qui tombe en ruines, bien qu'elle

paraisse d'une construction récente, et une croix en pierre grise posée sur un piédestal élevé, contrastent d'une manière remarquable avec tout ce luxe de végétation dont la nature possède seule le secret. Cette croix est fort révérée dans le pays. Voici ce qu'on raconte de sa fondation.

Lors de la prédication de la première croisade, faite à Clermont par Urbain II, en 1095, un pieux chanoine de Billom, nommé Albanelly, forma le projet de visiter la Terre-Sainte. Il ne fit point partie de cette multitude armée, qui se rangea sous le commandement de Pierre l'Hermite et de Gauthier *Sans-Avoir*, multitude qui paya des plus horribles misères et de sa vie, les débordemens auxquels elle se livra. Le sage Godefroi de Bouillon était parent d'Albanelly qui partit avec lui. Admis dans l'intimité de ce prince, il fut plus d'une fois chargé de calmer les discordes suscitées si souvent par l'impétueux et dissimulé Boëmond et l'opiniâtre comte de Toulouse. Bien qu'aucun historien ne le nomme, une ancienne tradition, qui existait à Billom, assure qu'il fut un de ceux qui accompagnèrent Godefroi à l'église du Saint-Sépulcre, pendant que tous les croisés, encore dans l'enivrement de la victoire, ne pensaient qu'à se gorger de butin.

Après l'élévation de son parent au trône de Jérusalem, Albanelly voulut revenir en Europe. Un pélerin eût rougi de ne pas rapporter quelques reliques des saints lieux, c'était le fruit de ce dangereux voyage ; et en témoignage de sa haute piété, Godefroi lui fit don d'une fiole qui contenait du précieux sang. Inquiet de la possession d'un si riche trésor, et craignant qu'il ne lui fût ravi, Albanelly eut la pensée de se faire une incision dans la jambe et de l'y renfermer. Au même instant, dit la Chronique,

la jambe s'ouvrit d'elle-même, sans douleur; il y déposa la fiole, et la plaie se referma.

Ce miracle ne fit qu'ajouter à la foi d'Albanelly : fait prisonnier peu de temps après, délivré ensuite par les chrétiens, il s'embarqua enfin pour l'Europe; il touchait déjà au terme de son voyage, quand il tomba, exténué de fatigue, près du bourg de Saint-Julien. Au même instant, toutes les cloches de l'église se mirent à sonner d'elles-mêmes : le chapitre s'assembla, et, après quelques recherches, on découvrit le pieux pélerin, que la vie semblait avoir abandonné. De prompts secours lui furent prodigués, et lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, la fiole sortit du lieu qui l'avait dérobée à tous les regards. Grand fut l'ébahissement de tout le monde. On la porta dans l'église où elle reçut l'hommage des fidèles. Rétabli de ses fatigues, Albanelly réclame le trésor dont on s'était emparé presque à son insu; mais les chanoines de Saint-Julien répondirent que la volonté de Dieu s'était manifestée d'une manière trop frappante pour qu'ils n'en restassent pas possesseurs. Ce fut en vain qu'il fit valoir le don particulier qui lui en avait été fait par son noble parent et les longues souffrances qu'il avait éprouvées, les chanoines restèrent sourds à la voix de la justice; ils décidèrent, par compensation, d'élever une croix à l'endroit où l'on avait trouvé Albanelly; c'est celle dont j'ai déjà parlé. Long-temps elle ne fut désignée que sous le nom de *Croix du Pélerin.* Le souvenir de la merveilleuse histoire s'est conservé par une succession d'événemens dont personne n'a pu m'instruire : on ne la connaît maintenant que sous le nom de *Croix du Queureilh.*

Albanelly revint à Billom dans des sentimens bien différens de ceux où il avait compté y arriver. A peine sa

mésaventure y fut-elle connue, qu'un cri général d'indignation s'éleva contre les chanoines de Saint-Julien. Le peuple s'assembla en foule, et ne parlait de rien moins que d'aller faire le siége du chapitre, pour les contraindre à rendre ce qu'ils retenaient si injustement; il fallut que les prud'hommes et Albanelly lui-même conjurâssent la foule de renoncer à ses projets hostiles, en lui promettant que justice serait rendue. On dépêcha un courrier à l'évêque de Clermont, en même temps qu'une députation partait de Billom pour se rendre à Saint-Julien; ceux qui la composaient, ne furent pas plus heureux qu'Albanelly, et on rejeta leur requête en répétant que ce serait agir contre Dieu lui-même. Les députés revinrent indignés de tant de mauvaise foi; heureusement l'évêque dont ces deux chapitres dépendaient, vint interposer son autorité, il les fit assembler, les présida lui-même, et après une longue délibération, il fut décidé que la moitié du précieux sang resterait à Saint-Julien et que l'autre serait transportée à Billom; une grande procession fut ordonnée; le clergé et le peuple la firent, pieds nus, en signe *d'humilité profonde:* de là, l'origine de la confrérie des pénitens qui existe encore. La relique fut déposée dans l'église de Saint-Cerneuf; deux fêtes furent instituées en son honneur, l'une le 3 mai et l'autre le 14 septembre; elles attiraient un concours immense, et on montrait aux fidèles le précieux sang qui avait conservé sa limpidité et sa couleur.

Dans le 13me siècle, il fut réclamé par un seigneur de la maison de Boulogne, qui avait été alliée à celle d'Albanelly. Craignant que la force ne fût employée, le chapitre en confia la garde à trois chanoines, qui moururent sans avoir déclaré le lieu où ils l'avaient caché. Il fut perdu assez long-temps; enfin, dit toujours la vieille légende,

après de grandes recherches, on la découvrit un jour du vendredi saint ; en reconnaissance de ce bienfait la procession des pénitens fut ordonnée. Tous les mystères de la Passion y étaient représentés, on y voyait le Sauveur couronné d'épines, et portant sa croix suivi de sa mère et des saintes femmes, Caïphe, Pilate, saint Pierre pleurant son péché. Le reste était vêtu de longues robes noires avec des capuchons rabattus sur le visage où étaient pratiquées des ouvertures pour la bouche et les yeux. Le plus grand nombre des pélerins portaient un bâton en haut duquel était une lanterne de papier, d'autres avaient des torches. Cette singulière procession se mettait en marche le jeudi saint à huit heures du soir, elle parcourait toutes les rues; on ne peut se faire une idée de l'effet produit par ces figures noires, éclairées par des lumières pâles et flottantes, et sur lesquelles venait se projeter le sillage tremblant des rayons de la lune ; quelques chants lugubres se mêlaient seuls au bruit sourd et monotone causé par les pas de toute cette foule qui observait un religieux silence.

Cette cérémonie bizarre a encore lieu aujourd'hui telle que je viens de la décrire. Seulement il y a moins d'acteurs, parce que les pénitens sont gens payés pour la plupart. Avec l'argent qu'on leur donne, ils passent ensuite la nuit dans d'épouvantables excès : et c'est au 19e siècle que de semblables choses ont lieu !

Quand arrivèrent les saturnales de 93, un misérable, dont je tairai le nom, s'empara de la précieuse relique, et la jeta sur le pavé en proférant d'horribles imprécations. Cette action causa une indignation générale, mais bientôt l'on se dit à l'oreille, ainsi que cela avait été déjà pratiqué, qu'on avait soustrait du sang véritable pour en substituer d'autre. On pense généralement que la per-

sonne qui l'a caché est morte, et qu'on le découvrira quelque jour. Quant à la portion restée à Saint-Julien, elle a disparu depuis de longues années. On prétend qu'une femme osa y porter une main sacrilége, et que, depuis ce jour, on n'en retrouve aucun vestige.

Aline Ferrières.



Miscellanées.

BATE-HILDE,

REINE DES FRANCS.

LÉGENDE.

Aujourd'hui un remarquable mouvement s'opère en faveur des idées chrétiennes. Toutes les intelligences élevées concourent à la fois à cette heureuse réaction. L'imagination et la science se sont donné rendez-vous sur le terrain vivant des croyances religieuses. Le poète et le philosophe ont travaillé de concert à la réhabilitation du Christianisme ; le premier, en prêtant aux dogmes sacrés le prestige de ses brillantes couleurs ; le second, en lui apportant le tribut de ses méditations. Jamais, plus de pensées fécondes ne s'agitèrent dans les profondeurs du monde moral. Jamais les études ne se dirigèrent avec plus d'activité vers le passé du christianisme qu'à l'époque actuelle, où la société, incessamment ballottée depuis un demi-siècle dans le vague des théories les plus contradictoires, aspire à une glorieuse transformation.

Mais, ce qu'on n'a point suffisamment remarqué, et qui méritait cependant un examen spécial, ce qui eût été pour l'artiste et le poète une source abondante d'inspirations, c'est l'influence régénératrice et puissante que le spiritualisme chrétien exerça sur la femme, ce sont les angéliques vertus, l'ardente charité,

dont il développa dans son cœur le germe fécond. Ces vertus ne se manifestèrent pas seulement dans les conditions les plus humbles et dans les rangs les plus vulgaires, c'eût été trop peu pour la gloire de la religion naissante; elles éclatèrent aussi dans la sphère la plus élevée; elles courbèrent sous leur joug les têtes les plus hautes; elles imprimèrent leur sceau divin sur des fronts que ceignait le diadême; et le trône lui-même, s'entourant de leur éclat, rallia autour de lui le respect et l'admiration des peuples.

Bate-Hilde fut une de ces belles organisations que le Christianisme vit éclore dans ses jours de splendeur.

Bate-Hilde, comme on l'appelait dans sa langue natale, c'est-à-dire *la fille hardie*, se fit aimer de Chlodewig II, et devint reine des Francs. C'était une esclave d'Erchinoald, maire du palais, qui gouvernait en Neustrie, sous le nom de Chlodewig. On la disait née outre-mer, chez les Anglo-Saxons. Mais un jour, comme elle jouait, toute petite fille, au bord de la mer, elle avait été enlevée par des pirates, ou bien ses parens, selon l'usage des Anglo-Saxons l'avaient eux-mêmes vendue. Elle grandit honnêtement au service d'Erchinoald, qui la voyant belle en fit son échanson. C'était en effet une précieuse perle, une jeune fille charmante à voir, blanche et d'une aimable figure, de taille fine, gracieuse, et pourtant grave en ses mouvemens. D'ailleurs elle se montrait pudique, douce et sobre en tout, honnête en sa conduite, subtile et bien avisée; nullement légère ou présomptueuse dans son entretien. Toutes ses compagnes la chérissaient pour son amabilité et sa soumission. Elle servait pieusement les plus âgées, les déchaussant de ses mains et nettoyant leur chaussure, apportant de l'eau pour leur usage et travaillant à leur vêtement, et elle faisait tout cela de bon cœur.

Cependant Erchinoald jetant sur elle un regard de convoitise, lui dit: « Je veux que tu sois ma femme. » Bate-Hilde à ce commandement fut saisie d'effroi; l'amour que lui pouvait offrir le maire du palais n'était point celui qu'elle avait rêvé. Elle avait senti déjà, la pauvre fille, que dans le lit d'aucun homme vivant elle ne trouverait son époux, et elle avait grandement raison de garder sa virginité pour l'amant de la vie future; elle évita la présence d'Erchinoald autant qu'elle put; mais sa résistance allu-

mant davantage les désirs du maire, il lui fit dire un jour de se rendre auprès de lui dans son appartement. Alors au lieu d'obéir, Bate-Hilde se cacha dans un coin sous de vieilles hardes, et à la première opportunité, elle s'enfuit de la maison pauvrement vêtue, et se réfugia au désert. Là, elle fut rencontrée par le roi de Neustrie Chlodewig II, qui, ravi de son élégante beauté, la prit pour femme, sans qu'elle y pût résister.

Chlodewig, à peine échappé de l'enfance, était déjà, dit l'auteur des *Gestes*, adonné à toute sorte de débauches, ivrogne, gourmand et fornicateur. Les moines racontent que par une extravagante dévotion, il enleva un bras au saint martyr Denis; ce qui fit pleuvoir sur les Francs un déluge de maux. Lui-même, par suite de la profanation, tomba en démence à l'âge de dix-neuf ans.

Bate-Hilde, aux bras d'un tel époux, ne retira point du ciel son rêve d'amour. Mais elle eut pitié du misérable, et fut pour lui une dévouée servante. En même temps qu'elle était belle, elle avait un génie plein de vigueur, elle sentit que sa situation de reine changeait sa route, et que pour plaire à Dieu, ce n'était pas assez de l'innocence et des pieuses rêveries qui suffisaient dans la jeune fille, sa mission s'était prodigieusement agrandie. Elle avait maintenant à servir des milliers de frères et de sœurs. Elle ouvrit donc toutes grandes ses ailes, pour couvrir ce monde souffrant. Mais les pauvres avaient les prémisses de sa charité, elle les rassasiait en bonne mère, leur donnait des vêtemens, et les faisait ensevelir. Un jour, n'ayant plus rien à donner, elle détacha sa ceinture, et la donna. Puis venaient les pèlerins qu'elle hébergeait, les veuves, les orphelins, qu'elle étreignait d'un amour de sœur et de mère. Puis elle visitait les malades, relevait par de pieux avis l'âme abattue, et répandait à l'entour la rosée de la miséricorde sur les mille chagrins de la vie, qui ont à peine un nom; et si elle pleurait avec ceux qui pleuraient, elle riait aussi avec les heureux.

Voilà ce qu'elle faisait pour le soulagement des maux terrestres. Mais la matière et le temps, et leurs petites douleurs, que sont-ils en comparaison du monde invisible et de l'éternité. C'était donc surtout la destinée de l'âme et la vie future qui la préoccu-

paient; elle eût souhaité prendre dans ses bras toutes les âmes et les emporter au ciel : elle en voyait tant qui, engagées dans la boue, ne pouvaient déployer leurs ailes. Le siècle était si impur et si sanglant! Il n'y avait pour l'expiation, l'amour, le rêve plein d'espoir du monde idéal, que les symboliques réfuges des monastères. Elle en construisit deux : premièrement dans la paroisse d'Amiens, au bord de la Somme, le monastère de Corbie, dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul; ensuite, l'abbaye de Chelles, sur la rivière de Marne. La vie monastique était donc son idéal terrestre; en l'absence de l'époux, l'épouse peut-elle mieux faire que de s'enfermer dans la retraite et songer à lui. Elle ne laissait point de relâche, ni aux jeunes hommes, ni aux jeunes filles qu'elle aimait, ni aux captifs de sa nation, qu'elle avait rachetés et qu'elle nourrissait dans son palais, ni aux âmes souffrantes, souillées ou pures, qu'ils ne se fussent laissés conduire de sa main au monastère.

Ainsi s'écoulaient ses jours, à grandes ondes vives et limpides. Une nuit, l'un des domestiques du palais eut une vision à son sujet. Saint Éloi, tout récemment enseveli, lui apparut en songe sous une forme éblouissante, et lui dit : Ne tarde point à prévenir la reine Bate-Hilde, que le temps est venu de quitter les parures d'or et les pierreries où elle se complaît. Le lendemain, le pauvre homme garda le silence, et la nuit suivante, même vision, même silence le lendemain, et le saint, d'un air menaçant, lui apparut pour la troisième fois. Le domestique ne pouvant prendre sur lui d'obéir, une grosse fièvre le saisit. Bate-Hilde vint alors au chevet de son lit, et comme elle s'enquérait de son mal, il lui conta la vision. Aussitôt, elle arracha de sa tête et de ses vêtemens l'or et les pierreries qui les ornaient, et ne gardant que ses bracelets d'or, elle distribua le reste aux pauvres et aux églises de Dieu.

Cependant Chlodewig était mort dès 634, à l'âge de vingt-et-un ans. Chlother, l'aîné des trois fils qu'il avait eus de Bate-Hilde, encore tout petit enfant, était roi de Neustrie, sous la tutelle de la reine et d'Erchinoald, car la reine, pour sa sainteté, avait été associée au gouvernement. La glorieuse reine Bate-Hilde, régna sans reproche sur la nation des Francs. Elle conduisit l'adminis-

tration du palais d'une main forte et virile ; elle extirpa l'infâme plaie de simonie qui déshonorait l'église de Dieu. C'est à la considération de sa vertu, que Dieu fit descendre la paix intérieure et la concorde où les royaumes de Neustrie et de Bourgogne vécurent en ce temps-là.

Mais si, dans cette vie pleine et agissante elle pouvait se distraire un moment, elle retournait à sa chère solitude, aux pieuses lectures et aux longs entretiens avec le monde invisible. D'autres fois, elle courait chez les sœurs de l'abbaye de Chelles, et balayait avec une joie d'enfant le grand escalier du monastère. A son retour, que le palais lui semblait triste ! c'était le monde invisible que voulait la pauvre femme. Puis, elle se disait qu'en attendant, le monastère serait un passage délicieux, un chemin plus court, et d'où la vue perçait au loin. Le roi, son seigneur, était mort ; ses enfans avaient grandi, elle était libre. Du fond des monastères, des voix l'appelaient, qui de jour en jour devenaient plus suaves et plus retentissantes ; le temps était venu d'y obéir. Lorsque Dieu avait dit : Va dans la boue relever tes sœurs, nettoie leur face, donne-leur une chaussure et des vêtemens, puis amène-les-moi ; alors volant, sans plus songer à la boue, elle avait répondu : C'est bien, Seigneur. Dieu avait dit : Reste sur le torrent pour tendre la main à ceux qui se noient ; et les pieds dans l'eau, elle avait passé la nuit froide et sombre sur le torrent. Elle, si amoureuse de l'idéal, était descendue au monde réel. Elle ne regrettait pas son dévouement, mais elle songeait que c'était l'heure de s'en revenir. Elle était lasse, et traînait à peine ses pieds sanglans. Puis le rude contact de ces hommes de fer qui l'enveloppaient dans leur vie atroce, l'avait toute froissée. Elle résolut donc de s'aller rafraîchir à la pensée de l'époux et de la future cité, dans les suprêmes régions d'où le monde l'avait appelé. Elle entra au monastère.

C'était bien. Qu'est-ce qu'une aumône en de si générales et si atroces douleurs ? Une parole de femme dans ces chocs d'armures. Mais la prière et la rêverie élancées vers l'idéal ; mais la pieuse pensée qui s'épanche, goutte à goutte, sur le monde ; mais le chant du poète, qui résonne dans l'éternité ; la reine enviée, qui pour la vie future rejette le trône et la vie présente ; voilà la

grande aumône dont le monde a besoin, dont se nourrissent les peuples.

Elle choisit l'abbaye de Chelles, où les grands la conduisirent. Là, elle recommença la vie de son enfance, aimant les sœurs, ses compagnes pour l'éternité, soumise à l'abbesse, leur mère commune, et se faisant, au besoin, la servante de tous. Les heures de solitude (celles-là étaient bien douces), elles les passait en prières et en rêveuses contemplations,

Enfin, elle tomba malade, et pressentit que le Seigneur l'appelait à l'autre vie. Elle voyait des essaims d'anges qui, déployant leurs ailes, lui tendaient les bras pour l'amener. Alors elle se tourna vers un enfant, sa filleule, qui dormait au chevet de son lit, une pauvre enfant qui n'avait qu'elle au monde, et laissa tomber sur l'orpheline un regard d'une infinie miséricorde; elle songeait aux ronces et aux pierres du chemin, aux ténèbres, aux abîmes sans fond, et à Satan qui s'offrirait pour guide; et comment la sauver, la pauvre enfant. Elle se mit à pleurer, et les mains levées au ciel, pria long-temps, puis l'enfant mourut. Elle sourit; ses yeux se fermèrent, et l'heure d'après elle-même n'était plus.

Telle est, dans la légende, la douce et rayonnante figure de Bate-Hilde; telles sont la plupart des saintes femmes du moyen-âge. Pour être sainte aujourd'hui et glorifiée, que faut-il? Détacher, comme Bate-Hilde, sa ceinture et la donner aux pauvres; garder sa virginité pour l'époux rêvé dans les jeunes ans, non Chlodewig, mais le crucifié, celui qui se meurt pour le salut des hommes; enfin aimer et servir Dieu dans nos frères et nos sœurs, et traverser le monde actuel en vue du monde à venir.

CH. VILLAGRE.

MARIE DE BRABANT,

CHRONIQUE DU XIIIe SIÈCLE.

I.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans la cité, et surtout aux alentours du Palais, dont la noire façade et les antiques tourelles

se dessinaient sur la terre éclairée par les pâles rayons de la lune, et formaient mille ombres bizarres et fantastiques. Tout habitant de la ville qui eût passé à cette heure, devant la demeure royale, eût deviné, à la voir si triste et si silencieuse, que le roi et une partie de la cour étaient réunis à Vincennes. Cependant une vive lumière se reproduisit sur le vitrage colorié de plusieurs fenêtres du premier étage où était situé l'appartement de la reine. Dans le même moment, l'une de ces fenêtres s'ouvrit, et une femme parut sur le balcon; sa taille était élégante et bien prise, et son visage jeune et gracieux; elle portait un chapel de velours noir, auquel était attaché un petit voile de dentelle; ses cheveux longs et tressés s'agitaient doucement sur ses épaules au moindre souffle du vent, et sa robe de soie bleue, traînante, décoltée et doublée d'hermine, avait des manches amples, longues et tombant jusqu'à ses pieds.

Elle regarda long-temps du côté droit de la cité, mais ne voyant arriver personne, elle referma la croisée et revint s'asseoir près d'une dame occupée dans une des parties de la salle; cette dernière paraissait aussi jeune et presque aussi jolie que sa compagne. Elle feuilletait un gros livre posé sur une table, et à l'approche de la reine qui se pencha vers elle et entrelaça entre ses doigts blancs les cheveux courts et bouclés de sa favorite, elle sourit, et l'épouse adorée du roi, la fille chérie de Henri de Brabant, tendit les bras à Blanche d'Artois, qui sentit palpiter le cœur de Marie, ce cœur aimant, plein d'avenir et de jeunesse. Les deux chaînes d'or de Blanche s'agitèrent sur sa simarre violette et sans manches, et ce léger bruit fit tressaillir les deux dames qui étaient peu habituées à la solitude. Tout à coup on frappa à la porte de l'appartement.

C'est sans doute Adenez le Roi [1], dit Marie, car je lui ai fait

[1] Ménestrel de la cour de Henri Ier, duc de Brabant, il passa à celle de France avec Marie, et composa le roman de *Cleomadès*, qu'on regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages. La reine et Blanche lui en tracèrent le plan. *Le roi* est un titre qu'on lui donnait comme au plus grand poète de ce temps.

dire de venir ce soir pour nous entretenir ensemble de son nouveau poëme ; mais un valet entra, et annonça le prince Louis, fils aîné du roi et de sa première femme Isabelle d'Aragon.

« Je vous croyais à Vincennes, » lui dit Blanche d'Artois.

— Nenni, belle dame, lui répondit-il, j'ai laissé partir mon père et ses fidèles barons, et suis resté ici pour vous et pour l'amour de messire de la Brosse.

— Il paraît que le chambellan vous a beaucoup pris en tendresse, demanda Marie de Brabant.

— Il me montre quelque intérêt ; Dieu veuille le maintenir dans d'aussi favorables dispositions !

— L'amitié d'un homme de si peu de naissance ne doit point vous honorer, ajouta Blanche.

— Quand il possède une âme au-dessus de son rang, il a droit au respect de tout seigneur, répliqua la reine, d'une voix mal assurée, mais afin d'excuser un peu la faiblesse de Philippe pour son ancien barbier ; puis elle changea subitement de sujet de conversation :

« La belle Agnès viendra demain à la cour, je l'affectionne beaucoup, c'est une princesse spirituelle et gracieuse ; mais je crois que messire Louis ne l'aime plus depuis qu'elle est promise au jeune duc de Bourgogne.

Le prince soupira et dit : « Quelles misères sont attachées aux grandeurs ! les princes sont les premiers esclaves du royaume, je voudrais être né dans une chaumière et vivre éloigné de la cour ! »

— Avez-vous envie d'aller vous réfugier aux cordeliers de Paris, reprit Blanche malignement, vous, destiné au trône de France, et Louis Xe du nom.

— Je ne sais ce que le sort me réserve ; mais alors la princesse Agnès serait peut-être autre chose que duchesse de Bourgogne.

— Avec une dispense ou une excommunication du pape, mon beau sire.

— On a vu des rois braver les censures de Rome, dit le jeune prince avec indifférence.

— Oui, mais ils ne le firent pas long-temps impunément.

Louis s'approcha de la fille du duc de Brabant, et ayant mis

un genou en terre, la reine lui donna sa main à baiser; dans le même moment une lampe qui était suspendue au plafond s'en détacha, et après avoir tournoyé quelques minutes au-dessus de la tête du prince, elle tomba lourdement sur le parquet; tous les trois se regardèrent en silence.

La lampe, qui s'éteignait graduellement, jetait sur le mur des lueurs pâles et vacillantes.

La comtesse d'Artois fit un effort pour parler, mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, et ce fut le fils de Philippe III qui parvint le premier à se rendre maître de ses impressions.

— J'ignore ce qui nous arrivera, dit-il, en quittant la reine; mais je crois que ce ne sera rien de bon.

— Dieu sauve mon âme! reprit Marie, quelqu'un de nous périra!

Lorsque le prince fut parti, elle alla sur la terrasse s'abandonner à de mélancoliques rêveries, mais elle éprouva une émotion bien plus profonde, lorsque, penchée sur la balustrade, elle vit un homme passer le long des murs du palais, et qu'elle le reconnut pour son mortel ennemi Pierre de la Brosse.

II.

Pierre de la Brosse, issu d'une famille obscure, Tourangeau de naissance et barbier de Philippe sous le saint roi, s'était tellement insinué dans l'esprit de ce prince, que, lorsqu'il monta sur le trône, il le fit chambellan et bientôt après premier ministre; mais un pouvoir balançait le sien dans le cœur du monarque, et il avait à lutter contre les charmes de Marie, qui était entourée du prestige des grâces et des talens. Dès lors, il résolut de la perdre et de renverser le seul obstacle qui s'opposât à ses désirs, et pour satisfaire sa haine et son ambition, il ne calcula pas les victimes.

Le prince Louis, dont nous avons parlé tout à l'heure, mourut subitement; on disait qu'il avait été lâchement empoisonné: un homme accusait une femme d'avoir commis cet horrible crime; l'accusateur était Pierre de la Brosse; l'accusée, Marie de Brabant.

En entendant cette accusation, le roi troublé, flottant entre la confiance que lui inspire son premier ministre et l'amour qu'il

ressent pour Marie, fait appeler l'infortunée reine, la menace du dernier supplice si elle est coupable de cette infamie, et lui permet de prendre pour son chevalier et défenseur le duc de Brabant, qui avait offert de prouver l'innocence de sa sœur en combattant en champ clos avec un des affidés ou complices de l'accusateur.

Les deux champions sont en présence, la reine attend avec anxiété la fin du combat, elle suit tous les mouvemens des adversaires et compte tous les coups qui sont portés; elle tremble comme si réellement elle était criminelle, et la pâleur de son front semble indiquer le trouble et les remords; mais les apparences sont trompeuses, et Dieu seul peut pénétrer dans les profonds replis du cœur !...

Déjà des cris de joie se font entendre, le ciel s'est prononcé en faveur de Marie, le duc est vainqueur, et ses ennemis sont confondus. Mais l'implacable la Brosse appelle du jugement de Dieu; il dit que Marie doit son salut au courage du Brabançon, et que dans un siècle où la superstition ne devait plus exister dans les mœurs, un coup d'épée ne devait pas laver d'un crime. Que de fois l'innocence a succombé devant ces épreuves équivoques !

III.

Il existe encore à Nivelle, un vieux clocher en ruines, ouvert à tous les vents, et servant de refuge aux oiseaux de nuit, dont les lugubres cris se font entendre au loin; l'entrée en est fermée par des pierres, de la mousse et des ronces, qui semblent indiquer au voyageur que ce lieu est impénétrable, et que la curiosité humaine doit s'arrêter là ! C'est dans ce mystérieux asile qu'au 13e siècle une béguine, se disant favorisée du don de prophétie, se mêlait de prédire l'avenir aux mortels crédules qui la consultaient.

Un soir, que la nuit était plus sombre qu'à l'ordinaire, le cri des hiboux plus menaçant et plus plaintif, et que les vents mêlaient leur sauvage harmonie à la voix de la nature en deuil, elle méditait sur les événemens qui venaient de se passer à la cour, sur les passions qui fermentaient dans le cœur des grands, et sur les crimes qui en étaient la conséquence, se faisant elle-

même illusion sur ses pensées, et prenant des inductions pour des réalités. Elle vit un homme à cheval se diriger vers sa demeure, déjà le bruit de ses pas retentit dans l'étroit escalier qui conduit au sommet du clocher, et l'étranger apparaît à ses côtés.

« Femme, lui dit-il, je suis Pierre, évêque de Bayeux, parent de messire de la Brosse ; je suis envoyé de la part du roi, pour te consulter dans le fameux procès qui occupe en ce moment tous les esprits ; j'ai devancé de quelques instans l'abbé de Saint-Denis, afin de connaître seul la vérité, me réservant d'en faire un noble usage. Alors la femme inspirée, se penchant vers l'évêque, lui parla tout bas pendant assez long-temps ; puis ce dernier l'ayant effrayée par des menaces et gagnée par des promesses, lui fit prêter ce serment : « Je jure devant Dieu et devant vous, mon père, de ne rien dévoiler de cet affreux mystère. » En ce moment un autre personnage parut.

« Je suis Mathieu, abbé de Saint-Denis, dit-il, je viens de la part de Philippe-le Hardi pour savoir si la reine est coupable du crime dont on l'accuse.

— Dom abbé, dit la Sibylle, j'ai dit à l'évêque de Bayeux tout ce que je sais sur cette affaire, et nul ne m'en fera dire davantage.

— *Par Dieu qui me fit, j'en saurai la vérité et à tant ne la lairrai-je mie*, s'écria Philippe en colère, en entendant l'évêque de Bayeux dire que la béguine lui avait défendu de rien révéler, et que ce n'était que sous le secret de la confession qu'elle lui avait ouvert son cœur, *je ne vous ai pas envoyé pour la confesser*.

L'évêque de Dol et un templier furent de nouveau députés vers l'oracle qui, n'étant plus sous l'inflence du parent de messire de la Brosse, répondit de l'innocence de la reine. *Dites au roi*, ajouta-t-elle, *qu'il ne croient pas les mauvaises paroles qu'on lui dit de sa femme, car elle est bonne et loyale envers lui, envers tous les siens, de bon cœur et entier*. Ainsi, la vie des accusés dépendait à cette époque du plus ou moins de bravoure ou d'adresse de leurs défenseurs, de la pusillanimité ou bonne foi d'une sibylle, et l'innocent tremblait devant ces ridicules et pitoyables preuves de culpabilité.

Quelque temps après, Pierre de la Brosse fut accusé d'avoir

vendu le secret de l'état à l'Espagne ; il fut arrêté, conduit de Vincennes à Paris, jugé, condamné et pendu le jour même au gibet public, en présence des amis de la reine, qu'on soupçonna d'avoir sacrifié la justice à sa vengeance.

Emilie Marcel.

MICHEL ANGLÈS.

CHRONIQUE DU XV[e] SIÈCLE.

Michel Anglès était un des plus riches habitans de la vallée de Jabron, mais Michel Anglès n'était pas heureux, à en juger par l'air de tristesse qui semblait comme un deuil répandu sur sa personne : en vain se trouvait-il au milieu d'un groupe, on l'aurait dit isolé, tant il était morne et silencieux ; en vain de gais villageois riaient-ils, chantant et dansant auprès de lui, il paraissait ne pas appartenir à ce monde, tant il était absorbé dans sa pensée, tant sa bouche était triste, sa voix muette, sa pose immobile. Et pourtant ils étaient si pauvres, ces joyeux villageois, tandis qu'il était si riche, maître Michel Anglès, si riche, qu'on l'appelait Monsieur à l'égal du bailli, que toutes les mères lui faisaient la révérence, et que les jeunes filles lui souriaient le plus gracieusement possible, quoiqu'il fût veuf depuis long-temps et de beaucoup au-delà de la première jeunesse.

Comment, dans l'esprit de ces bons compères, concilier cette fortune et cette tristesse? Les uns disaient que Michel était accablé sous les regrets de la mort de sa femme ; mais il semblait singulier qu'il pût la pleurer si long-temps, et si long-temps garder le souvenir de l'origine de sa fortune. D'autres prétendaient que la vieille commère Margot, la sorcière du pays, lui avait jeté un sort pour s'être permis de rire de l'influence de ses paroles et du pouvoir de de ses maléfices : ils assuraient même avoir entendu la coureuse de sabbats le menacer d'ouvrir un jour à tous les yeux le livre de sa vie.—

Ce qui est certain, c'est que quelque chose de mystérieux était caché dans cette existence, et que ni l'une ni l'autre causes que l'on donnait aux malheurs de Michel n'étaient dénuées de fondement, puisque, d'une part, tout ce qui lui rappelait sa femme provoquait ses larmes, et sans doute tout la lui rappelait, tant ses yeux étaient humides, et que, de l'autre, il n'était rien qu'il craignît tant que la commère Margot, puisqu'il lui envoyait des présens pour conjurer certainement ses maléfices ou payer son silence; qu'il la fuyait sans cesse, et que sans cesse le malheur le mettait en sa présence, timide comme un enfant, tremblant comme un coupable, souffrant comme un damné. — Enfin, il y avait bien une autre version, et celle-là était terrible, capable, si elle avait été constatée, d'attirer sur lui l'anathême de l'Eglise et de le faire brûler comme un hérétique, ou pendre aux fourches patibulaires de la justice féodale du haut baron suzerain. — Mais personne, au village, ne pouvait y croire, car Michel Anglès était un homme d'une trop haute vertu pour mériter les foudres de l'Eglise ou le hart de la justice seigneuriale.

Tel était Michel Anglès, et voilà quelle était sa vie inquiète, et quelle explication donnaient les paysans de cette inquiétude.

Or, il arriva que le 31 juillet 1422, jour de saint Ignace, il y avait grande fête chez Blaise Bernard : il avait égorgé plusieurs moutons, mis deux tonneaux en perce ; et de nombreux villageois, les uns dansant au son d'une viole, les autres chantant autour d'un pot de vin, faisaient honneur à son invitation. — C'est que Blaise Bernard mariait la jeune Jeanneton, sa fille, et il aimait tant sa fille Jeanneton, le père Bernard, qu'il avait voulu lui-même pourvoir à son bonheur : aussi lui avait-il choisi pour époux un homme sûr, riche, et qui certainement devait la rendre heureuse ; et elle le méritait à tous les titres, Jeanneton-la-Rainette, surnom qu'on lui avait donné par similitude avec cette espèce de pomme, à cause de deux petites taches qui faisaient ressortir la blancheur de ses joues; elle le méritait à tous les titres, car elle était si bonne, et si jolie! elle ne fuyait pas, elle, au son de la cliquette du ladre; elle secourait le truand, plaignait le ribaud, avait des larmes et des prières pour tous. Comment n'en aurait-elle pas eu pour Michel Anglès, dont la tristesse était si profonde? Aussi en

lui choisissant ce dernier pour époux, Blaise Bernard s'était, ce qui était assez rare, ajusté, sans le savoir, à l'inclination de sa fille; car celle-ci, soit sentiment de pitié, soit tout autre sentiment, se trouvait portée vers Michel, et elle avait pour lui l'amour d'une amante, en même temps que le dévouement d'une amie et presque le respect d'une fille. — De son côté, Michel Anglès adorait Jeanneton; ce n'était pas seulement de la passion pour cette jolie figure et cette taille élégante, pas seulement encore de l'amour pour cette grâce et ce sourire enchanteurs, c'était aussi de la reconnaissance pour cette consolante voix, cette main qui séchait les larmes, et cet intérêt que la jeune fille portait à tout ce qui le regardait.—Jeanneton était un ange, une sainte, à laquelle Michel avait voué un culte. Qu'il se réjouissait parfois dans le fond de son cœur, Michel Anglès! — Momens rares et courts! — Lui qui ne voyait dans les sourires des jeunes filles, dans les révérences des mères, dans le salut des paysans, que la flatterie en action, les grimaces de l'intérêt et le sacrifice de l'amour-propre de celui qui n'a pas à la vanité de celui qui a, de savoir qu'il était encore une ame sur la terre qui l'aimait sincèrement et pour lui seul; et sans espérance ni désir de sa fortune, qui le consolait de la médisance, et qui était pour lui, qu'il fût abîmé dans sa tristesse, qu'il fût en présence de la sorcière Margot, comme la fleur au milieu des ronces, la brise légère dans la chaleur du jour d'été, la sensation de l'être et l'absence des douleurs pendant le souvenir des dangers courus, ou après un songe d'agonie.

Le jour de ses noces, plus belle encore que de coutume sous sa longue robe blanche qui contrastait avec la rougeur dont la pudeur avait coloré son front, la jeune Jeanneton-Rainette, comme la fleur qui, pendant l'orage, se cache dans ses feuilles, s'était dérobée, ce jour de vives émotions, aux yeux de ses compagnes d'enfance et des nombreux amis de son père, pour se recueillir en silence dans le secret de son âme. — Pourtant, c'était l'heure où les futurs époux devaient s'acheminer à l'église, pour demander à l'homme de Dieu de faire tomber sur leur union la bénédiction céleste; et déjà les cloches de Saint-Claude retentissaient dans l'air pour la troisième fois. — Mais où donc est Michel Anglès? n'entend-il pas la cloche qui l'appelle, et son

amour ne lui dit-il pas l'impatience de celui de Jeanneton? — Tout à coup arrive la sorcière, échevelée, furieuse, et, se ruant sur Jeanneton : « Viens, jeune fille, belle fiancée de Michel Anglès; « viens, s'écrie-t-elle d'une voix saccadée, recevoir l'anneau conjugal sur la tombe de sa femme! » et, la tiraillant avec force, elle l'entraîne dans l'enceinte du cimetière. — Pâle, les yeux hagards, Michel Anglès gisait à genoux devant une tombe r'ouverte; ses mains étaient ensanglantées, il étreignait dans des embrassemens convulsifs une terre que ses ongles avaient remuée : il était là en face d'un squelette qui n'offrait à ses yeux que l'aspect hideux d'os décharnés, et ses doigts, fouillant la tombe, s'étaient arrêtés sur un crâne entr'ouvert. Jeanneton n'avait poussé qu'un cri, et son corps était étendu sur la terre : Michel Anglès l'avait aperçue, et sa fureur se calmant à cette vue, ainsi que celle du roi Saül aux sons de la harpe de David, il se lève, il veut courir vers Jeanneton; mais la sorcière était là le fixant avec un rire affreux et le pétrifiant de sa tête de Méduse. « Vengeance! s'écrie-t-elle enfin; couche-toi, homme taché encore du sang de ton épouse, couche-toi auprès d'elle dans le lit nuptial que tu lui as préparé! vas dormir sous le poids d'un cauchemar éternel! » Et ses bras le poussaient dans la tombe, et, de son ricanement, elle accompagnait la voix mourante par degrés de Michel Anglès qui, roulant dans la fosse, murmurait encore ces mots : « Grâce! grâce, Seigneur! Le soleil est si pur, le ciel si bleu! J'entends la cloche qui m'appelle! ma fiancée m'attend! Laissez-moi vivre encore!...... »

En effet, le ciel était bleu, le soleil pur; il faisait bien doux de vivre! — Mais sa fiancée ne l'attendait plus dans ce monde, et les cloches de Saint-Claude ne bondissaient plus sous les folles volées du mariage, mais sonnaient lentement le glas lugubre de la mort.

Bientôt, de loin, le *de profundis* fit entendre sa voix cadavéreuse, et un convoi s'approcha du cimetière, triste, religieux : c'était celui de Jeanneton-Rainette, fille de Blaise Bernard, fiancée de Michel Anglès, le riche habitant de la vallée. Il n'y avait rien de changé en elle, sa robe était blanche, et une teinte de rougeur paraissait encore animer son front; seulement, à la place du

bouquet de fleurs d'oranger qui naguère ornait son corsage, on voyait sur la jeune fille la couronne de vierge tressée de lis et d'immortelles.

Dans la vallée de Jabron, aux pieds de la montagne de Lure, dont le sommet forme une des crêtes les plus élevées de la chaîne des Alpes, entre les villages de Jarjayes et de Saint-Vincent, est une pierre noire où croît la mousse, où luit le soleil, où l'oiseau chante : c'est là où repose la fille de Blaise Bernard. A côté est un rocher sur lequel le corbeau vient s'abattre, autour duquel ne végètent que des chardons et des orties, et dont les crevasses servent, dit-on, de repaire aux serpens et aux lézards. On le désigne sous le nom de *Lit-d'Anglès*.

Non loin de là, s'élève un obscur ermitage dont le solitaire ne manque jamais, pour prix de quelque aumône, de raconter l'histoire ci-dessus, et de faire observer, en finissant, que la sorcière Margot, toujours aux trousses de Michel Anglès, n'est que la conscience personnifiée de ce dernier : il a beau la flatter par des caresses, il ne peut transiger avec elle ; son cri est menaçant ; et, terrible vengeresse, elle le poursuit incessamment jusqu'aux bords du tombeau.

C'est ainsi, ajoute le bon ermite, qui sait cela comme son chapelet, que les anciens, dont la mythologie est toute de symboles, représentaient les remords sous l'image des Furies.

EMILE B***.



Poésie.

UNE HEURE.

Il est dans toute vie, il est une heure sainte,
Où les doux souvenirs s'amassent dans le cœur.
Mots d'amour, rêves d'or, innocente contrainte,
Quand à la Vierge aimée on parlait de bonheur,
Aveux long-temps gardés et qu'on regrette encore,
Baisers pris en tremblant aux lèvres qu'on adore,
Abeilles en essaim s'envolant dans les cieux,
Frissonnent dans notre âme et glissent sous nos yeux.

Joyeux, nous rappelons notre première idole,
Celle qui, jeune encore, écouta la parole,
Ingénue, et menteuse à seize ou dix-sept ans.
Sa lèvre laissant voir l'albâtre de ses dents,
Ses cheveux noirs tournant sur sa tempe nacrée,
Son front mat et luisant d'une blancheur marbrée,
Le sourire engageant de sa lèvre de lait,
Le doux son de sa voix quand elle m'appelait,
Et son regard voilé, lorsqu'accoudé près d'elle,
Je cherchais dans ses yeux notre amour éternelle,
Ou bien lorsque, penché, les mains sur ses genoux,
Je prenais un baiser, et qu'elle disait : Vous,
Et faisait la méchante, et de sa main naïve

M'écartant, s'enfuyait innocente et craintive,
Toute elle, comme, hélas ! je l'aimais autrefois,
Je la retrouve enfin. Je l'aime, je la vois,
Toute rouge et confuse, et la tête baissée
Cachant dans son silence une triste pensée !...
C'est que la jeune femme est aux bras d'un époux,
C'est que l'amour n'est plus qu'un souvenir pour nous...
Moi je lui prends la main : sa tristesse profonde
Me fait pleurer comme elle ; et la vie, et le monde,
Et notre enfance heureuse, et notre âge présent,
Tout s'efface pour nous comme un rêve innocent ;
Et dans ce court instant où nous mêlons nos larmes,
Le bonheur d'être aimé jette encor quelques charmes.

O mon Dieu ! pourquoi donc nous avez-vous permis
D'user ainsi nos cœurs en rêves ennemis,
De toujours espérer, et d'endormir nos âmes
Aux humides baisers de quelques jeunes femmes,
Et de nous éveiller aux jours de notre été
Pleurant les fruits dorés de la virilité,
Et d'arriver enfin, le front creusé de rides
A travers les rochers et les sentiers arides,
Sans bonheur, sans repos, comme le laboureur
Au bout de son sillon fécondé de sueur.
Pourquoi, pourquoi, mon Dieu! donner à nos pensées
Tant de force et d'ardeur, si nos âmes lassées
Ne peuvent supporter les dons brûlans des cieux.
Pourquoi dans votre loi, dictée à nos aïeux,
Pourquoi dans les discours de vos sacrés oracles,
Pourquoi dans votre fils, l'envoyé des miracles,
Jésus crucifié, nous avoir reflété
Tous les plus purs rayons de la Divinité,
Si nous devons mourir et léguer à la terre
Le mot sombre et fatal de l'Éternel mystère,
Si nous ignorons tout, si notre œuvre ici-bas
Est d'aller lentement de la vie au trépas,
Sans savoir le secret de notre destinée,

Ni par quel vent d'en haut fut si vite fanée
Et la fleur de nos ans et la fleur de nos jours.

Oh ! qu'il vaudrait bien mieux se bercer pour toujours
Dans le doux nonchaloir d'une vieille ignorance,
Repousser le poison du fruit de la science,
S'enivrer de son rêve, et sans crainte et sans bruit,
S'endormir du sommeil de l'éternelle nuit.

Car la vie est si courte, et l'avenir si sombre,
Si pâle est le rayon qui traverse notre ombre,
Si triste et si rongé de douleur et de deuil,
L'homme dès le berceau grandit pour le cercueil,
Que nous devons laisser les choses inconnues
Nous voiler leur secret dans la foudre et les nues,
Et courbant notre front sous le joug des destins,
Braver le sort jaloux et ses jeux incertains.

Aimons donc ! aimons donc ! puisqu'aimer c'est la vie,
Puisque toute journée est de la nuit suivie,
Puisque les doux sermens nous font les jours plus beaux,
Puisque tous nos aïeux, couchés dans leurs tombeaux,
Et, joignant les deux mains, ciselés sur la pierre,
S'éveilleront si tard de la froide poussière.

Ah ! sachons bien garder les instans de bonheur
Qui tombent goutte à goutte au fond de notre cœur,
Amassons dans ce lac si calme et si limpide
Qu'un rien saurait troubler sa transparence humide,
Amassons les soupirs des douces voluptés,
Les souvenirs cachés des naïves beautés,
Les saints tressaillemens, les extases de flamme,
Ce qui souffre et palpite et gémit dans toute âme.
Loin de tous les regards ombrageons-le de fleurs
Et venons sur le bord rêver avec des pleurs ;
Cachons, cachons à tous ces rives parfumées,
Où glissent bien souvent des images aimées ;
Et quand le monde est triste, et quand le ciel est noir,

Quand sur nos fronts blanchis déjà pèse le soir;
Revenons, revenons sur ses rives fleuries,
Promener mollement nos folles rêveries.

Ernest FALCONNET.

A ELLE.

—

Toujours, ma belle enfant, quand je songe à t'écrire
Mon âme doucement vibre comme une lyre,
Ses paroles d'amour y font de doux concerts
Que je ne puis éteindre, et je t'écris des vers;
Et sans doute en lisant ces pieuses pensées,
A toi, belle; et par moi dans l'absence adressées,
Confiante au seul front que tu baises, le mien;
Tu dis naïvement cela doit être bien;
Mais tu ne comprends pas cette langue immortelle,
Je ne puis pas toujours te prendre sur mon aile,
Et les plus simples mots murmurés en partant
Ou tracés de ma main, t'extasieraient autant.
Qu'importe? j'ai souvent versé ma rêverie,
Amoureuse rosée, aux fleurs de la prairie,
J'ai sous la voûte fraîche et sombre des forêts
Étouffé bien des vœux et bien des chants secrets;
Mais les arbres muets et les fleurs endormies
Ne comprennent pas plus ces paroles amies,
Que la brise qui pleure à travers leurs rameaux,
Et qui, sous ses baisers, les penche dans les eaux.
Pendant les belles nuits, dans les lieux solitaires,
A genoux, l'œil au ciel j'ai fait bien des prières;

Mais les étoiles d'or ne m'ont pas entendu,
Pas une à son amant d'en haut n'a répondu,
Et pourtant je m'en vais toujours de par le monde,
Adorant et priant en extase profonde;
Jetant comme les lis mon parfum dans la nuit,
Comme le ver luisant qui rayonne sans bruit,
Comme le flot des mers, le frisson des feuillages;
La cigale, qui chante au bord des marécages,
Mêlant ma voix perdue à l'hymne universel
Qui monte de la terre, immense et vert autel,
A la voûte du temple, où le bleu de la nue,
Voile à grands plis le front de l'idole inconnue.
Je vais toujours chantant les beautés d'ici bas,
Les roses, le soleil, les prés, car je n'ai pas
D'autre encens à brûler pour les choses que j'aime;
Laisse-toi donc bercer au son de mon poëme,
O toi! de mes amours la plus sainte lueur,
Et sans y rien savoir, endors-toi sur mon cœur,
Comme l'enfant bercé sur de blanches mamelles,
Et qui ne comprend rien aux chansons maternelles,
Sinon qu'un ange autour croise ses ailes d'or,
A cette douce voix, sourit d'aise, et s'endort.

Édouard Ourliac.

L'AME.

Noble magicienne, en un triste esclavage,
L'âme prenant de l'aigle et le mâle courage,
Et l'œil audacieux,

Voudrait fouler aux pieds son étroite enveloppe ;
Éclairer notre esprit que son feu développe,
Et lire dans les cieux.

L'âme franchit les airs de sa seule pensée ;
Voguant vers l'infini, sur une ombre passée
Jetant un doux regard ;
D'un terrestre bonheur, perdant toute espérance,
Avec un sombre ennui, fruit de la souvenance,
Elle attend son départ.

L'âme au cœur de l'enfant qui sourit et qui pleure,
Est le vague désir qui lui rappelle l'heure,
Où, baisant son front pur,
Sa mère, en ses deux bras, mollement la balance,
Craignant de découvrir un germe de souffrance
Dans son regard d'azur.

L'âme au cœur du guerrier, à la gloire s'enflamme ;
C'est un reflet du ciel, une sainte oriflamme,
Lui montrant son chemin ;
C'est elle qui rêvant de nombreuses conquêtes,
Fit au Corse vainqueur, au milieu de ses fêtes,
Briser plus d'un destin.

L'âme, au cœur du poète, est une noble lyre,
Qui lui dicte ses vers, et vaguement soupire,
Un chant mystérieux ;
Jetant sur l'instrument une ombre séraphique,
Lentement il murmure un hymne fantastique,
Un doux rêve des cieux.

Puis l'âme déchirant son frêle et triste voile,
S'envole dans les airs et va, dans une étoile,
Attendre le moment,
Où l'Éternel, montrant sa face lumineuse,
Enfin la jettera dans une sphère heureuse,
Ou dans l'affreux néant.

Semblable au Fils de Dieu, sous sa nature d'homme,
Aux terrestres douleurs voulant s'assujettir,
L'âme soumise au corps est d'un pâle fantôme,
Le céleste martyr.

C'est elle qui contient le calice de larmes,
Qui coulent de nos yeux, dans nos vives alarmes,
Pour des êtres souffrans ;
Eh ! qui n'en verse pas sur une fleur flétrie ;
Moi, j'ai déjà pleuré le rêve de la vie,
Et je n'ai que seize ans.

Émilie Doussin-Dubreuil.



Mosaïque.

ACADÉMIES DE FRANCE.

INSTITUT. — ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Cette Académie a décerné les prix qu'elle avait mis au concours. Le sujet de 1836 était vaste et difficile à traiter; c'était l'*Histoire de l'établissement des Vandales en Afrique et de leur administration, depuis Genséric jusqu'à la destruction de leur empire par Bélisaire*. Deux mémoires avaient été adressés à l'Académie; elle a adjugé le prix à celui de M. Félix Papencordt, docteur en philosophie, de Berlin. L'Académie ayant exprimé le regret de ne pouvoir disposer d'un second prix en faveur de l'autre mémoire, le Ministre de l'instruction publique a mis à sa disposition une médaille d'or de la valeur de 1,000 fr. Elle l'a accordée à l'auteur, M. Emmanuel Miller, attaché au département des manuscrits à la Bibliothèque royale.

Aucun mémoire n'a été adressé à l'Académie sur cette question intéressante : *L'examen de l'architecture, des monumens sculptés ou peints, des inscriptions et des vases, particulièrement des vases noirs avec bas-reliefs, qui peuvent faire connaître les élémens dont s'est formée la nation étrusque*. Un autre sujet : « Quel fut, depuis le 2e siècle avant notre ère, jusqu'à l'établissement de l'empire de Constantinople, l'état politique des cités grecques établies sur les bords du Pont-Euxin et de la Propontide? » a été traité par trois concurrens. Le prix a été adjugé à M. Charles Menn, de Coblentz, professeur au gymnase royal de Dusseldorf. La science de l'Allemagne vient se faire consacrer par notre savante Académie. Un second mémoire a été jugé digne d'une médaille d'or de 100 fr.; l'auteur est M. Michel de Loqui.

Deux autres concours avaient été prorogés jusqu'en 1836, sur les questions suivantes : « Quelles furent les impositions publiques dans la Gaule, depuis l'origine de la monarchie des Francs jus-

qu'à la mort de Louis-le-Débonnaire; « quelles incursions ont faites les Arabes d'Asie et d'Afrique, tant sur le continent de l'Italie que dans les îles qui en dépendent. Ils ont été de nouveau prorogés jusqu'en 1837.

Voici le sujet important du concours de 1837 ;

« Déterminer quels ont été, à partir du règne de l'empereur « Constantin jusqu'à la fin du seizième siècle, les caractères et « les vicissitudes du droit de propriété foncière, dans toutes les « régions qui ont fait partie de l'empire romain en Europe. »

L'Académie propose pour sujet d'un prix qu'elle adjugera dans sa séance publique de 1838, la question suivante :

« Déterminer quels sont les rapports des poids, des mesures, « tant de longueur que de capacité, et des monnaies qui étaient « en usage en France sous les rois des deux premières races, avec « les poids, les mesures et les monnaies du système décimal.

M. Alexandre Delaborde a ensuite lu son rapport à l'Académie sur les mémoires relatifs aux antiquités de la France et décerné trois médailles d'or de 500 f. chacune, à M. de Sulcy, lieutenant d'artillerie, professeur à l'école d'application de l'artillerie et du génie à Metz, pour ses *Recherches sur les monnaies de la cité de Metz*; à M. Prieur, payeur de l'armée française à Bougie, pour la *Recherche des monumens de tout genre de la domination romaine existant dans les possessions françaises en Afrique*; à M. de la Saussaye, secrétaire de la société des sciences et des lettres de Blois, pour la continuation de ses travaux sur l'*Histoire de la Sologne Blésoise, à l'époque de la domination romaine*. Des mentions honorables ont été accordées, à M. Thomassy, archiviste, ancien élève de l'école des chartres, auteur d'une *Description des ruines de l'église de Gellone ou Saint Guillem du Désert dans le bas-Languedoc*; à M. Gilbert, auteur des *Descriptions de l'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu*, et *de Saint-Vulfran d'Abbeville*; à M. du Mège, conservateur du Musée de Toulouse, auteur de l'*Archéologie pyrénéenne*, et de nombreux mémoires sur les antiquités du midi de la France.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a aussi décerné à son tour ses prix d'éloquence et de vertu. M. Villemain, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par un rapport sur les prix décernés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.

Le beau livre de M. de Toqueville sur la *Démocratie en Amérique* a obtenu le grand prix de 8,000. M. Villemain lui a rendu la glorieuse justice qu'il méritait, et a exprimé la crainte que l'Académie ne fût pas appelée à couronner de long-temps un aussi remarquable ouvrage.

Deux médailles ont ensuite été accordées dans l'ordre suivant, savoir :

Deux médailles de 3,000 fr. chacune : à M. Marquet-Vasselot,

auteur d'un excellent livre intitulé : *Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires;* à M. Gustave de Beaumont, auteur de *Marie* ou l'*Esclavage aux Etats-Unis;*

Et trois médailles de 1,500 fr. chacune : à M. Poujoulat, auteur de la *Bédouine;* à M. Montfalcon, auteur du *Code moral des ouvriers*; enfin à M. Emile Bères, auteur d'un livre intitulé : *Les Classes ouvrières.*

Le sujet du prix d'éloquence, proposé pour 1837, est l'*Eloge du chancelier Jean Gerson.* — Celui du prix de poésie, *l'Arc de Triomphe*. Un prix de 3,000 fr. est en outre réservé à la meilleure tragédie en cinq actes et en vers, qui aura été représentée pendant le cours de l'année.

M. Villemain a fait précéder et suivre son rapport d'observations fines et judicieuses sur l'influence actuelle des lettres. « Aujourd'hui, a-t-il dit, les lettres conduisent à tout, à la charge de les quitter. » Nul n'avait plus que l'honorable secrétaire perpétuel le droit d'énoncer cette vérité.

La lecture du discours sur le *Courage civil* qui a remporté le prix d'éloquence, et dont l'auteur est M. Faugère, a été faite ensuite par M. de Salvandy. Ce discours est un dialogue, où le Chancelier de l'Hôpital a pour interlocuteur Michel Montaigne assez habilement mis en scène.

M. Charles Nodier, président, a terminé la séance par un rapport sur les prix décernés aux actes de vertus.

ACADÉMIE DE CAEN.

Les travaux des académies sont toujours trop peu lus, et surtout trop peu critiqués. Il serait temps enfin que ces compagnies sortissent de leur état d'isolement et d'oubli. — Les mémoires que vient de publier l'Académie de Caën renferment de bonnes et excellentes choses ; mais il manque à cette publication l'ensemble et l'harmonie qui en feraient un corps complet d'études. La poésie s'y trouve resserrée entre un rapport sur une maison de fous et une notice nécrologique : la science y coudoie la littérature, l'algèbre et la fantaisie s'y donnent la main.

En attendant que l'unité se forme, il faut accepter les résultats qui nous sont offerts; ils présentent encore, le plus souvent, un vif intérêt. Ainsi nous signalerons dans le volume que nous annonçons les trois fragmens littéraires dus à la plume érudite de M. F. Vaultier; les notices de MM. Smith, Edom, Eudes Deslonchamps; le travail de M. Bertrand sur l'imitation en littérature, et les recherches historiques de M. Escher. La poésie y est dignement représentée par les noms de M. Alph. Leflaguais, Thuret et de madame Lucie Coueffin.

En somme, la publication que vient de faire l'Académie de Caën ne fera que confirmer la haute considération qu'elle s'est acquise depuis long-temps parmi les sociétés savantes de nos départemens.

ACADÉMIE DE METZ.

L'Académie royale de Metz vient de mettre au concours les questions suivantes pour des prix à décerner en 1837.

1° Une médaille de 100 fr. sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la culture de la vigne, l'art de faire le vin, de l'améliorer et de le conserver dans le département de la Moselle.

2° Une médaille de 200 fr. sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : «Quelle est l'utilité réelle de l'histoire? Sous quels points de vue et dans quelles limites conviendrait-il d'enseigner l'histoire aux diverses classes de la société? Quel serait le meilleur système d'études historiques élémentaires à l'usage des grandes écoles, des colléges et des écoles primaires ?

3° Une médaille de 200 fr. sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : « Quels seraient les moyens de rendre efficace, pour le bonheur de la classe ignorante et pauvre, l'influence de la classe éclairée? Quels seraient, pour atteindre ce but, les avantages ou les inconvéniens d'une espèce de patronage?»

L'Académie propose, pour sujet de concours, l'éloge du maréchal Fabert. Une médaille de 200 fr. sera décernée à celui des concurrens qui sera jugé avoir le plus dignement répondu au vœu de l'Académie.

SOCIÉTÉ DE MORALE CHRÉTIENNE.

PRIX PROPOSÉ 500 fr. — Quelles sont les mesures législatives qui doivent accompagner l'abolition de la peine capitale? Examiner spécialement ces deux questions : Par quelle peine ou quelles autres mesures l'exécution à mort pourrait-elle être facilement remplacée en France? Quel régime devrait être adopté dans les lieux de détention pour enlever au malfaiteur toute possibilité de nuire et pour le ramener aux sentimens de sociabilité ?

Adresser, avant le 31 octobre 1836, à la société, rue Taranne, n° 12, à Paris.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ROMAINE.

MÉDAILLE D'OR DE 40 SEQUINS (472 fr.). — Faire connaître plus amplement qu'on n'a fait jusqu'à présent l'état véritable des colonies romaines; quel était le but et politique et économique de Rome en instituant ces colonies; quelle était la différence entre les colonies militaires et civiles, et en quoi elles se distinguaient des colonies grecques; et enfin dans quelle position restaient les anciens habitans et quels étaient les droits et les devoirs des nouveaux.

Les mémoires, écrits en latin ou en français, devront être adressés, dans le cours de novembre 1837, à la Société romaine d'archéologie.

ACADÉMIE DE CLERMONT.

Prix 1000 fr. — Faire l'histoire des guerres et dissensions religieuses en Auvergne, pendant les 16e et 17e siècles.

On adressera les mémoires avant le 1er avril 1838, à l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.

BIBLIOTHÈQUES.

La plus ancienne bibliothèque dont l'histoire fasse mention est celle que fonda, dit-on, le roi d'Egypte Osymandias. En Grèce, ce fut Pisistrate, qui, le premier, établit à Athènes une bibliothéque que Xerxès fit transporter en Perse, mais qui fut rendue aux Athéniens par Séleucus Nicanor. La cherté, la rareté des manuscrits, la difficulté d'en rassembler un nombre assez considérable pour en former une collection digne de porter le nom de bibliothèque, doivent faire admirer la munificence des Ptolémées, qui réunirent à Alexandrie, leur capitale, plus de 100,000 volumes sur la littérature latine, grecque, indienne et égyptienne. La majeure partie de cette bibliothèque, immense pour le temps, était placée dans le Bruchion, le plus beau quartier d'Alexandrie, et périt dans les flammes pendant le siége de cette ville, par Jules César; mais elle fut remplacée quelque temps après par la bibliothèque de Pergame, dont Marc-Antoine fit don à Cléopâtre. Le reste était dans le Sérapion, temple du dieu Sérapis. Lorsque l'empereur Théodose-le-Grand donna l'ordre de détruire, dans tout l'empire, les temples des dieux du paganisme, une bande de chrétiens se rua sur le Sérapion, qu'elle renversa de fond en comble; la bibliothèque disparut avec lui.

Les premières bibliothèques furent apportées à Rome par Asinius Pollion et Lucullus, qui en avaient dépouillé les peuples vaincus par eux. Jules César en forma une considérable dont il nomma bibliothécaire le savant Varron. Auguste en fonda deux; l'une appelée Palatine, du temple d'Apollon, sur le mont Palatin, et l'autre Octavienne, du portique d'Octavie, où il les plaça. L'incendie de Rome par Néron en détruisit plusieurs que Domitien fit rétablir. Trajan aussi en fonda une très grande, l'Ulpienne, de cent mille volumes, dit-on. Au 4e siècle, Rome en comptait vingt-huit publiques, et un nombre considérable de particulières. Tous ces trésors de science furent détruits en grande partie par les barbares et les iconoclastes.

Mais, déjà dans le 9e siècle, l'empereur Basile le Macédonien, et dans le 11e, la savante famille impériale des Comnêne, s'occupaient avec un zèle et une activité dignes d'éloges de rassembler les manuscrits échappés au naufrage, et de les mettre en sûreté dans les couvens des îles de l'Archipel et du mont Athos. De leur côté, les Arabes avaient formé à Alexandrie une belle bibliothèque de livres arabes, et le calife Al-Mamun faisait achever et apporter à Bagdad un grand nombre de manuscrits grecs. Il en possédait en outre deux très considérables à Tripoli et au Caire (cent dix mille volumes chacune).

L'Occident rivalisait avec l'Orient. Dès la seconde moitié du 8e siècle, nous voyons Charlemagne mettre tous ses soins à recomposer des bibliothèques. La plus renommée en France était celle de Saint-Germain-des-Prés ; l'Allemagne, plus riche, montrait avec orgueil celles de Fulda, de Korvey, et, dès le 11e siècle, celle de Hirschau. En Espagne, les Arabes possédaient, au 12e siècle, soixante-dix bibliothèques publiques, dont une seule, celle de Cordoue, comptait plus de cent mille volumes. En Angleterre, Richard Aungervyle ; en Italie, Pétrarque, Boccace et d'autres ne déployaient pas moins de zèle à la recherche des manuscrits épars ; enfin l'invention de l'imprimerie ayant rendu moins difficile et moins coûteuse la formation des bibliothèques, on en vit bientôt s'élever un grand nombre de tous côtés.

BIBLIOTHÈQUE AU CATEAU. — Cette ville pourrait, si ses administrateurs avaient un peu plus de zèle et de lumières, s'enrichir, sans difficulté, d'un établissement précieux et que ne possèdent guère des villes de son importance ; nous voulons parler d'une bibliothèque communale. Déjà une salle du collége renferme un fond d'environ 1,000 ouvrages, la plupart bien conservés. On y remarque d'excellens livres de biographie, d'histoire et de sciences : plusieurs éditions de Moréri ; de belles bibles, beaucoup de bons et rares traités de théologie et plusieurs ouvrages sur l'histoire du pays. Tout récemment encore il est arrivé du ministère de l'instruction publique un envoi de livres nouveaux, et pourtant on hésite encore à utiliser ces richesses. Un de ses plus honorables habitans a témoigné l'intention de travailler, dans le seul amour de la science, au classement des ouvrages. Cette ville saura-t-elle profiter d'une offre si désintéressée ?

CHRONIQUE DU MOIS.

On lit dans les Mémoires de l'*Académie de Saint-Pétersbourg* que M. Engelhardt, de Dorpat, a le premier soupçonné, d'après les notions géognostiques puisées dans son voyage à l'Oural, que ces montagnes devaient recéler des diamans. D'après ses indications, le gouvernement russe fit exécuter des fouilles, mais elles demeurèrent sans effet. M. le comte Polié, propriétaire de terrains où l'on exploite de l'or et du platine, fut plus heureux, et les premiers diamans russes furent trouvés dans ses propriétés, à l'époque où M. de Humboldt fit son voyage dans la Russie asiatique. Le nombre des diamans rencontrés jusqu'à ce jour ne s'élève pas au-delà de trente-quatre à trente-cinq, et les frais que les recherches ont occasionnés dépassent plus de 320,000 fr. ; de sorte que cette découverte n'offre encore en réalité beaucoup d'intérêt que sous le point de vue scientifique.

— Les feuilles publiques annonçaient, dernièrement, que M. Victor Hugo, voyageant sur les côtes de la Manche, avait voulu se donner le spectacle d'une pêche de nuit, mais qu'au moment où il montait, à cet effet, sur un chasse-marée, il se vit tout à coup

arrêté par un maire normand, qui lui demanda son passeport, ne voulant jamais croire qu'on choisît la nuit pour se promener sur mer. Le poète, comme on le pense bien, n'avait ni malle ni passeport avec lui sur le chasse-marée; il eut beau faire, beau décliner son nom : saisi au collet par le prosaïque fonctionnaire, force lui fut de renoncer à sa romantique promenade. — Et quel est l'endroit de France où l'on arrête aussi cavalièrement les Muses? C'est Barfleur, petit port ruiné de l'arrondissement de Valognes, à six lieues de Cherbourg.

— Les personnes qui cultivent, à Marseille, les sciences, les belles-lettres et les arts, avaient depuis long-temps compris qu'au sein de cette cité florissante, au milieu du mouvement des esprits qui s'ouvrent partout de nouvelles routes, il convenait de donner des encouragemens à la jeunesse studieuse, d'offrir une direction et un but aux hommes éclairés, de fonder enfin une institution qui réunît en un seul foyer les lumières éparses; ces personnes ont donc résolu de former une société sous le titre de *Société des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Marseille.* — Déjà plusieurs réunions préparatoires ont eu lieu, et la Société est sur le point d'atteindre son organisation définitive. Les membres sont : MM. Augustin Fabre, Louis Méry, Bouillon-Landais, F. Chailan, Barthélemy, conservateur du cabinet d'histoire naturelle, Gaston de Flotte, Ad. Carle, Giraud, docteur en médecine, Albert Maurin, Guiaud, président de la Société royale de médecine, et Fallot de Broignard, président de la Société de statistique.

— On a dernièrement appelé l'attention des archéologues sur un monument du moyen-âge, qui se trouve incrusté dans la cathédrale de Chartres. Sur la face latérale des tours de l'entrée de cette belle église, on voit dans une niche une figure de pierre représentant un *âne* planté debout sur ses pattes de derrière, et vêtue d'une draperie assez ample qui ne permet pas de distinguer les formes du corps. Sous sa patte gauche de devant, la bête tient une grande vielle pendue à son cou, et de sa patte droite, elle joue de cet instrument; le tout est un peu plus grand que nature. On a d'abord nommé cette figure l'*Ane qui vielle;* mais le nom s'est corrompu, et l'usage a prévalu de la nommer l'*Ane qui veille.* Comme on ignore généralement à Chartres l'origine et la signification de cette sculpture, M. le comte de G. R. recommande à l'investigation des savans ce curieux monument.

— M. Frachn, savant orientaliste, a trouvé, dans un auteur arabe, Ibnabi-Yakoub-el-Nédim, qui écrivait en 987, un passage constatant qu'à cette époque les Russes possédaient déjà l'art d'écrire. Cet auteur nous a même conservé un modèle de l'écriture russe du 10e siècle, qu'il tenait lui-même, à ce qu'il avance, d'un ambassadeur envoyé en Russie par une des dynasties du Caucase. Ces caractères ne ressemblent ni à l'alphabet grec ni aux rhunes des peuples scandinaves; il paraît donc que le premier germe de civilisation en Russie aurait précédé l'établissement de Rurik et des Varègues dans le pays, au lieu d'y avoir été apporté par eux.

Une circonstance qui donne à cette découverte un intérêt particulier, c'est que ces anciennes lettres russes, si différentes de tout autre alphabet, ont la plus grande analogie avec ces inscriptions non encore expliquées, tracées sur quelques rochers du désert entre Suez et le mont Sinaï, et qu'on y voyait déjà au 6e siècle de notre ère. L'analogie qui existe entre ces inscriptions placées sur les confins de l'Afrique et de l'Asie, et d'autres trouvées loin de là en Sibérie, avait déjà été démontrée par le savant Tychsen; M. Frachn vient de remettre sous nos yeux cet intéressant rapprochement.

— A l'une des représentations d'*Antony*, dans une ville de commerce très importante, Bordeaux, je crois, où un négociant et sa fille se trouvaient assister, les deux premiers actes furent écoutés assez patiemment par le père, qui semblait avoir oublié, pour un moment, le sucre et le café; mais dès le troisième acte, où Antony achète à prix d'or une voiture, paie au même prix chevaux et postillon, notre homme parut saisi d'une préoccupation visible, et n'accorda plus au drame qu'une attention médiocre; le bon et honnête négociant se laissa même aller aux charmes d'une somnolence paisible; le coup de poignard ne parvint pas à l'éveiller. La demoiselle, au contraire, fut tout yeux et tout oreilles. A la fin de la pièce, sa fille pleine d'enthousiasme, et encore dominée par ses sentimens, demande à son père ce qu'il en pensait : « Laisse-moi donc tranquille, dit le négociant, avec ton Antony; comment! il achète une voiture au comptant, et il ne retient pas l'escompte! »

De l'art Musical a Aurillac. — La société philharmonique d'Aurillac vient de donner sa sèconde soirée musicale; comme la première, elle a attiré un grand concours d'auditeurs. On a entendu une très belle ouverture composée par M. Crémont, et dédiée par lui à la société; l'orchestre n'a rien laissé à désirer sous le rapport de la vigueur et de la précision; un goût exquis a présidé au choix des grands morceaux de chant et des romances, entr'autres l'*Ave Maria*, *Notre-Dame-des-Champs* (musique de M. Crémont), ont été écoutés avec ce recueillement qui prouve le bon goût d'un auditoire, et le mérite de la composition. M. Crémont a exécuté sur le violon deux fantaisies dont il est l'auteur; il est superflu de dire la verve, le beau talent dont il a fait preuve.

— *Robert-le-Diable* vient d'être joué sur une barque, à Gruissan, petit port de mer à trois lieues de Narbonne, par des comédiens nomades. L'orchestre était composé d'un tambour et d'un flageolet. Les spectateurs occupaient le rivage, tant assis que debout et groupés de manière à former un auditoire extrêmement pittoresque. Quant au succès qu'a dû obtenir l'opéra de M. Meyerbeer, ainsi représenté et accompagné de la sorte, on comprend que c'est chose impossible à décrire. *Robert-le-Diable* avait déjà été représenté à Carcassonne avec un seul violon pour tout orchestre.

— Il s'est formé dans le midi, sous le nom de *Congrès*, une association de *Revues*, entre Bordeaux, Lyon, Montpellier et Toulouse. Tous les quinze jours il en paraît tour à tour, dans chacune de ces villes, un numéro. Nous ne pouvons qu'applaudir de grand cœur à la création de ces Revues, inspirées par un esprit de progrès et de décentralisation. Notre vive sympathie leur est acquise.

— Il a été imprimé en Prusse un catalogue des acquisitions faites par les diverses bibliothèques dans l'année. D'après ce catalogue, la bibliothèque de Berlin a acquis, en 1834, trois mille trois cents soixante-treize ouvrages, parmi lesquels se trouvent des manuscrits précieux, celui de Mahabhrata, en neuf volumes in-folio, le seul complet qui soit sur le continent; la bibliothèque de Bonn a acquis mille neuf cent vingt-huit ouvrages; Breslaw, trois cent quatre-vingt-dix; Glerwald, deux cent quarante-quatre; et Hall, trois cent quarante-six.

— Voici les pièces nouvelles qui vont se succéder sur nos différens théâtres : aux Français, *un Boudoir*, comédie en un acte, de deux jeunes vaudevillistes; à l'Opéra-Comique, *le Diadesté*, en deux actes; au Vaudeville, *Marigny*, et successivement le *Frère de Piron* et *Madré;* aux Variétés, *Kean*, promis depuis si long-temps; au Palais-Royal, *les Couleurs*, pièce comique, pour Achard et Alcide-Tousez; à la Porte-Saint-Martin, le *Marchand de son Honneur;* et à l'Ambigu-Comique, *Sylvia* et *Nabuchodonosor*.

— Le *Colleur* et le *Conseil de discipline*, dans lesquels Levassor et Lemesnil sont si vrais, si amusans, attirent toujours la foule au théâtre du Palais-Royal.

— Par une décision du conseil royal de l'instruction publique, les deux éditions données par M. Gence de l'*Imitation de Jésus-Christ* (ouvrage qu'il attribue au chancelier Gerson), l'un en latin, l'autre en français, ont été adoptées par l'université pour être placées dans les bibliothèques des colléges.

— Le *Notaire de Chantilly*, tel est le titre d'un nouveau roman qui vient de paraître à la librairie Dumont. Nous reviendrons plus tard sur ce livre, pour lequel le nom et le talent de l'auteur sont un gage assuré de succès.

— Le roi a fait prendre pour ses bibliothèques particulières les ouvrages suivans de M. Augustin Thierry : *Lettres sur l'histoire de France*, *Dix ans d'études historiques*.

— M. Navier, inspecteur divisionnaire des mines, membre de l'académie des sciences, vient de mourir à l'âge de 51 ans.

— L'auteur de l'*Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires*, ouvrage auquel l'Académie française a décerné une médaille d'or de 3,000 fr. M. Marquet-Vasselot, prépare en ce moment une publication de la plus haute importance, sous ce titre : *Moralité des lois pénales*.

— Une souscription est ouverte à Saltzbourg, patrie de Mozart,

pour l'érection d'un monument en l'honneur de cet illustre compositeur, dont la veuve vit encore.

— La statue de Pompée au pied de laquelle César rendit le dernier soupir, et qui a passé par une foule de vicissitudes avant d'arriver jusqu'à nos jours, est à vendre à Rome.

— Un incendie a détruit la plus grande partie de l'imprimerie de l'Université à Copenhague, dirigée par M. Schulz.

— Le Musée britannique a acheté la collection de gravures de maîtres néerlandais pour 5,000 liv. st. Il a acheté encore pour 3,000 livres de vases de la collection de feu M. Durand de Paris, et pour 750 liv. st. la Bible de Charlemagne.

— L'exposition publique des concours des grands prix de gravure en taille-douce a lieu depuis deux jours à l'Ecole royale des Beaux-Arts, de dix heures à quatre heures du soir ; elle durera jusqu'au 2 septembre.

— L'Académie des Sciences de Dijon a tenu sa séance publique le 26 août, à l'hôtel de l'Académie.

— Les demoiselles Essler font, en ce moment, les délices du grand théâtre de Bordeaux.

— Le célèbre capitaine Ross est à Guernesey ; il va, sous peu, visiter la digue et le port de Cherbourg.

— Le *Vieux Chasseur* de Deyeux est un délicieux album, orné de 55 gravures, et du prix de 5 fr., que nous recommandons à tous les amateurs de chasse : il se vend chez Houdaille, rue du Coq Saint-Honoré, n° 11.

— On vient de représenter à Valenciennes un drame nouveau : *La Fatalité*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Voici la liste des publications les plus importantes faites, en ce moment, tant en Angleterre qu'en France :

ANGLETERRE : History of southern Africa, by Montgomery Martin. — Prince Lucien Bonaparte's Mémoires. — History of the life of Edward the Black prince, by James. — A view of the creation of the world, by Burton. — The cavaliers of Virginia. — Memorials of Mrs Hemans.

FRANCE : Portraits littéraires, par Gustave Planche. — Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV, par Capefigue (tom. 7 et 8). — De l'Espagne, par le baron d'Eckstein. — Histoire de la philosophie allemande, depuis Leibnitz jusqu'à Hégel. — Voyage dans les régions arctiques, par le capitaine Back. — Encyclopédie des gens du monde (tom. 7). — Histoire philosophique, politique et critique du christianisme et des églises chrétiennes, depuis Jésus jusqu'au 19e siècle, par de Potter (tom. 3).

CHARLES-MALO, *Rédacteur en chef.*

Histoire.

DES PROGRÈS
DE LA CIVILISATION
EN EUROPE[1].

(3e ARTICLE.)

IXe, Xe, XIe SIÈCLES[2].

Le neuvième siècle s'ouvre avec éclat : Charlemagne est empereur! Le fils de Pépin a retrouvé cette redoutable épée des Césars, qui savait atteindre à la fois quiconque se dressait en ennemi au sud et au septentrion, aux contrées où la lumière se lève et aux lieux où le flambeau du jour s'éteint. A sa voix, le cadavre impérial qui s'était couché dans la tombe, frappé par le glaive des barbares

1 Par M. Roux-Ferrand. T. III. Prix : 6 fr. — A Paris, chez Hachette et chez Paulin. (L'ouvrage formera 6 vol. in-8°.)

2 Voir LA FRANCE LITTÉRAIRE, numéros de novembre 1833 (tome X), et de mars 1835 (t. XVIII).

avides de ses dépouilles, relève enfin son front cicatrisé, et cache ses blessures sous un nouveau et brillant diadême.

Une haute pensée politique vivait en Charlemagne, et le guidait dans tous ses actes, soit au-dedans, soit au-dehors de ses provinces, comme autrefois la nuée lumineuse, agitant son panache de flamme dans les airs, traçait leur route aux enfans d'Israel. L'*unité*, ce besoin de l'Europe, incessamment mise en lambeaux depuis quatre siècles, voilà le vœu de Charles, voilà le but de ses travaux. C'est pour le réaliser qu'il se montre tout ensemble soldat infatigable comme le barbare du nord, et amant des sciences paisibles comme l'habitant civilisé du midi : conquérant, académicien, protecteur des papes, simple bourgeois, il parcourt l'Europe sous toutes les formes, il est tout et partout, pour que LUI et ELLE vivent de la même vie, se meuvent du même mouvement, pensent de la même pensée, en un mot, pour qu'ELLE soit la grande *unité physique*, dont LUI sera la grande *unité intellectuelle*.

On conçoit tout ce qu'il fallait de génie civilisateur et d'indomptable volonté pour s'imposer et accomplir une pareille tâche dans un pareil siècle. Eh bien! cette tâche, Charlemagne se l'imposa, Charlemagne l'accomplit.

Si nous cherchons quels progrès a faits la civilisation sous ce monarque, nous reconnaissons d'abord, dans les guerres de cette époque, un caractère que l'on demanderait en vain à celles des quatre siècles antérieurs. Avant Charlemagne, les armées sillonnent l'Europe pour faire du butin, pour s'emparer du territoire, sur lequel une population émigrante veut enfin s'asseoir et vivre, ou bien pour défendre contre une invasion le sol de la tribu : ce n'est que la guerre comme l'entend le sauvage. Mais sous ce prince, chaque campagne devient l'œuvre d'un

système, d'une intention politique : ici, c'est la défense d'un allié utile qu'il médite ; là, c'est l'affermissement d'un culte ami qu'il a en vue ; plus loin, c'est une nationalité qu'il veut détruire, car elle fait obstacle à ses desseins d'unité ; ailleurs, c'est une croyance religieuse qu'il veut repousser, car elle aspire à la domination générale, qui est son but, à lui. Dans les cinquante-trois expéditions de Charlemagne, on n'en trouve pas une qui ne soit rationnelle, et qui ne s'offre à l'historien comme la conséquence d'un syllogisme gouvernemental.

Un pied sur l'Ebre, l'autre sur l'Oder, le colosse guerrier avait arrêté au nord les flots jusqu'alors renaissans de l'irruption germaine, et posé dans le sud une barrière aux efforts réitérés de l'invasion arabe : appuyé avec complaisance sur l'église, dont il avait substitué la puissance à celle de la dynastie lombarde, il ne voyait devant lui que le vaste désert appelé Océan, et se croyait assuré d'avoir fondé un édifice durable à jamais, quand tout à coup le désert se peuple sous ses yeux, et les barques scandinaves osent insulter les rivages du grand roi. A ce spectacle il verse des larmes, car il sent que la vie échappera à cet empire qui lui a coûté un demi-siècle de pénible enfantement : c'en est donc fait, il y a un défaut à l'armure du géant, et les barbares l'ont découvert, et déjà ils s'essaient à hausser leurs coups jusqu'à lui! Cependant, poursuivis aussitôt, les pirates avaient disparu, mais Charles demeurait encore le visage baigné de pleurs, si l'on en croit la chronique. Comme personne n'osait l'interroger, il dit aux grands qui l'entouraient : « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement? certes, je ne crains pas qu'ils me nuisent par ces pirateries ; mais je m'afflige profondément de ce que, *moi vivant*, ils ont été près de toucher le rivage, et je suis tourmenté d'une violente

douleur, quand je prévois tout ce qu'ils feront de maux à mes descendans et à leurs peuples. »

Si nous demandons maintenant au règne de Charles ce qu'il fit pour le bonheur de l'Europe. il peut nous répondre, que pendant un demi-siècle il y a remis en vigueur l'action régulière de la justice, depuis long-temps interrompue; qu'il a su bannir la mendicité, cette lèpre sociale si déshonorante pour les nations; qu'il a prescrit des bornes au luxe, dont l'abus est trop souvent une source de gêne et de souffrances, même pour les riches; qu'il a facilité les relations commerciales, en établissant l'uniformité des poids et mesures; qu'il a dissipé les ténèbres épaisses dont l'ignorance avait couvert l'Occident, et que par là il eut la gloire de travailler à l'émancipation du peuple, en répandant jusqu'au fond des campagnes et dans les classes pauvres quelques rayons de la science, flambeau divin qu'on peut appeler l'astre de la liberté. Il fit plus : tout en circonscrivant le pouvoir des évêques, il protégea sans relâche la religion chrétienne, si sublime et si simple, si austère pour les grands et si douce pour les petits, la religion chrétienne qui a dit aux hommes : *Vous êtes tous frères, tous égaux devant Dieu*, et qui a ainsi défendu l'esclavage des faibles et le despotisme des forts, ces deux plaies terribles de la société à l'époque qui nous occupe.

On a souvent répété que les événemens font les hommes : l'assertion peut être vraie quelquefois, mais lorsqu'on étudie le règne de Charlemagne, on est forcé de convenir que par fois aussi les hommes font les événemens. Qu'était l'Europe avant lui? que fut l'Europe après lui? Certes, en voyant quel chaos le précéda, quel chaos le suivit, il faut bien reconnaître que ce n'est pas son siècle qui a fait Charlemagne, mais que c'est Charlemagne qui a fait son siècle. Il y eut même cela de malheureux, que Charles

et son siècle n'étaient pas faits à la taille l'un de l'autre : l'empereur fut toujours plus grand que l'empire, la statue fut trop vaste pour le piedestal : broyé par elle, dans sa chute il se brisa, et de ses débris sortirent çà et là des royaumes.

Mais ce qu'on vient de lire n'expliquerait point assez quelle part de travail était prescrite à Charlemagne dans l'œuvre difficile de la régénération européenne, si nous n'ajoutions ici une dernière remarque. Considéré du point de vue providentiel, le règne de Charles dut être un règne de transition et de conciliation : homme des temps passés par les souvenirs, homme des temps futurs par les espérances, le fils de Pépin était destiné à consacrer l'alliance de la civilisation antique et de la civilisation moderne. Dans l'état informe de l'Europe, la civilisation ne savait où se prendre : l'esprit de Dieu se mouvait sur l'abîme, cherchant en quel lieu il pourrait se reposer au milieu de cette nuit. Alors Dieu dit : Que la lumière soit, — et Charlemagne parut. A l'éclat qu'il répandit sur l'Europe, la civilisation reconnut où et comment elle se rattacherait à cette terre qu'elle avait autrefois chérie, et dès lors l'Europe fut sauvée.

Ce caractère de Charlemagne, comme lien nécessaire des temps anciens aux temps nouveaux, et comme participant en conséquence des uns et des autres, n'a point échappé à l'un de nos écrivains, dont nous nous plaisons à reproduire les paroles.

« Charlemagne, placé au début du moyen-âge, à l'ouverture de cette époque où se mêlent et se combinent, pour former une société nouvelle, le génie germanique, la civilisation romaine et l'esprit du christianisme ; Charlemagne, dans son personnage fabuleux comme dans son personnage historique, représente ces trois élémens divers.

Dans l'histoire, c'est le plus grand conquérant qu'aient eu les nations germaines. Ses mœurs, son langage, sa capitale d'Aix-la-Chapelle, tout est germanique. En même temps il se fait nommer empereur d'Occident, il rédige les capitulaires et abolit les lois barbares; son gouvernement est tout romain. Mais pardessus tout il est chrétien; apôtre et convertisseur de la Saxe, il étend à la fois son empire et l'empire du Christ.

« Dans la fable il a le même personnage; ses guerres, ses aventures, ses paladins, leur intrépide audace, leur amour du péril, tout cela appartient à la Germanie. Sa généalogie fabuleuse (dans les romans la maison de France descend des empereurs romains Maximien, Constance-Chlore et Constantin), son titre d'empereur révèlent les traditions romaines qui sont venues se rattacher à son nom. Enfin ses guerres contre les Sarrasins, son prétendu voyage à Jérusalem, son goût des reliques, les discussions théologiques de ses paladins marquent l'empreinte de l'esprit du christianisme.

« Ainsi les trois élémens fondamentaux du moyen-âge, *la Germanie*, *les souvenirs de la civilisation romaine* et *le christianisme*, se retrouvent dans le personnage de Charlemagne, soit que nous l'étudiions dans l'histoire, soit que nous l'étudiions dans la fable. » (SAINT-MARC-GIRARDIN. *De l'épopée carlovingienne.*)

Malheureusement, il est une vérité que proclame l'histoire et que n'avait point aperçue Charlemagne : c'est qu'une vaste étendue de pays ne se civilise point par masse et tout d'un coup, mais par individualités et successivement. Voyez : l'Egypte instruit peu à peu les nations; la Grèce répand de proche en proche le progrès physique et moral; Marseille communique lentement l'industrie et les sciences au midi de la Gaule. Mais Charles s'efforça de jeter dans

le même moule de civilisation toute l'Europe à la fois, et voulant ainsi faire plus qu'il ne pouvait, il ne fit pas peut-être tout ce qu'il aurait pu.

Le partage de sa riche succession, partage qui appela tant de calamités sur l'Europe du 9me siècle, eut du moins cela de bon qu'il permit aux lois de la nature de reprendre leur cours, un instant suspendu par le génie puissant du fils de Pépin. Or, un arrêt d'en haut a décidé que l'Europe ne saurait être soumise à une domination unique, quelque éclairée, quelque vivace qu'on la suppose. Trois fois les hommes essayèrent de donner un démenti sublime à ce décret fatal, et trois fois leur audace n'aboutit qu'à la destruction de l'empire orgueilleux qui osait combattre la volonté de la nature. La monarchie des Césars usa des siècles à cette œuvre, et mourut épuisée par ses longs et immenses efforts; la monarchie de Charlemagne, moins patiente, employa quelques lustres à réaliser ce projet superbe, et périt presque en naissant; la monarchie de Napoléon, plus impétueuse encore, n'accorda que peu d'années à ce rêve magnifique, et elle expira en un jour. Une quatrième expérience se prépare aux bords de la Newa. Mais revenons au 9me siècle.

Un spectacle affligeant s'offre à nos regards. Louis-le-Débonnaire, qu'on pourrait avec non moins de justesse nommer Louis-*le-Faible*, laissa deux fois échapper de ses mains le sceptre impérial.

Sous Pépin, l'autorité du monarque n'avait presque été qu'une sorte de pouvoir suzerain : forcé de se souvenir sans cesse qu'il devait la couronne à l'aristocratie militaire et religieuse, cet habile politique, ce guerrier illustre n'osa guère se montrer autre chose que le premier des grands, *primus inter pares*. Mais quand Charles se fut assis sur le trône, quand les seigneurs, clercs ou laïques, virent de

quelle manière il portait un diadême, et comment frappait son épée, et quels desseins grandioses enfantait son génie, et combien de prodiges de civilisation et de gloire il réalisait chaque jour, soudain ils sentirent qu'aucun d'eux n'était de taille à s'élever jusqu'à lui, et s'inclinant avec respect devant ce roi sans égal, ils s'habituèrent à voir dans le monarque la source de toute grandeur politique, la synthèse vivante de toute puissance nationale.

Quel revirement d'opinion dut s'opérer au temps de Louis-le-Débonnaire! « Les princes faibles, dit Mably, font souvent de grandes fautes en faisant les mêmes choses qu'ont faites de grands princes. » Charlemagne, en distribuant des royaumes à ses fils, n'avait trouvé en eux que des lieutenans soumis et des exécuteurs empressés de ses idées administratives; et voilà que Louis ne rencontre dans ses enfans imprudemment couronnés que des rebelles, envieux de son titre et de sa puissance, et qui les premiers apprennent à l'Europe la débilité du nouveau souverain. Un tel exemple devait être fatal à Louis, il le fut. C'est un malheur attaché au pouvoir, que d'exciter presque toujours la haine ou le mépris : est-il fort, son action semble trop violente, on l'appelle tyrannie, et ce mot ne tombe jamais dans les sociétés sans y faire surgir des pensées de révolte; est-il faible, son existence paraît indigne de la nation, on le nomme opprobre, et ce terme avilissant est comme le signal d'une destruction inévitable.

Or, ces deux élémens funestes conspirèrent à la fois contre Louis-le-Débonnaire. Long-temps courbés devant Charlemagne, les seigneurs se redressèrent en présence de son fils, et voulurent dès-lors prendre leur revanche, en lui montrant qu'il leur était possible d'être plus grands que lui : les évêques se souvinrent que le premier d'entre eux

avait placé le diadême sur le front de Charles, au lieu que Louis s'était posé de sa main la couronne sur la tête, et il leur prit envie de faire comprendre au nouvel empereur qu'en eux et non en lui se trouvait la puissance, et que de protégés ils pouvaient désormais devenir protecteurs. Une occasion propice se présenta, ils la saisirent.

Le Débonnaire dut sévir contre son neveu Bernard, roi d'Italie : le châtiment, trop cruellement infligé, avait amené la mort du coupable. Le repentir s'éveille dans l'âme de Louis : « Effrayé de ce crime, et oubliant qu'il était empereur, il descendit à toutes les humiliations que le clergé pouvait exiger. Il lui fallait soulager son cœur; il demanda, il obtint facilement d'être soumis à une pénitence publique; et, pour la première fois depuis Théodose, le monde chrétien admira ce grand spectacle de l'humiliation volontaire d'une homme tout-puissant. Les rois mérovingiens, après les plus grands crimes, dit judicieusement un historien philosophe, se contentèrent de fonder des couvens. La pénitence de Louis est comme l'ère nouvelle de la moralité, l'avènement de la conscience. » (Roux-Ferrand.)

Mais dans un siècle encore barbare, ce pieux abaissement ne pouvait être apprécié à sa juste valeur : étrangers et sujets crurent découvrir dans cette publique humiliation une preuve de faiblesse; les Normands insultèrent les côtes et y promenèrent le ravage, les Bretons et les Gascons se soulevèrent, un mécontentement général se manifesta de toutes parts, et, pour comble d'infortune, les enfans mêmes de Louis devinrent les chefs de la révolte. Ces fils ingrats n'eurent pas honte de tenir leur père prisonnier, et de l'enfermer dans une abbaye sous la surveillance de quelques moines.

Cependant le monarque était bon, le peuple s'en sou-

que Charles prononça en langue tudesque, pour être entendu des Germains, et Louis, en langue romane, pour être compris des Français. Ici l'opinion publique intervient à son tour et prête aussi serment, mais avec des conditions qui peuvent servir à faire connaître son importance reconnue par les princes mêmes qui lui font appel. « Si *Louis* (dirent les Français) *garde le serment qu'il jure à son frère Charles*, si *de son côté Charles, mon seigneur, vient à y manquer*, si *je ne puis l'y ramener, ni moi ni un autre*, JE NE LUI DONNERAI AUCUNE AIDE CONTRE LOUIS [1]. » Voilà donc les sujets, juges de la conduite des souverains, et libres de refuser à ceux-ci toute coopération, s'ils se montrent infidèles à la lettre des traités! Voilà donc l'autorité du monarque soumise au tribunal de l'opinion publique !

Quand un peuple n'est pas mûr pour la liberté, le pouvoir qu'on place dans ses mains ne devient pour lui qu'un instrument dangereux ou inutile. L'opinion publique, que Pépin avait réveillée de son assoupissement, et que Charlemagne avait voulu affermir en faisant pénétrer le savoir jusque dans la demeure du pauvre, se perdit rapidement pour les classes populaires, qui la laissèrent confisquer au profit des seigneurs et du clergé. Comment s'opéra cette révolution? Le voici :

A l'idée d'*unité*, qui fut (nous l'avons dit) l'idée fixe de Charlemagne, succéda sous Louis-le-Débonnaire et ses héritiers l'idée d'*individualité*. D'abord, on a vu que l'empire se fractionna en royaumes : chacun de ceux-ci se créa dès lors un gouvernement et des intérêts distincts,

[1] Les Germains s'engagèrent par un serment semblable, mais en changeant la désignation des princes, c'est-à-dire en substituant le nom de Charles à celui de Louis, et réciproquement.

chacun eut ses haines et ses alliances à part; en un mot, chacun jouit d'une vie personnelle; et, par suite, au lieu de la grande nationalité que Charles avait appelée Europe, il se trouva une foule de petites nationalités qui se nommèrent France, Espagne, Italie, Germanie, etc., nationalités mobiles, indécises, que les guerres découpaient et modifiaient sans cesse, mais qui, malgré leurs formes variables, commencèrent néanmoins à prendre racine dans le sol européen.

Cette tendance à l'individualité s'accrut encore. A mesure que les princes s'affaiblirent et allèrent s'humiliant devant les seigneurs et les évêques, ceux-ci conçurent d'eux-mêmes une plus haute estime, et songèrent à s'emparer d'un pouvoir dont le fardeau accablait le monarque. Une sorte de traité tacite fut adoptée par l'aristocratie militaire et religieuse : chacune prit instinctivement la part qui lui convenait : le clergé eut la force morale, les seigneurs la force matérielle. Quant au peuple, trop peu éclairé sur ses droits, alors comme toujours il fut mis hors de cause dans la curée politique.

A présent, quels effets dut produire cette scission de la puissance nationale?

Dès qu'un principe agit fortement sur les hommes, d'ordinaire ils en épuisent toutes les conséquences : de l'usage à l'abus, pour l'humaine nature, il n'y a qu'un pas. Les seigneurs poursuivirent donc l'idée d'individualité jusque dans ses dernières limites sociales : après avoir passé de l'Europe à la nation, ils descendirent de la nation au domaine. Tout riche propriétaire ou détenteur de fiefs ne conserva qu'un simulacre d'obéissance envers le prince, s'isola dans ses possessions territoriales, et y construisit, pour sa sûreté personnelle, une maison forte dans laquelle il put braver les attaques d'un voisin jaloux, d'un étranger avide, d'un

suzerain irrité. Les simples campagnards, ne possédant pas les mêmes moyens de défense, ne tardèrent point à s'apercevoir que pour eux la seule garantie de repos se trouvait dans la protection des hommes puissans disséminés sur la face de la province : ils allèrent implorer humblement un appui, qu'on leur promit à des conditions toujours onéreuses; ils lièrent leur existence à la vie du seigneur, bâtirent leurs chaumières à l'ombre de ses tourelles, et croyant acquérir un protecteur ils s'imposèrent un maître. De là le régime féodal. Son établissement, dit M. Guizot, produisit dans l'état social une modification dont la gravité ne saurait être méconnue : « Il changea la distribution de la population sur la face du territoire. Jusque-là les maîtres du territoire, la population souveraine, vivaient réunis en masses d'hommes plus ou moins nombreuses, soit sédentaires dans l'intérieur des villes, soit errant par bandes dans le pays. Par la féodalité, ces mêmes hommes vécurent isolés, chacun dans son habitation, à de grandes distances les uns des autres. Vous entrevoyez à l'instant quelle influence ce changement dut exercer sur le caractère et le cours de la civilisation. La prépondérance sociale, le gouvernement de la société passa tout à coup des villes aux campagnes; la propriété privée dut prendre le pas sur la propriété publique, la vie privée sur la vie publique. Tel fut le premier effet, un effet purement matériel, du triomphe de la société féodale. Plus nous y pénétrerons, plus les conséquences de ce fait se dévoileront à nos yeux. » (*Cours d'histoire moderne.*)

Cependant, que faisait l'aristocratie religieuse? Quoique les évêques et les abbés, livrés pour la plupart à l'amour des biens de la terre, affichassent un luxe scandaleux, qui plusieurs fois avait excité le courroux des rois carlovingiens, notamment de Louis-le-Débonnaire, ces abbés et

ces évêques, seuls gardiens des lumières du siècle, estimaient la puissance morale autant au-dessus de la puissance matérielle, que l'âme est au-dessus du corps. Il était donc naturel qu'ils cherchassent à influer plus que les seigneurs sur les destinées de l'état. C'est assez dire qu'une lutte s'éleva entre les deux aristocraties, lutte dans laquelle les rois prirent alternativement parti pour l'un et l'autre adversaire, qu'ils auraient dû au contraire maintenir tous deux dans l'harmonie et la dépendance. Ces querelles du clergé et de la noblesse, au lieu de servir au rétablissement de l'autorité du prince, eurent ainsi pour effet de le déconsidérer davantage; car les deux ambitions rivales, sentant plus que jamais qu'il n'y avait pour elles aucun appui solide dans la majesté royale, s'efforcèrent, chacune, de se fortifier en attirant à elle la portion de pouvoir dont l'autre s'était emparée. Les seigneurs promenaient le ravage sur les terres du clergé : « On vit des laïcs s'établir, les armes à la main, dans les abbayes, prendre même le titre d'abbés, et ne laisser à leurs moines que la liberté de prier Dieu pour la prospérité de leurs persécuteurs. » (Mably. *Observations sur l'histoire de France.*) D'autre part, les évêques et les abbés échangèrent fréquemment la mitre contre le casque, la crosse contre l'épée, l'hymne du sanctuaire pour le cri des combats, et reportèrent avec usure sur le domaine de leur ennemi les maux qu'ils en avaient reçus. Car les sentimens et les intérêts du possesseur de fiefs l'emportaient trop souvent dans les chefs de l'Église sur les intérêts et les sentimens du prêtre. « La dissolution allait toujours augmentant. Chaque évêque, chaque prélat, chaque abbé s'isolait de plus en plus dans son diocèse, ou dans son monastère..... C'est le temps des plus grands abus de la simonie, de la disposition tout à fait arbitraire des bénéfices ecclésiastiques,

du plus grand désordre de mœurs parmi les prêtres. » (Guizot.)

Mais dans ce grand duel, la force morale s'énervant de plus en plus chaque jour, et la force matérielle acquérant une énergie incessamment croissante, la première ne va-t-elle pas expirer sous les coups de la seconde? Déjà la nation est tombée dans cette léthargique indifférence qui naît de l'excès d'un malheur sans espoir. « Le prince convoqua encore des assemblées de la nation, mais il ne s'y rendit que des hommes qui étaient, comme lui, les victimes des désordres publics. On y faisait un tableau touchant des malheurs de l'état, on parlait des courses et des pillages des Normands, des vexations des seigneurs, de la ruine du clergé et de la misère du peuple, on faisait des plaintes inutiles, et pas un règlement auquel on dût obéir. Les lois saliques, ripuaires, etc., les capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire n'ayant plus de protecteur, tombèrent dans le plus profond oubli. Au lieu de n'être encore que les simples ministres des lois, les comtes, qui avaient secoué le joug des *envoyés royaux*, et refusé de reconnaître l'ordonnance par laquelle Charles-le-Chauve commettait chaque évêque pour en exercer les fonctions dans l'étendue de son diocèse, devinrent les maîtres, ou plutôt les tyrans des lois dans leurs comtés. Une volonté arbitraire décida de tous les droits. » (Mably.)

Des seigneurs osèrent même donner un exemple plus dangereux, et brisèrent le faible lien de vassalité qui les retenait dans la dépendance nominale du prince : ils se firent rois. La Provence, la Bretagne, l'Aquitaine, etc., se séparèrent ainsi du royaume franc.

Alors, à l'aspect de cette anarchie qui envahit l'Europe, Rome chrétienne s'émeut : elle songe que si la royauté a laissé périr l'*unité politique* si glorieusement rétablie par

le génie de Charlemagne, la papauté peut relier du moins les débris de l'empire par l'*unité religieuse*, dont le génie du christianisme a conçu l'espérance.

Exaltant son âme dans cette pensée sublime, le pontife romain n'est plus seulement à ses yeux le premier des évêques du monde; il est encore le sauveur, le représentant de la civilisation : or, comme la *civilisation*, est après *Dieu* et l'*Univers*, l'idée la plus vaste et le terme le plus complexe qu'il y ait dans le langage des hommes, le pape se dira qu'excepté Dieu et l'Univers, rien ici-bas n'est aussi grand que lui.

Après de telles prémisses, la conséquence était aisée à déduire, et quelque difficile qu'elle eût pu être d'ailleurs, l'ambition de l'homme aurait bien su la découvrir et la révéler à l'humilité du prêtre. C'en est donc fait, c'est le pape qui aura l'*autorité* et qui conférera aux princes la *puissance*, c'est-à-dire qu'il sera la source, l'auteur (*auctor*) de la faculté qu'auront les rois de régner, de pouvoir (*posse*), c'est-à-dire encore qu'il aura la propriété du droit, et que les princes n'en auront que l'usufruit [1].

A l'avenir nous comprendrons sans peine les entreprises du sacerdoce contre la royauté, et les envahissemens du spirituel sur le temporel. Mais sans nous appesantir plus longuement ici sur ce sujet, auquel nous ramènera le 11e siècle, hâtons-nous de remarquer que dans l'état de dissolution où était tombée l'Europe, cette action des papes sur l'ensemble de la société fut un véritable progrès. Maintenant jetons un rapide coup-d'œil sur quelques unes des principales contrées du sol européen.

1 Cette idée de la suprématie papale n'est pas entièrement effacée, même en France, et après la déclaration de 1682. On lit dans M. de la Mennais que *la vie des nations a* SA SOURCE, SON UNIQUE SOURCE *dans le pouvoir pontifical*.

Les sept états qui composaient l'heptarchie anglo-saxonne se trouvent réunis sous le sceptre d'Egbert-le-Grand (an 827), et dans ce fait l'histoire nous découvre l'origine de la monarchie anglaise, dont les flottes couvriront un jour toutes les mers, et qui deviendra l'émule de la France en puissance et en civilisation. Egbert repoussa les hordes barbares qui, battues par Charlemagne, avaient opéré une descente en Angleterre; mais son fils Ethelwolt les laissa pénétrer dans l'intérieur du pays, qu'ils ravagèrent encore sous les trois règnes suivans. « Il était temps, dit M. Roux-Ferrand, qu'un homme de génie vînt mettre un terme à ces ravages incessans, qui eussent fini par la destruction et la conquête du royaume. Alfred, élu par l'assemblée des chefs, des évêques et des guerriers, se ligua avec quelques uns des rois ses voisins, et ils combattirent ensemble pour la conservation de ce qui restait du pays libre... Alfred vainquit plusieurs fois ses ennemis; et il en eût peut-être vu la fin, si des germes intérieurs de division ne l'eussent contraint à prendre la fuite. Alfred était plus éclairé qu'aucun de ses compatriotes; il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait observé les mœurs; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de connaissances que le roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. Il faisait peu de cas des lumières et de la prudence de ce conseil national qu'on nommait l'*assemblée des sages* (*Wittenagemot*). Rempli des idées de pouvoir absolu qui se présentent souvent dans les livres des Romains, il avait un désir violent de réformes politiques, et concevait des plans peut-être plus raisonnables que les coutumes anglo-saxonnes, mais manquant de sanction aux yeux d'un peuple qui ne les avait pas souhaités, et ne les comprenait pas. Alfred, sévère envers les grands,

n'était point affable pour le peuple : ses suppliques l'importunaient; si l'on avait besoin de son aide, il accueillait mal la plainte, et ne prêtait aucun appui aux faibles; *il les estimait comme néant*, dit un contemporain. »

L'abandon du prince par les sujets fut la conséquence d'une conduite si impolitique, et lorsque, pour repousser une attaque formidable de Danois, il envoya par les villes et les hameaux son messager de guerre, portant une flèche et une épée nue, et répétant la vieille proclamation nationale : *Que quiconque n'est pas un homme de rien sorte de sa maison et vienne*, Alfred ne vit presque personne répondre au cri d'alarme que jetait la royauté. « Délaissé par les siens, à son tour il les délaissa, dit un vieil historien, abandonnant ses guerriers, ses chefs, ses vaisseaux, ses trésors pour sauver sa vie. Il alla, se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouailles, au confluent des deux rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presqu'île entourée de marais. Le roi saxon s'y réfugia et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens dans son royaume savaient ce qui était arrivé de lui, et l'armée danoise y entra sans résistance. Un grand nombre d'habitans s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest, pour chercher un refuge soit en Gaule, soit dans l'île d'Erin, que les Saxons nommaient Irlande; le reste se soumit à payer un tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Alfred, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables; ils regrettèrent leur premier état et le pouvoir du roi orgueilleux. De son côté, Alfred réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver

le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grâce avec lui... A la tête de ses amis, formés en bande, il pillait le Danois enrichi de dépouilles, et, à défaut de Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté envers le plus fort, en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes ou leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une petite guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois... Ils ne tardèrent pas à voir flotter *la bannière au cheval blanc*. Alfred attaqua leurs redoutes d'Ethandun par le côté le plus faible, les en chassa, et, comme le dit la chronique saxonne, resta maître du champ de carnage. Alfred vainqueur, fut proclamé à Vessex, à Sussex, dans le royaume de Kent et dans quelques autres, comme libérateur et comme roi. Son ancienne impopularité avait été oubliée, le peuple saxon ne voulait plus se souvenir que de sa vie aventureuse, de sa bravoure, de ses victoires et de ses services. Alfred ne fut plus pour le peuple et l'armée que le brave des braves et le sage des sages. Les Danois, repoussés de toutes parts, se soumirent en partie et embrassèrent le christianisme. Tranquille au-dedans, sans crainte au-dehors, Alfred ne s'occupa plus qu'à civiliser ses sujets et à les rendre heureux. Il mourut en 900, encore jeune, et emporta dans la tombe l'amour et les regrets de la nation tout entière. Je ne sais, dit Voltaire, s'il y a jamais eu un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-Grand. (ROUX-FERRAND.) »

L'Espagne, tout occupée de la lutte guerrière soute-

nue avec tant d'énergie par la race gothique contre les multitudes que l'irruption des Arabes avait jetées sur son territoire, ne pouvait songer au développement d'une civilisation nationale. En revanche, ses vainqueurs la couvraient de villages, de villes, de mosquées, de bibliothèques et de palais [1]. Dans les provinces soumises à leur domination, la fertilité des campagnes répondait à l'opulence des cités; les arts, les sciences, les lettres florissaient à la cour des princes, dans les demeures des riches, et embellissaient de leurs doux reflets l'existence même du peuple. C'est un fait aujourd'hui démontré, que l'occupation du sol hispanique et de quelques autres contrées du sud par les Sarrasins fut un véritable bienfait pour la civilisation européenne. On aurait peine à croire tout ce que nous avons reçu des disciples de Mahomet, et combien d'usages devenus nationaux ont été jadis empruntés aux habitudes des sectateurs de l'islamisme.

C'est à l'imitation de leur architecture svelte, tailladée, riche de ramures, de feuillages et de fleurs, que nous devons ces églises à dentelles et à rosaces chatoyantes, édifiées par le moyen-âge dans un style que nous avons nommé *gothique*, et que la justice nous ferait un devoir d'appeler *sarrasin*. C'est à l'habilité de leur ciseau, guidé par une imagination ingénieuse et féconde, que nous avons demandé les modèles de ces ornemens fantastiques connus sous la dénomination d'*arabesques*, gracieux hiéroglyphes dont l'art européen a copié les formes sans en comprendre le sens.

[1] Un historien arabe affirme que l'on comptait *douze mille* villages et hameaux sur les bords du Guadalquivir, *deux cent mille* maisons dans Cordoue, *six cents* mosquées et *neuf cents* bains publics.

La chimie, la physique, la médecine étaient presque ignorées en Europe, tandis que les Arabes professaient depuis long-temps ces sciences avec éclat : ce fut auprès d'eux, dans leurs écoles et leurs académies, que les chrétiens allèrent en étudier la théorie et en essayer la pratique. Leur goût pour l'histoire naturelle, leur procura en botanique et en minéralogie des connaissances multipliées, qui leur permirent d'employer des remèdes inconnus avant eux. « L'art de la pharmacie fut cultivé par les musulmans avec les plus heureux succès, et on peut soutenir qu'ils lui ont donné presque une nouvelle création. Les noms *alcool*, *julep*, *sirop*, *sief*, *looch*, *naphte*, même le *camphre*, *bédéguar*, *bézoard*, et ceux de plusieurs autres médicamens encore usités de nos jours dans nos pharmacies, ont visiblement une origine arabe. » (SPRENGEL. *Histoire de la médecine.*)

Ils nous ont transmis l'usage des chiffres indiens que, par reconnaissance, nos pères ont appelés *chiffres arabes*; ils nous enseignèrent l'algèbre (*al gebr*), science admirable, qui semble presque un secret dérobé par le génie des mathématiques à la divine intelligence, et dont l'invention est due à l'esprit vif et profond des Arabes. Versés dans l'astronomie, ce sont eux qui instruisirent l'Europe dans l'art d'utiliser pour les besoins de la vie commune le calcul appliqué aux révolutions des corps célestes : le mot d'*almanach* (*al manah*) en est un témoignage encore subsistant.

A la navigation européenne ils firent connaître la boussole, dont leurs relations commerciales avec la Chine et les Indes leur avaient dès long-temps appris l'usage.

Les premiers, ils possédèrent des traités de géographie générale, basés sur des observations exactement calculées. Tel était leur amour pour cette science importante,

que les califes prescrivaient à leurs généraux de faire rédiger la description détaillée des pays conquis; et, en 833, le calife Al-Mamoun ordonna aux trois frères Ben Schaker de mesurer un degré de latitude dans le désert de Sangiar, entre Racca et Palmyre. Cette mesure, répétée près de la ville de Koufa, servit à déterminer la grandeur de la terre, opération qui n'a été effectuée en France qu'après une période de *huit siècles*, sous Louis XIV. On sait que, long-temps avant Christophe Colomb, des habitans arabes de Lisbonne, désireux d'accroître les découvertes géographiques, et désignés sous le nom d'*Almagrurins* (*errans*), firent voile de cette ville pour arriver aux terres occidentales qu'ils pressentaient devoir exister au-delà de la mer ténébreuse ou Atlantique.

L'art de la guerre doit aussi beaucoup aux Arabes. Quoi qu'en aient dit des chroniques ignorantes ou mensongères du moyen-âge, ce sont eux qui inventèrent la poudre, le canon, les bombes; ce sont eux qui montrèrent aux Européens modernes, comment on peut soumettre des masses guerrières à des mouvemens mesurés : le tambour (de l'arabe *al tambor*) réglait la marche de leur infanterie. La charge et le mot d'*amiral*, l'arme et le nom du *sabre* nous viennent des Arabes.

Si nous portons à présent nos regards vers les autres branches des connaissances humaines, nous trouvons les Arabes imprimant une impulsion nouvelle à tous les genres de littérature : grammaire, réthorique, philosophie, histoire, poésie, se voient chez eux en honneur. Déjà, à l'époque de l'invasion, ils avaient traduit dans leur langue les meilleurs ouvrages des Grecs, ouvrages alors inconnus en Occident. La poésie surtout était pour ce peuple ingénieux plus qu'une occupation favorite, plus qu'un plaisir sans égal : c'était une sorte de culte. Les murs du

temple de La Mecque étaient tapissés de poèmes, et l'on assure, dit M. de Sismondi, que cette nation seule a produit plus de poètes que toutes les autres réunies.

Les Arabes inspirèrent à la versification moderne le goût de la rime, qui joue dans la structure et l'harmonie de nos vers un rôle si important; ils introduisirent en outre dans la littérature européenne plusieurs formes de compositions poétiques auparavant inconnues ou entièrement négligées. L'Espagne leur doit surtout sa passion pour la *romance* héroïque ou amoureuse : grâces à eux, ce pays sera long-temps encore la terre classique des nocturnes sérénades. Mais leur penchant à la poésie lyrique franchit aisément les limites de leurs possessions européennes, pour se répandre parmi les nations environnantes; et les voix des troubadours provençaux retentirent comme un écho affaibli, mais gracieux encore, des concerts de la muse arabe [1].

Le *conte*, cet ami de tous les âges et de tous les rangs, ce compagnon de tous les lieux et de toutes les fortunes, ce *grand drame à cent actes divers* qui rapproche les époques, les peuples et les mœurs; le conte, ce comédien qui, sous mille formes attrayantes, sait exciter tour à tour le rire, les larmes, la fureur, la pitié, la crainte, la confiance, et la haine et l'amour; le conte est un présent que nous firent les Arabes. « Ce sont leurs conteurs que nous devons considérer comme nos maîtres dans l'art de faire naître, de soutenir l'intérêt, et de le varier sans

[1] Sarimento, auteur de mémoires sur l'histoire de la poésie espagnole, s'est attaché à prouver que *la gaie science*, introduite en Espagne par les Arabes, pénétra dans la Provence après avoir traversé la Catalogne ; puis rentra par Toulouse et Barcelone dans l'Andalousie, où elle s'était naturalisée d'abord.

cesse; dans celui de créer cette brillante mythologie des génies et des fées, qui agrandit le monde, qui multiplie les richesses et les forces humaines, et qui nous fait vivre dans le merveilleux, dans l'inattendu, sans nous glacer de terreur. C'est d'eux que nous sont venus encore cet enivrement d'amour, cette tendresse, cette délicatesse de sentiment, cette religion, ce culte des femmes, tour à tour esclaves et déesses, qui ont eu une si grande influence sur notre chevalerie, et que nous retrouvons dans la littérature de tout le Midi, à laquelle ces traits donnent un caractère oriental. Les récits eux-mêmes ont pénétré dans notre poésie long-temps avant la traduction des *Mille et une Nuits*... Et ces mêmes contes, qui ont charmé notre enfance, passant de langue en langue, et de nations en nations par des canaux souvent inconnus, se trouvent liés à présent à tous les souvenirs, à toutes les jouissances d'imagination des habitans de la moitié du globe. » (SISMONDI. *De la littérature du midi de l'Europe.*)

Sans doute c'est encore à l'exemple des Arabes, que l'Europe du moyen-âge se prit de vive affection pour les carrousels et les tournois; c'est à l'exemple des Arabes que les chevaliers ornèrent leurs boucliers de chiffres composés à la gloire de leurs mies, et qu'ils apprirent à enlacer ces couleurs emblématiques où la beauté savait lire la révélation mystérieuse d'un respectueux amour. Je pourrais citer des actes nombreux qui prouveraient la courtoisie dont les Arabes prenaient plaisir à entourer les dames : mais il faut me borner, et je ne veux rapporter que deux faits, l'un pris dans la vie guerrière, l'autre dans la vie galante de ce peuple.

Les Mahométans allaient attaquer la ville d'Azéca, occupée par Bérengère, épouse de Don Alfonse, lorsque

cette princesse leur fit dire qu'il y aurait à eux plus de gloire de voler à la défense d'Oréja où ils trouveraient des hommes, que de faire le siége d'une ville défendue par une femme. La générosité arabe ne fut point sourde à un reproche qui cachait une prière : les chefs musulmans demandèrent à voir Bérengère, qui s'étant présentée devant eux avec une splendeur digne de son rang, reçut de ces nobles ennemis des témoignages de respect et d'admiration. Azéca fut sauvée.

A une époque antérieure, Abdulrahman III, sollicité par une amante chérie de lui donner quelque preuve durable de son royal amour, lui fit bâtir, non loin de Cordoue, un palais décoré de *douze cents* colonnes de marbre. Au milieu du salon, lequel était de marbre avec des ornemens d'or, se déployait un large bassin aussi de marbre et entouré d'animaux divers qui lançaient des gerbes d'eau. Dans un pavillon se voyait un autre bassin où roulaient des flots de vif argent : frappé des rayons du soleil, ce métal projetait des faisceaux de lumière, dont l'éclat éblouissant offrait à l'œil un spectacle vraiment magique.

Enfin c'est ce peuple, accoutumé à toutes les jouissances que peut procurer l'industrie humaine excitée par d'immenses richesses, qui nous apprit l'usage d'une foule de productions naturelles ou d'inventions humaines, indispensables maintenant au confortable de l'existence. La fabrication de la soie, celle du velours et des tapis, le sucre, le café, les sirops et les sorbets, la mantille si chère aux beautés espagnoles, le brodequin où s'enchâsse si élégamment le pied des dames françaises, les échecs (*schach matt*) qui occupent l'oisiveté laborieuse des cliens du Café de la Régence, et bien d'autres satisfactions de coquetterie, bien d'autres voluptés gastronomiques, bien

d'autres divertissemens fashionables, furent importés en Europe par cette nation, effacée à jamais du sol de l'Espagne pour le malheur de ce beau et trop infortuné pays.

Hélas ! et nul d'entre nous, en savourant ces délices de la vie moderne, ne songe à payer un tribut de reconnaissance à des vainqueurs bienfaisans, que maint annaliste calomniateur a peint sous les traits de despotes ignorans et cruels, et dont la tolérance éclairée méritait au contraire d'être acceptée en exemple par ceux-mêmes qui, s'intitulant ministres d'un Dieu de charité et de paix, ne craignirent pas d'ordonner en son nom des massacres et des autodafés.

Le sentiment que je viens d'émettre sur les Arabes n'est plus contesté maintenant par les écrivains impartiaux qui ont étudié la marche de notre civilisation. « Dès le second siècle de l'hégire, a dit Voltaire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les sciences et dans les arts. » (*Essai sur les mœurs.*) — « Par un phénomène que l'on ne verra plus se reproduire, l'orient et l'occident confondaient leurs goûts, et cette fusion momentanée fit naître une chevalerie musulmane, un christianisme mêlé d'enthousiasme arabe; vous diriez que l'histoire de ces temps-là est de la féerie, tant le spectacle qu'ils offrent est insolite et brillant. » (ROUX-FERRAND.) — « Un grand nombre des inventions qui rendent aujourd'hui la vie facile, celles mêmes sans lesquelles les lettres n'auraient jamais pu fleurir, sont dues aux Arabes. Ainsi le papier, si nécessaire à la culture de l'esprit, le papier, dont la privation plongea l'Europe, du 7me au 10me siècle, dans un tel degré d'ignorance et de barbarie, est une invention arabe. De toute antiquité, il est vrai, on en faisait à la Chine avec de la bourre de soie; mais vers l'année 30 de l'hégire (649 de J. C.), cette industrie fut introduite à

Samarcande; et lorsque cette ville florissante fut conquise par les Sarrasins, l'an 85 de l'hégire, un Arabe, nommé Joseph Amrou, transporta le procédé par lequel on faisait le papier à la Mecque sa patrie; *il y employa le coton*, et le premier papier, semblable à peu près à celui dont nous nous servons, y fut fabriqué l'an 88 de l'hégire (706 de J. C.). De là cette fabrication se répandit assez rapidement dans tous les états des Arabes, et surtout en Espagne, où la ville de Xativa, dans le royaume de Valence, aujourd'hui San-Filippo, fut renommée dès le 12me siècle pour ses belles papeteries. Il paraît qu'à cette époque les Espagnols avaient substitué, pour la fabrication du papier, le lin qui croissait en abondance chez eux, au coton qui y était plus rare et plus cher. »

J'emprunte ces lignes à l'un des historiens les plus justement célèbres de notre époque, à M. de Sismondi (*Littérature du midi de l'Europe*). Elles peuvent servir à faire connaître combien nous courons le risque de tomber dans l'erreur, lorsque souvent nous regardons comme des inventions de fraîche date, dues à l'habile sagacité de nos industriels, certaines découvertes par eux discrètement *renouvelées des Arabes* du moyen-âge.

Depuis la chute de l'empire romain, il n'était plus dans la destinée des peuples d'Italie d'avoir une vie propre: divisée en petits états, cette belle portion du continent européen « obéissait soit à la France, soit à l'Allemagne, soit au Saint-Siége, ou à de petits potentats relevant de ces grandes nations. Elle n'y mettait aucun obstacle et songeait peu à sortir de cet état précaire; car tel était le génie des Italiens, dit un chroniqueur du temps, qu'ils voulaient toujours servir deux maîtres, pour contenir l'un par la terreur que l'autre lui inspirait..... Mais, vers les premières années du 11me siècle, deux villes maritimes d'Ita-

lie commencèrent à sortir de l'obscurité, Gênes déjà célèbre du temps des Romains, et Venise où s'étaient réfugiés quelques pêcheurs poursuivis par les Huns. Des fugitifs relégués dans les marais ne pouvaient subsister que par le commerce : dans l'espace d'un siècle ils acquirent toute la côte d'Istrie et de Dalmatie, Spalatro, Raguse et Narenza. Pendant que les barons français et allemands élevaient des forteresses pour maintenir leur usurpation, Venise attirait leur argent, couvrait la Méditerranée de ses vaisseaux, et ouvrait, après mille ans de barbarie, une nouvelle route au commerce de l'Inde par Alexandrie et Suez. Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pise, s'érigeaient en républiques et usaient sans obstacles de la liberté du commerce. » (Roux-Ferrand)

La Russie autrefois vivait sous forme de république, et paraît avoir joui alors d'une civilisation assez avancée. Le premier de ces faits est regardé comme incontestable; le second ne s'appuie que sur des probabilités, destinées à acquérir bientôt peut-être une certitude, grâces aux découvertes et aux travaux récens de la science archéologique. Toujours est-il qu'au 9me siècle quelques parties de la Russie possédaient un bien-être matériel que leur procuraient des relations commerciales assez développées, notamment avec les peuples des bords de la Baltique; on vit même au 10me siècle Novgorod trafiquer avec Constantinople. Tout curieux qu'est ce phénomène, il reste pour nous de faible importance, parce que nous n'apercevons pas qu'il ait exercé une influence appréciable sur les destinées de la grande famille européenne au temps que nous étudions.

L'obscurité qui couvre les premiers âges historiques de la Pologne, l'état malheureux dans lequel le peuple fut tenu long-temps en ce pays, nous forcent à ne lui consa-

crer qu'une mention rapide (quant à présent du moins), et à le citer seulement *pour mémoire* dans l'analyse des progrès de la civilisation du 9e au 12e siècle. Toutefois il n'est pas inutile de dire qu'en parcourant les annales de la Pologne et de la Russie ; on distingue, même dès les siècles éloignés, une différence capitale dans le mode d'existence des deux nations. Tandis que la Russie perdait le souvenir de la civilisation qui distinguait ses anciens habitans, la Pologne suivait d'assez près la marche de la société moderne. Peut-être faut-il chercher les causes principales de cette opposition, d'abord dans la position géographique des deux pays et dans leur configuration spéciale, ensuite dans ce fait, que la Pologne était déjà toute chrétienne alors qu'un grossier polythéisme imposait encore ses croyances barbares à une partie considérable de la population russe ; cette population d'ailleurs, en acceptant les dogmes de l'église grecque, posa une sorte de barrière morale entre elle et les autres peuples de l'Europe occidentale, barrière dont il est facile de reconnaître les traces subsistantes.

« Prenons l'Allemagne au moment où la déposition de Charles-le-Gros, ayant rompu le lien qui unissait ce vaste état à la France, la branche germaine de la dynastie carlovingienne se trouve éteinte. Les Allemands formaient alors cinq nations soumises chacune à un duc, et distinguées par la diversité de leurs chefs et de leur origine : les Bavarois, les Saxons, les Lorrains, les peuples de Souabe, et enfin les Francs qui paraissaient s'arroger une sorte de supériorité sur les autres. Ces nations, réunies en assemblée générale, prirent le sage parti de se choisir un souverain parmi elles, et élurent Conrad qui, suivant Struvius et quelques autres écrivains, était duc de Franconie. » (ROUX-FERRAND.)

Cette séparation accomplie, l'histoire de la civilisation n'aperçoit alors en Allemagne aucun fait qui mérite de captiver plus particulièrement son attention : sur ce pays, comme sur le reste de l'Europe centrale, la féodalité étendit son réseau et jeta des teintes uniformes.

Mais l'Allemagne, en se donnant des empereurs élus hors de la famille carlovingienne, travailla puissamment (sans le savoir) à la création de notre nationalité. Que si le sol français demeurait soumis à l'action immédiate des chefs de l'empire, la fraction était trop énergiquement absorbée par le tout; le domaine de Clovis n'acquérait qu'une importance trop secondaire dans le vaste domaine de Charlemagne; et l'Europe, privée du foyer d'activité physique et intellectuelle qui a nom *la France*, se trouvait réduite, durant un long période, à ne jouir que d'une civilisation flottante, cosmopolite, par-là même sans force et sans caractère.

Au contraire, la France abandonnée par l'empire, et contrainte de chercher dans ses seules ressources ses moyens de défense au-dehors et d'existence au-dedans, dut reporter sur elle-même des regards auparavant tournés vers le chef suprême dont elle suivait tous les mouvemens, et qu'elle accompagnait en pensée dans ses promenades politiques sur les terres impériales : en un mot, la France devint égoïste; or, je le dis à regret, mais l'histoire prouve que l'égoïsme est une nécessité pour les états qui se forment, c'est par lui qu'ils arrivent à une nationalité.

Cet égoïsme populaire ne pouvait être ni assez bien compris, ni assez bien mis en œuvre par les descendans de Pépin et de Charlemagne, trop préoccupés en secret peut-être des souvenirs de la grandeur impériale fondée par leur aïeul, et trop faibles assurément pour donner à leur royaume le degré de puissance qu'il pouvait acquérir. Mais

comme en fait d'intérêts généraux l'instinct des peuples est un guide plus sûr que la raison des rois, on voit peu à peu naître et se fortifier en France un parti national, dont les candidats balancent d'abord l'autorité des princes carlovingiens et la renversent ensuite. Eudes, Robert et Raoul obtiennent momentanément la couronne au détriment de Charles-le-Simple (de 888 à 923); puis, avant qu'un siècle se soit écoulé, Charles-de-Lorraine est écarté du trône, où s'assied définitivement une dynastie nouvelle dans la personne de Hugues-Capet (an 987). « On peut affirmer que l'ambition de régner, héréditaire depuis un siècle dans la famille de Robert-le-Fort, fut entretenue et servie par le mouvement de l'opinion nationale. Les expressions mêmes des chroniques, toutes sèches qu'elles sont à cette époque de notre histoire, donnent à entendre que la question du changement de dynastie n'était point regardée alors comme une affaire personnelle. Selon elles, il s'agissait d'une haine invétérée, d'une entreprise commencée depuis long-temps dans la vue de *déraciner* du royaume de France la postérité des rois franks. Cette révolution qui, dans ses flux et reflux, avait causé tant de troubles, se termina sans aucune violence. La grande majorité des seigneurs et du peuple se rangea autour du comte Hugues, et le prétendant à titre héréditaire demeura seul avec quelques amis, pendant que son compétiteur, élu roi par l'acclamation publique, était couronné à Noyon... L'avènement de la troisième race est, dans notre histoire nationale, d'une bien autre importance que celui de la seconde; c'est, à proprement parler, la fin du règne des Francs et la substitution d'une royauté nationale au gouvernement fondé par la conquête. Dès-lors, notre histoire devient simple; c'est toujours le même peuple qu'on suit et qu'on reconnaît, malgré les changemens qui surviennent dans les mœurs et la ci-

vilisation. » (AUG. THIERRY. *Lettres sur l'Histoire de France.*)

Nous n'aurions point exposé tous les faits importans pour la civilisation, qui se sont accomplis en France pendant les siècles dont nous esquissons le tableau, si par un retour vers le passé, nous ne parlions de l'établissement fixe des Normands dans la province qui, depuis lors, a conservé leur nom (911).

Cette occupation eut, selon nous, une influence inévitable sur la civilisation de la France septentrionale. Nous n'ignorons pas que des écrivains fort érudits ont pensé que les Normands, mus par le seul désir du pillage, n'avaient apporté sur la terre neustrienne qu'une valeur barbare et des usages grossiers, mais nous ne saurions adopter cet avis, que les faits nous semblent réfuter victorieusement.

La civilisation ne s'improvise pas; nous avons eu occasion de le remarquer déjà : or, les chroniqueurs s'accordent à nous représenter la Normandie *sous Rollon*, comme la province la plus florissante qui existât au nord de la Loire; on assure même qu'il fit régner la justice dans ses états, qu'il sut en bannir l'habitude du vol, qu'il y mit en pratique enfin les idées d'ordre qui doivent présider à toute société. Certes, c'était plus que les rois de France n'auraient osé tenter, plus surtout qu'ils n'auraient pu faire, et voilà des actes bien dignes d'attention à une époque où les plus nobles seigneurs parcouraient les routes pour piller et assassiner les voyageurs.

La civilisation est contagieuse : les états voisins de celui que gouvernait Rollon, durent adopter quelque chose des mœurs et des coutumes de la Normandie, et c'est ainsi que, de proche en proche, l'exemple de cette province

aura exercé une action salutaire sur cette partie de la France.

Un autre fait irrécusable, et qui démontre jusqu'à l'évidence que les Normands, en s'établissant sur notre littoral, y apportèrent plus que l'art brutal d'employer à leur profit la force matérielle, c'est qu'au 11e siècle (à cette époque Montivilliers avait ses fabriques, et Rouen préludait à devenir le Manchester de la France) on voit l'école normande briller d'un éclat devant lequel s'effacent les écoles italienne et irlandaise. « Ce fut en effet au sein de la Normandie, dans l'abbaye du Bec, que s'opéra cette grande révolution intellectuelle, trop oubliée dans les débats ultérieurs de la scolastique... L'abbaye de Jumièges, située dans une presqu'île de la Seine, entourée de bois, de prairies et de silence, fut un des premiers asiles que, dans les premiers temps du moyen-âge, le christianisme offrit à la science. De l'abbaye du Bec, sortirent toutes les célébrités du onzième siècle : le pape Alexandre II, Guimond, évêque d'Averse, Yves de Chartres, le restaurateur du droit canonique en France, enfin Anselme. » (Charpentier de Saint-Prest. *Histoire littéraire du moyen-âge*).

Lanfranc était l'âme de cette activité intellectuelle, qu'il transporta de Normandie en Angleterre. Là, il continua l'œuvre d'Alfred, ralentie par les guerres auxquelles donnaient lieu les fréquentes incursions des hommes du nord, et il contribua à opérer entre les deux peuples un mélange de connaissances, de sentimens, de mœurs et de langages qui dut faciliter le gouvernement de Guillaume, et assurer les résultats de sa conquête.

La bataille de Hastings (an 1066) suffirait seule pour faire attribuer à la colonisation des terres de la Basse-

Seine par les Normands, le caractère d'un événement européen : l'affermissement de la nationalité anglaise, les développemens immenses qu'elle a donnés à l'industrie et au commerce du monde, la prépondérance souvent exercée par la Grande-Bretagne sur les destinées humanitaires, tout cela est un dérivé de l'occupation normande. Dénier son influence sur la civilisation ne serait-ce pas fermer les yeux à la lumière?

Tandis que le Conquérant régnait en Angleterre, le siége papal fut occupé par Grégoire VII, l'un des pontifes dont l'histoire de la civilisation conservera surtout le souvenir.

Au temps de Grégoire, un mouvement à peu près général animait l'occident, les grandes nationalités européennes étaient en travail de formation ; déjà leurs divers territoires se dessinaient d'une manière appréciable, mais toutes ces sociétés continuaient à demeurer sans lien commun à l'extérieur, et se trouvaient de plus en plus fractionnées au-dedans par une féodalité de plus en plus croissante. Il se voyait bien cà et là quelques grands princes, mais le génie de chacun d'eux, resserré dans les limites d'un royaume, n'avait ni la volonté ni le pouvoir de recomposer le gigantesque édifice de Charlemagne. Le besoin d'unité, qui avait frappé si vivement l'esprit éclairé des Papes durant les deux siècles précédens, se découvre à Grégoire dans toute sa grandeur : alors il regarde autour de lui, et ne voyant aucune main assez forte pour soutenir le monde, aucune tête assez vaste pour contenir l'univers, il se juge seul digne de posséder la puissance sur les puissances, et se proclame le maître des empires. On a mal jugé d'ordinaire la mission que s'imposa Grégoire VII : on l'a représenté « comme un homme qui voulait rendre toutes choses immobiles, comme un adversaire du développement intel-

lectuel, du progrès social, comme un homme qui prétendait retenir le monde dans un système stationnaire ou rétrograde. Rien n'est moins vrai ; Grégoire VII était un réformateur par la voie du despotisme, comme Charlemagne et Pierre-le-Grand. Il a été à peu près, dans l'ordre ecclésiastique, ce que Charlemagne, en France, et Pierre-le-Grand, en Russie, ont été dans l'ordre civil. Il a voulu réformer l'Eglise, et par l'Eglise la société, y introduire plus de moralité, plus de justice, plus de règle; il a voulu le faire par le Saint-Siége et à son profit.» (GUIZOT. *Cours d'histoire.*)

Trois hommes couronnés paraissent vouloir se soustraire à cette autorité papale; mais bientôt le roi d'Angleterre est contraint de payer tribut au Saint-Siége, le roi de France est menacé de voir son front dépouillé du diadème, et l'empereur d'Allemagne, après de longs et courageux efforts, est réduit à se jeter aux pieds du pontife audacieux, qui ose déclarer aux nations *que la papauté est le soleil, et la royauté la lune qui reçoit sa clarté du soleil; que le sacerdoce est autant au-dessus de la royauté que l'or est au-dessus du plomb*! Dès ce moment, l'Europe eut un centre politique, mais elle eut un despote . toujours environné d'orages, le Saint-Siége dictait ses lois au milieu des foudres, brisant les rois sur leurs trônes, et frappant de terreur la pieuse crédulité des masses.

Cet excès du pouvoir spirituel eut cela de bon, qu'il retint souvent les princes dans le chemin du devoir, et leur fit sentir le besoin d'étudier soigneusement des obligations dont ils ne pouvaient s'écarter sans péril ; il eut cela de mauvais, qu'il inspira au clergé un mépris orgueilleux à l'égard des rois, en même temps qu'une obéissance servilement intéressée à l'égard des papes, et qu'il fatigua

même fréquemment les peuples en excitant dans leur sein des troubles civils et religieux.

De ce double fait naîtra dans les siècles suivans une double conséquence, que n'avait point prévue le génie de Grégoire VII, et que ne saura point conjurer la politique de ses successeurs : un jour viendra où les monarques et les sujets se rapprocheront par une plus étroite alliance ; un jour viendra où le sentiment de la liberté de conscience, développé par les souffrances nées de la tyrannie sacerdotale, prendra contre les papes une éclatante et terrible revanche...

Dans notre précédent article nous avons signalé (au 8e siècle) la naissance de la Chevalerie. Il nous a paru que l'origine de cette institution en Europe était une suite de la présence des Arabes dans la péninsule hispanique et sur d'autres points de notre continent. Quoi qu'il en soit, nous estimons que la Chevalerie européenne emprunta beaucoup aux Arabes, peuple chez lequel la beauté obtenait une sorte de culte. La Chevalerie devint donc galante, et ce fut un progrès social, car la galanterie a pour effet nécessaire l'adoucissement des mœurs. « Là où vous voyez les femmes dégradées, a dit un écrivain, soyez certain que la société présente à ses membres peu d'assurance de bonheur et de paix ; là où elles sont corrompues, ne doutez pas que la corruption ne soit universelle ; là où elles sont asservies, le droit du plus fort règne seul, et le despotisme, l'égoïsme, la dureté de l'âme sont en possession du pouvoir. » Plus tard, il est vrai, la galanterie entraînera parmi nous des maux incalculables : c'est que toutes choses ici-bas ont leurs vertus bonnes et mauvaises : ce qui est remède, employé dans certaines circonstances et selon telles quantités, devient poison dans d'autres cas et suivant des quantités différentes : la galanterie tendre-

ment respectueuse des chevaliers ne ressemblait en rien à la galanterie ardemment dissolue de la cour du régent; elles produisirent des effets divers et opposés.

Il n'entre pas dans notre plan de parcourir en détail toutes les divisions des connaissances humaines, pour examiner les succès et les revers de chacune d'elles pendant les 9e, 10e et 11e siècles: nous allons essayer cependant de renfermer en peu de lignes les faits saillans que présente l'œuvre sociale dans cette fraction du moyen-âge.

Le langage, cet interprète de la pensée, mérite de fixer d'abord notre attention. « A la fin du 8e siècle ou au commencement du 9e, la langue latine cesse complètement d'être la langue vulgaire, bien que quelques homélies et discours au peuple, composés alors en latin, montrent qu'en quelques endroits le peuple ou plutôt le clergé entendait encore cette langue. Elle est remplacée en Germanie par le *tudesque*, en France par le *roman*, autre préparation des langues modernes, et la seconde métamorphose du latin. C'est cette langue que les évêques devaient prêcher pour être mieux entendus. Un concile tenu à Tours, en 813, enjoint aux évêques de traduire certaines homélies des Pères en romain rustique et en allemand; ce qui prouve, 1o que la langue vulgaire avait fait assez de progrès pour exprimer, du moins imparfaitement, les idées des auteurs latins; 2o que le latin n'était plus entendu des gens du peuple, ni en général des laïques, ni même d'une partie du clergé. Les signes caractéristiques du latin disparaissaient de l'écriture et du discours: les traductions commencent. » (CHARPENTIER. *Littérature du moyen-âge.*) En France, « le langage des peuples du midi et du nord, se divisa profondément; on nomma l'un *langue d'*OC, et l'autre *langue d'*OIL, selon le mot par lequel l'affirmation était exprimée dans l'un et

l'autre dialecte, de la même manière qu'on appelait alors l'italien *langue de* SI et l'allemand *langue d'*YA. Les peuples nouveaux qu'amena Rollon en Normandie introduisirent dans le langage de nouveaux mots, et par conséquent des différences plus prononcées dans le langage du nord et du midi. C'est de la Normandie que sortirent les premiers écrivains et les premiers poètes dont puisse s'enorgueillir la langue française. Mais aucun monument remarquable des 10e et 11e siècles ne nous est resté. » (ROUX-FERRAND.) Le midi ne nous offre que des idiomes dans l'enfance ; et les muses slaves n'ont point encore produit les *Nibelungen*, les *Sagas* et les *Eddas*.

L'histoire, application la plus large de la science littéraire, avait brillé de quelque éclat au temps de Charlemagne, mais après ce prince elle retomba dans l'obscurité, et dégénéra en chroniques où la simplicité crédule s'unit à la grossièreté du style et au défaut de jugement. L'histoire adopta même fréquemment des formes plus légères, et si je l'ose dire plus bourgeoises : elle se fit roman. Ainsi métamorphosée, elle s'exerça d'abord sur la vie ou plutôt sur le nom de Charlemagne, car dans les romans ce prince devient presque toujours un être fictif, une personnification de la puissance souveraine, comme l'Hercule antique fut chez les Grecs et les Romains le symbole de la puissance physique.

La philosophie offre peu d'intérêt au 9e siècle : « L'Écossais Jean Erigène est réellement le seul qu'on puisse lire et citer encore, le seul qui ait fait faire un pas à la science dans cette malheureuse période. Il connaissait plusieurs langues et chercha la vérité soit chez les nations voisines, soit dans sa propre raison... Car Jean Scot osa penser d'après lui-même, et l'apparition d'un tel homme au 9e siècle peut passer pour un phénomène. On croirait, dit en parlant de lui M. de Gérando, rencontrer un mo-

nument de l'art, au milieu des sables du désert... Pendant le 10e siècle, l'Europe fut plongée dans les ténèbres de la plus épaisse ignorance : la philosophie se borna le plus souvent à une logique informe, sans méthode, par conséquent sans clarté... Dans le 11e siècle, elle se réduisit entièrement à la dialectique. Supérieur à ses contemporains, Anselme dissipa quelque peu les ténèbres dans lesquelles était plongée la logique ; ce philosophe trop peu connu et trop peu apprécié, écarta l'obscurité qui régnait dans la métaphysique et la théologie naturelle, et démontra ses propositions avec une sagacité qu'on est étonné de trouver dans un docteur de cette époque. » (ROUX-FERRAND)

Quant à la poésie, le 11e siècle la vit briller en même temps en Espagne et en Provence, où, comme nous l'avons dit, elle s'était inspirée des champs de la muse arabe. « Mais la Provence y ajouta son génie propre et laissa tout ce qui lui était par trop étranger : ainsi les Arabes voulaient surtout briller par les images les plus gigantesques, étonner par l'inattendu de l'expression, accabler sous le poids des comparaisons multipliées et des ornemens les plus recherchés ; les Provençaux au contraire se plaisaient à discuter minutieusement sur des questions de galanterie et d'amour ; les raffinemens du bel esprit se font apercevoir dans la plupart de leurs *lais* et de leurs *discors*. » (ROUX-FERRAND.)

« Nous voici arrivés au moment de la transition du théâtre païen (qu'on retrouve encore dans les monumens dramatiques des premiers siècles du moyen-âge) au théâtre nouveau.... Cette époque de transition se laisse apercevoir d'une manière non équivoque dans certaines pièces du 10e siècle, qui ont été la source des poèmes modernes où les deux religions sont mêlées... Outre les dialogues faits

pour charmer les repas des évêques et des hauts barons, il était d'usage de jouer, dans les vastes salles des couvens, des comédies *pieuses* dont le sujet en général était la vie de quelque saint célèbre. L'Allemagne fit les premiers essais de ces drames religieux, qu'on doit à un auteur allemand nommé Hrosswitha (recluse du monastère de Gandersheim) : ils sont non seulement remarquables en eux-mêmes, mais ils nous donnent l'esprit du 10e siècle et la portée de sa civilisation, bien que Hrosswitha, comme la plupart des grands génies dramatiques, fût supérieure à son siècle. Aucun genre n'est oublié par elle : *Gallicanus* représente la comédie historique ; *Dulcitius*, *Abraham*, la comédie pieuse ; *Callimaque*, le drame passionné ; *la Foi, l'Espérance et la Charité*, la comédie allégorique, etc. Au 11e siècle l'art hiératique avait atteint son plus haut point de gloire : alors se célébraient les saints mystères avec tout l'appareil que pouvaient leur prêter la sculpture, la peinture, l'architecture et la musique. Le théâtre de Hrosswitha, dont nous venons de parler, était presque une exception. Le type général de ces siècles, c'est le *mystère* et le *miracle*. On les faisait à la taille du 11e siècle, comme plus tard on a fait le paganisme et le christianisme, les Hercule, les Jupiter, les Jésus et les Jéhova à l'image de Louis XIV. » (R. F.)

« Jusqu'au commencement du 11e siècle, aucune révolution importante n'eut lieu dans l'architecture européenne.... Mais, si nous en croyons le moine de Cluny (Glaber), trois ans après cet an 1000, qui devait être la fin du monde, les chrétiens reprenant courage, les basiliques furent renouvelées dans presque tout l'univers, surtout dans l'Italie et les Gaules, quoique la plupart fussent encore assez belles : *Les peuples chrétiens semblaient rivaliser de magnificence* ; *on eût dit que le monde entier, d'un*

même accord, avait secoué les haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche des églises.... Tout semblait coopérer à l'exécution de ces travaux d'architecture : d'une part les corvées féodales, de l'autre la foi aux indulgences, fournirent des travailleurs et des artistes. Le développement des arts accessoires se continua dans les mêmes proportions. Les abbayes étaient de véritables écoles d'arts ; dans celle de Cluny, on voyait un Christ représenté assis au milieu de signes allégoriques figurant les évangiles, entouré de saints et d'anges. Didier, abbé du Mont-Cassin, fit venir de Grèce, en 1066, des quadrataires et des mosaïstes pour embellir son monastère. Les abbés d'Italie suivirent cet exemple, et entre autres ceux de la Cava et de Subiaco. Richard, abbé de Vienne, fit représenter à l'entrée de son cloître l'empereur Henri IV demandant l'habit de moine. Outre ces peintures, les murs des églises commencèrent au 11e siècle à se revêtir de tapisseries ; on ne peignait généralement que les plafonds; ce luxe de tapisserie était un progrès sur la peinture à fresque, puisqu'il permettait de varier à l'infini la décoration des églises, et de l'approprier à chaque liturgie, à chaque représentation hiératique. La sculpture commença aussi alors à représenter dans les bas-reliefs les principales scènes des mystères. Le nombre des artistes, et principalement des artistes monastiques, est très considérable à la fin du 11e siècle. » (R. F.)

Ainsi les splendeurs des temples consacrés à la divinité amenèrent, comme conséquence, celles des offices par lesquels on l'honorait : le goût de la musique sacrée, devenue partie importante de la liturgie, dut alors se répandre et se perfectionner. Cette circonstance, concordant avec l'apparition des troubadours, hâta nécessairement les progrès de la musique profane ; et, en effet, c'est au com-

mencement du 11e siècle que l'histoire nous montre un moine d'Arezzo inventant les notes de la gamme, les lignes de l'écriture musicale, et l'art de composer un chant à plusieurs parties.

C'est aussi des monastères que sortirent, à la fin de ce siècle, les premières horloges mécaniques. La vie monacale, vie de réflexion et de calme, permettait à l'esprit humain l'étude des sciences de calcul et de combinaison.

Les moines se livraient également à l'agriculture avec ardeur et intelligence. Grâces à leurs efforts, « dans presque toutes les parties de l'Europe, et le besoin général des hommes les aidant, l'expérience vint hâter la théorie qui, à son tour, hâta les progrès de la pratique. Charlemagne et son successeur favorisèrent les Espagnols et les Italiens qui voulurent s'établir en France et y fonder des colonies agricoles. Ces souverains transplantèrent en Flandre, pays alors presque désert, les Saxons vaincus; et des colons hollandais s'établirent entre l'Ems et la Vistule, avec l'autorisation de cultiver les terres fertiles qui s'y trouvaient, et à la charge par eux d'en payer une rente fixe. L'Italie voyait aussi son agriculture prospérer; les riches plaines de la Lombardie surtout, fertilisées par l'irrigation, étaient devenues un vaste jardin, et l'agriculture y avait obtenu, dans le moyen-âge, la supériorité qu'elle y conserve encore. Il n'en était pas de même en Angleterre; au 11e siècle, elle était partiellement et mal cultivée, ainsi que la plupart des pays du nord, qui maintenant sont nos maîtres en agriculture. Et cela est peut-être dû d'abord à ce que l'Angleterre n'avait pas, comme la France, l'Italie et l'Orient, des monastères vivifians et protecteurs; ensuite à l'époque de la conquête, qui tua l'agriculture comme le font toutes les conquêtes. Une troisième cause, et celle-là fut générale, c'est la féodalité; elle détruisit les communi-

cations et borna le débouché des denrées aux besoins des localités; elle amena une diminution dans la production; enfin elle arrêta des progrès qui, sans les entraves multipliées que suscitait l'état de servage, se seraient rapidement accrus. La féodalité ne fit pas moins de mal au commerce qu'à l'agriculture, et si elle n'anéantit pas entièrement l'industrie, c'est qu'il est impossible de l'anéantir partout où il existe des hommes. Mais industrie et commerce n'existèrent plus que dans la fabrication d'objets d'un besoin absolu, dans des échanges et des ventes sur la banlieue des villes et des villages... Le marchand qui se rendait dans une terre se trouvait à la merci de celui auquel elle appartenait, et s'il voulait la quitter pour retourner chez lui ou ailleurs, il ne pouvait le faire qu'après en avoir obtenu la permission comme une grâce, et souvent au moyen de sacrifices pécuniaires. Le peu de commerce et d'industrie qui existait était entre les mains des Juifs, dont l'avidité bravait toutes les avanies, sans pouvoir toutefois éviter les spoliations. Le seul trafic possible se bornait alors à du drap commun, de la toile et un peu de quincaillerie. Les marchandises se transportaient à dos de mulets dans les bourgs et dans les cités de lieue en lieue, aux sommets des montagnes, aux passages des rivières. » (Roux-Ferrand.)

Il nous resterait maintenant à tracer le tableau de la civilisation du 9e au 11e siècle dans le Bas-Empire, *état bâtard*, dit M. Roux-Ferrand, *et si vil*, *si nul* dans la balance européenne, que nous renonçons à lui consacrer un examen spécial. Remarquons seulement qu'il nous offre au 9e siècle, les noms illustres du patriarche Nicéphore, du philosophe Léon, du grand schismatique Photius, père de l'église grecque, et homme d'un savoir immense.

En vain, au 10e siècle, Léon le philosophe et Constan-

tin Porphyrogénète essaient de ranimer les lettres languissantes, leur culte à demi oublié se perd chaque jour davantage, et le 11e siècle ne prononce avec quelque orgueil que les noms du philosophe Psellus et des historiens Cédrénus et Scylitzès.

« Nous ne parlerons pas ici de la science du blason; elle trouvera plus naturellement sa place à l'époque des croisades, ainsi qu'une foule d'usages, de détails de mœurs qui peignent plutôt le 13e siècle que le 10e. Les croisades! grand fait historique qui, comme la boîte de Pandore, a versé les biens et les maux sur l'Europe chrétienne et l'Asie musulmane; événement immense qui remplira les trois siècles suivans, en planant sur l'histoire générale du monde civilisé. » (Roux-Ferrand.)

En terminant cette analyse, nous dirons à l'auteur que son troisième volume nous semble présenter le cachet d'une précipitation qui parfois nuit à l'élégance du style, et même à l'exactitude des faits. Il nous serait loisible d'en produire ici des preuves assez multipliées, mais le temps et l'espace nous manquent. Toutefois, comme nous tenons à justifier, autant que possible, notre assertion, nous observerons que :

L'empereur Lothaire et son frère Louis-le-Germanique ne combattirent point ensemble contre Charles-le-Chauve, et ne remportèrent point sur lui la victoire à la bataille de Fontenay (page 10); les deux vainqueurs furent Charles et Louis, alliés contre l'empereur.

Hugues-Capet, après avoir laissé la couronne au roi Lothaire, la mit, non sur la tête de Louis-d'Outremer (p. 15), mais sur celle de Louis V, le Fainéant, fils de ce même Lothaire.

Devenu maître de la Grande-Bretagne, Guillaume-le-Conquérant ne céda pas la Normandie à son frère (p. 20),

mais il avait promis de la transmettre à son propre fils, Robert Courte-Heuze.

Nicéphore Botoniate régnait en 1078, Andronic I en 1183; c'est donc à tort que M. Roux-Ferrand place Andronic I avant Nicéphore Botoniate (p. 62). — De plus, Alexis Comnène, qui vit la première croisade, occupa le trône de 1081 à 1118; il a ainsi précédé Andronic I, loin de régner après lui (*ibid.*).

L'empereur Henri IV, mort en 1106, ne put conclure un traité avec le pape Calixte en 1122 (p. 87). Ce traité d'ailleurs ne se discuta pas entre l'empereur et le pape, (*ibid.*); il fut l'œuvre de la diète de Worms, et Calixte le ratifia.

Je lis à la page 328 (*note* 16) : « Diogène mourut empoisonné par le césar Jean Ducas, qui ordonna qu'on lui crevât les yeux, et défendit de panser ses plaies. » Or, Romain Diogène cessa de vivre en 1071, et Jean Ducas ne commença à régner qu'en 1220, c'est-à-dire *cent quarante-neuf ans* plus tard : ce seul rapprochement des dates aurait suffi pour avertir M. Roux-Ferrand qu'il écrivait une erreur.

Ailleurs (p. 99), cet historien énumérant les conciles-généraux qui se tinrent en Europe avant le douzième siècle, y comprend ceux de *Nicée*, d'*Ephèse* et de *Chalcédoine*, villes du continent asiatique.

Il est fâcheux de rencontrer des taches de cette nature dans un ouvrage certainement recommandable à plus d'un titre. L'éditeur aussi mérite quelque reproche, pour n'avoir pas apporté à cette grave publication le soin minutieux qu'elle exigeait.

Dans un roman frivole aisément tout s'excuse :

Il n'en est pas de même dans un livre d'histoire. Une

faute typographique y peut acquérir une haute importance, soit en altérant les faits eux-mêmes, soit en changeant leurs rapports chronologiques. L'auteur aurait droit de se plaindre ; son livre offre plusieurs incorrections dues évidemment à la négligence du typographe. Par exemple, on trouve (p. 20) que Guillaume-le-Conquérant tomba malade au siége de *Nantes* (lisez *Mantes*). Il est dit (p. 93), que Gothescalk vivait dans l'abbaye de *Tulde* (lisez *Fulde*); et, ce qui est remarquable, la même faute se représente dans la note 3 de la page 355.

On conviendra que de telles inexactitudes réclament au moins un carton de rectifications, surtout en faveur des jeunes lecteurs, à qui l'ouvrage de M. Roux-Ferrand paraît principalement destiné.

Nous aimons à croire que cet écrivain de mérite ne ressentira nul chagrin au sujet de critiques dont l'impartialité nous faisait un devoir : il pensera avec raison que son livre est du petit nombre de ceux qu'on peut censurer en toute assurance, parce qu'il y reste toujours assez et beaucoup à louer.

Auguste Duvivier (de Mézières).



Voyages.

ATHENES

ET CONSTANTINOPLE[1].

Constantinople, 20 juillet 1836.

Depuis six semaines, je suis à Stamboul, à 700 lieues de mes affections de famille et d'amitié...

Parti de mon régiment le 3 mars 1836, j'ai passé un mois à Paris... huit jours à Lyon, quatre à Marseille,

[1] Cette relation, semée de détails intéressans, d'un style correct et sans prétention, n'est qu'une causerie, une simple lettre adressée à des amis par un officier français, actuellement au service du sultan comme instructeur des milices turques ; nous l'empruntons à l'*Industriel Calaisien*, bien décidés que nous sommes à resserrer désormais, entre la presse départementale et nous, des liens de réciprocité et de sympathie littéraires. Paris s'est toujours imposé à la province, sans jamais rien vouloir accepter d'elle. Depuis cinq ans nous prêchons la décentralisation ; nous poursuivrons notre œuvre avec plus d'ardeur et de dévouement que jamais. (*N. du Réd.*)

vingt à Toulon, où j'ai dû attendre le départ d'un bâtiment de l'État. J'ai quitté cette dernière ville le 8 mai à bord du *Sphinx*, chargé d'une mission secrète pour le Levant. Une mer épouvantable nous ayant forcés de mouiller à Bregançon, une des îles d'Hyères, nous nous remîmes en route le 9. Pendant toute cette journée, j'ai été malade comme un pauvre chien. Le 10, nous nous dirigeâmes entre la Corse et la Sardaigne, et, après avoir un peu navigué dans les eaux de Bonifacio, nous passâmes sans accident les bouches de ce nom. Le 11, point de terre. Le 12, au matin, nous découvrîmes les côtes de Calabre et nous passâmes en vue de quelques îles insignifiantes. Après midi nous entrâmes dans le détroit de Messine, et le capitaine eut l'obligeance de naviguer de manière à nous permettre de voir parfaitement en Calabre le pauvre village de Scylla et son fameux écueil, puis Reggio entouré de torrens qui, pendant la sécheresse, ressemblent à de grandes routes plantées de lauriers roses; enfin, vis-à-vis, en Sicile, Messine avec son beau quai, sa bourse sur le port, ses vastes couvens et son célèbre phare, Messine, environnée de villes et de bois d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'oliviers. De là nous aperçûmes le mont Etna, mais sans apparence d'éruption. Le 13, point de terre; un fort roulis nous tourmenta, mais pas assez pour nous empêcher de jouir du spectacle magnifique qu'offrit le coucher du soleil, accident sublime qui semble réunir le ciel et la mer. Le 14, à huit heures du matin, nous aperçûmes les côtes de Morée. Dans la journée, nous vîmes, au moyen de la longue-vue, Navarin, Modon et Coron, puis le mont Taygète nous apparut avec son front neigeux. Enfin, nous vîmes de très près Cerigo (ancienne Cythère), île d'un aspect misérable comme toutes celles de cette partie de l'Archipel. Le 15, nous passâmes en vue d'Hydra, d'Egine,

où nous remarquâmes quelques colonnes debout, ruines d'un temple de Jupiter. Le soir, nous étions dans les eaux de Salamine, à quelques encâblures de la place où Xerxès avait fait établir son trône comme pour assister à la destruction de sa flotte. Je passai la nuit à bord du vaisseau *le Triton*, commandé par l'amiral Massieu de Clerval qui, le lendemain matin, voulut bien mettre à ma disposition une chaloupe et dix marins pour me conduire au Pirée.

Le voyage que je viens de vous faire faire au galop, quoique sur l'onde, a dû vous ennuyer, mes bons amis, et ce n'est pas encore fini, car je vais arriver à Athènes, où je dois passer huit jours; il faut bien que je vous dise deux mots sur ce que j'y ai vu.

D'abord le Pirée, port fameux de l'antique Athènes, qui n'a de beau aujourd'hui que sa position. A la tête du port, une cinquantaine de maisons neuves mal construites, à part une, qu'un spéculateur espérait vendre au roi Othon pour lui servir de palais. Rien de hideux comme la misère des malheureux qui travaillent sur le port.

Athènes est à deux lieues du Pirée. On y va par une route à laquelle les Bavarois travaillent depuis deux ans, et qui n'est achevée que sur une longueur d'une lieue environ. Vous ne sauriez croire à quel point l'agriculture est négligée dans ce malheureux pays. De chaque côté de la route des terres mal cultivées et quelques tristes pâturages où paissent des chevaux et un très petit nombre de chameaux étiques, de beaux figuiers et un bois d'oliviers remarquable en ce qu'il occupe le même emplacement que celui dont les anciens historiens de la Grèce font mention.

De loin, Athènes paraît être une ville neuve ; mais lorsqu'on est dans son enceinte, quelle déception! Figurez-vous environ trois cents petites maisons d'après l'architecture allemande, construites depuis quelques années seule-

ment au milieu des ruines de celles détruites par les Turcs; à part un petit nombre, des rues où il est impossible de passer sans escalader des décombres, sans être arrêté par des pans de murs dans lesquels on a pratiqué des brèches pour établir des communications; des milliers de familles habitant des maisons à moitié démolies (les plus riches et principalement les étrangers occupent les maisons neuves). et vous aurez une idée de la moderne Athènes, où tout est beaucoup plus cher que dans notre beau Paris. Des trois cents églises ou chapelles grecques détruites pendant le siége, on en a réparé une douzaine pour les besoins du culte. Toutes sont curieuses, soit par leur architecture et les peintures qui sont du moyen-âge, soit par les matériaux parmi lesquels beaucoup de sculptures antiques très remarquables. A chaque pas, on rencontre des antiquités et des ruines précieuses. A droite de la route du Pirée, près de la ville, le temple de Thésée tout en marbre blanc est entièrement debout; c'est le mieux conservé. On réunit dans l'intérieur des fragmens antiques pour former un musée national. Un peu sur la droite, et toujours hors de la ville, l'Aréopage; auprès, le Pnyx; enfin l'Acropolis où se trouvent les restes mutilés de tout ce que l'ancienne Grèce a eu de plus grand, de plus magnifique en fait de monumens. Hors de l'enceinte de ce lieu célèbre, formée des murs de Pélage, de ceux de Cimon et du Prytanée, on voit la grotte de Pan ou puits sacré, les ruines du temple de Thémis, de ceux d'Esculape, de Junon, de Vénus, de Jupiter Olympien, du théâtre de Bacchus, etc., etc. Dans l'intérieur, la place où était la célèbre statue de Minerve, faite d'or et d'ivoire, le Parthénon, dont les ruines ont tant souffert pendant le siége, et au milieu duquel les Turcs ont construit une mosquée dans laquelle on rassemble aujourd'hui des fragmens antiques, les Propylées, les ruines du

temple de la Victoire sans aîles; tout cela en blocs énormes de marbre blanc ainsi que les dalles. Dans la ville les ruines du Panthéon d'Adrien, le temple d'Eole ou tour des Vents très bien conservé, ainsi que la lanterne de Diogène, et une table du tarif des denrées apportées dans les marchés, etc., etc. Voilà pour les ruines.

Les habitans sont un peu propres les dimanches et jours de fête; mais, en général, ils portent dans la semaine des vêtemens en lambeaux, aussi sales que l'intérieur de leurs logemens. Dans les bazars, renfermés dans des rues étroites et formés de véritables baraques, l'on remarque quelques tristes boutiques ou échoppes de marchands d'étoffes, de cordonniers, de marchands de tabac, d'épiciers, de cafetiers-barbiers-chirurgiens-dentistes, de cuisiniers, etc. Le soir, tout cela offre le coup-d'œil le plus bizarre et le plus pittoresque.

Quoique détestés par les habitans, les Bavarois sont à peu près les véritables maîtres de la ville; presque tout l'argent que nous avons fourni au gouvernement grec est entré dans la poche de ces singuliers protecteurs, et ils ne le dépensent pas dans le pays. Othon fait construire un palais qui sera fini, Dieu sait quand. Le peuple est malheureux, mais patient; il attend des jours meilleurs en fumant, en chantant, en dansant les jours de fête; il n'a rien changé à son costume ni aux coutumes et usages contractés pendant la domination des Turcs.

D'Athènes on voit le mont Parnasse avec ses neiges éternelles. Il faut convenir qu'Apollon et ses doctes sœurs, qu'on a soin de nous représenter à peine vêtus, avaient choisi là un bien singulier domicile.

Je quittai cette ville le 18 mai, et m'embarquai pour Smyrne, à bord du brick de guerre l'*Alacrity*. A raison du calme, nous mîmes cinq jours à faire ce trajet, qui

n'en prend ordinairement que deux ou trois. Le 22, nous aperçumes les blancs minarets des mosquées de Smyrne et la cité se développa bientôt en amphithéâtre devant nous. Comme j'avais hâte de voir une ville turque, je me fis promptement conduire à terre. L'intérieur ne répondit pas à mon attente : rues très étroites, mal pavées et sales, maisons en bois, bazars couverts et sombres, garnis de petites boutiques ; mais beaucoup mieux que ceux d'Athènes. La ville est divisée en quatre parties bien distinctes : le quartier des Francs qui longe tout le fond du port, et est habité par les familles des consuls européens, par des négocians français, anglais, italiens, russes, etc. ; le quartier des Juifs, celui des Arméniens, et enfin celui des Turcs. Le quartier des Arméniens se fait remarquer par la bonne apparence des maisons, par la propreté et l'élégance de leur intérieur et des jardins (chaque maison a le sien). Les lieux les plus curieux, après les bazars, sont les cimetières ombragés par des figuiers et des cyprès d'une beauté remarquable, enfin le pont des Caravanes ainsi nommé parce que, dans ses environs, se réunissent les caravanes qui se rendent dans l'intérieur de l'Asie ou qui en viennent. Les Turcs affectionnent particulièrement cet endroit, parce qu'ils y trouvent beaucoup d'ombrage près d'une petite rivière, des cimetières et de l'eau.

Le 27 mai, je m'embarquai à bord du bateau à vapeur anglais *le Crescent*; la nuit nous passâmes non loin des ruines de Troie. Le 28, nous entrâmes dans les Dardanelles, dont plusieurs forts garnissent les côtes d'Europe et d'Asie. Le 29, nous quittâmes la mer de Marmara pour venir mouiller dans le port de Constantinople entre le sérail et Galata. Je n'essaierai point de donner une description du panoroma qui se développa à mes yeux. Non seulement jamais rien d'aussi grand, d'aussi magnifique

n'avait frappé ma vue; mais j'ai entendu de vieux voyageurs, qui savent le monde connu par cœur, en dire autant. La ville de Constantinople est bâtie en amphithéâtre sur une montagne longue, peu élevée, et intérieurement accidentée de plateaux et de fonds. Un versant longe dans toute son étendue le port à l'extrémité duquel une petite rivière, qu'on appelle les *eaux douces* d'Europe, vient se jeter. En face de ce versant s'étend Péra, la ville des Francs, où sont les palais des ambassadeurs, les chancelleries, enfin Galata, séjour du haut commerce européen, où l'on trouve cependant beaucoup de familles turques et juives L'autre versant de Constantinople, sur lequel s'élèvent les Sept-Tours, donne sur la mer de Marmara, vis-à-vis les îles des Princes et la ville de Scutari en Asie. Au milieu du bras de mer très étroit qui sépare les deux villes, se trouve la tour de Léandre qui, aujourd'hui, sert d'hôpital; on y met les pestiférés de la maison militaire du sultan. De ce point on va à la mer Noire par un canal de trois heures de longueur, le Bosphore. Les deux rives sont garnies de palais somptueux, de villages, de maisons de campagne, de mosquées et de jardins. Une partie de la marine du sultan et des milliers de navires marchands de toutes les nations couvrent toutes ces mers. Environ cinq mille barques légères et élégantes (caïques), portant chacune depuis un jusqu'à dix rameurs, sillonnent incessamment ces eaux dans toutes les directions, et servent aux innombrables communications entre Constantinople, Galata, Péra, Scutari, les rives du Bosphore et les îles des Princes.

Vue d'une certaine distance, la ville de Constantinople offre l'aspect d'une grande réunion de maisons de campagne parmi lesquelles on aurait construit les mosquées avec leurs dômes ronds couverts de métaux, et leurs nombreux minarets blancs, élevés et surmontés d'un croissant doré.

En entrant dans l'intérieur, l'étranger est désenchanté : ici comme à Smyrne, les rues sont étroites, mal pavées et sales, les maisons en bois avec leurs portes soigneusement fermées et leurs fenêtres garnies de grillages serrés qui ne permettent pas aux regards indiscrets de pénétrer dans l'intérieur; car les seuls turcs peuvent habiter Constantinople. — Deux places, quoique irrégulières, se font cependant remarquer : celle de l'Hippodrome où l'on voit un obélisque égyptien appelé l'obélisque de Théodose, une très petite colonne torse en bronze et la superbe mosquée d'Achmet; celle du vieux sérail, palais du séraskier-pacha. La ville renferme plusieurs belles mosquées, parmi lesquelles se trouve en première ligne celle de Sainte-Sophie. Les infidèles ne peuvent entrer dans l'intérieur des mosquées dites impériales, qu'au moyen d'un firman du Grand-Seigneur dont le prix est de 1000 piastres (250 fr.), et qu'on obtient fort difficilement. Les bazars sont très nombreux, plus vastes et plus riches que ceux de Smyrne. Le marché des esclaves n'est curieux que par le genre de commerce qui s'y fait : sous une galerie, dans laquelle se trouvent quelques cellules, des hommes, des femmes et des enfans noirs, vêtus d'une chemise en grosse toile de coton, sont assis ou couchés sur de mauvaises nattes de joncou de paille. Pour dormir ou lorsqu'il fait froid, ces malheureux s'enveloppent dans une mauvaise couverture de laine. Les esclaves blanches sont rares depuis que les Russes dominent dans les provinces d'où on les importait; mais pourtant il y en a toujours. Lorsque leur âge et leur rare beauté les rendent d'un prix élevé, le marchand ne les conduit pas au marché. Il les soigne chez lui, et c'est là que les amateurs vont les acheter. Les infidèles pénètrent très difficilement dans l'intérieur du marché, où les vrais croyans ont seuls le droit de

venir faire leurs acquisitions. On achète des esclaves comme des bestiaux, c'est-à-dire que le marchand fait valoir sa marchandise ; et que celui qui veut traiter peut en palper toutes les parties. L'examen des dents se pratique comme aux chevaux, en prenant d'une main la lèvre inférieure, de l'autre celle supérieure, et en les écartant assez pour voir tout l'intérieur de la bouche et les gencives.

La maison des fous présente deux cours entourées de loges, ayant à peu près seize pieds en tous sens. Dans chacune, quatre fenêtres garnies de gros barreaux en fer, mais sans aucune fermeture. L'appui de ces fenêtres placées seulement à deux pieds du sol, offre un enfoncement de trois pieds de large que couvre un mauvais tapis ; c'est là que le lit du malheureux est fixé par une énorme chaîne de huit pieds de longueur, scellée d'un bout dans une pierre du mur, rivée de l'autre à un collier en fer qui entoure le cou comme nos anciens carcans.

Ça et là dans l'intérieur de la ville, les tombeaux de quelques familles impériales et de plusieurs grands de l'empire. Ce sont de véritables chapelles éclairées par des fenêtres placées au rez-de-chaussée : ce qui permet de voir l'intérieur. Dans cet intérieur, les tombeaux de chaque membre d'une même famille, sont rangés avec ordre, et recouverts de riches cachemires. D'énormes cierges les entourent, et de beaux lustres sont suspendus à la voute. A peu de distance de ces chapelles funèbres, on a exécuté la dernière volonté des défunts, qui fut un acte de charité et d'humanité : on a établi des fontaines couvertes et fermées, entourées de galeries circulaires. Plusieurs vases fixés à l'intérieur au moyen de chaînes, sont constamment remplis par un Turc chargé de ce soin, et arrangés symétriquement sur une tablette en marbre qui forme l'ap-

pui de la fenêtre. Ces monumens, comme tous les établissemens publics, sont ornés de tablettes de marbre surchargées d'inscriptions en lettres dorées. Ces inscriptions sont des passages du Coran.

Des troupeaux de chiens vagabonds naissent, vivent et meurent sur les pavés des rues qu'ils égalent presque en nombre. Les Turcs leur donnent à boire et à manger, et ne souffrent pas volontiers qu'on les maltraite. Il faut se résoudre à vivre ici avec les puces qu'on ramasse en vaquant à ses affaires. C'est un véritable supplice.

Le pain est mal fait, la viande de très médiocre qualité, le poisson abondant et bon, les légumes passables, les fruits sans saveur, parce qu'on ne sait pas greffer les arbres; le vin d'ordinaire est bon; il vient des Dardanelles et de quelques îles de l'Archipel. Toutes ces denrées se vendent au poids.

Les Turcs employés dans l'armée et dans l'administration portent le nouveau costume, qui consiste en un *faisse* ou calotte rouge surmontée d'une longue houppe bleue, la capote ou redingotte à la franque, ainsi que le pantalon, les bottes ou les souliers. Les autres ont conservé l'ancien costume et le turban. Comme on se déchausse en entrant dans les mosquées et dans les appartemens pour ne pas gâter les nattes et les tapis, ils portent double chaussure et laissent la première dans les vestibules et les antichambres. Le costume des femmes consiste en un large pantalon, une veste à larges manches, et une espèce de petit turban. Par dessus tout cela, une grande robe à larges manches ouverte par devant dans toute sa longueur, avec un collet long et carré, ayant la forme des chasubles de nos prêtres catholiques, et qui descend depuis les épaules jusqu'au bas de la jambe. La tête est entourée d'une pièce de mousseline blanche qui ne permet

de voir que les yeux et le nez. Pour chaussure une paire de bottes en peau mince et jaune; par dessus, des pantoufles de même couleur, pointues et sans quartier. Les femmes et les enfans ont les sourcils teints en noir et les ongles en rouge. Les femmes de Smyrne ont la partie supérieure du visage enveloppée avec un morceau d'étoffe noire; celles de Trébisonde ont, comme les autres, la tête couverte d'étoffe blanche, et toute la figure d'étoffe noire mais peu serrée, de telle sorte qu'elles ne peuvent voir que comme les tricheurs au jeu de Colin-Maillard, par dessous leur bandeau.

Le costume des femmes arméniennes et juives est à peu près le même que celui des turques, seulement les bottes et les pantoufles sont de couleur foncée.

Les Francs et les Grecs, hommes et femmes, portent le costume de leur pays.

La démarche des hommes d'Orient est grave et posée. Celle des femmes est lente et sans grâce. Lorsque plusieurs sont ensemble, elles marchent à la suite l'une de l'autre et jamais de front. Dans les rues, dans les cimetières, qui sont les seules promenades, l'on ne voit point d'hommes mêlés aux groupes de femmes turques, arméniennes ou juives. Il n'en est pas ainsi des Grecs.

Les Francs qui se sont fixés dans le pays y ont conservé leurs défauts, leurs vices. Seulement ils affichent des sentimens religieux, et observent scrupuleusement les nombreuses fêtes célébrées par l'Eglise, parce que les Turcs éclairés, qui commencent à estimer les étrangers quoiqu'infidèles, fuiraient ceux qui affecteraient d'être sans religion. A Péra, il y a un évéché catholique et un petit couvent de capucins. Pendant une cérémonie religieuse, j'ai vu des *cavas* ou gendarmes turcs placés à la porte de l'église, recommander le silence aux Francs qui faisaient

du bruit à l'extérieur, et se servir du bâton pour obtenir la même chose des Turcs ; ils invitaient aussi les hommes qui l'oubliaient à se découvrir en entrant dans l'église. Ce sont encore des cavas qui, pendant la marche des processions dans les rues de Péra, marchent à la tête et maintiennent l'ordre. Voilà, je crois, de la part d'hommes que nous appelons barbares, des traits de tolérance et de respect religieux qu'on ne trouve pas toujours dans notre Europe civilisée.

A une probité sévère, les Turcs joignent beaucoup de religion. Aux heures prescrites et toutes affaires cessantes, ils font leurs ablutions et leurs prières au milieu de leurs boutiques, sans que la présence des chalands puisse les distraire. Ils ne paraissent même pas les apercevoir. J'en ai vu s'acquitter de ce devoir dans leurs cafés, dans les champs, dans la rue, sur l'eau dans leurs barques. Lorsqu'ils sont plusieurs pour prendre leurs repas, ils se placent circulairement sur une natte ou sur un tapis; on apporte au milieu d'eux un escabeau sur lequel on met un plateau. Point de couteaux, de fourchettes, d'assiettes ni de verres. Chacun a un morceau de pain qu'il casse, et prend avec les doigts, dans le plat commun, les alimens préparés. Si un morceau est trop gros, il se sert encore de ses doigts pour le partager, et offre à son voisin ou replace dans le plat la partie qu'il ne prend pas. Lorsqu'on demande à boire, un domestique apporte de l'eau dans un verre qui sert à tout le monde. Après comme avant le repas, chacun se lave les mains et la bouche. — Un harem, une pipe, de l'ombrage et de l'eau, voilà pour un Turc le souverain bien sur terre. La peste, qui vient annuellement emporter une partie de la population, n'affecte en rien son moral; l'idée d'une fin ne l'effraie pas; car par le nombre des cimetières et leurs positions au milieu des

villes, on peut dire qu'il vit avec les morts. Dans ce moment, ce terrible fléau fait ses ravages à Smyrne, et pourtant les relations n'en souffrent pas; voyageurs, bâtimens, caravanes, marchandises, chaque jour tout cela arrive. Aussi, au premier moment, ce sera notre tour. On l'attend, et on en parle comme de rhumes chez nous pendant la froide saison.

Après tant de détails qui peuvent vous avoir fatigués, mes bons amis, je reviens à moi. Vous saurez donc que le gouvernement m'a mis à la disposition du sultan en qualité d'instructeur d'infanterie. Je fais toujours partie du ..e régiment, dans lequel je conserve même mes droits à l'avancement. Je ne touche pas de solde en France, mais j'ai reçu 1,300 fr. de la Porte pour mes frais de voyage, et mes appointemens sont de 500 fr. par mois. Lorsque je voudrai quitter le service turc, il me sera compté 1,800 fr.

Je suis chargé de l'instruction du ... régiment d'infanterie qui occupe un camp aux portes de Constantinople. Je me suis lié avec le colonel de ce régiment, Youb Bey, que j'ai connu à Metz et à Paris, où il est encore. J'ai de fréquens entretiens avec le Séraskier-Pacha, ministre de la guerre, général en chef des troupes régulières, gouverneur de Constantinople, etc., etc. C'est un vieillard d'environ quatre-vingt-quatre ans, gros, court, rouge trogne et barbe d'argent. Il y a plus de quarante ans qu'il est pacha, et cela augmente prodigieusement pour lui la vénération des Turcs; car il est le premier haut dignitaire à qui le cordon ou le tranchant du cimeterre ait permis de conserver jusqu'à cet âge fortune et rang. — Lorsque je suis plusieurs jours sans me présenter à son palais, il met à mes trousses une légion de *cavas* qui parcourent toutes les directions dans lesquelles ils espèrent me rencontrer.

Celui ou ceux qui m'atteignent, mettent en réquisition pour mon usage le premier cheval ou le premier caïque qu'ils trouvent, et me servent d'escorte jusqu'auprès de son altesse. J'ai été conduit ainsi, il y a quelques jours, à notre camp de Ramis Ziflik où il y a un kiosque. Il était neuf heures du soir. Cette petite habitation est éclairée extérieurement par quatre énormes pots à feu que des esclaves entretiennent toute la nuit. Le pacha, vêtu d'une robe de mousseline brodée et d'une veste de cachemire à larges manches, était assis sur un divan à la mode orientale, la tête et les bras appuyés sur des coussins recouverts d'étoffe blanche brodée en or; il fumait. Son premier drogman et son secrétaire étaient à genoux devant lui et attendaient ses ordres. Des bougies ou plutôt des cierges éclairaient l'appartement. Dix esclaves attentifs à saisir le moindre geste, se tenaient à la porte. D'autres individus chantaient en s'accompagnant sur un instrument à cordes de métal, et qui a la forme d'une mandoline. Lorsque sur son invitation je me fus assis auprès de lui, il fit servir le café. A deux heures du matin notre entretien cessa, et il ordonna à l'officier supérieur de service auprès de lui de me céder son lit, où je me couchai tout habillé. Le dépossédé passa la nuit sur une natte. Le lendemain matin, je m'esquivai pour me rendre à Péra, où j'avais à faire, en me retournant souvent pour échapper aux cavas, dans le cas où ils se seraient encore trouvés lancés après moi.

Quoiqu'arrivé depuis plus d'un mois et demi, je ne serai probablement installé que dans quelques jours; ici, on mène les affaires lentement. On m'a promis logement en ville, à la campagne, au camp, armes, uniformes et chevaux : je verrai ce qui adviendra de toutes ces promesses.

Instruction publique.

DES

BIBLIOTHÈQUES

DE PROVINCE,

ET DE CELLE DE NIMES EN PARTICULIER[1].

Au mois de novembre 1833, une circulaire ministérielle sonna tout à coup sur les morts, les réveilla dans leur linceul de poussière, et fit frissonner de terreur les vers, seuls habitans des bibliothèques publiques.

[1] *La France Littéraire*, par un sentiment de convenance que nos lecteurs apprécieront bientôt, s'était imposé le devoir de n'être pas *la première* à publier l'article qu'on va lire, nonobstant son importance et les sages vérités qu'il renferme; mais puisque *le Courrier du Gard*, *la Paix*, *la Chronique de Libourne*, etc., se plaisent à propager les idées de M. Roux-Ferrand, nous ne voyons plus pourquoi nous priverions nos colonnes d'un bon article, qui ne saurait d'ailleurs avoir trop de retentissement dans nos provinces; et nous ferons en cela (soit dit en passant) abnégation totale d'intérêt ou d'amour-propre. (*N. du R.*)

Depuis lors, plus de repos pour eux; les échanges, les catalogues, les recherches de manuscrits et d'anciens textes ont constamment entretenu la vie dans ces froides catacombes.

Les provinces s'étaient autrefois enrichies de collections précieuses; chaque comté, chaque duché avait ses manuscrits du moyen-âge, précieusement conservés et sans aucun but d'utilité. On a senti peu à peu le besoin d'y fouiller; mais n'en obtenait pas la permission qui voulait, car, livres et manuscrits étaient plutôt un aliment à la curiosité qu'à l'instruction; il fallait une volonté intelligente et puissante pour faire un monde du chaos, pour transformer cet amas informe de livres en bibliothèques réellement *publiques* que l'érudit et le désœuvré pussent aller visiter avec la certitude d'y trouver quelque chose... Il était digne du meilleur de nos historiens, de l'homme éclairé qui a enrichi la France d'une foule de collections précieuses, de mémoires et de traductions du plus haut intérêt; il était digne du ministre qui a doté son pays d'une excellente loi sur l'instruction primaire, de réveiller en nous le goût des lettres et des études sérieuses.

A Paris, centre de toute étude, foyer de toute lumière, rendez-vous de toute illustration, tout est bien; on va rarement dans les vastes salles de la rue de Richelieu ou dans les huit autres bibliothèques sans trouver de jeunes auteurs occupés à compulser de vieux livres, sans voir une foule de lecteurs que troublent à chaque instant les pas et la conversation des provinciaux étonnés qu'on puisse y venir pour autre chose que pour admirer la quantité de volumes que peut contenir une bibliothèque. Gravures, cartes et manuscrits, là tout est demandé, dévoré, mis à profit. Les recherches ne s'y bornent pas aux documens historiques et scientifiques, on y voit pêle-mêle des émules

de Thierry fouillant les chroniques et les archives du moyen-âge; des vaudevillistes cherchant des inspirations, des rédacteurs de petits journaux feuilletant le vieux *Mercure* pour y trouver quelques saillies qu'ils aiguisent à neuf; des rédacteurs de *magasins* copiant les cartons pour diversifier leurs feuilles à deux sous, et que dirai-je enfin? de célèbres dramaturges cherchant dans Lopez de Véga, Caldéron, Shakespeare ou Goethe, la situation ou la phrase qui doit faire le succès de leur drame futur.

En province, hélas! que trouve-t-on? un sous-bibliothécaire errant éternellement dans ses silencieuses catacombes, méditant éternellement sur l'immense utilité d'une bibliothèque publique; — de lecteurs, point, si ce n'est quelquefois par hasard un voyageur ennuyé de son séjour, mais qui, bientôt atteint de ce froid isolement, se hâte de rendre le livre qu'il feuilletait depuis un quart d'heure d'un air distrait, après avoir attendu près d'une heure que ce précieux ouvrage fût trouvé et dégagé de la poussière séculaire qui couvrait sa basane vermoulue[1].

Dieu merci, cet état de choses va changer: on trouvera à côté de cette basane vermoulue les œuvres attrayantes de nos auteurs modernes; près des Bénédictins, Villemain, Barante et Guizot; près de Ronsard, de Moncrif, de Panard ou de Boursault, Lamartine, Hugo ou Béranger; près de Crébillon, Delavigne; près de Gassendi, Spinosa, Formey et Helvétius, Cousin, Jouffroy et Damiron, tous étonnés de se trouver, pour la première fois, en si vénérable compagnie.

[1] Il serait injuste de comprendre dans cette peinture, malheureusement trop vraie, les villes de Facultés; mais le défaut de spécialité des bibliothèques diminue encore là le nombre des lecteurs.

Enfin on nous aura, comme à de vrais enfans que nous sommes, emmiellé le bord du vase, et la liqueur qui y est renfermée fructifiera rapidement. Donnons, donnons bien vite nos manuscrits si laborieusement enluminés à ce Paris qui veut tout ce qui est rare, et qu'il nous donne en retour des livres que nous puissions lire... Que Montpellier sacrifie enfin son *Monte Olivetto*, cette œuvre presque inconnue du Tasse, que le ministre se hâtera de faire imprimer pour la donner à l'Europe entière; qu'Avignon livre les Calligraphies du docteur Calvet, si curieuses qu'elles soient, et en revanche on lui donnera des livres qui adouciront ses mœurs encore barbares; que la ville d'Aix conserve, si elle y tient, ses manuscrits sur l'histoire de Provence et du bon roi René, mais qu'elle échange bien vite son beau *Missel* du 15e siècle et son *Martyrologe d'Adon* dont elle n'a que faire, contre des ouvrages qui lui apprennent à être de son siècle.

Le temps est venu où les routes de fer doivent sillonner l'Europe en tous sens; préparons-nous à ce véhicule de civilisation, apprenons à profiter des ressources de nos voisins comme des nôtres; mettons-nous au niveau des Anglais par nos livres de mécanique et d'économie publique, au niveau des Allemands par de sérieuses études de philosophie, et surtout abattons la centralisation, non par des criailleries de journaux, mais par une instruction solide et variée. Prenez tous les moyens pour retenir parmi nous les lauréats de nos colléges qui partent à l'issue de leurs classes, et vont chercher à Paris des ressources que leur a refusées jusqu'à présent leur pays natal. Ayons des gloires provinciales, et pour les conserver sachons y attacher quelque prix. Et puis s'il ressort de cette nouvelle direction des esprits, quelque bien-être moral et matériel, reportons

notre reconnaissance sur le ministre, qui le premier nous a ouvert la voie du perfectionnement.

Mais nous avons annoncé que nous traiterions plus particulièrement de la bibliothèque de Nîmes, et des moyens de la rendre utile au pays : arrivons donc à notre sujet spécial.

Avant le don qu'un très digne docteur de Montpellier (M. Amoureux) a bien voulu nous faire, nous avions dix mille ouvrages ainsi divisés :

Théologie, Philologie sacrée, etc.	1,292 ouvrages.
Jurisprudence,	540
Sciences morales et politiques,	560
Sciences physiques et mathématiques,	1,490
Beaux-Arts,	103
Littérature générale,	2,245
Histoire, biographie et voyages,	3,770
	10,000

Si nous joignons à cela environ 4,000 ouvrages de médecine et d'histoire naturelle du legs de M. Amoureux, nous aurons près de 32,000 volumes presque entièrement inutiles ;

1° Parce que dans ces 32,000 volumes, il n'y a point d'œuvres modernes, et que les vieux volumes ne sont bons qu'à être consultés par les érudits.

2° Parce que l'on gèle dans cette vaste salle six mois de l'année; et les six mois où l'on lirait le plus.

3° Parce que la bibliothèque est ouverte seulement trois jours de la semaine, à des heures très peu favorables : de 9 heures à midi et de 2 à 4 heures.

4° Parce qu'on n'y reçoit, en fait de journaux littéraires que les *Annales des mines*, les *Annales de mathémati-*

ques, les *Annales de physique*, le *Journal des Savans*. et autres d'une nature aussi peu attractive.

5° Parce que rien au monde ne fait savoir au public que, dans la Grande-Rue il y a une bibliothèque publique et gratuite; que rien ne lui dit qu'il trouvera là les ouvrages qu'il désire, et demande à son libraire depuis long-temps sans pouvoir les obtenir; que là seulement il lira les *Enfans d'Edouard*, *Marie Tudor*, *Bertrand et Raton*, et puis *Antony*, *Henri III*; et puis, s'il en est curieux, les sources d'*Antony*, d'*Henri III*, je veux dire Goëthe, Caldéron, Schiller et Shakespeare...

Oh! profanation! vont s'écrier quelques vénérables académiciens habitués à fouiller seuls dans cette grande inutilité qu'on appelle Bibliothèque, et faits à cette idée que seuls ils ont le droit de secouer la poussière séculaire qui recouvre les in-folios.

Eh! non, il n'y a pas profanation, puisque Henri III sera le degré par lequel on parviendra au poète anglais, et ce dernier mènera insensiblement au poète grec ou latin, au classique, que vous aimez tant...

Loin de nous cependant l'idée d'inonder la Bibliothèque des productions éphémères qui surgissent avec une déplorable abondance de toutes les imprimeries de Paris. M. Dumas, si vous voulez, serait le point le plus inférieur de l'échelle ascendante. Il faut d'abord attirer les lecteurs, et on conviendra avec nous que ce n'est pas chose facile. Si, pour les attirer, vous leur dites tout d'abord que Schiller et Goëthe prendront place près d'Eschyle et de Sophocle; que de Gérando, Sismondi, Cousin sont à leur disposition, croyez-vous que cela leur fasse faire un pas? Ce qui leur faut d'abord, c'est ce qu'il y a de moins mauvais dans ce qui les amuse le plus, joignez à ces ouvrages quelques bons journaux périodiques, tels que la *Revue des Deux-*

Mondes, la *France Littéraire*, ou la *Revue Britannique*, puis laissez faire au temps... Que la conversation littéraire s'établisse une fois, et le goût viendra avec l'instruction. Mais la littérature, quoiqu'elle adoucisse les mœurs et civilise les hommes, n'est pas la seule chose utile.

L'économie politique, bien qu'on s'en occupe avec ardeur depuis quelques années, est une des sciences les plus complètement ignorées, et la Bibliothèque ne possède ni Mill, ni Bentham, ni Say, ni Rossi, ni Ricardo, ni Smith, ni Malthus; on ne peut cependant nier son importance, l'influence qu'elle a déjà exercée et qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du commerce.

L'agriculture n'y est représentée que par Caton, Dioscoride, Pline, Columelle, et, à vrai dire, elle a quelque peu changé depuis ces messieurs jusqu'à Mathieu de Dombasle.

La physique, la chimie appliquée aux arts sont des nécessités de notre position, des sciences que les deux tiers de notre population devraient posséder à fond. Eh bien! croit-on de bonne foi que les ouvrages de haute théorie, tels qu'en possède la Bibliothèque, soient le moins du monde profitables à cette classe de lecteurs? Evidemment non. Ce qu'il leur faut, ce sont des *Lettres à Sophie* comme vertu attractive, comme aimant; elles seront le *miel du vase*, puis les ouvrages élémentaires, puis Biot, Thénard, Gay-Lussac et autres, et que tout cela se sache par les journaux du pays et qu'on puisse lire dans la semaine, le dimanche, à toute heure, à l'heure surtout où les cafés resplendissent à travers les portes vitrées des boulevards, et qu'on y fasse l'aumône d'un peu de feu, afin qu'on puisse lire sans souffler dans ses doigts; il faut, dit-on, pour jouir d'un plaisir quelconque, que tous nos sens y soient bien disposés, à plus forte raison pour lire, réfléchir et profiter de ses lectures.

Il existe dans une petite ville bien près de nous une modeste bibliothèque qui compte à peine autant de volumes qu'un des bons cabinets littéraires de la capitale. Cette bibliothèque, ouverte, chauffée et éclairée le soir, reçoit plus de monde chaque jour que n'en reçoivent en un mois les bibliothèques de Lyon, de Marseille et de Nîmes réunies. On trouve là tous nos bons ouvrages modernes, on y trouve en même temps instruction et plaisir. Aussi n'est-il pas rare de voir déserter même le cabaret pour la bibliothèque. Notre pensée serait cependant mal comprise si on inférait de là que les vieux ouvrages, que les anciennes chroniques, que les travaux des bénédictins doivent être bannis d'une bibliothèque; que tous les siècles qui ont précédé le 17e doivent céder la place aux seuls ouvrages des temps modernes; ce serait sacrifier la classe éclairée à celle qui ne l'est pas, ce qui ne serait point juste. Tout cela va bien ensemble! point de privilèges, il n'en faut pas plus là que dans la société. Pressez les rayons, agrandissez les salles, bâtissez au besoin, et que les anciens privilégiés fassent place aux nouveau-venus, comme les électeurs du double vote ont fait place aux électeurs à 200 fr.

Mais il y a, nous dira-t-on, un choix à faire dans toutes les productions nouvelles, et ce choix est difficile. J'en conviens; mais pourquoi ne nommerait-on pas une commission composée d'autant de spécialités qu'il y a de divisions dans le catalogue? Chaque bibliothèque, chaque commune a bien un fonds destiné à l'achat de quelques volumes tous les ans. Sait-on ce qui arrive? ce fonds est absorbé par la spécialité des bibliothécaires, et comme le bibliothécaire est d'ordinaire un savant jurisconsulte, médecin, naturaliste ou mathématicien, l'argent est dépensé en ouvrages rares et si savans que lui seul peut les apprécier et en jouir, et en vérité cela n'est pas convenable. Si nous

payons, que nous ayons au moins de l'instruction et du plaisir pour notre argent. Cela obtenu, nous nous permettrons encore d'émettre le vœu qu'un modèle uniforme de catalogue contienne des subdivisions assez nombreuses soit pour qu'on puisse y trouver facilement tous les ouvrages dont on pourra avoir besoin, soit pour faciliter les échanges avec Paris ou les départemens voisins. Nous demanderons de plus, et cela est trop juste, que les émolumens des bibliothécaires et des sous-bibliothécaires soient augmentés, car leurs places ne seront plus des sinécures....

Mais pourquoi ces vœux et ces demandes? Bornons-nous à espérer que la bienveillante sollicitude du nouveau ministre hâtera l'accomplissement de la pensée de son prédécesseur, pensée si habilement formulée dans plusieurs circulaires qu'il suffit maintenant de mettre à exécution.

Roux-Ferrand (de Nîsmes).



Littérature.

CHAMPFORT.

> « Champfort si piquant
> Par ses mots et ses écrits. »
>
> VILLEMAIN.

Nicolas Champfort naquit, en 1741, dans un village de l'Auvergne, près de Clermont. Privé du bonheur de connaître son père, ses affections se concentrèrent sur sa malheureuse mère qui, au repentir d'une faute, joignait la poignante douleur d'avoir été délaissée par son séducteur. Champfort conserva toujours pour sa mère, même au milieu des égaremens de sa jeunesse, tout le respect, tous les égards d'un bon fils.

Amené à Paris, il y trouva un protecteur qui, par son crédit, lui obtint une bourse au collége des Grassins. Champfort y entra sous le nom de Nicolas. Doué par la nature des plus heureuses dispositions, il fut cependant

élève médiocre jusqu'en troisième. Plus tard son émulation fut excitée, car il termina sa deuxième année de rhétorique par les plus brillans succès. Il remporta tous les premiers prix au concours des quatre grands colléges.

Il ne put achever l'année suivante sa philosophie, on l'expulsa des Grassins. Ses épigrammes, son amour de l'indépendance, ses dissipations, lui attirèrent ce châtiment. Letourneur, alors son condisciple, partagea sa disgrâce. Tous les deux ils errèrent pendant quelque temps dans la Normandie; bientôt, fatigués de leur voyage, ils retournèrent frapper à la porte de leur collége, on les reprit.

Arrivé plus tard dans le monde avec le titre d'abbé, Nicolas prit alors le nom de Champfort. Sans fortune, sans appui, placé sous l'empire du préjugé de la bâtardise, il se vit seul, livré à lui-même, et dans ce monde dédaigneux, il n'aperçut aucune main secourable. Après quelques écrits qui le plongèrent dans la misère, Champfort réfléchit sur sa position, et comprit qu'il ne devait compter que sur ses propres ressources. Avide de se faire un nom, de se créer une illustration dans le monde littéraire, il se livra au travail avec ardeur, et lutta courageusement contre l'adversité.

D'abord, il participa à la rédaction du *Journal Encyclopédique* et du *Vocabulaire Français*. A cette époque, Champfort se nourrissait des espérances les plus flatteuses, et pendant qu'il composait sa comédie de *la Jeune Indienne*, et son *Epître d'un Père à son Fils*, il disait à l'un de ses amis : « Savez-vous ce qui m'arrivera? J'aurai un prix à l'Académie; ma comédie réussira, je me trouverai lancé dans le monde, recherché et accueilli par les grands, ils feront ma fortune sans que je m'en mêle, et je vivrai ensuite en philosophe. »

Cet heureux pressentiment se réalisa, la comédie fut

applaudie, et l'épître obtint le prix de poésie au concours de 1764.

La Jeune Indienne fut l'œuvre d'un jeune homme, car on n'y retrouve que l'ébauche d'une comédie : l'intrigue en est faible, mais la pièce a de l'intérêt; il ressort du rôle de *Betty*, jeune sauvage qui, étrangère aux mœurs d'une civilisation avancée, n'en peut comprendre ni saisir les rapports; cet intérêt augmente par l'apparition du premier *quaker* qu'on ait mis sur la scène. Le caractère du trembleur *Mowbray* donne à cette pièce une teinte d'originalité qui en fait le principal mérite. Le style en est facile et naturel, le dialogue ingénieux et bien coupé.

Champfort, une fois connu, fut recherché et accueilli, ainsi qu'il l'avait prédit. Son succès dans le monde ne pouvait être douteux. Doué d'une physionomie heureuse et mobile, il était pétillant d'esprit, et plein de ces saillies acérées, qu'Hérault de Séchelles appelait *ses tenailles mordicantes*. Enivré de son double triomphe auprès des grands et des femmes, il vécut de cette vie de salon, qui amollit le présent, efface les malheurs passés, et voile l'avenir. Dans cet état, Champfort ne cessa pas de cultiver les Muses; mais ses ouvrages se ressentirent de ses étourdissantes distractions, et il fut vaincu par La Harpe, en 1766.

Si cette défaite académique l'attrista profondément, elle réveilla aussi son amour-propre, en excitant son émulation. Portant ses regards autour de lui, il reconnut bien vite que l'atmosphère dans laquelle il vivait, était mortelle aux productions des arts et du génie. Sa santé affaiblie, en ajournant ses travaux, accrut sa tristesse et le fit disparaître du monde. Il alla voyager en Belgique pour trouver des distractions à sa mélancolie. Il partit avec un Liégeois, amateur bel esprit, qui, convoitant son léger

bagage, aurait voulu s'en emparer. Champfort ne tarda pas à deviner les projets de son compagnon de voyage; il saisit l'occasion de se débarrasser de ce parasite littéraire, et l'abandonna à Liége, d'où il partit pour Spa et Cologne. Plus tard, Champfort revint à Paris, ne rapportant avec lui que des palliatifs à ses maux. Quelque temps après, l'Académie proposa pour prix d'éloquence l'*Éloge de Molière*. Champfort concourut et remporta le prix. Ce succès releva son courage. Cet éloge, quoique purement écrit et plein d'aperçus fins et judicieux, resta bien au-dessous du sujet : Champfort était bien jeune encore.

Ce travail ne lui fut pas cependant infructueux ; il lui rendit plus facile la composition de sa comédie : *le Marchand de Smyrne*. Le fond de cette pièce puisé dans les *Captifs*, de Plaute, pouvait fournir trois actes, et Champfort n'en a fait qu'un proverbe rempli de plaisanteries, mais faciles, contre les médecins, les avocats, les gentilshommes. Au reste, cette jolie bagatelle est pleine de traits charmans, et ne doit être jugée qu'avec le sourire sur les lèvres.

Avec le produit de ses pièces, Champfort vécut quelques mois tranquille. Sa santé, redevenue mauvaise, l'arrêta dans sa nouvelle composition ; il allait se trouver sans argent, lorsque Chabanon, né dans l'aisance, lui fit accepter, non sans peine, une pension de 1,200 livres qu'il avait sur *le Mercure*. Ce secours de l'amitié raviva un peu notre pauvre Champfort. C'est dans les nombreux articles de critique qu'il inséra dans ce journal, qu'il se montra souvent l'égal de La Harpe.

En 1774, l'académie de Marseille proposa l'*Eloge de Lafontaine*. La Harpe concourut, et M. Necker, ne doutant pas qu'il fût couronné, voulut le servir avec convenance et délicatesse ; aussi joignit-il 2000 fr. à la

valeur du prix. Champfort sut tout cela ; excité par ses amis, il trouva piquant de concourir et de ravir la palme. Il réussit, vainquit son rival, et trompa ainsi l'intention de l'illustre donateur. La Harpe ne se tint pas pour battu, en appela à d'autres juges, en faisant imprimer son éloge avec cette épigraphe, tirée d'Horace : *Quando ullum invenient parem?* Mais le public ratifia le choix de l'académie de Marseille.

Dans cet écrit, Champfort se montra appréciateur habile des beautés du premier de nos fabulistes. L'on remarque surtout dans ce morceau un parallèle heureux entre Molière et Lafontaine. Ces deux grands écrivains sont comparés comme observateurs et comme poètes dramatiques, l'un mettant sur la scène les hommes avec leurs vices, leurs ridicules et leurs passions ; l'autre transportant dans ses fables « la peinture des mœurs, et donnant à l'apologue une des grandes beautés de l'académie, les caractères... »

Après ce nouveau succès, Champfort se mit à rédiger les principaux articles du *Dictionnaire Dramatique*. En 1776, il alla prendre les eaux de Baréges. Pendant son séjour aux Pyrénées, il rencontra plusieurs dames de la cour qui l'attirèrent dans leur société dont il fit l'ornement par sa conversation enjouée et ses bons mots. De retour à Paris, Champfort se retira à Sèvres, chez Mme Helvétius, qui lui offrit un logement. C'est là qu'il reprit et termina sa tragédie de *Mustapha et Zéangir* Elle fut représentée devant la cour, à Fontainebleau ; elle eut le plus grand succès. La reine, flattée de plusieurs allusions gracieuses qu'elle avait remarquées, fit venir Champfort dans sa loge, et lui annonça elle-même que le roi lui accordait une pension de 1,200 fr. sur les *Menus*. Le prince de Condé lui offrit également le secrétariat de ses

commandemens avec la pension de 2,000 fr. qui y était attachée.

La tragédie de *Mustapha et Zéangir* fut jouée à Paris en 1777; mais le public n'était plus le même. La froideur avec laquelle on l'accueillit, contrasta étrangement avec l'enthousiasme des applaudissemens couronnés; cependant elle fut estimée par les connaisseurs. La Harpe, dans son Cours de Littérature, a poussé la critique de cette tragédie jusqu'à la partialité la plus blâmable. Sa déconvenue à l'académie de Marseille l'aigrissait sans doute encore contre son rival couronné.

En 1781, Champfort fut admis à l'Académie française, en remplacement de M. Sainte-Pelaye. Son discours de réception est resté comme un des morceaux les plus remarquables en ce genre. On y trouve des vues nouvelles sur l'histoire de la chevalerie, et le tableau le plus vrai, le plus pathétique qu'on ait écrit sur la piété fraternelle.

Avec l'ardeur de son caractère, avec ses goûts pour l'indépendance, Champfort ne tarda pas à respirer mal à l'aise dans le palais du prince de Condé, qu'il habitait depuis la représentation de *Mustapha* à Fontainebleau. Il rompit ce qu'il appelait sa chaîne, et se retira à Boulogne, où il devait goûter tout ce que le Ciel paraît lui avoir départi de véritable bonheur ici-bas. Ce fut à Boulogne, dans une maison de campagne appartenant à Mme Panckoucke, qu'il trouva une femme plus âgée que lui, mais douée d'un esprit aimable et des qualités du cœur les plus rares. Près d'elle, il oublia Paris et ses travaux. « Il n'y avait pas d'amour, écrivait-il à un de ses amis, mais il y avait plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existait une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentimens et de positions... Je l'ai perdue après six mois de séjour à la campagne, dans la plus

charmante solitude. Ces six mois, ou plutôt ces deux ans ne m'ont paru qu'un instant de ma vie... » Champfort, qui connaissait cette consolatrice de tous ses maux depuis deux ans, ne l'avait pour épouse que depuis six mois, lorsqu'une maladie subite et cruelle lui ravit cette femme intéressante. A ce coup inattendu, il retomba dans sa mélancolie, et revint à Paris, d'où M. Choiseul-Gouffier l'emmena en Hollande. Ni le spirituel comte de Narbonne, qui était du voyage, ni la diversité des objets ne purent le distraire de ses chagrins. A son retour de Hollande, le comte de Vaudreuil, l'un des hommes les plus aimables de cette époque, s'empara de lui, sans trop l'effaroucher, et lui donna un logement dans son hôtel, qui était alors le rendez-vous de tous les brillans esprits de la capitale.

Au sein de cette aimable société, Champfort se trouva dans son élément, et en fit les délices par l'agrément de sa conversation et la vivacité de ses à-propos. Ce fut pour elle qu'il composa ses *Contes*, où la gravelure est couverte par la décence d'une expression fine. Comme œuvre poétique, ces *Contes* sont sans valeur réelle; on y trouve quelques traits épars çà et là; mais en général, la versification en est sèche, sans harmonie. La prose de Champfort était préférable à ses vers.

Dans ses *Contes*, le poète eut l'art d'amuser par leur variété. Ses modèles étaient pris dans les salons de M. de Vaudreuil; aussi fut-il, par eux, recherché avec empressement. Ils espéraient trouver, à force d'égards, un refuge dans son amitié contre sa causticité. Champfort ne prenait pas le change sur ce dévouement apparent, et disait: « J'ai trois sortes d'amis, mes amis qui m'aiment, mes amis qui me détestent et mes amis qui ne se soucient pas de moi. » Dans la première classe de ses amis qui l'aimaient on doit ranger Mirabeau, qui chercha et saisit

l'occasion de se lier avec lui. Nous devons parler de l'intimité qui s'établit rapidement entre ces deux hommes, si différens en apparence, mais si bien faits pour se comprendre. Le caractère véhément, emporté de Mirabeau influa insensiblement sur celui de Champfort, sur sa tête électrique. Dès la naissance de leur liaison, Mirabeau jugea de l'excellence des qualités de son ami et de l'utilité qu'il retirerait de son goût épuré, de ses conseils éclairés : il le considéra donc, dès l'abord, comme son supérieur, son maître ; aussi, lui soumettait-il ses écrits, ses actions, ses espérances. Les admirateurs de Mirabeau ne peuvent, je le sais, se faire à cette idée que le premier de nos orateurs politiques avait des coopérateurs de sa gloire. Cependant, on n'en peut plus douter, et les mémoires du temps en font foi ; Mirabeau lui-même va l'avouer : il écrivait de Paris à son Aristarque, en 1784.

« Grâces vous soient rendues, mon ami ; pour avoir pensé que j'étais digne de vous entendre ! Il est certain que la rapidité de notre amitié, qui n'a jamais été même stationnaire, n'a pas dû vous donner mauvaise idée de mon âme, et qu'elle m'a mis bien avec moi-même.... Si j'eusse eu le bonheur de vous connaître il y a dix ans, combien ma marche eût été plus ferme !... J'ai beaucoup gagné dans votre commerce ; il est peu de jours, il n'est pas de circonstance, un peu sérieuse, où je ne me surprenne à dire : *Champfort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n'écrivons pas cela ;* ou *Champfort sera content....* Je vois dans votre censure une loi irréfragable, et dans votre approbation un trésor sans prix : tel vous êtes pour moi... Je n'entreprendrai jamais un grand ouvrage qu'auprès de vous, qui êtes la trempe de mon âme et de mon esprit... »

Après ces citations, tirées de la correspondance de Mirabeau, le doute n'est plus permis. Il est donc notoire que

Champfort eut une grande part dans la traduction des premiers ouvrages de Mirabeau, et que même les plus éloquens morceaux du livre intitulé : *de l'Ordre de Cincinnatus*, lui appartiennent. Cette collaboration ne doit diminuer en rien la renommée de Mirabeau, et sa supériorité est toute à lui. « S'il s'aidait (comme l'a professé M. Villemain), ou de l'esprit littéraire de Champfort, ou de la science de Dumont, ou de la théorie de Cérutti, ou du talent de tout autre, il ne paraît jamais plus éloquent, plus puissant que lorsqu'il se défend sur l'heure, lorsque, de toutes parts assailli, serré de près, acculé à la tribune, il se retourne, et donne un coup de défense, à côté de lui... Demandez à l'abbé Maury. »

Quelque temps après sa liaison avec l'aigle de l'assemblée nationale, Champfort fut nommé secrétaire des commandemens de Madame Élisabeth, sœur du roi de France ; il composa pour elle *son commentaire sur les fables du bon Lafontaine*. Cet ouvrage plein de goût et d'aperçus heureux, n'a été connu du public que long-temps après sa mort.

Au mois de mai 1789, les états-généraux s'ouvrirent, Mirabeau, repoussé par la noblesse, en sortit député fougueux du *tiers-état*. De grands événemens se préparaient. Mirabeau entrevoyait avec joie l'occasion de se venger des injustes tourmens dont il avait, disait-il, été abreuvé pendant son orageuse jeunesse. En politique habile, il sut s'entourer d'hommes, dont au besoin il invoquerait l'appui. Ainsi étayé, il s'élança dans la carrière périlleuse qu'il devait parcourir. Champfort fut celui pour lequel il redoubla de soins et d'égards. Sa séduction invincible l'emporta, et Champfort entraîné dans le parti réformateur, y mit toute la véhémence et l'exaltation de son être. Son choix une fois fait, les progrès de la révolution l'absorbèrent tout

entier. Hardi provocateur de la destruction de nos vieilles institutions, il poussa avec force vers une régénération sociale. Sa première attaque fut dirigée contre les académies. Mirabeau fut chargé par lui de lire, à l'assemblée nationale, son discours, ou *Rapport sur les Académies*. Ce morceau est, sans contredit, ce qui a été écrit de plus pur et de plus correct par Champfort.

Cependant, cette révolution, que notre auteur pressait dans sa marche, était rapide comme la foudre, et accomplissait sa ruine. On venait d'abolir toutes les pensions, et elles faisaient sa fortune. N'importe, dans son enthousiasme pour la liberté, dans sa puissance de haine contre les priviléges, il trouvait une enivrante compensation à ses nombreuses pertes :

« J'entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris: *Suppression de toutes les pensions de France*; et je dis : supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentimens. Les hommes marchaient sur la tête et ils marchent sur les pieds ; je suis content. »

Forcé par les événemens de ressaisir sa plume pour vivre, il rédigea la partie littéraire du *Mercure*, qui s'enrichit de ses extraits sur les *Mémoires et la vie privée du maréchal de Richelieu*. La causticité, l'aigreur s'y trouvent dans chaque ligne. Il donna ensuite les vingt-six premiers *Tableaux de la révolution*; là, il était sur son trépied, et embrassait avec chaleur l'idole encore vierge qu'il s'était créée. Dans ce dernier écrit sa plume est corrosive.

Les événemens qui se développèrent avec une célérité effrayante, dépassèrent ses prévisions; il tressaillit à la vue d'un trône changé en échafaud, de la terreur organisée et de ses forfaits. Ramené à son point de départ, il recula d'épouvante. Bientôt ses sarcasmes volèrent de

bouche en bouche. *La fraternité de ces misérables*, disait-il en parlant de Robespierre, Marat et leurs adhérens, *est celle de Caïn et d'Abel, ou plutôt d'Etéocle et de Polynice.* Il traduisait leur inscription, tracée sur tous les murs, par ceux-ci : *Sois mon frère, ou je te tue.* Plus tard, et en septembre 1793, il fut dénoncé, arrêté et conduit aux Madelonettes. De sa prison, il écrivit sa défense, qu'il adressa à ses concitoyens. Dans cette lettre, il confondit son calomniateur, rappela son *Marchand de Smyrne*, et le donna pour gage de son civisme. Cette profession de foi lui fit rendre provisoirement du moins la liberté.

Sa première captivité lui avait été si poignante, qu'il avait conçu le projet de se détruire le jour où elle recommencerait. Aussi, lorsqu'on vint pour le saisir la seconde fois, il prétexta quelque préparatif à faire, s'enferma dans son cabinet, et prit un pistolet qu'il se déchargea sur le front. Le coup, mal dirigé, ne fit que lui mutiler le visage. Etonné de vivre, mais résolu de mourir, il essaya alors de se couper la gorge et les jarrets ; il tomba en poussant un cri. On accourut, on enfonça la porte, et, marchant dans le sang, on arriva jusqu'à lui. — « Laissez-moi, dit-il, je suis un homme libre et veux mourir libre : jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. » Rappelé à la vie par les soins de l'amitié et de la science, il répétait souvent : « Si je n'avais pas été aussi maladroit de la main, je ne craindrais pas d'être jeté à la voirie du Panthéon ; mais ce n'est pas à la vie que je suis revenu, c'est à mes amis... Cependant, ce que je vois, continuait-il, me donne envie de recommencer. »

Quelque temps après, il reprit ses travaux ; mais une humeur dartreuse, qu'il n'avait jamais pu guérir, se porta

sur la vessie, et il mourut, le 13 avril 1794, à l'âge de cinquante-trois ans, à la suite d'une opération tardivement faite.

Champfort est auteur de plusieurs écrits; les plus saillans, après ceux que nous avons déjà cités, sont des *Maximes et Pensées*. Dans ce recueil, on trouve de l'esprit d'observation, de la causticité et de l'humeur. Peut-on faire un reproche à l'auteur de cette disposition à fronder avec misantropie l'époque où il vécut? La perturbation sociale au sein de laquelle il s'agitait lui permit si peu de juger les hommes et les choses avec impartialité, que du dégoût de la vie il passa facilement à la haine du genre humain.

Les Caractères et Anecdotes furent, pour Champfort, un travail facile, et sont les résultats de ses conversations, qu'il avait soin d'écrire tous les soirs sur des feuilles volantes, en y ajoutant seulement les bons mots qui lui étaient échappés dans la journée.

Le caractère de Champfort et son esprit ont été diversement jugés, selon la diversité des opinions des partis. Sa morosité, sa misantropie furent en lui, comme chez J.-J. Rousseau, des défauts essentiels. Il sacrifia trop aux bons mots et aux plaisirs de décocher le trait acéré. Ses jugemens sur les hommes furent souvent hasardés; ses maximes politiques, violentes et dangereuses; il prêta, avec trop d'irréflexion, des armes à la tyrannie. Son esprit était prodigieux, et son raisonnement presque toujours spécieux. Sa haine resta invincible, et il mourut, comme André Chénier, sans avoir *vidé son carquois*. Au milieu de tous ses travers, Ginguené et Rœderer ne pouvaient passer condamnation sur les reproches qui attaquaient le fond du cœur de Champfort. En le soutenant bon fils, ami

sincère et dévoué, probe et loyal, ils disaient avoir la clé de son caractère dans ces mots que Champfort répétait sans cesse : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misantrope, n'a jamais aimé les hommes. »

Le jugement le plus rigoureusement vrai qui ait été porté sur Champfort, l'a été par lui-même; il contient tout à la fois la justification et le blâme de tous ses écarts. Il y a, disait-il, une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talens, laquelle, pour l'ordinaire, condamnent ceux qui les possèdent au malheur, *non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très beaux mouvemens, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale.* C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres, et qui les rend très odieux. On s'afflige en songeant que Pope et Swift, en Angleterre, Voltaire et Rousseau, en France, jugés, non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi de faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très condamnables, de sentimens quelquefois pervers

VIBEAUEL.



Sciences morales.

I.

TEMPS PRÉSENT. — TEMPS PASSÉ.

La philosophie ne considère que les généralités dans les grandes questions politiques, religieuses et morales, qui forment les bases de toutes les sociétés humaines. Pour constater l'état des temps modernes, il faut nécessairement les rapprocher des temps passés. Eh bien ! que se passait-il il y a cinquante ans? Les hommes étaient-ils plus heureux qu'aujourd'hui? Car, le bonheur est l'objet de toutes les pensées des hommes; *la soif du bonheur est le mobile de l'humanité*, et ce bonheur, vrai Protée, pur caméléon, est interprété de mille manières; l'homme heureux est une énigme dont le mot ne peut s'écrire que sur la pierre du tombeau. Mais supposons le bonheur, comme chacun l'entend. Des hommes, qui avaient beaucoup vécu, me disaient au moment de descendre dans la tombe : Il y a cinquante ans, les mœurs étaient pures, les familles étaient liées non par le sang, par la religion et les lois, mais par une douce sympathie, par une réciprocité naturelle de sentimens sincères d'affection et de dévoûment.

Il y a cinquante ans, le règne d'Astrée brillait encore d'un certain éclat, les passions ne s'exprimaient pas comme aujourd'hui en attentats atroces, en forfaits épouvantables; la probité n'était qu'un devoir ordinaire, une vertu commune; on faisait cas d'une bonne réputation; les rapports entre les hommes reposaient sur la confiance et l'estime, il y avait même du désintéressement et de la délicatesse dans les relations ordinaires de la vie. On vivait doucement, sans haine, sans fiel, sans passion; les besoins étaient satisfaits à l'aide d'un travail assidu mais modéré, et les besoins étaient, comme les désirs, extrêmement bornés; d'où je conclus que les hommes étaient heureux il y a cinquante ans. Aujourd'hui le riche foule aux pieds l'homme pauvre; le fort écrase le faible; les titres et les cordons, futiles préjugés, anomalies bizarres, sont encore entourés de respects, d'hommages; le mérite gémit dans une honteuse obscurité. Aujourd'hui, tout cède à la puissance de l'argent; il n'y a plus que de l'argent pour les hommes qui voient d'un œil sec le génie et la vertu expirer de misère sur les places publiques ou sur le seuil de quelque édifice[1]. Aussi, voyez, tous les hommes veulent être riches; tous veulent s'asseoir sur le trône de l'opulence. Oh! la singulière chose que ce monde tout composé d'hommes riches, et ce désir insatiable s'énonce en termes horribles, en sanglans outrages à la vertu : *Peu m'importe vingt ans de galère*, disait un de ces ambitieux à tout prix, *si j'amasse et si je laisse de la fortune*. Aujourd'hui, tout se résume par l'or. Une cor-

[1] Il n'y a pas long temps, on ramassa à Paris, au coin d'une rue, le frère de l'illustre Chénier, sur le point de mourir de faim; ce vieillard infortuné n'avait pu trouver nulle part un asile et des secours.

ruption sans bornes et sans frein coule comme un torrent dans l'humanité ; elle s'y est creusé un lit profond qu'elle agrandit chaque jour, et bientôt ses débordemens atteindront les limites du monde civilisé. Elle a déjà envahi jusqu'aux villages les plus reculés, jusqu'aux hameaux les plus obscurs. Les habitations dans le désert n'ont pas même été épargnées. Jetez avec moi un regard scrutateur sur tout ce qui nous entoure ; de quoi s'agit-il partout? De luxe, de plaisirs, de débauches. Le luxe règne en tyran sur tous les âges, sur tous les sexes, et l'on ne travaille plus que pour les plaisirs, la débauche et le luxe. Aujourd'hui, l'honneur est dans l'adresse et la force physique, et l'on appelle bon enfant celui qui s'enivre, qui se joue des grâces et de l'innocence d'un sexe faible qu'il devrait protéger, qui se rit enfin de Dieu et des hommes. Aujourd'hui, les besoins sont sans bornes et les désirs illimités ; aujourd'hui, les hommes ne sont pas heureux. Nous marchons à travers des précipices et des abîmes, sur des ruines et des cadavres, à une régénération complète. Ecoutez plutôt l'oracle du siècle, le prophète envoyé par le Seigneur aux habitans de la nouvelle Ninive : « La société moderne a mis des siècles à se composer, maintenant elle se décompose. Les générations du moyen-âge étaient vigoureuses parce qu'elles étaient dans la progression ascendante ; nous, nous sommes débiles parce que nous sommes dans la progression descendante. Le monde décroissant ne reprendra des forces que quand il aura atteint le dernier degré, d'où il recommencera à remonter vers une nouvelle vie. »

Sentinelle du Jura.

o

II.

DES CRIMES ET MOYENS D'Y REMÉDIER.

En voyant l'enceinte des tribunaux et des cours d'assises reproduire à chaque saison le spectacle périodique du crime, la pensée de tout homme de bien se porte avec anxiété sur ce triste phénomène.

Ce spectacle sera-t-il éternel ? Sommes-nous condamnés à vivre à tout jamais entourés de scélérats conjurés contre notre fortune et notre vie?

L'esprit hésite d'abord à répondre.

Prétendre réaliser dès cette vie un riant Eldorado, un Elysée où régnerait la seule vertu au sein d'un paisible bonheur, c'est, nous le savons, un rêve chimérique d'enfant : le mal est inhérent à la nature humaine, il est la condition nécessaire du perfectionnement qui seul constitue notre mérite ; le monde sera donc toujours la proie du mal. Mais faut-il en conclure que ce mal sera toujours aussi continu, aussi atroce? Forts du spectacle du passé et de notre foi, soit instinctive, soit raisonnée, dans l'avenir, nous ne le croyons pas.

Il n'y a pas longues années qu'on était bien venu à exalter le passé aux dépens du présent ; mais aujourd'hui qu'une histoire plus profonde et plus impartiale a mis à nu les ressorts de la société antique et du moyen-âge avec le cortége de crimes et de vices dont l'esclavage et le servage étaient la source et l'aliment, il faut bien convenir que nos temps sont moins féconds en forfaits. Il y a diminution de nombre et d'atrocité ; et, dans une assez courte durée, la statistique nous montre une progression décroissante des crimes contre les personnes.

Mais l'amélioration serait bien lente, si nous nous en

remettions indolemment au souffle du temps : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, doit être la maxime des sociétés comme des individus. L'humanité se fait à elle-même sa condition, et chacun doit être artisan dans l'œuvre du perfectionnement général.

Nous croyons donc remplir un devoir en joignant notre voix à tant d'autres pour appeler l'attention publique sur un aussi grave sujet. Tout ce que nous dirons n'est peut-être pas neuf. Peu nous importe : une bonne pensée est comme le fluide électrique. Que chacun donnant l'un à l'autre la main, il se forme une chaîne continue, au même instant la commotion se propage à d'infinies distances; mais que la chaîne se rompe, pour si énergique que soit l'étincelle, le fluide se dissémine dans l'air ; — les pensées se perdent sans retentissement.

A tous les momens de son existence, l'homme est tiré en sens contraire par deux forces opposées : le désir, qui est la base, l'essence même de la vie et nous pousse sans relâche vers l'activité en général, vers tel ou tel acte en particulier ; et la crainte, désir déguisé qui arrête notre élan vers un acte par la considération de ses conséquences.

Ce sont les deux poids qui font monter et baisser les plateaux de la balance morale que chacun porte en soi. Si le désir triomphe, l'acte s'exécute ; si, au contraire la crainte prédomine, l'acte est suspendu. Avant de se déterminer, l'homme *délibère* plus ou moins long-temps, suivant la différence d'intensité du désir à la crainte. En d'autres termes, pour arrêter un acte criminel, par exemple, il suffit de faire prédominer la crainte sur le désir : ce qui s'obtient, soit en augmentant l'intensité de la crainte, soit en diminuant l'intensité du désir. Cela est évident.

Dans sa conduite, l'individu devra-t-il être abandonné

à lui-même? Non : l'homme naît, vit et meurt dans la société; chacun de ses actes retentit dans la société; la société est la source commune de la vie morale de tous les citoyens, le milieu dans lequel tout se développe, l'atmosphère que tous respirent. Il importe donc à tous que ce milieu ne soit pas corrompu, que cette atmosphère ne soit pas viciée. Par intérêt, autant que par le devoir de la fraternité humaine, la société doit intervenir. Mais elle ne doit pas attendre avec insouciance le moment même de la délibération et poster ses gendarmes pour violenter la liberté; elle doit préparer, de longue main, son influence en agissant sur les mobiles de tout acte, c'est-à-dire le désir et la crainte : affaiblissant l'un, fortifiant l'autre, bien avant que l'homme médite son crime. C'est là sa mission.

Aussi, qu'en est-il résulté?

A peu près jusqu'à la révolution de 1789, il y a eu, chez tous les peuples, une horrible profusion de supplices qui est loin d'être encore éteinte chez plusieurs. On a jeté au cachot, roué, questionné, écartelé, pendu, brûlé vif quiconque s'écartait un peu de la ligne tracée. La vertu a-t-elle jailli de ce débordement de souffrances? Ainsi nous le disaient quelques superficiels historiens; mais dès qu'on a voulu fouiller sérieusement ces ruines, on n'a trouvé qu'un horrible tissu d'assassinats, de vols, d'incestes, d'adultères dont la seule image, reproduite sur la scène par le drame moderne, nous a révoltés. Ces myriades de fourches patibulaires qui hérissaient tous les carrefours de France, attestent bien que les crimes ne restaient pas impunis, mais elles attestent aussi qu'à peine punis, ils se représentaient. La cause était dans les mœurs. La crainte de la peine, quelque grave d'ailleurs que fût celle-ci, n'était et ne pouvait être qu'un impuissant correctif.

Depuis la révolution de 1789, les codes ont simplifié les supplices, mais la peine de mort, le bagne, sont restés debout pour effrayer. Certes, l'on n'a pas été en tout temps bien sobre d'applications. Eh bien ! après cinquante ans d'essais, voit-on que les hommes qui préméditent le crime soient bien épouvantés ? voit-on les crimes disparaître en présence de l'échafaud ? Si certains (la fausse monnaie, par exemple) deviennent plus rares ; ne faut-il pas l'attribuer à un ensemble de circonstances favorables, plutôt qu'à la gravité de la peine ?

Avant comme après, le crime renaît de ses cendres ; il nous envahit, nous assiége de toutes parts ; et, comme ces voyageurs qui ont vu leurs compagnons de voyage s'asseoir à l'ombre du mancenillier et ne plus se relever, nous devons craindre de le voir étendre peu à peu sa fatale influence sur toute la société, et rendre tout progrès bientôt impossible.

Cette persistance a enfin attiré l'attention des jurisconsultes et des publicistes : le phénomène signalé a été bientôt expliqué. On a démontré que la crainte ne croît pas en raison directe de la gravité de la peine, mais plutôt de la certitude et de son imminence. Le spectacle de tous les jours le révélait au regard le plus superficiel, la démonstration est devenue complète par de nombreux travaux, tant sur l'histoire des sociétés que sur l'histoire du cœur humain ; et aujourd'hui c'est une vérité désormais acquise à la science du législateur.

Il a été également démontré que la crainte d'une peine, même grave, certaine, imminente, n'arrêtait pas un criminel en proie à de violens désirs.

Dès lors, sans prétendre enlever d'une manière absolue toute influence à la crainte, il a été reconnu que presque toujours elle était plus faible que le désir. D'où il suit

que le bourreau est désormais vaincu, et le signe de l'intimidation passé.

Quand un ouvrier ne peut exécuter son œuvre au moyen d'un instrument, au lieu de s'obstiner ou de s'arrêter dans son travail, il s'aide d'un second, et l'œuvre s'achève.

Quand un agriculteur voit une plante nuisible envahir son champ, il n'attend pas qu'elle ait fleuri pour couper plus tard les rejetons, il prévient le développement de la fleur et du fruit, et s'il ne peut l'arracher dans ses racines, du moins il détruit la tige avant la fleuraison.

Pourquoi la société n'en ferait-elle pas de même?

Il a été constaté par l'expérience et la raison que la peine, employée seule, ne fait qu'élaguer certaines branches de l'arbre du crime pour rejeter la sève sur d'autres; sans renoncer à cet instrument, qu'elle en emploie un second; qu'elle cherche à prévenir le désir: ainsi elle coupera les racines, tranchera la tige, et arrêtera dans sa source la génération maudite du crime.

Mais comment prévenir la naissance des désirs criminels? C'est là sans doute le point difficile; mais l'excellence du but ne vaut-elle pas quelques efforts et quelques sacrifices?

Comme notre vie présente deux aspects, l'aspect matériel et l'aspect moral, les causes du désir coupable tiennent à l'un et à l'autre aspect. La misère dans l'ordre de la vie matérielle, les passions dans l'ordre de la vie morale, voilà les deux causes instigatrices du désir criminel.

La misère! qui pourrait en douter? Le *malesuada fames* de Virgile est une éternelle vérité. La presque totalité des crimes sont commis par des gens pauvres. La misère agit; soit directement, en excitant le misérable à voler, à tuer pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie; soit indirectement, en l'aigrissant contre la

société par le spectacle du bien-être des autres, en lui présentant un avenir plus doux dans un changement quelconque, en lui rendant l'existence odieuse ou sans prix. Donc, toutes les institutions qui tendent à procurer de l'aisance aux pauvres ne sont pas un simple devoir de charité, mais encore une spéculation bien entendue d'intérêt général. Telles sont les caisses d'épargnes, les salles d'asile, les hôpitaux, les dépôts de mendicité et bien d'autres inventées déjà, ou à inventer.

Mais les passions sont une cause plus puissante encore de désirs criminels. A Dieu ne plaise qu'abdiquant l'activité de notre âge et de notre époque, nous prétendions nous dépouiller de toute passion comme d'une robe envenimée, pour revêtir une froide apathie; nous croyons à la légitimité des vifs désirs lorsque le but en est honorable : nous les accueillons comme fruit et symbole de puissance et d'énergie; mais à côté des nobles passions il y en a beaucoup de coupables, de funestes; celles-là, il faut les extirper, non en faisant de l'âme humaine une table rase que ne riderait jamais un souffle ardent, mais en les étouffant sous le développement des généreux instincts de notre nature.

Ce résultat ne peut être obtenu que par l'éducation, non pas ce maigre et stérile enseignement de l'art de lire et d'écrire qu'on s'était naguère imaginé suffire à former de bons citoyens, et qu'on a reconnu être éminemment propre à former des faussaires, mais par une véritable et complète éducation qui embrasse tout l'homme, la moralité comme l'intelligence, le cœur autant que l'esprit.

Nous nous arrêtons devant un sujet dont nous sentons toute la grandeur, en désirant que la législature porte son attention toute spéciale sur une aussi grave matière.

En résumé, l'on n'a jusqu'ici cherché à empêcher le

crime qu'en augmentant la crainte par la gravité de la peine. L'expérience et la raison ont prouvé l'insuffisance de ce système.

Il faut plutôt prévenir les désirs criminels en détruisant leurs causes principales, la misère et les passions coupables.

Au lieu d'un faible palliatif, c'est employer un remède tout-puissant.

Que si quelqu'un nous objectait que ce n'est pas en un jour que s'organisent dans une grande nation les moyens d'éteindre la misère, et que se généralise une bonne éducation ; qu'ainsi c'est rejeter dans le lointain le succès de nos vues, tandis que le crime continue sa marche progressive, nous répondrions que nous sommes loin de conseiller la suppression des peines, mais de se bien convaincre de leur insuffisance : qu'il faut aider à leur influence par l'influence d'autres moyens ; que d'ailleurs ce lointain n'est pas aussi éloigné qu'on pourrait le croire ; que déjà les caisses d'épargnes, par exemple, portent leurs fruits, quoique bien récentes; que le bien ne se fait pas tout à la fois mais un peu tous les jours; qu'après tout, fallût-il attendre encore de longues années pour voir le résultat heureux de nos efforts, les sociétés comptent leur vie par siècle, qu'une sainte et légitime solidarité lie les générations dans le passé, le présent et l'avenir; que comme nous recueillons l'héritage du siècle dernier, il est juste que nous en préparions un au siècle à venir, et que cet héritage, qui est l'ordre social, sera plus beau en proportion des crimes et des vices dont nous l'aurons purgé.

L'égoïsme ronge l'individu; que du moins il n'envahisse pas les générations.

Jules Duval (de Rodez).

Chroniques de France.

LÉONORA GALIGAÏ[1].

— 1617. —

I.

UN JEUNE FAVORI.

Par une belle matinée du mois d'avril, un jeune homme, vêtu fort simplement et d'une santé en apparence faible et délicate, accoudé sur une croisée du château des Tuileries, paraissait plongé dans une profonde rêverie. Un ciel pur et serein, les premiers rayons d'un soleil de printemps, qui comme un roi banni, après les mauvais jours, de retour dans son empire, plus radieux et plus beau, s'assied sur son trône doré, les gouttes de rosée, perles brillantes, diadêmes étincelans couronnant chaque feuille,

[1] Le jeune auteur de cette chronique en a publié une série d'autres dans le journal *la Paix*. Ces divers articles réunis composeraient un corps d'ouvrage du plus haut intérêt ; nous engageons fort M. Ernest Alby à lancer cette œuvre d'artiste dans le monde littéraire ; il y a plus que de l'avenir dans son talent. (*N. du Réd.*)

chaque fleur naissante ; les valets, les chevaux, les chiens, les patrouilles, les seigneurs se promenant, se croisant en tous sens ; les fanfares, les tambours, tout ce mouvement confus et bruyant qui annonce le réveil d'une résidence royale, ce spectacle délicieux d'un jardin au lever d'un beau jour ne pouvaient arracher ce jeune homme aux réflexions qui absorbaient entièrement son attention, et cependant chaque personne, quel que fût son grade ou son rang, qui venait à passer sous cette croisée où était comme encadrée cette figure pâle et pensive, cessait sa conversation et découvrait sa tête avec respect. Enfin, après être resté encore quelques momens à méditer ainsi, le jeune seigneur, comme frappé par une pensée à la recherche de laquelle il s'appliquait depuis long-temps, quitte brusquement sa place, et traverse en courant les vastes galeries encore désertes du château des Tuileries : parvenu dans une aile, il entre brusquement et sans se faire annoncer dans une chambre richement meublée, mais dont l'aspect désordonné trahissait chez celui qui l'occupait des habitudes d'insouciance, de luxe mal entendu et de dérangement. Des sabres, des poignards, des pistolets, un missel, des cornets, des cuirasses, des cornes de cerf, des chaînes d'or et d'argent, des sifflets, des fouets étaient placés pêle-mêle sur de riches coussins, sur des meubles artistement sculptés et admirablement tendus ; un pourpoint, un manteau, un haut de chausses, des bottes en entonnoir, étendus sur le plancher, sur le devant du lit, annonçaient la précipitation avec laquelle le jeune homme qui dormait encore profondément, s'était couché la veille.

A l'arrivée du personnage dont nous avons déjà parlé, un lévrier magnifique s'élança vers la porte en aboyant. — Tout beau, Jupiter ; et le chien aux accens de cette

voix qu'il reconnaît, court, la queue entre les jambes, comme pour implorer une caresse du nouveau venu.

Qui va là, dit son maître en s'éveillant. Par saint Hubert, nous laissera-t-on reposer? après les fatigues de la chasse d'hier, on peut bien se dispenser d'aller ce matin à la messe.

— Mon camarade, répondit le visiteur, nous irons désormais à la chasse quand nous n'aurons rien de mieux à faire, à la messe pour remercier Dieu de sa protection, et nous dormirons la grasse matinée quand nous serons maîtres chez nous.

— Sire!

— Luynes, mon fidèle serviteur et compagnon, mon cher Luynes, ne m'appelle plus sire; c'était bon quand j'étais petit et que je ne savais pas ce que c'était qu'un trône, mais à présent.... je devrais régner, commander; je suis seigneur et maître ici, et vois cependant comme ils me traitent; ma mère m'a trahi, elle a prostitué, jeté l'héritage du grand Henri aux mains d'un aventurier et de sa femme. Luynes, Luynes, que faire? et à ces mots le jeune Louis XIII s'assit sur le bord du lit de son favori, ce dernier voulut se lever. « Reste couché; ici nous pourrons causer seuls et en toute liberté, ils ne savent pas que je suis chez toi. L'insolence et l'avarice du Concino augmentent de jour en jour; comment mettre un terme à son usurpation et à son despotisme?

— Je vous l'ai déjà dit mille fois, sire, il n'y a qu'un parti à prendre : c'est celui de se débarrasser à jamais de cet infâme Italien; et le moyen, c'est de le tuer.

— Maître, vous allez vite en besogne. Malheur arrive à celui qui, pour s'élever jusqu'au trône, se sert d'un cadavre pour marche-pied.

— Oui, oui, malheur arrive au traître, à l'ambitieux qui pour s'emparer d'une couronne à laquelle il n'a aucun droit,

est obligé d'abattre avec son épée la tête qui la porte. Malheur à lui, car il a volé ce qui ne lui appartenait pas; malheur à lui, car il a égorgé l'homme sur le front duquel Dieu avait écrit : tu seras roi; malheur à lui car il a commis un crime de lèze majesté divine et humaine au premier chef; malheur au Concino, car il retient votre bien. Frapper l'aventurier, le mendiant qui, se drapant dans votre manteau royal, vous jette chaque jour l'humiliation et le mépris au visage. — Sire, sire, c'est justice, c'est un devoir, car Dieu vous a fait naître roi!... Continuez à vous taire, patientez; et ils diront avec raison : Le roi Louis n'est qu'un enfant chagrin et maladif; nous l'enverrons, pour le distraire de ses ennuis, chasser avec cet écervelé de Luynes au bois de Vincennes.

— Ne pourrais-tu pas trouver un autre moyen? Si je me retirais en Champagne, au sein de mon armée, si j'allais à Rouen ou à Amboise?

— Non, non, sire, il faut frapper l'Italien dans Paris : pas d'armes, pas de guerre. C'est ici, ici, le théâtre de sa fortune et de ses iniquités, qu'il doit succomber. Enfin, votre majesté me croit-elle dévouée à son service, prêt à risquer mes jours pour les siens?

— Oui.

— Votre majesté me croit-elle l'ami du Concino et de sa sorcière?

— Non.

— Voulez-vous en finir avec eux? Voulez-vous être roi?

— Oui.

— Ce n'est pas à vous à accomplir une entreprise dont l'exécution ne doit être confiée qu'à des hommes sûrs, et dont les jours, s'il y a quelque péril à courir, sont moins précieux que les vôtres. Je ne vous demande qu'une chose, sire, chargez-moi de tout, et je vous réponds du succès.

— Tout seul?

— Ne vous occupez de rien. Ils verront si Luynes ne sait que chasser et dresser des chiens et des pies-grièches.

— Mais enfin, Luynes, ne pourrais-tu pas faire enlever l'Italien? on le mettrait à la Bastille, et puis le parlement instruirait son procès.

— Que de ménagemens, sire; on tue un voleur sans autre forme ni figure de procès. — L'Italien et l'Italienne doivent mourir. Avez-vous donc oublié toutes leurs insolences. Hier encore, en jouant au billard avec vous, ce pendard ne s'est-il pas couvert? Au conseil des dépêches ce manant ne s'est-il pas assis dans votre chaire, la chaire du roi! et il commandait avec sa baguette aux secrétaires d'état de lire l'un après l'autre les dépêches nécessaires, chacun en son département, et il donnait son approbation et sa réprobation à sa fantaisie. Et Galigaï la sorcière, la paysanne parvenue, elle a laissé ses sabots à la porte de ce palais, elle a échangé son cotillon de laine contre des robes de velours: aussi madame la maréchale n'a-t-elle pas fait dire au roi Louis XIII de parler moins haut, car elle avait la migraine. Est-ce assez d'orgueil et d'insolence. Leur ambition n'est pas encore satisfaite. — Je veux voir jusqu'où la fortune peut pousser un homme, disait dernièrement Concino. — A la potence, ai-je dit au fond de mon cœur.

— Oui, oui, tu as raison. Mais ma mère.

— Madame votre mère! sire, la couronne de France ne tombe jamais en quenouille. Vous l'entourerez d'honneurs, de prévenances, et puis, si elle vous aime et vous honore, comme son titre de reine et de mère le veulent, ne doit-elle pas plutôt se réjouir de voir la plus belle couronne de l'univers entre les mains de son fils qu'entre les mains d'un misérable étranger.

— Mais la mort de son favori lui causera une grande douleur.

— Non, non, sire, car elle ne peut balancer entre votre majesté et cet homme-là. Savez-vous ce qu'a dit Concino avant-hier en jouant au billard?

— Il s'agissait des petits canons que vous avez fait dresser dans le jardin des Tuileries et de votre désir d'aller à la guerre. « A la guerre! cet enfant! s'écria-t-il, *Maître-Mouche* [1] mériterait le fouet. »

— Insolent! mais Luynes, ma mère! Que faire, que lui dire, lorsqu'elle viendra en pleurant me demander compte de la mort du Concino?

— Refusez de la voir, de l'entendre.

— Bien, c'est cela. Je ne la verrai pas. Tu me promets de l'éloigner?

— Oui sire, je vous le jure.

— Qui choisis-tu pour t'aider?

— Vitry, le brave Vitry, le fils du meilleur serviteur du feu roi votre père.

— Oui, Vitry. Bien, mon bon Luynes, que je t'embrasse. Et quand comptes-tu...

— Demain, vous serez roi.

— Demain! tu seras le meilleur ami du roi de France.

— Puisse Dieu vous entendre.

— On vient, je me sauve. Si ma mère te faisait demander pourquoi je suis venu te voir si matin, dis-lui que c'était pour te consulter au sujet d'une de mes pies-grièches qui est malade.

— Oui, sire, demain plus de comptes à rendre à personne.

— Si vraiment : au feu roi mon père et à Dieu, répondit gravement le jeune prince en s'éloignant.

[1] Surnom donné par Henri à son fils Louis XIII.

— Concino, Concino, dit Luynes quand le roi fut sorti, Marie de Médicis, vous vous moquiez de moi. Votre fortune est passée, et le page qui dressait les pies-grièches, tiendra bientôt dans sa main le bâton de grand connétable de France.

II.

LE GUET-A-PENS.

Depuis long-temps la cour, les principaux princes et seigneurs, les anciens serviteurs du feu roi murmuraient hautement contre l'ambition et l'avarice démesurée du maréchal d'Ancre. Fils d'un notaire d'une petite ville d'Italie, Concino Concini avait épousé Léonora Galigaï, fille de la nourrice de la mère de la reine Marie de Médicis. L'épouse de Henri IV avait amené, à sa suite, à la cour de France plusieurs Italiens, et entre autres Concino et sa femme. Cette reine les avait pris en grande affection, et à la mort de son mari, lorsque le parlement lui eut conféré la régence du royaume, elle investit Concino Concini de toute sa confiance, le combla des plus honorables distinctions; et les plus hautes charges du royaume, l'administration de ce puissant état, qu'à force d'habileté, de patience et de soins, Henri IV avait arraché à une ruine certaine, devinrent le partage de cet obscur favori.

Cependant la reine-mère et les amis du maréchal voyaient l'horizon s'obscurcir sur sa tête; on craignait, sans en avoir la certitude, les complots d'une noblesse jalouse de l'autorité d'un étranger, et quelque doux et timide que fut le caractère du jeune roi, on redoutait un coup de tête. Plus confiant que jamais dans sa fortune, le maréchal négligeait tous les avis, et malgré les pressantes sollicitations de sa femme et celles de ses amis, il s'obstinait à rester en France.

Le 24 avril, le jeune roi s'était levé de très bonne heure, il avait annoncé la veille qu'il irait à la chasse. Un carosse à six chevaux l'attendait; ses ordinaires et ses chevaux légers étaient prêts à l'accompagner et s'impatientaient dans la cour, car ils attendaient depuis long-temps le signal du départ. A mesure qu'un officier paraissait dans la cour, les soldats formaient leurs rangs, mais on les leur faisait rompre sur-le-champ; car le roi n'était pas encore prêt : tantôt il allait déjeûner, tantôt il se rendait à la messe, tantôt il achevait sa partie de billard. Pendant ce temps, Louis XIII se promenait dans la grande galerie en compagnie de M. de Vitry et du colonel d'Ornano; une grande agitation régnait dans toute sa personne, il allait, venait. — « Au moins, M. de Vitry, je vous recommande d'éloigner Mme ma mère, que je ne la voie pas. Ce n'est pas que je redoute sa présence et ses représentations.... mais sa douleur.... ses pleurs. — Oui, sire, dans une heure tout sera fini. » A ces mots, un écuyer entra et fit un signe à M. de Vitry.—Sire, voici le moment, je cours débarrasser la route d'un obstacle qui arrête votre marche. — Allez, M. de Vitry, vous avez toujours été brave et fidèle à l'endroit du feu roi notre père; vous serez de même à l'endroit du fils. Le service que vous m'allez rendre est le plus grand que je puisse jamais réclamer de vous, je vous remercie de votre bonne volonté : comptez sur ma reconnaissance. » Vitry s'éloigne. Le roi s'assied, le jeune Botru l'entretient de choses et d'autres, mais il ne lui répondait pas, et pour cacher l'émotion violente qui l'oppressait, il s'amusait à racler un parchemin avec la lame d'un grattoir.

Luynes s'était concerté avec M. de Vitry dans la soirée, et ce dernier s'était chargé d'en finir avec l'Italien dans la matinée. Il avait posté plusieurs personnes aux aguets,

elles devaient le faire prévenir de l'arrivée du maréchal au Louvre : il avait placé le sieur du Hallier, son frère, dans un coin de la basse-cour avec deux ou trois hommes d'exécution, ainsi que Persan, dans un autre endroit avec un pareil nombre de soldats; Laschenaye était en sentinelle à la première porte. Pour lui, en attendant le signal, après avoir quitté le roi, il fut s'asseoir dans la salle des Suisses sur un coffret et s'entretint avec les gardes de choses indifférentes. Sur les dix heures, le maréchal sort de son logis pour se rendre au Louvre, accompagné de cinquante ou soixante personnes qui le précédaient. Il était habillé d'un pourpoint de toile d'or noire, avec une jupe et un haut-de-chausse de velours gris brun, à grandes bandes de Milan. C'était un beau cavalier; tous ses mouvemens étaient empreints de grâce et d'aisance, et au milieu du cortége qui l'entourait, il avait plutôt l'air d'un prince du sang, que d'un courtisan ou d'un officier qui va saluer le monarque à son lever. Vitry, prévenu de l'arrivée du maréchal, sort de la salle des Suisses avec son manteau sur l'épaule et son bâton à la main, et va droit à la porte du Louvre. Du Hallier, Persan et leurs hommes le suivent et se réunissent autour de lui au nombre de quinze, dans le passage entre la basse-cour et le pont-levis. Ils fendent petit à petit la foule qui escortait le maréchal, parmi laquelle se trouvaient le baron du Tour, Sardiny, Casiny, Lamotte, Boneil et autres; plusieurs d'entr'eux arrêtent M. de Vitry pour le complimenter, Casiny le saisit par le bras. — Eh bien, capitaine, vous savez la nouvelle, les hérétiques ont levé l'étendard de la révolte dans le Midi. Le roi sort pour chasser ce matin, Comment se porte-t-il? — Bien, répondit Vitry, en se tournant vers son interlocuteur (le maréchal d'Ancre passa alors près de lui sans qu'il l'aperçut), et il continuait de marcher; ne rencontrant pas le maré-

chal : — Monseigneur le maréchal est donc malade, M. de Colomby-Cavigny ? — Non, M. de Vitry, le voyez-vous devant vous ; il lit une lettre. » A ces mots, Persan et Sarroque passent derrière le maréchal et le séparent de sa suite ; ce dernier se trouvait en ce moment à l'entrée du pont dormant du Louvre et marchait fort lentement, accompagné du sieur de Beaux-Amis-Cavigny et lisait une lettre du sieur de Betancourt, gouverneur du château de Caen, par laquelle il l'informait de l'assemblée tenue à Caen par ceux de la religion prétendue réformée.

Dès que Vitry aperçoit le maréchal, il se dirige vers lui et le prend par le bras ! — Le roi m'a commandé de me saisir de votre personne. — A moi ! s'écria le maréchal, et faisant un pas en arrière, il s'accula contre la barrière du pont. — Oui, oui, à vous, et le serrant de plus près : Chargez, camarades, chargez. A l'instant, du Hallier, Perré-Guichaumant, Morsains et le Buisson se jettent sur le maréchal et tirent en même temps chacun un coup de pistolets ; deux balles frappent la barrière, les autres portent dans la tête, entre les deux yeux, dans le gosier, dans la joue au-dessous de l'œil droit. Persan, Laschenaye, Boyer et autres se précipitent sur le cadavre. Sarroque le perce d'un coup d'épée sous le sein, Taraud aussi, mais il était déjà mort ; le maréchal était tombé sur ses genoux, soutenu par la barrière. Vitry, en criant : Vive le roi ! lui donne un coup d'épée, qui achève d'étendre le cadavre par terre.

Aucuns de ceux qui formaient le cortège du maréchal ne songea à le défendre, seulement deux de ses pages voulurent s'*amuser* à pleurer autour de son corps, mais les autres pages et les laquais leur ôtèrent leurs manteaux et leurs chapeaux. Colomby qui s'était retiré au bruit des pistolets, après que la foule fut dissipée, eut la curiosité de

s'en approcher pour s'assurer s'il était bien mort; il fut jusqu'à manier une de ses mains; il trouva le visage tout noirci de la poudre et de la bourre, et la fraise toute brulante, comme une mèche d'arquebuse allumée.

Le cadavre fut à l'instant emporté dans une chambrette des soldats des gardes, sous le portail à main gauche en entrant dans le Louvre, et placé par terre sous un petit portrait du roi.

Pendant ce temps M. de Vitry rentre dans la cour du Louvre; il fait ranger les troupes en bataille, se promène au milieu, allant çà et là et tenant toutes choses en brides. La Catharina qui avait ouï les coups de pistolet ouvre un des chassis de la chambre de la reine qui ont vue sur la cour.

— M. de Vitry, qu'est ceci.

— C'est le maréchal d'Ancre qui vient d'être tué.

— Sainte Vierge! qui a fait ce coup?

— Moi, — par le commandement du roi.

— Madame, dit La Catharina en entrant dans l'appartement de la reine, monseigneur le maréchal est mort.

— Mort! — J'ai régné sept ans, je ne veux plus qu'une couronne au ciel [1]. Laplace qui était au service de la maréchale vint aussitôt vers la reine pour lui dire qu'il ne savait comment annoncer cette nouvelle à sa maîtresse. Si vous-même, madame, vouliez....

— J'ai bien à penser à autre chose. Si vous ne voulez lui dire cette nouvelle, eh bien! chantez-la lui. Depuis long-temps je prévoyais ce qui vient d'arriver; je disais à

[1] Marie de Médicis, le maréchal et sa femme avaient conservé l'accent et la prononciation italienne; je n'ai pas rapporté leur langage tel quel dans ce morceau; c'est une difficulté écartée et qui ne change rien à la vérité historique.

ces gens-là de retourner en Italie ; ils n'ont pas voulu m'écouter, tant pis pour eux. »

La Galigaï, de son côté, au bruit des armes à feu, demanda à une de ses filles la cause de ce tumulte.....

— C'est une querelle dans laquelle Vitry est mêlé, lui répondit-on.

— Comment! Vitry! des coups de pistolets dans le Louvre, et vous verrez que ce sera contre mon mari!

— Madame, dit un de ses serviteurs en entrant, il y a de mauvaises nouvelles, M. le maréchal est mort.

— Il a été tué.

— Il est vrai, et c'est Vitry qui l'a tué.

— C'est donc le roi qui l'a fait tuer. — Retirez-vous, laissez-moi, je veux être seule. En même temps, elle se fait déshabiller, ferme la porte de sa chambre, place ses pierreries dans la paillasse de son lit, et se couche sans verser une larme.

Le colonel d'Ornano vint frapper à la porte du cabinet des armes, où le roi s'était retiré. — Sire, ouvrez, c'est fait.

— Bien, dit le roi, Lescluseaux, ça, ma grosse Vitry (nom d'une carabine que M. Vitry lui avait donné); et, son épée à la main, il se dirige vers la grande salle, et en chemin Colomby vient lui confirmer la mort du maréchal.

Le roi se présente aux fenêtres qui donnent sur la cour, et pour qu'on le vît mieux, le colonel d'Ornano l'embrasse et l'enlève dans ses bras pour le montrer en bas à ceux qui étaient avec M. de Vitry. Un cri de : vive le roi, s'élève de toutes parts.

— Grand merci, grand merci, grand merci à vous! A cette heure, je suis roi; il fut encore aux fenêtres qui donnaient sur la cour des cuisines et cria : Aux armes, aux armes, compagnons. Aux cris du roi, tous les sol-

dats des gardes se rangèrent en bon ordre par toutes les avenues des rues, et furent bien joyeux de voir le roi sain et gaillard, car ils appréhendaient quelque grand malheur.

Dans la salle, une foule de serviteurs fidèles et de seigneurs entourent le roi. A leurs félicitations, il répond : « Dieu soit loué, me voilà roi, qu'on m'aille quérir les vieux serviteurs du feu roi mon père, et anciens conseillers de mon conseil d'état ; c'est par leurs avis que je veux gouverner désormais. »

Sarroque, un genou en terre, présenta en ce moment au roi l'épée du maréchal.

— Garde-la, mon brave, en récompense de ton courage et de ta fidélité ; Le Buisson, à toi le diamant que tu as enlevé du doigt de l'Italien (estimé par les uns six mille, par d'autres, quinze mille écus) ; Boyer, à toi son écharpe et son manteau de velours noir. Puis, se rapprochant de Luynes : Aux valets la défroque, à moi le trône, à toi les charges du défunt.

— Sire, mon zèle vous prouvera que vos bontés ne tombent pas sur un ingrat.

— Et ma mère ?

— Elle sait tout, elle se lamente, mais elle ne pénétrera pas jusqu'ici, car elle a cessé de régner.

— Oui, son règne finit, le mien commence.

Et pendant que les courtisans entouraient le monarque et le félicitaient, que les amis du maréchal se cachaient, les soldats chargés de la garde du cadavre s'occupaient à le dépouiller de ses vêtemens.

— Il n'a pas de Jacques de Maille, comme on le disait ; Varand, vois cette chaîne d'or en écharpe sur la chemise du brigand ; qu'est-ce donc cette boîte ?

— Un *Agnus Dei*.

— Non ; ouvre la petite boîte. Un *Agnus Dei* ! Vois donc : un morceau de toile blanche pliée en quatre. C'est un charme ! monseigneur le sorcier, vous n'en êtes pas moins bien mort.

— Bournon, que trouves-tu dans les pochettes de son haut-de-chausse ?

— Des papiers ; porte-les à M. de Vitry.

— Voyez donc ce bel homme tout nu : rien que deux cautères, et il est rompu en deux endroits.

— Allons, il faut en finir ; où est la bière ?

— Une bière pour ce mécréant ? Tu vas voir.

A ces mots on enveloppa le cadavre dans un drap qui ne coûta que cinquante sols ; on attacha les deux bouts avec un morceau de ficelle pour éviter la peine de le coudre, et sur la minuit, il fut porté par le commandement du roi dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, précisément sous les orgues. Les pierres furent habilement replacées, en sorte qu'on ne pouvait découvrir la place où reposait le maréchal d'Ancre. Un prêtre voulut entonner un *De profundis* : — Tais-toi, crièrent les soldats ; ce scélérat ne mérite pas qu'on prie Dieu pour lui.

Telle fut la fin du maréchal d'Ancre. Là devaient s'arrêter la vengeance du roi et celle du peuple. Elle poursuivit sa femme et son fils ; et la sainteté du lieu dans lequel reposaient les restes du malheureux Concino Concini ne les protégea pas contre la colère et la brutalité populaires. C'est un récit douloureux, une scène effroyable et dégoûtante à retracer.....

III.

LA SŒUR DE LAIT D'UNE REINE.

Vitry venait de donner l'ordre à ses archers de se rendre au quartier de la maréchale d'Ancre ; ils trouvent la porte

de l'appartement fermée et frappent avec la crosse de leurs arquebuses.

— Au nom du roi, ouvrez, ouvrez.

— Madame la maréchale est malade, elle est couchée.

— Que nous importe que ta maîtresse soit couchée, ouvre-nous, ou nous enfonçons la porte.

— Ouvre, Juliette, dit la maréchale à sa femme de chambre, notre règne est expiré.

Les soldats se précipitent en désordre dans la chambre et s'emparent de tout ce qu'ils trouvent sur les meubles, dans les tiroirs des coffres ; en un instant cette chambre fut pillée comme une maison livrée à la merci du vainqueur.

— A présent, vieille sorcière, lève-toi, dit le sergent d'armes.

— Mon ami, je ne le puis, je suis malade.

— Lève-toi, et indique-nous l'endroit où tu as déposé tes pierreries.

— Mais vous m'avez tout enlevé.

— Te lèveras-tu, et, la saisissant par le bras en écartant violemment les couvertures du lit, te lèveras-tu !... tes pierreries ! tes pierreries ! la diseuse de bonne aventure la peau noire[1], réveillez-vous. Vous aviez fait un beau rêve, mon Italienne, hier encore la première femme de tout le royaume en France, aujourd'hui la dernière, la plus misérable entre toutes les filles les plus infâmes ; lève-toi, lève-toi, le bourreau réclame ton corps hideux.

Léonora, sans montrer la plus légère émotion aux discours de ce brutal et grossier archer, quitte son lit.

— Tes pierreries, tes pierreries !

— Messieurs, vous êtes entrés ici au nom du roi, c'est au nom du roi que vous réclamez mes bijoux, — Ils sont

[1] Galigaï était très brune.

là (elle montrait son lit); prenez garde! n'en détournez pas un seul; car ils sont au roi.

Les archers s'emparent des bijoux cachés dans la paillasse.

— Allons, à présent, suis-nous.

— Messieurs, vous avez enlevé tout ce qui était ici, et je n'ai point de bas-de-chausse.

— Est-ce à nous de fournir des bas-de-chausse à cette Bohémienne?

— Alors, allez demander à mon fils, de ma part, un peu d'argent pour que je puisse me procurer ce qui m'est nécessaire.

— Entendu.

Et le soldat qui fut envoyé pour remplir cette commission rapporta un bas de toile qu'il avait acheté. Le pauvre petit garçon n'avait trouvé dans ses poches qu'un quart d'écu, et l'avait donné à sa mère.

— En marche!

— Où me conduisez-vous? On a tué mon mari, n'est-ce pas assez? Qu'on me permette de me retirer hors du royaume.

— La belle! te retirer hors du royaume! Oh! non. Les Italiens sont venus s'engraisser de nos richesses et de nos dépouilles à la cour de France; ils se sont assis un moment sur le plus beau trône de l'univers. Leur sépulture, est en France; ici, ici même où ils ont régné. — Au lieu de vous conduire à Saint-Denis, et de vous mettre tous les deux dans un riche mausolée de marbre, la grève sera la chapelle ardente où vos cadavres seront exposés, et le bourreau suspendra aux crocs de Montfaucon les restes de deux infâmes voleurs, de deux exécrables sorciers. — Marche!

Léonora Galigaï montra dans ces pénibles et douloureuses circonstances la plus grande constance, la fermeté

la plus héroïque ; autant elle avait été hautaine, sotte, présomptueuse, ridicule, lâche dans sa prospérité, autant elle fut forte, résignée dans sa mauvaise fortune. Elle suit les guides, et, en montant l'escalier de la pièce où on la conduisait, un des soldats la pousse en criant : Monte, monte ! il n'y a plus qu'un échelon.

— Plût à Dieu, répond-elle, je ne serais plus en butte à votre brutalité.

MM. Aubry et de Bailleul étaient dans cette pièce, en compagnie de M. du Hallier et d'autres personnes ; ils demandent à la prisonnière ce qu'elle avait fait de ses bagues.

— Messieurs, j'ai envoyé au roi une cassette où il y avait pour deux cent mille écus de pierreries, mais je pense qu'il en est resté une partie dans le chemin ; j'ai encore un tour de col de quarante perles de deux mille écus pièce, et une chaîne de cinq tours, de cinquante mille écus pièce ; en tout, il y en a bien pour plus de six vingt mille écus. Les voici : ces messieurs (en désignant ses gardes) ne les ont pas trouvés : je vous les remets : je désire qu'on les enveloppe, en ma présence, dans du papier, et qu'on cachète le paquet (puis se tournant vers du Hallier) : M. du Hallier, comment se porte la reine, madame mère du roi ?

— Elle n'est plus à Paris, elle est à Blois.

— Sancta Maria ! à Blois ! et n'est-ce donc pas assez d'avoir tué M. mon mari ! Et qui donc a hérité de ses charges ?

— M. de Vitry a été nommé maréchal de France et a obtenu la baronnie de Lesigny.

— Jésus Maria ! Cette baronnie était à sa bienséance ! située en Brie, près de Vitry ! Mais notre grande maison de Paris, nos chevaux, nos meubles ? — A M. Vitry

— A qui a été dévolue la charge de premier gentilhomme de la chambre ?

— A M. de Luynes.

— La lieutenance-générale pour le roi en Normandie avec le Pont-de-l'Arche.

— A M. de Luynes.

— Vitry ! Luynes ! Mon Dieu ! Et mon marquisat d'Ancre, ma petite maison joignant le Louvre ?

— Tout cela a été donné à d'anciens et fidèles serviteurs.

— Et ils ne m'ont rien laissé. M. Du Hallier, mon mari est mort ; croyez-vous que le roi étende son ressentiment jusque sur moi, moi, une femme faible, sans défense ; intercédez auprès de lui pour Léonora, la sœur de lait de sa mère, dites-lui que je l'ai toujours aimé, que je l'ai vu sortir du ventre de sa mère. Oh ! mes bons messieurs, sauvez-moi, sauvez-moi et ma reconnaissance égalera le service que vous m'aurez rendu ; je vous offre un présent de deux cent mille écus, M. Du Hallier.

— J'ai ordre de vous conduire à la Bastille. Le malheur vous rend douce et résignée. Il y a quinze jours encore, madame, si nous vous eussions regardée comme nous le faisons, à cette heure, vous vous seriez offensée et eussiez dit qu'on vous ensorcelait.

— Oh ! j'étais folle en ce temps-là.

— MM. Aubry et de Bailleul, avez-vous terminé votre besogne ?

— Oui, M. Du Hallier.

— Signora, à la Bastille ; avant de partir, répondez, n'avez-vous plus de bagues ?

— Non, monsieur ; cette layette renferme une chaîne d'ambre ; c'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes richesses et parures.

— Mais sur vous, sous votre juppe, n'avez-vous rien caché ?

— Voyez, messieurs, elle souleva à ces mots sa juppe jusqu'au menton (elle portait un caleçon de frise rouge de Florence).

— Eh bien ! il faut fouiller le caleçon ; dit en riant Du Hallier.

— En un autre temps je ne l'aurais pas souffert ; mais vous êtes les maîtres.

— En marche, dit Du Hallier, après avoir fouillé la maréchale ; l'Italienne est aussi gueuse et pauvre maintenant que la fille d'un batelier de la Seine ?

— Ma chambre sera-t-elle tapissée ?

— Si elle l'est déjà, tant mieux pour vous, si elle ne l'est pas, je crains bien que vous ne viviez pas assez de temps encore pour faire faire cet arrangement dans votre prison.

— Laissez-moi emporter mon petit chien ; et à ces mots elle prit son chien dans ses bras, et suivit M. Du Hallier d'un pas ferme et résolu. Elle était accompagnée d'une vieille demoiselle italienne et de son apothicaire, les deux seuls serviteurs que la mauvaise fortune n'avait pas encore éloignés d'elle.

Des soldats, des femmes, des seigneurs se pressaient sur son passage. M. le duc d'Uzès se trouvait dans le groupe ; il donnait le bras à une jeune dame masquée. Il observait attentivement la Galigaï, et suivait avec le plus grand intérêt tous ses mouvemens.

— Quelle est sa contenance ? lui demanda la dame masquée.

— Bonne et fière, madame.

— Elle ne pleure pas, M. le duc ?

— Non, madame.

— La misérable ! elle n'a donc pas peur de la mort ?

— Une sorcière ne s'effraie pas facilement.

— Oh ! je veux aller la voir en Grève ; elle faiblira peut-être à la vue du bucher.

— Mme Léonora, dit la vieille demoiselle en italien à la maréchale, je crois reconnaître cette dame masquée qui est au bras de M. le duc d'Uzès ; c'est madame la petite reine.

— Oui, je la reconnais. Aussi forte, aussi courageuse que son mari ; elle n'ose regarder en face ses ennemis que lorsqu'ils sont enchaînés ! Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

Et les curieux criaient en la voyant passer : L'étrangère, l'intrigante est chassée comme une chienne enragée du logis où elle avait reçu l'hospitalité. Nous la verrons bientôt en place de Grève. Le ciel et le roi sont justes à son égard.

IV.

UN CŒUR CHARITABLE.

Léonora Galigaï fut détenue quelques jours à la Bastille, et lorsque le parlement instruisit son procès, elle fut transférée dans les prisons du palais. Son apothicaire et cette demoiselle, son ancienne compagne, la quittèrent alors. Seule, en proie aux horreurs de la misère, en butte aux plus cruelles vexations, au milieu d'une dure captivité, Galigaï conservait une attitude calme et fière : elle était résignée au sort qui l'attendait ; ses ennemis avaient juré sa mort, et chaque jour elle entendait sous ses fenêtres le peuple demander à grands cris sa tête.

Un matin son geolier introduit dans son cachot une dame voilée.

Qui êtes-vous, madame? quel sujet vous amène auprès de l'infortunée Galigaï.

— Madame, j'ai su votre misère, votre douleur, l'abandon dans lequel vous étiez plongée; je viens vous porter des secours et vous donner des consolations (à ces mots elle détache le voile qui couvrait ses traits).

— Mme de Persan! La femme du beau-frère de M. de Vitry! Vitry, l'assassin de mon mari! Venez-vous m'insulter jusques dans ma prison?

— Non, non, madame : vous êtes malheureuse, exposée à mille dangers, à mille privations, permettez-moi de vous consoler, de vous secourir. A deux genoux, madame, je vous en supplie. Je ne suis pas votre ennemie. Chaque jour dans mes prières, je dis au ciel que je protégerai l'infortune, que je visiterai la veuve, l'orphelin, les prisonniers.

— Oh! ma bonne dame, s'écria Galigaï, les yeux baignés de larmes et la voix grosse de sanglots, oui, je suis bien malheureuse, bien pauvre. Je n'ai ni hardes, ni habits; j'avais un petit paquet de linges et un manchon dans lequel j'avais caché quatre-vingts écus; en entrant dans la conciergerie, on me fit signer mon écrou sur le registre de la prison, je quittai mon manchon, pour écrire plus facilement, pendant ce temps on me le déroba. Oui, je suis bien pauvre, je voudrais changer de chemise, celle que je porte est si sale, eh bien! ils ne veulent pas m'en donner.

— En voici deux.

— Je vous remercie mille et mille fois. — Je vais mettre une chemise propre. — Vous ne pouvez pas comprendre mon bonheur, ma joie! vous ne savez pas ce que c'est que la misère, la malpropreté!

— Vous avez comparu devant messieurs du parlement.

— Oui; et ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne m'interrogent que sur des niaiseries : ils me demandent si je crois aux sorciers, aux astrologues. Sans doute ils ont reconnu mon innocence, et c'est pour complaire à mes ennemis qu'il prolongent mon procès.

— Vous devez bien regretter votre ancienne condition.

— Non, madame, lorsque je quittai mon père, pauvre menuisier, pour entrer au service de madame la reine, j'entrevis de suite un avenir brillant; mes espérances se sont réalisées; notre fortune a été belle, belle à faire envie à toute la noblesse de France. Les jours de grandeur se sont écoulés rapidement; et je préfère aujourd'hui la mort, oui, madame, je préfère mourir que traîner une vie misérable, objet de dégoût et de mépris pour les grands, et de dérision pour les petits enfans. J'irais traînant une vie sale et pauvre dans les carrefours d'une ville où mon mari était maître; les soldats, les manans battraient la sœur de lait de la reine Marie de Médicis; les juifs, les sorciers cracheraient sur mon front, et Galigaï aurait beau appeler les archers, loin de voler à son secours, elle entendrait les archers crier : A la Seine, cette mécréante ! Non, non, madame, j'ai vu naître monseigneur le roi, peut-être se souviendra-t-il de moi, sa mère ne m'abandonnera pas. Elle m'aime, madame; oui, madame; Marie de Médicis m'aime bien, elle fera tout pour me sauver; j'espère qu'elle m'arrachera de la colère de mes ennemis, qu'elle me rendra la place que j'occupais auprès d'elle.

— Puisse Dieu vous entendre! dit madame de Persan en se retirant

— Je vous remercie, madame, de votre bonne visite.

Et quand la porte du cachot fut fermée, la Galigaï se déshabilla et mit une des chemises que lui avaient apportées cette bonne et excellente femme.

Ce fut la dernière joie qu'éprouva la Galigaï, la dernière preuve de bonté, de charité, qu'elle reçut des hommes ; ce fut la sœur de l'assassin de son mari qui essuya ses larmes.

V.

LA PLACE DE GRÈVE.

La soirée était belle : les derniers rayons d'un soleil de mai éclairaient encore la ville. Les marchands, les nobles, les écoliers, les filles, les soldats, les enfans se dirigeaient en foule vers la place de Grève et les quais. La rivière, couverte de petits batelets, de radeaux et de barques, présentait le spectacle le plus animé. Les baladins, les jongleurs amusaient la populace, et à force de gambades et de lazzis, recueillaient une ample moisson de sols et de deniers. Tout, dans ce quartier, annonçait la joie, l'insouciance des promeneurs, qui, en attendant l'heure du souper, se délassaient de mille manières de leurs travaux de la journée.

Sept heures sonnent au beffroi de la tour du palais. Soudain une grande agitation, un immense murmure s'élève du sein de la foule. Les jeux, les spectacles cessent. Les bateaux, les quais sont abandonnés. — Et à ce cri : « Voilà la Galigaï que l'on traîne en Grève ! » Tout le monde se précipite sur la place.

Au milieu d'une escorte de deux cents cavaliers, s'avançait, traînée sur une charette, la Galigaï. Elle était vêtue d'une robe de velours figurée de feuille morte ; sa face était découverte et sa tête aussi ; elle était assistée de deux docteurs en théologie, MM. Leclercq et Bernard.

Le greffier lisait par intervalle le jugement rendu contre elle par le parlement. Léonora Dori, dite Galigaï, était convaincue du crime de lèze-majesté divine et humaine,

au premier chef, et condamnée comme sorcière à avoir la tête tranchée et son cadavre devait être brûlé.

A la vue de cette femme dévouée à la mort, pâle et les cheveux flottans, mais fière, mais promenant sur la foule un regard ferme et assuré, debout sur cette charette sanglante, entre ses deux confesseurs, refusant d'écouter leurs exhortations, à la vue de cette femme condamnée par le parlement pour avoir eu des relations avec les esprits de l'enfer, à la vue de cette femme à l'aspect sombre et sinistre, le peuple, comme frappé de crainte et de terreur, ne profère aucun cri.

Le cortége s'avance lentement vers le lieu du supplice. On entendait les sons lugubres et monotones des cloches de Notre-Dame, et de moment en moment la voix sinistre du greffier qui lisait la condamnation de Galigaï. Les premières ombres de la nuit commençaient à descendre sur la ville, et le peuple en silence suivait avec anxiété toutes les scènes de ce drame. Et toujours Galigaï, debout sur la charette, au milieu de ses gardes, la face éclairée par un dernier rayon de soleil, lorsque la nuit commençait à envelopper tout ce qui l'entourait, tant sa contenance était fière, tant sa résolution était ferme, tant son mépris pour la mort, pour ce peuple qui se ruait autour d'elle était grand, apparaissait comme un être terrible et mystérieux aux yeux de cette foule stupide et ignorante; ce n'était plus cette femme peureuse, sotte, superstitieuse, d'un esprit médiocre et en proie à mille préjugés communs à tous les gens d'une aussi basse condition. Le peuple voyait au contraire une femme forte et courageuse, et ceux qui ne la croyaient pas sorcière disaient au fond de leur cœur : « Pourquoi vont-ils la tuer. »

Enfin le cortége s'avance sur la place; Galigaï monte

sur l'échafaud. — La nuit était venue. — Les spectateurs voient une ombre se débattre avec le bourreau. — C'était la condamnée qui ne voulait pas qu'on lui bandât les yeux. — Le feu est mis au bucher. — Un immense et sourd murmure s'élève de la foule. La place de l'Hôtel-de-Ville était éclairée par la lueur sanglante des flammes. Galigaï pâle, mais fière, se redressant de toute sa hauteur, promène un dernier regard sur cette foule muette et prise de terreur; elle s'agenouille. Sa tête est séparée du tronc. — Et le bourreau jette dans les flammes le cadavre de la victime. — Et montrant la tête au peuple : Justice est faite, messeigneurs.

Mais le peuple ne répondit pas, il s'éloigna insensiblement de la place du supplice.

Et le bûcher brûlait encore, et le bourreau était seul en grève, assis sur l'échafaud, renfermant dans un sac les vêtemens de celle qui venait de mourir.

Plusieurs bourgeois, en rentrant chez eux pâles et consternés, dirent à leurs femmes : Réellement nous venons d'assister à une scène de l'enfer [1].

[1] Voici, en résumé, les faits de sorcellerie qu'on reprocha, au procès, au maréchal et à sa veuve. Concino et sa femme furent accusés d'avoir pris à leur service un juif nommé Montalto, d'avoir gardé et lu des livres hébreux, d'avoir consulté la dame Isabelle tenue pour sorcière, de s'être servi de préservatifs diaboliques qu'ils suspendaient à leur cou; de garder dans des cercueils des images de cire, de consulter les magiciens, d'entretenir des astrologues, d'avoir fait venir des sorciers nommés Ambrosiens, qui faisaient sortir tous les serviteurs de la maison, encensaient dans le jardin et faisaient plusieurs bénédictions sur la terre. On reprocha à Galigaï de ne manger que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle faisait bénir. On lui reprocha aussi d'avoir fait le sacrifice du coq à la judaïque dans plusieurs églises avec des

cris et des hurlemens épouvantables. Voici ce que Buxdorfins, professeur de langue hébraïque en la synagogue de Bâle enseignait à ce sujet à cette époque. Les juifs, disait-il, tuent un coq blanc pour l'expiation de leurs péchés (ils se gardent bien d'en immoler un roux, parce que, suivant eux, le péché est roux, et qu'en le tuant, ils craignent d'être immolés comme lui); après cela, ils entrent dans leur cimetière et donnent en aumône la valeur du coq sacrifié; puis ils mangent le coq au milieu des éclats d'une joie bruyante. Quant aux entrailles du coq, ils les jettent sur le toit de la maison, afin que le corbeau les emporte avec leurs péchés, parce qu'ils *estiment que le péché, qui est chose intérieure, est signifié par les entrailles.*

Si c'est un homme qui fait le sacrifice, il tue un coq blanc; si c'est une femme, elle immole une poule blanche, et si c'est une femme enceinte, elle immole un coq blanc et une poule blanche.

Ernest ALBY.



Album pittoresque.

NOTRE-DAME

DE LA

DÉLIVRANDE.

Il semble que le soleil d'Orient doive seul éclairer le culte extérieur, et les génuflexions au parvis des mosquées, et les pélerinages de la Mecque, et les pierres jetées au démon dans la vallée de Muna; qu'à l'Occident au contraire appartiennent le culte de l'intelligence, le génie iconoclaste, la conception métaphysique de la cause primitive.

Mais le peuple, dont une civilisation quelque peu prosaïque, n'a pas défloré la nature et nivelé les mœurs abruptes; le peuple qui a foi au juif errant et aux légendes des chanteurs forains, le peuple tient à l'Orient par la verdeur de son imagination et la naïveté de ses croyances : il lui faut des images et un ciel sensible; il lui faut des temples pour son Dieu et des chapelles pour ses saints; et encore

parmi ces chapelles et ces temples, en choisit-il plusieurs auxquels il attache sa prédilection spéciale, constante, sa piété héréditaire, et toute sa poésie d'espérances et de souvenirs.

Les classes inférieures sont, en quelque sorte, les archives permanentes de toutes les manières d'être et de sentir de l'humanité; elles sont la tradition vivante; leurs convictions et leurs coutumes se forment par alluvions : les bois sacrés des Druses ont fait place aux temples des divinités romaines que nos emblèmes et nos saints ont dépossédées à leur tour : les amulettes et les cérémonies druidiques sont devenues, après s'être légèrement modifiées, des amulettes et des cérémonies chrétiennes; les mêmes lieux attirent la même affluence de fidèles; les noms presque seuls ont changé.

Ce n'est pas qu'il y ait idolâtrie dans les croyances du peuple; il sait que les simulacres qu'on lui présente ne sont pas autant de Dieux; il les honore, comme une génération honore les statues de ses grands hommes; il les garde avec amour, comme nous gardons le portrait dont l'éternel sourire réveille en nous une douleur éternelle; comme un amant garde la boucle de cheveux noirs détachée d'un front qu'il ne fera plus pâlir de bonheur : peut-on dire que leur pensée à tous s'arrête à la relique et à l'effigie, et ne se reporte pas au souffle qui anime cette poussière, à la vie dont toutes ces choses ne sont que le reflet affaibli?

Pour le peuple donc, tout dogme doit être perceptible; toute idée religieuse doit revêtir une forme et un corps : le peuple ressemble à l'apôtre de l'évangile, il ne croit bien qu'à ce qu'il voit et touche; et puis il est intéressé à s'assurer ainsi une assistance de tous les jours; la Pologne expirante se plaignait que Dieu fût trop haut et la France

trop loin, nous aussi, nous avons craint que, si nous le laissions dans le ciel, il ne pût aux jours de détresse, nous entendre et nous secourir ; et nous nous sommes arrangés de manière à l'avoir toujours sous la main, nous l'avons mis à notre portée; nous avons localisé l'universelle Providence.

Ce qui attire les pélerins à la Délivrande, ce n'est pas, comme à Lorette, la maison nazaréenne qui y fut miraculeusement transportée ; ce n'est pas comme au mont Esquilin, le tableau de sainte Marie-Majeure, ouvrage de Saint-Luc, que l'on promenait par les rues de Rome, en temps de peste ; ici, c'est une chapelle de la Vierge, que tous les pieux bas-normands ont visitée au moins une fois, et dont je n'ai pas la prétention de leur apprendre l'histoire.

Fondée il y a douze cents ans, cette chapelle a passé par bien des crises ; pareille aux cabanes de pêcheurs qui sont renversées à chaque tempête et qui se relèvent au premier beau jour, elle a eu sa part d'avaries dans toutes nos grandes révolutions. La chute des trois colosses des temps modernes a retenti jusques-là : — D'abord les païens du Nord, dont la hache abat et coupe en morceaux l'empire de Charlemagne, détruisent en passant la chapelle de la Délivrande, insultent la vierge vénérée, en lui brisant sur le front son diadème de pierre. Deux siècles s'écoulent, et une brebis inspirée fait découvrir cette image si long-temps ensevelie sous le sol, on veut la déposer dans une autre église, mais un ange la rapporte de nuit au lieu même où la plaça Saint-Regnobert, et les pélerinages recommencent. — Puis, après qu'un effort de la liberté morale a rompu le faisceau religieux de Grégoire VII, le flot qui vient de troubler dans leurs majestueuses abbayes les tombes de Guillaume et de Mathilde va jeter sa dernière écume

sur les dalles blanches de l'humble chapelle ; — Enfin, au moment où l'unité monarchique de Louis XIV est dissoute ; lorsque le canon de 89 et le couteau de 93 ont mis en pièces le manteau aux fleurs de lys d'or, la négation politique entraîne la négation religieuse ; et alors nouvelle profanation du sanctuaire, nouvelle disparition de la statue ; — Elle revint encore cette fois ; mais ce ne fut plus un ange qui la ramena, le temps des miracles n'était plus, et il fallut la main d'un préfet pour la reconduire officiellement à sa vieille demeure.

Le plus illustre pélerin qu'ait vu la Délivrande, est Louis XI. Il n'avait pas assez de sa Notre-Dame d'Embrun, de sa Notre-Dame de Cléry, et de toutes les Notre-Dames de plomb qui étaient attachées autour de sa toque. Il resta cinq jours à la Délivrande, logé à l'hôtel de Richard-le-Bourgeois. Ses chevaux et ceux de sa suite pâturaient devant la chapelle, sur la pelouse qui est devenue avec le temps une place pavée. En repassant à Caen, Louis XI se fit peindre sur les vitraux de l'église Saint-Pierre, à genoux et priant ; déjà il s'était fait sculpter à Cléry dans la même posture : le pénitent royal avait sans doute bien des pardons à demander à Dieu.

Notre-Dame de la Délivrande continue à être en renom parmi les fidèles ; autour d'elle se sont groupées des communautés d'hommes et de femmes ; c'est le mont Athos de la Normandie, avec une mer moins belle et un ciel moins bleu ; mais la charité chrétienne s'y montre toujours active et dévouée, et les services qu'elle y rend valent bien les miracles des anciens jours.

Les pélerins que l'hiver chasse, accourent par centaines au printemps ; il faut voir arriver la caravane : celui qui ouvre la marche, porte dans ses mains deux clochettes

auxquelles il imprime un mouvement particulier; il en résulte quatre tintemens séparés deux à deux par des silences, et suivis de cinq ou six autres tintemens plus brusques et plus rapides; puis viennent les bannières patronales, la croix d'argent, les prêtres, les enfans en surplis, et, sur deux files, une multitude d'hommes et surtout de femmes, chantant à l'unisson et parées de bouquets bénis, figures béates et colorées, tailles courtes et robes longues, et toutes les variétés des bonnets normands, depuis le bonnet pointu des Alençonnaises, jusqu'au grand bonnet indigène, qui s'élargit et se recourbe au sommet, comme un casque de dragon, avec des bavolettes de dentelles pour crinière. Enfin, derrière toute cette foule, comme dans les migrations germaniques, roulent pesamment les charriots couverts, où sont étendus pêle-mêle les bagages et les blessés.

Quelquefois, et quand leurs dévotions sont accomplies, ils vont jusqu'à la côte de Luc, contempler cette mer qu'ils se figuraient si diversement. Ils s'arrêtent là où le monde leur semble finir; et ils voient en se retournant les dunes à pic que le flot a creusées pour donner des grottes aux baigneurs; ils voient des enfans recueillir des crabes et des coquilles; et la jeune anglaise, tour à tour folâtre et pensive, écrivant sur le sable avec le bout de son ombrelle « *Dear England* » que la brise ou la marée montante vont effacer.

Les gens du pays ont aussi une grande vénération pour leur patrone. C'est dans les gros temps que leur piété redouble : lorsque le goëland pousse son cri rauque, et que l'Océan se soulève et s'agite comme un lion prêt à s'élancer, alors le pilote s'agenouille sur le banc de son navire; sa femme, seule et inquiète, va déposer un cierge aux pieds

de la vierge sainte, et leurs deux prières, faites à cent lieues l'une de l'autre, vont se rejoindre et former une harmonie sur la même fibre de l'amour divin.

Venez donc à la Délivrande, vous qui avez des plaies à guérir, ou des souillures morales à laver; venez, jeunes filles qui voulez être femmes, jeunes femmes qui voulez être mères; dites à la vierge vos joies et vos souffrances; elle les comprendra toutes, elle qui les a toutes ressenties; venez: après avoir subi les épreuves et les désenchantemens du monde, il est consolant et doux de se réfugier dans un amour qui ne sera jamais trompé; d'ailleurs l'expansion religieuse est dans notre nature à tous; il y a toujours au fond du cœur de l'homme une envie qui ne demande qu'à se transformer en vœu; un désir dont l'athéisme eut fait une passion, et dont la foi fait une prière.

C'est à voir toute cette simplicité de dévotion et de croyance que l'on se prend à regretter de n'être plus l'enfant aux dévotions pieuses; de ne plus aimer l'odeur de l'encens, les chants d'église, et les processions qui passent, et les feuilles de rose répandues devant le dais panaché. Notre siècle est comme le Faust de Goëthe; il aime ardemment la science, il aspire à elle, et il se damne pour la posséder, il commence par nier Dieu, pour se familiariser avec sa puissance; il s'abandonne au doute stérile, et à ce désastreux égoïsme, sorte de crime silencieux qui déshérite l'avenir.

La science qui devrait être le premier échelon des passions sociales, nous aide à nous en éloigner; elle étouffe l'inspiration en lui substituant la méthode; on s'est moqué de Robespierre, parce qu'il fit solennellement proclamer l'Etre-Suprême; et cet être inaccessible, on le met à l'ordre du jour dans nos écoles; on le dépouille, on

porte sur lui le scalpel, on le dépèce pour le rapiécer ; on le chiffonne sous les objections et les réfutations de la scholastique ; je demande s'il n'est pas plus ridicule de discuter Dieu que de le décréter.

Il est fâcheux que les fruits de l'arbre de la science offrent tant d'amertume, et dessèchent le palais qui ose les toucher. Voyez l'Allemagne, elle est la nation la plus savante et aussi la moins sympathique du monde ; son érudition la rend massive et lente ; elle se laisserait écraser plutôt que de changer de place ou d'allure.

De cette atonie morale, naît l'impuissance de produire qui nous décourage ; au moment où nous allons nous élancer, nous nous sentons cloués à terre comme de jeunes chevaux auxquels on aurait coupé les jarrets ; notre esprit toujours doute, hésite, tâtonne ; il n'y a pas une idée qui se soit vraiment emparée de toute notre énergie vitale ; et, j'ose le dire, il n'y a pas un amour auquel un seul instant nous ayons cru tout entier. Car la volonté est pleine de mystères ; puissance et volonté sont deux facultés correlatives ; l'indifférence a rouillé le ressort.

Pour vouloir, il faut aimer, il faut avoir foi : le magnétisme ne fait de miracles que quand les deux âmes en présence se sont entendues et harmoniées : le génie de l'homme ne peut se développer et agir sans s'être mis en rapport avec un génie supérieur, sans s'être approché du foyer d'où il rejaillira comme une étincelle fécondante.

Paul Delasalle.



Miscellanées.

LE

LIVRE DE VÉRITÉ,

CONTE ORIENTAL.

I.

A Bagdad, il y a long-temps, vers l'époque où les califes commençaient à être pontifes et à n'être plus sultans, un jeune homme nommé Neboli, avait tout ce qu'il faut pour plaire aux dames et pour déplaire à leurs graves époux. Cependant, les hommes qui l'aimaient le moins l'aimaient et le caressaient en public. Quelques dames agissaient tout différemment; mais comme il n'y a rien d'éternel, même l'amour, et rien de certain, même la fidélité, il se trouva, au bout de quelque temps, qu'il avait tant aimé de dames, qu'il en avait quitté prodigieusement, sans compter même celles qui avaient pris les avances. Toutes disaient du mal de lui, surtout les dernières, sans doute pour prévenir le mal qu'il pouvait dire d'elles. Ses richesses excitaient l'envie, ses bienfaits l'ingratitude. Il n'avait qu'un esprit assez ordinaire; mais il avait eu le malheur de faire et de publier la trois cent soixante-sept mille quatre cent cinquante-sixième pièce de vers qu'on eut faite sur les

yeux de la gazelle, et dès lors la plupart des beaux esprits de Bagdad s'étaient mis à le regarder de travers et à la déchirer avec une attention toute particulière. Néboli, doué de tous les avantages qui pouvaient le faire aimer, avait, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, une foule d'ennemis. En un mot, il était déjà ce qui n'est pas du tout rare de nos jours, un heureux très malheureux.

Fatigué de toutes les malices, de toutes les noirceurs dont il était assailli à la ville, il se retira dans une campagne délicieuse où les platanes et les ruisseaux lui donnaient la fraîcheur du ciel et de la terre. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les hommes de la campagne n'étaient pas meilleurs que ceux de la ville, que même en voyant de plus près les villageois, on les trouvait souvent plus laids et plus méchans, et il ne put se dissimuler que ses confrères les poètes avaient partout ridiculement flatté la campagne, et surtout ses habitans, et ce fut dans un des momens d'humeur qu'il en ressentit, qu'il lui arriva de définir la poésie, l'art de vanter ce qui est loin et ce qui est passé.

Cependant, il tomba dans la mélancolie; il ne prisait plus, ni les vers de Sadi, ni les vins de Schiras, ni les beautés de Cachemire avec leurs schalls moins beaux qu'elles. Il ne goûtait plus rien. C'est que le plaisir est dans notre cœur, et que, quand la source ne coule plus, le monde et la vie sont changés en solitudes arides.

Néboli s'affligeait surtout des calomnies, et même des médisances dont on l'avait poursuivi. Une disposition malheureuse l'avait toujours porté à s'inquiéter et à se tourmenter de ce qu'on disait de lui. Il n'était point de ces heureux mortels qui élèvent leur tête et leurs pensées au-dessus du vulgaire, si souvent abusé ou jaloux, et qui, sûrs de leur propre estime, regardent et laissent sous leurs pieds la poussière des scandales et la fange des calomnies. Ceux-là méprisent et bravent trop quelquefois les jugemens publics; Néboli en était l'esclave. Cette folie empoisonnait son existence, et menaçait même de l'abréger.

Il est à croire qu'il aurait été bientôt se plaindre dans un autre globe des inconvéniens de celui-ci, quand un jour, se promenant dans un vallon, il entendit des cris perçans; il y courut, et vit un énorme villageois qui accablait de coups un malheureux enfant,

évidemment incapable d'y résister long-temps. Le sentiment de pitié qui est en nous, se souleva dans le cœur de Néboli; il se précipita vers le lieu de la scène.

Que veux-tu? dit le villageois farouche. — Que tu épargnes cet enfant. — C'est mon fils. — Traite-le donc comme tel. — J'ai tout pouvoir sur lui. — Excepté de le tuer. — Même de le tuer. — Monstre! je te l'arracherai.—Prends-y garde.—Ciel! tu le frappes encore. L'enfant que tu frappes n'est plus ton fils. Je te défends de le toucher. — Non, c'est toi qui vas payer pour lui. Et le villageois se précipite sur Néboli.

L'âme de Néboli n'était pas égarée, et noyée dans un corps immense tel que celui de ce villageois, qui, en effet, comme on voit, paraissait n'avoir pas d'âme, ou l'avoir perdue. Néboli, content d'avoir sauvé l'enfant qui s'échappe, attend sans frémir un combat visiblement inégal. Il n'avait point d'armes. Il y supplée par son adresse, et il évite long-temps les coups de son adversaire. Ce qu'il y a de plus brave dans le monde, c'est de soutenir une lutte où l'on est sûr d'être enfin vaincu. C'est ce qui allait arriver à Néboli. Déjà meurtri de plusieurs atteintes, il allait succomber; il aurait péri sans doute sous son brutal ennemi. Mais d'autres villageois, attirés par les cris et même par les prières de l'enfant, arrivent sur le lieu du combat, prennent la défense de Néboli, et emmènent son adversaire, qui ne leur cède qu'avec des imprécations musulmanes dignes de toutes les imprécations européennes.

Néboli, sorti de ce péril généreux, se retirait en chancelant, et ne pouvait se blâmer d'avoir cédé à son impulsion irrésistible. Il y a des oppressions qu'un cœur magnanime ne peut, quoi qu'il arrive, ni voir ni souffrir. Tout à coup il respire un air plus suave, entend une musique harmonieuse, et voit sortir d'un nuage un beau génie aux quatre ailes de pourpre et d'azur. « Néboli, dit ce génie, j'ai été témoin de ta bonne action; on dit qu'elles sont toujours récompensées. Cela n'est pas toujours si vrai qu'on le dit; mais cela le sera cette fois : demande-moi ce que tu voudras, et tu l'obtiendras si ta demande n'excède pas mon pouvoir. »

Néboli s'incline aux pieds du génie, médite, et dit enfin : « Fils du ciel, je te demande un livre où je trouve écrit tous les soirs ce qu'on aura dit de moi dans la journée. »

— Singulière demande ! mais je puis l'accomplir. Au fond, elle peut te devenir utile. Adieu, rentre chez toi, et tu auras de mes nouvelles. »

A ces mots, le génie disparaît comme celui de quelques auteurs de ma connaissance, qui n'ont jamais pu le retrouver.

II.

Cette promesse du génie avait fait oublier à Néboli les résultats assez douloureux de sa lutte avec le villageois. Il rentra chez lui, se coucha, et bientôt la promesse du génie se confondit dans sa pensée avec les rêves du sommeil, et quand il ouvrit les yeux, elle ne lui paraissait pas plus réelle, quand à sa grande surprise il vit, à côté de son lit, un assez grand livre, à peu près couvert comme nos *Albums* d'aujourd'hui, où l'on recherche en effet les ornemens antiques ou orientaux. Néboli ouvrit ce livre, et, plus heureux que beaucoup de lecteurs qui y trouvent tant de mauvais dessins et de mauvais vers, il n'y trouva que du papier blanc.

Quel bonheur ! se dit-il, voilà sans doute le présent que le génie m'a promis. Je saurai donc ce qu'on dit de moi ! Je le saurai tous les soirs ! La journée lui parut bien longue. Quand il fut enfin rentré chez lui, il ouvrit le livre, y vit, avec une joie inexprimable, des caractères écrits sur la première page, et y lut ce qui suit :

« Néboli est généreux. — Il s'est exposé pour sauver cet enfant. — C'est très bien.

« Néboli est un sot, il devait périr dans cette lutte par les coups d'un villageois grossier, et il n'y a échappé que par hazard.

« Néboli a aujourd'hui l'air moins ennuyé qu'à l'ordinaire. C'est heureux, car depuis quelque temps il est extrêmement ennuyeux. »

Je ne dis et ne dirai que les articles les plus importans de ce livre, qui allongeraient trop mes pages. Néboli fut un peu étourdi de ces mauvais complimens. Il n'était pas accoutumé à en entendre de pareils. Mais après la première surprise, il se promit de profiter de tout ce qu'il y trouverait de vrai et de juste, et dès ce moment se promit de tâcher d'être un peu moins ennuyeux. Mais il fut ravi du privilége de son livre, et pour en profiter mieux, il se décida à retourner dès le lendemain à Bagdad.

Il y arriva de bonne heure, alla faire beaucoup de visites, entendit beaucoup de choses, et, rentré chez lui, voici ce qu'il trouva dans son livre :

« Par Mahomet! qu'est-ce que Néboli est venu faire à Bagdad?

« Il va encore nous effacer par son luxe, ou nous fatiguer par ses prétentions.

« On dit qu'il a eu, à la campagne, une querelle où il avait tout à fait tort.

« Il est d'une violence inconcevable; il a insulté un bon villageois, qui l'a gourmé très justement. »

A ces deux phrases répétées plusieurs fois, Néboli se sentit transporté de la plus vive indignation. Quoi, dit-il, c'est ainsi qu'on travestit un mouvement d'humanité! C'est ainsi qu'on me fait un tort de ce qui méritait quelque éloge! J'irai..... je dirai..... Non, je ne dirai rien, ils n'en valent pas la peine; et c'est alors que Néboli proféra ce mot répété souvent depuis par les sages : C'est bien à un sot et à un coquin comme le public, de juger la conduite d'un homme comme moi. Cependant, une heure après, il n'en cherchait pas avec moins d'empressement l'approbation du public.

Néboli alla saluer le visir, alla voir des dames, et voici ce que le soir il trouva dans son livre, où jamais le nom de l'auteur des paroles ne les accompagnait, mais où il était souvent aisé de le deviner.

« Je suis assez content de Néboli; il a l'air plus modeste et plus instruit : il m'a dit d'assez bonnes choses, mais un peu confuses.

« Est-ce que Néboli vient nous disputer la faveur du sublime visir? Oh! nous en dirons tant de choses, nous lui en ferons tant dire qu'il ne pourra pas tenir contre nous.

« Ce pauvre Néboli, il s'est bien hâlé à la campagne. Il était mieux que cela quand il me faisait la cour.

« Néboli cause bien, mais un peu trop; il n'y en a eu que pour lui dans la conversation. »

Cette fois Néboli eut moins d'humeur des confidences de son livre, et en retira plus de profit. Il se promit de laisser en causant plus de place aux autres, et aussi de mettre plus d'ordre dans les bonnes choses qu'il dirait au visir. Cela lui réussit à merveille. On

le trouva tout à fait aimable dans la société, et le visir, toujours plus content de lui, lui proposa et lui fit accepter l'administration d'une province. C'est ce qui, dans cette langue riche et inimitable de l'Orient, s'appelait karibour-nekmi-takfardar, et ce qui, dans notre pauvre langue de l'occident, veut dire intendant ou préfet, et je me servirai de ce dernier mot qui fera moins d'honneur à ma science, mais qui sera plus commode pour les personnes qui me feront l'honneur de me lire.

III.

Le préfet Néboli partit pour sa préfecture en emportant beaucoup d'instructions. Mais son livre blanc lui paraissait la meilleure de toutes, et le fut en effet. Dès le soir de son arrivée, voici ce qu'il y trouva.

« Notre préfet est poli; mais sous son air froid, ne cacherait-il pas de la hauteur et de la morgue ?

« Sous son air froid, on voit bien que le préfet est vif; nous pourrons peut-être profiter de cela pour lui faire dire ce qu'il ne veut pas dire.

« Le préfet paraît sensible à la louange; nous le flatterons, et nous le tromperons encore mieux que son prédécesseur.

Par la jument Borak ! s'écria Néboli, voilà le meilleur des livres et le premier des conseillers. Voilà qu'en quelques lignes j'y apprends à me défier de ma vanité, de ma vivacité, et surtout de mes flatteurs. Me voilà prévenu. On ne me trompera pas, et je ne me tromperai pas moi-même.

Et Néboli devint affable, prudent; et les flatteurs cherchèrent en vain à le tromper. Il gouverna très bien, avec toute la douceur que permet la fermeté, et avec toute la fermeté qu'exige toute bonne administration. Il ne tarda pas à trouver dans son livre la récompense de ses soins. Tous les soirs il y recueillait avec joie les éloges les plus doux, parce qu'ils étaient les plus francs, et ne croyaient jamais être entendus de lui. Là se retrouvaient les remercîmens de l'infortuné, les bénédictions de la veuve ou de l'orphelin, et Néboli, pénétré de joie, se disait que ce qu'il y a de plus doux sur la terre, c'est d'être utile aux hommes. Il est vrai que dans le même livre, et souvent dans la même page, il trouvait de viles et d'affli-

geantes ingratitudes. Il y trouvait aussi des injures odieuses, des allégations absurdes. Mais à cet égard il s'était formé; il avait fini par rire de tout ce qui était extravagant, en profitant de tout ce qui était raisonnable.

Cependant ce fut pour lui une vive satisfaction, et une des plus grandes qu'il eût connues, de voir que parmi tant de soupçons et d'accusations que tant de gens élevaient contre lui dans le secret de leur pensée, pas un ne s'élevait contre sa probité et sa délicatesse. Après sa propre estime, rien n'est plus précieux à un homme de bien que l'estime de ses semblables.

IV.

Un jour, à son audience, Néboli vit arriver d'un air très humble un villageois, qu'il reconnut d'abord pour celui qui, dans la lutte dont j'ai parlé, lui avait rendu un très mauvais service, et par suite lui en avait valu un très bon. Néboli ne conçut à son aspect aucun ressentiment. Seulement quand ce villageois, qui venait d'assez loin réclamer contre une injustice, eut exposé respectueusement ses motifs, Néboli lui dit : — Comment se porte ton fils ? — Mon fils ! — Le bats-tu toujours ? Le villageois lève les yeux, considère le magistrat qu'il a eu le malheur de frapper, le reconnaît et se jette à ses pieds. — Je ne t'en veux pas, lui dit Néboli, et j'ai même des raisons pour ne pas t'en vouloir. Au surplus, ta réclamation est juste, et je t'en voudrais que j'y ferais droit encore. Cependant promets-moi que tu ne battras plus ton enfant. — Je le promets. — Jure-le par Mahomet. — Je le jure par notre saint prophète. — C'est bien ! Attends ; je vais revenir. Le villageois resté seul était encore bien plus fâché des fureurs qu'il avait eues envers son karibour-nekmi-takfardar qu'envers son fils; il ne pouvait s'en consoler. Mais Néboli rentra bientôt. — Voilà, dit-il, ton affaire expédiée; et voilà une bourse pour ton enfant, que tu ne battras plus. — Non certainement ; mais cette bourse est bien lourde. Qu'a fait mon fils pour la mériter? — Ce qu'il a fait? je suis son obligé; car il est le mien, et il m'a fourni l'occasion de lui être utile. Va, mon ami, retourne chez toi, fais du bien, et tu t'apercevras bientôt que le spectacle le plus doux pour l'homme, c'est celui de l'homme à qui il a rendu service.

rivée, et quand il eut été admis à l'audience du visir, il lut dans son livre :

« Néboli sera arrêté et étranglé à la pointe du jour. »

Il partit dans la nuit pour Ispahan.

Arrivé là, il lut dans son livre la joie de Mandane, le triomphe de ses envieux et la douleur d'Amine. Amine, qu'on croyait si légère, se montra ferme et courageuse pour défendre et justifier son époux. Mais les calomnies étaient si bien ourdies qu'elle ne put en triompher, et que même Mandane réussit à la faire arrêter.

A cette nouvelle, Néboli, averti de tout par son livre, n'écoute plus la prudence et accourt à Bagdad au secours d'Amine. Sans doute il aurait péri avec elle ; mais averti par le livre de toutes les accusations et de toutes les espérances de ses ennemis, il y trouva les moyens de déjouer les calomnies et de confondre les calomniateurs. Il agit avec prudence, suite, mesure, et réussit au point que complètement désabusé, le sultan le déclara innocent, le déclara même digne d'éloges et de récompenses, lui accorda la liberté d'Amine, et fit arrêter, à sa prière, Mandane, convaincue des trames les plus noires.

Mandane, frappée de frayeur, invoqua la clémence de Néboli. Néboli refusait de s'interposer pour elle ; mais Amine dit alors à Néboli : mon ami, Mandane est trop punie ; elle n'a pas réussi. Vengeons-nous encore mieux ; demandons sa grâce. Oui, ma douce Amine, répondit Néboli ému, protégeons celle qui voulait te perdre. Va, je ne t'ai jamais tant aimée. Je n'avais pensé qu'à tes grâces ; mais tu me charmes encore par ton noble caractère.

Il courut demander et obtenir la grâce de Mandane, et le livre retentit de ses éloges et surtout de ceux d'Amine, et il y remarqua cette phrase : « Si la pitié se perdait sur la terre, c'est dans le cœur d'une femme qu'on la retrouverait.»

VII.

Néboli était rétabli dans son intendance, et se disposait à y retourner avec Amine ; la veille du jour fixé pour le départ il ouvrit son livre et y trouva ce qui suit, répété plusieurs fois de diverses manières.

« Que va faire Néboli ! quel fond d'ambition incurable ! quoi ! il a été arrêté, il a pensé périr accablé par la calomnie, et il va encore jouer sa tête contre tant de rapports haineux et d'accusations envieuses : s'il n'y avait que lui pour servir la patrie, on concevrait sa conduite ; mais il sait bien que les concurrens ne manquent pas. Que veut-il ? que regrette-t-il ? il a une belle fortune, une femme aussi bonne que jolie, l'estime générale, il n'a besoin de personne, et il s'expose à avoir besoin et crainte de tout le monde. Il est dans le calme, et va se précipiter dans les orages, dont il n'est échappé qu'à peine ! on lui croyait une tête plus sensée.

Néboli frappé de surprise parla de ces avis à Amine, sans lui en dire la source : je le pensais, dit-elle, mais je n'osais te le dire.

Néboli envoya sa démission.

VIII.

Néboli rentré dans la vie privée y trouva plus de bonheur qu'il n'en avait jamais connu. Tout ce qu'Amine disait de lui augmentait sa tendresse et sa confiance pour elle. Avait-il un ami égoïste, indiscret, moqueur, il le savait d'abord par son livre et ne s'attachait qu'aux amis dignes de sa tendresse. Lui-même commençait-il à laisser poindre en lui quelque défaut ou quelque ridicule, son livre l'en avertissait. Ce fut ainsi qu'il se défendit de presque tous et devint bon, modéré et sage ; mais une vive allarme vint troubler sa satisfaction. Il s'aperçut un jour que son livre chéri finissait et que la place y manquait à la parole. En effet, le livre devint muet, et Néboli resta consterné, il appela long-temps le génie, et le génie ne l'exauça que dans son sommeil. Il apparut à Néboli qui le supplia de lui accorder un autre livre. Je ne le puis, dit le génie, et mon pouvoir est épuisé sur cela. Mais tu n'en as pas besoin. — Ciel ! que dites-vous ? — Non : si tu as profité du premier livre tu y a appris à te passer d'un second, tu connais maintenant les hommes, les femmes, les vices, les vertus, les faiblesses des autres, les tiennes. Ton désir, ta manie est de savoir ce qu'on dit de toi ; eh bien ! suppose ce qu'on doit en dire d'après ta conduite de chaque jour, et tu te tromperas très rarement. D'ailleurs ton livre te reste pour te guider, et le passé est le gardien de l'avenir. Adieu. »

Le génie disparut et le songe aussi. Néboli réfléchit long-tems à ce qu'il venait d'entendre. Il pensa qu'en effet il se pouvait très bien que sa raison affermie suppléât à son livre ; c'est précisément ce qui arriva, et les annales de l'Orient annoncent que Néboli supposa très bien ce qu'on disait de lui, et fut désormais aussi heureux et aussi sage que s'il l'avait su.

Quant au livre qui avait été rempli, je n'ai pu encore le retrouver. Si je le retrouve jamais ce sera un des livres les plus curieux et les plus utiles qu'on puisse consulter, et le présent récit n'en serait que la préface. En effet, il ne montre que quelques aperçus d'un tableau immense et varié, et on devine aisément ce que serait cet exposé naïf et divers de tous les jugemens humains sur presque toutes les situations de la vie. Il me suffit de l'indiquer ici, et de désirer à tous les hommes raisonnables et surtout à ceux qui ont envie de le devenir, seulement huit jours d'un recueil où ils puissent trouver tous les soirs le bien et le mal qu'on a dit d'eux dans la journée.

Le baron CREUZÉ DE LESSER.

UNE SAIGNÉE.

C'était une belle nuit d'hiver. Les étoiles scintillaient vives et joyeuses aux vitres d'une petite chambre richement tendue en cuir de Hongrie frappé de dessins et d'arabesques ; l'ameublement était celui de tous les vieux châteaux, simple et noble. D'un ciel de lit rouge tombaient deux rideaux de brocard qui enfermaient dans leurs plis larges et puissans un couvre-pied de mousseline brodé à jour. Deux jolies pantoufles de maroquin vert erraient vides sur le plancher ; une table de chêne aux pieds tors, aux coins relevés en rondes bosses, soutenait une lampe de fer dont la mèche, à demi éteinte, fumait encore ; au fond d'un âtre creux et à plaque

de fonte fleurdelisée, deux tisons jetaient, en achevant de brûler, une flamme rougeâtre, tandis qu'au coin de la cheminée un grand fauteuil veillait seul et immobile. On n'entendait dans la chambre que le souffle léger et intermittent qui s'échappe d'entre des lèvres endormies : tout le reste était ombre, solitude et silence.

Une porte s'ouvre. Sur le mur noir on voit blanchir la robe et les formes douteuses d'une grande femme échevelée; elle s'approche du feu et s'assied.

Quand la flamme éclaira son visage pâle et hagard, il fut aisé de reconnaître que cette femme avait été belle. Si de longs cheveux gris lui tombaient sur ses épaules maigres, si des rides labouraient son front haut et découvert, si ses yeux jetaient une clarté sinistre, on devinait que le temps avait moins fait de ravages en elle que la douleur. Cependant, elle présenta au feu ses doigts longs et effilés; sa tête pencha lourde, sombre et orageuse, son regard devint de plus en plus morne et fixe. Elle rêva ainsi quelque temps; tout à coup elle se lève. A la beauté sinistre qui la frappe soudain, au mouvement de ses lèvres, à son air inspiré et subit, on sent qu'une grande pensée vient de traverser cette tête en désordre. La folle se lève, marche droit vers le lit et tire les rideaux.

Henriette dormait, sa jolie tête penchait blonde et résignée; un léger sourire fuyait sur ses lèvres. A quoi rêvait-elle, la jeune fille? Peut-être à son fiancé, aux anges, à sa mère. Elle volait dans le ciel avec les nuages; ridait, en glissant, l'eau du lac ou secouait avec le pan de sa robe la poussière des fleurs.

La chambre où repose l'innocence est un paradis ou un sanctuaire; les rayons de la lune aiment à dormir sur son chevet, les séraphins lui apportent de beaux songes pleins leurs ailes d'azur et les esprits de nuit retiennent leur souffle de peur de l'éveiller.

La folle se prit à regarder; pas une ride sur ce front de dix-sept ans, pas un nuage sur ces paupières closes, pas un soupir sur ces lèvres; elle sommeillait belle et heureuse, la jeune fille.

Les idées qui couraient échevelées et soudaines dans le cerveau de la folle, s'arrêtèrent; elle sembla alors toute suspendue au sommeil d'Henriette. Debout, fixe, silencieuse, elle la couvait d'un regard d'amour et de mélancolie, on eût dit qu'elle vivait dans

cette jeune fille, car le souffle de leurs lèvres se confondait et leurs cœurs battaient ensemble.

Une tresse de cheveux blonds pendait débouclée sur le cou d'Henriette ; la folle la coupa.

Puis elle se mit devant elle à genoux, en adoration.

— Ma fille ! mon seul bien ! tu dors belle et innocente comme l'enfant Jésus ; moi, je suis ton ange gardien, je veille. Oh ! si je pouvais éloigner de toi les songes mauvais ! Mon Dieu, rendez-lui en jours sereins et brillans mes années d'ombre et d'orage ! — Henriette, si tu savais comme je me sens meilleure à te regarder. Je pense à la Vierge qui est là-haut ; si tu me quittais, je deviendrais maudite et damnée.—Comme tu es belle ! — Il n'y a que les païens et les démons qui ne t'aimeraient pas. Oh ! n'est-ce pas que j'ai bien raison d'être jalouse et fière de t'avoir ? chère petite !—Si j'osais te baiser au front....

Elle se lève sur la pointe du pied et approche légèrement ses lèvres du front d'Henriette.

La jeune fille sembla sentir à travers son sommeil le baiser de sa mère ; un mot, un soupir, moururent inarticulés sur ses lèvres roses et entr'ouvertes. Elles s'entendaient en silence, la fille et la mère, l'une endormie, l'autre folle ; deux êtres hors de la vie commune et qui semblaient heureux !

Cependant Henriette fit un léger mouvement comme pour s'éveiller, sortit de sa couche un joli bras blanc, et retomba sur son chevet. La folle tressaillit.

— Que lui ont-ils fait ?

Dit-elle en apercevant un linge blanc qui tournait autour du bras d'Henriette.

— Pauvre petite ! Ils sont si méchans, ils en veulent tant à ta pauvre mère, qu'ils te tueront, si je ne veille sur toi !

Puis, elle retire l'épingle qui fixait le linge, déroule la bande et arrache l'appareil.

— Du sang ! du sang ! — Ils l'ont assassinée !

La veine s'était en effet rouverte après une saignée, et la jeune fille, plongée dans l'insensibilité du premier sommeil, continuait ses rêves d'amour et de bonheur.

Alors la folle d'une voix basse et vibrante :

— Ma fille ! mon Henriette ! dis que tu n'es pas morte ! je t'en prie !

Et elle lui pressait la main, toute effarée, et elle posait dessus ses yeux humides, son front brûlant, sa bouche violette ; on eût dit une Madeleine à genoux.

Henriette s'éveilla en sursaut.

— Ma mère ! vous m'avez fait peur ! ah !...

Elle poussa un cri d'horreur à se voir ainsi toute baignée de sang et se trouva mal.

La folle se prit à rire.

— Ah ! tu vis ! tu ne mourras pas, dis, oh ! ce serait vilain et méchant à toi de me quitter ainsi, moi qui n'ai que toi. — Ils me disent folle, les insensés ! Est-ce qu'on aime et qu'on reconnaît ainsi sa fille dans le délire. Moi, je t'aime, je te reconnais, je suis ta mère. — Ne me ferme pas ainsi tes grands yeux bleus, petite. — Qu'est-ce donc que je t'ai fait ? — Est-ce que tu m'en veux de ce que je ne t'ai point menée hier dans la grande charmille ? Pardonne-moi, nous irons ce soir. — Vois ta jolie petite main, comme je l'embrasse ! — Je t'aime tant !...

Le sang coulait toujours :

— Oh ! mais tu saignes, j'oubliais ; au secours. Non, n'appelons pas ; ils reviendraient, les assassins ! O mon Dieu, si je pouvais.... — Rien ici ! — Attends, de l'eau froide dans cette cuvette !

Elle se mit avec un linge mouillé à laver l'ouverture de la veine. Henriette, à ce contact froid et saisissant, rouvrit ses grands yeux bleus, recueillit ses forces et cria : Au secours !

La folle s'élance sur elle, lui met la main sur la bouche, étouffe ses cris et ses soupirs.

— Malheureuse !... que fais-tu ? Je les entends qui viennent pour t'achever ; ils te poignarderont sous mes yeux. — Ne remue pas ! ne remue pas !

Henriette commençait à pâlir.

Caleb, vieux serviteur, qui dormait dans une chambre voisine, s'éveille au bruit, et appelle les gens du château. Une lumière brille entre les fentes de la porte, une clé tourne dans la serrure. La folle s'y précipite d'un bond, ferme le verrou, et se tient appuyée à deux mains contre les panneaux.

— Ma fille tarde bien, je vais descendre chez elle.

— Non, madame, non; par pitié pour vous, ne sortez pas d'ici!

— O ciel! un malheur....

— Mademoiselle Henriette est malade.

Et la vieille dévora une larme.

— Vous pleurez.

— Elle est morte!...

Alphonse Esquiros.



Poésie.

LE GENTIL PAGE,

BALLADE,

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

Occhi avea neri, e chioma crespa d'oro:
Angel parea di quei del sommo coro.
(*Orlando furioso*, canto XVIII.)

Sous Louis, *dit* le Bègue, il était une dame
En jeunesse et fraîcheur éclipsant toute femme;
Elle avait cheveux noirs et lèvres de carmin,
Voix suave à l'oreille et gracieux sourire,
Peau blanche ; mais personne encor n'aurait pu dire
Si sa peau, blanche à l'œil, était douce à la main.

Le dimanche matin, quand la blanche Loïse,
Marchant les yeux baissés, s'en allait à l'église,
Pages et chevaliers, non pas pour prier Dieu,
Mais pour voir, de plus près et plus long-temps, la dame,
Pour laquelle ils auraient, je crois, vendu leur âme,
En foule, avec Loïse, entraient dans le saint lieu.

De tous ces chevaliers dédaignant la poursuite,
Elle ne sentait pas son cœur battre plus vite;
L'innocente fuyait l'amour comme un remord;
Et lorsqu'elle voyait quelqu'un fixer sur elle,
Comme un feu dans la nuit, une ardente prunelle,
Vite, baissant le tête, elle rougissait fort.

Advient qu'un vieux seigneur, plus amoureux que sage,
La demande et l'obtient, hélas! en mariage,
Vieux et laid, il s'unit à jeunesse et beauté.
Deux ou trois jours après, advient que cette dame,
S'éveillant le matin, l'épouvante dans l'âme,
Trouve le vieillard froid et mort à son côté.

Certain jour que le roi, les chevaliers, les pages
S'en allaient à la chasse en brillans équipages,
Un noble chevalier, nommé Gontran d'Évreux,
De la mort du vieillard ose accuser Loïse,
Jette même son gant, et, muets de surprise,
Les chevaliers présens se regardent entr'eux.

Voilà qu'un damoisel, page de cette dame,
Si joli, qu'on l'eût pris, vraiment, pour une femme
Ayant beaux cheveux blonds lui tombant sur le cou,
Grands yeux noirs, longs sourcils, petite bouche rose,
Sachant parler d'amour, du moins je le suppose,
Nommé... qui sait comment? venu... je ne sais d'où,

Du ciel, disait tout bas plus d'une jeune fille.
Il n'avait, en effet, ni maison, ni famille,
Et, certes, il était si gentil et si bel,
Tant de céleste amour brillait dans ses prunelles,
Que sans peine on l'eût pris, s'il avait eu des ailes,
Pour un ange, en jouant, hélas! tombé du ciel.

Le lourd casque d'acier, surmonté d'une aigrette,
Aurait fait, sous son poids, plier sa jeune tête;
Comme une fleur, sa vie à peine allait s'ouvrir;

Et tout le monde, à voir sa santé si débile,
Pensait qu'un coup de vent, comme une fleur fragile,
Le ferait sûrement se faner et mourir.

Plus d'une dame riche, et qui mieux est, jolie,
Dépérissait d'amour, l'aimant à la folie.
Lorsque dans une rue il passait, chevauchant,
On en voyait plus d'une entr'ouvrir sa fenêtre,
Plus d'une, moins timide, à son balcon se mettre,
Toutes pour regarder passer le bel enfant.

Le monde est si méchant! on n'a pas craint de dire
Que certaines osaient du balcon lui sourire,
Lui jeter des baisers avec leur blanche main;
Quand il avait passé, rester à la fenêtre;
Chacune, dans son cœur, espérant que, peut-être,
L'enfant repasserait par le même chemin.

Je ne puis, quant à moi, croire de telles choses.
Sans doute, on lui jetait des rubans et des roses,
Mais c'est tout; et l'enfant ne les ramassait pas,
Car il avait déjà, dans le fond de son âme,
Un amour violent et pur comme la flamme,
A la bouche, un doux nom qu'il répétait tout bas.

Or donc, ce damoisel, si mignon de visage,
Ce qui n'empêche pas d'avoir âme et courage,
Voyant que nul seigneur ne relevait le gant,
A bas de son cheval, prompt comme l'éclair, saute,
Le relève lui-même, et, passant, tête haute,
Près de Gontran, l'appelle imposteur! impudent!

Lors il fut convenu qu'au point du jour, sans faute,
Tous deux, le lendemain, jour de la Pentecôte,
Se rendraient en champ clos, pour un duel à mort;
Qu'à ce duel le roi présiderait lui-même,
Et que l'on laisserait à Dieu, juge suprême,
Le soin de décider qui des deux avait tort.

Quand la blanche Loïse apprit cette nouvelle,
Éperdue et pleurant : Gentil page, dit-elle ;
Oh ! certes, point ne veux vous laisser battre ainsi !
Pourquoi prendre pitié de mon triste veuvage ?
Cet homme vous tuerait, sans égard pour votre âge,
Et moi, de votre mort aurais long-temps souci.

Mais le page disait : O ma gentille dame,
Point ne refroidissez cette ardeur qui m'enflamme !
Donnez-moi seulement, pour mettre sur mon cœur,
Un peu de vos cheveux, ensuite, qu'il vous plaise
Me tendre votre main, afin que je la baise :
Cela me fera fort et me rendra vainqueur.

Alors la jeune dame, écoutant sa tendresse,
De ses beaux cheveux noirs coupe une longue tresse
Que, sur le cœur du page, elle pose en tremblant ;
Après quoi, dégantant sa main blanche et mignonne,
Avec pleurs et sourire, au page elle la donne,
Et le page la baise avec enivrement.

Or donc, le lendemain, le jour pointait à peine,
Que les deux champions descendaient dans l'arène.
Les spectateurs étaient nombreux ; même l'on dit
Que les dames, en foule, et c'était, je le gage,
Afin d'encourager l'enfant au doux visage,
Plutôt que de coutume avaient quitté leur lit.

Ce n'est pas étonnant : la femme faible et belle,
S'intéresse aux enfans, beaux et faibles comme elle ;
Et j'ai dit que le page était tout jeune encor ;
Il n'avait que seize ans et demi pour tout âge,
Était bien fait de corps et bien fait de visage,
Et ses beaux cheveux blonds au soleil semblaient d'or.

La tristesse était peinte au front de chaque dame,
Car toutes, en effet, pensaient au fond de l'âme
Que l'enfant périrait dans ce combat fatal ;

Toutes pour lui faisaient de ferventes prières,
Et toutes, l'œil fixé sur les deux adversaires,
Avec inquiétude attendaient le signal.

Mais le gentil enfant[1], que l'on pleurait d'avance,
Faisait voir, sur ses traits, une mâle assurance;
En songeant à Loïse, il rayonnait d'espoir;
Joyeux pour le combat comme pour une fête,
Fort de sa bonne cause, il portait haut la tête,
Et, fier, caracolait sur son beau cheval noir.

En nombre étaient aussi les jeunes damoiselles,
Brillantes de parure : en passant devant elles,
L'enfant les regardait avec un œil serein;
A l'une il envoyait un aimable sourire;
A l'autre, un de ces mots qu'il savait si bien dire;
A toutes il faisait un salut de la main.

Tandis que son rival; à la haute stature,
Laissait voir, au contraire, une morne figure;
Il était là, l'œil triste et le front soucieux;
Le malheureux à peine osait changer de place,
Et, quand le page enfant le regardait en face,
Ce chevalier félon soudain baissait les yeux.

Le signal est donné : l'un et l'autre s'élance,
Coursier contre coursier et lance contre lance.
Ils se heurtent, le page est à peine ébranlé;
Mais Gontran qui, sans doute, en ce corps si débile,
Ne croyait pas trouver tant de force virile,
Sur le sol qui résonne a pesamment roulé.

On proclame le page avec cris d'allégresse;
On vante, à qui mieux mieux, sa force et son adresse;
Chacun le félicite. — On dit que, l'âme en deuil,
Loïse, dédaignant les choses de la terre,
Afin de prier Dieu, dans un couvent austère,
S'ensevelit vivante, ainsi qu'en un cercueil.

D'autres différemment terminent cette histoire.
Ils disent, et, vraiment, c'est plus facile à croire,
Que du page, sans peine, elle accepta l'amour;
Qu'elle lui concéda sa main en mariage ;
Qu'elle fut, comme on pense, heureuse en son ménage,
Et qu'elle eut des enfans aussi beaux que le jour.

M. A. Cazalis (de Cette).

LE ROI DES EAUX.

BALLADE.

La marée approchait avec un doux murmure,
Quand, sur le bord où l'aulne incline sa ramure,
Une charmante fille, en chantant de doux airs,
Allait cueillant des fleurs par les sentiers déserts.

Derrière le feuillage,
Caché dans les roseaux,
Le malin roi des eaux,
Vit sa course volage.
Aussitôt repliant
Son front sous l'eau limpide,
Il accourut rapide,
Et dit en suppliant:

« O ma mère! ma mère! un désir me tourmente,
Je vais là-bas surprendre une fille charmante.
O ma mère! aidez-moi de votre grand savoir !
Oh! dites-moi comment ferai-je pour l'avoir? »

Alors l'enchanteresse
Lui fit don d'un coursier,
D'une armure d'acier;
Et, transporté d'ivresse,
Il prit le coursier noir,
Vêtit la blanche armure,
Fendit l'eau qui murmure,
Et partit plein d'espoir.

Le roi des eaux gagna la chapelle gothique;
Lui-même il attacha son coursier au portique;
Ensuite, il parcourut douze fois le parvis
Où le suivait la foule avec des yeux ravis.

Puis il entra. Le prêtre
Dit tout bas et tremblant :
« Que nous veut le chef Blanc ? »
— « Oh ! que je voudrais être
L'épouse du chef Blanc ! »
Dit la charmante fille,
« Oh! que son casque brille !
Que son œil est brûlant ! »

Le roi des eaux franchit trois bancs : « Charmante fille,
Je meurs d'amour pour vous ! pour vous mon casque brille :
Venez, charmante fille, oh ! venez avec moi ! »
La jeune fille dit, pleine de doux émoi :

« Aux champs, à la montagne,
Sans craindre le trépas,
Je veux suivre vos pas,
En fidèle compagne.
Seigneur, prenez ma main,
A vous je m'abandonne,
Que le destin me donne,
Joie ou malheur demain! »

Le prêtre unit leurs mains; et, sur l'herbe menue,

Ils dansèrent le soir, et la vierge ingénue
Était loin de penser qu'elle avait pour danseur
Le malin roi des eaux, le démon ravisseur.

Si quelqu'esprit céleste,
Si le chant des oiseaux
Eût dit : « Le roi des eaux
Est votre époux funeste ; »
La vierge qui dansait
Rieuse et nonchalante,
Eût maudit, bien tremblante,
La main qu'elle pressait.

Mais rien ne lui donnait à penser qu'un abîme
Attendait près de là quelque jeune victime.
Elle partit tranquille, avec son bel amant,
Et tous deux au rivage arrivèrent gaîment.

« Avec moi, mon amie !
Monte ce palefroi ;
Avance sans effroi ;
Sous la brise endormie
L'eau semble se bercer.
Oh ! ne crains pas cette onde,
Elle n'est pas profonde
Où je vais traverser. »

Ainsi parla le roi des eaux. La jeune fille
Obéit. Le coursier, dont l'œil en feu pétille,
Se plonge avec délice, écumant, hennissant,
Dans le flot paternel qui s'ouvre en gémissant.

« Les vagues se soulèvent !
Arrête, mon amour !
Les flots roulent autour
De mes pieds qui se lèvent ! »
— « On voit toujours le fond,
Ne crains rien, ma compagne,
Bientôt mon coursier gagne
L'endroit le plus profond. »

— « Arrête, mon amour ! les vagues se soulèvent !
Et maintenant les flots sur mes genoux s'élèvent. »
— « Ne crains rien, ma compagne, on voit toujours le fond,
Et nous avons atteint l'endroit le plus profond. »

— « Au nom du ciel, arrête !
Arrête, arrête enfin !
Les flots couvrent mon sein,
Et vont couvrir ma tête ! »
A peine elle avait dit,
Qu'elle vit disparaître
Le coursier et son maître
Dans le fleuve maudit.

Elle jeta des cris : nul n'était sur la plage.
Le vent froid en sifflant courut dans le feuillage,
Le démon tressaillit de joie, et tout autour
Les vagues en fureur dansèrent jusqu'au jour.

Trois fois dans la tourmente,
Luttant avec les flots,
On ouït les sanglots
De la fille charmante,
Qui, sous les longs roseaux,
Disparut..... Jeunes filles,
Fuyez, dans vos quadrilles,
Fuyez le roi des eaux.

30 mars 1836.

Philibert Leduc.

Beaux-Arts. — Industrie[1].

BEAUX-ARTS.

I.

PIERRE CRÉMONT.

Il est né à Aurillac, le 18 juin 1784. Son père commença lui-même son éducation musicale. Les progrès ne se firent pas attendre : à huit ans, on remarquait à l'orchestre, assis sur une chaise élevée, un enfant jouant le premier violon de tous les opéras; c'était lui. Dans les bals, où souvent le jour le retrouvait, il sauvait

---

[1] Nous avons jugé digne de LA FRANCE LITTÉRAIRE de réunir, sous ce seul et même titre : *Beaux-Arts—Industrie*, la biographie intéressante de deux hommes également utiles et modestes : l'un cher encore au monde artistique (M. *Crémont*), l'autre si regretté du monde industriel (*Beauvisage*) : illustrations bien différentes! sans doute. Mais la France ne confond-elle pas, dans ses affections et ses sympathies, tous ceux de ses enfans qui contribuent, soit à sa gloire, soit à sa prospérité : faisons comme elle. — Beauvisage n'est plus, et M. Crémont vit maintenant obscur et retiré à Aurillac, sa ville natale. (*N. du Réd.*)

aux danseurs les longues fatigues de la nuit par des solos qu'il exécutait déjà avec autant de précision que de facilité. — Je prends, comme on voit, cette existence à son début, parce qu'il me semble qu'il n'est pas sans intérêt philosophique d'observer l'influence des premières années sur le reste de la vie. De cette époque, en effet, commencent les applaudissemens qu'il reçut : applaudissemens qui retentiront toujours à ses oreilles, et font encore aujourd'hui tressaillir son âme du même enivrement qu'autrefois.

La Révolution arriva. La France, qui courait alors à des destinées nouvelles, délaissa, pour un instant, le domaine de la pensée, emportée qu'elle était par le monde des événemens. Une génération ancienne, violemment secouée et détruite, fit place à une société moderne qui se formait au milieu des dissensions intestines et des guerres du dehors. Les besoins et les goûts durent changer. La tempête fut si violente, qu'elle remua jusqu'au dernier grain de sable, et courba jusqu'à terre le plus faible roseau. Aussi, l'artiste de onze ans, que tout semblait mettre à couvert, tomba pourtant de haut, comme tant d'autres. Pour lui, la poésie céda sa place à la prose. De musicien, on le fit clerc d'avoué, au lieu d'un art, il eut un métier.

Mais dans l'étude du procureur, où il passa un an, dans l'atelier de l'orfèvre, devant l'établi d'un coutelier, où son intelligence s'était ensevelie, là, toujours comme une dent d'acier, comme un germe de feu, une pensée le mordait et le brûlait. Aussi, le manche de cuivre qu'il polissait dans l'étau, le bijou d'or qu'il tenait à la main, se ressentaient des soulèvemens et des ennuis de son âme. Le corps de l'ouvrier avait beau être là, la pensée de l'artiste s'agitait ailleurs, et le petit apprenti, se servant de la lime ainsi que d'un archet, labourait de telle manière l'ouvrage qu'on lui confiait, qu'il ne quittait jamais sa besogne que couvert de malédictions.

C'est que chaque homme supérieur qui doit sortir de ligne et dépasser un peu la toise commune, porte en lui son talent comme le Vésuve porte sa flamme. Dans quelques uns, ce feu, qui n'a pas d'issue, couve, mine, consume et s'éteint : ceux-ci meurent à la peine, isolés et obscurs. D'autres, plus heureux, recevant de leur travail ou du hasard une rude secousse, voyent ouvrir un cratère

à la lave ardente qui bouillonne en leur cœur et qui coule pour eux avec la gloire. Ceux-là, au défaut de fortune, se font un nom célèbre; dot sublime : et le plus bel héritage qu'on puisse laisser à un enfant !

Ce hasard désiré arriva pour notre compatriote. Des comédiens vinrent passer l'hiver à Aurillac. Le coutelier l'apprend, trompe son maître, déserte l'ouvrage, et se présente aux acteurs qui l'acceptent comme premier violon.

La saison du spectacle terminée, la troupe repartit, et Pierre Crémont n'eut de nouveau, en face de lui, que l'état qu'il avait quitté. Le chagrin le prit alors, bien vif, parce que ne sachant pas que dans les têtes exaltées les noires émotions revêtent toujours un sombre manteau de poésie, la nuit il voyait l'odieux métier de coutelier qui se transformait en fantôme. Ce fantôme le perçait d'un regard profond et moqueur, le grimaçait, étendait ses longs bras, et l'emprisonnait, lui petit, tout en pleurs, dans une chambre, seul, devant un marteau, une lime, du fer et son dégoût.

Et alors rien ne put le retenir, il voulut s'en aller, Son père, qui tremblait pour un avenir que les passions de cet enfant menaçaient de rendre orageux, le découragea pour l'effrayer. On lui dit qu'il était sans talent, et que nulle part il n'y avait place pour lui. On essaya de glacer par la terreur cette voix qu'il avait entendue au fond de sa poitrine, et qui un instant refoulée ne put que lui répéter faiblement : pars! et il partit.

Un mulet le porta à Limoges au milieu de quelques balles de coton. — C'est vraiment un bonheur que de lui faire redire les délices du voyage, et son admiration à la vue de cette ville qui lui parut alors la plus grande cité du monde. Il faut l'écouter peindre ses extases devant un orgue de Barbarie, ses transports au spectacle et lui entendre raconter sa terreur, lorsqu'au milieu du silence complet de l'orchestre, il oublia sa pause, et attaqua comme un forcené la mesure suivante. — Il dit tout cela d'une manière charmante. C'est que de ce qu'il était à ce qu'il est, il y a tant d'espace, que sa fierté peut se plaire à mesurer pouce à pouce tout l'intervalle qu'il a franchi; c'est qu'il sent qu'il est fils de ses œuvres, et que pour pouvoir naïvement avouer son passé, il s'est

donné par ses travaux assez de droits au respect des hommes, assez de titres à l'estime de ses concitoyens.

Son oncle, artiste d'un mérite supérieur, et dont M. Crémont ne prononce jamais le nom qu'avec reconnaissance et amour, devina à la seule répétition d'un concerto les hautes facultés musicales de son nouvel élève. Pierre Crémont resta donc immédiatement attaché au théâtre aux appointemens de premier second violon. Là, obscur, il travailla long temps. Un peu de tranquillité rendit à son esprit sa fougue et son élan : ce fut un bien. Amoureux d'isolement, il se plaisait dans la solitude, et lui demandait déjà quelques conseils, à cette sainte compagne des enfans de génie.

Vers la fin de 1798, M. Crémont, de Limoges, pensant que le moment était venu pour son neveu de commencer les hautes études scientifiques, lui conseilla d'aller à Paris. Celui-ci en sentait également le besoin. Toutefois il ne put se résoudre à partir sans avoir embrassé ses parens de l'Auvergne. Les nobles pensées portent bonheur. En effet, cet instinct d'affection filiale, pur besoin d'une âme aimante, qui, pour recueillir un baiser, entraînait cet enfant aux lèvres de sa mère, devint l'événement dont l'immense résultat devait le plus influer sur sa destinée.

Il trouva à Aurillac la troupe Vollange. Le directeur, homme d'intelligence et de tact, cherchait un chef d'orchestre. Lapidaire savant, il eut bientôt distingué, sous sa rude enveloppe, la beauté de la pierre que le hasard lui offrait; il l'acquit en toute hâte, et mit vite à son doigt ce magnifique joyau qui ne demandait qu'à briller.

On allait à Berlin. L'existence de Pierre Crémont se trouva ainsi garrottée pour long temps. Mais son père lui-même l'encouragea cette fois. Fier des progrès de son fils, il l'excita vaillamment. Puis, quand sonna l'heure de la séparation et que fut venu l'instant du dernier adieu, il lui vanta la beauté de son sort, lui parla de la brillante carrière qu'il allait peut-être s'ouvrir à force de talent, de sa famille heureuse qui le nommerait avec orgueil; et le jeune homme éperdu se précipita dans les bras de son père comme pour s'emparer par cette prédiction de tout un avenir de gloire.

L'année 1799 trouva M. Crémont à Francfort conduisant un des plus beaux orchestres de l'Allemagne. Sa douceur de caractère

jointe à la haute position musicale qu'il occupait, le mirent en rapport avec toutes les sommités artistiques de cet harmonieux pays. De ce nombre était Schmitt, le célèbre violoniste.

— Un soir, Schmitt vint le prendre pour le conduire à l'opéra de la *Flûte enchantée.*

Qu'on s'imagine, s'il est possible, quelles durent être au milieu d'une si grande musique les étonnantes sensations de cette fraîche nature, neuve encore aux passions de la vie. Jusque-là Grétry, Dalayrac, Della Maria avaient été ses dieux. Leurs partitions riches de mélodieux motifs, de suavité de formes, d'agencemens gracieux furent la seule coupe où sa soif de jouissances musicales s'était étanchée. Maintenant la boisson changeait, et l'ivresse devait la suivre. Au lieu d'une eau douce et parfumée, c'était une forte et tonique liqueur. Aussi le premier acte l'étourdit. Sa sensibilité fébrile une fois excitée, il se crut transporté dans un monde nouveau, où pour la première fois il entendit des voix inconnues : et long-temps avant la toile, sa tête s'était baissée lasse d'admiration.

Un peu après le second acte, ses perceptions lui semblèrent s'agrandir et le mettre en possession d'une intelligence plus développée. Autrefois, la langue musicale lui avait harmonieusement raconté des sensations douces et des pensées riantes, mais dans Mozart, grande et philosophique, elle disait les plus exquis sentimens de l'âme, et révélait poétiquement les moindres secrets du cœur. Dans chaque mélodie où Dalayrac jetait un trait d'esprit, Mozart plus profond cachait une pensée.

Enfin, lorsqu'en finissant, il entendit les instrumens s'animer, s'interroger, s'attaquer, se répondre ; quand il vit ces formes d'un développement si colossal faire éclater à son oreille des masses d'harmonie, alors son organisation nerveuse ne put plus se contenir, et il se mit à pleurer.

La grande révolution musicale venait donc de s'accomplir, — et Schmitt, qui observait ces jets de flamme tombant un à un dans cette tête ardente, l'embrassa avec bonheur, et lui dit : « Tu seras un grand artiste ! »

Ce que Mozart avait commencé, Beethowen l'acheva. Beethowen, ce génie si âpre, si mélancolique, si original, vécut comme

un ami avec son jeune élève. En deux ans de leçons, il l'initia d'abord à ces grandes combinaisons qui constituent l'harmonie, étudia ensuite avec lui la partie métaphysique de l'art : et puis lui montrant comment, lui Beethowen, comprenait la psycologie humaine, il lui donna presque le secret de la teinte vaporeuse de son genre, et de la mystique bizarrerie de ses écrits.

En 1802, M. Crémont parcourait la Pologne, s'arrêtait à Wilna pour exécuter un concerto devant le czar Alexandre ; et gagnait la Russie. Trois mois après, l'empereur le nommait son maître de chapelle, et lui donnait à conduire le théâtre français de Moscou.

Cependant, la révolution faite dans la théorie de la musique, n'avait pas encore atteint la partie pratique de l'exécution. La tête s'était bien germanisée, mais pas encore la main. Ses progrès sur le violon restaient stationnaires ; c'était toujours le même concerto, la même manière, le même jeu. Fraënzœl changea tout cela comme par magie. M. Crémont ne l'eût pas plutôt entendu, qu'en deux nuits il composa un concerto, et le joua comme l'eût joué ce maître. Ce fut un succès colossal.

Alors il fut heureux ; alors il comprit que sa route n'était pas fausse, et qu'il marchait à grands pas dans cette carrière glorieuse qu'en le quittant son père lui avait montrée. Sa position pécuniaire avait suivi les diverses périodes de son talent. Parti d'Aurillac avec sept louis d'or, il en avait trois cents en quittant l'Allemagne ; et à Moscou il réalisa jusqu'à vingt mille livres de rente en traitement ou en leçons.

Mais ce ne fut pas seulement sa bourse, son inspiration aussi se ressentit de la marche ascendante de sa fortune. C'est qu'il faut reconnaître qu'il existe une union intime entre ces deux mots : talent et bonheur. C'est que lorsque l'artiste compose, lorsqu'en des heures de délire il quitte le monde réel pour se complaire dans les ravissantes étreintes de sa pensée, quand l'idée se forme, s'élabore, se produit... oh ! dans ce moment peu lui importe, misère ou luxe, cabane ou palais. Mais lorsque affaissé il retombe tristement de si haut, lorsque du ciel il faut revenir à la terre, alors il a besoin d'une existence élégante et facile pour se défatiguer de son génie.

De 1808 à 1811, notre compatriote composa six opéras, dont le succès fut le chaînon qui le lia à plus d'une grande célébrité musicale. La Russie en effet ressemblait en ce temps à un point de ralliement où des talens de toute espèce et de tout genre s'étaient donné rendez-vous. C'est alors que M. Crémont vit Rodde, ce régénérateur du roi des instrumens; Delamarre qui chantait avec sa basse comme M[me] Malibran chante avec sa voix; Baillot qui après Viotti et Rodde montra que la sphère du violon est infinie, et qu'il y a témérité à marquer la borne qui doit arrêter son essor. C'est alors qu'il connut l'ami intime de Haydn; Aisler, un des plus profonds harmonistes de l'Europe; Henri Müller, Rhomberg, Spoor, l'admirable Bohrer, et tant d'autres qui tous en passant, apprécièrent le jeune maître de chapelle, et lui laissèrent avec leur estime non des leçons, mais des conseils.

Les événemens de 1812 brisèrent cette destinée si belle. L'immense cercueil qui avait englouti l'armée française s'ouvrit menaçant à M. Crémont qui, pour la vie sauve, y laissa tomber fortune, bien-être, espoir. Avec Moscou brûlèrent tous ses opéras, enfans de sa verve pure et facile, fruit d'un talent qui, quoique jeune, avait atteint déjà une glorieuse maturité.

Il s'échappe de Russie, pauvre, sans ressources; huit mois qui lui manquaient pour compléter les dix ans exigés par l'ukase, s'opposèrent à la liquidation de sa pension de retraite. Tant de malheurs n'abattirent qu'un instant son courage. De concert avec madame Mainvielle-Fodor et d'autres artistes, il voyagea dans toutes les grandes villes du Nord. Ce fut comme un démenti qu'il donnait au destin irrité contre sa patrie. Leurs instrumens mélodieux couvrirent presque le bruit de nos revers. Grâce à cette errante colonie, une partie de l'Europe fut au moins convaincue que le peuple français possède des noms pour toutes les gloires; qu'il peut, quand il lui plaît, opposer le triomphe du lendemain à la défaite de la veille, et que le génie de la France a toujours eu quelques voix amies dans le congrès des dieux.

Abo, Copenhague, lui laissent des couronnes. Stockholm écrit le nom de M. Crémont parmi les membres de son Académie royale. Hambourg le voit, en 1814, prendre et quitter alternativement le violon et le fusil; enfin le colonel du 15e d'infanterie lé-

gère l'obtient comme chef de musique, et l'arrache ainsi au théâtre allemand qui voulait le retenir à tout prix.

Cette vie agitée, cette odyssée si longue reflétèrent sur le talent du musicien leurs poétiques phases. Son esprit modifié par les voyages épura par contre-coup sa manière de sentir et de voir. Ce n'était pas sans fruit qu'il avait parcouru les steppes de l'Ukraine, et qu'il avait entendu les mystérieuses plaintes du vent courir la nuit dans les forêts de la Pologne. Souvent surpris par la tempête dans des routes désertes, il avait avidemment étudié les immenses clameurs de la nature et compris avec terreur leur formidable majesté. La brise du printemps, la paix des eaux, l'incendie des villages, les canons de Hambourg, toutes ces scènes de douceur et de tranquillité, de deuil et de larmes, avaient eu une voix pour son âme, qui demanda avec ferveur à son instrument ces mêmes mugissemens, ces mêmes douleurs, ces mêmes voix, ces mêmes bruits.

Je passerai vite maintenant sur son arrivée à Paris, sur son désenchantement aux représentations de l'Opéra-Comique, lorsqu'il entendit de fades notes, au lieu de la riche harmonie allemande qui chantait encore en son cerveau. Je ne dirai rien de son engagement qui, expirant le 2 mars 1815, le rendit à la liberté et à ses études. Je mentionnerai seulement en passant le premier concert qu'il donna à l'Opéra-Buffa. M. Crémont y exécuta un concerto de sa composition avec tant de verve et de pureté de jeu, que tous les journaux en parlèrent avec éloge. On le complimenta surtout d'avoir raccommodé le public avec la musique russe, dont Lafon n'avait donné qu'une fausse idée.

Vers ce temps, M. Crémont passa à l'Odéon. Mais il quitta bientôt et son passage ne fut marqué que par l'apparition de la *Maison en Loterie*, dont il a fait une grande partie de la musique. — Feydeau se l'adjoignit alors comme sous-chef.

Deux ans après l'Odéon se rouvrit de nouveau, et c'est ici un point d'arrêt remarquable pour la réputation de M. Crémont. A lui seul était réservée la gloire de créer, d'instruire, et de perfectionner cet orchestre plein d'intelligence et de sève, qui tint pendant six ans le sceptre de la musique et n'eut pas de rival pour l'exécution. La salle, à son ouverture, eut un début éclatant;

cinquante salves d'applaudissemens interrompirent la représentation du *Barbier de Séville*. Enivré par cette partition exécutée d'une manière si nerveuse, le parterre crut que depuis la veille la science instrumentale s'était perfectionnée. Vint ensuite une série de triomphes dont tout le monde a ouï parler. Ce fut la *Pie Voleuse*, le *Sacrifice Interrompu* de Winter, dont notre compatriote arrangea la musique avec M. Vogt de l'Académie royale; la *Dame du Lac*, de Rossini. Ce fut encore les gracieuses *Noces de Figaro*, l'inimitable *Don Juan*, de Mozart; puis encore *Robin des Bois*, qui fit déborder d'argent les caisses de l'Odéon. Un chef-d'œuvre termina enfin cette étonnante suite de succès; *Marguerite d'Anjou*, de Meyer-Beer, traduite par M. Crémont, devint comme le soleil couchant de ce jour si plein de lumière. Du reste, une administration infidèle ou maladroite, au lieu de leu partager des tonnes d'or, solda les comptes des actionnaires avec les chiffres d'un bilan.

A Feydeau même succès, même direction, même perte.

Malgré tant d'occupations et d'ennuis, M. Crémont trouvait encore quelques instans pour se livrer aux labeurs de la création Le *Capitaine Belronde* parut. Cet opéra, destiné à un beau triomphe au jugement de Boïeldieu lui-même, fut réduit à un succès d'estime par une déplorable mutilation. Les hommes de l'art y remarquèrent principalement l'ouverture, travail d'une facture large et originale, des couplets pleins de grâce, mais surtout un canon, dont l'instrumentation neuve et piquante eut le plus magnifique effet.

M. Crémont découragé quitta Paris en 1830, non qu'il n'y eût place pour lui, mais par la conviction puissante qu'il pouvait faire bien ailleurs. Il lui sembla que transporter et greffer dans l'intérieur de la France les grandes œuvres de Paris, propager en province le goût de la musique, en faciliter l'étude par une méthode simple et judicieuse, était une tâche digne de lui. Moulins et Lyon diront si cette noble mission fut utilement remplie.

M. Crémont doit donc être envisagé sous trois points de vue. Chef d'orchestre, ses succès de l'Odéon sont là, aussi incontestables que glorieux. Au dire des grands maîtres ¡il tenait les premiers rangs dans cette difficile spécialité. — Comme compositeur,

outre les opéras dont j'ai parlé, il a fait des concertos, quatre œuvres de duos, des trios, des airs variés, des symphonies concertantes, neuf grands duos pour violon et alto, et il a traduit le *Pirate*. — Comme exécutant nous pouvons nous-mêmes le juger. Bien des gens savent qu'il a depuis long-temps cessé de jouer en public, et qu'il n'a fait le sacrifice de son amour-propre qu'en faveur d'une société qui lui devra sa durée. Mais un peu de repos n'a pu rien ôter à son talent. Nous avons entendu avec admiration, il faut le dire, cet instrument que M. Crémont sait rendre si passionné, si triste, si gai, si capricieux. Prodigue d'effets, il vous fait partager ses émotions diverses. L'ame suspendue aux cordes éloquentes, s'étonne d'avoir si vite de la joie, de l'étonnement, de la tristesse. Dans tous les points d'orgue son œil quitte le livre, laissant errer son esprit au gré de son inspiration. Vous le voyez alors tantôt se bercer mollement dans une suave harmonie, tantôt se précipiter avec violence dans les mélodies les plus étranges et les plus inattendues. Son violon rit, pleure, gronde, plaisante; et lui, pendant ce temps où nous vibrons de bonheur, il souffre, et pythonisse fatiguée, il attend avec impatience que le Dieu l'ait quitté !...

(*Echo du Cantal.*)

INDUSTRIE.

BEAUVISAGE.

Lorsqu'on parcourt les collections de biographies, on est surpris du petit nombre d'hommes vraiment utiles qui figurent dans cette foule innombrable d'illustrations conquises à force de frivolité, ou de vices, ou souvent même de crimes; il est vrai que les historiens manquent à quiconque n'a rien laissé de dramatique à raconter; on frappe, on émeut plus vivement les hommes avec le récit des grandes passions, tandis que le récit des services modestement rendus à la société, la trouve froide, et ne lui apparaît

souvent que comme un dur reproche. Cela tient aussi à l'orgueil de nos mœurs, beaucoup plus aristocratiques qu'elles ne veulent le paraître ; un insolent dédain, un ridicule mépris pèsent encore, après un demi-siècle de révolutions populaires, sur le travail et sur les travailleurs. Le gain, dit-on, *l'argent*, voilà le but unique et la vie du commerçant et de l'industriel ; mais à ce compte, que de guerriers, que d'artistes, que de poètes, l'on pourrait ranger dans ces deux classes ! Qui donc, au fond, n'a *dérogé* dans ce siècle ? et s'il est vrai de dire que l'argent est la mesure commune des valeurs, quelle réputation moderne ne pourrait être évaluée par les richesses qu'elle a conquises ou poursuivies ?

Il est, n'en déplaise à la vanité des classes qui se disent et peut-être se croient supérieures, il est des âmes dévouées et généreuses, des esprits fortement trempés parmi les hommes de travail. C'est aux amis de l'industrie à le prouver, ne fût-ce que pour offrir de beaux exemples à l'industrie elle-même ; car nous avouons qu'elle n'est pas toujours irréprochable, et si nous entreprenons l'éloge d'un simple manufacturier, c'est parce que nous souhaitons que sa vie devienne pour d'autres une grande et utile leçon.

Antoine-Jean Beauvisage naquit à Paris le 5 mai 1786. Son père était teinturier-dégraisseur rue Meslay ; il eut pour mère la fille du sculpteur Coypel qui a laissé quelques morceaux estimés des gens de goût : la chaire de Saint-Eustache, par exemple, une fontaine située près de cette église, et de nombreux travaux dans la cour du Louvre. Cette femme avait de l'élévation dans l'esprit ; presque toujours malade, elle ne put instruire son enfant comme elle eût voulu le faire, mais avant de mourir, elle jeta du moins dans son jeune cœur le germe des vertus qui y fructifièrent, et qu'il n'a jamais démenties. Il la perdit le jour de la fête des Rois, et il lui garda un si tendre, un si constant souvenir, que jamais cette aimable solennité de famille n'a été célébrée chez lui ; à l'âge de 49 ans, la seule vue des pâtisseries que les marchands mettent en étalage ce jour-là, lui faisait encore verser des larmes abondantes.

Ouvrier teinturier à dix-huit ans, sachant à peine lire, écrire, calculer, mais rangé et fort sage, il allait quelquefois se délasser de ses rudes travaux, et recevoir d'utiles conseils, dans une respectable famille qui l'aimait et qui le guidait. Il parla un jour à M. et madame Dupré, ses vieux amis, d'une certaine science dont on lui avait conté des choses merveilleuses, et qui donnait la théorie des opérations auxquelles il se livrait, sans les comprendre. M. Dupré lui conseilla de voir un pharmacien, mais le digne apothicaire posa deux conditions que le pauvre jeune homme dut rejeter, à savoir, un certain nombre d'années d'apprentissage, et une somme d'argent pour la pension. Les Dupré découvrirent alors qu'ils connaissaient indirectement M. Vauquelin, déjà en réputation comme chimiste. Vauquelin reçut fort bien son nouvel élève, mais hélas! à cette époque, la science ne se donnait point gratuitement, comme de nos jours; et il faut bien croire aussi que les savans n'étaient pas désintéressés comme ils le sont aujourd'hui. Comment acheter des livres prodigieusement chers? comment payer *cent cinquante francs* au professeur, quand on gagne juste *quarante sous* par jour? Souvent, le garçon chargé de percevoir venait *avertir* le pauvre élève, et même l'*exercer* jusque sur les gradins de l'amphithéâtre. Il fallait cependant s'exécuter, ou renoncer à cette belle science qui expliquait si bien les choses; il fallait renoncer à l'avenir brillant qu'on avait rêvé! combien d'hommes plus illustres assurément que ne l'est Beauvisage, se sont trouvés plongés dans ces cruelles angoisses, et ont lutté courageusement avec la misère! mais c'est là que se révèlent les organisations fortes et puissantes; tous les genres de génie, même celui de l'ordre le plus humble, se raidissent contre les obstacles, et finissent par terrasser leur implacable ennemi. Le cœur manqua presque à Beauvisage, qui songea un instant au théâtre où son physique et son organe auraient pu réussir; la gloire militaire vint encore le tenter, car la France en moissonnait largement alors; mais il fit deux découvertes qui le rendirent à la science et à l'industrie; d'abord un bon ca-

marade qui lui prêta quelqu'argent; ensuite il avisa deux superbes boucles qui brillaient fort inutilement à sa chaussure; les boucles furent aussitôt converties en numéraire, et l'on peut supposer avec quelle fierté il rentra à l'amphithéâtre. Mais, la chimie lui fesait *perdre beaucoup de temps*, disait-on, dans son atelier, où son enthousiasme pour la science paraissait une folie; de là, des tracasseries sans cesse renaissantes; on se sépara, et il alla travailler chez un nommé Gonin dont il devint plus tard le concurrent. Gonin et ses ouvriers le reçurent à merveille; sa capacité naissante, sa façon expéditive de travailler, quelques essais déjà fort ingénieux, lui attirèrent une certaine considération parmi les camarades, bonnes gens passablement grossiers, dont les politesses n'étaient pas toujours de son goût.

Saint Maurice est le patron des teinturiers; or, pour se ménager les ressources nécessaires à la célébration de sa fête, on ne manquait pas alors de faire une visite bien polie chez les pratiques, puis on partageait fraternellement. Beauvisage se tenait à l'écart dans ces sortes de circonstances, toutefois ses refus de prendre sa part de la collecte blessaient si peu ses compagnons, qu'un jour de saint Maurice, ils vinrent le trouver au lit où le retenait une grave indisposition, et laissèrent chez lui, et malgré lui, une somme qui ne lui fut pas cependant inutile, mais qui lui causa long-temps des scrupules: ce gain ne lui paraissait pas légitime, et il tenta de vains efforts pour obtenir qu'on renonçât à un usage flétrissant pour la classe ouvrière. Bientôt Vauquelin le fit entrer à la célèbre manufacture des Gobelins, dont le directeur M. Roard le prit en amitié. Mais ne trouvant pas là de grandes chances de succès, il partit pour Amiens, où il établit de grands perfectionnemens chez un teinturier, dont la conduite fut très injuste, bien que le jeune homme lui eût donné le moyen de mieux teindre les alépines. La vengeance de l'ouvrier se borna à céder aux instances des manufacturiers d'Amiens, qui, apprenant son départ, vinrent le prier de leur livrer ses procédés, ce qu'il fit. A Reims, il parvint aussi à

embellir quelques tissus de cette célèbre fabrique, rêvant toujours améliorations et perfectionnemens, lorsque les événemens de 1813 le ramenèrent à Paris.

Jusqu'ici, Beauvisage est un ouvrier intelligent qui s'agite dans son impuissance, et qui consume inutilement, au service de gens sans portée, les facultés créatrices dont la nature et l'étude l'ont doté. A Paris, un homme le comprendra; et cet homme, c'est Ternaux; Ternaux qui a rendu de si immenses services à l'industrie française; Ternaux que l'Angleterre nous enviait, qu'elle eût richement récompensé s'il eût été son enfant, et qui est mort pauvre, ruiné parmi nous! Ternaux fit du jeune ouvrier un chef de maison et le commandita long-temps.

Voilà donc M. Beauvisage établi, avec deux cuves seulement, dans une petite rue de la Cité, et son début est un chef-d'œuvre. Les mérinos ne se coloraient alors qu'en rouge, vert, bleu ou violet; à force de recherches, d'essais, et surtout de persévérance, il arrive à donner à ce beau tissu les nuances les plus variées et les plus élégantes. On commence à citer son nom; on vient le voir, on lui donne du travail, il ne peut suffire aux commandes, il faut qu'il s'agrandisse. Ses procédés, dont il ne fait pas grand mystère, se répandent rapidement; on établit de nouvelles teintureries en grand dans la capitale, et c'est de ce moment *que date l'importance qu'a prise cette industrie*. Les Anglais employaient économiquement la lack-dye dans la teinture en rouge, mais ils cachaient soigneusement leur procédé. La Société d'Encouragement proposa un prix. M. Beauvisage travailla de concert avec M. Roard pendant plus d'une année; mais leurs efforts furent vains, et ils avaient décidé que *cela était impossible*, lorsque seul, et après de nouveaux essais, le secret sortit de ses mains, et la médaille fut conquise. Dès ce moment, l'emploi de la lack-dye devint général, et depuis cette époque, le prix de la cochenille, qu'elle remplace pour un grand nombre de teintes ponceau et écarlate, a baissé de 80 pour cent. L'apprêt des tissus devint ensuite l'objet de ses études favorites; il s'en est occupé jusqu'au

dernier jour; souvent il interrompait son sommeil pour prendre des notes; c'est ainsi qu'il fit de grands progrès dans l'objet de ses recherches, lorsqu'il eut découvert que l'état dans lequel un tissu est saisi par une forte chaleur humide, ne peut être changé que par une chaleur plus intense. Cette théorie se répandit et contribua au perfectionnement des étoffes françaises. Les rivaux de Beauvisage profitèrent de sa découverte; mais ils lui rendirent toujours cette justice qu'il était demeuré supérieur dans l'application, attendu qu'il améliorait sans cesse par mille procédés de détail.

1824 vint jeter un grand trouble dans son industrie: une décision, qu'il attribuait à quelques animosités politiques, statuait sur un percement de rue qui n'est pas encore effectué en 1836; il lui fallut donc perdre toutes les dépenses de mise en œuvre qu'il venait de faire sous la foi d'un bail de 12 années. Il lui fallut transporter ailleurs ses ateliers, et cela dans un moment fâcheux, car les rhumatismes l'avaient quasi perclus, et il ne marchait qu'avec des béquilles. Il créa cependant à l'île Saint-Louis un nouvel établissement sur un système tout à fait neuf, et qui n'avait pas encore été adopté pour la teinture: le chauffage à la vapeur. Il s'y donna tant de peines, que, tout en guérissant ses douleurs nerveuses, il contracta une inflammation d'estomac très grave. Plusieurs médecins de ses amis tentèrent vainement de le guérir. Il se mit alors à s'étudier et à se traiter lui-même, et tout en se livrant à des travaux inouïs, il parvint, à force de soins et en suivant le régime alimentaire le plus sévère, à recouvrer la santé. Toutes les semaines, il passait l'inspection de ses chaudières à vapeur. Un soir, il descend dans l'une d'elles, à peine vidée de l'eau bouillante qu'elle contenait peu d'instans auparavant; il y reconnaît une légère avarie dont la réparation eût exigé beaucoup de temps de la part d'ouvriers ordinaires. On était fort pressé d'ouvrage. Il croyait ses hommes près de là, et il se mit bravement à la besogne; mais tout à coup l'horrible chaleur le suffoque, le cœur va lui manquer; il appelle... personne ne répond!... Il croit un instant que tout est fini pour lui; mais il reprend toute son énergie, se soulève avec

d'incroyables efforts, parvient jusqu'à l'ouverture, respire un peu d'air frais... Il est sauvé! Tout autre y eût péri.

A son retour d'un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1823, M. Beauvisage appliqua à son usine, une multitude de perfectionnemens qu'il avait plutôt devinés qu'appris chez nos habiles voisins. Il imita plusieurs de leurs apprêts, et les améliora encore; car, ce qu'on ne veut pas toujours admettre en France, et ce qui est cependant vrai, c'est que nous l'emportons, dans l'apprêt de plusieurs genres de tissus; les Anglais le savent et beaucoup en conviennent. Il avait vu une petite machine à peu près délaissée, parce qu'elle était imparfaite. Le principe cependant était bon, il le saisit, et il lui dut en partie la douceur, le velouté, le soutien, le brillant ou le mat qu'il donnait à la plupart des tissus qu'il avait à traiter. Plus tard, il envoya aussi son fils aîné en Angleterre, et lui donna des instructions qui prouvent toute la sagacité de ses vues industrielles. Il eut le bon esprit d'initier de bonne heure ses trois fils et son frère à tous ses procédés, et dans les derniers temps de sa vie, les travaux de sa maison furent si habilement divisés qu'il n'avait plus qu'une surveillance générale à exercer. Il put alors se livrer le soir à quelques délassemens, à la musique, par exemple, qu'il aimait de passion; ou bien, à l'étude de l'anatomie, de la physiologie, de la phrénologie. Il suivait assidument les cours d'anatómie du savant docteur Auzoux.

A la fin de 1834, il créa la belle teinturerie de Daours, près d'Amiens. Des calculs très prévoyans le conduisirent à chercher un point central au milieu des grandes industries du nord de la France, où la main d'œuvre et le combustible moins chers lui permissent de faire bien et à des prix avantageux. En moins de deux ans, le pauvre petit village de Daours a changé d'aspect, des maisons plus propres s'y construisent, l'aisance s'y répand avec le travail; la population consommait peu de viande, on y tue maintenant une forte quantité de bétail; des marchands, des ouvriers s'y établissent tous les jours. Toutefois, les tracasseries municipales

n'ont pas manqué à M. Beauvisage, qui s'en est tiré avec l'appui du maire et de quelques habitans éclairés ; son esprit ferme et conciliant à la fois a ramené le reste, tout au moins, à la tolérance. N'oublions pas qu'en 1829, il provoqua en France, la fabrication des *lastings*, déjà connue des Anglais; qu'il parvint à donner à ce joli tissu, un apprêt dans lequel il n'a jamais eu de rivaux, pas plus que dans celui des *bombazines* et des *cachemiriennes*. On peut dire sans exagération qu'il y excellait.

Nous avons suivi M. Beauvisage dans sa carrière d'ouvrier et de chef d'industrie ; il est temps de le considérer maintenant, comme chef de famille, car n'était-il pas un père pour ses nombreux ouvriers! c'est surtout par le bien qu'il leur a fait que nous prétendons le louer, que nous voulons le signaler comme un homme rare et tout à fait remarquable. « Mes mains que vous voyez blanches à cette heure, nous disait-il un jour, ont été noires à force de les plonger dans la teinture ; toutes les fois qu'un ouvrier m'adresse la parole, ce souvenir me revient à l'esprit, et je cherche à le traiter comme j'aurais voulu qu'on me traitât alors moi-même! » Avec de tels sentimens, avec la bonté naturelle et l'esprit d'équité qui le caractérisaient, avec ce besoin de perfectionnement et d'amélioration dont il se sentait tourmenté sans cesse et qui ne donnait point de relâche à sa pensée, M. Beauvisage devait être nécessairement conduit à généraliser les bienveillantes, les généreuses dispositions que l'ouvrier isolé trouvait toujours chez lui. Ce fut la terrible époque du choléra qui surtout, donna l'éveil à sa sollicitude. Il était malade, et dans l'un de ces instans où Dieu, sans doute, trouve le cœur de l'homme disposé par la douleur à recevoir de pieuses et touchantes inspirations, il résolut, si le fléau épargnait sa chère famille, de signaler sa reconnaissance par quelque bonne œuvre dont ses ouvriers seraient l'objet. Que serait-ce? Il n'en savait rien lui-même, et l'on comprend que chez un homme de ce caractère, ceci était une affaire de sentiment, beaucoup plus que le calcul raisonné d'un esprit philosophique. Il connaissait la classe ouvrière, il avait vu de près

l'ignorance, la débauche, l'ivrognerie de tant de créatures humaines abandonnées sans guide aux impulsions désordonnées ; il avait vu la profonde misère et les larmes des pauvres mères et de leurs petits enfans, délaissés durant les joies grossières d'un père égaré. Tout cela remuait son cœur, et l'inondait de compassion.

Il pensa que ce qu'il y avait de plus urgent était de relever leur esprit par un peu d'instruction, et de les distraire au moyen de la science dont l'acquisition, quelque minime qu'elle soit, flatte toujours, et dégoûte promptement de la taverne. Son ami, le docteur Ratier, homme de talent et de cœur, lui vint en aide, et le seconda généreusement dans cette noble entreprise. Une méthode nouvelle (1), dont ailleurs on a pu faire abus, mais qui produisit ici de merveilleux résultats, excita la curiosité et stimula l'émulation. Tous les ouvriers furent invités à suivre les cours de lecture, d'écriture, de calcul, de français, d'allemand et même de musique vocale ; aucun d'eux n'y fut contraint, mais ces braves gens connaissaient leur chef, il possédait toute leur confiance ; ce qu'il proposait était toujours admis sans difficulté, parce que l'expérience leur avait appris que ce qu'il voulait d'eux était bien dans leur intérêt. Du reste, il avait fait de son côté plus d'une expérience fâcheuse qui ne l'arrêtèrent pas ; il avait éprouvé qu'en général ses ouvriers les plus habiles lui étaient le moins attachés, et que ceux qu'il payait le plus, ceux à qui il avait rendu le plus de services, se montraient souvent ingrats ; mais il passait outre, et mettait gaîment tout cela sur le compte des faiblesses humaines. Après avoir pourvu à l'instruction de ses ouvriers, après avoir fait de grandes dépenses pour l'agencement de vastes salles où ils suivaient des cours, pour organiser des gymnastiques où ils se récréaient, il s'occupa de leur moralité, de leur éducation. M. Beauvisage, homme parfaitement pur et honnête, n'avait pas tout ce qu'il fallait pour établir un choix très éclairé dans les doctrines ; on prêcha à ses

(1) Celle de M. Jacotot.

ouvriers, et avec talent, une philosophie qui n'est point la nôtre, et que nous ne saurions approuver; mais il est une vérité bien constante, c'est qu'en matière d'ouvriers surtout, la seule intention (et nous nous plaisons à reconnaître qu'il n'en fut jamais de plus loyale), la simple volonté de bien faire est immédiatement suivie d'heureux résultats. De plus, et par lui-même, M. Beauvisage multipliait les prières, les avis, les sages conseils; il encourageait à l'économie par de petites primes, il expliquait la caisse d'épargnes, et déterminait souvent à y placer par un faible don fait à propos; il décernait des prix que le premier magistrat de Paris, M. de Rambuteau, venait donner avec une adroite solennité. Plus d'une fois, les ouvriers se précipitèrent dans les bras de celui qu'ils nommaient naïvement *leur père*, et la foule attendrie battait des mains!

Vous savez qu'il y a une variété de gens d'esprit incapables de sortir de leur froid et fainéant égoïsme, heureux au logis, bien chauffés et bien vêtus, qui, prenant philosophiquement leur parti sur les souffrances de la classe ouvrière, poursuivent de leurs délicieuses railleries, les tentatives de la bienfaisance, ont grand'pitié des hommes pourvus de cœur et d'entrailles; habiles à saisir le ridicule où il n'est pas, ils font rire aux dépens de ce qu'ils prennent pour de la niaiserie; ils parviennent au moins à découvrir dans la forme de quoi parodier le fond, et honnir la vertu la plus pure. Beauvisage n'échappa point à leurs traits, mais il y demeura fort insensible; il fit même à une autre espèce d'antagonistes, celle qui n'estime les choses qu'en raison du profit qu'elles procurent, il fit une réponse remarquable et digne d'être méditée par quiconque a sous ses ordres un commis ou un ouvrier. On lui demandait (avec cette fine ironie que vous savez) combien tout cela lui rapportait pour cent? « Beaucoup, dit-il. Lorsque j'ai commencé à m'occuper du sort de mes ouvriers, je n'avais songé en aucune façon à mes intérêts, maintenant, je continuerais par spéculation ce que j'avais fait d'abord par philantropie. Ce que j'ai gagné, le voici : à la place d'ouvriers négligens, maladroits ou malveillans,

je me suis fait des *collaborateurs* zélés, intelligens, consciencieux. J'ai gagné que mes ateliers fussent toujours au grand complet, malgré les lundis, le carnaval et les agitations de la place publique. Il me suffit d'un simple avertissement pour qu'à l'heure précise chacun soit à son poste, et vous savez aussi bien que moi, ce que c'est que cent ouvriers perdant chacun un quart d'heure par jour! De là, économie de *temps*, d'*ustensiles*, de *matériaux*, profit réel, je pense; sans compter ma réputation d'exactitude et de soins dans les commandes qui me sont confiées. » Voilà les simples argumens dont le bon sens le plus vulgaire peut étayer les efforts de la bonne volonté, et ce qu'il y a de curieux ici, c'est que le bon sens y est d'accord avec le génie. Ouvrez le plus brillant des livres de Rousseau, cherchez la troisième lettre de la 4e partie, cette lettre admirable, où se trouve exposée toute l'économie intérieure de la maison de Wolmar, et, au style près, vous pourrez retrouver la pensée du modeste teinturier de l'île Saint-Louis. Rousseau conclut ainsi de son côté : «... Tous ces moyens d'émulation qui paraissent dispendieux, employés avec prudence et justice, rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, et rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent. Mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance et du temps, peu de gens savent et veulent s'en servir. Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer [1], c'est de gagner l'affection de ces braves gens, en leur accordant la sienne.»

---

[1] Rousseau se trompe. Le véritable économiste, s'il s'abandonne moins aux vagues sentimens et aux illusions poétiques, sait tirer parti, même pour le bonheur matériel de la société, des mouvemens généreux du cœur, et de tous ses penchans honnêtes. Seulement, il veut en calculer la portée et en éclairer le but, pour qu'on ne les dépense point inutilement, et peut-être avec danger. L'aumône mal comprise et mal faite, par exemple, pour un mal qu'elle veut guérir, en engendre souvent dix qui sont incurables.

M. Beauvisage n'adopta point ce dernier moyen par choix, par calcul, mais son caractère et ses dispositions aimantes l'y conduisirent naturellement. Aussi, combien était vraie et profonde la sympathie qui régnait entre ses ouvriers et lui!

Le 25 mai, à six heures du matin, les travaux commençaient dans les ateliers de l'île Saint-Louis, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'un messager vient d'arriver, et qu'il annonce un grand malheur. La veille au soir, on avait vu M. Beauvisage plein de vie et de santé, et l'on apprend qu'il est mort! L'essieu d'une voiture surchargée s'est brisé, le coup a été si violent et la commotion si forte, que le malheureux a péri subitement! Ah! vous qui demandez ce qu'on gagne à être bon et généreux, que n'avez-vous pu être témoins de la douleur générale! Tous abandonnent leurs travaux; les uns demeurent immobiles et stupéfaits, les autres se laissent aller aux cris et aux gémissemens; un vieil homme, assis par terre, verse des larmes en silence; toute la population de l'île est consternée.....

Le lendemain, la dépouille mortelle arriva de Villeneuve-sous-Dammartin, théâtre de la catastrophe, et ce fut un nouveau concert de regrets et de sanglots; le surlendemain, l'église de Saint-Louis-en-l'Ile ne pouvait contenir la foule des amis, des confrères, des députations de sociétés bienfaisantes dont le défunt était membre, des généraux, des fonctionnaires publics, des députés, des pairs de France, qui venaient faire des funérailles de prince à un modeste industriel. Les ouvriers voulurent porter son corps à l'église; ils sollicitèrent et obtinrent la permission de traîner le char funèbre jusqu'au cimetière, au travers d'une grande affluence de peuple, qui admirait et commentait ce beau et touchant spectacle!

Louis LECLERC.



Revue critique.

SOMMAIRE.

ESSAIS HISTORIQUES SUR LA VILLE D'ÉTAMPES,

PAR M. DE MONTROND [1].

Depuis long-temps on a dit que l'histoire de France était encore à faire, et cet axiôme, qui paraît être un paradoxe aux yeux des personnes nourries des compilations déclamatoires enfantées pendant les deux derniers siècles, est une certitude bien acquise pour celles qui ont étudié consciemment les monumens originaux de

[1] 1 vol. in-8°, tom. I.

notre patrimoine historique. Les historiographes officiels des 17e et 18e siècles ont rédigé leurs amplifications chronologiques sous l'influence de si fausses préoccupations, que l'on peut dire hardiment que tout est mensonge sous leur plume, non que le fond matériel des faits ne soit vrai, mais bien parce que l'appréciation et la physionomie de ces mêmes faits sont empreints de couleurs factices. Peu soucieux de fouiller aux sources contemporaines et d'en faire jaillir, avec leur rudesse native, les mœurs, les habitudes et tous les accidens de la vie de nos barbares aïeux, et d'ailleurs le préjugé d'un faux amour-propre national et la vanité d'une science superficielle ne leur permettant guère de penser qu'il eût jamais existé une société autre que celle au sein de laquelle ils vivaient, ils jetèrent dans un moule uniforme l'empreinte des temps modernes et des temps antiques. L'unité qu'ils voyaient régner dans l'ordre moral et dans l'ordre politique, dans la constitution de la monarchie et la circonscription territoriale du royaume, leur suggéra l'heureuse idée d'ériger cette unité en dogme historique, et d'en faire l'élément social et l'état permanent de tous les âges antérieurs. Ce fut sous l'empire de ce système idéologique qu'ils enfantèrent avec une parfaite homogénéité de couleurs les annales de leur pays. Le résultat de cette détestable méthode fut de peindre à leur esprit l'image des rois dominant à elle seule la scène entière des événemens accomplis, et écrasant l'image de la nation, parce qu'en leur temps la majesté royale leur paraissait être le centre du mouvement historique. Sous leur plume dédaigneuse, le peuple s'évanouit, comme s'il eût été chose inerte, privée d'existence sociale, d'intelligence et d'action, et si par fois ce mot sans valeur se place en leurs récits, c'est que, sans se douter jamais de la gravité de son importance, force leur est, pour obéir aux exigences grammaticales, de se servir d'un terme consacré par le vocabulaire de la langue.

Inutile de s'appesantir sur les vices de ce triste système historique, dont la flagrance a été dévoilée avec tant de sagacité et de critique par l'illustre auteur des *Lettres sur l'Histoire de France*. « Le premier mérite d'un histoire nationale écrite pour un grand peuple, dit ce savant écrivain, serait de n'oublier personne, de ne sacrifier personne, de présenter sur chaque portion du territoire

les hommes et les faits qui lui appartiennent[1] » C'est qu'à vrai dire, notre histoire ne peut guère être écrite autrement, et c'est là ce qui s'opposera long-temps à ce qu'elle puisse, sous la forme d'une rédaction générale, réunir à un haut degré les caractères simultanés de véracité, d'intérêt et d'universalité. Remarquons en effet que le territoire actuel de la France se compose de principautés, de provinces, d'aggrégations territoriales, qui, jusqu'au 16e siècle, eurent une existence sociale distincte, soit que la conquête ou les transactions diplomatiques ne les eussent pas encore juxtaposées au royaume, soit que d'après les conditions politiques de leur union ou le mode de leur gouvernement, elles eussent conservé leur ancienne individualité. Or les annales de ces provinces ne sont-elles pas aussi frappées de l'empreinte d'une indélébile individualité, et n'importe-t-il pas de les étudier dans leurs détails les plus intimes, pour opérer leur fusion avec l'histoire générale ?

Ce besoin, dont les travaux si éminemment remarquables de MM. Thierry, de Barante et Guizot, ont relevé toute l'importance, a été vivement senti depuis quelques années, et il faut avouer que les efforts des études historiques tendent sans relâche à le remplir. Les érudits du dernier siècle, à la tête desquels il faut placer cette infatigable et savante école bénédictine, dont la science déplore chaque jour plus amèrement l'absence, ont réalisé sur les annales de quelques provinces de la France des travaux immenses, auxquels le seul reproche que l'on puisse adresser, est de ne pas réunir à une incroyable connaissance des faits une égale intelligence de ces mêmes faits. Mais l'œuvre scientifique de ces hommes rares fut arrêté dans sa marche par la Révolution française, qui, après avoir franchi les limites de la grande réforme sociale, qu'elle avait mission d'accomplir, dépouilla la patrie dans l'excès de son aveugle hostilité de ses plus nobles illustrations, celles dont l'avaient enrichie les sciences et les investigations de l'intelligence. Nos orages politiques dispersèrent travaux et tra-

[1] Lettres sur l'Histoire de France, par Augustin Thierry. Paris, 1834, in-8°, pag. 33.

vailleurs, et anéantirent les trésors historiques du pays, que la patience et le dévouement s'efforçaient d'arracher à l'oubli des siècles. C'est dans le but de réparer ces désastres et de donner à notre histoire nationale les développemens rationnels dont nous venons de parler, que depuis plusieurs années des hommes de cœur fouillent dans les débris mutilés des annales particulières des villes, pour en évoquer le tableau fidèle de leur existence passée. OEuvre de persévérance et de sagacité, œuvre d'art à bien dire, car la barbarie de la civilisation moderne a si peu respecté les ruines que le temps avait faites, qu'il est besoin de souffler sur elles un souffle de divination pour en faire surgir les créations du passé.

Parmi les travaux historiques, accomplis naguère sur les villes de la France, on remarque ceux de MM. Vitet, de La Saussaye, Chardon, Simon, Mermet[1]. Aux efforts de ces recommandables écrivains, M. de Montrond, ancien élève de l'école des Chartes, est venu joindre les siens et payer à la construction de l'édifice de notre histoire nationale le tribut de sa collaboration. C'est aux annales de la petite ville d'Etampes qu'il a consacré ses recherches; et il faut le remercier de n'avoir pas dédaigné un texte en apparence aussi peu fécond en développemens, puisqu'il a su, par des investigations neuves, le revêtir du charme et de l'intérêt qui s'attache aux récits du foyer domestique.

Le premier volume des *Essais Historiques* sur Etampes, car tel est le titre sans prétention sous lequel M. de Montrond à produit ses travaux, s'étend depuis les premiers siècles de l'ère franke jusqu'au règne de saint Louis. Dans les trois premiers chapitres,

---

[1] Vitet, *Histoire de Dieppe*. 2 vol. in-8°. 1833. J'ai consacré à cet ouvrage intéressant un article inséré dans la *France littéraire*, tome XI, page 96. — De La Saussaye, *Essai sur l'Origine de Blois*. 1834. — Chardon, *Histoire d'Auxerre*. 1834. — Simon, *Histoire de Vendôme*. 1884. Ces productions ne sont pas les seuls témoignages de l'activité des recherches entreprises sur l'histoire des villes et provinces de France. Chaque jour voit éclore de nouveaux travaux sur les annales du pays, sans compter les nombreux documens qu'enfantent sans relâche les sociétés savantes.

l'auteur nous éclaire sur la véritable origine d'Etampes, que les traditions populaires ont entourée de ces fables merveilleuses dont se berce l'enfance des nations, et après avoir esquissé rapidement le tableau topographique de la vallée dans laquelle est assise la cité, énuméré ses principaux édifices, il nous signale ses rares apparitions sur la scène historique sous les rois des deux premières races frankes. Plus loin, il nous donne des détails sur les monumens religieux que la piété du roi Robert éleva dans les murs d'Etampes, et c'est en artiste plein de goût et de délicatesse qu'il décrit leurs richesses architectoniques. Dans les chapitres suivans se déroule la narration chronologique des événemens dont Etampes a été le théâtre ; mais il ne faut pas découvrir en eux les liens de la succession logique de la cause à l'effet, parce qu'à vrai dire, ne procédant pas les uns des autres, ils restent isolés et dans une indépendance complète. Aussi, la plume de l'écrivain s'est-elle sagement abstenue de les assouplir aux termes d'une fusion purement idéale et de formuler en leur faveur un paradoxe historique, qui séduit de prime abord, mais que renverse la saine appréciation des faits.

Il serait impossible à une analyse aussi fugace que celle-ci, de présenter une esquisse de ces événemens, sans courir le risque de les dépouiller de l'intérêt que leur impriment les souvenirs de localité. Nous nous bornerons à signaler deux épisodes, qui nous révèlent la véritable physionomie des mœurs de nos pères dans leur simplicité barbare, mœurs si étrangement défigurées et revêtues de couleurs fausses dans les récits académiques des historiographes du 18e siècle. Le premier est emprunté à la vie du bon roi Robert, et nous n'hésitons pas à le rapporter, parce que sa naïveté rare lui prête beaucoup de charmes. Laissons parler le biographe du roi Robert, le moine Helgaud. « Quant aux larcins des pauvres, clercs ou laïques, faits contre lui, et qui portaient sur de l'or, de l'argent, ou de très précieux ornemens, il en était pleinement consentant. Lorsqu'on voulait les poursuivre, il feignait qu'il n'y eut point de crime dans leur action, et jurait, par la foi du Seigneur, qu'ils ne perdraient point ce qu'ils avaient emporté. La reine Constance avait fait construire un beau palais et un oratoire au château d'Etampes. Le roi, gai et content de cela, s'y

rendit avec les siens pour dîner, et ordonna que la maison fût ouverte aux pauvres de Dieu. Un d'eux, s'étant placé à ses pieds, fut nourri par lui sous la table; mais ne perdant point l'esprit, le pauvre aperçut un ornement de six onces d'or qui pendait aux genoux du roi, de ceux qu'en langue vulgaire nous nommons franges ou falbalas; il le coupa avec son couteau, et s'éloigna rapidement. Lorsqu'on voulut délivrer la chambre de la foule des pauvres, le roi commanda qu'on éloignât ceux qui avaient été rassasiés de chair, d'alimens et de boisson : et comme ils se retiraient de la table, la reine remarqua que son seigneur était dépouillé de sa glorieuse parure : troublée, elle se récria contre le saint de Dieu, avec ces paroles peu calmes : Eh! mon bon seigneur, quel ennemi de Dieu vous a enlevé votre beau vêtement d'or? Moi? dit-il, personne ne me l'a ravi; mais, Dieu aidant, il servira plus utilement à celui qui l'a emporté qu'à nous. Ayant dit ces paroles, le roi entra dans son oratoire, qui était un don de Dieu, souriant de sa perte et du discours de son épouse. Là étaient présens maître Guillaume, abbé de Dijon, le comte Eudes, et plusieurs Franks des plus considérables [1]. »

Il y a loin de ce simple récit, qui nous montre le fils de Hugues-Capet accessible au populaire, mangeant et buvant au milieu des pauvres, dont la main se glisse furtivement sous la table du festin pour le dépouiller, aux pompes de l'abbé Velly, dont la politesse et les belles manières s'empressent bien vite de couvrir cet abaissement de la majesté royale des magnificences oratoires empruntées au langage des antichambres de Versailles : « Il n'oublia rien pour rendre la France heureuse; il lui donna tout ce qui dépendait de lui, la justice et la paix. On a dit de lui, et c'est le comble de l'éloge, qu'il était roi de ses passions comme de ses peuples [2]. »

---

[1] Helgaldi, *Epitome vitæ Roberti regis,* dans le recueil des historiens des Gaules, tome IX, et traduction dans les Mémoires relatifs à l'Histoire de France, collection de M. Guizot, tome VI, page 368.

[2] Velly, tome II, pages 335-338.

Le mot est joli, et dut faire fortune au petit-lever de madame de Pompadour.

Le second épisode nous rappelle les malheurs de la reine Ingelburge, qui vint pleurer dans le vieux château d'Etampes les outrages faits à sa tendresse et à sa fierté. M. de Montrond l'a narré avec beaucoup de charmes, sans cependant se livrer aux développemens dramatiques, qui pouvaient surgir en foule sous sa plume. Il s'est borné à constater les circonstances qui se lient intimement aux annales d'Etampes, et il eût franchi les bornes de sa spécialité, s'il eût reproduit tous les détails qui trouvent naturellement leur place dans l'histoire particulière du règne de Philippe-Auguste.

Une critique saine, une appréciation toujours juste des choses et des temps, ont éclairé les recherches de M. de Montrond. Il s'est rappelé, qu'en évoquant le passé, l'historien doit se dépouiller des préoccupations du présent. Qu'il nous soit permis, à l'occasion de ce précépte, de rapporter un fait de peu d'importance, il ést vrai, mais qui prouvera néanmoins combien certains esprits, agissant sous l'influence d'une prévention systématique, ont altéré la vérité de l'histoire jusque dans les plus petites choses. En 1131, le pape Innocent II vient à Etampes et consacre un autel dans l'abbaye de Maurigny. Les magistrats firent célébrer, en l'honneur du pape, des fêtes publiques, auxquelles le peuple se livra bruyamment pendant plusieurs jours. Le chroniqueur contemporain, qui rapporte cette anecdote, se sert, pour peindre l'entraînement de l'allégresse populaire, de l'expression *maximum tripudium*, terme de basse latinité, dont la valeur représente une joie bruyante et tumultuaire[2]. Croirait-on que ce passage a fourni à M. Dulaure l'occasion de décrire une grosse et triviale plaisanterie. « Le pape Innocent II, le 20 janvier 1131, arriva à Etampes, se rendit à Mau-

---

[1] *Histoire de Philippe-Auguste*, par M. Capefigue, tome II, chap. 11-12.

[2] *Chronicon morigniacensis cœnobii*, dans la collection de Duchesne, tome IV, lib. II.

rigny, où il consacra un autel : et cette cérémonie religieuse fut terminée par un très grand bal (*maximo tripudio*). Parmi ceux qui assistèrent à cette consécration, on remarquait Bernard, abbé de Clairvaux, fameux par son éloquence véhémente, ses fausses prophéties et sa sainteté, et le savant et infortuné Pierre Abeilard. La chronique ne dit point s'ils dansèrent[1]. » Il y a loin, sans doute, de cette grossière parodie aux critiques si fines et si mordantes de l'*Essai sur les mœurs*, et cependant M. Dulaure, qui n'a été, à tout prendre, que le Pigault-Lebrun de l'érudition historique, s'était persuadé bonnement que l'héritage de Voltaire lui avait été dévolu, et que lui seul avait mission de continuer l'œuvre du maître.

Nous n'avons rien dit encore du style de M. de Montrond, et nous aurions tort de nous taire sur cette partie si essentielle de la forme littéraire des productions historiques. Les érudits qui se sont livrés à l'étude de nos antiquités nationales, ont trop souvent négligé de répandre sur le résultat de leurs recherches le charme d'une diction facile et correcte, aussi faut-il beaucoup de courage pour lire leurs écrits et vaincre leur monotonie rebutante. Cette imputation ne s'adresse pas à M. de Montrond, dont la plume élégante connaît toutes les ressources de la langue, et pourrait-on même lui reprocher d'avoir jeté avec trop de profusion sur des détails, quelquefois de peu de valeur, trop d'appareil oratoire.

Jusqu'ici les sources auxquelles a puisé M. de Montrond, lui ont fourni d'assez rares documens; désormais, la carrière s'ouvrira devant lui plus large et plus féconde en résultats : les archives qu'il a fouillées ne lui ont, il est vrai, donné que de faibles lumières sur l'existence de la commune d'Etampes, événement si grave et si peu étudié des annales du moyen-âge; mais nous espérons que de ses nouvelles explorations jailliront des masses de faits plus compacts. Enfin, qu'il ne craigne pas de produire parmi les pièces justificatives de ses essais, des pièces diplomatiques et des

---

[1] *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris*, par Dulaure, tome VII.

actes inédits en plus grand nombre. Cette méthode, trop négligée aujourd'hui, est cependant la seule sur laquelle s'appuient la critique et la certitude de l'histoire. En terminant cette rapide analyse, nous émettons le vœu bien sincère, que M. de Montrond trouve, dans l'accueil bienveillant que son œuvre mérite à un si haut degré, un encouragement à poursuivre ses recherches historiques ; en représentant, dans ses récits aux habitans d'Etampes, les souvenirs de leurs pères, il aura ému leurs plus vives sympathies et conquis le suffrage des amis de notre histoire nationale, en contribuant, par ses travaux, au développement des annales du pays.

OLLIVIER (Jules),
Juge au tribunal de Valence.

ROMANS NOUVEAUX.

La littérature semble devoir prendre un grand développement cet hiver, il nous tombe déjà des pluies de romans, il est fâcheux que les mauvais soient en très grand nombre. — Où sont les promesses faites il y a quatre ans? c'était un beau mouvement alors ; tous les gens qui aujourd'hui ne luttent que faiblement contre l'ennui des lecteurs, publiaient alors de premières œuvres où s'épanouissait une jeune et brillante imagination. — A part certaines pages qui sont à la hauteur d'un grand et noble ouvrage, les livres dont nous allons parler n'indiquent que de laborieuses décadences ou que des promesses assez vagues.

Voici pourtant une œuvre fort remarquable, mais une œuvre d'artiste où on cherche en vain une action, où on ne trouve de sentiment que dans la forme : MADEMOISELLE DE MAUPIN [1].

En 1832, Théophile Gautier lança dans le monde plusieurs

---

[1] Voici plus de six mois que ce roman a paru ; et la *France Littéraire* n'en avait point encore parlé ; c'est là un de ces petits arriérés involontaires qu'elle se plaît à solder aujourd'hui.

(*N. de R.*



mille vers qui firent plus de bruit que les vers n'en font aujourd'hui. L'originalité des pensées, l'étrange assemblage des mots, la bizarrerie, les brillantes couleurs des peintures descriptives, frappèrent vivement les hommes que n'effraient pas un volume de poésies; les peintres surtout aimèrent Théophile Gautier, il décrivait avec tant de vérité, de grâce et de fraîcheur, qu'on se demandait s'il était poète ou peintre : il était l'un et l'autre.

Plus tard, Théophile publia les *Jeunes France*, contes plus que goguenards, précédés d'une préface où il disait avec une candeur charmante : « Je suis un homme d'esprit. » Le conte le plus remarquable de ce volume, est sans contredit *Onuphrius*, dont le style est si coloré, et que nos lecteurs se rappellent avoir vu dans la *France Littéraire* en 1832; quant aux autres, ils brillent plus par l'esprit que par le côté descriptif; l'auteur jetait le sarcasme sur toutes choses avec profusion : son allure dégagée et impertinente, ses idées paradoxales, sa manière d'écrire si originale et si amusante, lui valurent l'amitié d'une foule de jeunes gens; en province surtout, il eut de nombreux imitateurs qui, malheureusement, n'ont produit que des pages pitoyables, où l'esprit marchait lourdement dans un brouillard de lazzis et de jeux de mots. — La vertu des femmes était attaquée dans les *Jeunes France*, aussi beaucoup de femmes ont-elles fait à l'auteur l'honneur de le haïr.

La France Littéraire a publié des *Grotesques* de Théophile Gautier, tableaux pleins de recherches curieuses, et remarquables par le style et les idées originales. On saura gré à Théophile d'avoir secoué la poussière qui couvrait nos premiers poètes si injustement dédaignés, et que Boileau a si amèrement ridiculisés. Nous nous réservons de reparler plus tard de ces grotesques, qui seront d'ailleurs probablement réunis en corps d'ouvrage. — Arrivons à *Mademoiselle de Maupin*. La préface est une violente et ironique attaque contre les journaux de toutes couleurs, qui se sont impitoyablement jeté sur Théophile, et qui comme des vautours, l'ont déchiré avec leurs becs de plumes, parce que le roman est par fois l'apologie du vice. Le farouche Pététin, dans une critique fort remarquable, a été jusqu'à dire que s'il était sûr que l'auteur pensât sérieusement ce qu'il avance,

il proposerait qu'on le mît sous la surveillance de la haute police pendant toute sa vie.

Théophile Gautier a des ressemblances avec Victor Hugo? on trouve dans ses livres autant de hardiesse que dans ceux du chef de l'école romantique; mais ces deux hommes sont d'une nature qui diffère souvent; ce qui ne les empêche pas de se rencontrer quelquefois dans la forme : c'est que tous deux se sont inspiré de la poésie du 16e siècle, c'est que Théophile a lu et admiré les *Orientales*, et qu'il ne peut toujours repousser certaines réminiscences. Nous ne lui en ferons point un grand reproche; quel poète de ce temps peut se flatter de n'avoir point eu de modèle ?

Loin de nous la pensée d'applaudir Théophile dans ses erremens. Pour blanchir quelque peu les choses scabreuses qui tachent son livre, il cite Molière et Lafontaine, qui, suivant lui, n'étaient pas d'une moralité bien formidable. Mais est-ce bien là une bonne raison qu'il nous donne? plus les mœurs sont relâchées, plus la gaze doit épaissir.

Mademoiselle de Maupin est le plus remarquable ouvrage de Théophile Gautier; cependant la fable en est trop négligée; on s'étonne qu'il ait brodé deux énormes volumes sur un si mince canevas. Il est vrai qu'il a jeté sur sa pensée des couleurs si variées, si belles et si brillantes, que le lecteur ébloui ressemble au voyageur qui oublie tout à coup le but de sa course, en s'arrêtant à la vue des champs en fleurs qui l'entourent. Les descriptions font le charme du livre; elles ne sont pas vagues comme celles de la plupart de nos romanciers vaporeux qui décrivent les cieux, les champs, les femmes de leur imagination. Dans les descriptions de Théophile, il y a de la vie, tout y est d'une vérité sévère. Quand il parle d'un arbre, on le voit trembler au vent; d'un nuage, on le voit courir dans l'espace : d'un sein de femme, on le voit s'agiter : Théophile a le sentiment de la description. — Ses personnages amusent tous, et n'intéressent pas. D'Albert, Rosette et mademoiselle de Maupin, sont les trois grandes figures du livre; l'auteur leur accorde une rare intelligence; leurs caractères trop exceptionnels sont aussi trop identiques; il est des pages, dans les lettres de mademoiselle de Maupin, qui semblent écrites par d'Al

croyait pas trop insulter un romancier en l'appelant homme d'esprit. O M. Buze!... ô renard de la fable!

Il y a dans le *Chemin le plus court*, comme dans toutes les œuvres d'Alphonse Karr, une sentimentalité rêveuse qui semble arriver d'au-delà du Rhin, une originalité qui prend souvent sa source entre Sterne et Xavier de Maistre; de ravissantes mélodies, d'enivrans parfums, de charmans paysages. M. Alphonse Karr a éveillé beaucoup de sympathie; son premier roman fit grand bruit à son apparition, tous les jeunes gens aimèrent *Magdeleine*, toutes les femmes se passionnèrent pour *Stephen*. J'en sais qui lui ont envoyé pour consolation des bouquets de myosotis. C'est un romancier d'esprit, un homme de cœur. Vous n'avez pas oublié qu'il sauva la vie à un soldat qui se noyait, et je me souviendrai toujours qu'il préserva de la roue d'un tilbury un pauvre enfant d'Auvergne et sa *Catharina*.

=M. Léon Gozlan est du nombre des romanciers spirituels, c'est un écrivain de talent, dont la renommée a commencé par un conte inséré dans la *Revue de Paris*; ce conte renfermait une phrase qui fit école, celle-ci: *La rivière chariait des étoiles*. Dans beaucoup de romans, qui parurent vers ce temps, on lut bientôt: *La rivière chariait des nuages*; ou, *la rivière chariait des montagnes*; ou encore, *la rivière chariait des arbres*, *des maisons*; *des clochers*, etc.; que sais-je? Pauvre rivière, que ne chariait-elle pas?

Depuis ce conte, M. Léon Gozlan n'a rien publié qui ait démenti les espérances que ce premier ouvrage avait fait naître. Plusieurs autres articles dans les Revues, dans les journaux, ont révélé différentes faces d'un talent plein de souplesse. Il serait possible de désirer plus de goût dans son esprit, moins de fantaisies dans les hautes parties de ses compositions. Son style n'a pas non plus de cachet particulier, mais, à part quelques traces d'exagération, il est plein de vigueur et de nuances habiles. Après tout, rien jusqu'ici n'avait annoncé encore chez M. Gozlan une intelligence de forte et féconde nature. La littérature actuelle ne manque pas d'écrivains ingénieux, dont le talent eût autrefois suffi à créer des réputations, et qui, dans cet encombrement d'intelligences, ne peuvent sortir des rangs d'une très honorable médiocrité.

Maintenant, grâce à son *Notaire de Chantilly*, M. Gozlan va pouvoir être jugé à un point de vue plus élevé ; il aura moins à craindre ici l'indifférence du public que la bonne opinion que l'on a conçue de lui depuis long-temps. Ce n'est pas qu'un ouvrage important n'ait déjà justifié une partie de ces espérances. Personne n'a oublié la sensation profonde qu'a produite le roman des *Intimes*, dont M. Gozlan est, dit-on, l'un des auteurs. Mais on nous permettra de refuser l'attention d'une critique sérieuse aux ouvrages composés en collaboration. L'impossibilité de démêler, dans ces sortes de livres, la part que chacun des auteurs y a prise, réduit leur gloire à cette sorte de faveur qu'on accorde aux auteurs de vaudeville ou de mélodrame. Le danger auquel M. Gozlan paraît exposé aujourd'hui est, disons-nous, de telle nature que peu d'auteurs auraient la prudence de le repousser. A voir l'empressement avec lequel tous les journaux accueillaient d'avance les notes affectueuses de l'éditeur ; à voir le nombre de critiques admis à la bonne fortune de parcourir les épreuves du roman nouveau et qui rapportaient de cette lecture un vaniteux enthousiasme, il a été aisé de juger qu'il s'agissait là d'un succès dont toute la critique était solidaire.

Nous avons lu tout d'un trait le *Notaire de Chantilly*. M. Gozlan a voulu peindre une de ces influences que peuvent donner à des hommes faibles ou corrompus, certains états dont la loi n'a pas assez sévèrement défini les attributions. C'était une tâche digne de M. Gozlan, et certes il l'a noblement remplie. Le *Notaire de Chantilly* est presque un beau livre ; l'action en est habilement conçue, suivie et dénouée ; les caractères bien tracés ; la forme en est seulement un peu capricieuse. M. Gozlan a dû voir avec peine les louanges merveilleuses que lui ont prodiguées des amis aveugles ; comme la critique, l'éloge a ses limites, il y a de l'impudeur à les dépasser.

= Le plus fécond de nos éditeurs publie la seconde livraison des œuvres premières du plus fécond de nos romanciers ; cette livraison se compose de la DERNIÈRE FÉE [1] et de *l'Histoire d'Horace*

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. Chez Hippolyte Souverain.

de Saint-Aubin, par M. Jules Sandeau. Cette histoire fabuleuse d'Horace de Saint-Aubin est la vie réelle de bien des poètes.

Or, la vie d'Horace coulait calme et limpide, au village de Coulon; il ne pensait qu'à la chasse aux goëlettes, il ne rêvait qu'à Denise sa fiancée; ignorant la grandeur éclipsée de sa famille, l'ambition dormait en lui, mais un jour, jour fatal s'il en fut! Roger de Parthenay lui dit : — Que doivent penser les mânes de vos nobles aïeux! votre vie est abrutissante, secouez ces langes obscurs qui vous couvrent, et ne laissez pas s'évanouir la gloire de votre famille, l'avenir est à vous. Ces dangereuses paroles brûlèrent le cerveau d'Horace et son cœur perdit le repos. Quelque temps après il voit la sœur de Roger de Parthenay, il voit Flavia qui, pendant tout un jour, l'initie aux beautés des poèmes de Byron, il puise à la même coupe l'amour et la science. O Denise, votre Horace est mort! Le chasseur de goëlettes ne va plus être qu'un poète, il médite, il lit des élégies, il allume le soir sa lampe *studieuse*, l'image de Flavia flotte dans ses rêves.... Cependant, le mariage d'Horace et de Denise est fixé au lendemain; Denise s'éveille dans la joie, elle se pare des pieds à la tête, elle attend, et l'impatience fait trembler sur sa tête le bouquet d'oranger. Maître Bideau, le futur beau-père, a mis sa cravate blanche. Hélas! c'est en vain; le soleil, las de monter, descend à l'horizon, la nuit arrive sans pitié; Denise est toujours fille, maître Bideau toujours futur beau-père, car Horace, qui s'est éveillé dans la douleur, a fait la sourde oreille aux cloches qui l'appelaient, il a quitté le village le matin, il a erré autour du château désert de Flavia; et dévoré d'amour, d'ambition, de fortune et de gloire, il a pris la route de Paris, il a délaissé la prose pour la poésie, — détrompez-vous, Horace : vous avez délaissé la poésie pour la prose.

Mais je m'arrête, et je vous renvoie aux très spirituelles pages de M. Jules Sandeau que je copie assez mal. Rien de plus charmant que son récit; c'est une bouffonnerie de bon goût, où vous trouverez plus de pensées, plus de sentiment, plus de style que dans beaucoup de romans sérieux. Si vous avez oublié *Madame de Sommerville*, ce livre chaste et simple que Bernardin de Saint-Pierre eût signé, vous vous le rappellerez à la lecture de cer-

taines pages de l'histoire d'Horace de Saint-Aubin, où l'âme de l'auteur a passé.

La Dernière Fée aura le succès de *Jane la pâle;* c'est un roman merveilleux qui forme un heureux contraste aux romans prétentieusement vrais qui nous arrivent sans cesse, et qui ne sont que ridiculement faux. Certaines parties de ce roman accusent déjà la touche d'un grand maître, et certes M de Balzac n'a point à rougir des enfans de sa jeunesse.

— Vers les premiers jours de septembre, Félix Davin mourut dans sa ville natale; un mal affreux le ravageait sans relâche depuis deux ans, et c'est à la veille de sa mort qu'il fit son dernier ouvrage : UNE FILLE NATURELLE [1]; c'est un roman historique qui a d'heureuses ressemblances avec ceux de Walter-Scott. Sa marche est peut-être un peu lente : Félix Davin s'est trop arrêté sur les caractères de ses personnages, les conversations semblent quelquefois interminables; cependant c'est une œuvre de conscience et de talent, une œuvre pleine de vie et de drame. Les peintures du règne de Henri II et du siége de Saint-Quentin prouvent de sérieuses études, et sont d'une vérité frappante, à part certains détails très contestables. Le style aurait de la pureté sans quelques prétentions maladroites; il a de la souplesse, de la couleur; il est surtout d'une grande clarté, et je pense que *la Fille naturelle* est un de nos bons romans historiques.

Je regrette vivement Félix Davin, et c'est avec grand'peine que j'ai vu le silence de la presse parisienne, ou du moins les deux lignes indifférentes qui annonçaient sa mort. Voici ce que disait un journal : « Félix Davin, auteur de plusieurs romans, vient de mourir à Saint-Quentin. » N'y a-t-il pas dans ces deux lignes une sécheresse désespérante?... Hâtez-vous de produire, poètes et romanciers; travaillez sans relâche, ne dormez point, consumez votre vie; puisez aux sources de votre imagination ses richesses les plus pures; espérez, espérez, et quand vous dormirez dans les bras de la mort, un frère reconnaissant dira : « M***, auteur de plusieurs romans, vient de mourir à ***. »

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez Dumont.

Félix Davin a débuté en littérature par *le Crapaud*, roman espagnol plein d'un sombre intérêt; *les Deux lignes parallèles* suivirent *le Crapaud;* c'est un roman simple et vrai qui obtint un succès littéraire. L'auteur s'essayait pour la première fois dans la peinture des mœurs de province, et il en saisit bien les moindres nuances. Grand admirateur de Balzac, il était devenu son meilleur élève : *Une Séduction*, *Ce que regrettent les Femmes*, sont des tableaux assez fidèles des mœurs du nord de la France, et rappellent quelquefois *le Médecin de campagne* et *les Scènes de la vie de province.* — *L'Histoire d'un suicide* est un roman sans couleur et sans style, dont l'auteur se vengea par *la Maison de l'Ange.*

Je consacrerai prochainement quelques pages à Félix Davin; je raconterai sa vie, j'analyserai ses divers romans, et je parlerai de ses poésies qui, sans doute, ne resteront pas inédites.

= Voici un auteur, élève de M. de Balzac, M. Léon Martiney, qui vient de développer cette pensée du grand romancier : La femme qui vit de la tête est un épouvantable fléau.

Que de coquettes mises en scène depuis qu'il y a des coquettes et des écrivains! LA COQUETTE [1] de M. Léon Martiney est une copie plus ou moins spirituelle de celles de Molière, de Laclos et de Marivaux; c'est un monstre à tête de femme, dont le cœur sec et froid ne s'est jamais épanoui aux rayons de l'amour. Je ne sais si vous vous rappelez le roman sanguinolent intitulé *Pauvre fille!!!* où l'on voyait des gens noyés, des lupanars, des chairs brûlées, des guillotines! *La Coquette* de M. Martiney est souvent un reflet de ce roman. Certaines peintures des villes de province sont tellement semblables, que je me suis souvent demandé si M. Léon Martiney n'était pas M. Victor Lefloch, et M. Victor Lefloch, M. Léon Martiney. On m'a assuré que ce n'était ni l'un ni l'autre. *Pauvre fille!!!* et *Une Coquette* seraient-ils les enfans de l'Esprit saint?

= En lisant CARL SAND [2], on ne se doute guère qu'on est plongé

---

[1] 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. — Chez Hippolyte Souverain.

[2] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez Hippolyte Souverain.

jusqu'au cou dans le roman historique; c'est un tableau souvent gracieux où il y a beaucoup de vapeurs et de jeunes filles, *qui seraient des anges si Dieu leur avait donné des ailes*. M. Alphonse Brot aime furieusement les femmes qui nagent dans l'éther. Ses héroïnes s'appellent toujours *Arièle*, *Stella;* elles sont pures, elles sont célestes, et les meilleurs yeux du monde ne découvriraient pas la moindre tache à leurs âmes, ni même à leurs robes blanches. O M. Alphonse Brot, ayez pitié de nous, misérables hommes qui nous traînons péniblement sur la terre; faites descendre un peu vos douces héroïnes; n'en faites plus des ombres pleurantes et nous pourrons leur baiser la main.

Carl Sand, meurtrier de Kotzebue, est une bonne trouvaille. M. Alphonse Brot a écrit la vie amoureuse et politique de ce jeune criminel en nous analysant ces trois sentimens : l'amour de la femme, l'amour de la famille et l'amour de la patrie. Son roman a de l'intérêt, mais il manque d'analyses, et prouve plus d'imagination que d'études. L'auteur ne s'est point assez identifié avec son héros; ses pages descriptives ne brillent guères par la vérité, il mêle des fleurs d'automne à celles de printemps, et je crois utile de le rappeler à l'ordre des saisons.

M. Alphonse Brot est auteur du joli roman *Priez pour elles;* c'est quelque chose de calme, de frais et de chaste qui donnait beaucoup d'espérance, mais M. Alphonse Brot a pensé au roman historique! Son talent est une alliance de rêverie et de sentiment qui ne s'empreint qu'avec peine des couleurs de l'histoire, et *Jeanne Gray*, la *Tour de Londres*, *Carl Sand*, sont des romans incomplets, très remarquables d'ailleurs en certaines parties. Il y a dans Carl Sand des pages chaudes et énergiques qui décèlent une grande puissance dramatique. M. Alphonse Brot n'a pas toujours la pureté du style, mais il en a souvent l'harmonie; et si au lieu de penser à la forme flottante de quelques écrivains d'aujourd'hui il étudiait nos grands maîtres des 17e et 18e siècles, il rejetterait cette afféterie, cette mollesse nébuleuse dont son langage est quelquefois entaché.

On annonce pour cet hiver un nouveau roman de M. Alphonse Brot sous ce titre : *La chute des feuilles*. M. Alphonse Brot se charge légèrement la conscience, mais il lui est bien permis d'emprunter

aux morts dans ce siècle où les vivans même ne sont pas respectés.

Je sais deux romanciers cadavéreux qui sont à l'affût de tous les titres de romans à paraître, et qui se jettent dessus comme des vautours sur un charnier ; on pardonnerait à ces messieurs s'ils se contentaient d'imiter plusieurs de leurs amis, de copier des romans oubliés, mais des titres !

— Je ne dis pas cela pour M. Jules Lacroix, et personne à coup sûr ne réclamera : *une Grossesse*, *Corps sans âme*, *une Fleur à vendre*. Maintenant voici LE FLAGRANT DÉLIT !

M. Jules Lacroix persiste à regarder la vie par ses faces les plus laides, et à nous la refléter ainsi dans ses romans. Aussi ses romans sont-ils pleins de tableaux hideux toujours chargés de lourds nuages ; le moindre rayon de soleil n'y glisse jamais ; l'aspect en est sombre et étouffé. Dans ses romans, point de ces charmans paysages qui sont doux aux lecteurs comme les palais enchantés aux enfans ; point de ces calmes vallées qui vous rappellent vos premiers rêves ; de ces lacs tranquilles couverts de mousses flottantes où vous perdez vos pensées, — mais toujours des salons, des alcoves, des vieillards ignobles, des femmes repoussantes ; — point de ces pures amours qui font croire au ciel, mais toujours de misérables passions.

L'intérêt, quelquefois vulgaire, de ses livres, a fait jusqu'ici le succès de M. Jules Lacroix, qui est beaucoup trop social et pas assez artiste ; il est de mes amis, et il a trop d'esprit pour se fâcher de ces lignes quelque peu brutales. — Assez de sombres peintures, assez de vices étalés dans leurs nudités, assez d'abus corrigés. Qu'il ne perde pas dans cette triste route la sève et la fraîcheur de son talent ; il lui est permis d'être dramatique, mais pour Dieu qu'il devienne chaste, qu'il puise ses inspirations à des sources plus claires.

— M. Camille Rogier qui donne des bals Pompadours, où les dandys, les artistes et les femmes d'opéra, trouvent une joie si folle et si échevelée, traduit en ce moment Hoffman le peintre, tandis que M. Henri d'Egmond traduit Hoffmann le poète. — Les deux artistes français ont fort bien compris l'artiste allemand, qui va enfin nous apparaître très complet.

M. Henri d'Egmond est un écrivain de talent qui, après de consciencieuses études des deux langues, a trouvé assez de ressources dans celle de son pays pour copier les richesses d'Hoffman. C'est un traducteur fidèle qui n'a rien omis, rien chargé, et qui a fort bien saisi et rendu les plus légères nuances qui caractérisent le poète allemand. Si Hoffman, ce conteur, plutôt fantasque que fantastique, s'était lui-même traduit en français, je pense qu'il n'eût pas mieux fait que M. d'Egmond.

Les vignettes de Camille Rogier sont comme toutes ses vignettes d'une pureté et d'une grâce admirables. Tantôt bouffonnes, tantôt spirituelles, tantôt pleines de sentimens; mais toujours charmantes.

— Je vais vous reparler des Primevères de M. Edouard Lhôte, dont le libraire Ebrard publie une seconde édition. — Une véritable seconde édition, *revue et augmentée*. Cela paraît fabuleux, c'est pourtant toute la vérité. Ne gémissez plus, ô poètes! l'horizon s'éclaircit, et la seconde édition vous tend les bras. A l'heure qu'il est, on réimprime *l'Ame et le Péché*, de Théophile Gautier, *le Cœur et le Monde*, d'Hippolyte Lucas, *les Hirondelles*, d'Alphonse Esquiros, etc., etc.

Le nom d'Edouard Lhôte arrive à propos après celui de Camille Rogier, car le peintre a fait, cet hiver, une suave et douce musique sur cette aubade du poète :

Qu'un bon ange sommeille
Auprès de toi la nuit,
Qu'il veille,
Qu'il veille au moindre bruit.

Camille Rogier est donc peintre et musicien, or un peintre qui fait de la musique est aussi poète, et vous verrez qu'à son retour d'Italie, il nous donnera des madrigaux et des élégies.

M. Edouard Lhôte est un doux poète aimant les champs, le sommeil sur la mousse, les rêveries sous les berceaux d'aulnes, sur les bords des ruisseaux. Sa muse est une fraîche et simple fille du village, se couronnant de marguerites, d'églantines, et chantant sur les verts promenoirs. Je voudrais qu'elle fût plus capricieuse, qu'elle étudiât ses mouvemens, qu'elle se revêtit

Méphistophélès entraine Faust dans une hôtellerie ; la flamme de l'âtre éclaire un inconnu. — C'est Don Juan : tous deux se tendent la main. — Puis bientôt Faust est dans le lieu le plus aride d'une forêt, toutes les générations passent devant ses yeux ; mais je ne puis suivre davantage le poète ; je ne puis citer tous ses beaux vers. Voici l'idée du poëme de M. Eugène Robin : « L'amour console l'esprit, l'amour purifie la matière. » Si cette idée rappelle beaucoup de livres modernes, la belle poésie de *Livia* a pris sa source dans l'âme de M. Eugène Robin.

= CLÉOPATRE, REINE D'EGYPTE, est aussi un poëme ou un roman poétique. Déjà cette grande voluptueuse avait inspiré La Calprenède, dont l'œuvre est plus amusante que celle de M. de Saint-Félix. Aujourd'hui les écrivains ont la pédantesque manie de rechercher une spécialité; M. Alphonse Karr veut toujours être *fleuri ;* il va s'élever un procès entre un jeune auteur et son libraire qui refuse de publier son roman, sous le prétexte qu'il y a trop de papillons. M. Jules de Saint-Félix, depuis long-temps tourmenté par cette manie, s'est plongé dans le roman antique avec autant d'ardeur que M. Eugène Sue dans la mer, et nous avons Cléopâtre. Mais c'est à peine si nous retrouvons la grande courtisane qui eut le sceptre du monde, dans le livre de M. de Saint-Félix. Il semble s'être fort peu soucié d'elle; il ne la fait apparaître que pour représenter le sensualisme, le symbole de la beauté physique, et, en homme de conscience, il devait intituler son livre *Esther*. — Le roman antique me semble une malheureuse réminiscence des poëmes de M. Ballanche. Je lui préfère de beaucoup *Numa Pompilius* et *Joseph vendu par ses frères*. M. de Saint-Félix aura beau faire, il restera au-dessous de Florian et de Bitaubé qu'il rappellera toujours. J'avoue que Cléopâtre et Esther m'ont fait ressouvenir de la femme de Putiphar et de la nymphe Egérie.

Le style de M. de Saint-Félix est ample, harmonieux et pur; il éclate souvent en beautés hardies; mais sa forme est drapée d'une manière trop poétique qui gêne ses mouvemens. Malgré le talent déployé dans *Cléopâtre*, j'aime pourtant mieux les *Nuits romaines* de M. de Saint-Félix.

= L'auteur de *Trevelyan* et d'*Un Mariage dans le grand monde*

reparaît en scène avec MADAME HOWARD ; de frais et jolis tableaux d'Italie et d'Allemagne, l'intérêt doux et calme de l'action, la transparence et la pureté du style lui assurent, en France, le succès qu'il obtint en Angleterre.

Ce n'est guère que depuis quelques années, et surtout depuis les consciencieux travaux de MM. Amédée et Augustin Thierry, que l'histoire nous a été révélée dans sa vérité, dans son originalité, dans ses détails. La manière d'écrire l'histoire, au 18e siècle, ne ressemblait guère à celle de nos modernes écrivains, et, sous ce rapport, il y a eu progrès. Aujourd'hui nous ne sommes plus seulement initiés aux grands faits, aux grands noms historiques; nous savons quelle a été la vie intime, la vie commune du peuple et des bourgeois au moyen-âge. Ainsi envisagée, l'étude de l'histoire est aussi intéressante qu'utile, et l'intérêt qu'elle inspire fait naître un désir plus curieux de l'approfondir et de s'y livrer. — Les romans historiques sont en quelque sorte, pour le but, des enfans de la pensée nouvelle que féconde l'histoire ; — ils en sont la petite monnaie.

Le Languedoc offrait un champ vaste au romancier, à l'historien. Rien de plus poétique que cette contrée où toutes les civilisations ont laissé des traces de leur passage; cette contrée qui a vu les Cimbres, les Teutons, les Romains, les Carthaginois, et où la société et la religion ont si souvent changé de formes.

M. Frédéric Soulié, dont l'imagination répond à l'érudition, a fouillé dans ce vaste champ. Après bien des recherches, sans doute, il a découvert des mœurs ignorées qu'il a retracées, et qu'il nous offre aujourd'hui dans ses ROMANS HISTORIQUES DU LANGUEDOC [1]. Ces romans ont des parties fort belles ; mais qu'ils sont loin des *Deux Cadavres*, où l'on trouvait de si chaudes inspirations ! M. Frédéric Soulié est un homme d'un talent supérieur ; nul, mieux que lui, ne sait dramatiser l'histoire, amener une scène, préparer un coup de théâtre. Je regrette qu'il se laisse cheoir tous les jours des hauteurs, glissantes il est vrai, où l'avaient placé *Christine, la Famille de Lusigny* et *Roméo et Juliette*.

---

[1] 2 vol. in-8. Prix : 15 fr. — Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.



— Depuis quelques mois la littérature a changé bien des fois de couronnes. — Après *la couronne de bluets* elle a essayé de *la couronne du martyre;* après *la couronne de diamans* elle a souffert UNE COURONNE D'ÉPINES [1]. Un petit journal vient de prendre aussi le titre de *Couronne.*

M. Michel Masson est auteur des charmans *Contes de l'atelier*, d'une partie du roman *Thadéus le ressuscité*, que des louanges incroyables m'ont empêché de lire ; d'*un Cœur de vieille fille*, de *la Lampe de Fer* et de *Vierge et martyre.*

M. Michel Masson a pensé qu'il n'y avait point de poètes méconnus, que la voix du génie était toujours écoutée, et que ce n'était jamais l'artiste qui mourait à l'hôpital, mais le débauché. Le poète Richard Savage s'est trouvé là pour animer la pensée du romancier; je le plains sincèrement, mais tant pis pour lui. — Est-il quelque chose de plus déplorable et de plus commun que l'histoire des poètes méconnus, des poètes qui ont faim, qui ont froid, et dont les habits s'allument aux rayons du soleil.

M. Michel Masson a évidemment un remarquable talent de conteur simple et vrai; je lui accorde volontiers la palme du *roman bourgeois*, mais je pense qu'il s'aveugle sur ses forces quand il choisit pour ses héros des hommes excentriques comme le poète Richard Savage, car il arrive naturellement que ne pouvant s'élever au poète, le romancier fait descendre le poète jusqu'à lui.

Alfred de Vigny, le poète, a fait un beau drame de *Chatterton*, ce n'était pas une raison pour que M. Michel Masson, le romancier, fît un roman de Richard Savage. Pour écrire l'histoire d'un poète, il faut être poète (et je pense que M. Michel Masson s'en soucie fort peu), il faut savoir sortir de la prose de la vie, et ne pas faire dire à son héros comme saillie originale : « mille sacré triple tonnerre de Dieu. »

— Près du poète Richard Savage de M. Michel Masson, voici mademoiselle Géorgine Mondovi, charmant enfant légèrement bas-bleu, qui se détache des jolis paysages du roman de M. Hip-

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. — Chez A. Dupont.

polyte Bonnelier : *Le Moine blanc* [1]. Mlle Géorgine rêve la couronne d'épines des poètes. Pauvre folle! couronne-toi de roses et de bluets, les épines ensanglanteraient ton front. Un jour Mlle Géorgine écrivait des élégies sur un tertre moussu près de l'étang de Villebon. — Un beau cavalier passe, c'est M. Paul Herbineau; il admire la muse champêtre et poursuit son chemin. — A deux pas de là il voit, appuyé contre le tronc d'un saule rêveur et mélancolique, le très rêveur et mélancolique Armand Marceau, jeune médecin qui ressemble beaucoup trop à Mulner, comme vous verrez. Le cavalier et le médecin échangent un regard de haine éternelle. — Par l'entremise d'un M. Dutillet, brave homme qui a la manie des mariages, et malgré les pleurs de madame Hamelin, jeune fille de trente-huit ans, qui est la maîtresse de M. Paul Herbineau, il advient que ledit Paul Herbineau et Mlle Géorgine vont à l'autel de l'hyménée. — La veille de cette fatale union, la pauvre muse est allée comme autrefois à l'étang de Villebon pleurer son innocence mourante; Armand Marceau l'a encore contemplée et l'a vue disparaître avec désespoir.

Madame Hamelin est une femme avilie et dépravée qui charmait fort Paul Herbineau, homme égoïste et nul, ne se doutant pas que l'âme de Géorgine renfermât des trésors de poésie. — Il trouvait les élégies de sa femme bien assez chaudes, mais la soupe lui semblait trop froide; il trouvait que rien ne manquait aux vers de sa femme, mais que ses guêtres étaient souvent dégarnies de boutons; et bientôt las d'un ange, il alla au diable; il délaissa la muse et reprit madame Hamelin.

Plus tard Géorgine se trouve avec sa mère au bal de l'Opéra. Un moine blanc ouvre leur loge. — Fuyons, mesdames, leur dit-il. Or ce moine blanc c'est Armand Marceau; il sait que six dominos noirs veulent enlever Géorgine, il l'entraîne. La cause de l'enlèvement la voici: Géorgine a fait un proverbe; imprudente, un proverbe! c'est l'histoire scandaleuse d'une jeune fille qui a été cacher sa honte en Espagne, et que les six dominos noirs veulent venger.

---

[1] 2 vol. in-8°. Prix, 15 fr. — Chez Allardin.

Je ne vous parlerai point des luttes, du dévouement, de l'amour pur et chaste d'Armand Marceau; c'est la défense vivante de Géorgine, et certes il est très fâcheux qu'il soit mort du choléra.

— Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit vos nobles couleurs.

Voilà ce que s'est dit M. le chevalier Joseph Bard (*ex bardorum stirpe*), et il a rassemblé divers fragmens en prose et en vers, les uns inédits, les autres publiés dans les journaux; un éditeur départemental a formé un volume de tout cela, et de là CENT TÊTES SOUS UN BONNET. Il y a dans ce volume des pages d'amour, des pages d'histoire. — Il y a mille souvenirs d'artiste et quelques beaux vers, mais il n'y a pas un livre. Je pense que M. Joseph Bard (*ex bardorum stirpe*), eût mieux fait de laisser dormir dans l'*Artiste*, dans la *France départementale* ses articles publiés, car leur réveil ne sera pas long, et sans doute il n'aura plus la consolation de chanter:

Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit vos nobles couleurs.

Arsène HOUSSAYE.

PIERRE GRINGOIRE,

PAR PAUL DELASALLE [1].

Dans notre siècle prosaïque et tout d'intérêts matériels, il faut une vocation bien prononcée, un entraînement irrésistible pour être poète, et une sorte de courage pour oser livrer ses œuvres au public, et jeter un défi solennel à ces contempteurs de la versification, qui nous répètent à satiété qu'on ne veut plus de poésies. Sans doute cet art divin est déchu de son ancienne splendeur; les innovations fantasques, les poèmes grotesques qui inondent la

[1] 1 vol. in-18. Paris, 1836. — Chez Charpentier, éditeur, rue de Seine.

librairie, les mauvaises pièces qui pullulent partout ont dégradé les vers. S'il est vrai que les savans nuisent à la science, comme l'a dit Pascal, on peut dire aujourd'hui, avec non moins de vérité, que ce sont les poètes qui nuisent à la poésie. En effet, que n'ont-ils pas imaginé de bizarre depuis vingt ans! Que de conceptions ridicules n'ont-ils pas créées afin de paraître neufs, comme si le ridicule ne datait que de l'époque actuelle? Pour faire école, pour se donner comme des hommes nouveaux, ils ont voulu renverser la poétique ancienne, ils ont répudié toutes les règles, méprisé toutes les formes, foulé aux pieds tous les principes; emportés par l'audace de leurs profanations, ils sont allé jusqu'à réprouver les chefs-d'œuvre du passé, comme des modèles indignes de la génération actuelle. Mais en dépit du talent créateur de ces révolutionnaires littéraires, Corneille n'a pas encore trouvé son maître pour la grandeur et la noble énergie des pensées. Racine est toujours le premier de nos écrivains pour l'élégance et le fini des vers; Boileau reste encore le plus correct des poètes français, et Voltaire n'est pas détrônédans la poésie légère non plus que dans l'épopée.

La poésie languit malade sous le faix de tant de systèmes; elle en guérira dès que le bon sens public l'aura débarrassée de ces écoles incohérentes, dont les paroxysmes si divers la démoralisent. Il est même à remarquer que dans sa phase de décadence, sujette à tant d'allures contraires, elle ressaisit souvent son ancienne dignité, sa noblesse et son élégance. On dit pourtant que cet état maladif est un état de mort: on a raison, si l'on entend par là, que nous ne sommes plus au temps où tout Versailles s'amusait à deviner une charade, où les vers musqués de Dorat tournaient la tête aux femmes et faisaient fureur à Paris; mais on a tort, si l'on prétend que l'art des vers soit sans vie, et que la poésie n'ait plus ni crédit ni faveur. Aujourd'hui comme autrefois les bons vers sont en haute estime, et obtiennent dans le public un succès au moins égal à celui qu'ont eu, à leur apparition, les plus beaux poèmes du siècle de Louis XIV ou du siècle de Voltaire. Jamais poésies inspirèrent-elles plus d'enthousiasme que les odes de Béranger? Quel poëme a réuni plus de suffrages que les *Méditations* de Lamartine ou les *Messéniennes* de Casimir Dela-

vigne? Les vers vigoureux de Victor Hugo n'ont-ils pas trouvé des milliers d'amateurs? Et Boileau et Gilbert eurent-ils en débutant sur les traces de Juvénal une vogue pareille à celle qu'obtinrent les âpres satires et la fustigeante *Némésis* de Barthélemy? Je pourrais citer d'autres noms et vingt autres ouvrages à l'appui de cette vérité : que notre siècle n'est point ennemi de la poésie. Ce qu'on doit lui reprocher, c'est d'avoir trop de tolérance pour ces systèmes monstrueux qui tuent l'art et abâtardissent l'intelligence.

Cependant on ne peut se dissimuler que le public, dont l'attente a été si souvent trompée, n'accueille avec froideur tout début poétique. Quelles que soient les préventions qu'on ait contre les poésies de quiconque ne s'est pas fait encore ce qu'on appelle un nom littéraire, voici un jeune poète qui paraît sur la scène avec un volume sous le titre de *Pierre Gringoire*. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse ici d'un Gringoire dont Victor Hugo a peint les tribulations dans sa *Notre-Dame de Paris*, ni du trouvère Petrus Gringorius, normand selon les uns, lorrain selon les autres.

Le livre de M. Paul Delasalle est précédé d'une préface qui, à elle seule, vaut un volume; c'est un excellent morceau de raisonnement, de goût et d'analyse, écrit avec âme et plein de fortes pensées. On n'y rencontre pas de ces lieux communs, de ces plates banalités de préambule, qui sont ou des éloges présomptueux à force de modestie, ou des répréhensions que l'auteur serait bien fâché qu'on prît au pied de la lettre : elle n'a rien d'une préface que sa position en tête de l'ouvrage.

Il n'y a aucune spécialité dans le livre de l'auteur; c'est un mélange de poésies. Il n'a point adopté de genre particulier; cependant il est de l'école moderne, non pas de l'école trop exclusive, trop tranchée, créée par Victor Hugo; mais de cette école romantique dont M. de Lamartine est le premier apôtre.

On trouve quantité de bons morceaux dans le recueil de M. Paul Delasalle. On doit citer, entr'autres pièces, la *Mer*, où une âme découragée dit avec amertume en parlant du siècle :

Notre monde déchu ne vaut pas les victimes
Qui s'immolent sur son autel;

le *Paysage*, le *Concert pour les Indigens*, *à un Ami inconnu*,

et la pièce : *J'ai voulu féconder*, etc. Il y a là de nobles sentimens et une grande richesse d'imagination.

La *Marée monte*, l'*Art*, l'*Isolement*, l'*Avenir*, sont des pièces de philosophie sociale qui se font lire avec plaisir, parce qu'elles sont palpitantes d'intérêt. On remarque aussi *Doute et Superstition*, personnification de ces deux sentimens qui se disputent la possession de l'intelligence humaine et règnent sur l'univers. — Le *Célibat* est la plainte d'une fille qui gémit sur son état d'isolement dans le monde, et traduit en beaux vers ses mélancoliques accens. — *Une Ame qui passe* est d'une touche vigoureuse ; elle étincelle de beautés supérieures. Il y a dans ce morceau des passages admirables, des vers de premier ordre.

En un mot, l'on trouve dans les poésies de M. Paul Delasalle une sève abondante, de la mélodie, beaucoup d'images et un éclatant coloris. Plusieurs de ses pièces ne sont que gracieuses, mais toutes sont écrites avec verve. Cependant je désirerais peut-être que l'imagination de l'auteur eût moins construit, moins idéalisé. J'aime beaucoup les vers qui disent mieux et plus vite que la prose ; je les préférerai toujours à cette poésie vaporeuse qui s'égare dans les rêveries, s'étouffe sous les comparaisons, et se perd dans les molles idées d'une imagination errante.

Pierre Gringoire est un début auquel nous devons de sincères éloges. M. Paul Delasalle a pour lui un bel avenir.

VÉRUSMOR.

SILVIO, OU LE BOUDOIR,

PAR MARY LAFON [1].

Voici un livre dont le titre est déjà une coquetterie : *Silvio*, ou le *Boudoir !* Qui ne penserait que c'est un tableau où repasseront sous les yeux ces scènes amoureuses dont le second titre du livre est le temple? Il y aura bien de ces peintures d'amour, mais il y aura, et nous en félicitons M. Lafon, de ces émotions du cœur surprises au passage et rendues avec toute la naïveté et la franchise

---

[1] 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c. — Chez P. Baudouin, rue Mignon, n° 2.

des premières impressions : on dirait, à entendre M. Lafon, que le beau sexe lui a inspiré une profonde rancune, tant il l'accable souvent de ses dédains et de ses haines : mais rassurons-nous pourtant.... Les sermens d'amans ne sont guère plus sacrés que les sermens de buveurs ; en effet, trois pages plus bas, M. Lafon revient à ce sexe qu'il a maudit, et lui revient plus empressé, plus aimant, plus dévoué qu'avant.

Il a aussi des pages délicieuses où les regrets d'un fils, d'un frère sont exprimés avec toute l'éloquence de la douleur et de la tendresse. Or, vous ne me ferez pas croire qu'un homme qui aime tant sa mère, n'aime pas le sexe dont elle faisait partie. M. Legouvé, qui a prétendu cela dans son poème, est tout à fait de mon avis, et M. Lafon expiera bien cruellement ses attaques au beau sexe. En général, l'auteur est pur, correct, élégant, incisif ; il manie parfois l'ironie avec un grand bonheur de pensée et d'expression ; la poésie rêveuse et contemplative n'exclut pas chez lui le sentiment des choses extérieures, et il connaît le monde comme son propre cœur.

Silvio est, comme poésie, un début extrêmement remarquable ; nous engageons seulement l'auteur à ne pas se permettre de temps à autre des négligences comme de faire rimer *insupportables* et *Naples :* ce sont des oublis que le talent ne peut se permettre, et qui par conséquent sont défendus à l'auteur de Silvio.

J. L.



Mosaïque.

ACADÉMIE DE PONT-LE-VOY.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Pont-le-Voy : Pont-le-Voy, antique refuge des arts, des sciences et des lettres dans nos vieux temps de barbarie ; Pont-le-Voy, abbaye de Bénédictins, avec ses souvenirs des Richelieu, des Bérulle, des Mabillon et d'Achery ; Pont-le-Voy, école militaire sous D. Marquet, aujourd'hui doux asile de la jeunesse, où le bon goût et l'amour de l'enfance ont réuni études, arts, jeux, sciences, et, chose bien rare, le charme de la vie de collége, avec ses plaisirs et ses amitiés si douces.

Le successeur de ces grands hommes, que je viens de nommer, dont le génie bienfaisant a su attirer dans une simple bourgade, les talens, les arts, et les sciences de la capitale, n'aurait rien fait encore s'il n'y eût réuni le charme de l'émulation. De jeunes élèves des trois premières classes de l'école composent une petite académie de collége, sous le patronage d'hommes connus et honorés, tels que MM. Laurentie, le prince Metschersky, le comte de Salaberry, Ed. Turquety, Berryer, Michaud, et le baron Alex. Guiraud, etc., etc. Heureuse idée, qui associe les sommités du jour à la jeunesse qui les étudie, et doit peut-être un jour les imiter et être citée comme modèle à ses jeunes successeurs.

Chaque mois l'Académie s'assemble dans une vaste salle où elle tient ses séances. Celles des fins d'années, réunissant une plus grande quantité d'auditeurs, jouissent d'une certaine célébrité. Les arts concourent à les embellir. Le dessin et la peinture ornent les murs de la salle. La musique interrompt agréablement la suite des morceaux littéraires, comme un cadre d'or relève avec éclat la richesse de coloris d'un beau tableau. M. Fauche, professeur de rhétorique, homme connu depuis long temps dans la littérature, donne, avec la magie d'un style animé, un précis des travaux de l'Académie que l'impression livre au public. Il y a dans cet usage une source de volupté pure qui fait palpiter délicieusement le cœur d'un jeune homme : la gloire ! C'est la première fois qu'il éprouve ce sentiment, sentiment bien doux, qui faisait dire au grand Condé, qu'au milieu de la pompe de tous ses

triomphes, son cœur n'avait pas été frappé d'aussi délicieuses émotions que le jour, où à seize ans, il cueillit une palme au grand concours.

Cette année, les échos des voûtes ont répété avec enthousiasme les nombreux applaudissemens qui accueillirent M. Desplaces, président de l'Académie, à la lecture d'un morceau, où il nous identifia par la force de sa poésie avec les insomnies de Tasso. La séance fut entremêlée par des morceaux de virtuoses célèbres, dont le nom seul est le plus digne éloge : MM. Berbiguier, sur la flûte; et Hus des Forges, sur la basse et le piano. Après plusieurs morceaux de littérature, l'Académie décerna, aux jeunes élèves des basses classes, les prix dont elle avait elle-même corrigé les compositions. Elle ceignit de roses blanches les têtes blondes de ces jeunes enfans : pensée touchante et féconde qui rappelle aux uns le temps qui vient de finir, et rapproche les autres de ces jeunes célébrités de colléges qu'ils sont appelés à remplacer un jour.

M. Auguste Desplaces (qui devait le lendemain ceindre quatre premières couronnes), après nous avoir exprimé les adieux les plus touchans, nous adressa quelques vers qu'il avait faits à cette occasion. Leur plus bel éloge est de les citer.

ADIEU!

I.

Quand, mollement couvé sous l'aile de sa mère,
L'aiglon impétueux a grandi dans son aire;
Quand son œil a plongé dans l'horizon vermeil,
Il bondit; — il aspire aux cîmes inconnues
Où la montagne en feu se couronne de nues :
Il s'élance, il vole au soleil! —

Et nous, comme l'aiglon qu'une aurore lointaine
Attire au fond des airs, majestueux domaine,
Nous voyons scintiller l'étoile dans les cieux;
A son riant banquet le monde nous appelle;
Le vent se lève, amis, détachons la nacelle,
Voici l'heure de nos adieux!

Voyez, — comme ils sont beaux les rivages du fleuve!
Comme l'onde, en chantant, les baise avec amour!
Quel immense bonheur inonde l'âme neuve,
L'âme éclose aux rayons qui dorent ce beau jour!
Le monde étale ses délices;
Il nous dit : « Voici mes calices,
Mes voluptés et mon encens;
Voici mes fleurs qui se colorent :
Il faut, avant qu'ils s'évaporent,
Savourer ces parfums naissans. »

Oui, le monde nous jette un si touchant sourire
Que sa douceur, amis, fait palpiter ma lyre;
Et pourtant, — pardonnez si j'épanche mon cœur, —
Au moment où ma nef abandonne la rive,
Je sens dans ma paupière une larme furtive;
Dans mon âme étonnée une vague douleur!... —

Qui pourrait les quitter, avec indifférence,
Ces lieux, où les plaisirs de notre douce enfance
Se sont tous effeuillés quand la jeunesse a lui?
Ces lieux, où, parmi nous, beaucoup ont vu peut-être,
Sous un prisme éclatant, l'avenir apparaître
Dans un rêve ardent de la nuit?

Puis au cœur une voix mystérieuse, intime,
Ne nous dit-elle pas qu'un infernal abîme
Sous ces flots de cristal engloutit sans retour?
Mais, courage! — Au besoin, pour éclairer nos voiles,
Nous avons dans les cieux trois puissantes étoiles: —
La foi, l'espérance et l'amour?

La foi, perle sans tache en cette mer immonde,
Enchassée à la croix, ce vieux sceptre du monde;
La foi, parfum vivant, baume miraculeux! —
L'amour, dont le nom seul éveille dans notre âme
Au souffle de la foi je ne sais quelle flamme
Dont le foyer rayonne aux cieux!

L'espérance! oh! voici la déité que j'aime!
Une auréole d'or forme son diadême;
Son visage toujours s'épanouit serein;
Sa bouche consolante éclaire d'un sourire
L'orient de la vie; et sa voix semble dire:
Voyez! — la voile blanche à l'horizon lointain!

II.

O vous! dont la main généreuse
Nous a versé, sans recueillir,
Cette semence précieuse
Que doit féconder l'avenir,
Adieu, — car il faut à la plante,
Dont la sève déjà fermente,
Il faut la brise de la mer;
Pour qu'elle insulte à la tempête,
Sur la place il faut que sa tête
S'accoutume aux feux de l'éclair!

Et toi, père adoré, toi, que dans ces demeures
La jeunesse et l'enfance ont couronné d'amour,

Quand tu nous vois ainsi t'abandonner... tu pleures,
Adieu, mais non pas sans retour !

Oh ! si jamais je dois chanceler sur ma route,
Esclave de l'erreur, ou victime du doute,
Si la boussole un jour m'échappait de la main,
Accourant, confondu, je te dirais : — « Mon père !
Le ciel est noir, mon œil se clôt à la lumière :
Ramène-moi sur le chemin ! »

Et vous, dont l'âme ardente a vécu de ma vie,
Vous, qui de l'amitié savourez l'ambroisie,
Adieu ! — Mais que ce mot éveille de douleur !
Où trouver maintenant cet appui que réclame
Tout homme qui connaît les angoisses de l'âme
Et les abattemens du cœur ?...

Ah ! je sais un appui qui jamais n'abandonne !
C'est ton amour, ô toi ! mon auguste patronne !
O mon divin espoir !
Pendant le chaud du jour, sur ma bouche embrâsée,
Verse-moi comme aux fleurs la suave rosée
Que ta main fait pleuvoir ?

Quand j'implore, à genoux, ce merveilleux dictame,
Qu'un rayon de tes feux descende sur mon âme
Comme l'aube au Nadir,
Accueille en souriant mon extase, pareille
Aux parfums du jasmin que l'amoureuse abeille
Se plaît à recueillir !

Et toi, que, dans mon cœur, je tenais endormie,
Toi, qui me souriais à quinze ans, poésie,
Déploie aux vents du jour ta jeune écharpe d'or,
Urne diamantée où mon âme s'épanche,
Sylphide harmonieuse, ouvre ton aile blanche,
Et plane sur ma voile en délaissant le port ! —

Je me garderai de faire ressortir cette poésie variée qui s'élève avec vigueur et hardiesse, pour redescendre avec une souplesse de style pleine de fraîcheur et d'abandon. Mais qu'il nous soit permis de peindre l'effet que produisirent ces vers sur l'assemblée. Le nombreux auditoire en suspens, le cou tendu, l'oreille attentive, l'écoutait avec délices, cette poésie riante, imagée, brillante. Pendant que le jeune poète versait, avec cet abandon d'enfance, ses pleurs et ses regrets sur le sein paternel qui berça son jeune âge, il n'était pas un cœur qui ne fût attendri, un œil qui demeurât sans pleurs. De grosses larmes ruisselaient le long des joues vénérables de ce bon père, au cœur duquel il épanchait ses adieux.

Voici un précis des séances de Pont-le-Voy et de ses études. Elles ne se résument pas seulement en une instruction solide, mais en une éducation soignée, tendant à donner à la patrie des hommes qui réunissent, aux principes religieux, aux arts et à la littérature, le charme du bon ton et des bonnes manières. Éducation extérieure et morale qui se résume dans cette belle devise du collége : *Religioni et patriæ.*

(*L'Orléanais.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

— Voici quelques détails sur M. Thiers, fournis par un de ses camarades de collége : « M. Thiers fut placé de bonne heure au lycée de Marseille ; il y fit des progrès rapides, et ses études furent si brillantes qu'il réunit les suffrages de tous les professeurs. A peine âgé de seize ans, il se fit connaître de la manière la plus distinguée par un éloge de M. de Belzunce, évêque de Marseille, à l'époque de la peste de 1720. Ce premier essai, plein de sensibilité et semé de traits anecdotiques, faisait déjà pressentir l'avenir peu ordinaire de ce jeune homme ; l'attention de ses maîtres redoubla, et ils firent tous leurs efforts pour le faire entrer dans la carrière de l'enseignement. Ces tentatives n'eurent aucun succès auprès de M. Thiers, qui semblait déjà avoir les sentimens de sa destinée future. Il poursuivit avec ardeur ses travaux pour se préparer à l'étude de la jurisprudence. Le manque de fortune de M. Thiers était compensé par les soins qu'une excellente mère donnait à son éducation et par la sollicitude de son oncle, M. Amic, riche négociant de l'Ile-de-France, qui lui faisait une pension.

Après l'*Eloge de M. de Belzunce*, il célébra, comme toute la jeunesse des écoles d'alors, le génie et la gloire de Napoléon. Ces travaux, sans doute, l'ont conduit à l'étude de la Révolution française, dont il écrivit plus tard l'histoire.

— M. de Lamartine, qui avait vendu le premier épisode de Jocelyn 80,000 fr., si l'on s'en rapporte à son libraire, vient, dit-on, de céder la seconde partie pour la même somme. Il est curieux de rapprocher ce prix de celui de quelques ouvrages dont la vente a eu lieu dans un temps encore peu éloigné de nous. Ainsi, nous voyons dans l'original du marché passé le 27 avril 1667, entre John Milton et le sieur Samuel Symons, libraire imprimeur, que ledit Milton cède au sieur Samuel le manuscrit de l'ouvrage intitulé : *le Paradis perdu*, moyennant la somme de 5 liv. st. (125 fr.), payée lors de la livraison du manuscrit : plus, la même somme, payable après la vente, de mille trois cents exemplaires. C'est donc environ 250 fr. que Milton a retiré de la vente d'un ouvrage, qui depuis a rapporté des millions à des imprimeurs et à des libraires.

En France (1636), Corneille reçut de son libraire 700 fr. pour le

Cid; Racine, en 1667, vendit *Andromaque* 200 liv., et Barbin acheta, pour 600 liv., *le Lutrin,* en 1674.

Aujourd'hui tout cela est bien changé : M. de Châteaubriand, qui avait cédé ses œuvres complètes pour 500,000 fr., a vendu des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui ne paraîtront qu'après sa mort, 150,000 fr. comptant ; plus, une rente viagère de 24,000 fr., reversible par moitié sur sa femme. Enfin, Victor Hugo a retiré de *Notre-Dame de Paris* plus de 20,000 écus, c'est-à-dire à peu près la même somme que *Child Harold* avait rapporté à lord Byron (4,400 liv. sterl., ou près de 70,000 fr.) Nous ne sommes plus au temps, comme on le voit, où le talent littéraire ne pouvait mener à la fortune.

— Le premier livre imprimé à Valenciennes, qui est à la fois le plus ancien monument typographique de toutes les villes des départemens du Nord et du Pas-de-Calais, et dont un seul exemplaire était connu, vient de rentrer de l'Angleterre en France. Ce petit livret gothique, qui n'a que seize feuillets in-4°, a été d'abord vendu 6 liv. sterl. 8 schell. à la vente de Lang, à Londres, et revendu dernièrement, dans la même ville, 465 fr. à la vente du bibliophile Héber, qui avait des bibliothèques dans toutes les capitales de l'Europe. Cet opuscule gothique est aujourd'hui à vendre chez le libraire Téchener, à Paris, au prix *modique* de 500 fr.—Ce livre curieux est intitulé : *S'ensuivent les chanchons georgines faittes par George Chastelain, imprimés à Valenchienes de par Jehan de Liége* (demorant devant le couvent de Saint-Pol) sans date, mais de l'an 1499 à 1500. — Les chansons de G. Chastelain sont suivies d'une pièce intitulée *La Robe de l'Archiduc*, nouvellement composée par *Maistre Jehan Molinet*, historiographe de la maison de Bourgogne, comme G. Chastelain, son maître et son ami, et enterré comme lui à l'église collégiale de la Salle-le-Comte, à Valenciennes. Ces chansons en vieux français sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la poésie à la fin du 15e siécle.

— L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, décernera, dans sa séance publique du 19 juin 1838, un prix de *mille francs* à l'auteur de la meilleure histoire des guerres et discussions religieuses en Auvergne, pendant les 16e et 17e siècles.

Les manuscrits doivent être envoyés, francs de port, à M. Bayle-Mouillard, ou à M. Thevenot, secrétaires de l'Académie.

Le concours sera fermé le 1er avril 1838 : ce terme est de rigueur. L'Académie ne rend en aucun cas les manuscrits qui lui sont envoyés.

— L'illustre Meyer Beer est arrivé à Valenciennes le 15 septembre, venant de Spa. On raconte plusieurs traits de lui, d'une originalité qui excite l'étonnement des maîtres des hôtels où M. Meyer Beer plante momentanément sa tente. Tous les soirs, à Spa, le célèbre compositeur faisait illuminer magnifiquement ses vastes appartemens, on ouvrait toutes les fenêtres, il semblait

qu'un monde d'étrangers allait inonder ses salons, et Meyer Beer restait tout seul. Au déjeûner, il faisait charger une longue table de riches argenteries, de coupes de cristal, de nombreux bouquets de fleurs, puis il déjeûnait seul, et ainsi du reste. Peut-être que l'illustre *maestro* s'entoure de ces dehors pompeux pour tenir toujours son imagination à un certain diapazon qui lui fournit ses sublimes inspirations.

— Une statue de femme, à corps de chien ou de sphynx, paraissant d'une haute antiquité, a été trouvée, il y a peu de jours, à Nantes, en déblayant un ancien mur de la ville, dans l'emplacement d'une maison que l'on bâtit rue Royale.

Ce n'est pas la première antiquité découverte sur cet emplacement, qui, depuis l'ancien temple de Vollanus, sur le terrain de l'église Saint-Pierre, jusque vers la place de la Préfecture, était un cimetière du temps de la domination romaine. C'est un fait que M. Fournier a mis dans tout son jour, lors de ses savantes recherches, au commencement de ce siècle. Les tombeaux qu'il a explorés renfermaient, outre les charbons, les cendres et les vases antiques, de nombreux objets de fabrication romaine.

Collége d'Alger. — Une distribution de prix à Alger n'est pas une cérémonie ordinaire. Nous constaterons d'après le *Moniteur Algérien*, cette inauguration des connaissances de la civilisation sur un sol naguère barbare. On a remarqué, il est vrai, que le nom d'aucun indigène ne figure sur la liste des élèves couronnés. Mais l'état satisfaisant de l'instruction dans les écoles primaires, où les indigènes viennent puiser les élémens de nos connaissances, permet d'espérer, dit M. Barthélemy, principal de ce collége, que la liste des lauréats présentera, l'an prochain, plusieurs noms d'élèves musulmans.

— Dans sa séance du 24 août dernier, l'Académie de Besançon a couronné un mémoire très étendu sur les *Traditions populaires dans la Séquanie*. Cet ouvrage est dû aux longues et consciencieuses recherches de M. D. Monnier, franc-comtois, membre de plusieurs sociétés littéraires et scientifiques, et correspondant du ministre de l'instruction publique pour la recherche des monumens et écrits relatifs à l'histoire de France.

— La Société des belles-lettres, sciences et arts de Marseille est définitivement constituée; elle a tenu, sous la présidence de M. Barthélemy, une première séance au Muséum d'histoire naturelle, nous en rendrons compte.

— M. J. Geel, bibliothécaire de l'Université de Leyde, vient d'être nommé membre de l'Académie royale de Berlin.

— L'*Histoire de Normandie*, par M. Depping, a été mise au nombre des livres destinés en prix dans les colléges, pour être placés dans leurs bibliothèques.

— *Dodecaton :* Tel est le titre ridicule et niaisement emphatique d'un prospectus que M. Victor Magen, éditeur, quai des Augustins, nº 21, fait répandre à profusion sous bandes de journaux;

prospectus mirifique, étonnant, merveilleux, comme on n'en a jamais vu. Nous reviendrons sur cette pièce curieuse.

— L'Académie du Gard a tenu, le mois dernier, sa séance publique et annuelle, sous la présidence de M. d'Espinassous.

— L'auteur d'*Artaxerxe*, M. Delrieu, vient d'obtenir aux Français, avec sa *Léonie*, ce qu'on est convenu d'appeler un succès d'estime; c'est peu de chose, sans doute, mais, par le temps qui court, c'est beaucoup pour un vieillard.

— Sous ce titre, *Berthe la Pécheresse*, l'éditeur Desessart va publier un nouveau roman de l'auteur de la *Couronne de Bluets*.

— Le célèbre romancier américain, Washington Irwing, doit faire un voyage en Angleterre au printemps prochain.

— Mlle Isaure Lablée vient de débuter dans le monde littéraire par un joli volume de contes, intitulé : *les Violettes*.

— On annonce, comme prochaine, aux Français, la rentrée de Mlle Mars et la reprise de Don Juan.

— Le savant M. H. Piers publie un nouvel ouvrage du plus haut intérêt : *l'Histoire des Flamands du haut-Pont et de Lyzel*.

— Le *Kean*, de M. Alex. Dumas, fait toujours d'abondantes recettes au théâtre des Variétés.

— Les statistiques de la France que publie M. Verdière, quai des Augustins, n° 25, sont une des publications les plus honorables de l'époque. Celle du département de Seine-et-Marne, par M. Dubarle vient de paraître. Prix : 3 fr. 50 c., ornée d'une belle carte. Nous connaissons peu d'entreprises plus dignes d'être encouragées.

— La *Fille du Danube* a obtenu, grâce à la danse ravissante de Mlle Taglioni, l'un des plus beaux succès dont l'Opéra puisse se glorifier.

—M. Simon (de Nantes) a publié, chez Isid. Pesron, ses *Observations recueillies en Angleterre, en* 1835 (2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.). Nous consacrerons un article à cette publication importante.

— M. de Cès-Caupenne a donné, le 24 septembre, le *Puits de Champvert* à l'Ambigu-Comique. Cette pièce a été composée, apprise et jouée en huit jours.

— Le *Kosak* est un nouveau roman en 2 vol. de M. J. Czinski (Prix : 15 fr. Chez Leclaire, rue Hautefeuille, n° 14). Nous en rendrons compte.

— Le *Palais-Royal* est toujours en veine de prospérité ; aussi ses actions montent-elles constamment ; elles se cotaient, le 7 septembre, à 10,350 fr., leur chiffre nominal et primitif n'était que de 1,000 fr.

— Il paraît que l'indisposition de Mme Malibran prend un caractère des plus sérieux ; on assure même qu'elle est en danger.

— M. Ambroise Dupont met en vente le tome 4 des *Mémoires de Fleury*.

CHARLES-MALO, *Rédacteur en chef*.

Table des Matières

DU TOME VINGT-SIXIÈME

DE LA FRANCE LITTÉRAIRE.

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE.

SCIENCES MORALES.

BEAUX-ARTS.

LITTÉRATURE.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

MOYEN-AGE.

VOYAGES.

FIN DE LA TABLE

ET DE LA PREMIÈRE SÉRIE DE LA FRANCE LITTÉRAIRE.


Digitized by Google

